BnF Gallica

Un chevalier apôtre, Célestin-Godefroy Chicard, missionnaire du Yunnan (Chine) / par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Drochon, Jean-Emmanuel-B. (1838-1900). Auteur du texte. Un chevalier apôtre, Célestin-Godefroy Chicard, missionnaire du Yunnan (Chine) / par le R. P. Jean-Emmanuel Drochon,.... 1890.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

9119

UN

CHEVALIER APOTRE

CÉLESTIN-GODEFROY CHICARD

MISSIONNAIRE DU YUN-NAN (CHINE)

PAR

LE R. P. JEAN-EMMANUEL DROCHON

DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

Ouvrage

enrichi de vignettes, d'une carte et de quatre portraits originaux

PARIS

TYPOGRAPHIE AUGUSTINIENNE

8, RUE FRANÇOIS Ier

DÉCLARATION

Conformément au décret du pape Urbain VIII, nous déclarons que le titre de saint donné par nous au P. Chicard, dans ce livre, n'est que le témoignage de notre admiration et de notre vénération personnelles.

Soumis de cœur à l'Église notre Mère, et à son Chef infaillible, nous n'entendons point prévenir leur jugement, mais l'attendre avec un filial respect, leur soumettant en outre, sans réserve et pour toujours, notre personne, nos paroles et nos écrits.

UN

CHEVALIER APOTRE

Ln 27
38801



Héliog. J. Alix

Imp. Larivière

Moine ? bandit, ou Chevalier ?....

Je serai millionnaire !... »

Chicard

UN

CHEVALIER APOTRE

CÉLESTIN-GODEFROY CHICARD

MISSIONNAIRE DU YUN-NAN (CHINE)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

LE R. P. JEAN-EMMANUEL DROCHON

DES AUGUSTINS DE L'ASSOMPTION

Ouvrage

enrichi de vignettes, d'une carte et de quatre portraits originaux

DÉPÔT LÉGAL Seine 9[illegible] 109 1896

PARIS

TYPOGRAPHIE AUGUSTINIENNE

8, RUE FRANÇOIS Ier

A

LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE

EMMANUEL

FONDATRICE ET PRIEURE

DU

CARMEL DE LA PASSION DE NIORT

ET

A SES FILLES

AUTORISATION

MON CHER AMI,

J'autorise de grand cœur la publication de la vie du P. Godefroy Chicard. La gloire qui rejaillit sur la famille de l'un de nos religieux, la joie de notre bon P. Marie-Jules, sont aussi notre gloire et notre joie.

Cette vie ne sera pas comprise de tous... Elle sera l'objet de critiques, « de moult irrisions et moqueries ». N'en soyez pas étonné. Le caractère chevaleresque de votre héros tranche trop avec les mollesses et les vulgarités de notre époque, pour ne pas exciter quelques sourires ironiques, et même quelques attaques violentes. Rassurez-vous.

Ce qu'il y a de grand et de beau dans ces lettres d'un

autre âge, fera du bien. Ce qu'on y pourra trouver de défectueux, ou même d'étrange, mettra en relief les efforts que dut s'imposer le « chevalier » pour assouplir son âpre nature, et la rendre accessible aux tendres délicatesses de l'apôtre. Les ombres ne nuisent pas à la beauté du tableau.

Aimons en notre missionnaire la mâle énergie qui le prépare dès l'enfance, par la mortification, aux labeurs de l'apostolat. De nos jours, l'enthousiasme s'éteint dans les âmes avec l'amour de Jésus crucifié. Réjouissons-nous, lorsque nous voyons un homme qui relève le gant, répond aux dérisions et aux sanglantes ironies des cœurs efféminés, par l'affirmation énergique des droits de Dieu, et place sa conduite à la hauteur de ses affirmations et de sa foi.

F. PICARD,

Supérieur général des Augustins de l'Assomption.

Paris, le 8 décembre 1889.

INTRODUCTION

« C'est un homme taillé sur le modèle des héros antiques », disait le cardinal Pie, en parlant de celui dont nous offrons la vie.

« Si l'on écrit son histoire, ajoutait M. le Supérieur du Séminaire de Poitiers, les femmes la liront comme on dévore un roman, et les hommes de guerre demanderont que l'on canonise le héros pour en faire leur patron. »

A notre génération, si pauvre en caractères, c'est donc une figure biblique et très originale, un type presque disparu, une sorte de chevalier du moyen âge, un homme enfin, que nous présentons.

Nous le présenterons sans l'amoindrir, sans dissimuler ce que quelques-uns ont appelé des excès : il eût été plus juste de dire des exubérances de sève. Mais le B. Montfort et presque tous les saints n'ont-ils pas encouru le reproche d'exagération, voire même d'excentricité ? Et, en vérité, un preux du

XIII^e^ siècle pouvait-il apparaître au XIX^e^ sans provoquer des étonnements ?

Vivant, il ne fut pas toujours compris ; mort, ses rares qualités ne seront peut-être pas non plus justement appréciées par les esprits d'une piété méthodique et marchant dans les sentiers plus battus. Au reste, ses œuvres demeurent, et chacun doit juger l'arbre à ses fruits.

Avant de soumettre cette fière nature, si jalouse de sa liberté, la grâce trouva des résistances. Pour l'oiseau, comme pour le lion, la cage, si grande et si dorée qu'on la fasse, est toujours une prison. De même, à notre chevalier, toute contrainte pesait, tout joug, excepté celui de Dieu, paraissait lourd et difficile.

Lui-même, il définira sa vie au Petit Séminaire de Montmorillon : son siècle de fer. A Poitiers, le Supérieur lui accordera, par exception, de se livrer à des exercices violents. A Paris, jusqu'au Séminaire des Missions, pépinière de héros et de martyrs, où règne, comme chacun sait, avec l'esprit de famille, un ordre si parfait, il fallut, pour notre futur apôtre, adoucir la rigueur de certaines observances.

C'est ainsi que l'usage du tabac, interdit aux aspi-

rants, lui fut permis et à quelques-uns de ses condisciples. Les sages directeurs durent encore tolérer les exercices de trapèze ou d'escrime, auxquels il se livrait dans sa cellule. Mais que l'obéissance intervienne, et le jeune homme sera prêt à tous les sacrifices.

Né dans une condition modeste, il restera toujours l'ami des petits et des humbles ; toutefois nul ne s'éprend comme lui de ce qui est noble, élevé, chevaleresque. Est-il un château, un palais qui, dans ce temps, ait produit un gentilhomme plus accompli ?

C'est lui-même, à vrai dire, qui raconte sa vie dans des lettres intimes, recueillies et gardées à son insu. Ces lettres n'ont rien des correspondances ordinaires. Elles sont écrites sans prétention et cependant elles forment un tout harmonieux, pittoresque, original, plein d'unité. A cette originalité elles empruntent une valeur à part qui peut surprendre ; mais c'est là ce qui nous détermine à les donner avec leurs détails piquants et parfois familiers.

On y trouve le héros toujours égal à lui-même. L'âge mûr a tenu toutes les promesses de l'enfance, et l'apôtre dépassa de beaucoup les espérances que le séminariste avait fait concevoir.

Notre tâche a été modeste ; autres sont nos prétentions.

Ce livre, nous le pensons, sera lu avec autant d'intérêt dans un séminaire que dans une caserne ; avec autant de fruit par des Carmélites que par les femmes du monde. Il aura le même attrait pour les prêtres que pour les laïques. Les érudits y trouveront une langue qu'ils admirent ; les poètes, des conceptions et une diction souvent sublimes.

Un patron a été promis aux guerriers dans la personne du héros, et tous ceux qui visent à la sainteté seront, en lisant cette vie, en face d'un grand modèle.

Paris, 15 octobre 1889, en la fête de sainte Thérèse

L'ENFANT

(1834-1856)

CHAPITRE PREMIER

Origines lointaines de la famille. — L'Acadie et le Canada. — Le marquis des Cars. — La « Ligne ». — Paizay-le-Sec et La Puye. — François Chicard et Radegonde Pinier. — Le chien de saint Roch. — L'oncle et la châtelaine. — Souvenirs d'enfance. — Les deux cousins. — Portrait à dix ans. — La « départie » à l'école de Saint-Savin. — Première Communion.

En 1713, quand Louis XIV fit la première faute de céder aux Anglais la presqu'île de l'Amérique méridionale, appelée l'Acadie, les familles catholiques de ce pays, les unes d'origine française, les autres indigènes, passèrent au Canada. Elles y retrouvaient les prêtres des Missions-Étrangères qui les avaient converties ou maintenues dans la foi (1).

(1) Voir le *Séminaire des Missions-Étrangères pendant la Révolution*, par le R. P. Adrien Launay. — 1888.

Un demi-siècle plus tard, la faiblesse du gouvernement de Louis XV abandonnant à son tour le Canada à l'Angleterre, ces familles eurent beaucoup à souffrir. Nobles et soldats revinrent à la mère-patrie, mais le clergé, les artisans et les cultivateurs demeurèrent, formant un petit peuple d'environ soixante mille Français. Exclus des fonctions publiques, gênés dans l'exercice de leur religion, menacés dans leurs biens et dans leur foi, persécutés par leurs nouveaux maîtres, las enfin d'un joug odieux supporté pendant douze années, ces catholiques tournèrent les yeux vers la vieille France, sollicitant leur retour.

C'était en 1774. Le duc de Choiseul-Praslin était alors ministre. Il reçut à Nantes les émigrants auxquels il offrait à défricher quelques landes en Bretagne. En ce même temps, M. le marquis de Pérusse des Cars, propriétaire, en Poitou, d'immenses plaines qui s'étendaient incultes, entre La Puye et Châtellerault, obtint du ministre quelques-unes de ces familles. Sur un espace de dix kilomètres, M. des Cars leur bâtit des cabanes, qui, échelonnées des deux côtés d'une large route, formèrent ce qu'on appelle encore la *Ligne*.

Parmi les émigrants, dont nous venons de rappeler les exodes successifs, était la famille Chicard.

D'elle devait sortir le héros de cette histoire.

Est-ce à cette lointaine origine qu'il faut attribuer chez celui dont nous allons redire les prouesses, cette humeur un peu sauvage, l'amour des aventures, les goûts chevaleresques, ce mépris du confortable, qui en firent comme un homme égaré dans notre civili-

sation ? Plusieurs l'ont pensé, nous sommes loin d'y contredire, et le lecteur en jugera.

« D'une grande souplesse de corps, d'une force musculaire peu commune, écrivait de lui, en **1861**, M. l'abbé Boislabeille, vicaire de Châtellerault, il excellait dans les exercices violents et dominait tous les compagnons de son âge, comme un jeune chef les enfants de sa tribu. On dit qu'il aimait à s'élancer sur le dos d'un poulain indompté, à dormir la nuit dans la profondeur des bois, ou à grimper à la cime élevée d'un chêne.... Au temps des Croisades, il se fut sans doute fait chevalier du Temple ; si la bataille de Castelfidardo eût eu lieu quelques années plus tôt, probablement qu'il fût mort à côté de Pimodan. »

Au commencement de ce siècle, nous trouvons fixée à La Puye, et jouissant de l'estime générale, la famille Chicard, précédemment établie sur la *Ligne*. Des douze enfants, François était le plus jeune. Orphelin de bonne heure, il épousait, en **1833**, Radegonde Pinier, la huitième des onze enfants de Pierre Pinier. Celui-ci était maire de Fleix, petite commune qui dépendait au spirituel de Paizay-le-Sec, au diocèse de Poitiers.

Paizay est une jolie bourgade, s'étendant au milieu d'une plaine fertile, entre Saint-Savin et Chauvigny. En dépit de son surnom, on y trouve quelques étangs, des mares et de grands bois.

Quittant La Puye, c'est à Paizay que M. Chicard vint fixer sa demeure après son mariage. François Chicard était un homme d'une foi antique et puisée aux sources

les plus pures. N'étant encore âgé que de douze ans, il avait vu venir en sa paroisse natale le vénérable André Fournet, fondateur des Filles-de-la-Croix-Saint-André. Ce saint prêtre avait, en effet, transporté de Maillé à La Puye, en 1820, sa communauté naissante. Dans la seule famille Chicard, qui devait fournir sept prêtres à l'Église, l'homme de Dieu avait recruté jusqu'à huit religieuses. Son influence fut décisive sur le jeune François qui, devenu, après son mariage, paroissien de Paizay, eut le bonheur d'avoir pour curés, confesseurs et amis, deux autres prêtres très recommandables, MM. Joseph et Paul Mérigot.

M. Chicard était d'un caractère enjoué, sa conversation et ses lettres pleines de bon sens, s'agrémentaient sans efforts d'une pointe gauloise. Sa droiture dans les affaires n'avait d'égale que la sûreté de son coup d'œil. Il sut si bien gérer ses intérêts, qu'avec l'aide de Dieu, il put réaliser une petite fortune. Outre une vaste hôtellerie, il acheta et fit valoir la ferme des *Brunets,* dont le nom reviendra souvent dans les lettres de Célestin. Il administrait aussi les biens d'une vieille dame de Castille, M^me^ La Marque, habitant Poitiers, et dont les domaines s'étendaient vers Montmorillon.

M^me^ Chicard, Radegonde Pinier, était digne d'un tel époux et le secondait admirablement. Pieuse et diligente, simple dans ses goûts, elle était le type achevé de la femme si bien dépeinte par l'Esprit-Saint, au livre des Proverbes. Malgré les soucis de sa maison, elle nourrit elle-même ses cinq enfants, leur inspirant de

bonne heure ses sentiments de piété, l'amour du travail et ses goûts modestes. Jamais dans sa maison, même pour les voyageurs, l'abstinence n'était violée aux jours défendus par l'Église; sauf pour ces derniers, l'hôtel se fermait pendant les offices du dimanche. Dans la grande salle, où se réunissaient les étrangers, elle avait tapissé les murailles, non de ces images licencieuses ou grotesques, impies ou banales, comme on en voit partout, mais un grand Christ occupait le fond : sous le Christ se déroulait un rosaire, encadrant un fusil. Ça et là des scènes de martyres, de chasse ou de guerre, auxquelles on adjoignit plus tard les portraits du missionnaire, attiraient les regards sans les offenser.

Comme un plant d'olivier, autour de ces deux patriarches, vinrent successivement prendre place Célestin, puis Justine, Églantine et Jules, et enfin la petite Radegonde : en tout cinq enfants, deux garçons et trois filles : « Deux lances et trois quenouilles ! » comme dira plus tard notre chevalier. Aîné des cinq, notre héros vint au monde deux jours après Noël et fut baptisé le lendemain, 28 décembre 1834. Au baptême, il reçut les prénoms de Pierre-Célestin, auxquels il ajouta dans la suite celui de Godefroy.

Aussitôt après son mariage, M. Chicard construisit à Paizay une maison spacieuse, qu'il convertit bientôt en hôtellerie. Les voyageurs du Poitou et du Berry s'y arrêtaient volontiers.

Un jour, raconte l'aînée des filles, aujourd'hui carmélite, qui tenait ce récit de sa mère, un de ces voya-

geurs prit sur ses genoux le petit Célestin, alors âgé de deux ans. Il le considéra longtemps, l'embrassa, puis le remit à sa mère : « Gardez bien cet enfant, Madame, dit-il, Dieu fera par lui de grandes choses. »

Rien pourtant ne semblait révéler de hautes destinées ni confirmer cette prophétie, qui se retrouve au berceau de plusieurs saints. Turbulent, batailleur, indocile même, Célestin n'obéissait volontiers qu'à son père. D'un geste ou d'un mot, prononcé doucement, ce dernier, sans frapper jamais, faisait rentrer dans le devoir le petit mutin.

A cinq ans l'enfant, extrêmement gracieux de visage, avait déjà l'humeur guerrière et vagabonde : il ne rêvait que chiens, fusils et chevaux indomptés. Allait-il à l'église paroissiale, il y était surtout attiré par le chien de saint Roch, qu'il demandait tout bas à son oncle de lui descendre. Un peu plus tard, lassé bien vite de l'immobilité commandée dans le lieu saint, il s'échappait adroitement et se frayant un chemin parmi la foule, il allait jusqu'au sanctuaire considérer de plus près les enfants de chœur, les seuls qu'il vît se mouvoir un peu dans l'assistance, à son gré trop recueillie.

L'oncle Pierre Pinier, auquel Célestin réclamait vainement le compagnon de saint Roch, venait de Fleix, chaque dimanche, à la messe de Paizay. Ardent chasseur, homme d'énergie, il s'éprit de son terrible neveu : « J'emmène ce compagnon chez moi, » dit-il un jour au père et à la mère de Célestin et, le mettant en croupe, il conduisit à sa demeure de Chalache, le cavalier ravi.

Du matin jusqu'au soir ce fut dès lors, dans le logis, un épouvantable vacarme. Le bruit ne cessait que si la vénérable aïeule, posant l'index sur ses lèvres, faisait signe qu'elle allait commencer sa prière. Célestin alors se réfugiait dans le coin de la cheminée, regardant, non sans quelque terreur, la mystérieuse grand'mère.

Écoutons-le rappelant lui-même ses premières impressions. Commençons d'ailleurs à nous familiariser à son langage plein de grâce et d'originalité : « Ah ! Dieu nous aide, cher cousin Jehan ! Qu'est devenu ce temps de douce souvenance, où nous priions ensemble la bonne Vierge, sur le rosaire de nostre aïeule ? Te rappelles-tu, sans verser des larmes, ces pâtenostres et oraisons qu'elle nous fesait bégayer, agenouillés à côté d'elle sur les plis flottants de sa cape de châtelaine ? Elle nous fesait baiser à l'un et à l'autre, (en commençant par toi, parce que tu étais l'aîné et le plus sage), le chef sacré de son crucifix d'ivoire.

» Tu sais dans quelle grande salle nous dormions pendant la nuit. Il y avait en icelle toute manière de scènes de chasse, des tapisseries, des corbeilles pleines de fruits, quelques pourtraicts de Nostre-Seigneur en sa passion, une paire d'heures et une traduction de la Bible par le roy Charles cinquiesme. Les ciels-de-lits portaient blasons et diverses armoiries, comme lions, paons, aigles, et maints autres oiseaux de venaison.

» Nous prenions là notre sommeil, et nostre aïeule disait : Dormez, mes lionceaux, il fait froid temps et les feuilles tombent. Le matin, avant que le soleil eût percé la vigne et les figuiers, qui ombrageaient la

vieille demeure, nostre grand'mère nous esveillait : « Mes petits, levez–vous vitement ; il a fait grand vent ceste nuit, et il y a pour vous bien des noix sous les noyers. » Elle nous jetait nos braies (1) qui, d'ordinaire, avaient passé la nuit à sécher dans l'âtre ; elle ajustait nos haubergeons (2), que les chambrières avaient dû raccommoder à la veillée. C'étaient généralement d'anciennes sayes (3) blanches, que, cent fois, ses vaillants fils, nos oncles, avaient portées dans les chasses. Et par après, notre aïeule nous signant, nous fesait réciter nos prières, et nous allions, joyeux, ramasser les noix, abattues par l'orage.

» Au retour, comme elle disait ses heures, agenouillée dévotieusement sur son prie–Dieu, nous oïait-elle froisser la porte, elle ouvrait sur nous ses grands yeux et, de sa main flétrie par le labeur et les années, elle nous imposait silence jusqu'à ce qu'elle eût fini. Et lors elle nous apportait du lait, un rayon de miel ou quelques tranches de venaison, et encore des cerises ou des figues sèches : Mangez bien, mes petits, disait-elle, pour devenir grands et robustes, comme vostre père. Puis elle nous donnait à boire dans un calice d'argent, vase précieux, qu'elle tenait de ses pères, et sur lequel étaient gravés, il t'en souvient, les exploits de sa race. Quand nous n'étions pas sages, elle nous fesait trembler, rien qu'à fixer sur nous ses yeux noirs...

(1) Pantalons. — (2) Sorte de *veste* ou *gilet*. — (3) Le *sagum* gaulois, sorte de justaucorps.

» Jadis l'éducation des chevaliers commençait à sept ans ; de bonne heure aussi commença nostre vie vagabonde et adventureuse. Bientôt les fils de nostre aïeule nous entraînèrent à leur suite dans les grandes forests des fiefs paternels. Tout jeunes, nous savions déjà monter à cheval, chasser le sanglier, le cerf et le chevreuil ; nous fesions compagnie aux plus braves chasseurs de la contrée... Le ciel parla. Aiglons devenus aigles, nous quittâmes l'aire maternelle. Mais vive Dieu ! qu'ils étaient beaux et purs les jours de jouvence ! »

Pour être poétique, cette peinture des premières années n'en est pas moins fidèle. L'enfant grandit en effet dans un milieu de chasseurs infatigables, et quand il n'était pas chez ses parents, il était sous le regard d'une aïeule, Claire Magnon, vrai type de noblesse et de haute vertu.

Le cousin auquel sont rappelés si gracieusement ces souvenirs d'enfance, était le fils d'une sœur aînée de la mère de Célestin. Un peu plus âgé que son cousin germain, Jean-Baptiste Chauvin, aujourd'hui curé de Persac et chanoine honoraire, fut le confident, le conseiller fidèle et parfois le consolateur de notre héros. D'un caractère aussi enthousiaste, mais plus calme, Jean-Baptiste, Jehan, comme l'appelait Célestin, fut moins un cousin qu'un vrai frère. Entre eux jamais un nuage, entre leurs cœurs jamais un secret n'exista.

Il nous faudrait remonter jusqu'à saint Grégoire et saint Basile, jusqu'à Jonathas et David, pour trouver

une intimité plus complète. Ils étaient tous les deux poètes, mais chacun pourtant à sa façon ; tous les deux accessibles aux aspirations les plus élevées ; l'un et l'autre pieux, mais d'une piété expansive et pleine d'entrain. Chez Célestin la poésie avait des élans sublimes, mais parfois sauvages, comme sa nature. Ses lettres en conservent l'inimitable empreinte. Chez l'autre, elle revêt un caractère plus doux ; elle est plus cultivée. C'est une muse savante. Depuis un quart de siècle et plus, elle chante toutes les gloires de l'Église et de Poitiers ; elle a justement mérité à M. le Curé de Persac le titre de *Barde poitevin*.

Les deux enfants furent élevés ensemble, partageant les mêmes jeux, souvent la même couche. Ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre et lorsque les vacances devront les séparer pour quelques jours, voyez sur quel ton Célestin, élève de troisième, appellera son frère, qui habitait à Saint-Savin, les bords de la Gartempe : « Jehan, mon bel et féal cousin, mon cœur en bondit dans ma poitrine, tu vas revoir ton val, moi, mes forêts profondes, Toi, les ondes écumantes qui se brisent contre les peupliers géants de ton île, moi, l'orage qui s'éteint en hurlant dans le silence des bois. Tu verras encore les robustes mariniers, qui distribuent sur la grève les fardeaux à leurs mules pacifiques, et moi les vigoureux manants qui ravissent à nos plaines leurs toisons dorées. Mais quand l'ombre des bois embrasse la terre, quand les feux du soleil s'éteignent derrière les montagnes,

quitte ta chaumière, prends ce sentier obscur qui convient si bien à ton âme rêveuse, je m'avance à ton encontre. Viens, beau cousin ; les étangs, les plaines et les taillis des fiefs de mon père nous payeront la dîme accoutumée ; nous dormirons ensemble dans les feuillages, au clair des étoiles. Viens ! nous irons dans la chapelle solitaire, faire oraison à la benoiste Mère de Dieu, et le soir, ma mère nous redira les exploits des chevaliers, les complaintes des troubadours. »

Une autre fois, il lui écrit encore : « Je vois, cousin, que tu as un vrai cœur de preux. La nature nous avait faits cousins, mais l'amitié nous a rendus frères. Nos mères d'ailleurs ne nous ont-elles pas bercés dans la même peau d'ours, et nos pères ne nous ont-ils pas transmis un sang généreux ? Notre affection est de celles qui ne troublent, ains confortent et esjouissent le cœur. Nonobstant, lorsque le mien estait si à l'aise, sans sortir du toit de chaume de nos pères, je l'ai laissé s'arrester, en quelque autre plage. Viens Jehan, mon gentil cousin ; pose ton gantelet de fer sur mon espaule et dis : Voilà mon vrai frère !

» Allons, cousin, viens nous voir et je gage, parole de gentilhomme ! que tu seras content. Tu retrouveras la joie au milieu de ma famille patriarcale ; mon père et ma mère t'en prient ; mes sœurs verseront sur tes pieds poudreux une onde pure ; moi surtout, ton confident quotidien, j'en aurai grand liesse et vrai soulas.

» Viens ! la cellule où nous avons couché est préparée. Nous nous lèverons quand les oiseaux de la plaine

quitteront leur nid, pour demander à Dieu leur pâture de chaque jour : ensemble nous prierons, puis, après pâtenostres et oraisons, quelques heures de travail, nous descendrons giboyer de grand cœur dans la plaine. Les poissons, engraissés par neuf mois du repos que je leur ai laissé, vont courir dans nos lacs, et enfumés dans l'âtre, ils doubleront la splendeur de nos festins. De plus les hérissons, au dire des manants, ravagent la campagne. Viens, viens, cher cousin, tu en auras grande liesse. Champignons et toutes autres plantes sauvages esjouiront la moëlle de tes os. Je t'attends : j'irai te voir ensuite ; sans ces visites fréquentes, nos vacances seraient sans joie.

» Ah ! tu serais un bien gentil cousin, si tu m'apportais une chanson, que tu feras en deux couplets seulement, sur l'air de *Castibelza*. Deux couplets, tu entends, pas plus. J'y voudrais voir figurer le désert, les bois, la montagne, le lion rugissant, un bandit qui redevient serviteur de Dieu, moi, mon frère et l'écho qui répète nos cris sauvages... Si tu réunis tout cet attirail de mots divers dans deux couplets, tu seras vaillant et mon cousin de plus en plus ».

Voici ces couplets, que les deux cousins composèrent ensemble :

I

Je suis Phosco le vaillant, l'intrépide,
O villageois !
La nuit, je cours sans escorte et sans guide
Au fond des bois.
Ne craignez rien, ce Phosco si farouche,
Ce fier brigand,

Porte un poignard, mais jamais il ne touche
A l'innocent.

II

Et toi, Lugui, toi mon frère fidèle,
Fais-toi bandit ;
Dans l'ombre, au loin, le hibou nous appelle,
Filons sans bruit.
Ne craignez rien, ô gens de la chaumière,
Gens du manoir,
Les deux bandits vont dire leur prière
Car il fait noir.

Ces invitations étaient toujours entendues. Au collège, au Petit, puis au Grand Séminaire, pendant les vacances, tantôt à Paizay, tantôt à Saint-Savin, les deux cousins ne se séparaient presque pas.

M. Chauvin raconte que, semblable à l'enfant Lez-Breiz des légendes bretonnes, Célestin eut de tout temps un culte pour les hommes à cheval et pour les chasseurs : « Je veux bien être un saint, dira-t-il plus tard, mais à cheval; comme à saint Georges, saint Maurice ou saint Hubert, il me faut un palefroy ! » Quand il était encore trop petit pour atteindre les bêtes adultes, il enfourchait les ânons, au grand désespoir des bonnes femmes de Fleix ou de Paizay qui venaient sans cesse apporter leurs doléances aux parents ou à l'oncle Pinier.

Cependant Célestin allait avoir neuf ans. Sa taille était un peu au-dessous de la moyenne des enfants de cet âge. Ses traits qui, jusque-là, se faisaient remarquer par une admirable pureté de lignes, prenaient cet air martial et viril qui le distingua toujours. D'un teint

blanc mat, sa physionomie et toute sa personne respira dès lors la hardiesse, l'énergie et la décision. Une chevelure noire, abondante et frisée, encadrait sa figure ovale, où brillaient, sous un large front, des yeux vifs et châtains. Malgré son apparence frêle, l'enfant possédait une force musculaire peu commune et l'on devinait en lui une indomptable volonté.

Tels nous nous représentons saint François-Xavier, saint Bernard ou saint Paul.

Les jeux bruyants avaient sa préférence ; il en était le boute-en-train ; il se plaisait surtout à jouer aux brigands et aux gendarmes, se réservant invariablement le rôle de chef de bandits.

Il grandissait donc dans un milieu bruyant, qui convenait à sa nature; souvent aussi il revenait dans sa famille, sur laquelle descendaient toutes les bénédictions de Dieu. L'heure était venue de songer à son instruction. Paizay n'avait alors pour maître d'école qu'un instituteur presque toujours absent de sa classe; seules les Sœurs de La Puye instruisaient les plus jeunes enfants. Il fut décidé qu'on enverrait Célestin à l'école de Saint-Savin, dans laquelle déjà son cousin commençait ses études.

Écoutons l'enfant rappelant lui-même, dans une lettre du 2 mars 1857, « sa départie aux escolles » : « Nous ne sommes plus, cousin, ès temps de jouvence, plus ès temps où nous estions tout deux pastres en nos vallons. Je me rappelle qu'estant encore tout petit bergerot, n'aimant que les prairies, les grands bois et la liberté, mon féal père me prit un jour, et d'une

main me posant en croupe derrière ma mère, m'emmena de ceste sorte aux escolles. J'emportais dans la carnassière paternelle toutes les pièces de ma vêture et même encore quelques fruits secs... »

« Je le vois arrivant pour la première fois dans la petite ville de Saint-Savin, écrit M. l'abbé Chauvin ; il regarda sans s'étonner et avec une sorte d'insouciance la haute flèche et la magnifique église abbatiale. Il semblait déjà regretter ses bruyères et comme appréhender la vie nouvelle qui s'ouvrait devant lui. Ce n'était pas sans quelque fondement.

» L'école où il entrait était un collège mixte, comptant une trentaine de pensionnaires et autant d'externes. Le maître, ancien séminariste, était un homme religieux, mais toujours malade. Les adjoints, légers, et la plupart sans principes, se montraient peu sévères pour châtier les fautes commises contre la Religion ou la morale. La prière cependant se faisait au commencement et à la fin des classes. Célestin fut aussitôt désigné pour la réciter. Il la disait modestement, pieusement et jusqu'au bout, en dépit des murmures de nos tristes compagnons. »

Malgré ce milieu si défavorable, sa piété ne se démentit pas. L'enfant, d'ailleurs, trouvait sa sauvegarde dans la sollicitude de la famille Chauvin et spécialement dans la tendresse de sa tante Claire, la vénérable mère de M. le curé de Persac. Les progrès de l'écolier étaient lents et presque nuls. Chaque vendredi, le père venait au marché de Saint-Savin et s'en retournait attristé des notes obtenues par son fils. Une seule

branche des études faisait exception dans cette stérilité. Célestin savait la lettre du catéchisme mieux que ses condisciples et donnait des explications qui surprenaient M. l'abbé Dubois, curé de Saint-Savin. Aussi, malgré son âge, sans tenir compte des représentations que lui firent le père et la mère, le prêtre admit l'enfant à la Première Communion.

« Mais il est encore bien jeune, objectait la mère : — C'est une âme pure, reprit le prêtre, laissez-moi faire ; d'ailleurs cet enfant n'est pas destiné à rester dans le monde; il ne faut pas le retarder. » C'était au mois de juin 1845. Célestin n'avait que dix ans et demi. Il se disposa très sérieusement à ce grand acte de la vie chrétienne ; il prolongeait ses prières, et prépara minutieusement sa confession générale. »

« Je le vis en ce grand jour, nous écrit sa sœur carmélite ; je me rappellerai toujours son air recueilli et sa joie rayonnante, quand il revint de la Sainte Table. Peu après, lorsqu'il vint nous embrasser, il était encore très ému. Je lui trouvai une physionomie à la fois si douce et si sérieuse, que j'ai toujours pensé qu'en cette première entrevue, Notre-Seigneur lui avait peut-être laissé deviner quelque chose de sa vocation future. »

Sur la fin de cette même année le maître de pension, qui se sentait mourir, déclara qu'il ne continuerait plus ses leçons et ferma son collège.

CHAPITRE II

Petit Séminaire de Montmorillon. — Impatience du joug. — Le trapèze. — Les quatre fils d'Aymon. — Bayard et le moyen-âge. -- La garde vendéenne. — Moine, bandit ou chevalier ? Je serai missionnaire ! — Caractère incompris. — Épreuves. — Ici Lenoir fait son acte de contrition. — Une demi-heure d'arrêt. — La foudre sur l'octogone.

Parmi les élèves qui étudiaient le latin au collège de Saint-Savin, quatre parlèrent d'aller au Petit Séminaire de Montmorillon. Avec son cousin, Célestin fut du nombre ; ils entrèrent en septième.

« Notre professeur nous faisait la classe dans sa chambre, écrit M. Chauvin. Célestin était l'un des trois plus jeunes. Son premier acte, en entrant chez le professeur, fut de renverser son écritoire sur le parquet. Le maître l'obligea à lécher la tache avec sa langue. Il le fit et regagna sa place, les lèvres et la figure barbouillées, sans proférer un murmure. »

Il n'y eut rien de particulier jusqu'à la quatrième. Les progrès étaient lents. Cette vie monotone, un règlement, des exercices, toujours les mêmes, pesaient à cette nature indépendante. Il ne retrouvait de vie que les jours de promenades. Le caractère restait sauvage et peu liant. On le crut inaccessible aux sentiments

affectueux. Comme on se trompait ! Un soir, à la congrégation des Saints-Anges, dans laquelle sa piété persévérante l'avait fait admettre, on recommanda aux prières l'un des élèves, très gravement malade. Soudain, au milieu du silence, éclatent des sanglots ; on se retourne et tous de s'écrier : Tiens ! c'est Chicard, on ne lui soupçonnait pas tant de cœur !

En cinquième et en quatrième, ses professeurs, attirés par sa franchise et ses allures originales, voulurent se constituer ses protecteurs. Il se déroba à ce patronage : « Dieu me suffit, dit-il à son cousin, je n'ai besoin de la protection de personne ! » En revanche, voyait-il dans la cour un élève souffreteux, faible, timide ou délaissé, il s'offrait pour le défendre envers et contre tous ? Ses amis de prédilection étaient ceux de ses condisciples qui avaient conservé les allures simples et même gauches de la campagne ; il estimait au-dessus des autres qualités la franchise du caractère et les forces physiques. S'il débarquait, venant de leur village, quelques jeunes hommes brillants de santé : « Quels gaillards ! cousin, me disait-il, un vrai tempérament de janissaire ! une des plus riches constitutions des temps modernes ! »

Dévoué sans mesure à ceux qui souffraient, Célestin était pour lui-même, dès cette époque, d'une impitoyable dureté : « Il me fait frissonner, disait M. Pauvert, supérieur du Petit Séminaire, quand je le vois, par un temps glacial, passer dans les cours avec sa seule chemise et sa blouse, si fines qu'on voit la peau à travers le tissu ! » Ce n'était pourtant pas chez lui fanfaron-

nade ou ce que des esprits superficiels appelleraient bravoure d'écolier ; c'était déjà la vertu ébauchant chez l'enfant les héroïsmes de l'apôtre.

Cette vaillance, sa force musculaire, son air intrépide, son ardeur et sa supériorité dans tous les exercices corporels avaient acquis à Célestin une situation exceptionnelle parmi ses condisciples. Ceux-ci acceptaient d'ailleurs sans conteste son ascendant. De longues années après son passage au Grand comme au Petit Séminaire, une sorte de légende s'attachait encore à son nom. Mais, parmi ses contemporains, plusieurs se groupèrent autour de lui, cherchant à imiter sa démarche, son style et ses allures. C'est dans ce groupe enthousiaste qu'il trouvera les éléments de ce qu'il appelait « *sa garde vendéenne.* »

En quatrième, il s'éprend d'admiration pour les héros d'Homère. Ses lettres à sa famille se hérissent alors de caractères helléniques : « Célestin écrit de plus en plus mal, » disait l'oncle Pierre, impuissant à déchiffrer ces hiéroglyphes.

Mais, cet enthousiasme dura peu et tomba tout à fait devant les grandes figures de la Bible et du moyen âge. David et Gédéon, Moïse et Josué, Charlemagne et saint Louis, Godefroy, Duguesclin, Bayard et Jeanne d'Arc, apparurent à ses yeux, ce qu'ils sont d'ailleurs, les sommets de l'humanité : « Voici mes modèles, dit-il, parlant de ces derniers, et dès lors, étudiant leur vie, s'essayant à leurs vertus, apprenant leur langage, il s'inspira si complètement de cette étude, qu'en parcourant ses lettres, vous croirez lire une page

des chroniques de Froissard ou de Joinville. Mêmes expressions, même naturel, même simplicité. Parle-t-il des choses spirituelles ? il vous semble entendre le doux saint François de Sales, son auteur favori.

L'étincelle qui sans doute alluma ce goût du moyen âge en notre Célestin fut la lecture de la vie des quatre fils d'Aymon. Ce livre lui tomba sous la main, quand il était encore en quatrième. Son imagination s'enflammant à cette lecture, il dévora de même la vie de Bayard et l'histoire des Croisades.

Mais ces prouesses d'une époque héroïque, ces faits d'armes, les tournois, la chevalerie, ne sont guère dans nos mœurs pacifiques et bourgeoises. Même au Petit Séminaire, elles parurent déplacées. Aussi, dans l'esprit du supérieur, chez les professeurs et les surveillants, à la surprise succédèrent des incertitudes, puis des craintes sur la vocation de Célestin au sacerdoce. Cet air guerrier, l'amour du trapèze et des exercices violents semblaient contraster avec l'allure plus débonnaire qu'on exige d'un pasteur des âmes et d'un curé de village.

Curé de village, et surtout de ville ! Jamais, sans doute, la pensée de Célestin ne s'était arrêtée à cette hypothèse. Pasteur des âmes à la manière des conquérants et des apôtres, à la bonne heure ! Écoutons-le, écrivant à sa mère, à cette même époque, la plus douloureuse de sa vie.... « Je veux bien être un saint, ma chère maman ; pour cela je suis décidé, je vous l'avoue, à tous les sacrifices. J'irais si loin, que si Dieu me disait de quitter mon père et ma mère et tout, je

le ferais, coûte que coûte ! Le soir, ma bonne mère, quand vous récitez votre chapelet, cette belle prière ! demandez que la volonté de Dieu se fasse en moi. Ne dites pas au bon Dieu : Faites que mon fils soit un jour heureux dans une bonne cure ! Oh ! ma mère ! n'allez pas demander cela ? mais dites : Jésus, donnez à mon Célestin une vie laborieuse comme la vôtre. Ah ! malheur ! je ne suis pas fait pour *meler* (1) dans une cure ! »

Telles étaient déjà les aspirations de cette âme d'enfant. En prévision d'une vie de labeurs, il s'adonnait sans trêve à tous les exercices que nous avons dits ; à seize ans, il faisait l'apprentissage de son apostolat. Cependant, à Montmorillon, si l'on excepte son confesseur, Célestin ne fut pas compris. Ce caractère sortait trop du cadre habituel où se meuvent nos séminaristes, pour être apprécié de ses maîtres. Il lui arriva ce que l'illustre évêque d'Angers rapportait naguère du bienheureux Grignon de Montfort : « Ses actes de piété passent pour étranges ; les saintes rigueurs auxquelles il se livre, on les traite d'imprudence et d'exagération ; son zèle paraît outré à ceux qui prennent leur jugement pour la seule mesure du bien : c'est à qui se méprendra sur cette physionomie originale et tranchée... Mais ne faut-il pas que, selon les desseins de Dieu, cet homme soit trempé dans l'adversité jusqu'au fond, pour en sortir avec un tempérament d'acier ? » (*Panégyrique du bienheureux Montfort, par Mgr Freppel.*)

L'épreuve, pour notre chevalier, fut cruelle et dura

(1) Mot vieilli, synonyme de se dessécher.

cinq ans. Elle atteignit toute son acuité pendant les années de quatrième et de troisième. Le cœur de ce jeune homme faillit y succomber et justement cette même année, le fidèle cousin, retenu dans sa famille par la maladie, n'était pas là pour relever son courage. Il fut même alors question d'interrompre le cours des études ; mais les vacances ramenèrent le calme et il revint au Petit Séminaire.

Quelques billets, écrits à cet ami aux heures des plus poignantes angoisses et providentiellement conservés, vont nous faire assister à cette tempête, où, sans doute, eût sombré une vocation moins énergique. « Tu ne sais pas, cousin, ce que je pensais dernièrement ? C'était le froid temps. A six mille lieues de ma patrie, loin d'un monde où je souffre tant, je suivais dans le désert ma peuplade vagabonde. Ta famille et la mienne s'esjouissaient dans l'âtre d'une cheminée féodale, comme deux tribus jumelles. Nos pères assis dans de vastes sièges de chêne; nos mères nourries du même lait, bercées dans le même berceau, mais que l'âge avait disjointes, se retrouvaient avec ivresse dans un tardif embrassement. Nos sœurs, nos frères étaient là, au milieu des vieillards, comme des lianes autour des palmiers. Toi, toi avec ta robe noire, tu faisais le nœud de cette sublime et touchante alliance. On parlait de toi.

» Et une larme silencieuse roulait sur les cils blancs de mon vieux gentilhomme de père, car il pensait à l'enfant du désert, à ses périls, à ses alarmes. Et toi, tu parlais avec plaisir de nos juvéniles aventures,

prélude, comme je l'espère, d'une vie semée d'orages, moins amère peut-être que celle d'aujourd'hui !...

» Pour Dieu, cousin, pour Dieu !! »

Ce langage élevé annonce une résolution déjà prise et révèle une culture d'esprit assez avancée. Nous devons cependant à la vérité de dire que cette poésie était plutôt innée chez Célestin que le fruit du travail. Notre héros cultivait plus assidûment le trapèze, les anneaux, la corde à nœuds et le pas-de-géant que le grec, les vers latins, la muse et la rhétorique. Chaque trimestre les bulletins de l'écolier apportent à sa famille l'assurance d'une santé robuste, d'une piété parfaite, mais de progrès disproportionnés à son intelligence.

Afin d'opérer une diversion aux pensées qui décourageaient son âme, Célestin se livrait avec plus d'impétuosité encore à ses exercices ordinaires. Deux de ses condisciples, Thomas Suire et Flavien Marot, « les capitaines de sa garde » et quelques autres formaient autour de lui une troupe d'élite. Les récréations, les promenades s'écoulaient dans ses évolutions sans fin, simulacres de guerre ou de tournois : « Il nous faut rétablir l'Ordre de Malte, leur disait-il sans cesse ! Ce siècle n'est pas digne de nous et ne saurait nous comprendre, revenons, revenons au XIII^e^ ! J'ai envie, ajoutait-il, de passer en Amérique, je convertirai les sauvages ; j'en ferai des chevaliers, et, à leur tête, je reviendrai changer ce gouvernement qui ne me convient pas ! »

Au-dessous de ces phrases quelque peu emphatiques,

qui n'admirerait de si généreuses aspirations ? Et pourtant la lutte continuait dans son âme. « Que deviendrai-je ? disait-il tout bas à son cousin ? Je ne vois que trois issues pour ma vie. Je ne puis être curé et pourtant je voudrais être prêtre. Serai-je bandit, moine ou chevalier ?

» Bandit ! ce doit être une belle vie. Que d'aventures ! et d'ailleurs je m'engagerais à protéger toujours la veuve et l'orphelin ! mais ce serait mal, cousin, et que deviendrait mon âme ?

» Moine alors ? »

« Vers ce temps, ajoute M. l'abbé Chauvin, vint à Montmorillon un religieux de Fontgombaud (1). Célestin croyait toujours voir sous la bure quelque preux pénitent ou quelque gentilhomme fatigué du combat. Cette fois il ne se trompait point. Le moine qui nous visitait cachait, sous la robe de trappiste, le comte de la Forêt-d'Ivonne. Cette vue fit sur Célestin une profonde impression : « Je veux me faire moine ! » me dit-il le lendemain, et pour arriver d'un seul bond à la perfection de saint Macaire ou saint Pacôme, il se mit, le jour même, à ne faire qu'un repas, celui du soir. Au bout du troisième jour il n'y tenait plus : « Je me suis trompé, dit-il, c'est impossible pour moi : C'est moine-chevalier que je dois être ; je serai religieux militaire, mangeant bien et frappant mieux encore. Comme toi, je veux

(1) Abbaye Bénédictine, fondée en 1090, à trois lieues du Blanc, diocèse de Bourges.

dire la messe, mais le casque en tête et l'épée au côté ! »

Sublimes illusions d'une âme généreuse qui cherche sa voie ! Cette voie, il allait la trouver enfin ! « Et quelle aimable attention de la Providence, dit la sœur carmélite, d'avoir placé près de mon frère, en ces heures de perplexités et de doute, un ami si sûr, un confident comme le cousin pour lequel il n'y avait pas de secrets! » « Jean, me dit-il un jour tout ému, Jean, j'ai une nouvelle à t'apprendre. Lis-tu les *Annales de la Propagation de la foi?*

— Mais sans doute.

— Moi, j'étais abonné et je ne les lisais pas ; mais je viens d'en dévorer un numéro qui contient des choses prodigieuses. Quels hommes, cousin, que ces missionnaires ! Oh ! qu'il y a de chevalerie de ce côté : J'y vais, c'est décidé !

» Ses vues se portèrent vers l'Amérique. Le Canada l'attirait. — Quelle joie pour toi, lui dis-je un jour ! tu reverras le pays de tes pères ! — Non, ce n'est pas là que j'irai. Je tiens à mourir martyr et il n'y a de martyrs qu'en Chine. C'est en Chine que j'irai, cousin !

» Il me fit promettre un secret absolu sur sa résolution ; seul son confesseur en fut informé : — Si j'en disais un mot à M. le Supérieur, lui fis-je observer, peut-être trouverait-il tes façons moins étranges ! — Jamais ! Je te le défends ; il n'y a pas de chevalerie en cet homme. Comment n'a-t-il pas deviné que c'est un cœur de gentilhomme qui bat dans cette poitrine ? »

Le supérieur en effet, si saint et si intelligent qu'il fût,

ne comprit que très tard ce caractère chevaleresque : quelques professeurs partageaient ces préventions que justifièrent parfois des réponses hautaines : « Assez d'évolutions, M. Chicard! lui dit un jour un surveillant, tandis que, pour la dixième fois peut-être, notre Célestin défilait rapidement à la tête de sa garde vendéenne ; arrêtez-vous et vous dispersez !

— C'était précisément notre intention ! répond avec sang-froid et non sans quelque ironie le chef de la cohorte ; et répétant la parole célèbre des guerres de la Vendée : « Égayez-vous, mes gars ! » leur cria-t-il. Et la bande se dispersa dans la cour.

Était-ce mauvais esprit ? Non, répondrons-nous sans hésiter, avec sa pieuse sœur. Cette nature déjà comprimée par le règlement et l'étude, avait besoin de dépenser des forces exubérantes. Or, à cet âge, (notons qu'il n'avait encore que seize ans), l'abus est voisin de l'usage. Bien qu'il fût un peu gêné avec eux, il aimait ses maîtres et se serait exposé au péril pour les défendre.

Écoutons-le écrivant à ses parents, le 24 janvier 1850, « Hier, nous étions en promenade sur les bords d'un ruisseau, que je m'amusais à franchir par intervalles. Mais oïez l'aventure. Un paysan se met à blasphémer contre les élèves et les surveillants, sous prétexte que nous avions foulé son blé. Soudain, il prend un bâton et menace de frapper, mais déjà j'avais la main sur son épaule, bien décidé à le pousser dans le ruisseau, au moindre mouvement qu'il eût tenté. Je le lâche ; mais aussitôt il nous suit, ayant une pierre en chaque

main. Je me retourne, et lui posant de nouveau la main sur l'épaule : Voyons, lui dis-je, as-tu fini ? Nous ne t'avons fait aucun tort ; mais si tu bronches, je te fais un mauvais tour ! Ah ! je l'eusse fait volontiers, chers parents, et je me serais battu sans hésiter contre ce vilain pour défendre mes maîtres et mes camarades. Le surveillant, plus doux que moi, lui a donné vingt sous, pour les prétendus dommages. C'est pour vous dire, chers parents, que tous les paysans de Montmorillon ne valent pas ceux de Paizay. »

Les Petits Séminaires, et celui de Montmorillon en particulier, reflétaient à cette époque les luttes ardentes du dehors. 1848 avait jeté dans les esprits une effervescence, que favorisait encore la promiscuité, toujours fâcheuse, des laïques avec les élèves destinés au sacerdoce. Puis vinrent, en 1850, les combats passionnés entre les Classiques et les Romantiques, les Gallicans et les Ultramontains, les défenseurs de la légitimité et les partisans du régime nouveau. Les deux cousins étaient alors en seconde. Les partis se dessinaient nettement. Dans les cours, les philosophes péroraient : récréations et promenades se passaient à prononcer des discours. Les classes de rhétorique et de seconde avaient chaque semaine leurs séances littéraires, d'où la politique n'était pas exclue. Deux gazettes rivales : *l'Estafette de la Rhétorique* et *l'Œil de l'Humaniste*, rédigées et parfois illustrées par les élèves, abordaient les plus hautes questions. Jean faisait parfois quelques vers patriotiques et chantait Dieu et le Roy. Quant à Célestin, en sa qualité de

gentilhomme, se faisant gloire de ne savoir signer, fors de son épée, il professait un égal dédain pour les clubistes et les plumitifs : « Avant tout, disait-il, moi, j'ai besoin de me faire un tempérament de janissaire et une vaillante constitution ! »

Il restait donc assez indifférent à ces disputes, que les maîtres, d'ailleurs, considéraient d'un œil bénin, et savaient modérer à propos. Mais parfois si les querelles de becs et de plumes dégénéraient en batailles, soit à coups de boules de neige ou même autrement, notre paladin se jetait dans l'arène à la tête de ses preux. Sans nul souci du nombre, eussent-ils été dix contre cent, la vaillance du chef et des soldats ne laissait pas longtemps la victoire indécise entre les combattants.

Un jour, Célestin avait été puni pour avoir manqué à la règle du silence. Placé pour un quart d'heure au pied d'un gros ormeau, qu'il avait baptisé « Tempête, » il commença ses *arrêts*. Mais à peine le surveillant eut-il les talons tournés, que l'enfant, agile comme les écureuils, a déjà atteint les plus hautes branches, où il reprend ses exercices, à la grande joie de la gent écolière, toujours prête à l'admirer. Attiré par les bravos du parterre, le professeur revient. Il ne voit plus son factionnaire, mais l'aperçoit bientôt au perchoir : « Descendez ! lui dit-il d'un ton bref; je double votre punition ! — Mais, reprend Célestin, vous m'aviez indiqué cet arbre et j'ai cru qu'il vous importait peu que je gardasse les racines ou les branches !.. »

Cette affaire eut des suites. Un billet au fidèle cousin nous en révèle le dénouement : « Tout est perdu, fors

l'honneur ! mon cousin. A la récréation dernière, le vieux M. Ch... s'est avancé vers moi, en rampant. Je sortais du bûcher : « Vous ne m'avez pas fait ma demi-heure d'arrêt, me dit-il ?

— On a jugé à propos de vous en faire un quart d'heure ! — C'est bien ! vous irez à midi chez M. le Supérieur... — Suffit ! on ira !

» La réflexion est venue. Je me figure M. le Supérieur disant : je verrai cela, nous arrangerons cela. Je pourrai vous retenir à Pâques... et ceci, et cela. Dépendance et servitude !! Tous mes organes se soulèvent, tous mes nerfs s'agitent, mes muscles se contractent... dois-je jeter le gant?... Faire mon paquet?... Retourner à ma chaumière éplorée et revoir mes bruyères?... Quarante mille pensées me passent par l'esprit. Je suis furieux... Que faire cousin? Dois–je refuser ouvertement? dire : je ne ferai pas?... Cruelles incertitudes! Terribles combats d'une volonté sauvage, qui n'accepte pas encore le joug qu'elle porte depuis si longtemps!!... Or sus, mon ami Gazeau, vite, grimpe-moi dans cet arbre, détache-moi ces anneaux, envoie-les à mon frère et si quelque vilain murmure, fais-le rouer par ma vieille garde vendéenne! »

Nous avons transcrit tout entière cette page afin de lui laisser sa saveur. En voici une autre du même temps et que nous copions aussi sur l'original.

« Mon cousin,

» Je sors de chez M. le Supérieur, et en quel état! La rage au cœur. Selon lui je ne me suis pas corrigé

du tout. Manières dures ; genre nullement ecclésiastique, ton brusque, des façons de soldat; ce sont ses termes. J'avais fait, dit-il, quelques efforts, puis je les ai abandonnés... je me complais dans mon genre, etc.

» Il y en a trois ou quatre qui, dans la cour, m'ont imité, Thomas surtout : Enfin, dit-il, il va se consulter; il m'empêchera probablement d'aller au trapèze après Pâques. A quoi vous servira votre force, m'a-t-il demandé?... Oh! il ne sait pas que je veux dormir dans la neige et mourir dans une peau d'ours !

» Il a dit qu'on était content de moi partout, mais que les maîtres, surveillants, professeurs et élèves, remarquaient mes manières qui tranchent. Enfin, à Pâques, je prendrai la quenouille. Oh ! oh ! non pas, vive Dieu! s'il m'enlève mon jeu favori, où je sens mes nerfs se dilater, je vais bondir comme un tigre blessé: je ne serai que plus terrible. Ami Chauvin, toi qu'il ne cesse de me proposer pour modèle, dissuade-le de faire un pareil coup! Enfin, je ne sais quelles manières il veut que je prenne. Il va le dire à mon père etc., etc..., je ne sais où j'ai la tête... Il est capable de me faire tenter quelque mauvais coup! Il a cette opinion; c'est fini : il faut que je quitte casque et épée, pour prendre... bah! je n'y suis plus! »

Une autre fois, étant en philosophie, il lui dit : « Cher cousin, ah ! par l'âme de mon grand père : ton billet me vault grande liesse et vray soulas. Mais dis donc quelle froideur désespérante vous a cet homme ! Je serai obligé de vous garder l'an qui vient, si vous ne vous corrigez pas. Comment voulez-vous que je vous

envoie au Grand Séminaire ficelé comme cela ? Je vous donnerai pour note : manières pitoyables... Ah ! s'il y en avait un autre ficelé comme vous, etc. (Il paraît affectionner le mot ficelé.) Mais, sur mon âme ! je ne vois pas trop comment il veut que je me ficelle. Mauvais ton, démarche trop tranchée. Vraiment, comme tu dis, je ne vois pas trop le milieu et l'autre bout de la chaîne.

» Il dit que j'ai fait des efforts l'an dernier. Je ne vois pas trop quels efforts. Il me semble au contraire que, sous mon chapeau de paille, j'avais l'air plus décidé qu'à présent. Je ne sache pas encore avoir manqué au trapèze une seule récréation, pas plus l'an passé que cette année. Tiens ! vois-tu, il faudrait que je quittasse les cordages et les armes, mes amours, les expéditions et ce qui sent la chevalerie ; que, baissant la tête dans les rangs et ailleurs, je vinsse passer mes récréations sous l'aile de quelque mignon ! Alors que mon cœur commencerait à se fermer aux grandes pensées et que mes membres se faneraient ! Alors aussi on commencerait de dire que Chicard s'adoucit et qu'il n'est plus sauvage. Voilà, vive Dieu ! une civilisation qui me sourit beaucoup !

» Si M. le Supérieur me défend le trapèze, il croira bien faire ; erreur ! Ne crois pas que l'amour que j'ai pour le trapèze soit si violent ; il est très modéré au contraire. Le dimanche, je n'éprouve aucune tentation d'y aller et quand je serai au Grand Séminaire, tu verras que ma conduite ne différera en rien de celle des autres. Mais bref, cousin. Il est vrai que tu as de

l'influence sur M. le Supérieur : Or donc, tâche de parer ces coups. »

Nous ne craignons pas de mettre sous les yeux du lecteur ces pages naïves où cette âme se dévoile tout entière. Son séjour à Montmorillon fut, comme il le disait, son siècle de fer, mais Dieu avait ses desseins en l'humiliant ainsi. « S'il y avait là, écrit la sœur carmélite, quelques défauts naturels, si bien corrigés plus tard, nous le verrons déplorer lui-même les ignorances de sa jeunesse et la fougue de son caractère. Mais devant Dieu, qu'était-ce que tout cela ? Y avait-il même faute vénielle ? »

Quelle puissance eut la grâce de Dieu pour dompter ce caractère sauvage, affamé d'indépendance et de liberté ! Et cependant, nous allons voir ce jeune sicambre abaisser sa fierté sous la main de Dieu et accepter le joug par amour pour Jésus.

Dans ces terribles combats, dont l'enjeu était la vocation, le salut de cette âme et de tant d'autres, notre Célestin était soutenu par la grâce divine. Les conseils et la tendre affection de son cousin lui furent aussi d'un grand secours. Il lui écrit : « Tu m'adresses une épître qui m'a été comme l'odeur d'un champ fertile. Ton cœur se dilate en large comme les tentes de Jacob. Heureuse la tribu dont tu seras le chef ! Tu lui rompras un pain plus délicieux que celui d'Aser : *Azer pinguis panis ejus et præbebit delicias regibus.* »

Jusqu'au trapèze, d'ailleurs, nous le voyons égal à lui-même, homme de foi et de charité. Il y avait alors à Montmorillon, avons-nous dit, un grand nombre d'élèves

qui ne se destinaient pas au sacerdoce et qui arrivaient des lycées voisins. Ces derniers surtout lui étaient particulièrement suspects. Un jour, du sein d'un groupe attentif à ses merveilleuses évolutions, pendant qu'il était suspendu, la tête en bas, par un seul doigt de pied, il aperçut un élève encore revêtu du costume des lycées. Ce dernier demanda à s'élancer à son tour dans les cordages : « Un moment! cria Célestin ; tu m'as l'air quelque peu mécréant, et si tu viens à te casser le cou, j'aurai devant Dieu à répondre de ton âme ! Es-tu bien en état de grâce ? Commence par te mettre à genoux et récite ton acte de contrition ! »

Notre héros était de ceux auxquels on ne désobéit guère. Le jeune homme se soumit humblement et, sans respect humain, récita la prière indiquée. « C'est bien ! dit Célestin, monte ici maintenant, je vais voir ce que tu sais faire. » Le jeune homme grimpa ; ils firent connaissance et devinrent amis. « Je me rencontrai avec lui, plus de vingt ans après, dans une rue de Poitiers, écrit M. Chauvin. — Vous ne me reconnaissez pas, me dit-il ? Je suis Lenoir ; vous rappelez–vous la scène du trapèze avec votre cousin Chicard ? — Ah ! — Je lui dois d'être un homme loyal et d'être resté chrétien. Quel vaillant c'était ! »

L'année de sa philosophie, en compagnie de ce même Lenoir, Thomas Suire et Maurin, ce dernier, doyen de Pleumartin, Célestin contemplait du haut de l'octogone les progrès d'un orage : « Quel beau spectacle, mes amis ! Comme Dieu est admirable ! Son tonnerre fait trembler les mécréants ! Cependant ses

deux compagnons, effrayés du fracas de la foudre, le pressaient de descendre, observant que le poste était périlleux. Mais lui, s'enthousiasmait de plus en plus. Maurin, qui le connaissait, usa d'un stratagème pour l'obliger à descendre : « La récréation va finir, dit-il ; il y a dans l'ossuaire de l'octogone des chevaliers qui reposent, nous n'avons que le temps d'aller leur dire un *De Profundis*. — Par saint Ives ! tu as raison ; allons prier pour ces trépassés ! »

Ils commençaient leur prière quand la foudre tomba à l'endroit qu'ils venaient de quitter, faisant voler la pierre en éclats. Une partie du fluide rasa les ouvertures de la crypte : « Le tonnerre est tombé par ici, dit Lenoir épouvanté ; je viens de voir passer un globe de feu ! — Oh ! non, reprend l'imperturbable chevalier ; c'est l'écho qui résonne sous ces voûtes antiques. Allons, Thomas, achevons notre prière pour l'âme des preux ; après, nous verrons ! » Ils remontent. La salle de l'octogone, servant d'étude, était remplie de poussière et d'une fumée de soufre. Deux élèves, fous de terreur, s'enfuyaient en criant : « Vénard est mort ! Vénard est mort ! — C'est pourtant vrai, repart Célestin. Et, chargeant sur ses robustes épaules le corps de son condisciple, il l'emporte à travers la cour et sous une pluie battante jusqu'à l'infirmerie.

Le foudroyé, devenu subitement noir comme l'aile d'un corbeau, fut un instant laissé pour mort et ne revint qu'à grand'peine à la vie. Il fut bientôt hors de danger. Le fait est raconté dans la vie du V. Théophane Vénard, qui, ce même jour, et sur le

point de s'embarquer pour le Tonkin, où l'attendait le martyre, avait célébré la messe pour son frère Eusèbe. Est-il téméraire de penser que la prière du missionnaire avait d'un seul coup préservé son frère, aujourd'hui curé d'Assay, et le futur apôtre du Yun-Nan ?

CHAPITRE III

Le Bouc émissaire. — Pèlerinage à Fontgombaud. — Les poires de l'oncle Pinier. — Insulteur mis à la raison. — La pêche et la fièvre. — Coucher à la belle étoile. — Sa foi. — Sa tendresse pour ses parents. — Robert Guiscard et Pépin-le-Brief. — Lettres, compliments et chansons.

L'année où Célestin fit sa philosophie fut une des plus difficiles et débuta fort mal. Quelques jours après la rentrée, un coussin, lancé par une main inconnue à travers l'étude, brisa les quinquets au milieu du silence : « Qui a fait ce coup ? » gronda le surveillant. Personne ne répondit ; toutes les têtes se baissèrent, comme si la foudre allait éclater. Célestin, seul, sans crainte parce qu'il était innocent, dressait le front, recueillant, comme il le disait, les bruits de la destruction. Le président d'études, jugeant qu'il était coupable, lui commanda de quitter la salle. Blessé de ce soupçon et fort de sa conscience, Célestin fut révolté de cet ordre injuste. Hérissant sa crinière comme un lion : « Ma vieille garde vendéenne ! cria-t-il, à moi ! » Les chouans déjà agitaient leurs sabots et se disposaient à défendre leur chef, mais un signe les arrêta ; Célestin se leva et sortit.

Il fallut s'expliquer devant M. le Supérieur ; l'innocence fut proclamée, mais l'acte d'insubordination sévèrement puni. Sa piété et sa foi, connues de tous, le sauvèrent seules de l'expulsion. Pour ne pas désormais accumuler contre lui de nouveaux griefs, il s'isola des milieux compromettants : « Je suis le bouc émissaire du Séminaire, disait-il à son cousin ; c'est moi qui porte tout. Eh bien ! cela ne me déplaît point ! J'avais toujours envié le sort de cet animal, qu'on chargeait des péchés du peuple et qu'on chassait ensuite dans le désert. Je trouve que cette existence ne manquait pas de poésie. D'ailleurs notre doux Jésus n'a-t-il pas accepté ce rôle pour nous ? »

Afin de se ménager les grâces de son Seigneur et Maître, Célestin prit, à cette époque, l'habitude de multiplier ses vœux. Il en faisait en toutes circonstances, pour ses parents, en faveur d'un examen, afin d'obtenir quelque grâce. Ces vœux consistaient, le plus souvent, en pénitences qu'il s'imposait ou en quelque aumône à faire au premier pauvre rencontré sur la route.

« Quand il avait épuisé ses finances, raconte le cousin, il avait recours à ma bourse : « Jean, me disait-il alors, tu vois ce preux fatigué du combat, donne-lui deux francs ! — Deux francs ! mais c'est tout ce que je possède ! — N'importe ! donne tout et faisons les choses en gentilshommes ! »

» De tous les vœux qu'il fit alors, le plus célèbre fut celui qu'il prononça, au pied d'une grande croix, plantée par lui dans un coin de la cour : « Nous allons

quitter bientôt, m'avait-il dit un jour, le Petit Séminaire, et de bien bons amis ; faisons un vœu en leur faveur : allons, pendant les vacances prochaines, en pèlerinage à Fontgombaud, mais, sans un denier dans la poche, pieds nus, la corde au cou, pour expier nos coulpes et méfaits. Veux-tu cousin ? Nous emmènerons Hivonnait ! »

» Hivonnait était un de nos condisciples et un artiste distingué, aujourd'hui en Pologne. Nous partîmes sans argent, et bien que la distance de Saint-Savin à Fontgombaud ne soit que de six lieues, nous résolûmes de passer par Maillé, Angles et Lurais, ce qui en faisait onze. En chemin, un garnement nous insulta : « Ne soufflons mot, dit Célestin, réprimant sa colère ; nous avons mérité d'être roués vifs, et nous sommes pèlerins pénitents. Mais au retour, s'il recommence, ce sera une autre affaire ! »

» Nous parcourûmes nos onze lieues le même jour ; vers le soir, la fatigue était extrême et la faim se faisait sentir. Entre Angles et Lurais, nous remarquions, au bord de la route, un poirier chargé de fruits. Célestin lance son bâton parmi les poires et nous nous élancions pour ramasser les épaves, quand le maître parut : « Eh ! qui vous a permis d'abattre mes poires ? s'écria-t-il furieux. — Oh ! ne vous fâchez pas, brave homme, reprit Célestin avec sang-froid, cet arbre n'appartient-il pas à mon oncle Pinier ?... Excusez-nous, je vous prie, continua-t-il, en finissant de ramasser le butin. Au revoir, mon ami, nous allons en pèlerinage et nous prierons pour vous. »

» A vrai dire, cette aventure ne fut pas la plus méritoire de notre voyage.

» Vers la nuit, harassés de fatigue, nous arrivions au monastère. Célestin avait les pieds en sang, car, fidèle à sa promesse, il fit pieds nus toute la route. Après trente-trois ans, les religieux de Fontgombaud se rappellent encore notre piteuse arrivée. « Nous ne pouvons loger tous les vagabonds, » nous dit le portier, après avoir consulté le prieur, et, d'un coup-d'œil, jugé notre équipage et notre mine. « Plus de chevalerie ! même dans les couvents ! grommela Célestin scandalisé. Camarades, partons pour Rome ! — Mais, où logerons-nous en attendant ? dis-je à mon tour : je retourne parler au portier. »

» Je me fis connaître et nous fûmes reçus à bras ouverts. Nous fîmes une retraite : « Noble Dame, écrivait Célestin, huit jours plus tard, à une pieuse châtelaine qui s'intéressait à nous ; nous voici clos ; depuis une semaine nous ne vivons que de racines et de prières ! »

» Le retour s'effectua par Le Blanc. L'éminent archéologue, M. Charles de Chergé, nous avait invités à passer par Saint-Hilaire-en-Belâbre. Avant d'arriver à son château, nous rencontrâmes sur la grand'route un mauvais drôle, de Saint-Savin, à cheval, qui nous apostropha grossièrement. Il eut à peine formulé son injure que Célestin, prompt comme l'éclair, bondit sur la croupe du cheval, saisit d'une main l'insulteur : « Je tiens le cheval Bayard, à moi les fils d'Aymon ! s'écria-t-il, et en même temps Bedoin, c'était le surnom du drôle,

criait merci dans la poussière du fossé. — Je te pardonne, ribaud, reprit Célestin dignement, mais, à l'avenir, garde-toi d'insulter les bons gentilshommes qui passent ! »

» Après avoir pris congé de la famille de Chergé, nous revînmes doucement vers Paizay : « Ne rentrons pas au logis les mains vides, » me dit-il, en passant près de la ferme des *Brunets*, et, malgré nos conseils, saisissant une cage à poulets, il se précipite dans la mare et prend quinze livres de tanches. Le froid l'avait surpris ; le lendemain il tremblait la fièvre. Le médecin vint le voir, prescrivit quelques remèdes et du repos. « Oh ! dit Célestin, s'imagine-t-il, ce bon docteur, me faire attendre ici que la fièvre s'en aille ? Je vais la secouer de telle sorte qu'il faudra bien qu'elle me quitte ! » Là-dessus, il part courir les bois et revient guéri.

» Nous couchions dans la même chambre. Un soir, nous venions de terminer notre chapelet, quand tout à coup la porte s'ouvre doucement : « Attends ! dit Célestin, ce doit être Radegonde, ne dis rien, tu vas rire ! — Y a-t-il ici quelque bandit qui nous guette, cria-t-il d'une voix tonnante ? Ah ! vampire, je te tiens ! — Oh ! non, c'est moi, dit l'enfant qui tremblait, je ne veux pas vous faire de mal ; je voulais dire bonsoir à la bonne Vierge de votre chambre et jeter de l'eau bénite sur vos lits comme d'habitude ! — Viens que je t'embrasse, reprit Célestin très ému. C'est bon ! mais une autre fois, n'y reviens pas, car tu nous ferais peur !

» Ce n'est pas cela, continua-t-il quand l'enfant se fut

éloignée, mais cette petite nous perdrait si, venant ici, elle remarquait notre absence, car enfin, cousin, tu penses que nous ne pouvons pas coucher dans le duvet comme des pucelles. Allons ! sautons par la fenêtre, nous irons dormir dans les bois. Je le fais depuis longtemps ; mes parents ne le soupçonnent même pas ; il n'y a que le petit Jules que j'emmène quelquefois. Moi, vois-tu, j'aime les loups ; je serais charmé de me réveiller en leur compagnie, l'un à mes dieds et l'autre à ma tête ! »

» C'est ainsi que nous passions nos vacances. »

Arrivés à cette époque de la vie de notre héros, avant de le suivre au Grand Séminaire de Poitiers, considérons un peu les vertus maîtresses de cette âme virile.

La première de toutes, celle qui ne connut jamais d'éclipse et le soutint dans ses luttes, fut sa foi ardente et active. Il était bien le juste qui en vit, au dire de saint Paul, et mesure toute chose dans cette lumière. S'il se passionne pour le moyen âge, la chevalerie, les croisades, c'est qu'il y respire la foi, qui est la vie de son âme. Il aime le paysan, le gentilhomme, le Breton, le Vendéen, la chaumière ou le vieux manoir ; il s'enthousiasme pour les moines, les ermites, le pèlerin ; le vagabond lui-même ou le mendiant à la porte des cathédrales le séduisent, à cause de la foi qu'il remarque en eux ou qu'il leur prête.

Il ne se lie d'amitié qu'avec ceux de ses condisciples qui partagent cette foi simple et vibrante. Un angélique enfant, Édouard Janneau, mort à Airvault,

en 1854, comme un autre Louis de Gonzague, était, pour la même cause, de ses plus intimes amis. « Nous reçûmes l'annonce de sa mort en pleine récréation, au Grand Séminaire, écrit M. Chauvin, A cette nouvelle, Célestin porta la main à son cœur, pâlit, puis aussitôt tombant à genoux sur la terre humide : « Récitons pour lui sans retard le *De Profundis*, dit-il, et parlons de ses vertus ! »

Sa mortification, dès cette époque, passait pour exagérée.

« A mesure qu'il avançait, dit toujours le fidèle ami que nous aimons à citer, ses goûts pour une vie rude et laborieuse s'accentuaient. Il avait horreur de tout ce qui sent la mollesse et l'afféterie. Il couchait sur la dure, se levait souvent à minuit pour ferrailler avec deux de ses compagnons. Selon son expression, il s'étrillait la figure, la poitrine et les bras avec une brique, en guise de savon. « Je veux que mon flanc soit rugueux comme l'écorce d'un chêne, et tout mon corps durci deviendra invulnérable comme celui d'Achille ! Dès son lever, il ouvrait la fenêtre du dortoir et tressaillait d'aise, quand il apercevait la neige. »

Pendant les vacances, à Paizay, il se livrait au travail des moissons et du battage des grains, avec une telle ardeur, qu'il faisait crier grâce aux plus robustes domestiques de son père : « Pierre, disait-il dans une lettre, en parlant de l'un d'eux, prétend avoir les mains plus calleuses et plus rudes que moi, qu'il se détrompe ! Les miennes sont comme du cuir et durcies comme une peau de chameau, et telles que furent jadis les genoux

de Monseigneur saint Jacques ou ceux du bon saint Dominique-l'Encuirassé. »

Ce qui ne durcissait pas en lui, c'était le cœur. De quelle tendresse il aimait ses amis et surtout sa famille ! « Sans doute, écrivait-il le 20 février 1850, à son père et à sa mère, sans doute mes autres camarades aiment bien leurs parents ; mais je crois qu'il n'y en a pas un pour les chérir comme je le fais. Les jours où vous venez me voir sont pour moi des jours de bonheur ; j'y pense deux semaines à l'avance et le souvenir de ce que vous m'avez dit me soutient pendant un mois. Il me semble que le bon Dieu m'a fait tout cœur. »

Le bon Dieu m'a fait tout cœur ! Quelle parole ! Est-ce saint Vincent de Paul que nous entendons ici ou notre Célestin ? Ah ! quels sacrifices, lorsqu'il faudra s'arracher à cette affection, que chacun dans la famille lui rendait si largement ! « Quelles souffrances, chaque année, écrit ici sa sœur, quand la fin des vacances allait le séparer de nous ! Il me semble que Dieu ne lui avait donné un cœur si sensible que pour centupler le mérite de son immolation. »

Dans cette même lettre, où nous trouvons cette belle parole, Célestin ajoute : « Vous savez, cher père, qu'on me reproche par ici des paroles un peu brusques et altières. J'en conviens ; j'ai des manières un peu farouches, mais franches. Au reste, ces façons ne sont-elles pas héréditaires ? Parfois, cher père, vous m'avez dit que ces manières ont leur source dans un naturel ardent. Néanmoins, travaillons à nous corriger ; c'est difficile ; mais, Dieu aidant, nous en viendrons à bout.

» Un dernier mot : mon pantalon ! Ah ! vive Dieu ! je n'ai plus de culotte ! A ce sujet, chers parents, ne pourriez–vous pas m'en fabriquer une qui pût résister aux intempéries des saisons, à toutes les secousses, à tous les frottements et à ces évolutions que je leur fais subir et qui leur brûlent le tempérament ? Par saint Ives ! si vous m'en trouvez une de cette étoffe, vous me rendrez grand service. Tenez, sacrifiez un de vos draps neufs les plus rudes ; faites–m'en un pantalon ; faites–en un autre pour Jules. »

« Je viens de passer un examen, écrit-il peu après à ses parents, et je m'en suis tiré fièrement ; car enfin, suis-je de famille à faillir au champ d'honneur ? Non, non, vive Dieu ! Nos aïeux sont de bons gentilshommes sans paour ni reprouches. Me voici donc un peu libre. Ah ! maintenant il me faudrait une autre liberté et l'indépendance entière, un cheval écumant pour errer par les plaines et les bois... Mais non ; toujours l'esclavage !

» Je pense, chers parents, que vous serez contents, surtout mes oncles Pierre et Augustin, de savoir que notre famille remonte au XI^e^ siècle et qu'elle est très illustre. Je viens de découvrir que nous descendons de Robert Guiscard ou Wiscard, duc de Calabre, à moins que ce ne soit de Charlemagne et de Pépin–le-Brief ! Tout cela est pour rire, chers parents, et mes lettres sont destinées à vous réjouir en famille. Mais, à vrai dire, tout chrétien n'est-il pas gentilhomme de bon lieu et un baptisé peut-il ne pas vivre noblement ? »

Les goûts chevaleresques de notre héros, son ardeur

pour les armes et les aventures, les assauts eux-mêmes que lui livre l'enfer à cette époque, ne l'empêchaient pas de s'appliquer à l'étude. Les lettres, que nous avons citées, sont la preuve de ses progrès. Mais son penchant l'inclinait sans cesse au moyen âge. Dans les compositions, dont le sujet était laissé libre, il choisissait de préférence une scène ou un personnage de ces temps héroïques. Étant élève de troisième, il écrit à son cousin :

« Gentil cousin,

» Moult est grand le soulas que vous m'avez baillé, sire Jehan. Onques clerc éloquent ne pourroit vous rendre en petit si grande esjouissance... Alors que nous estions encor jouvencels, vous Jehan et moi Francis, alors que Raoul Plantagenet, vostre noble père et nostre aïeul Rotbert, grands redresseurs de torts et tant aimés des gens de pôvre estat, cherchoient adventures ès lointains pays, desjà savions-nous manier la lance dextrement et nous chevauchions contre vent et pluies, sur les collines de nostre manoir de Hauteville. Tout tendrelets que fussions, bien disions-nous déjà : sus, sus ! à la rescousse ! et chantions la fière romance de nostre oncle Rolland, à Roncevaux !

» Lorsque le vent hurloit dans nos tourelles, quand la nuit devenoit plus épaisse et que des ombres agitoient les gigantesques armures de nos aïeux, cramponnés aux créneaux, nous croyions prendre Jérusalem-

la-Sainte. Et la pluie, qui tomboit sur nos armes et cuirasses, simuloit les flèches du Sarrazin. Le soir, à la veillée, nostre cousine Yolande œuvroit, en tapisseries de haulte lisse, les combats de Charlemagne, les prouesses de Rolland et les conquestes de nostre aïeul Rotbert, tandis que nostre sœur Aliénor chantoit la défaite de l'infidèle Saladin sur son palefroy écumant. Et nous, gentil cousin, nous souspirions après les combats et la renommée...

» Ah ! ne soyons chiches de patenostres et oraisons envers la benoiste Vierge Marie, pour que nous baille, le beau sire Dieu, son Fils, un cœur plein de loyaulté et courtoisie en toutes manières. Oh ! bien beaux estoient nos jeunes ans ! Ce est la griffe de ton cousin, Pierre III, issu de Francis Guiscard. »

Si nous rapprochons de ces lignes fantaisistes une lettre écrite à ses parents, lorsque son corps se ployait à toutes les fatigues et son âme à tous les sacrifices, on croira lire une page de nos Saints Livres. Le jeune homme venait de quitter sa famille avec ce chagrin profond qui marquait chaque séparation. Il commençait alors sa philosophie :

« Les vents soufflent dans nos grands bois et nos chênes tordent avec fracas leurs bras de géants. Du sommet des peupliers jaunis, les feuilles s'échappent par essaims, et la campagne est triste. Plus triste fut mon cœur de vous quitter, chers parents. Pauvre pèlerin, comme l'hirondelle, j'abandonne. avec plus de regrets qu'elle encore, le toit qui me vit naître, les parents si bons qui m'ont élevé, mon jeune frère qui

partageait ma couche, et mes sœurs qui croissent autour de vous, tels que les plants d'oliviers sur les montagnes.

» Hélas ! me voici de nouveau dans le monde des escoles ! Autant qu'il me fut possible, j'adoucissais le fardeau que Dieu vous impose. Destiné par la Providence au service des autels, on me vit tour à tour adonné aux labeurs des champs et au service des voyageurs. Dans nos granges unies, je broyais, de mon puissant fléau, le froment que mes mains avaient elles-mêmes moissonné. J'entassais dans vos greniers les blés que vos sueurs fécondent. On me vit enharnacher mon valeureux coursier, paître les troupeaux, cueillir les fruits, don de l'automne, descendre à la fontaine et y puiser une eau limpide : Doux travaux, que mon amour pour vous rendait plus agréables encore !

» Ah ! que Dieu vous bénisse comme autrefois les patriarches de l'ancienne alliance! O mon Dieu, donnez à mes parents une santé parfaite ! Sur leur tête vénérable répandez, pendant leur sommeil, des couronnes de roses et un saint repos ! Autour de leur chaumière faites couler des ruisseaux de lait ; et que le miel pour eux perce la dureté de la pierre ! Que la terre, pour leur labeur, ne soit point ingrate et qu'un soleil de feu mûrisse leurs moissons, sans brûler leurs prairies !

» Oh ! chers parents, que je vous aime ! »

Pendant ces mêmes vacances, toute la famille s'était réunie pour célébrer la fête de l'oncle Pinier, l'in-

trépide chasseur, son parrain, dont le prénom était Pierre. Célestin excellait à préparer ces fêtes, et il en était l'âme : « Cher oncle, lui avait-il dit dans ce langage antique qu'il maniait si bien, mon cœur est pour vous féri d'amour, car il trouve dans le vôtre tendresse, franchise, loyauté, courage et prud'homie ; toutes choses fort prisables et grandement prisées de nos bons aïeux. Où est le pauvre qui, de son bâton noueux, ait en vain frappé à la porte de votre castel ? L'orphelin y trouve refuge et protection, et la veuve n'y a jamais inutilement versé ses larmes.

» Toute notre famille est là, vous formant une couronne. Nos sœurs vous ont chanté de joyeux refrains, et nous, d'humeur plus virile, nous eussions volontiers roulé un roc escarpé pour vous asseoir là, au milieu de nous, comme un noble duc parmi les Francs de Clovis. Volontiers eussions-nous déraciné un chêne séculaire pour vous couvrir ici de son ombre ; volontiers encore eussions-nous jeté dans un bûcher de pins, abattus sur la montagne, un bœuf entier, aliment indispensable du repas d'une si nombreuse famille.

» Ah ! cher oncle, quand votre paupière vieillie ne dirigera plus aussi sûrement vers sa proie la balle meurtrière, Dieu fasse que parmi ceux de votre lignée, se trouve quelqu'un qui hérite de votre adresse à manier le fusil ! Puisse-t-il fournir à votre vieillesse ces pièces de venaison, que Jacob et Ésaü présentaient au vieil Isaac !

» Enfin que saint Pierre, votre patron, vous saisisse de sa main calleuse, qu'il vous prenne dans ses filets,

qu'il vous dépose dans sa barque et, muni d'une si chère proie, qu'il cingle vers les rives du ciel (1). »

Dans ces fêtes intimes, la poésie se mêlait à la prose, et les airs de chasse, les fanfares guerrières étaient invariablement les airs choisis. Ces jours-là, vêtu en chevalier, Jules lui servant de page, les trois sœurs costumées en Jeanne d'Arc, il chantait les couplets suivants :

Air : *Vive la chasse...*

Tous vos enfants, levés avant l'aurore !
Avec ivresse ont salué ce jour,
Ces fleurs des prés, hier fraîches encore,
Très faiblement retracent notre amour.

REFRAIN

Vive mon père !
Ma bonne mère !
En ce beau soir
Ayons tous bon espoir.

Donnez, Marie,
Je vous en prie,
A nos parents
De bons tempéraments !

Qu'un chêne entier au fond de la chaumière
Brûle le soir dans l'âtre féodal,
Pour que mon vieux et vénérable père
Réchauffe en paix ses cuissards de métal !

(1) L'oncle auquel s'adressaient de si nobles paroles, en était bien digne. Maire de Fleix, jouissant d'une grande considération dans toute la contrée, M. Pierre Pinier, par la noblesse de ses sentiments, n'avait pu que développer en son neveu les germes d'héroïsme que celui-ci avait puisés dans sa propre famille. En 1871, M. Pinier attendait, anxieux, les nouvelles de nos armées qu'il eût rejoint volontiers, n'eût été son grand âge. Un matin, le journal lui apporta l'annonce de la reddition de Metz. Le vieillard se mit à pleurer et revint tardivement de la Mairie à la maison, où, depuis deux heures, on l'attendait pour déjeuner : « Nous déjeunerons demain, mes enfants, dit-il ; Metz a été livrée. » Et il ne mangea pas de toute la journée.

Des chevaliers, si vous chantez la gloire,
Si vous aimez les récits d'autrefois,
Chantez surtout la fameuse victoire
Des bons croisés au temps de Godefroy.

Au coin du feu qu'au moins l'humble résine
Pour ton rouet brille, chère maman,
Ah ! mais surtout, je veux qu'elle illumine
Le bouclier de mon oncle Rolland.

Pour terminer, au froid temps, la veillée
Maman dira le Rosaire pieux,
Et c'est ainsi que ma fière lignée
Conservera la foi de ses aïeux... etc., etc.

Une autre fois, il chante :

Ma croix, ma carabine et ma peau d'ours,
Voilà, voilà mes seules amours !

Et il dessine lui-même le portrait suivant :



CHAPITRE IV

Grand Séminaire de Poitiers, 1853-1856. — Vie nouvelle. — Adieu le trapèze! — Une tache au blason. — Nouveau genre d'escrime. — Il prend le nom de Godefroy. — Comment il comprend la vêture ecclésiastique. — Plus fort que saint Martin. — Une chandelle de suif dans la soupe. — Mourir dans une peau d'ours ! — Sa bourse et ses amis. — Il recueille les pauvres. — Le boulanger du Berry. — Comment le bon Dieu lui « gaillardisait » le cœur en sa cellule. — Les grenouilles. — Le poignard. — Conseils de perfection. — La vie patriarcale.

En dépit des appréhensions contraires et assurément mal fondées, les portes du Grand Séminaire s'ouvrirent au mois d'octobre 1852, pour notre chevalier. De nouvelles épreuves l'y attendaient. En revêtant la soutane, il avait fallu renoncer à l'escrime et aux joyeux ébats en désaccord avec la gravité des clercs. Afin de se conformer aux allures communes, il s'imposa des violences si pénibles que sa santé en fut bientôt ébranlée.

Le supérieur, homme d'une haute intelligence et d'une grande sainteté, apprécia d'autant mieux son nouvel élève, que Célestin, l'ayant choisi pour son directeur, n'eut pour lui aucun secret. En sa faveur, la discipline fut un peu relâchée. Pendant les récréations, on permit à l'athlète de macadamiser les allées de la cour et du bosquet, et, aux jours de promenade, de

bâtir une grotte, devenue une chapelle de la Sainte Vierge, où ses bras robustes entassaient d'énormes rochers.

Ces exercices eux-mêmes ne suffirent pas à satisfaire cette nature ardente. Un matin, il s'affaissa et perdit connaissance pendant la méditation. On l'emporta évanoui : « Quelle honte, mon cher cousin, quelle honte pour un chevalier ! tomber en pamoison comme une pucelle ! C'est une tache à mon blason ! disait-il secrètement à son fidèle ami. Il me faut de l'exercice, vois-tu ! Mais cette petite cellule de neuf pieds carrés, juste de quoi étendre le cadavre de notre oncle Rotbert ! ce n'est pas assez pour moi ! »

Il y avait au Séminaire de Poitiers, bâti, comme on sait, par Anne d'Autriche, pour des Carmélites, une cellule, au nord, dont la cloison s'était écroulée. Godefroy la demanda, l'obtint, et s'y trouva plus au large. Oh ! que cette cellule fut témoin d'actes héroïques !

Écoutons l'appréciation d'un de ses contemporains, un de ses amis fidèles, dont le nom de guerre était Bertrand, et que le diocèse de Poitiers estime sous le nom de Flavien Marot, curé de Sauray. Il nous écrit :

« Le P. Chicard fut un des privilégiés de Dieu. Plusieurs ont vu en lui un homme simplement extraordinaire. Extraordinaire ! il le fut dans toute la force de l'expression et dans tous les sens qu'elle comporte ; mais combien n'aperçurent que l'écorce, son admiration pour les grandes figures de la Bible, les saints qui furent soldats et batailleurs, la chevalerie, le moyen âge, notre Vendée et ses rustiques héros ? Il

y avait cependant mieux à constater dans cette riche nature, qui, quand elle péchait, péchait par excès, comme tant d'autres hélas ! par défaut. Je parle ici, bien entendu, de l'adolescent ; dans le prêtre et le missionnaire on verra se réaliser toutes les promesses de cette fleur de chevalerie. A Montmorillon, incompris et rebuté, il eut à subir de terribles épreuves. Mais, armé de sa foi, il sauvegarda sa vocation, à une époque quasi-janséniste, dans un séminaire semi-laïque, où sombraient d'autres fidélités, sur lesquelles on fondait les meilleures espérances.

» J'étais, par un hasard heureux, son voisin de chambre. Sa mortification, déjà proverbiale, prit dès lors une allure discrète. Il avait expressément demandé une cellule au nord, sans cheminée, et sur le carreau ; il n'en voulut jamais changer. Chaque matin, par les froids les plus rigoureux, il était sur pied dès quatre heures ; et, tandis que la plupart des séminaristes goûtaient encore les douceurs de leur austère sommeil, lui s'enivrait de douceurs d'un autre genre. Armé d'une discipline, il châtiait, comme saint Paul, son corps très rudement, et cet exercice, je vous assure, dépassait de beaucoup la durée de la récitation règlementaire du *Miserere*.

» Je crois être le seul prêtre du diocèse en mesure de vous donner ce détail de sa vie au Grand Séminaire. J'en gardais pour moi seul l'édifiant souvenir. Il ne faut rien moins que la circonstance présente pour que je le livre à son biographe et par suite aux lecteurs de sa vie. »

Ajoutons à cette belle page un détail que certifient plusieurs de ses contemporains. Une fois au Séminaire, n'ayant plus en perspective que les missions et leurs rudes labeurs, notre Godefroy, car c'est ainsi qu'il signe et que nous l'appellerons désormais, ne couche plus que rarement dans un lit. Au fond de sa froide cellule, quelques sarments, jetés sur le carreau, lui servirent trois ans de couchette. Chaque mois, quand ses parents, qui blanchissaient son linge, lui envoyaient des draps blancs, lui, pour dissimuler sa mortification, promenait sur les carreaux ceux qu'il n'avait point froissés et s'estimait heureux de souffrir quelque chose pour Dieu.

En ce même Séminaire, guidé par une main ferme et sûre, docile comme un enfant, nous allons le voir marcher dans la vertu à pas de géant. La grâce s'empare de cette âme et y produit des merveilles. Sans doute, c'est toujours le chevalier, rêvant d'aventures et de conquêtes, mais son cœur est fixé, sa dame choisie : « J'ai un royaume à conquêter, disait-il à ses intimes, une tribu qui m'attend ! J'ai mis ma main dans la droite du Christ, écrit-il sans forfanterie, et, Dieu merci, ma main est une main loyale ! »

Il n'avait que dix-huit ans, mais déjà il avait dompté ses passions, asservi sa nature et ses sens à l'empire d'une volonté pour toujours soumise à Dieu. « Certes, conclut ici la sœur carmélite, un enthousiasme naturel ne l'eut ni soutenu longtemps ni conduit bien loin dans cette voie de sacrifices ! »

Sa mortification s'étendait de même à son vêtement,

et il avait sur ce point d'autant plus de mérite qu'il était l'ami de la plus exquise propreté : « Choisisez-moi, écrit-il à ses parents, ce qu'il y a de plus rude et de plus fort pour me faire une soutane. Vous connaissez mes goûts rustiques. » Une soutane d'un drap grossier, d'une coupe très simple, est ce qu'il voulut toujours pour lui-même, et qu'il conseillera plus tard à son frère Jules. »

« J'ai quelques conseils à te donner, lui écrit-il des Missions Étrangères. Il y a déjà quelques mois que tu portes la soutane ; il paraît même que tu la portes avec une certaine distinction. C'est bien! mais, vive Dieu! je me figure que si tu laisses les femmes t'en tirer dorénavant les plans, elles te feront, possible, tomber en quenouille. Les femmes, vois-tu, n'ont pas bon goût, quand il s'agit d'une vêture d'homme, encore moins s'il s'agit d'un prêtre. Elles voudraient lui pincer la taille comme s'il s'agissait de bailler l'uniforme à un sous-officier.

» Je n'approuve pas que tu fasses rembourrer ta soutane : ça forme, dit-on, la poitrine. Mais, frère, les gens de notre lignée n'ont pas besoin, j'imagine, d'avoir recours à cet artifice. Au reste, cette poitrine de charpie est fort peu honorable. Joins à cela qu'elle surcharge la soutane, en sorte que le thorax embarrassé ne peut plus se développer à l'aise.

» Je pense que tu portes toujours de pesantes soutanes de drap ; ah ! parbleu, tu es drapé comme un petit prince ! Mais ce n'est pas tout. Un jeune garçon comme toi, alerte et expéditif, ne devrait porter que

des soutanes de mérinos. Et puis sans doute, tu as des robes traînantes, comme les grandes dames de notre époque; c'est bien à peine peut-être si l'on voit le bout de tes pieds. Ce n'est pas cela ! M'as-tu vu, moi ? Il faut une robe un peu courte, et de cette sorte tu te trouves toujours prêt pour un coup de main, emprise, pas d'armes, castille, bahours, joûtes et tournoys ; tu es alerte à sauter à cheval, courir en l'arène et manier la lance.

» En outre, je gage que ta soutane te presse quelque peu le col. En mon temps je n'aimais pas avoir le col gêné, pour maintes bonnes raisons. Baille de même la liberté à ton col, petit frère; qu'il prenne un peu l'air et par ainsi tu le rendras inattaquable à toute intempérie. Sois gaillard et vaillant ! Il y a des coursiers à la maison, chevauche donc par souventesfois. N'est pas croyable combien c'est un fier exercice. Prends soin que nos sœurs se lavent bien les dents et, au besoin, procure-leur des brosses pour cet effet. Je leur en envoie deux. »

Notre chevalier ne s'en tint pas à ce conseil. Un jour que son frère Jules le vint voir à Paris, il l'embrassa, mais aussitôt lui palpant la poitrine, et trouvant quelque chose de suspect : « Quitte-moi cette vêture, enfant ! » dit-il ; et incontinent, il envoya la soutane chez le tailleur du Séminaire, avec ordre de la débarrasser de toute charpie menteuse.

« Sa manière de s'habiller nous était une petite épreuve, écrit encore la Carmélite. Lorsque nous lui en faisions quelque remontrance, il répondait par un

grand éclat de rire. Je reste persuadée qu'il chercha par ce moyen à acquérir l'humilité et triompher de lui-même. Plus d'une fois, en effet, au Séminaire, comme pendant les vacances, il eut à supporter de ce chef diverses humiliations. »

« Il y avait alors au Séminaire, ajoute M. Chauvin, un diacre dont la famille était dans l'indigence. Ses vêtements étaient si pauvres et si rapés que mon cousin en eut compassion : « Valteau, lui dit-il un jour (c'était le nom du Séminariste), j'ai un service à vous demander ; voici une soutane en drap, très forte et toute neuve, acceptez-la, je vous prie, en échange avec la vôtre, je vous donnerai même en retour tout ce que j'ai dans ma bourse ! » Après quelques résistances, le diacre consentit ; Godefroy fit ajuster la vieille défroque et, quelques jours après, il s'en revêtit et traversa la cour, se rendant à son travail. Il me rappela Notre-Seigneur se promenant au milieu des anges et leur montrant avec fierté la moitié du manteau de saint Martin.

» Cet habit ne put faire un long usage, et le chevalier revint en vacances dans un dénûment pitoyable. Dès ce moment il ne tenait à rien, ne possédait rien en propre. Comme entre nous tout était en commun, continue M. Chauvin, avait-il épuisé sa bourse et vidé sa garde-robe, il fouillait dans ma malle, choisissait ce que j'avais de meilleur, et, montrant le lendemain celui qu'il avait enrichi de mes dépouilles : « Voyez-vous, disait-il, pour m'en attribuer la gloire, un tel qui se pavane avec la culotte de mon cousin ! »

Simple et pauvre dans son vêtement, il était austère dans sa nourriture. On sait que les cuisines de nos Séminaires, petits et grands, ne brillent, ni par leur délicatesse, ni même parfois par leur abondance. Sur le maigre ordinaire, Godefroy trouvait encore le moyen de retrancher beaucoup. Souvent il ne faisait qu'un seul repas par jour, jeûnait sévèrement tous les carêmes et se mortifiait en tout.

Dieu lui ménagea un jour une rude épreuve.

C'était en hiver. Le matin, au petit déjeuner, on servait aux séminaristes, réunis douze par chaque table, une large soupière remplie d'un potage fumant. Le riz qu'elle contenait, assez appétissant à l'œil, dégageait une odeur étrange. Le premier des douze qui fut servi fit la grimace, sitôt qu'il eut porté la cuiller à ses lèvres ; le second fit de même et rendit son assiette, déconcertant les meilleurs appétits : « Le cuisinier, dit-il à voix basse, a sans doute laissé choir dans la soupière une chandelle de suif ! »

Godefroy était à cette table et attendait son tour. Il avait fait les jours précédents des jeûnes sévères. Le mauvais goût de ce potage rebutait les autres, il y avait donc là une mortification à pratiquer; et, d'ailleurs, le riz n'est-il pas un mets chinois ? « Si personne n'en veut, passez-moi la soupière, » dit-il ; et il la vida sans broncher. »

Cependant, l'un des douze, attardé au service de la chapelle, arrive. Du regard il réclame sa portion : « Plus rien ! fit un voisin, Chicard a tout mangé. — Le vorace ! murmura le dernier venu. » Si bas que le

mot eût été prononcé, Godefroy l'avait entendu : « Le vorace ! Il a dit le vorace ! » répétait-il, se parlant à lui-même, tandis que les muscles de sa face se contractaient sous l'insulte et que ses poings se crispaient malgré lui.

Le fidèle cousin, qui avait suivi toute la scène et tout entendu, regardait anxieux et redoutait une explosion : il n'en fut rien. Bien que blessé au vif et pâle d'émotion, le futur missionnaire était déjà trop maître de lui-même pour ne pas dominer les flots tumultueux de cette tempête. On récita les grâces et je vis Godefroy, écrit le cousin, traverser les rangs, les bras croisés, sans dire un mot, et, suivant les cloîtres, se diriger vers la chapelle. Il gravit les marches de l'autel, et tombant à genoux devant le tabernacle : « Seigneur, dit-il tout haut et sans remarquer la présence de quelques condisciples ; Seigneur remettez-moi en selle ; je suis désarçonné ! » Alors un colloque familier et sublime s'établit entre le disciple et le Maître. Quelques instants plus tard, comme nous rentrions en classe de théologie, Godefroy me glissa un billet, fidèle résumé de l'entretien :

« Cousin,

» Mon Seigneur Maître, ai-je dit à nostre doulx Sauveur Jésus : C'est vrai ! je vis quasi de proie, comme la bête sauvage ; mais considérez la couche de mon repos. N'est-elle pas comme celle du lion, quand il dort dans son antre ? Oncques n'ay récrié à

toute pitance qui m'est advenue de vostre benoiste main, non plus que le fils du corbeau ; et me seroit à grande liesse, pour vostre cher vouloir, de partager la tannière du renard ou disputer le gîte des fils de la louve.

» A quel effet tout cela, Seigneur ?

» Ah ! vive vostre Mère, mon Dieu ! ça été pour roborer la moelle de mes os et durcir les muscles dont vous avez lacé et ceint mon corps. Mon cœur a-t-il failli à l'œuvre et à la peine ?... Oncques, Seigneur !

» Qu'ai–je voulu, mon noble Maître ? Ah ! le lion aiguise ses ongles pour défendre le mont qui renferme son gîte et clôt ses lionceaux. Est-ce que, Seigneur, vous ne m'en donnerez jamais, à moi, des lionceaux sauvages, (silence...) que je suivrai dans leurs chasses et auxquels j'apprendrai à ravir votre ciel ?

» Que veux-je donc! Seigneur ? défendre votre croix, comme l'onagre fort défend la plaine où il prend ses ébats et trouve sa pâture ! Ce que je désire ! Ah ! gîter sur la neige, mourir dans une peau d'ours !

— Mais qui pourra vous repaître ? (dit un cœur amer)...

— Tiens, vive Dieu ! mon fusil, quoi donc ?... Est-il si difficile à Dieu de mettre un aiglon de plus dans les montagnes et de m'octroyer la pitance quotidienne?... Bah! cousin ; fais ce que dois, advienne que pourra ! »

« N'étant encore qu'en troisième, nous raconte M. l'abbé Marnay, aujourd'hui vicaire général de Poi-

tiers, Godefroy affirmait déjà la victoire sur toutes les répugnances de la nature. Une nuit l'orage avait hâté la décomposition d'une viande faisandée. Le lendemain on servit aux élèves un potage, puis du bœuf, où les vers fourmillaient. Tous les écoliers se contentèrent ce jour-là de pain sec ; seul, le futur apôtre mangea de tout, et dès lors ses condisciples conçurent une haute estime de sa vertu. »

Ces événements ne diminuaient point la charité de Godefroy pour ses confrères. Nous avons là, sous la main, deux billets écrits vers ce même temps à deux de ses amis. L'un d'eux lui avait demandé à emprunter un de ses habits de chœur. Il lui répond : « Volentiers me délacerai-je pour toi de pied en cap : je voudrais te bailler une à une toutes les pièces de ma vêture. Sois assuré, mon cher ami, qu'il me serait doux de t'obliger par sueurs et sang. Mais où sied bien toute manière de noblesse, prud'homie et enthousiasme, c'est au service du Seigneur Jésus, pour lequel ne saurait y avoir trop grand relief d'amour. »

A Thomas Suire, (le capitaine de ses gardes, aujourd'hui curé de Bouillé-Saint-Paul), qui, en quelque cas d'urgence, avait eu recours à la bourse de son ami, celui-ci répond : « Mon bon et féal frère Le Meingre, toutes choses sont à vostre service. Nous avons d'ailleurs toujours eu de nostre à vostre. O prud'homme ! ma vêture, ma bravoure, mon espée, ma bourse et mesmement mon cœur sont à vostre disposition. Or donc, je vous fais passer ma dite bourse. Tenez ! ce vil métal est peu de chose, mais pourtant avec cela peut-

on acheter des armes fort précieuses, comme seraient lances, espées, cuirasses, haulmes et cuissards. Quelques jours, au reste, sur le coup du bahours (1), nous pourrons faire captif et mettre à rançon le Noir Fainéant, ou encore ceindre l'espée et descendre chez Tristan. Adieu, je vous baille l'accolade antique. »

A son petit frère, il donne plusieurs fois, dans ses lettres, le conseil d'en agir toujours avec cette générosité : « Sois bon, lui dit-il, avec tous tes condisciples ; prête volontiers à ceux qui ont besoin, donne même libéralement. Si les hommes font peu de cas de ces qualités, Dieu t'en tiendra compte... Un autre point, puisque j'y pense : n'aies pas d'amitié particulière. Sache que notre vieux père et moi, ton frère, la réclamons premièrement. Suffit ! »

Cette charité s'exerçait pendant les vacances, sous une forme parfois héroïque et telle que l'on n'en trouve l'exemple que dans la vie de quelques saints.

Sur la grand'route de Saint-Savin à Chauvigny, qui passait devant la maison paternelle, voyait-il quelque pauvre, un vieillard cassé par l'âge et souffreteux, il allait à sa rencontre, lui adressait quelques paroles et l'amenait à la maison : « Allons ! maman, disait-il, soignez ce pauvre pour l'amour de Jésus-Christ ; mes sœurs, ayons compassion de ce vieillard. C'est sans doute, ajoutait-il, quelque preux fatigué du combat, quelque pèlerin qui revient de Saint-Jacques en Galice, ou quelque croisé égaré de son chemin. « S'il n'eût

(1) Bahours, Béhourds, Béhordis, vieux mot synonyme de tournois.

écouté que son cœur, écrit à ce sujet la sœur aînée, la maison n'eût pas désempli, tant était grande sa charité pour les pauvres ! »

« Mes chers parents, écrivait-il de son côté, l'aumône n'appauvrit jamais ; faire l'aumône c'est prêter à Dieu, qui se charge de rendre. Et pensez-vous combien Dieu rendra avec magnificence au ciel et même sur cette terre ? Notez bien aussi, cher père, ce que dit Notre-Seigneur : Quand vous faites un festin, n'invitez pas vos amis, vos parents et vos proches : Pourquoi ?... Parce qu'ils vous le rendraient. Vous les invitez, ils vous invitent : Dieu ne vous récompensera pas de cela ; mais conviez les pauvres, les mendiants, les aveugles, les boiteux ; votre Père céleste vous en récompensera. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre eux, Jésus le regarde comme fait à lui–même. Oh ! la belle doctrine! Faites cela, chers parents, et vous serez des saints. »

Faisant passer ces leçons de la théorie à la pratique, un jour Godefroy rencontre, dans un fossé de la route, un vieillard tout couvert d'ulcères. Il s'approche et s'enquiert de son état. Le malheureux était littéralement à bout de forces : incapable d'aller plus loin, il s'était couché là, pour attendre la mort. Notre héros n'eut pas un instant d'hésitation. Il le charge sur ses robustes épaules, et d'un seul trait l'apporte à la maison : « Voici Jésus-Christ qui vient chez nous, ma mère ; nous allons le soigner dans la personne de ce pauvre ! » Et, sans attendre une réponse qu'il avait devinée, il monte le vieillard dans sa chambre, le place sur son

propre lit : « Allons ! mes sœurs, apportez de l'eau tiède, lavons d'abord ses pieds ; ensuite nous panserons ses plaies ! » On garda le vieillard quelques jours et, quand il fut guéri, il reçut une aumône et repartit heureux.

« Une autre fois, raconte encore la Carmélite, quand notre cher frère était déjà au Yun-Nan, nous reçûmes la visite d'un homme, venu tout exprès des extrémités du Berry. Il dit à mon père : « N'avez-vous pas un fils prêtre ? — Oui, répond celui-ci. — Eh ! où est-il curé, car je veux aller le voir.... — Oh ! reprit mon père, essuyant une larme, il n'est pas curé ; il nous a quittés depuis deux ans ; il est en Chine ! — En Chine ! Ah quel malheur ! J'ai fait trente lieues pour venir le remercier ? » Et il se mit à raconter que quatre ou cinq ans auparavant, il s'était volontairement égaré dans le bois de Paizay, décidé à y mourir loin de sa famille, à laquelle il voulait épargner le déshonneur d'une faillite inévitable.

» J'étais résolu à en finir avec la vie, ajouta-t-il. Depuis deux jours je n'avais pas mangé et je m'étais étendu dans un épais buisson, Dieu eut pitié de moi. Votre fils vint à passer, un fusil sur l'épaule. Il m'aperçut dans les broussailles. Je fus d'abord surpris de voir un prêtre, (car je le prenais pour tel), occupé à chasser. Mais il s'avança vers moi avec tant de bonté, s'assit sur l'herbe et me parla si doucement qu'il eut bientôt gagné toute ma confiance. Je lui découvris le triste état de mes affaires, mon désespoir et ma résolution de me laisser mourir pour éviter le déshonneur.

— Éviter le déshonneur ! reprit-il, et l'enfer, comment l'éviterez-vous ?... » Puis, avec une grande force, mêlée d'une extrême douceur, il me montra si bien l'énormité de mon crime, le chagrin de ma famille, que peu à peu je sentis l'espérance renaître dans mon âme, et ma lâcheté m'apparut dans toute son étendue : « Vous avez faim, me dit-il, attendez-moi et priez pendant que je cours jusqu'à la maison. »

» Une demi-heure après, il revenait à cheval avec des provisions. Ravitaillé de corps et d'âme je retournai dans ma famille. Je me remis à l'ouvrage et, Dieu aidant, je fis de nouveau honneur à mes affaires. J'étais venu pour remercier votre cher fils. »

Quant à Godefroy, toujours modeste, il avait caché, même à ses parents, cet acte de charité.

Cependant la monotonie de la vie paisible qu'on mène au Séminaire lui pesait beaucoup. En 1854, il écrit à sa famille : « Voici que j'ai commencé ma seconde année de théologie ; ça va de la plus noble manière et le bon Dieu me *gaillardise* le cœur envers et contre tous. Eh bien ! je souhaite qu'il en soit de même au manoir paternel. Ayons tous grande hautesse d'âme, aimons le Seigneur Jésus !...

» Le règlement du Grand Séminaire, est, à vrai dire, très monotone, et n'offre guère ces aventures que j'aime tant. N'étaient, chaque jeudi, nos promenades à Mauroc, où je construis une grotte et une route, afin que Monseigneur se promène commodément dans le parc, j'aurais de la peine à distendre mes muscles engourdis. Mais, bah ! Dieu le veut ! »

Un autre jour il écrit ; c'était sans doute dans un moment d'épreuve : « Deux heures à passer dans ma sombre cellule ! c'est long ! Huit pieds de terrain pour prendre mes ébats ! Ah ! Vive Dieu ! qu'est-ce cela ? Brûlant soleil de mes campagnes, ô ma jument sauvage et sans frein ! O ma robe légère, mon large chapeau de paille ! O mes courses aventureuses, qu'êtes-vous devenues ? Puis, après une journée laborieuse, ma couche partagée avec mon petit lionceau de frère ! Ah ! ah !ah ! mes chères amours, qu'êtes-vous devenues ?

» Mon visage pâlit et mes muscles se fanent dans l'ombre. Qu'on me rende mon soleil, mes courses vagabondes, ma liberté, et mon cœur se sentira revivre. C'est qu'en effet, chers parents, tout cela me manque terriblement ! Oh ! si Dieu ne m'eût placé lui-même dans cette cellule étroite, quel bras d'homme pourrait m'y retenir ? Nul, je vous assure. Mais Dieu le veut. Vive Jésus-Christ !

» Je vous dis que nous devons avoir le cœur au-dessus de notre siècle, chers parents. Des preux comme nous se feraient ouvrir les portes de l'enfer et du ciel !

» Ne vous embarrassez pas des choses temporelles, je ne vous serai jamais à charge : Jules ne le sera pas longtemps. Il n'y a donc que ces trois pucelles. Religieuses donc ! Au couvent, vive Dieu ! Au cloître, par saint Ives !

» Ne laissez pas vieillir indéfiniment votre vin déjà vieux ; il est bon à prendre, et il faut, cher père et chère mère, vous fortifier le tempérament. Bref,

paix du Seigneur au sein de ma chère famille ; paix du Seigneur ! »

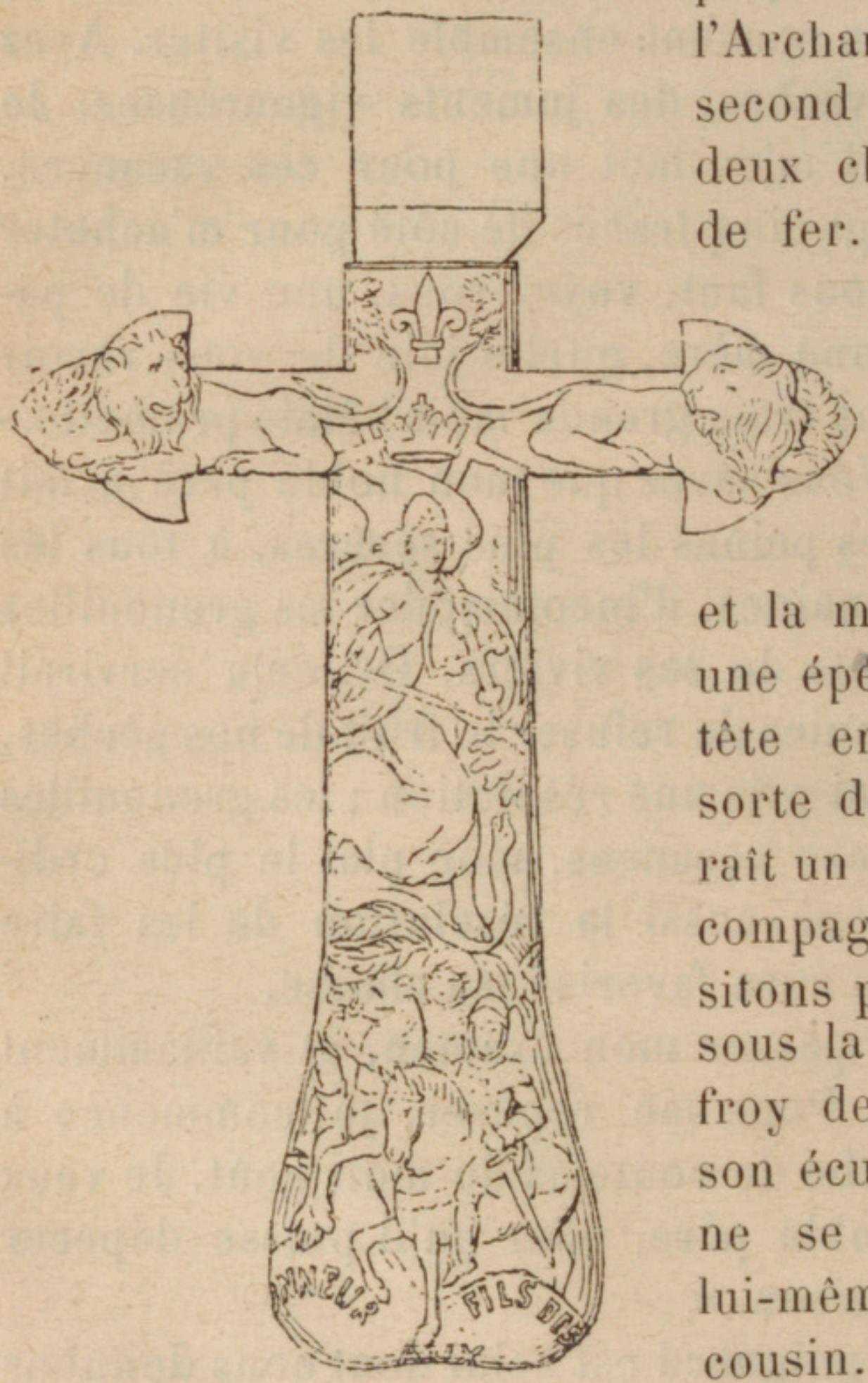
Un peu plus tard, voyant approcher les vacances, il écrit : « Mon cher père, arrangez les Brunets, car bientôt nous irons souvent ensemble les visiter. Ayez des bœufs, des vaches, des juments vigoureuses. Je vous déclare qu'il m'en faut une pour ces vacances. Ainsi, mettez vingt-cinq francs de côté pour m'acheter un coursier. Il nous faut, voyez-vous, une vie de patriarches. Ma bonne mère, quelle joie de vous revoir bientôt et pendant trois grands mois ! Mais promettez-moi une chose. Vous savez que mon noble père a fait défendre, sous les peines les plus sévères, à tous les vilains de ses domaines, d'incommoder les grenouilles et autres habitants de ses viviers. Or, cela servirait peu si vous continuiez de refuser le fruit de nos pêches. Ma chère mère, j'ai pris une résolution ; les grenouilles seront, pendant ces vacances, mon plat le plus ordinaire ; prenez donc aussi la résolution de les faire cuire, quand Dieu aura favorisé ma chasse.

» Je viens de passer mon examen, et vaillamment comme toujours. Pour me reposer, je commence à sculpter un manche de coutelas de mon goût. Je veux l'offrir à mon noble père, pour qu'il puisse dépecer les pièces de venaison. »

Ce coutelas ou poignard est celui dont nous donnons la reproduction. Nous y retrouvons le mémorial abrégé de toutes les amours de notre chevalier-apôtre.

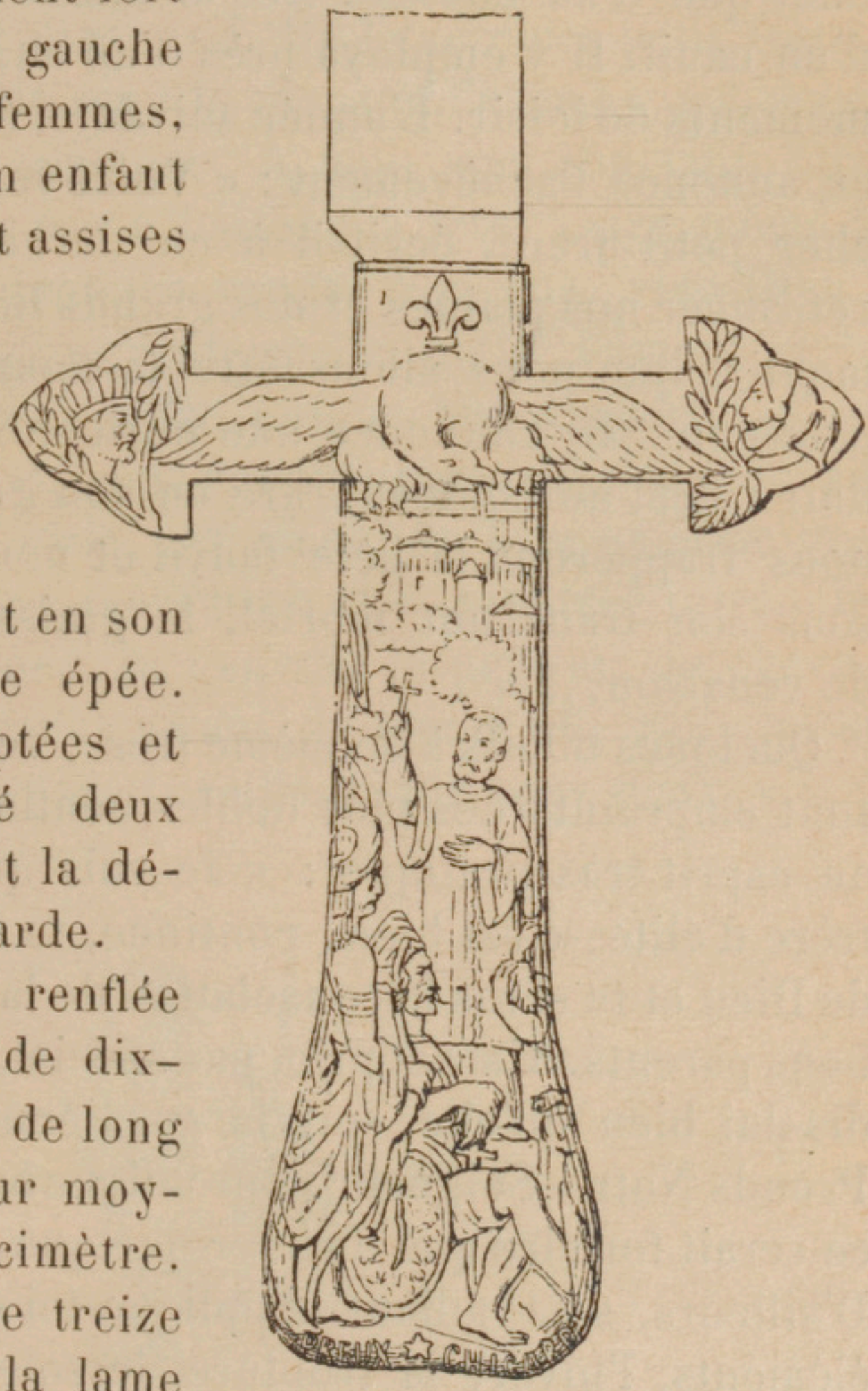
D'un côté, au premier plan, saint Michel terrasse le diable. Le front de l'archange est décoré de la croix,

sa main droite tient une longue épée, dont la pointe s'arrête sur le bord d'un bouclier soutenu par la main gauche. Un serpent déroule ses anneaux sous les pieds vainqueurs de l'Archange, tandis qu'au second plan cheminent deux chevaliers bardés de fer. L'un est coiffé d'un heaume avec panache ; sa cuirasse est ornée d'une large croix de Malte et la main gauche tient une épée. Le second, la tête environnée d'une sorte de turban, disparaît un peu derrière son compagnon. Nous n'hésitons pas à croire que, sous la figure de Godefroy de Bouillon et de son écuyer, notre héros ne se soit représenté lui-même, avec son fidèle cousin.



L'autre face n'est ni moins fouillée ni moins belle. Le personnage principal est saint François-Xavier, prêchant les sauvages, à l'ombre d'un grand chêne, où s'agite un oiseau de proie, et que domine un

château-fort avec tourelles et créneaux. A la droite du saint, un chef de tribu écoute debout et l'arbalète au poing. Un second est assis, la main sur son yatagan ; tous deux semblent fort attentifs. A la gauche de l'apôtre deux femmes, ayant chacune un enfant sur les bras, sont assises et paraissent ravies. Sur la garde, un aigle, aux ailes éployées et au-dessous d'une fleur de lys, tient en son bec une longue épée. Deux têtes sculptées et de l'autre côté deux lions, complètent la décoration de la garde.



La poignée, renflée par le bas, est de dix-sept centimètres de long sur une grosseur moyenne d'un décimètre. La garde mesure treize centimètres et la lame vingt-et-un. Enfin, sous le pommeau, où sont sculptés un cœur, une flèche, une arbalète et un carquois, se déroule cette légende, gravée en relief sur une banderolle : Honneur aux fils des Preux. Chicard.

Ce travail n'est pas sans un réel mérite, surtout si l'on considère l'imperfection des instruments dont disposait notre sculpteur. Godefroy ne se servit en effet que d'un couteau très commun et de la pointe d'un canif. Il y employa près d'un an, profitant de ses moments de loisir. L'année suivante, au mois de mai, il en annonce l'achèvement : « Voici venir les vacances, cher petit frère, écrit-il à ce dernier, nous allons retrouver nos plaines et nos grands bois ; je crois sans mentir, que nous allons être la fleur de la jeunesse paizéenne. Je t'annonce une curiosité que je viens de finir : c'est un couteau, rare en son genre, avec lequel nous frapperons la bête fauve et nous ferons jaillir, sous son tranchant mortel, la graisse de nos pièces de venaison... »

Quelques billets à ce même frère, vers cette époque, sont empreints des plus nobles sentiments et révèlent un esprit très pratique : « Je vois que tu es un petit frère d'élite; c'est bien ! continue, tu réjouiras le cœur de Dieu et tu seras la consolation de la vieillesse de nos bons parents. Aime et prie, par spécial, la Vierge Marie : dis-lui bien qu'elle soit la gardienne de ta pureté. Prends Notre-Seigneur pour unique but de ton amour ; ce serait forfaire que d'aimer quelque autre que Jésus. D'ailleurs, sois vaillant. Applique-toi déjà à vaincre les éléments, l'hiver, la froidure, le soleil et la soif. Ne bois jamais entre les repas.

» Vois-tu, petit frère, ne courbe la tête que devant Dieu et ses légitimes représentants. Que ton confesseur soit aussi ton directeur et ton ami. Éprouves-tu

quelques tentations ? découvre-les lui très fidèlement, car le diable est félon à ceux de ton âge. Fuis l'oisiveté, même en récréation. Ne pas se donner de l'exercice à quinze ans, c'est être oisif. De l'exercice, petit frère, de l'exercice ! Cela rend le corps et l'esprit vigoureux.

» Grandis en sapience. A mon avis pourtant, être sage ne consiste pas à baisser la tête, voire même à ne dire un mot dans les rangs. Non pas, vive Dieu ! Pour moi la sagesse renferme la piété, l'amour et la recherche de Dieu, notre unique but. Sagesse, c'est être pur, fuir les mauvais condisciples, s'il s'en trouvait par hasard. Ce n'est pas manquer à la sagesse que bien se divertir en récréation et se montrer intrépide en toute occurrence. Je t'envoie le portrait du chevalier Bayard ; de plus, celui de Henri IV. Sois aussi franc que l'un, et aussi vaillant que tous deux. »



CHAPITRE V

Grand Séminaire (suite) 1856. — Épreuve cruelle. — Il est ajourné pour le sous-diaconat. — Je gagnerai mes éperons ! — Un bouquet spirituel. — Tentations. — Dernières vacances. — Il annonce à son père sa résolution.— Scènes douloureuses. — Lettres curieuses au cousin. — Un glaçon, fils prématuré de novembre. — Choveyn, roi des Pictes. — Appel au sous-diaconat. — Comment Godefroy passa fièrement ses examens. — Le féal Louky. — Coup d'œil prophétique. — La fiancée. — Dernières épreuves. — L'ordination.

Cependant les années de théologie s'écoulaient. Notre séminariste avait reçu la tonsure, dès la première ordination, le **10** juin **1854**, des mains de Mgr Pie. Le jeune évêque venait alors de commencer ce glorieux pontificat qui ne devait s'achever que trente ans plus tard dans les honneurs de la pourpre cardinalice. Cette même année, qui fut la seconde de théologie, le jeune clerc, âgé de vingt ans, fut promu aux ordres mineurs, le **23** décembre **1854**. A l'ordination de l'année suivante, quelques jours seulement lui manquaient, pour atteindre l'âge canonique du sous-diaconat. L'année d'après, à la Trinité, tandis que son cousin était appelé, lui ne fut point parmi les élus : « Il a une singularité, une indépendance qui nous effraient, objectaient quelques directeurs ! — Permettez-moi de leur dévoiler le secret de votre voca-

tion, lui répétait son confesseur, et tous les obstacles seront levés ! — Non, non ! répondait Godefroy ; laissez-moi faire ; je vais me remettre à l'œuvre, me corriger et donner à tous si complète satisfaction qu'on sera bien obligé de m'agréer pour Noël. Je ne veux pas de faveur ; à tout prix, je gagnerai mes éperons ! » C'est ainsi qu'il désignait le sous–diaconat. Il fit en effet si bien que, dès lors, renonçant par vertu à ses travaux de maçonnerie et de nivellement, il ne se fit plus remarquer que par une parfaite régularité.

Pour la fête de Pâques de cette année **1856**, il fut chargé de préparer le bouquet spirituel. Celui qu'il offrit à ses confrères avait une couleur si originale, était, par le style et les pensées, en si complète harmonie avec l'homme que les séminaristes ne purent réprimer un franc éclat de rire : « Continuez de nous édifier, mon enfant, dit l'austère M. Brisson ; c'est très beau ce que vous nous dites ! »

Voici quelques extraits de cette pièce que nous retrouvons dans ses cahiers : « Jésus–Christ a rompu les chaînes de la mort ; il est glorieux et son Père a réduit ses ennemis à lui servir de marchepied. Gloire à Jésus vainqueur ! A nous les souffrances, les périls et les combats, à nous la croix ! O Jésus ! depuis que vous avez daigné me dire comme à saint Pierre : Laisse–là tes filets, je te ferai pêcheur d'hommes ! il me semble que je vous aime ; je me suis débarrassé des lacs de ce monde, du respect humain, des affections charnelles, des désirs vains et frivoles.

» O vous qui savez les secrets désirs de mon cœur et

voyez l'arrière fond de mon âme, Seigneur! donnez-moi une vie laborieuse ; je ne vous demande que des âmes à sauver et une pierre pour reposer ma tête. Je n'ose solliciter, avec les fils de Zébédée, d'être assis à votre droite ou à votre gauche, mais du moins que je puisse, ô mon Dieu, contempler votre gloire durant l'éternité! »

A cette même époque Dieu l'éprouvait par d'autres tentations. Un billet, écrit à ses parents, nous révèle quelques-unes des angoisses de son âme.

« Je n'ose dire que tout va bien, mes chers parents, tant je suis harcelé et pressé par le diable de mille tentations, de riens misérables, sans fondement, je dirais presque sans raison. Ce vilain va jusqu'à me suggérer la chimérique tentation qu'un jour, si j'étais privé de quelques dents, je ne pourrais pas parler bien ! C'est misérable, vous dis–je, chers parents; j'en ai honte, mais je suis ennuyé, poursuivi; je n'ai pas de goût dans mes prières, j'en serais facilement tout triste et de mauvaise humeur. Priez bien pour moi, cher père, chère mère, chères petites sœurs, afin que la Sainte Vierge m'obtienne la délivrance et la force... Tout bien examiné, il y a eu pour moi, sur dix ans que je suis loin de la maison paternelle, six années de misères, d'ennui et d'amertumes sur quatre de petites joies. Voilà bien la vie!

» Accoutumons–nous aux sacrifices, ajoute-t–il, et suivons le divin Capitaine. Considérez donc, chers parents, ce qu'il en coûte dans le monde, pour avoir une place, une épaulette, ou la croix d'honneur! Dieu

nous propose plus que tout cela mille fois. Eh bien! du courage! Voyez les chasseurs... s'ils besognent tant pour prendre une bête, que ne tenterons-nous pas pour prendre les âmes ? »

L'année 1856 fut décisive pour sa vocation. Plus l'heure des sacrifices approchait, plus il sentait l'irrésistible appel du Maître. Sa méditation favorite était sur cette parole du saint Évangile: « *Si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que Moi, il n'est pas digne de Moi.* Et cette autre: *Quiconque aura quitté sa maison, ses frères ou ses sœurs, son père ou sa mère, pour l'honneur de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle.* Eh bien! Seigneur, concluait-il, je quitterai tout cela pour vous suivre : je quitterai mes parents que j'aime si éperdûment ; mais vous, ô mon Dieu, je vous aime plus que tout! »

Sous la direction du sage M. Brisson, supérieur du Grand Séminaire, il prépara son entrée aux Missions-Étrangères. M. Brisson, que nous venons de nommer, était un homme d'un abord glacial, mais aussi clairvoyant que pieux. Sans approuver toutes les manières de son pénitent, il avait apprécié cette âme énergique. D'une main ferme, il le soutenait et, au besoin, le consolait comme une mère son enfant.

Puis vinrent les vacances. Ces vacances de 1856 devaient être les dernières. Le temps approchait où notre Godefroy allait être sous-diacre et aussitôt après il devait entrer au Séminaire des Missions-Étrangères. L'heure était donc venue d'annoncer à sa famille la grande décision.

Les premières semaines s'écoulèrent dans les joies toujours si intenses qu'il avait de revoir les siens. « Chaque année, dit la sœur carmélite, nous remarquions de nouveaux progrès. Mais cette dernière fois, il avait dans son air quelque chose de plus édifiant encore et de plus solennel ! » Ah ! c'est que pour sa famille comme pour lui-même, sans doute, il redoutait le moment des confidences ! Notre héros s'adressa d'abord à son père, dont il connaissait la foi antique et la force de caractère. La scène fut simple et sublime.

C'était à la saison des foins. Assis dans la prairie, dite des *Genêts,* le père et le fils se reposaient en causant. Soudain le visage du fils prit un air très grave : « Mon père, dit-il, j'ai une chose importante à vous annoncer.

— Mais quoi donc, mon enfant, reprit M. Chicard, surpris de l'inflexion singulière et de l'émotion de Godefroy ?

— Mon père, Dieu seul connaît toute l'étendue de mon amour pour vous, pour ma chère mère, pour mon frère et mes sœurs, et pourtant c'est Lui qui veut que je vous quitte !... Il faut que je sois missionnaire ! »

Le jeune homme n'en put dire davantage et tomba à genoux.

« Missionnaire !... C'est un grand honneur que le bon Dieu nous fait... Je m'en doutais... Ah ! ta pauvre mère et tes sœurs !... Mais, mon enfant, as-tu bien réfléchi à tous les sacrifices que cette vocation t'impose? C'est une grande besogne...

— Oui, mon père. Depuis plusieurs années je n'ai pas d'autre but que de m'y préparer. J'ai prié, j'ai con-

sulté mes confesseurs. Je suis fixé... Si vous y consentez, je serai missionnaire ; et martyr, s'il plaît à Notre-Seigneur ! »

Tout cela fut dit simplement. Le père n'ajouta rien ; les sanglots l'étouffaient : il attira son fils sur son cœur et l'embrassa avec tendresse.

Plusieurs jours se passèrent. « Mon père, écrit la Carmélite, gardait un silence profond, qui contrastait avec son habituelle gaîté. Notre frère lui-même portait un front soucieux. Il ne chantait plus, mais priait sans cesse. Nous aimant comme il nous aimait, il avait peur d'aborder devant nous la terrible nouvelle. Un dimanche, après les vêpres, Célestin nous réunit tous dans une chambre écartée. Il se fit un grand silence. Notre frère éprouvait une telle émotion que sa parole tremblait ; son visage, d'une pâleur mortelle, annonçait le combat de son âme. Lentement, il nous fit part de son projet : souvent les larmes l'empêchaient de parler. Je ne saurais dire ce qui se passa dans cette scène qui dura longtemps. De notre part ce n'étaient que larmes et sanglots. Ma mère surtout faisait pitié. Mon père risqua quelques réflexions : « Ne pourrais-tu pas faire ici autant de bien ? Travailler, non loin de nous, au salut des âmes? etc... »

» Je vis alors Célestin retrouver une certaine assurance et, refoulant ses larmes : « Quand même je verrais tous les bonheurs et dignités planer sur ma tête, je n'abandonnerais pas ma vocation ; car je suis sûr que Dieu m'appelle, ajouta-t-il ; j'en suis sûr ! » Je me rappelle qu'il nous parla avec tant d'ardeur de la

beauté de cette vocation, de la nécessité du sacrifice pour ressembler à Notre-Seigneur, que, si nos larmes ne furent point taries, elles devinrent dès lors singulièrement plus douces.

» Cette scène, aussi bien que les jours qui précédèrent le départ définitif, sont impossibles à rendre. Si la foi ne nous eût soutenus les uns et les autres, c'était à devenir fous de douleur !... Que de choses dont, après trente-deux ans, je ne me souviens plus, que je ne sais pas dire, sont, je l'espère, écrites au livre de vie. »

Après ces vacances, qui s'achevèrent dans l'angoisse, Godefroy revint au Grand Séminaire, à la rentrée d'octobre 1856. Cette fois, l'inséparable cousin ne l'accompagnait pas. Sous-diacre à la Trinité précédente, M. l'abbé Chauvin fut envoyé à Niort comme professeur, au petit collège ecclésiastique, récemment fondé dans la seconde ville du diocèse. Nous devons à cette séparation les lettres suivantes qui vont nous initier aux prouesses du vaillant séminariste.

La première en date est du 10 novembre 1856.

« Grand Séminaire, en mon logis du Nord.

» Pasque-Dieu ! mon cousin, tu viens de me faire passer un bon moment. Nous avons l'un de l'autre trop parfaite cognaissance pour soupçonner jamais ombre d'oubliance ou forfaiture.

» Tu me donnes à savoir que tu es en compagnie de prud'hommes qui ne manquent pas tous de quelque

féauté ; je m'en réjouis ; car quelque haut placé que soit le cœur, quelque altesse de sentiments que l'on ait, maintefois iceux tombent de lance en quenouille par la hantise des couards et fêlons. Il est bien vrai, mon cher cousin, que ta vêture chevaleresque est à triple comme les fourrures d'hiver de la femme forte de nos saints livres ; aussi je ne crains point de te voir tomber ès ébats de bahours, quelque bravence et prouesses que puissent déployer les révérends pères Boué et Pécot (1).

» Au Grand Séminaire, il y a toujours cette succession périodique de pas d'armes et emprises. Le Seigneur Lusignan, à la Grand'Dent, déploie une ardeur toujours nouvelle. Il se passe aussi dans l'ombre des faits et gestes bien mémorables. Tu connais mon losgis du Nord, proche celui de Bertrand ; eh bien ! c'est le théâtre de maintes prouesses. Avant que le hibou se lève, vite, au son du clairon guerrier, au premier chant du coq, je descends, tout botté et lacé de mon hamac. Bientôt ma fenêtre antique a frémi sous ma main. Déjà les pôvres escoliers tremblants rentrent sous leurs fourrures ; ils auront cru entendre hennir le coursier du prince Richard ! La brise du Nord, fille du vieil hiver, s'élance sous ma tente, toute parfumée des senteurs du désert, elle se rue dans mes armes, agite mon espée, mon heaulme, mes cottes appendues aux parois de ma tente ; et derechef les escoliers pensent ouïr siffler l'arc de Godefroy, ou voir briller dans

(1) Oblats de Saint-Hilaire et supérieurs du petit collège.

l'ombre la francisque du vieux Roll. Et cependant que je dilate ma face sous l'empreinte d'un glaçon, fils prématuré de novembre, nos escoliers se disent : Restons là quelque peu, le lion est dans la voie, l'ours attend sa proie au milieu du chemin.

» C'est que, vois-tu, cher cousin, il faut se familiariser à la vie laborieuse des missions, et puis, le cœur grandit et se déploie, se façonnant ainsi à toute manière de noblesse, bravoure et vaillantise. Tous les soirs, je conduis dans l'ombre, sur cette savane, si souvent sillonnée de nos robustes traces, cette vieille bande que nous avons formée ; il y a bien toujours quelque défection ; tu n'es plus là, cher cousin Jehan, pour leur monter l'imagination ; je crains bien d'être finalement réduit à l'unité, et il ne me restera plus qu'à pleurer mon veuvage et penser à mon noble cousin qui était plus fort que les lions et plus rapide que les aigles.

» Toutefois Bertrand est un gentilhomme ; mais cher cousin, les preux sont rares en le siècle où nous sommes ! Hier soir, le jouvenceau B. (1) était tombé ès mains de mes gens, cependant que, tout éperdu, il traversait la cour pour se réfugier en quelque plage plus hospitalière; je lui ai baillé à savoir que tu avais gardé de lui douce souvenance. Pareillement je t'ai rappelé au souvenir de tes amis.

» Ah ! mon bien cher cousin, aimons le Seigneur Jésus ! Bons gentilshommes comme nous ne seront

(1) Un séminariste d'alors.

jamais les derniers, ains au premier rang dans l'ost (1) et sous les nobles pennons (2) du bon Sauveur. Il ne sera pas dit que l'on sache mieux manier l'espée que Chauvin et son cousin Chyskard, quand il s'agit de férir pour los et renommée de nostre Seigneur Maître. Je sais bien que tu penseras à moi en tes prières, et c'est un devoir entre nous. Au reste, qu'il soit, autant qu'on voudra, question de fidélité et vraie amitié, nous pourrons bien bailler à tous des leçons, et viendraient à crouler autour de nous tous les restes et débris de la vieille loyauté et courtoisie, bravoure et prud'homie, nous répéterions encore, en nous serrant la main et baillant l'accolade : « Nous n'avons qu'un cœur, et qu'une même espée, frappant pour nous deux! »

» Oh ! mon cher cousin, sois tranquille, quand les frimas de Mandchourie auront glacé mes membres, mon cœur battra encore à ton souvenir. Je ne puis pas non plus oublier les quatre chevaliers du Seigneur, en la compagnie desquels je t'estime si heureux de vivre. Vois-tu, cousin, comme il y a du cœur chez tous ces hommes que le Seigneur touche de son glaive. Offre-leur donc mes respects en toutes manières. Je serais encore prêt à voler, au prix de mes sueurs, détacher, à la cime des acacias, une palme fleurie, pour témoignage de mon affection au R. P. Rigault (3).

» J'écris bien mal; tu me liras nonobstant. A bientôt,

(1) Armée. — (2) Étendard. — (3) Oblat de Saint-Hilaire, attaché à la résidence de Niort ; il avait été le professeur de philosophie de notre héros.

en attendant que nous fassions chevauchée et que nous fumions le calumet, ès environs de Nau (Noël), dans les plaines de Paizay. — Inutile de te dire que tu ne dois attendre de moi que manière de simplesse et pauvreté ès devis, ès-lettres, voire même dans le papier, les'criture, etc. Tu me connais, du reste, à brief dire, foncièrement. »

Pour bien comprendre les pages qui précèdent et celles qui vont suivre, il est indispensable de dire que notre chevalier avait, dans la mesure où la chose était possible au Grand Séminaire, réuni ses fidèles et groupé ses anciennes troupes. Parqués pendant les récréations du soir, et même au cœur de l'hiver, sur la terrasse, qu'il nomme ici la « savane », les vaillants s'y retrouvaient, mais le vulgaire n'y abordait pas sans quelque frayeur.

Peu après sa première lettre, Godefroy adresse à son cousin ces autres pages, d'une saveur originale et piquante.

« 21 novembre 1856.

» Mon cher cousin,

» Je m'étais comme promis de me clore l'œil et interdire tout devis jusqu'à ce que je te puisse narrer quelque fait d'armes et prouesse notables. Ains mon cœur est encore plus féal que mon espée ; icelle est demeurée au clou, pendue inactive en mon logis : pour mon cœur, il vole à ton encontre et s'ouvre à ta voix aimée. Toutefois, je n'en suis pas réduit, vive Dieu ! à te conter seulement la glorieuse retraite du seigneur

B... (1), qui, les mains croisées sur sa large poitrine, interroge les étoiles et la température pour savoir s'il faut enfin se jester dans la place.

» L'intrépide Clerté (2), dont l'armure impénétrable en impose à la froidure, est là, debout, à la poterne de la forteresse. Toute triomphante, sa hautesse a déjà fourni une carrière sous ce cloître méridional que nul n'a l'audace de lui disputer. A sa dextre et senestre sont deux féaux ; Poulard (3), aux larges épaules et le vénérable Guellerin (4), maigre et deschaux comme un fils d'Aymon, lui prêtant main forte. D'une voix entre-coupée et de l'éperon de sa double chaussure, il pousse les fuyards tous, pêle-mêle, dans la salle comme des abeilles en leur ruche, puis, vainqueur, reprend sa marche pacifique... On sonne, à demain ! »

« Aujourd'hui je n'ai plus le cœur si appert et Jésus répand quelque tristesse et sombreur en mon âme, mais il peut d'un souffle chasser la peine et me dilater en son cher amour! Allons, cousin, n'ayons soulcy de cette rafale et manière de tempête ; sans doute, le Seigneur Jésus veut épreuver la nef de mon cœur, et, à cet effet, la lance en mer, cependant que Lui, le divin pilote, feint de dormir et oublier que le flot envahit, ou que la nacelle demeure engravée au milieu des sables marins.

» J'ai bien l'assurance qu'il se lèvera et commandera aux vents et aux tempestes... Bref, le bon Sauveur ne laisse pas que de nous donner quelque sujet

(1) Surnom d'un séminariste. (2, 3, 4,) Autres séminaristes.

de joie, et il sait bien en son temps faire s'esbattre le cœur de ses fils.

» Depuis tantôt deux longs ans que je n'ai pas tenu bannière ni féri de l'espée dans les lices cléricales, mon cœur bondit et brûle de paraître enfin dans l'ost du Seigneur : les appels sont faits, les élus se cognaissent : Diex lo volt ! Je suis un des trente, je serai des premiers dans l'arène. Il m'est avis voir, ès pourtours de la lice, Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Michel, saint Georges, tous apperts d'armes, saint Loys sous ses pennons et nommément toute la cour céleste.

» Mon cher cousin, tu prieras donc le Seigneur, pour que mon grand pas d'armes lui soit des plus plaisants, et que mon dévouement ravisse le cœur et l'œil de notre chère Mère la Sainte Vierge.

» Le jour même où je reçus ta lettre, j'eus le plaisir de voir mon féal père. Il se réjouit à l'avance de nous voir tous deux à Noël. Il a vraiment un grand cœur, il est roi, et ne plie point sous le joug des affaires humaines ; rien ne l'effraie, il envisage d'un œil d'aigle ma grande carrière et voudrait avoir cinq fils pour les vouer aux mêmes glorieux labeurs. Il me parlait de ses économies et créations.

» Il a remonté ses étables : Églantine et Radegonde font, trois fois le jour, jaillir sous leurs doigts blancs, le lait plantureux de deux génisses ; ce sont encore ces petites sœurs qui mènent dans le vallon le cheval *Ardent* et *Schlof* aux flancs d'airain, pendant que deux autres cavales, à la croupe rustique, renversent la plaine.

» Ton vieux père se porte bien, rien ne trouble sa paix sur ces bords solitaires, où il a posé son empire et choisi ses estats, sauf peut-être quelque émeute parmi les mariniers qui se heurtent sur la grève. Mais voici venir ton vieux père ; tel devait paraître ton aïeul Choweyn, roi des Pictes (1), quand il se mettait à la tête de sa tribu. Ton noble père donc, sans même tirer l'espée, mais d'un seul coup de ce heaume mémorable dont, nuit et jour, son chef est appert, d'un seul coup asséné à propos sur celuy-ci et cestuy-là, la dispute est finie, et les rivaux accordés. Soyons prud'hommes aussi, cousin, et nostre pôvre âme fust-elle bloquée par tous les diables d'enfer, l'ange du Seigneur les mettra tantôt en fuite.

» Ce bon P. Boué te laissera donc eschaper de son sein ès environs de la feste de Noël. Tu pourras venir me prendre au Grand Séminaire à tel jour fixé ; de là, nous descendrons à Paizay. Allons, adieu ! mon cher cousin ; prie donc pour moi le Seigneur Jésus, pour que je l'aime de toute mon âme. Ah ! vraiment, je n'aime pas assez ce cher Maître, moi... je devrais être fou de la croix et de Jésus... mais non... je suis comme froid... ô Seigneur, ayez-moi à merci !

» Fais-moi donc, cher cousin Jean, une large aumosne de tes prières. Fais donc bien aussi mes amitiés à ta jeune cohorte. Ah ! que c'est beau, de petits enfants bien purs ! »

(1) Ancien nom des habitants du Poitou.

Enfin, le 10 décembre, appelé au sous-diaconat, il annonce à son cousin le succès de son examen, qui avait eu pour objet les traités de la Sainte-Trinité, de l'Incarnation et du Baptême. Pour notre chevalier un examen se présentait comme une lice ouverte, comme un tournoi. Mais rendons-lui la parole avec son style inimitable et ses riches couleurs :

« Mon cher cousin,

» Mardi matin, mon beffroy sonnant 4 heures, me trouve sous les armes ; bientôt retentit la trompette éclatante, je fais flotter ma bannière aux créneaux de mon castel et j'ouïs ci-près Bertrand qui lace les pièces de son armure. Sus, sus ! Mais où sont les fiers tenants ? Personne ne paraît dans l'arène, pas un féal pour toucher mes pennons, ramasser mon gantelet et rompre une lance. Et de fait, ce ne fut que dans la vesprée que se tint le pas d'armes.

» Mais à mon tour, quand les hérauts s'exclamèrent : En lice, en lice ! honneur aux fils des preux !... pour lors je dormais sous mon drapeau et il me fallut esveiller comme le Noir Fainéant. Notre vieux maître d'armes, le bon seigneur de Béchillon (1), me fit férir très noblement. Je franchis sans paour et aucune sorte

(1) Éminent professeur de Théologie, qui mourut grand vicaire de Poitiers, en 1883.

d'émotion les montagnes et hauteurs de la Sainte-Trinité, je descendis d'un pas sûr, comme les pâtres d'Israël, dans les vallées de l'Incarnation; je m'élançai comme saint Loys, dans les eaux du baptême. Je fus plus heureux que le vieux Barberousse, mais à vrai dire, j'eus momentanément du sang infidèle jusqu'au poitrail de mon palefroy.

» Ah ! mon cher cousin, je vais donc vêtir de pied en cap toute l'armure du Seigneur Jésus! Il va me férir du plat de sa bonne espée et me poser sur le col son joug aimable !... Noël ! Noël ! Dieu le veut !... Et par après, s'ouvre à mes pas la grande arène des missions ! Oh ! mon cœur s'élance déjà dans ce noble champ ! Il me semble voir d'ici ma peuplade errante; je la vois sur les montagnes, elle m'appelle ! O ma fiancée, mon épouse, ma chère tribu, que tes attraits sont grands pour moi ! Le sayon de peau de buffle qui couvre ton flanc robuste, ton carquois, tes flèches, la sagaie de tes fils, les tresses de ta chevelure sauvage, tous tes atours enfin ont ravi mon cœur, et tu es devenue, ô chère peuplade, la dame de mes pensées ! Quand dormirons-nous sous la même natte? Quand prendrons-nous notre repos dans les fentes des montagnes, dans la grande herbe des savanes? Quand disputerons-nous aux fils des lions leur repaire, et le sommet des collines aux poussins des aigles ?

» Tu as dû voir par les dernières annales comment nos apôtres meurent en Chine : toujours les membres de quelques généreux missionnaires palpitent sous les coups de rotin; toujours ce noble sang coule à flots et

fait germer des chrétiens. Noël ! Noël ! que ces héros besognent bien ! Je crois, vive Dieu ! qu'ils vont moissonner et vendanger tout le Céleste Empire ; ils ne me laisseront à glaner que quelques épis verts, quelques grappes sauvages... Mais M. Chapedelaine ne sera pas, Dieu le veuille, le dernier des martyrs ! Et, s'il plaît à Notre-Dame, j'irai bien là-bas fouler le pressoir, par où je puisse donner à boire au bon Sauveur ; froisser dans mes mains quelques épis, et par ainsi apaiser la faim que le Seigneur Jésus a des âmes !

» Là-dessus, je viens de recevoir ta lettre ; elle donne une nouvelle direction à ma pensée. Ah ! mon cher cousin, si je t'esjouis quelque peu, vraiment tes épistres me paient bien de retour. Oh ! j'y respire un parfum de chevalerie, de courtoisie antique ; ce m'est comme l'odeur des vieux temps, comme une brise qui se serait empreinte des parfums du XIII^e^ siècle, et des simples et baumes dont les nobles châtelaines bandaient les blessures des preux ; ta voix m'esjouit comme le chant des guerriers, ton accolade me dilate comme le baiser d'un frère.... Pareillement, je sens bien que j'aime tous ces nobles pères avec lesquels le Seigneur t'a placé. Eh tu veux donc absolument que j'aille leur rendre visite ?... C'est là une question de courtoisie, et il faut toute la prud'homie d'un chevalier pour se jeter ainsi à l'adventure hors de sa voie. En tous cas, j'espère te posséder quelques jours..., tu entends. Il faudra s'esjouir quelque peu de compaignie, d'autant que nous ne pourrons ensuite nous esbattre ensemble de longtemps ; voire même ne sera-ce peut-être que

dans les plaines du ciel, ès rivages bénis du Paradis. Mais là, quel beau tournoy, quelle fière emprise ! »

Nous ne pouvons nous lasser de citer les pages enflammées qui tombent alors de sa plume. A un autre ami, M. l'abbé Amyet, vicaire de Bonnes, aujourd'hui curé de Joussé, et dont le nom de guerre était Louky, il adresse ces mots :

« Cher et féal Louky,

» Tu es tout à fait prud'homme, et moi fort peu courtois, car j'aurais dû t'écrire il y a longtemps; mais à brief dire, des frères comme nous se pardonnent beaucoup de choses. Or, que nous soyons amis, cela est bien appert à un chacun. Le féal Louky et Chyskar sont passés en proverbe. L'imagination ardente des séminaristes s'est plu à nous faire cheminer vers la Salette, tous deux, à la façon des pèlerins antiques; bref, le bruit court maintenant que nous allons ensemble traverser les mers pour évangéliser les étranges pays. Laissons dire, mon cher Louky. On raconte que les coursiers arabes se cabrent au seul nom du prince Richard, soit! S'il plaît à ces messieurs de nous faire parcourir le monde sans sortir de notre logis, qu'importe? Notre unique affaire est d'aimer le Seigneur Jésus, et de verser pour sa gloire nos sueurs et notre sang, s'il lui plaît nous octroyer cette faveur insigne.

» Oh! la noble couronne que celle remportée par l'amour, la charité de notre cher Sauveur! Oh! la belle

vêture que la robe rougie sous les tropiques! Oh! les nobles lambeaux que ceux laissés sur les montagnes! Oh! la belle face que celle brunie sous les glaces et les frimas! Oh! les beaux pieds que ceux de l'apôtre, ensanglantés par les ronces et les pierres du chemin! Que cet ensemble est plaisant et prisable ès yeux du Seigneur Jésus!

» Mon cher ami, à Noël prochain, j'irai te visiter, toujours sur mon blanc dextrier, et je gage qu'il y aura encore, en les greniers du seigneur et vénérable abbé Descats (1), quelque peu d'herbe sèche pour alimenter mon sobre palefroy. J'avais déjà bien pensé, mon cher Louky, à t'aller bailler l'accolade avant mon départ pour les plages d'outre-mer, pareillement je tenais à voir le seigneur Descats, car j'ai gardé trop douce souvenance de son hospitalité généreuse et vraiment antique, pour l'oublier jamais. Par deux fois, il m'a reçu en son logis avec une aimabilité et courtoisie parfaite et, à brief dire, je sens que mon cœur me portera vers vous, beaucoup plus vite et gaiement que mon alerte coursier. »

Voici en quels termes il annonce son appel au sous-diaconat, et l'heureuse issue de son examen, à la chère famille qu'il avait laissée si désolée de la perspective d'une prochaine séparation. Par une sorte de coup d'œil prophétique, il semble entrevoir et indiquer à l'avance les merveilles de grâces qui seraient la récompense de sacrifices si généreusement acceptés.

(1) Curé de Bonnes.

« Mes chers parents,

» Je suis appelé au sous-diaconat, et cela sans coup férir, bien entendu... Allons! du courage! Dieu aidant, nous serons tous gens de cœur! Une pensée me touche beaucoup, c'est la largesse du Seigneur à l'égard de ma famille. Je crois même que les coups de dévouement n'y sont pas à leur fin. Dieu y met sourdement la main, il touche tous ces cœurs de pucelles, sans bruit, et je crois que nous baillerons honneur, los et renommée au Seigneur Jésus, et la chasse au diable. C'est ce qui advint dans la fière et noble lignée du grand saint Bernard, qui, d'un même coup, entraîna dans le cloître treize de ses frères sur quatorze, ne laissant à la maison que le plus jeune.

» C'est cela, chers parents; le pèlerinage d'ici-bas n'est guère prisable et les biens de la terre ne sont rien. Si mes petites sœurs veulent consacrer leur virginité, elles feront merveille. Qu'elles y réfléchissent sans trouble et traitent cette affaire avec leur confesseur; tout ce qui se ferait en dehors de cette direction serait légèreté. Je prie Justine de noter cela. Si Dieu les appelle, qu'elles aillent chez les Filles de la Croix, à La Puye, ou chez les Filles de Saint-Vincent de Paul; elles viendraient avec moi en Chine, où je leur donnerai à gouverner des légions de fières Chinoises, au front bruni. Réfléchissez là-dessus.

» Vraiment, ma bonne mère doit être heureuse d'avoir porté dans son sein tant de braves enfants et

des pucelles de cœur. Cependant je fais exception pour moi, car, à vrai dire, je sens que je n'aime pas assez le bon Dieu; je ne l'aime pas tant que ma bonne mère, ou bien encore mon féal père. Dites tous le rosaire à mon intention. »

« Mes chers parents, écrit-il peu après, je sors de passer mon examen, et tout couvert encore de la poussière et des sueurs de ce pas d'arme. Ah j'avais, vive Dieu ! remis l'affaire aux mains du Seigneur Jésus et de saint François-Xavier, ce modèle des apôtres, je ne pouvais faillir au champ d'honneur. « C'est bien, m'a dit M. le Supérieur, vous serez sous-diacre et nous ferons de vous un missionnaire distingué ! — J'ai répondu : Plein de cœur et de bon vouloir sûrement ! » Tout va donc bien. Allons ! courage ! mes chers parents ! et je crois que nous ferons à Dieu quelque honneur ; pareillement, si je ne me trompe et s'il plaît à Notre-Dame, nous donnerons bien à besogner au diable, étant tous d'aussi bons gentilshommes.

» Dimanche prochain, vous allez ouïr publier mes bans, et vraiment je prends pour épouse une très noble Dame. Ce n'est pas une humble fille de nos campagnes, ce n'est pas une paroisse obscure, une ville ; ce n'est rien moins qu'une fière et grande tribu, une peuplade sauvage, une partie de la Chine, en un mot... Voilà mon partage, mes bien aimés parents, et il me semble, que si vous élevez vos cœurs et fortifiez votre foi, vous estimerez bientôt votre fils le plus heureux et le plus avantagé de tous. Je ne puis assez remercier le Seigneur de me bailler, sans aucun mérite de ma

part, une princesse pour épouse, et pour sa noble dot toute une partie du monde. Vous avez, Dieu en soit béni ! le cœur haut, mes chers parents, et vous concevez parfaitement tout cela.

» L'ordination aura lieu le samedi, 19 décembre. J'espère descendre à la maison le mardi suivant. Je prie mon bon père de me garder et rafraîchir une de nos plus fougueuses cavales, je lui donnerai un peu d'exercice pendant les quelques jours que je passerai à la maison, car il y aura, vous pensez, plus d'une visite à rendre. Allons ! au revoir, chers parents ; de la foi, du courage, de la générosité ! Que dis-je ? Toutes ces vertus sont plus fortes dans votre cœur que dans le mien. Oh ! béni soit Dieu de m'avoir fait naître de si nobles parents ! »

Il écrit de même à M. le curé de Paizay, M. l'abbé de Foy, le très digne successeur des MM. Mérigot : « Je vous salue tout d'abord, lui dit-il, et vous embrasse en la manière d'un fils. Je viens de quitter la lice. Je ne laisse l'espée que pour saisir la plume et vous conter le succès de l'emprise. Oui vraiment, je me suis présenté sans trembler dans l'arène et j'ai fait honneur à ma bannière. Les profondeurs de la Trinité n'ont pas déconcerté mon audace : j'étais appert de mon bouclier. Je me suis promené, comme un géant, dans les vallées et abismes de l'Incarnation, et, sur les flots du baptême, j'ai fait voguer d'une main sûre ma pirogue audacieuse. Ah ! ce fut un fier tournoy, où j'étais soutenu par la pensée de ma chère peuplade !

» Oh ! M. le Curé, vous dont la générosité et la

noblesse et aussi la franchise ont ravi mon cœur, sitôt que je pus vous connaître, vraiment le bon Dieu a des vues bien grandes de donner à un si pauvre gentilhomme que moi un royaume à conquérir, Jérusalem à prendre et une si noble couronne à remporter! A cet effet vous demanderai-je l'aumosne de vos prières. Faites-moi, s'il vous plaît, en ces jours, largesse de quelques patenostres: par ainsi j'ai confiance que le bon Jésus et Nostre-Dame me prendront à merci. Vous aurez donc la bonté d'annoncer à vos enfants mon élection au sous-diaconat, car je ne pense plus qu'à courber la tête sous le joug désiré du Seigneur.

» Après l'ordination j'irai passer quelques jours dans ma famille, et si le grand saint Hubert dirige bien la balle meurtrière, que vous tenez prête en votre redoutable carabine, ce sera jour de deuil pour les hôtes des bois et ces terribles corbeaux qui pillent nos campagnes. Quand, plus tard, mon espée ne sera pas tout à fait si inactive, j'aurai bien je l'espère, plus de prouesses et de plus notables faits d'armes à vous narrer. Quand donc, enfin, Dieu me donnera-t-il sa croix, et le désert pour arène? »

A mesure qu'approchait le jour de l'ordination, Godefroy redoublait ses austérités, ses prières et ses jeûnes. On sent que la joie déborde de ce cœur vaillant à la veille des engagements qu'il va contracter avec Dieu.

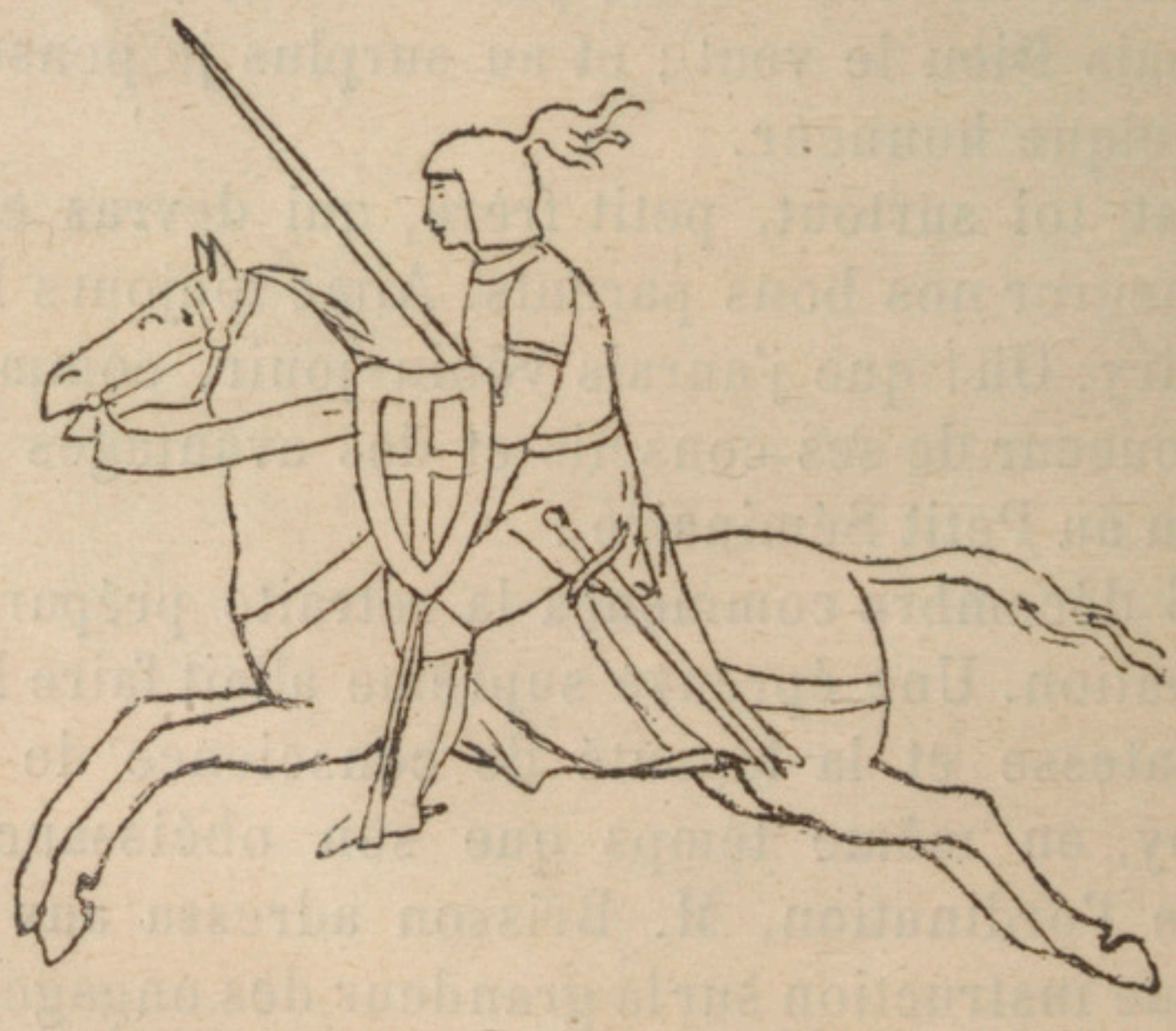
Avant d'entrer dans cette retraite de trois jours, d'où il devait sortir sous-diacre, il écrit à son frère:

« Tu le dis bien, cher petit frère, le temps des adieux s'avance, mais qu'est-ce que cela ? S'il nous faut disjoindre nos corps, nous n'avons qu'un cœur, et nos âmes, unies par l'amour, ne sauraient être séparées par les vastes mers. Ah! vive Dieu ! il s'agit d'ailleurs de la gloire de notre cher Sauveur. Apprends-toi, petit frère, à résumer dans le cœur de Jésus tous tes désirs et toutes tes affections. Aimons Jésus, aimons-le trois fois comme saint Pierre : par ainsi serons-nous tous deux forts comme la mort ; rien ne pourra nous tenir tête ; nous donnerons gloire à Dieu et ferons passer au diable de bien tristes moments. Noblesse oblige, vois-tu, et nous avons pour père le plus noble homme qui oncques fut. Je sais bien que je vais attrister son cœur, pareillement notre chère mère, mais Dieu le veut ; et au surplus je pense leur faire quelque honneur.

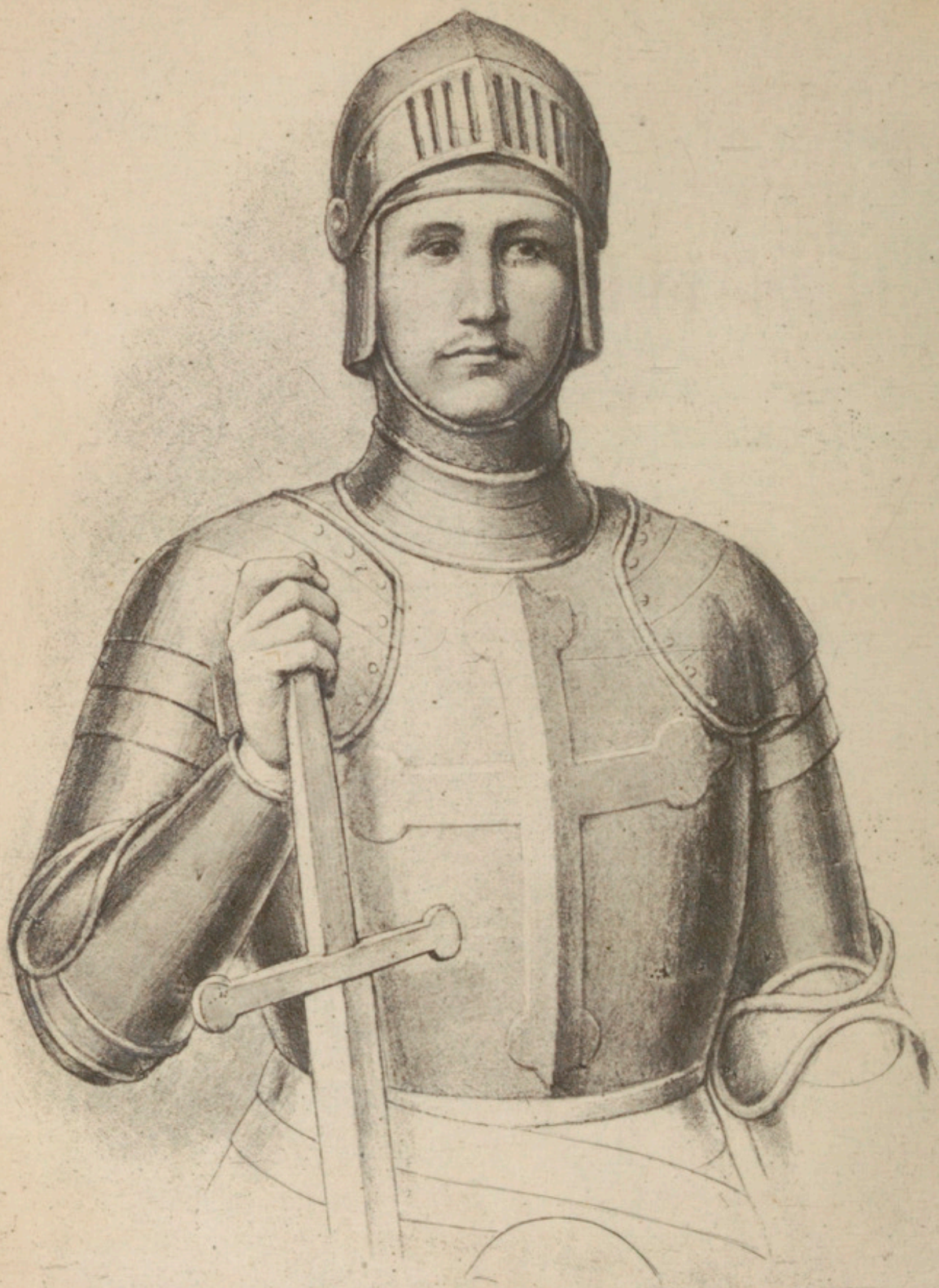
» C'est toi surtout, petit frère, qui devras esjouir et bienheurer nos bons parents. Aime toujours le bon P. Baudry. Oh ! que j'aurais voulu jouir, comme toi, de la douceur de ses conseils et des avantages de sa direction au Petit Séminaire !

Le 15 décembre commença la retraite préparatoire à l'ordination. Une épreuve suprême allait faire briller la délicatesse et la loyauté de conscience de notre Godefroy, en même temps que son obéissance. La veille de l'ordination, M. Brisson adressa aux ordinands une instruction sur la grandeur des engagements que le sous-diacre contracte avec son Dieu et sur l'étendue des obligations qu'entraîne un tel serment :

« Notre ami sortit très ému de la conférence, nous écrit M. l'abbé Suire : — Je n'avancerai pas demain, me dit-il tout bas, et, sans me laisser le temps d'une question, je le vis suivre son directeur . — Après ce que vous venez de nous montrer, mon père, je n'irai pas plus loin, lui dit-il en tombant à genoux. — Et moi, je vous ordonne d'avancer ! Allez sans crainte, mon enfant, je n'ai pas d'inquiétude sur votre persévérance ! » Et le jeune homme obéit. Le lendemain, en présence de toute sa famille, dans la chapelle du Séminaire, entre les mains de Mgr Pie, il prenait à jamais le Seigneur pour la part de son héritage.



(Dessin pris au bas d'une lettre du Chevalier-apôtre.



Héliog. J. Alix

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Imp. Larivière

On aurait dit un preux des siècles héroïques
sortant bardé de fer, de quelque vieux tombeau.....

[J-B. Chauvin]

LE CHEVALIER

1857-1858

CHAPITRE PREMIER

Derniers jours dans la famille. — Abraham et son fils. — Adieux. — La vieille Castillane. — Le haut-de-chausses paternel. — Ce que M. de Foy pensait de son paroissien. — Le chevalier perd son heaume. — Arrivée aux Missions-Etrangères. — Ceux que Godefroy y trouve. — Ne recule pas au martyre! — Nouveaux amis. — Coup d'œil sur sa vêture. — Il est surnommé l'*Intrépide*. — Une nuit dans les bois de Meudon.

A mesure que le soleil se dégage des brouillards du matin et reprend possession de l'espace, ses allures nous semblent plus libres, sa lumière nous parvient plus brillante, son action sur la nature est plus accusée. Tel notre chevalier nous apparaît à cette heure. Longtemps il avait cherché sa voie dans une nuit obscure et douloureuse; mais sitôt que la volonté de Dieu lui fut manifestée, il la suivit avec tous les élans de sa nature

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

ardente. Comme un géant, nous allons le voir s'élancer à la conquête. Le Petit Séminaire avait été, nous l'avons dit, le temps des rudes épreuves; c'était l'heure des brouillards. Au Grand Séminaire de Poitiers, notre héros avait été plus admiré que compris. Mais aux Missions-Étrangères, dans cette atmosphère de liberté sainte, l'astre n'est plus comprimé; il monte et grandit. Attendez encore un peu. Bientôt, il rayonnera dans la sérénité de son ciel, sur les plages que son zèle devra transformer en les éclairant.

Revêtu de sa nouvelle armure, sous-diacre pour l'éternité, Godefroy quitta le Grand Séminaire. Ce ne fut pas sans un déchirement. Il y laissait de si fidèles amis et de si vaillants frères d'armes!

Les fêtes de Noël se passèrent en famille, au milieu des plus doux épanchements. Un nuage de tristesse pesait pourtant sur cette humble demeure. Que de fois après un long regard, furtivement arrêté sur ce cher fils, la pauvre mère éclatait en sanglots! Les petites sœurs se levaient à leur tour, et, sous quelque prétexte, quittaient la table ou le foyer et dérobaient leurs larmes. Pour faire diversion à ces scènes attendrissantes, Godefroy sellait une cavale, et, rapide comme la flèche, parcourait ces campagnes qu'il ne reverrait plus, ou bien s'en allait dans le voisinage, faire ses adieux aux membres de sa famille, et à quelques amis. Il revit Montmorillon, où il ramena son petit frère.

Même quand ils sont douloureux, les jours s'écoulent vite. Vint la fête des Rois : c'était l'heure des adieux. Nous renonçons à décrire cette scène. Notre héros

lui-même va nous raconter, dans une lettre à son cousin, cette « déplaisante départie. » Elle eut lieu le 7 janvier 1857.

Nous rendons la parole à notre chevalier. Désormais, plus encore que dans les pages qui précèdent, c'est lui qui nous tiendra sous le charme de ses récits.

Il écrit à son cousin :

« ... Comme donc fut sonnée l'heure des adieux, mon féal père, qui me voulut conduire, harnachait lui-même son coursier ; il l'attelait à son char. Tu aurais cru voir le vieil Abraham sangler, d'un cœur intrépide, son ânesse de voyage, préparer le bois et ceindre, sur sa cuisse robuste, le glaive du sacrifice. Et ma mère lui disait d'une voix admirable : « Tu es bien heureux, toi, de conduire notre fils jusqu'à Poitiers !.. »

» A brief dire, les oiseaux de notre plaine ne ramagent aucunement, le sombre hiver tient nos campagnes humiliées dans ses frimas; ma mère verse des pleurs, les pucelles se lamentent. Schloff, ma cavale au flanc d'airain, creuse la terre de son sabot rustique ; le signal est donné ! Ma mère et mes sœurs, debout sur le seuil de la chaumière, me suivent d'un triste regard ! Quelques villageois, chargés de ramées, se retournent et me remettent à la garde de Dieu. Bientôt disparaît dans la brume le clocher du hameau ; plus rien que le sifflement de la brise dans les forêts et les pas du dextrier. En ce temps même où les Rois Mages venaient de lointains pays adorer le Seigneur Jésus en son étable, je partais, cher cousin Jean, pour les Missions-Étrangères.

» Cependant, mon féal père et moi faisions oraison, car nous en avions esté empêchés par les soucys et tristesses de la matinée. Peu après, il m'ouvrait son noble cœur, me couvrait de toutes sortes de bénédictions, promenait ma pensée de la terre au ciel et, voyant ce lieu de notre pèlerinage jonché et hanté de toutes manières de fourberies et amertumes, il concluait que nulle temporalité ne devait attacher ici-bas notre cœur, mais qu'à vrai dire, les plages du paradis estaient le lieu de notre repos. Par souventesfois, il s'exclamait : « Ah ! si tes sœurs estaient trois vaillants hommes, nous irions tous ensemble conquester la Chine ! » C'est qu'il y a du cœur là, vois-tu, cousin, beaucoup de cœur !...

» A Poitiers, une vieille Castillane, dont mon père régit un fief, nous offrit de reposer sous sa tente ; et nous fusmes tous deux d'avis, en cette dernière nuit, de partager la même couche. Et de fait, je dormis dans les bras de mon noble père, et sous les ailes du Seigneur. Cela te remettra en pensée des temps et une simplesse qui ne sont plus. Le matin venu, mon père me voulut donner un haut-de-chausses qu'il avait porté bien souvent : désormais, il ne quittera plus ma cuisse robuste ; et même encore, il me laissa un haubergeon, que j'aurai dorénavant toujours sur ma poitrine.

» Après la sainte Messe et l'oraison, je fis mes adieux à mon père, qui, m'arrosant de quelques larmes, me dit : « Comprends mes larmes, cher fils, elles ne sont point amères !... Dieu le veut ! tout pour sa gloire !!!... » Va ! cousin Jean, pareille noblesse m'est une loi à ne

jamais faillir.... Bref, le wagon m'entraîne; mon chapeau, emporté par la brise, va s'abattre en les champs d'Aquitaine..... Dès la vesprée j'étais aux Missions-Étrangères... De quel cœur, cher cousin Jean, j'y ai planté ma tente! Mon âme s'est dilatée comme les pavillons de Jacob, je voyais la terre promise!... Vraiment, je suis dans la maison de Dieu! Quels hommes, cher cousin, quels hommes que ces anciens missionnaires! Ils ont dormi au milieu des flots et des tempestes de l'Océan, affronté l'horreur du fouet, les aspretés des montagnes, bravé les dents des tigres, le rotin des bourreaux; ils ont habité les cages de fer et la nuit des prisons; il les faudrait ouïr nous raconter les faits et gestes des héros, les exploits de leurs frères qui sont encore dans la lice des missions et leurs fières prouesses.

» Tiens ! Celui-ci est le fils d'un pêcheur; il est venu des mers de Bretagne. Cet autre est un enfant de la Savoie; ce grand jeune homme, aux larges épaules, est un pâtre des vallons de Normandie. Celui-ci est accouru des forêts du Puy-de-Dôme. Ces quatre-là ont laissé pour la croix le baudrier militaire, le fracas des batailles et la tente tumultueuse des guerriers.

» Pour moi, cher cousin Jean, qui me verra jamais faillir à dextre ou à sénestre? Nul, s'il plaît à Nostre Dame! Oh ! je suis l'escuyer d'un grand Seigneur!... Qui me verra jamais cligner de l'œil? Nul, non plus que les poussins des aigles! Je me suis fait une loi d'affronter toujours le premier la poudre et les batailles, et toujours, si Dieu me garde, quitterai le

dernier le labeur; car, mon cousin Jean, j'estime qu'il ne saurait y avoir trop grand relief de vaillance, de courage et d'amour, quand il s'agit du Seigneur Jésus..... Sus ! sus donc ! toujours nous serons ès voies de l'honneur. »

Cette lettre, que nous avons voulu transcrire tout entière, nous a montré le père aussi héroïque que son fils, et ces deux cœurs bien dignes l'un de l'autre. Il nous faut maintenant revenir en arrière, et remettre sous les yeux du lecteur une page que le vaillant chevalier emportait à ses nouveaux supérieurs.

M. l'abbé de Foy, curé de Paizay, écrivait le 6 janvier à M. Albrand : « Dieu seul sait la douleur que j'éprouve en me séparant de l'excellent abbé qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre. Je vous l'envoie avec confiance, sachant positivement que Dieu le demande. Le jeune homme me semble posséder toutes les qualités qui font les bons missionnaires. Je vous parlerais moins avantageusement de lui s'il n'était aussi humble. Mais cette vertu est en lui si profonde, que ceux mêmes qui l'ont dirigé dans ses études, n'ont pas toujours su l'apprécier. Sa foi, sa piété et son incomparable énergie me font espérer que je vous envoie un aussi bon ouvrier que celui que je vous adressai naguère de Châtellerault, dans la personne de M. l'abbé Bisch (1)... »

(1) M. l abbé Bisch était l'aîné d'une nombreuse famille, venue d'Alsace à Châtellerault. Le père, ouvrier très habile et contre-maître à la manufacture d'armes de cette ville, était surtout un vaillant chrétien qui

Le digne prêtre ne se trompait pas et celui qu'il appelait, dans cette même lettre, la fleur et les prémices de sa paroisse, devait lui faire honneur.

A peine arrivé à Paris, Godefroy, songeant à sa famille, lui écrit pour la consoler. Sa première parole est un cri de reconnaissance : « Dieu soit béni, leur dit-il! Me voici donc au lieu tant désiré! Mon voyage a été heureux et fort ordinaire, sauf une circonstance notable. Comme j'étais entré dans les flancs sombres du wagon, je me sentis bientôt entraîner loin des frontières du Poitou. Je voulus alors saluer du regard l'antique cité du duc Guillaume. Je sors la tête à la portière. A l'instant une brise, venue du Nord, saisit mon chapeau et l'emporta sur ses ailes rapides. Je suivis de l'œil mon heaume quelque temps; il se perdit dans un tourbillon de fumée vomie par l'infernale machine. Il aura pris sans doute son essor vers cette plaine fameuse, où tant de messires perdirent leurs armes et la vie, au temps du roi Jean-le-Bon.

» Vous verrez dans cette aventure, mes chers parents, un coup de main du Seigneur Jésus qui, ne trouvant sans doute pas ma vêture assez apostolique, permit ce divorce imprévu entre mon chef et mon chapeau. Je pris bravement mon parti, et, enveloppé dans l'antique houppelande de M. de Foy, je pus passer à Tours, à Orléans, à Paris, pour un fameux original. Erreur !

donna plusieurs de ses fils à l'Église. Joseph, dont il est ici question, fut missionnaire en Chine et mourut de la peste dans l'Ile de Haï-Nan, en 1859.

C'était un preux, un apôtre; et, le front bien appert, j'étais doublement sans paour ni reprouches.

» Mes chers parents, je suis ici dans la maison de Dieu et pareillement chez moi. Le cœur et l'esprit trouvent aux Missions un aliment abondant; il y a du travail et de la piété. La science et la vertu nous sont plus qu'à nuls autres utiles. De fortes études élèvent et ennoblissent notre intelligence; des relations toutes fraternelles, pleines de douceur, de liberté et de simplesse mettent le cœur à l'aise; une nourriture robuste rend nos corps à l'épreuve des fatigues et des travaux à venir. Je suis en compagnie de cinquante jeunes hommes, tous braves comme le jour, vaillants comme l'espée. Ce sont des enfants de sacrifice, que le Seigneur Jésus récompense au centuple dès cette vie. Oh! mes chers parents, que ma vocation est noble et sublime! Il est évident que je suis appelé à devenir un saint. L'important est de répondre aux grâces du Seigneur, et vraiment, en cette sainte maison, elles pleuvent sur nous, comme la rosée sur la plaine. J'ai toujours en pensée ma chère tribu. Je crois l'entendre s'exclamer : « En lice! en lice! Prie, prie! travaille! »

» Bénissez le Seigneur, mes chers parents, d'avoir choisi un de vos enfants pour un si noble ministère. Soyez humbles, mais soyez fiers aussi, car il n'en est guère, à ce que j'ai ouï dire, qui sachent faire, aussi généreusement que vous, les sacrifices. »

Dans les premiers mois de son séjour à Paris et malgré le travail ardent auquel il se livre. Godefroy sent le besoin de dédommager sa famille par des lettres

très fréquentes. Il en prend occasion pour donner à chacun les conseils de perfection. Avant d'être apôtre en Chine, il exerce son zèle près des siens. Et nous entendrons la Carmélite dire, en toute vérité, qu'elle devint la première conquête de son frère et qu'elle puisa, dans les lettres qui vont passer sous nos yeux, l'amour du sacrifice et la pensée de ne plus vivre que pour Dieu.

Il leur écrit donc peu après :

« Mes chers parents,

» Je vous disais dans une lettre : soyons fiers ! et de fait, cela nous sied bien, car nous sommes, de par Dieu ! gentilshommes de beau lieu ! Mais toutefois prenez-y garde, il s'agit de conquester un royaume, et pour prendre terre aux régions du paradis, il en coûte quelque peu, comme vous avez pu vous en convaincre. Vous allez voir maintenant, si le Seigneur Jésus n'a pas encore d'autres bons et féaux serviteurs. Oh! mes confrères ne sont pas tous des géants ; nous avons là de petits jeunes hommes qui sont vraiment frais et tendrelets comme des enfants ; nonobstant, ils ne laissent pas que d'avoir le cœur grand comme le monde. Les orages de l'océan, les labeurs pénibles des Missions ne les effraient pas.

» Tenez ! en voici un que sa noble mère a présenté elle-même aux fatigues et à la gloire de l'apostolat. Cet autre, beau jeune homme, apprend la mort de son frère dans les pays lointains; tantôt il brûle du désir

de voler sur ses traces et le voici. Il laisse, au sein de sa famille, un autre jeune frère qui soupire déjà après les périls et la couronne de ses aînés.

» Mais quel est ce géant à la mâle figure? C'est un jeune aspirant. Eh bien ! il a deux sœurs. Tu crois, Justine, qu'elles se lèvent à huit heures, et qu'elles font la cuisine!... Elles sont sœurs de Saint-Vincent de Paul; elles n'ont pas peur des champs de bataille, du sifflement des balles, des cris des gens d'armes, du frémissement des coursiers; elles pansent les blessures des preux et les plaies des guerriers.

» Voilà dans quel air de sacrifice je suis ! Je respire ici le dévouement ; il est à la mode parmi nous, c'est une chose ordinaire.

» Eh bien ! vive Dieu ! mes chers parents, élevons bien haut nos cœurs ; nous sommes de fière lignée et, s'il plaît à Nostre-Dame, nous ne demeurerons pas en retard. C'est bien là votre idée, n'est-ce pas, mon féal père ? Besognons bien, bonne mère, et par ainsi, la plus belle couronne nous attend ès frontières du paradis. Suivez-moi, petites sœurs, et je vous montrerai, pasque-Dieu ! que je suis votre aîné !

» Les quelques mots que vous écrivîtes, mon père, au revers d'une image, la veille de mon départ, ont fait l'admiration de MM. les Directeurs et de mes confrères. Voici ces paroles, que vous avez peut-être oubliées : « Adieu, mon cher enfant ! ton départ fait la gloire de ton père. Sois courageux ! Ne recule pas au martyre ! » Plusieurs ont pris copie de ces nobles paroles et nos jeunes missionnaires, dont plusieurs ont dû quitter

violemment le toit paternel, pour faire la volonté de Dieu, aiment à les citer dans leurs lettres pour réconforter des cœurs moins croyants, moins nobles que les vôtres.

» Ma bonne mère ne doute point que je ne garde aussi fort précieusement l'image qu'elle m'a donnée. Les paroles qu'elle écrivit derrière sont celles d'une mère, et la croix qui y est gravée m'exhorte à ne jamais faiblir.

» J'aime surtout ces mots si simples par lesquels ma mère termine la lettre que j'ai reçue dernièrement : « Mon cher fils, ton départ m'est bien cher, mais que la volonté de Dieu s'accomplisse ! » Je trouve là, dans ce vieux style, en cette écriture antique, une puissance de noblesse digne de la femme forte ! Jamais châtelaine ne dit mieux à son fils partant pour les guerres saintes...

» C'est cela ! continuons d'être les fidèles serviteurs de Dieu !

» Voulez-vous maintenant que je vous parle un peu de ma vie au Séminaire des Missions ?

» Eh bien ! mes chers parents, c'est une vie de famille que nous menons ici. Rien de plus beau que la franchise, la simplicité, la charité qui règnent au milieu de nous.

» Voyez-vous glisser et bondir, sous ces voûtes sombres, dans ces couloirs profonds, toute cette fière jeunesse ? C'est jour de promenade : vrai jour d'excursion et de mission. La cloche a donné le signal du départ. Elle me réjouit comme le son du cor; je crois entendre la meute aboyer dans la campagne et la bise

souffler dans les forêts. Schloff, ma fière cavale, où es-tu, que je broie l'étrier et presse tes flancs d'airain ? Mon imagination s'égare ; j'aime tant le désert, les bois, les montagnes !

» Voici les missionnaires. Celui-ci vient des frontières d'Espagne ; il a le teint pâle, les sourcils noirs, il porte encore le chapeau et les guêtres des Guérillas ; voyez comme il jette fièrement sur l'épaule gauche les pans flottants de son manteau ! Il a chassé l'ours sauvage dans les ravins des Pyrénées. Et cet autre, que vous prendriez pour un pèlerin de Saint-Jacques, avec sa chaussure gabaonite et son petit carik ? Ah ! c'est un vieux Breton : il a paru dans les camps avec distinction, il porte sur l'oreille le chapeau marin de sa patrie. Et cet autre n'est-il pas gaillard, sous un large feutre normand, en la façon des campagnards de notre plaine ? Pour moi, chers parents, cette allure me va fort. Je ne suis pas le dernier dans la lice.

» Voulez-vous que je vous fasse aussi mention de ma vêture ? Eh bien ! voici : je porte sur ma cuisse robuste le haut-de-chausses paternel ; sur la poitrine, le haubergeon, dont vous me gratifiâtes, cher père, s'il vous en souvient, pendant ces fêtes de Noël, où nous dormions sous la même tente et partagions la même couche. Églantine dira : je parie que le gaillard est toujours en pourpoint d'été ! Justement, toujours cette chère soutane un peu courte, que j'appelle ma cotte d'armes et que vous avez vue blanchie de l'écume des coursiers et de la poudre des champs.

» Oh ! petites sœurs, quand vous descendrez vos

génisses dans la vallée, vous en pourrez trouver quelques lambeaux aux racines du buisson, quelques franges aux rameaux des grands arbres. Oh ! chère soutane, vieux et fidèle serviteur et compagnon de mes courses, tu ne quitteras mon flanc qu'au temps où je ne pourrai plus te ceindre ; encore ne confierai-je ta précieuse dépouille qu'aux montagnes du Thibet ou peut-être aux glaces de Mandchourie. Il ne me manque donc rien, fors mon heaume qui est allé s'abattre dans les plaines du Poitou. Mais on m'a baillé un vieux tricorne qui me coiffe supérieurement.

» Avant le départ, on nous sert un brouet spartiate, du fromage frais, comme aux anciens guerriers persans, des noix et des figues sèches, comme jadis aux lutteurs de la Grèce. Le signal est donné, la soutane troussée ; bientôt les fortifications de la ville sont franchies, la campagne s'ouvre devant nous ; neige, frimas, ruisseaux, collines et mêmement hallebardes, rien ne nous arrête, fors, vers le temps de la méridienne, un solide repas, qui devra réparer nos forces épuisées par quatre ou cinq heures d'une marche rapide.

» Eh bien ! chers parents, quelle fière vie ! Mais comptez que, nonobstant la bravoure et l'audace de mes confrères, je ne laisserai pas que de me faire connaître. Je leur ai bien donné déjà quelque notice de ma valeur et prud'homie, si bien que déjà ils m'appellent l'*Intrépide !*... C'est cela ! ne cherchons qu'à procurer le gloire du Seigneur Jésus. »

« Je suis allé passer, cette semaine-ci, deux jours à la campagne, avec huit de mes confrères, écrit-il le

26 février. C'était précisément le lundi et le mardi gras. Je vous donne à penser quel agrément nous avons pris. C'était un souper champêtre, c'était un laisser-aller et une gaieté que les missionnaires seuls connaissent. La nuit venue, nous fûmes d'avis d'allumer un grand feu et de nous coucher autour, et d'ailleurs, personne ne délaça même une pièce de sa vêture ; et nous voici étendus sur des nattes, à nous esjouir et à chanter ensemble les bois, les montagnes, les déserts, les preux et les combats, les exploits et l'arène des apôtres... Celui-ci nous accompagne de la harpe, cet autre de l'accordéon, pour moi, me relevant quelquefois de ma couche, je les surprends tous par l'impétuosité de mes bonds, par la fierté de ma prestance chevaleresque... A brief dire, ce fut une nuit mémorable... Allons ! mes chers parents, du cœur, du cœur, vive Dieu ! et rien ne pourra nous résister ! Je vous écrirai plus longuement dans quelque temps ; mais je vais avoir besoin de travailler courageusement, ce carême, car je tiens à paraître avec quelque honneur dans la lice d'un examen qui se prépare. »

CHAPITRE II

Il ressuscite la chevalerie. — Une promenade. — Un vieil apôtre des Indes. — La salle des martyrs. — M. Charrier. — Comment, par vertu, le chevalier apprit à fumer. — L'amour de Dieu. — Jules devient gentilhomme. — Souvenir de jouvence. — Le Cœur de Jésus.

Si intéressantes que soient les lettres de Godefroy à sa famille, c'est surtout dans sa correspondance avec son cousin que nous retrouvons le charme des récits, mêlé aux plus sublimes pensées. On ne nous pardonnerait pas d'y retrancher quelque chose.

Au mois d'avril **1857**, il lui écrit :

« Mon cher cousin,

» La tunique d'allégresse et l'esbat des festins ont remplacé le cilice et la cendre du temps de pénitence. Nous avons mangé l'Agneau Pascal, et tout aussitôt mes yeux ont été illuminés comme ceux de Jonathas. Mais pasque-Dieu ! mon cousin, tu n'as pas reçu ma lettre, et le héraut qui te la devait remettre n'a pas été fidèle ! Tu auras dit : Ah ! ah ! le féal se veut taire !... Non pas, mon cousin, non ! vite entrons en lice, et combattons à armes courtoises. Je t'aime trop pour laisser se dessécher le fleuve de notre affection...

» Bref, je ne prétends pas te tracer un tableau de ma vie et de mes petites aventures ; je te renvoie à cet effet aux manuscrits que tu trouveras au toit paternel... Tu liras donc mes lettres là-bas, d'autant, mon cousin, que je te fais une loi de continuer avec ma famille ces rapports d'amitié qui existaient autrefois.

» Tu aimes mon père, la sœur de ta mère, et mêmement ces petites pucelles... Voici que mon frère devient jeune homme, tu me remplaceras auprès de lui : bref, sers-lui de frère ; moule son cœur sur le nostre, et par ainsi, il sera vaillant. Viens, mon cousin, viens boire à la maison le lait de nos génisses. Nos sœurs laveront tes pieds poudreux dans le miel et la crème. Viens donner le frein à ce poulain farouche dont je n'ai jamais pressé les flancs.

» Le matin, quand tu descendras dans le vallon, médite comme le vieux Isaac. Je serai avec toi de cœur. Puis tu prendras les engins de chasse, et quand, dans la vesprée, tu partageras les dépouilles en mangeant le butin, réserve à ton frère une part abondante. Assis à la porte de la chaumière, tu fumeras avec mon féal père le calumet de paix. Puis tu prendras ton repos sur la natte de l'Indien, où sous les grands chênes de nos vallons ; je serai à tes côtés et nul n'osera nous esveiller.

» Que te pourrai-je narrer ? Ah, si tu respirais l'odeur de ma tente ! Tiens ! je veux jeter sur ces feuillets un peu de la cendre savoureuse de mon calumet. Flaire, cousin ! Penses-tu que la vesture d'Ésaü fut plus odorante ?

» Sans doute, il t'apparaît bien que je suis très heureux aux Missions ? A vrai dire, la main de Dieu est là; je te l'avoue, j'ai grande confiance en ma vocation : aussi je marche à plein cœur dans la carrière... Tu diras: tu dois avoir trouvé là-bas de vaillants jeunes hommes! De fait, oui, de bons, sages, pieux, aimables, vertueux; mais, soit dit entre nous, pas d'aussi vaillants que ton cousin. Toute force, ô frère, se trouve, je crois, au cœur; las! aussi grande faiblesse! Ainsi, moi qui me ferais ardre (1) pour mes amis, que penses–tu que je fasse, si mon Jésus me touche au flanc gauche d'une des filles de son carquois ? Seigneur, lui dis-je, ès devis privés, prenez mon cœur, et je me charge de vous conquester le monde ! Et de fait, je ne suis que cœur, je le sens bien. Tiens, vive Dieu! je le sens battre et rugir quand tout se tait. Ah ! quand j'aimerai Jésus, je ferai grand bruit sur terre !...

» Bref, quand j'arrivai aux Missions, on n'avait, à ma grande surprise, nulle notice de chevalerie, ni prud'-homie. Moi, que les cris de guerre et le hennissement des coursiers esjouissent, qui aime la lance, toute armure de bataille, et tout engin de chasse, j'en demeurai esbahi... Un jour, on récitait en quelque lecture : « Les bons chevaliers du Seigneur moururent tous vaillamment. » A ces mots je lève mon front bruni, je secoue ma chevelure noire... Pas un œil émotionné ! Vive Dieu ! me dis-je, où sont mes frères d'armes d'antan ?... J'ai compris qu'il me fallait opérer

(1) Brûler.

quelque réaction, et voici que la courtoisie chevaleresque est en honneur, et ton frère et le chevalier Bayard ne sont pas deux !

» Mes confrères m'appellent le chevalier, l'intrépide; et de fait, cousin, je leur ai baillé en toute encontre des marques d'une valeur notable. Mes directeurs aiment mon caractère décidé et mon allure hardie, et M. le Supérieur me prit bientôt pour un fier montagnard. A la rescousse ! A la rescousse ! mon cousin. Le temps des choses sérieuses est advenu. Entrons fermement dans la lice du Seigneur.

» J'aurais sans doute bien d'autres choses à te conter, mais il faut réserver une matière à la prochaine épître; d'autant, mon cousin, que tu me feras plaisir de me faire quelques questions. Il est maintes choses que peut-être tu voudrais savoir, et auxquelles je ne pense même pas. Mais je tiens à ce que ma première lettre te tombe ès mains...

» Oh ! oh ! mon œil fauve plonge en ma boîte à tabac : ventre de biche ! Il y a quelque sorte de pénurie !..... Porterai-je de ce pas le haut-de-chausses paternel au Mont-de-Piété ?.. C'est impossible !.. Mais, mon honoré frère, il faut pourtant fumer !... Quand donc tu trouveras quelque héraut fidèle, baille-lui pour moi un bon paquet de tabac, ou mêmement, des cigares. — C'est, vois-tu, le charme de la tente... De plus, mets dans la lettre que tu m'escriras quelques timbres-poste, afin que je puisse te répondre librement, car ma bourse court à déclin.

» Tu voudrais savoir peut-être quand je serai envoyé

aux Gentils... Quand il plaira à Monseigneur Jésus ; car du jour où il me dira « *Armiger, transeamus !* — *Adsto !* Écuyer, marchons! — Me voici! »... Possible, partirai-je à Noël. Les appels aux Ordres vont avoir lieu, j'ai passé mon examen, et j'ai bien quelque confiance d'être appelé au diaconat.

» Je m'aperçois, chemin faisant sur ce vélin, que tu devras avoir quelque labeur à déchiffrer cet escrit ; encore n'est-ce pas tout. Il y a plus d'une sorte de négligence; les pensées sont jetées là, pêle-mêle, comme seraient tronçons d'épées, débris de heaumes, fracas de lances, ains tu agréeras bien tout cela pourtant, n'est-ce pas, mon cher cousin ? Au reste ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous. C'est du cœur qu'il nous faut, à nous. Eh, frère, mon cœur n'est-il pas toujours en ma dextre ? — Toujours ! toujours ! mon bien-aimé cousin : je vais quitter ta chère compagnie. Compte sur mon cœur, frère. Il n'y a plus guère ici-bas de vraie amitié ; ains les flots de la mer ne seraient pas suffisants à détruire notre vieille et doulce affection. »

Un peu plus tard, le 20 mai 1857, il adresse de Meudon la lettre suivante :

« Jour de promenade, d'excursion et d'aventures, mon cousin. A quatre heures je laçai mes guêtres et esveillai au son du cor nos pèlerins endormis. Sus ! sus !.. Bientôt toute notre troupe est équipée et nous partons dans un tourbillon de poussière. Déjà l'air de la campagne vient dilater nos poitrines. Après la dévotion du matin et le déjeuner, chacun s'élance dans

les grands bois qui environnent notre castel. Nous pouvons bien cheminer quatre ou cinq lieues sans quitter les sentiers obscurs de la forêt.

» Pour moi, je connais déjà tous les détours et retraites, comme le chevreuil les ravins des montagnes. Je me précipite à travers le fourré, et, en hardi chasseur, je m'ouvre des chemins emmy les ronces et les épines ; je me glisse en l'herbe et l'ombre des grands chênes. Dressons-là notre tente, car nous avons trouvé la paix et solitude du désert. J'ouis tout près les gémissements plaintifs des tourtourelles ; les petits oiseaux ramagent ès palmes verdoyantes. Nous sommes bien là, mon cousin, sous l'ombre de ces arbres et cette natte de verdure.

» Devisons, car j'ai là, dans mes heures, quelques feuilles de vélin.

» Si mes lettres, à ton dire, te causent quelque liesse, les tiennes me sont aussi fort agréables, d'autant que j'y vois toujours ton excellent cœur de frère. Tu m'offres ta bourse sans façon, avec cette prud'homie qui t'est spéciale. Mais garde pour toi, mon cher cousin, ces quelques sols que tu gagnes au labeur des escoles.

» D'ailleurs je n'en saurais tirer grand profit, car, vois-tu, je suis là en compagnie de maints pôvres gentilshommes, esquels je n'ai pas le cœur de refuser ma substance. Viennent-ils frapper en ma tour magne, j'abaisse le pont-levis, avec la courtoisie que tu me sais : « Salut, père Chicard ! me dit un fier Breton ; avez-vous du tabac ? » C'est tout dire... je partage mon tabac et mon argent et le congédie, lui promettant le secours

de mon bras en toute rencontre. Tu comprends, mon cousin, qu'avec cette largesse, le plus beau trésor tombe bientôt en mésarroy. Certes! tu vois que j'ai là des amis. Toutefois, j'en ai laissé quelques-uns en notre vieux Poitou, qui sont, j'estime, incomparables. Je leur ai écrit dernièrement, et ils m'ont répondu avec le cœur le plus tendre : tu les verras du reste à l'ordination, et je te charge d'embrasser pour moi ces frères d'armes.

» Bref, mon cher cousin, je vais répondre à quelques questions de ta dernière lettre. Un vieil apôtre des Indes espérait partir ces derniers temps. Comme donc il attendait un vent favorable, la main du Seigneur s'est appesantie sur la tête blanche du vieillard, si bien que nous avons pensé que le mal irait à trespas. Pasque-Dieu! tu aurais vu ce missionnaire, jadis si robuste, maintenant grevé d'infirmités et tout estendu sous sa tente.

» Une nuit que je veillais à ses côtés, il poussait des soupirs lamentables qui me faisaient faire de merveilleuses réflexions. « Mon doux Dieu, me disais-je, comme toute temporalité est éphémère et caduque ! Ce héros, que vingt-cinq ans de grands labeurs et de pénibles missions n'ont pu terrasser, que jamais les abymes des flots, l'aridité des déserts, les horreurs des forêts, les rugissements des bêtes n'ont fait trembler, qui n'avait pas quitté la croix un seul jour, depuis qu'il l'avait posée sur sa cuisse nerveuse, eh bien ! le voici à présent, non plus sous la tente sauvage, au milieu de ses Indiens épars, avec ses tribus errantes, ains emmy le pays de

France, auquel il comptait avoir fait ses adieux pour toujours. Pourtant il estait fort comme le chêne des montagnes ; mais la hache du temps l'a ébranlé, et les orages de sa vieillesse tempestueuse ont effeuillé toute sa vigueur. Ne reparaîtra-t-il jamais dans l'arène? Las ! il voudrait embrasser une dernière fois ses pôvres enfants des Indes !...

» Mais voici que sa jeunesse, mon cousin, s'est renouvelée comme celle des aigles ; au premier soleil de mai, il s'est relevé de sa couche, il s'esjouit comme le vieux Jacob ; il ira aux Indes pleurer une dernière fois sur le cou de ses fils, et y mourir ; il partira, car ses forces sont revenues et, derechef, il est puissant à entrer en campagne et à combattre, comme Caleb, *Potens tam ad bellandum quam ad gradiendum.*

» Ce nous est un bel exemple, mon cher cousin, de besogner vaillamment, pendant que nous sommes emmy la fleur de nostre jouvence, avant qu'advienne l'hiver et le déclin de nostre asge.

» Mais laissons la compagnie de ce bon vieillard et passons en la salle des Martyrs, dont je te vais donner quelque idée (1).

» Eh bien ! suis-moi, mon cousin, courbe les genoux et baise tout d'abord le crucifix, encore teint de sang, que le Vénérable Borie portait en son martyre. En la

(1) Cette salle dite des Martyrs était alors au premier étage du Séminaire. Afin d'en faciliter l'accès aux pieux visiteurs, on a descendu au rez-de-chaussée, dans une chambre, à gauche de l'entrée principale, ces précieuses reliques qui ne sont plus dans l'ordre suivi ici par notre chevalier. Cette salle est d'ailleurs enrichie de nouveaux trophées.

dite salle tu verrais, appendues aux parois, toutes manières de grandes peintures chinoises représentant les passions, souffrances, saints combats, et divines prouesses de ces braves héros. Viens, viens et vois les martyrs avec les couronnes dont les a couronnés le Seigneur! Là, Mgr Borie attend, à genoux, le coup d'espée qui le dépeschera aux royaulmes éternels ; le sang descend de son cou sur sa blanche poitrine qui est bientôt tout empourprée ; la vie s'échappe à flots de ses larges blessures, il incline sa tête, comme un géant, il tombe tel qu'un grand chêne au milieu des forêts ; ses restes, plus précieux que l'or et le topaze, demeurent ès mains des chrétiens, mais sa glorieuse âme est emportée par les Anges aux rives du Paradis. Vive Dieu ! mon cousin, ce héros n'est point mort comme meurent les lâches : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est Abner.*

» Passons un peu plus loin et vois le Vénérable Marchand à sa colonne. Les bourreaux sont là, avec leurs engins et vaisseaux de torture; ils engraissent dans ses cuisses nerveuses leurs armes cruelles et ne les retirent pas en vain : *Gladius non est reversus inanis;* ils trempent dans les muscles de ses bras leurs pinces brûlantes et ravissent à son généreux sein de grands lambeaux écarlates. Pour notre martyr, les yeux fixés au ciel, il attend le son de la trompette angélique pour entrer dans les rangs des armées et vertus du Seigneur.

» Mais, avançons encore et nous trouvons le pieux Schœfler. Qui osera porter la main sur ce christ du Seigneur? Il est aimé et chéri par les fils de Dieu

et par les enfants des hommes. Son bénin voult (1) est tout resplendissant de candeur, d'amabilité, de douceur, de pureté, et c'est encore un charme pour ceux qui l'ont connu de penser à sa grande simplesse et bénignité. Tout le monde l'aimait, comme une mère aime son fils unique; il faut une armée pour arrêter la foule des chrétiens qui se précipite et veut ravir son apôtre à la cruauté des païens. Bientôt, le glaive meurtrier tombe sur son cou, pur comme les lys, cependant que d'un admirable sourire il salue le trône de Dieu où les vainqueurs vont s'asseoir. *Qui vicerit, dabo ei sedere in throno meo.*

» Enfin, voici le tableau qui représente la scène glorieuse du martyre de notre Vénérable Cornay (2). Le corps, ou plutôt le tronc mutilé de l'apôtre, gît tout baigné dans son sang, son chef défiguré, ses bras et ses jambes, desséchés et flétris sous les chaînes de fer et dans l'ombre des prisons, sont estendus dans la poussière. Las! les missions avaient perdu un héros, l'Église militante un guerrier d'élite qui ne frappait aucunement l'air, mais à dextre et à sénestre avec beaucoup d'assurance. Ains notre compagnie avait un martyr de plus, et le ciel un nouveau bienheureux.

» Voici bien, à mon advis, une merveilleuse couronne pour nostre vieux Poitou... heureuses les entrailles!... heureuses les mamelles!... heureux surtout ton cousin, s'il peut seulement marcher de loin, sur ces traces sanglantes !

(1) Visage. — (2) Missionnaire poitevin.

» Mais que sont cette pirogue audacieuse et ces hardis plongeurs ? Que cherchent-ils pendant les ombres de la nuit et dans ces flots amers ? Ils cherchent les restes précieux du Vénérable Bonnard. Les païens, pour les ravir à notre vénération, ont jeté son corps à la mer ; mais les anges veillent sur lui ; le précieux dépôt ne deviendra point la pâture du Léviathan, il ne sera point absorbé par d'intolérables ondes ; une lumière céleste indique où reposent les restes sacrés qu'on retire bientôt du sein de l'abyme.

» Mais vois-tu, mon cousin, sur ce même tableau, descendre du sommet des montagnes dans la plaine, ce vénérable missionnaire? C'est Mgr Retord, le patriarche des missions, lequel accourt avec ses catéchistes, embrasser les précieuses reliques de son ami.

» Il reste bien encore plusieurs tableaux, dont je ne te parle pas ; car ce ne sont plus les martyrs de notre France, mais bien les enfants de la Chine qui paient aussi leur tribut de souffrances et de sang. En de grandes châsses, tout autour, sont enfermés les ossements de tous ces bons chevaliers du Seigneur que je t'ai nommés ; de plus, ceux des Vénérables Jacquard et Gagelin... puis maints objets qui ont appartenu à ces héros. Là, tu verrais la grande cangue de Mgr Borie et le rotin qui déchirait ses membres, ailleurs son calice et sa patène, avec lesquels chaque missionnaire doit célébrer une fois la messe, avant que de passer aux Gentils.

» Par ici, le tapis sanglant sur lequel le Vénérable Cornay a achevé son sacrifice... quelques poils de sa

barbe, quelques mèches de ses cheveux ; plus loin, les chaînes de M. Bonnard ; la chevelure de M. Chapdelaine et son humble chaussure. Tiens, voici la boîte à lettre de M. Schœfler ; celle à tabac du Vénérable Jacquard : bref, un couteau, un couvert chinois, une théière, un coussin et maints objets de ce genre, tous recueillis avec soin.

» Dans les tableaux, il y a toujours aussi grand appareil de troupes, d'officiers, de mandarins sur leurs éléphants ; puis les tam-tam..... puis la foule, puis les martyrs et leurs cangues... Ici les chrétiens sont étranglés, là battus et frappés du rotin, là leur tête tombe sous le glaive : mais partout les pennons vénérés de Nostre-Seigneur triomphent. Oh ! les généreux héros! ils ont livré leurs corps au supplice pour Dieu, ains ils ont mérité des couronnes éternelles. Salut donc à nos martyrs qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau ! Chastes Nazaréens du Seigneur, vous êtes plus éclatants que la neige des montagnes, plus blancs que le lait des biches dans les déserts, plus beaux que l'ivoire antique et plus radieux que le saphyre.

» Mais c'est assez deviser, mon cousin, je vais quitter ta chère compagnie et courir un peu les bois. Pasque-Dieu ? que n'es-tu-là ? nous irions battre ensemble la forêt : que ce me serait doux ! Jamais ! depuis quinze ans, nous n'avions passé si longtemps sans nous voir ! Ah ! ah ! ah ! il est dur de quitter mon vieux père, ma bonne mère, mon cousin si aimé, et mes autres amis, mais il est bien doux, d'autre part, de suivre Nostre-Seigneur Jésus!

» Là-dessus, mon cousin, prête l'oreille : je vais faire résonner tous ces bois de ma voix sonore. Je chante quelque fanfare et tu croiras ouïr le cor du bon Roland... Mais j'ai baillé l'éveil et découvert ma retraite. Des confrères ont entendu ma voix et s'écrient : C'est le chevalier Chicard! Allons! vive Dieu! je m'en vais mener ces jouvenceaux à l'excursion. Ils n'en trouvent guère de ma trempe, quand il s'agit d'un coup de main, d'une course, castille, emprise, tournoy et bahours. A brief dire, je suis toujours le chef ès adventures.

» Raconte ces prouesses à nos amis de Poitiers ; ils en seront grandement esjouis, voyant que je ne forligne pas et fais honneur à ma bannière!

» Tu me trouveras, cher cousin, sous les remparts de Jérusalem-la-Sainte, la lance au poing et le pied dans l'estrier : je te baille rendez-vous là, mon cher ami, et en attendant je t'embrasse avec un cœur qui ne s'est peut-être jamais trouvé, fors pourtant du XII^e^ au XIII^e^. C'était la grande époque !

» Te souvient-il, gentil cousin Jehan, de ces fiers refrains que nous avions composés ensemble et que j'aime tant à redire en mon donjon ?

« J'aime à piller la nuit à la faveur de l'ombre,
Quand gronde l'aquilon et quand brille l'éclair,
Aux roulements des cieux je mêle ma voix sombre
Et du sifflet aigu je fais retentir l'air.
Quand presse le danger, j'aime à dresser la tête
Et comme l'aigle altier qui plane dans les cieux,
Hardiment, je m'élance au sein de la tempête...
Le fer au poing, l'éclair aux yeux !... »

» Ou bien cet autre d'une chanson vendéenne ?

« Enfant de la bruyère,
Barde de fer ton flanc ;
Au toit de la chaumière,
Plante le drapeau blanc. »

Faisons trêve quelque peu à ces gracieux récits où la piété se mêle aux fantaisies de l'imagination. Plusieurs des lettres de Godefroy, avons-nous besoin de le dire ? nous ont fait assister, nous convieront encore à des scènes plus merveilleuses qu'imitables. Nos jeunes lecteurs surtout se méprendraient sur le but que poursuit la publication de ce livre, s'ils y trouvaient une invitation, même lointaine, à copier certaines allures propres à notre héros et qui demeurent son caractère inimitable.

Redisons-le pourtant, au risque de nous répéter, notre chevalier était scrupuleux en fait d'obéissance.

Nous avons ici le précieux témoignage de son confesseur, M. Delpech, Supérieur actuel des Missions-Étrangères. « Pendant les vingt mois qu'il passa parmi nous, affirme ce dernier, malgré une tenue trop souvent négligée, et des allures qui tenaient à sa nature exceptionnelle, la conduite de Godefroy fut irréprochable et son influence pour le bien décisive, comme partout, sur tous ceux qui l'approchaient. »

Qu'on ne nous objecte pas l'usage du tabac qui semble une imperfection et dont le souvenir revient souvent dans cette correspondance. Nous avons déjà répondu dans la préface. Mais il ne sera pas sans intérêt de dire ici comment il contracta cette habitude.

Il y avait au Séminaire des Missions, quand notre héros y arriva, un vénérable missionnaire, nommé M. Charrier, qui avait subi au Tonkin toutes les tortures d'un long martyre. Le rotin des bourreaux avait si profondément labouré son corps que des lambeaux de chair s'étaient détachés de ses flancs. Des plaies toujours béantes, bien que cicatrisées, le rendaient tout infirme et l'empêchaient de se tenir assis : « Ah! disait-il en pleurant, j'ai connu toutes les horreurs du martyre, mais je n'en méritais pas les honneurs, et c'est pour cela que je suis condamné à vivre ! Oh! j'avertis tous nos missionnaires, ajoutait-il, qu'ils doivent garder sans cesse la présence de Dieu, car il est perdu, loin de sauver les autres, celui qui ne vivra pas toujours sous le regard divin. »

Soit par habitude, soit pour se distraire de ses souffrances, le vieil apôtre fumait souvent. Godefroy s'éprit d'admiration pour ce saint athlète qui avait de si près entrevu la palme du martyre. Son enthousiasme alla même jusqu'à lui emprunter l'inévitable calumet, considéré comme un moyen d'apostolat et un symbole de paix parmi les nations de l'Asie. Afin donc d'imiter jusqu'au bout son modèle, le chevalier qui n'avait jamais fumé à la maison paternelle, non plus qu'au Séminaire, comme on le devine sans peine, ne voulut point négliger cet élément de succès pour ses futures conquêtes. Poussé par ces motifs, il demanda et obtint l'autorisation du Supérieur.

M. Albrand était un homme éminent et pratique. Ses successeurs ont hérité de sa clairvoyance et de ses

vertus. Habitués à former des hommes d'avant-garde et des soldats du Christ, ils savent discerner les aptitudes de chacun, préparer ces intrépides pionniers de l'Évangile et de la civilisation. Ils excellent à développer en eux cette puissance d'action, ces saintes initiatives indispensables dans le milieu où se trouveront plus tard leurs missionnaires.

Autrefois, les amis eux-mêmes de notre Godefroy s'étaient étonnés de l'ardeur qui le poussait vers les souffrances et d'effrayantes austérités. Quitter le toit paternel pour coucher dans la feuille des bois, entreprendre, pieds-nus, des pèlerinages lointains, dormir sur le carreau d'une cellule, manger, en dépit des répugnances naturelles, ce que tous les autres refusent, étudier la théologie revêtu d'une cuirasse, tout cela peut paraître étrange, tout cela pour lui était sanctifiant.

Les riches natures sont sujettes aux violentes tentations et, pour les vaincre, il faut des luttes héroïques. Le monde les appelle extravagances, excentricités inutiles ; l'Église les nomme, avec saint Paul, les saintes folies de la croix. Notre jeune étudiant les avait affrontées pour dompter sa nature. Mais, dès l'âge de dix-huit ans, il pouvait dire sans orgueil et dans une confidence très intime : « J'ai subi de terribles combats, d'effroyables luttes avec moi-même, mais, Dieu merci, je vis en pleine paix et toute tentation mauvaise a cessé ! »

La mortification avait triomphé.

Mais rendons la parole à notre chevalier. Il écrit encore à son cousin :

« J'ai répondu par deux fois fort amoureusement, de

ce cœur que tu me sais, à nos amis de Poitiers. Eh ! mon cousin, je frappe du cœur d'une façon peu commune. Quel relief de cœur parfois en mes escrits ! J'en suis étourdi moi-même. Ains une chose m'a bien rassuré. J'ai lu plusieurs épistres du bon saint François de Sales ; il escrivait à chacun de ses amis de telle sorte qu'on croirait sans peine que celui auquel il s'adresse est toujours son unique et son meilleur. Ah ! vive Dieu ! il montre bien un cœur plus large que le mien ; aussi ai-je pris avis de ne me jamais départir de la grande dilection que je montre à mes amis.

» Ah ! si seulement je pouvais bien aimer mon Seigneur Jésus ! Eh ! mon bon cousin, nous sommes ses chevaliers ; nous allons bientôt entrer dans la lice. Mon Dieu ! quand je pense que journellement nous lui pourrions bailler cent Philistins ! Et compte, mon cousin, que Nostre-Seigneur est bien plus grand que Saül, fils de Cis, bien plus beau que David, lequel était, au temps de jouvence, tout blond et si vaillant, qu'il mettait les lions en pièces : mêmement plus aimable que le bon Jonathas qui chérissait David comme son âme. Eh bien ! vive Dieu ! messire mon cousin, tâchons donc de bailler quelque gloire à nostre divin Sauveur !

» Ventre de biche ! Quelle interminable missive ? Quand je suis en ta compagnie, mon cousin, je ne me lasse non plus que le bon Jacob avec sa chaste cousine, la belle Rachel. Il faut pourtant se haster un peu.

» Pour ce qui est de mon petit frère Jules, tu m'as grandement esjoui. Cet enfançon, selon ton dire, donne,

depuis qu'il a vesti la soutane, des étincelles d'une fort notable prud'homie. Dieu en soit béni ! Nous en ferons quelque jour un gentilhomme. Mais pasque-Dieu! si nous n'étions là, possible, ses amis, un peu trop pucelles, à mon avis, lui eussent fait oublier la noblesse de son sang, et, de lance, avec le temps, il serait allé tout droit en quenouille !

» Il est un parti que je te voudrais bien proposer. Si tu pouvais, mon cher cousin, emmy la paix des études et la trêve des tournois, mettre de côté quelques livres parisis, eh bien ! ce vous serait beau de venir tous deux, Jules et toi, me voir, ces vacances. Eh, mon Dieu ! mes frères, prenez dedans les estables de mon père deux bonnes cavales, jetez sur vos épaules robustes vos arquebuses à pierre et descendez, en giboyant, devers les campagnes de l'Isle de France. Vrai Dieu ! Si je vous découvrais quelque jour des hauteurs de mon castel, si je voyais vos deux coursiers s'esbattre sur la voie poudreuse, comme tantôt je me précipiterais à votre chère encontre !

» Cependant, comme vous serez quelque peu fatigués des labeurs des escoles, vous pourriez peut-être venir dedans ces chars à vapeur, qui nous mènent aujourd'hui d'un si beau train. Pour petit Jules, il serait content de me revoir. Ce lui sera dur de passer ses vacances sans son frère ! En l'ombre des nuits il prenait naguère son repos dans ma main caleuse. Venait l'aube illuminer nos campagnes, je secouais le petit de dessus ma dextre : Sus ! Sus ! petit frère ! et nous courions joyeux aux estables, conduisant les troupeaux

de notre père dans la plaine. Mais Dieu veut que nous soyons pasteurs des peuples ! »

Au commencement de janvier 1858, il lui écrit encore :

« Pasque-Dieu ! mon cousin, je suis bien en retard ! S'il te plaît dorénavant, je te ferai escrire par mes pages, car :

« Un vieux sire chastelain
Laisse escrire le vilain ;
Sa main digne,
Quand il signe,
Égratigne
Le vélin. »

Et puis, je suis bien grevé de besogne et navré de grands labeurs ; le temps s'enfuit rapidement et notre pôvre vie s'effeuille si vite, qu'il nous faut dépescher de porter des fruits. Allons ! pardonne ce retardement, car le cœur n'y a point de part.

» Que te vais-je conter, cher cousin, et où irons-nous de ce pas ? Vais-je poser mon casque sur mon doigt et nous diriger sur la plage que regardera la visière ? Planterons-nous nostre tente dans les lieux où le vent fera flotter mes aigrettes ? N'allons point tant à l'adventure. Monterons-nous au royaulme de paradis, en la compagnie de tant de héros, emmy ces grandes armées où commande saint Michel dans les jours de bataille ? Veux-tu venir au désert, dans les monts, au milieu des tribus sauvages, à la chasse, à la guerre, dans les esbats d'un tournoy, les fanfares d'une jouste, les vail-

lantises d'un pas d'armes ? Sellons nos chevaux pour entrer en campagne. Oh ! Vive Dieu !

« Où donc est mon dextrier?
Mon cœur ploie
Sous la joie,
Quand je broie
L'estrier ! »

» Vais-je te lancer sur une pirogue chinoise et remonter avec toi les ondes mugissantes du fleuve bleu ? Ferons-nous naufrage avec Mgr Pélerin, et, comme lui, jetés sur les rochers par les vagues en furie, n'aurons-nous pour nourriture qu'un peu de tabac mouillé pour soutenir nostre âme ? Las ! Il pensait bien, le digne seigneur, que Dieu le voulait recueillir en son royaulme ! Se jetant à l'ombre d'un genévrier, comme fist saint Élie, en la vieille alliance, il demandait à son âme qu'elle mourut, *petivit animæ suæ ut moreretur*. Mais Nostre-Dame, qui est une si pitoyable mère et l'estoile des pauvres marins, l'a ramené à fleur de vie. Ains je t'ai déjà conté ce naufrage et tant d'autres choses que je n'ai plus rien à t'apprendre.

» Veux-tu descendre ès temps de notre jeunesse où nous estions sous la tente avec nos pères et paissions les troupeaux dans les champs ? Eh bien ! viens en l'antique manoir de nostre aïeule...

(Voir plus haut cette page ravissante où le chevalier dépeint sa première enfance sous le toit de sa grand' mère.) Puis il continue :

» Allons maintenant au moulin de ton père. L'ouïs–

tu battre en les nuits sombres et mesler aux flots et bruissement de la bise dans les grands peupliers ses accents lugubres ? Ton vieux père y est sans doute, à cette heure, enveloppé dans son manteau. Je gage qu'il passe la farine aux pauvres gens. Peut-être jette-t-il furtivement ses filets sur la grève ou sous le castel hospitalier de mon féal père. Penses-tu que nous y trouvions des cœurs amis ?

» Oh ! mon noble père et ma tendre mère n'ont plus tant de joie qu'ès jours passés, ils n'ont plus, comme jadis, tous leurs enfants en leur sein. Quelques-uns, qui étoient vaillants comme les petits des lions, sont bien loin, et quelques-unes de leurs filles sont aux escoles. Quand ils rentrent, le soir, dans la grande salle, ils ne voient plus tous leurs fils se ranger autour de la table de famille, ils ne les ont plus dans l'âtre de la vieille cheminée ! Voici bien là leurs portraits, leurs lances, leurs fusils ; voici bien, chers parents, les espées, les engins de guerre ou de chasse de vos fils, voici leurs couteaux et leurs calumets, puis des scènes de chevaleries, puis des sculptures, à brief dire, toutes manières de dépouilles qu'ils vous apportaient aux jours de vos festes. Ains ils ne sont plus là ! Viendront des jours desquels l'écriture dira : *Non mihi placent,* ils ne me plaisent plus. Eh ! qui apportera à mon père des fruits de la chasse ?

» A cette heure, je me vois sous la tente à panser mes blessures ; j'ai là du sable qui chauffe. C'est un simple cela, mon cousin, nos pieuses châtelaines n'auraient pas imaginé que l'arène sanglante, où combattaient

les preux, pût devenir un remède à soigner leurs plaies. Charles XII^e^ fut six mois sans quitter ses bottes, et voici bien déjà longtemps que je n'ai pas lacé mes guêtres pour une excursion notable. Et je disais à Notre-Dame : Ma chère Dame, vostre honoré Fils me veut-il finalement laisser en ce méchief ? Mais non, vive Dieu ! il y a une réponse de vie et j'espère, aux premiers jours, reprendre les fatigues de la campagne.

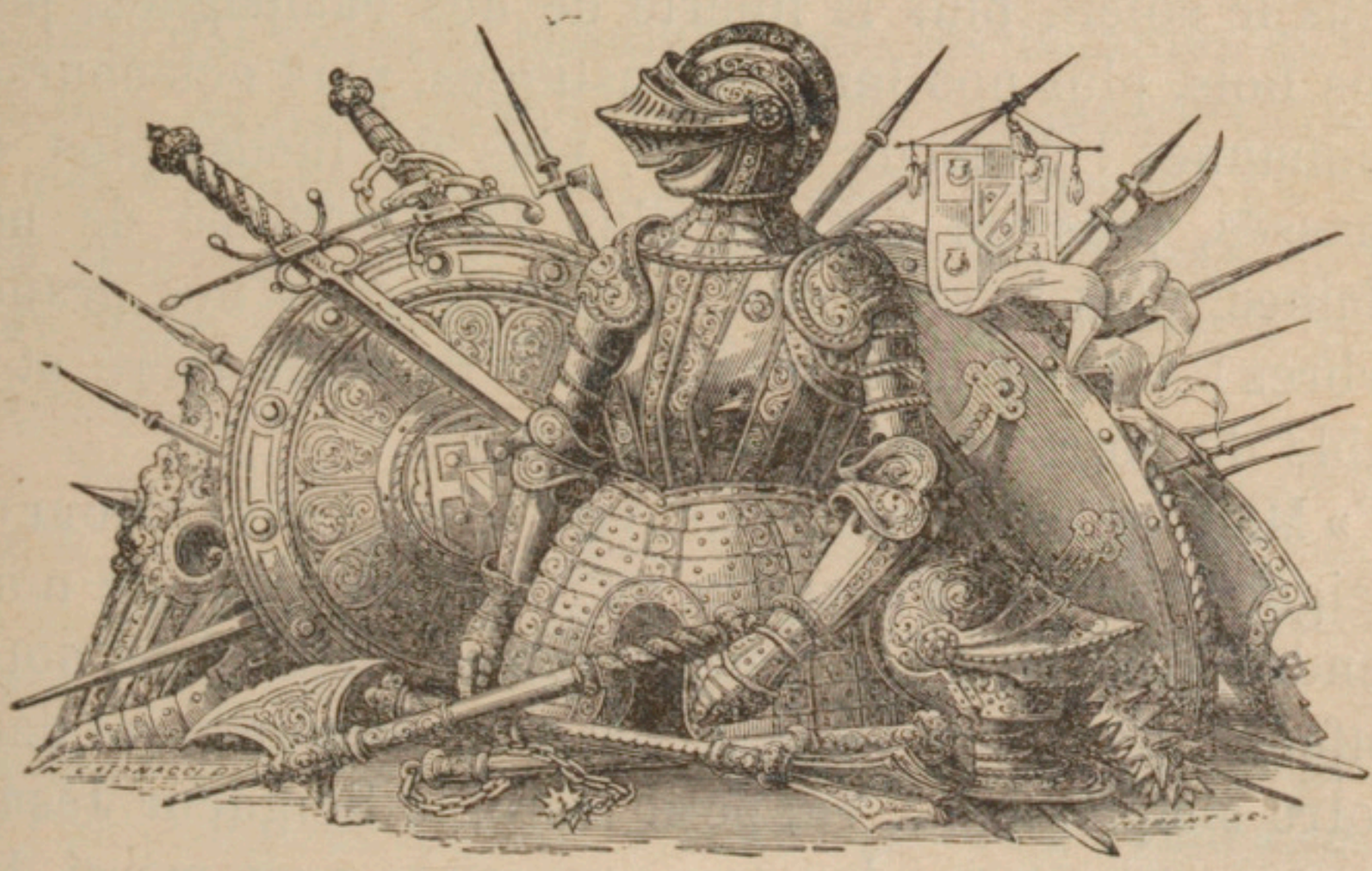
» Par où il appert pourtant, mon cousin, qu'il n'est temporalité dont il faille tenir estat, la maladie va s'asseoir dans les os les plus robustes et infirmer les muscles les plus vigoureux. Mais, vive Dieu ! tu verras pourtant, qu'avec l'aide de Monseigneur, je ferai de la besogne et du bruit sur terre, encore qu'on doive tenir fidèlement cette devise :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas !

» Oh ! vive Dieu, mon cousin, s'il est quelque assurance qui se puisse avoir, quelque fidélité qu'on doive espérer, quelque noblesse, bravoure, marguerite, perle précieuse qui paraisse estimable, c'est au cœur de Jésus qu'il les faut requérir; à ce cœur qu'il les faut confier. Oh ! le noble Cœur ! il m'est comme la forteresse de Sion, que le vaillant David avait tout emplie d'armures et de dépouilles. Rien, vive Dieu ! ne nous séparera jamais du Cœur de Jésus, ni l'affliction, ni les angoisses, la faim, la nudité, les périls, les persécutions, ni les glaives !... rien, ni la vie, ni la mort,

ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, aucune des choses futures ou des présentes, à brief dire, rien ne nous pourra jamais disjoindre du cœur de nostre Maître, Oh ! Jésus, aimable *super amorem mulierum,* je vous aime bien plus qu'une mère aime son fils unique, entraînez-moi à votre suite !

» Avec Jésus, cher cousin Jehan, il n'est plus d'orages en la mer; les flancs du Léviathan même nous seront hospitaliers, plus d'aspretés en les déserts et d'horreur dans les montagnes, mais nous trouverons plutôt des rayons de miel dans le creux des rochers et dans la gueule des lions. Avec Jésus, pas de paour, pas de reprouches, ains noblesse, courage, vaillance et une certaine fierté apostolique qui fait s'avancer comme un géant. Le cœur de Jésus nous est un asyle, un bouclier, nostre escu, nos armoiries, nostre trésor.



CHAPITRE III

Lettres à son frère. — Éloge de la soutane. — Juda et Joseph. — Louanges à ses parents. — Gentilhomme et vilain. — Saint Michel. — David. — La pannetière et les cailloux. — Fais-toi missionnaire! — Tous les hommes en lice!

A son frère, Godefroy écrivait, sur un ton plus doux, de très hautes pensées et de sages conseils :

« De fait, petit frère, disait-il, nous ne sommes déjà plus à la chère époque de notre jeunesse. Ils sont loin de nous ces jours où nous partagions la même couche, dormant ensemble dans la grande herbe des prairies. Plus le soleil, plus la liberté de nos campagnes, plus nos bois, plus nos juments rustiques, plus nos courses communes ! Plus de lances, plus de fusils, plus de chasses, plus de pêches, plus l'air parfumé de nos plaines, plus le sifflement des vents dans nos grands arbres ! A brief dire, plus le sein de notre mère et la table de notre père ! Plus ensemble !...

» Mais, qu'est-ce tout cela, vive Dieu ! pour l'amour du Seigneur Jésus ? Penses-tu qu'il soit en peine de nous rendre avec largesse, pour tous ces plaisirs de notre enfance, pour tous les jeux que nous aimions tant dans notre simplesse ?... Va, petit frère, le Seigneur Jésus, dont nous sommes les escuyers, nous aura merci des

plus petits sacrifices. Il nous donnera donc dès là, pour notre pôvre campagne, toute l'estendue du désert; pour nos prairies, de vastes savanes; pour nos collines, de hautes montagnes; pour les petits oiseaux de nos bosquets, des aigles au vol superbe; pour nos pacifiques montures, un cheval fier et sauvage; pour la poussière de nos champs une arène glorieuse, la poudre de la lice et des missions. Pour nos taillis, des forêts immenses; pour le fusil de notre père, l'arc et le carquois des Indiens. Pour nos promenades, le Seigneur nous prépare des courses lointaines, des excursions périlleuses sur les mers, dans les déserts et les montagnes; et, s'il plaît à Notre-Dame de bénir nos labeurs, nous ne paraîtrons point sur les rives du paradis, sans entraîner avec nous quelques âmes, ravies aux filets du diable.

» Est-ce rien, tout cela?

» Et par après, être enrôlés dans les armées du Seigneur, guerroyer là-haut en compagnie de saint Michel, qui porte la bannière dans les batailles et les combats de notre grand Dieu; marcher dans les rangs de cette milice éternelle, avec saint Georges, patron des chevaliers, saint Maurice, et maints autres de la plus fière lignée; penses-tu que tout cela soit peu prisable?

» Non! non! petit frère, ains au contraire, si désirable qu'il n'est flots et tempêtes en la mer, abymes en la terre, dents de lions dans les forêts, menaces et glaives de rois sur les trônes, furie et framées des diables dans les enfers, qui puissent me faire cligner de l'œil, ou pencher seulement à dextre ou à sénestre...

» Bref, petit frère, tu vas prendre la soutane ; noble vêture, cuirasse du Seigneur, bouclier impénétrable, armure digne des anges, escu de Nostre-Dame ! Avec elle, tu es invincible et mieux en garde qu'avec la cuirasse de Godefroy, le casque de saint Loys ou l'espée fourbie d'acier, de Richard ; sûrement, en ta pieuse soutane, mieux arçonné qu'ès estriers du bon Renaud.

» Sus ! sus ! petit frère ! Nous ferons merveille ! Gloire donc à Dieu et à Nostre-Dame ! Combattons les combats du Seigneur, Souviens-toi que noblesse oblige ; sois vaillant comme les poussins des aigles, et ne cligne de l'œil à l'encontre de nulle vaillantise, prud'homie, générosité, simplesse, piété... En avant ! Laisse rugir le diable, rire les hommes, pleurer les femmes. Dieu le veut !... du cœur !...

» Encore un mot. Pendant les vacances, fais ta compagnie de M. le Curé et de notre cousin Chauvin. Ce sont deux gentilshommes qui te bailleront de bons principes. Sois vaillant devant le Seigneur ! »

Une autre fois, au mois de février 1858, il écrit :

« Cher petit frère,

» Jacob étant au point de passer de vie à trépas, ou, comme dit l'Écriture, sur l'heure d'être apposé à ses pères, fit venir sa lignée à l'entour de son lit ; il les bénit tous, et leur prédit leurs destinées futures. Il dit à son fils Juda qu'il serait comme un jeune lionceau, toujours prêt à voler à la rescousse, et à Benjamin un loup rapace et non pareil, tel que même ne fut pas ce

loup célèbre dont il est fait mention en les fleurs de Saint-François d'Assise, patron de notre père. Mais le patriarche, en venant à son fils Joseph, sent battre son cœur et se dilater ses entrailles : Icelui, dit-il, ira toujours croissant. *Filius accrescens.*

» C'est cela ! petit frère. Je veux bien être Juda ; je dormirai comme un lion, me coucherai comme une lionne que nul ose éveiller. Je dresserai ma tente sur les montagnes et dans les forêts, et, après un court repos, je me lèverai pour entrer sur les terres ennemies ; même je rôderai toute la nuit comme un loup affamé ; je mettrai à sang les domaines du diable et réduirai aux abois tous ces fiefs d'enfer qu'il s'est réservé en Asie ; le matin je mangerai ma proie et le soir compterai les dépouilles.

» Je le veux bien, je serai lion, je serai loup, je serai Juda, je serai Benjamin ! Mais toi, cher petit frère, sois, comme disait Jacob à son fils bien-aimé : *Filius accrescens.* Va toujours croissant en asge, en sapience, douceur, bénignité, amabilité, grâce, paix et vertus. Sois débonnaire à tout le monde, chaste et modeste en toute ta prestance et dans ton cœur. Aime Jésus, sois accort à toutes les bonnes gens, donne à mes parents, comme fit Joseph, grande révérence et toutes manières de consolations. Sois la couronne de notre père et la gloire de notre mère, par ta sagesse et ta prudence ; car Salomon dit dans ses proverbes : *Exultat gaudio pater justi ; qui sapientem genuit lœtabitur in eo.* Celui qui a donné la vie au sage trouvera sa joie en lui.

» Par ainsi, cher petit frère, tu seras aimable et beau

comme Joseph et Jonathas, et les anges descendront du ciel pour te voir : *Filiæ discurrerunt super murum.* Évite l'oisiveté, à l'étude, en récréation, comme si souvent je te l'ai dit; ne fais que des lectures pieuses ou instructives. Je t'ai laissé les quatre fils d'Aymon, et la vie de Bayard ; tu pourras en tirer profit.

» Si les enfants sont la couronne de leurs parents, les parents sont aussi la gloire des fils. Et notre mère, ah! qui trouvera une femme forte comme elle? Plus précieuse que les richesses et trésors qu'on apporte du bout du monde, ma mère est comme le vaisseau d'un armateur, apportant son pain des lointains pays; elle a ceint ses reins de force et affermi ses bras; elle se lève lorsqu'il est encore nuit, sa lampe ne s'éteint jamais. Oh ! mon frère, quelle femme laborieuse que notre mère! quelle sobriété incroyable ! si bien que volontiers je dirai d'elle ce que l'Escripture dit de saint Jean : Elle est venue ne mangeant ni ne buvant. Oh! la femme qui craint le Seigneur est celle qui mérite vraiment la louange et la gloire!

» Et nos sœurs aussi marcheront sur ses traces : le bon Dieu les gardera. Et mon père sait bien que, comme dit saint Paul, celui qui conservera sa fille vierge, fait bien. Nos sœurs seront donc des femmes fortes. Va ! petit frère, notre père les adonnera à de forts et virils labeurs ; avec notre mère, leurs mains apprendront à manier le fuseau. Je vais clore ici cette lettre : elle est un peu rapide, obscure, même mal écrite comme toujours, mais je demeure bien à l'aise à ce sujet.

» Notre père m'a dit que tu grandissais en asge et sapience. Las! mon Dieu, il n'y aura donc que moi, qui, pour gentilhomme que je sois réputé, demeure, cependant au fond, toujours un peu vilain ! Or, sus ! sus ! petit frère, il faut si bien besogner que nous fassions à Notre-Seigneur quelque gloire.

» Mais je te connais pour bon page et dévot bachelier. Ne vas-tu point recevoir bientôt quelque ordre mineur? C'est cela, vive Notre-Dame! nous ferons, je crois, deux escuyers fort prisés et redoubtés dans l'ost de Notre-Seigneur Jésus, comme estoit saint Michel, en le grand combat qu'il tint par les airs, dès avant le commencement du monde. Il avoit, par ce qu'il appert aux Escriptures une fort belle devise sur sa cornette, comme voici : *Quis ut Deus ?* Je vais suspendre à ma tente, l'image révérée de cet angélique chevalier; il tient sous son pied ce vieux dragon, et d'un coup d'estoc fort assuré, comme possible, ne fit pas même Tancrède aux guerres saintes, il le perce d'outre en outre.

» Mon Dieu, quel tournoy ! quelle gloire et quelle honte ! quelle loyauté, mais quelle félonie ! quel courage et bravoure, ains, d'autre part, quelle mécréance, foi mentie et couardise! Sus, sus! petit frère, dès là, appareille bien la nef de ta chère âme et prépare bien toutes les armures du chrétien, pour guerroyer à l'avantage et déconfire, à ta gloire, le diable et tous ses gens d'armes, qui, nuit et jour, dit-on, chevauchent mauvaisement par les airs. »

» Cher petit frère, l'Escripture rapporte que Samuel

fut envoyé par Dieu devant un laboureur de Bethléem, qui s'appelait Isaïe ; d'autant que le Seigneur s'estoit choisi un de ses fils pour le sacrer et le faire régner sur Israël. Isaïe fit donc venir toute sa lignée devant le prophète, et c'estoient tous de fort beaux hommes. Ains, il y en avoit aux champs un petit qui gardoit les troupeaux et qui estoit roux. C'était justement ce jeune pâtre que Dieu vouloit ; et David fut roi. Tout ainsi, cher petit frère, le Seigneur t'a pris, car tu sais bien qu'à jouvence, notre vieille grand'mère (qu'en son sein Jésus la recueille !) notre aïeule t'aimoit fort, t'envoyoit garder les brebis et chercher des noix et des pommes sous les arbres, quand il fesoit grand vent ; et encore tu courois nu-pieds dans les charrières avec les jeunes bergers de Chalache ; pour lors, tu estois tout jouvencel et ne pensois guère qu'un jour tu serois roi et même prêtre, tant les projets de Dieu sont grands et élevés, et sa conduite sur nous merveilleuse !

» Pour moi, le Seigneur ne m'a pas choisi à gouverner son peuple, puisque je m'en vais bientôt chez les Philistins, Syriens, Ammonites, etc., tous gentils qui ne le connaissent pas. Tout aussitôt que ces nations seront conquises, il nous faudra passer plus outre. Mais toi, cher petit frère, tu seras préposé sur Jacob, tu règneras sur les tribus aimées de Dieu. Eh bien donc, cher Jules, fortifie bien tes mains pour le combat et tes doigts pour la guerre, comme il paroît qu'estoit David, selon qu'il le témoigne en ses psalmes, disant que ses bras sont robustes comme des arcs d'airain.

Forme, forme bien ta chère petite âme, et emplis de beaux cailloux ta pannetière, car viendra l'heure des combats et appertises d'armes, et pour lors qu'il sera profitable de s'être moult bellement appareillé durant le temps des escoles! Par ainsi, cher frère, tu réjouiras le bon Dieu, la Sainte Vierge et toute l'Église.

» Mais je te suppose toujours bon curé ; que ne te fais-tu plutôt missionnaire? On me demande : « Votre frère est-il vaillant ? — Vaillant ! Comme les fils de l'aigle, prompt à la course comme le chevreuil des montagnes ; il dompte les coursiers comme Achille ! — Eh bien! il faut qu'il vienne aux missions!» — Entends-tu, petit frère ? Et puis les nations lointaines demandent des missionnaires : Envoyez-nous, disent-elles, des Robes noires! Mon Dieu ! nous avons là tant de prêtres, et chez les Gentils si peu d'apôtres ! Et les bons sires Thomas et Marot ! Sus ! Sus ! Largesse aux chevaliers, largesse aux suivants d'armes ! Tous les hommes, tous les hommes en lice! en la lice des missions ! Dieu le veut ! *Diex lo volt !*

» Ores, oyez, ores, oyez les appels de nos frères d'Orient. Terre Sainte ! Terre Sainte ! Palestine !... Las ! Tenez-vous donc tant à vos fiefs et castels ? et l'ange de l'Église de Poitiers ne trouvera-t-il point vos pareils pour gouverner ses gens ? Venez donc, venez aux guerres saintes ! Vous, braves comme les lions, agiles comme les aigles et plus preux que le brave Hector de Troie ! »

CHAPITRE IV

Flandre et Poitou. — Radegonde et Sophie. — La famille Wykaërt. — Les anciens amis. — Les simples de l'aïeule Yolande. — La société des Missions-Étrangères. — Comment on doit élever les jouvenceaux. — Les quatre fils d'Aymon vinrent-ils à Paris ? — Bataille avec le diable. — Le bassin de Meudon. — Où logeait saint Elzéar. — Une lettre mémorable de Bertrand. —

Ici se place un épisode, où nous retrouvons notre héros déployant sa qualité maîtresse, cette charité qui se donne, sans même calculer les obstacles. Parmi tous les confrères que Godefroy avait rencontrés au Séminaire des Missions, un surtout avait captivé son cœur. D'une foi débordante, partageant les mêmes goûts que notre Poitevin, Louis Wykaërt, Flamand d'origine et superbe de sa personne, s'éprit d'admiration pour notre chevalier. Celui-ci, de son côté, parlant de son ami, écrit à son père : « C'est le plus noble jeune homme que le soleil ait jamais vu ; sa chevelure est comme la crinière du lion, ses bras sont plus forts que des arcs, ses jambes sont robustes comme deux frênes des forêts ; à brief dire, un vrai cœur d'or. »

Entre eux, bientôt, tout devint commun ; ils s'aimaient comme frères. Louis Wykaërt était le troisième

de huit enfants. Deux de ses sœurs étaient à Paris, et notamment une des plus jeunes, nommée Sophie. Elle avait l'âge de Radegonde, la petite sœur du chevalier. L'enfant restait sans place dans ce grand Paris, causant à son frère un souci véritable. De ce souci, Godefroy prit sa part, et sa charité eut bientôt trouvé le remède : « Que ton cœur soit en paix ! Louis, mon frère, dit-il ; ta sœur est ma sœur, et j'écris de ce pas à mes parents de la recevoir chez eux et de l'envoyer aux escoles de La Puye, avec Radegonde ! » La chose fut faite ainsi, tant la famille Chicard inclinait aux sentiments généreux. « Recevez cette enfant comme mon cœur, écrivait Godefroy, empruntant la parole de saint Paul. Pensez que cette petite fille est une de mes sœurs ; le jour de l'arrivée faites-lui un festin, comme si c'était moi en personne, armé de pied en cap. »

Sophie arriva, fut fêtée et placée chez les sœurs de La Puye ; elle devint l'intime amie de Radegonde. Cependant, peu après, Wykaërt reparut, un jour, soucieux devant son ami : « J'ai reçu de fâcheuses nouvelles de ma famille : ma grand'mère Van-Uxem est bien âgée, ma mère est pauvre, chargée de nombreux enfants, dont plusieurs en bas âge, et je vois les affaires bien embrouillées ! — Ce n'est que cela ? dit Godefroy, ne crains rien, je connais le moyen de tout arranger : que toute ta famille quitte les brumes du Nord et s'en vienne en Poitou ; je vais écrire à mon féal père ! »

Et aussitôt, n'écoutant que son cœur, il envoie en Flandre une lettre ainsi conçue : « Ma bonne mère,

j'apprends tous vos ennuis, mais que votre cœur s'épanouisse ! Quittez votre pays du Nord, venez chez mon père ; sa maison sera votre maison, ma famille votre famille, nos champs seront vos champs, mes sœurs seront vos filles et vos enfants mes frères. Quittez la terre de Chanaan, et venez demeurer dans la terre de Gessen ! »

En même temps, il adressait à ses parents les sollicitations les plus pressantes : « Recevez-les, ouvrez vos cœurs et dilatez votre charité. Pasques-Dieu ! c'est le cas de rappeler toute notre noblesse et notre amour du prochain. Faites des heureux ! La grandeur d'âme, la générosité disparaissent généralement de la face de la terre, nous devons susciter ces grandes vertus. Recevez cette noble mère qui a porté dans son sein douze enfants ; recevez son vertueux époux ; ces patriarches et leur famille vous porteront bonheur et vous me deviendrez plus chers que mon cœur ! »

La famille flamande accepta d'enthousiasme la proposition. Déjà elle se disposait à mettre en vente son mobilier et ses terres, pour prendre la route du Poitou. Mais, de ce côté, des objections surgirent : « L'affaire que tu nous proposes, écrivait M. Chicard, nous plairait en principe, mais en pratique nous semble irréalisable. La place nous manque plus que le cœur. » « Nous recevrions volontiers ces braves gens du Nord, ajoutait à son tour Justine ; mais la maison, tu le sais, est déjà souvent bien insuffisante, et d'ailleurs, les caractères sympathiseraient-ils toujours ? »

Devant de si bonnes raisons, Godefroy battit en

retraite, regrettant de subir les impossibilités que son affection n'avait pas prévues et n'acceptait qu'à demi.

Toutefois les nouvelles amitiés qui prenaient place en son cœur, ne lui faisaient point oublier les anciennes. Il dérobait quelques instants à ses études pour écrire à ses amis du Poitou. Avec eux il retrouve toute sa verve ; il les exhorte à rester toujours pieux et vaillants. A ceux qui sont surveillants, il donne d'utiles conseils. S'adressant à la fois à ses bons amis Marot et Suire, alors professeurs à Montmorillon, et à son petit frère, il leur dit :

« Mes chers sires, ma chère lignée, mes amis, ores y êtes-vous ? ores y êtes-vous derechef, sous le même drapeau, emmy l'ost et les batailles de Nostre-Seigneur ?... Nostre-Dame ! comme je me suis esjoui d'apprendre que mes preux amis estoient ensemble; de quel cœur vous allez besogner pour nostre Dieu! et que ce sera dommageable au diable d'avoir affaire à de si vaillants que vous estes !

« Et que pensez-vous de mon petit gentilhomme de frère que vous avez, là-bas, en votre compaignie ? Il est de fière allure et bonne humeur ; il porte même les éperons avec assez de distinction, ce m'a-t-on dit. Eh bien ! messires, ce mien petit frère profite-t-il en sapience et en taille ? Oh ! Jules, mon frère, nous n'atteindrons pas, je crois, la stature de notre père, si seulement avions la noblesse et grande courtoisie de son cœur ! à brief dire, toute sa prud'homie !

» Et notre mère, mes chers frères d'armes, et notre

mère Radegonde ! Quand elle apprit que j'avais été blessé en un tournoy, au défaut de ma genouillère, et par après, à la main, dans un pas d'arme : « Je le veux, dit-elle, d'une admirable et tendre voix, je le veux à la maison ; je panserai moi-même ses blessures. » A son dire, elle tient, de notre ayeule Yolande, maints simples qui ne sont pas connus du commun, et puis après elle me renverrait au combat. Oh ! notre mère est une vraie châtelaine, mes chers sires et bons amis !

» Pour moi, comme disait je ne sais quel roy de nos ayeux : J'ai renvoyé tous mes paiges, je suis devenu le serviteur des pôvres gens que je malmenais par occasion ; le cordon de l'humilité a remplacé sur mes flancs le bauldrier étincelant de pierreries ; je ne reverrai plus le castel féodal de mon seigneur père, et ma mère ne pansera plus mes blessures, comme aux jours des combats...

» Mais nous sommes en la lice du Seigneur Jésus, et ce nous est glorieux... Les peuples, les tribus nous attendent ; nous irons à eux, si Dieu nous garde, et montrerons au diable nos *mantaleux,* comme disoit le roy Jehan, à la bataille de Poitiers.

» Il se passe aux Missions divers événements, dont vous êtes au fait tout ainsi que moi, car vous lisez les *Annales*... Grande besogne !... grande besogne ! mes amis ! et mon cœur s'esjouit d'entrer bientôt dans l'arène... Ce serait bien besoin d'une bonne chevauchée de preux, pour mettre à raison tous ces peuples de lointains pays. Pour moi, je n'estime pas cependant en mal les persécutions ; Dieu s'en sert toujours d'une

façon merveilleuse. Oh ! si vous aviez lu les récits, les actes des martyrs de Corée. La primitive Église, messires mes amis et mon frère, n'offre rien de plus admirable. Vous pouvez estimer notre Société des Missions-Étrangères, une très noble Compagnie. Elle serait bien aimée, si elle était mieux connue. Toujours aux combats, toujours sur la brèche! Toujours en la mêlée emmy le sang et les périls des persécutions ! Quand le glaive cessera de frapper, elle se reposera aussi !

» Je vous vois tous, par la protection de Nostre-Dame, placés en beau lieu ; Thomas préside et sans doute Flavien professe. Ça, mes chers amis, qu'à mon advis c'est une grande et noble besogne que la direction des enfants ! Par spéciale sont-ils fragiles en asge de jouvence. Qu'il les faut bien suivre de l'œil et du cœur ! car souvent ils sont malmenés par le vilain et navrés par leurs passions. Couvrez-les donc bien de vos boucliers, chers frères, si bien que les flèches du diable ne les puissent aucunement déconfire.

» Salomon dit quelque part qu'il y a quatre choses détestables en terre. Je n'ai pas cy le texte bien présent; j'en ajoute une cinquième : c'est un Séminariste qui tyrannise de jeunes escoliers. La chose n'est pas rare, chers sires, ains trop fréquente. Il est vrai que, sous le gouvernement du seigneur abbé Balderik, cela paraît difficile, mais qu'il s'en faut soigneusement garder!

» J'ai vu des enfants, des gentilshommes, des garçons d'espérance, héritiers d'un beau nom, je les ai vus trembler à l'étude sous l'œil fauve d'un surveillant ; puis, en récréation, par toute tempête qu'il fît, esté,

hiver, toujours courbés sous le joug des punitions ! Le caractère s'aigrit, le cœur devient mauvais, la santé s'étiole, les plus beaux tempéraments se fanent ; des professeurs ont vu cela et n'en ont pas été touchés !

» Las ! las ! grande pitié, chers sires ! Parlez au cœur de ces petits ; s'ils sont paresseux, dites-leur que ça fait pleurer leur mère et la Sainte Vierge. Faites-les jouer fort en récréation ; il seroit bon que toute cette jeunesse ne prît le repos de la nuit, qu'après des journées laborieuses et pénibles en toute manière. C'est ainsi, mes amis, que nous formerons des hommes d'élite, des prêtres et des missionnaires. Tenez ! je suis en quelque manière votre aîné ; de temps en temps, méditez sur la façon dont vous gouvernez vos jeunes vassaux.

» Oh ! vous êtes, vous autres, de bons seigneurs mais, à vrai dire, entre nous, il y avait bien, au temps de nos pères, maints barons peu traitables, possible même des ribauds ont-ils été parfois pelés par le faucon ou mangés par la meute ; pour vous, mes chers sires, soyez plus accorts et débonnaires ; mais je m'en tiens là de cette admonestation.

» Vous me dites que mon petit frère va bien et ne forligne point. Cher enfant, que je te verrais avec plaisir et de quel cœur je pleurerais sur ton cou ! Ayez donc, chers frères d'armes, ayez bien soin de ce petit, apprenez-lui l'escrime, la guerre ; soyez ses modèles en dévotion, charité, noblesse, courtoisie ; parfaites son âme et son cœur de tous les beaux sentiments que j'avise en vous. Ayez-le comme tiers, emmy vos nobles

esbats et castilles. Apprenez-lui, à brief, tout ce qu'un gentilhomme de bon lieu doit savoir.

» Il faut bien que je vous dise quelque chose de mon fait. Vous n'ignorez pas que, dans quatre ou cinq mois, je partirai pour la croisade. O chère nef qui me dois emporter aux plages lointaines de l'Orient, viens, viens ! J'ai bien désir de planter là-bas les pennons vénérés de nostre Maistre. Quand sera venue l'heure de ma départie, je vous en mettrai parfaitement au courant; en attendant que viennent ces mois désirés des combats, prions, mes chers frères, prions bien sous la tente. Oh! que j'ai de désir d'être un parfait chevalier et paladin de Nostre-Seigneur! »

Enfin, M. l'abbé Marot nous communique une lettre, précieusement gardée depuis trente ans, dans un meuble de son presbytère. Elle est écrite du 17 mai 1857 par le valeureux Godefroy, « en les forests de son manoir. »

On y lit : « Il n'est pas croyable, cher sire, quelle liesse m'a causé vostre épistre; le jour où je la reçus fut pour moi comme la vesprée d'un tournoy, en lequel j'aurois brisé dix lances. Vostre pensée s'estoit establie en la retraite de mon cœur et me suivoit partout. Vostre souvenir, et celui de nos amis, m'estoit si présent, vos noms jaillissoient si souvent sur mes lèvres, que j'en suis demouré tout esmu jusqu'en les champs de l'oraison! Pour lors, ne pouvant imposer silence à mon cœur, je me prins à vociférer en toute violence à mon Seigneur Dieu, à ma Dame et aux saints. Je disois : « Mon doulx Dieu, ma chière Dame, mes sires les saints, comme donc vous ne voulez pacifier mon cœur,

eh bien ! je vous baille en garde mes bons amis, octroyez-leur, mon Dieu ! en toute encontre et fortune, asyle en vostre flanc sacré, renouvelez leur jouvence comme celle de l'aigle ; à brief dire, faites-les devenir tout à fait prud'hommes. Et maints autres devis de cette sorte que je me mis à tenir bellement à nostre Maistre. Eh! oui, mes bons amis, nous prierons tous, et si dévotieusement que, par nous, la cornette de messire nostre Dieu sera moult honorée ; et donnerons los à Notre-Dame.

» Mais me voici rentré dans la haute tour de mon manoir de Lutèce, d'où je plonge ma vue d'aigle sur toutes les campagnes. Debout, à la fenestre de mon castel, je chante le combat des Trente ou quelque fanfare des chasses de Mgr Henry quatriesme. Par saint Yves! je crois voir en le lointain s'esbattre un palefroy dans un tourbillon de poussière : je regarde, j'espère, je m'esjouis, je secoue ma noire chevelure, je m'esclame, car j'ai entendu comme le cliquetis de quatre armures. Pasque-Dieu! ce sont mes frères sur leur grand dextrier Bayard ! Puis, je me retourne vers le cher pourtraict de ma Dame : Ma chère Dame, si c'estoient mes frères ! ! Oh ! oh ! oh ! je sonnerois du cor à ébranler toutes les tours de Lutèce-la-Superbe... ! et je bondis, et, détachant des parois de ma salle d'armes mon heaulme et mon espée de guerre, je ferraille pour passe-temps le chef cornu de quelque diable qu'on a pourtraict là, dedans mon losgis. Ce n'est pas cependant le félon qui fut jadis desconfit par nostre oncle Pépin-le-Brief, ne iceluy si malmené par Le Meingre, nostre frère.

Derechef je regarde vers la plaine; ains plus le palefroy poudreux, plus mes frères et loyaulx amis.

» Je vous dirai, à présent, quelques mots de mes adventures. Nous travaillons beaucoup, mais le mercredi de chaque semaine, nous fesons de longues excursions, dirigées parfois par nos évêques, quand besoin leur est de retourner en nostre doulce France, pour haster les frères d'Occident de venir au secours des guerriers de la foi. Ès alentours de notre chastel, nous avons quatre ou cinq lieues de forêts, où j'aime à errer dans l'ombre. Là, je me façonne aux travaux, je mesure mes forces à quelque tronc d'arbre, j'essaye mes bras aux rameaux des vieux chênes, je jouste contre les rocs, et par ainsi, m'active fort le tempérament. Lorsque la fatigue s'est emparée de mes membres, je me croise les jambes sous quelque épais ombrage, je tire de mes heures quelque vélin, où j'escris à vous, cher ami, des lettres comme icelle.

» D'autres fois, bras et pieds nus, sans autre vesture qu'un simple haut-de-chausses et haubergeon, ayant mis à terre cuissards, brassards et cotte de mailles, je descends au labeur dans les douves de nostre castel, et là, sous le soleil, je besogne péneusement, en attendant les fatigues des Missions.

» Mais c'est assez deviser d'un si pauvre gentilhomme ; il m'est plus doux de parler de vous.... Je vais terminer cette épistre comme fist le bon Elzéar, comte d'Arian, lequel ayant esté longtemps absent de sa dévote et chaste Delphine, elle lui envoya un exprès pour savoir de sa santé, et il lui fit ceste response :

« Je me porte fort bien, ma chère femme, que si vous me voulez voir, cherchez-moi en la plaie du costé de notre doulx Jésus, car c'est là que j'habite et vous m'y trouverez ! » Ainsi de moi, mon cher ami ; ailleurs nous nous chercherions pour néant. »

« Quand nos congés coïncidaient, nous écrit M. l'abbé Dubuisseau, j'allais d'Issy, retrouver mon ami à Meudon. Il avait entrepris d'y creuser un bassin et il y travaillait avec quelques confrères qui furent photographiés avec lui en costume assez retroussé. Souvent, après déjeuner, nous allions dans les bois. Assis sous un chêne, nous priions Chicard de nous traduire en « son français » quelque psaume et d'en faire le commentaire. C'était toujours charmant, parfois admirable. Que je regrette de n'avoir pas confié au papier quelques-unes de ces gloses si fraîches de poésie, de piété, et j'ajoute de bravoure, quand il s'agissait de guerroyer contre le diable ! »

Les lettres à la fois si chevaleresques et si pieuses de notre héros apportaient à ses amis de Poitiers un regain de générosité et d'enthousiasme. « Nous étions chaque fois, écrit l'un d'eux, grandement édifiés et soutenus; les pages qu'il nous envoyait, trop rarement, étaient un excitant à notre piété et nous aidaient à servir Dieu plus fidèlement ! »

On sera peut-être curieux de juger, par l'extrait d'une lettre d'un de ses frères d'armes, quelle ardeur les animait tous, et comment les amis de Godefroy cherchaient à l'imiter jusque dans son langage. Bertrand lui écrivait :

« Beau cousin,

» Par tous les saints de Castille ! de grande liesse fut féri, hier soir, mon cœur. Je t'escrivois quelques mots, croyant bien te devancer en champ-clos ; mais, par l'âme de Rollon ! on te trouve tousjours la lance au poing et l'armet en chief, prest à jouster à tout tenant. Ta lettre a excité une joie générale et je te puis assurer que nostre cueur à tous t'est attaché par les liens de l'amour, aussi solidement que Joyeuse à la cuisse de Karl-le-Grand. Ah! Nostre-Dame-Guesclin! tu te trouves bien, dis-tu, en ton chastel de Lutèce ; que sera-ce vrai Dieu ! quand tu seras ès monts du Thibet ? Je te vois poursuivant, sur ton alezan agile, le mécréant qui se cache dans les antres ; mais la pointe de ta bonne lance l'en retire sans peine, comme fist, à Rhodes, nostre cousin Drogon.

» Quelle liesse j'aurois de baiser tes pieds de missionnaire, qui seront si beaux sur les montaignes ! comme fist autrefois le bon chevalier saint Loys, quand il envoya Mathias de Montcorvin en Tartarie ! Ah ! féal, quand tu seras ès pays de mécréants, baptise bien les jouvenceaux ; donne-leur pour patrons les saints de nostre géniture, par spéciale nomme-les Bertrand, Godefroy, Raoul, Clovis, Charles, Clodoald, Rotbert. Aux filles tu bailleras le nom de la Pucelle et de la benoiste Vierge, et par ainsi tu prépareras une chevalerie pour renouveler ce monde qui courre à déclin et d'où la féaulté s'en va. Nous sommes loin du XII^e^ au XIII^e^ !

» Ah ! qu'est devenu, cher sire, le temps où, jeunes encore, nous couchions ensemble dans l'écu de Rolland, où le varlet Olivier nous fesoit chevaucher de compaignie sur Bayard, le noir palefroy, où desjà nous croyions prendre Jérusalem-la-Sainte ? Ah ! ce n'est pas pour les vains esbats d'un carrousel que nous avons si longtemps esguisé nos espées, c'est pour le triomphe du Seigneur Jésus et l'honneur de nostre Dame !

» Tous nos amis te saluent et t'embrassent moult tendrement; c'est assavoir Thomas, ton capitaine des gardes, Bossard-le-Sec, Gautron-le-Petit, Ayrault-le-Meingre, Jouanneau-le-Silenciaire, Aurioul-le-Chartrier, Poulard-le-Large, Auzon-le-Débonnaire ; Mathurin et Bernohard ne veulent point être oubliés, ne maints aultres bons escuyers.

» Ton fidèle Bertrand. »

Quelle fleur de poésie, quels élans et quelle piété dans cette fière jeunesse ! Mais aussi quelle amitié profonde il y avait au cœur de notre chevalier, le vrai créateur de ce courant généreux ! Parmi ceux que nous venons de nommer, les uns sont missionnaires, d'autres occupent, dans le diocèse de Poitiers, des postes d'honneur ; plusieurs sont morts.

CHAPITRE V

Booz et Isaac. — Soyons rois! — Touchez mon cœur et je vous conquiers le monde. — Un tournoi. — Sans peur ni reproche. — Son castel. — Inventaire de son logis. — Le roi des airs. — Le ménestrel. — Ce que Jésus aime.

Si dévoué que notre héros fût à ses amis anciens et nouveaux, rien pourtant n'égale sa tendresse pour ses parents. Par ses lettres fréquentes il les console, et son style, tantôt familier, tantôt sublime, toujours original, cache les plus nobles sentiments :

C'est ainsi qu'il écrit le 24 mars 1857 :

« Ah ! vive Dieu ! mes honorés parents, ce m'est une joie singulière de recevoir vos lettres, parce qu'elles sont toujours pleines des plus beaux sentiments. Aussi, bien que j'aie sur les bras le labeur d'un examen, je laisse volontiers les soucis de l'estude pour m'esjouir un peu en votre chère compagnie. Mais qui se présente pour recevoir cette lettre ? Personne, peut-être ! Où donc est mon féal père ? Dans les bois... ? Dans les champs... ? Il paît son troupeau dans la plaine, médite dans la campagne comme Booz, ou récite son chapelet ? Et les petites sœurs, où sont-elles ? A traire les gé-

nisses aux étables, dans les prés; à la fontaine, à laver les chemises de notre père, hélas ! empreintes d'une si noble sueur ! Radegonde est toujours aux écoles où elle poursuit le cours brillant de ses études !

» Ce sera ma chère mère qui recevra cette lettre, mais las ! elle n'en pourra respirer que le parfum sauvage. Elle dira : « C'est bien l'odeur de mon fils !... » Mais ses yeux, plus ardents que ceux des aigles en sa jeunesse, quand elle paissait les brebis de son père, ses yeux se sont obscurcis comme les prunelles flétries du patriarche Isaac. Elle attendra donc le retour de ses filles.

»Voici la nuit ! le clocher du hameau sonne l'*Angelus*, nos bœufs et nos vaches rentrent à l'étable, et je vois bondir dans les cours mon poulain farouche et ma cavale Schloff au flanc d'airain. Les juments pacifiques reviennent aussi du labour. Voyons, accourez, accourez vite, petites pucelles, dont le soleil a bruni la face tout le jour, asseyez-vous là, autour de la table, et faites-nous cette lecture. — Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

» La sainte Escriture répond qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil. Pour cet astre, chaque matin, il sort de son lit comme un géant, il promène sur les campagnes son char de feu, et dans la vesprée, disparaît, derrière les monts, dans les flots de la mer. Ainsi des générations... Des pères, des mères, des frères, des amis, des braves, des lâches, des peuples, qui s'en vont, et par après, Dieu les juge. Heureux alors le serviteur fidèle et prudent qui aura combattu les bons combats !..

A brief dire, tout est vanité, hors aimer Dieu et le servir.

» Pour moi, ayant commencé en homme de cœur, je suis d'avis de poursuivre de la même sorte. Et vous, chers parents?... Ah ! cher père ! je vous ai quitté en cet âge, où, comme l'a dit un homme célèbre, le père et son fils commencent d'être amis ! En effet, ils partagent les mêmes travaux, les mêmes fatigues, se communiquent leurs pensées. Mais, pasque-Dieu ! a-ce été pour un lâche repos que nous nous sommes disjoints ? Non ! Mais pour conquérir le ciel ! Nous étions tous deux d'humeur à tenter quelque fière entreprise. Séparés..., dormirons-nous à l'ombre?..... Non, non ! A la conquête ! à la conquête !... Soyons rois ! rois de nos passions, rois de nos cœurs, rois des événements, et qu'il ne soit pas dit, qu'aucune temporalité nous ait jamais fait cligner de l'œil, ou perdre seulement un doigt de notre chrétienne noblesse.

» Ma chère mère, soyez aussi fière, comme vous êtes résignée. Dieu, je vous l'assure, nous a mis au cœur un bon projet. Pour vous, petites sœurs, imitez la femme forte, laquelle est comme un vaisseau chargé d'armures ; elle met la main à de grandes choses et ses doigts ont saisi le fuseau.

» Je jouis d'une merveilleuse santé. N'ayez donc aucun souci à mon endroit; d'ailleurs, si j'étais malade, il y a dans Paris, pour soigner mes blessures : 1° le bon Dieu, 2° au moins cinq cents médecins qui n'attendent que l'arrivée des infirmes et des estropiés.

C'est leur affaire. Le Seigneur s'est chargé de veiller sur ma constitution et mon tempérament ne relève que de lui.

» Allons ! que je n'entende plus crier à la maladie parce que je parais être en retard pour écrire. S'il y a retard c'est qu'il y a labeur.

» Vous parlez de m'envoyer des timbres-poste ; c'est bien ! Ajoutez-y un écu de six francs pour m'aider à faire le garçon, et un peu de tabac.

» Ici, tout va bien... Quel asile que les Missions ! Je m'étonne que plus de personnes ne soient pas éprises pour ces glorieuses expéditions ; mais il faut que Dieu y mette la main. Eh ! dirai-je à plusieurs, que faites-vous à glaner dans ces champs stériles ? Venez donc avec nous moissonner à pleines faux dans les régions infidèles. — Nous n'avons à vendanger qu'un amer verjus, diront quelques-uns !... ah ! dans nos missions Dieu nous donne à fouler le pressoir le plus abondant. Dès le matin, nous sommes empourprés du sang des raisins. Le Seigneur ne demande que des hommes de cœur !

» Marquez-moi, ma bonne mère, quelques grains sur votre rosaire et qui me soient tout spécialement destinés, et dites : « Seigneur touchez le cœur de notre fils et nous vous répondons de la conquête du monde. Mais touchez son cœur ! Et de fait je ne suis que cœur...

» Justine me parle de mon côté blessé jadis dans les esbats d'un tournoi ; ah ! c'était un coup d'épée du Seigneur, destiné à humilier un peu mon impétuosité.

Aujourd'hui, mon côté est comme le flanc d'un ours marin, mes côtes sont robustes comme des lames de fer. Vienne l'heure du labeur ! Alors Notre-Dame ceindra elle-même mes reins du baudrier des forts.

» Je vous avais promis de vous écrire après mon examen, et de fait je l'ai passé ; je n'y étais pourtant pas obligé, mais j'aime la guerre et les hasards des batailles ; aussi me suis-je présenté en champ-clos, avec mon audace ordinaire. Je n'en pouvais attendre nul profit, fors peut-être quelque los et renommée. Il existe une règle au Séminaire des Missions, d'après laquelle on ne peut avancer aux Ordres, avant d'avoir vu s'écouler une ordination, sans y prendre part. En conséquence je n'avance point au diaconat. Du reste, mes directeurs sont tous parfaitement satisfaits à mon endroit. Oui ! croyez-moi, mes chers parents, je suis sans paour ne reproche. Ah ! cette impétuosité, pour laquelle on me persécutait à Poitiers et surtout à Montmorillon, est ici de fort bon aloi, aussi suis-je tout à fait en mon assiette.

» Vous croirez peut-être que mon logis est triste et pitoyable, qu'il pourrait bien aller de pair avec mon nid d'aigle du Poitou. Oh ! ventre de biche ! Ce n'est plus cela !... je suis établi supérieurement, tout à la cime de notre Séminaire, comme serait un suivant d'armes aux créneaux d'une vieille tour. De là j'embrasse Paris, et promène mon œil altier dans toute l'estendue ; de cette sorte je saisis la brise toute fraîche, quand elle arrive vierge et embaumée du parfum des campagnes.

» Si je vous promenais dans mes appartements et dépendances ! Tenez, entrez dans mon manoir... Voyez là ma vieille armoirie ! Elle contient sans peine toutes mes vestures, et mesmement quelques tronçons de vieilles espées, et des débris de casques : elle aura dû servir longtemps à quelques moines chartriers. Dessus se dresse une grande statue de Nostre-Dame ; aux tapisseries sont appendus des pourtraicts de Nostre-Seigneur et des saints, et encore deux grandes scènes de chasse de Monseigneur Henri IV^e^. Pasque-Dieu ! la fière tournure que vous a mon manoir ! Puis, ça et là épars, mes bottes et guêtres d'excursion, mon vieux haut-de-chausses, le haubergeon paternel ; en un coin mon sceptre de voyage ; dans l'ombre, la natte de mon repos ; sur une table fort nette mes chières heures et les quatre fils d'Aymon ; puis mon calumet, ma boîte à tabac et mon briquet.

» Quel parfum d'antiquité et de chevalerie on respire en mon castel ! Il n'y manque guère que quelques pièces d'armures, arbalestes, arquebuses et un faucon sur le perchoir, pour en faire un manoir féodal. Et je suis là comme le roi des airs. Assis à la fenestre de ma tourelle, je chante quelques couplets de chasse ou quelques refrains de mes campagnes. Quelquefois je récite très dévotieusement certaine prière, que m'apprist autrefois mon aïeule :

« Vierge benoiste et Dame de mon cœur,
A deux bons gentilshommes baille
Ne point faillir au champ d'honneur !
Et toujours bien férir et d'estoc et de taille. etc... »

» Mais qu'entends-je ? le sifflement de la brise dans les grands arbres ! le frésillis des feuilles ? un cliquetis d'armes. Quoi ? oh ! prêtez l'oreille... La voix mélodieuse d'un ménestrel à la poterne de mon logis, les accords touchants d'un pâtre du Tyrol, et les soupirs patriotiques d'un jeune Savoyard... Jouez-moi, lui dis-je, quelque air de vos montagnes, quelque complainte de vos vallons, ou bien encore quelque fanfare... Vive Dieu ! mes chers parents, j'aime tout cela.

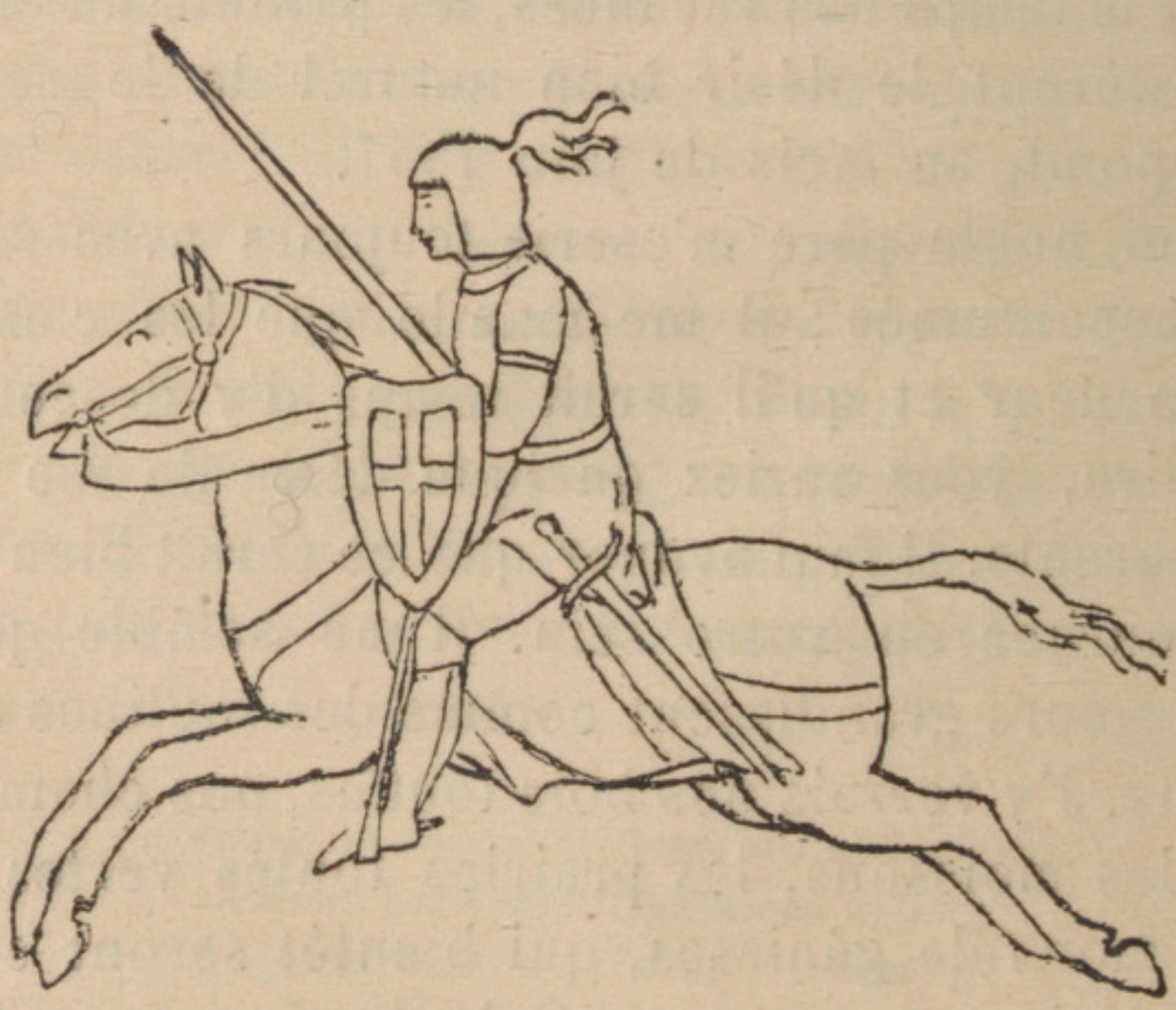
» Nous voici déjà dans le mois de mai. Nous tâcherons tous d'honorer particulièrement Nostre-Dame. Allons, petites sœurs, toute la nature va se joncher de fleurs et de parfums, les prairies s'émaillent de mille belles couleurs, tout ainsi parons nos âmes de toutes les vertus, et plantons, au jardin de notre cœur, le lys de l'innocence et de la pureté. »

Vers le temps des vacances, les parents du chevalier manifestèrent le désir bien naturel de le revoir. Il leur répond, au mois de juin 1857.

« Mon noble père m'escrit toujours avec sa courtoisie accoutumée ; il me mande que les campagnes sont en fleur et qu'il serait temps d'y descendre. A brief dire, vous auriez quelque désir de me revoir, chers parents. Il faut avouer que ce serait bien l'heure de retourner en votre sein. Il me semble que mes petites sœurs grandissent comme des saulines au bord des eaux. J'y verrais nos bois touffus, nos champs couverts, les moissons, les prairies toutes vertes, et les jeunes faons de génisses, qui bientôt seront conduits dans la plaine par ma sœur Églantine, au front bruni...

Vive Dieu ! la vaillante petite bergère !... Puisse-t-elle devenir sainte comme la vierge de Nanterre, sainte Geneviève, patronne de Paris ! Mais, chers parents... las ! cela n'est pas possible, ce serait ruiner d'un seul coup toute ma réputation et chose inouïe dans les annales d'un brave missionnaire. Je sais comment ces messieurs voient ces choses, croyez-moi... Au reste, notre temps est extrêmement précieux.

» Justine me demande des souvenirs : je vous en ai préparé quelques-uns, et j'y joins quelque chose qui vous fera plaisir. Un de nos directeurs, qui tire nos portraits, a pareillement saisi mon ombre, il y a quelques jours. Je vous enverrai tout cela prochainement. Vous m'y verrez planté fièrement ; dans l'un, prest à partir, dans l'autre, prest à jouster. »



CHAPITRE VI

Comment Godefroy fut blessé au défaut de la genouillère et de ce qui en advint. — Arrivée de nouveaux aspirants. — Mgr Pie. — Parlons de Jésus! — L'automne et la trève de Dieu. — Le pas d'armes de Phanuel. — Une lettre du cousin. — Son ordination et sa première bénédiction. — Le caporal Vielmont. — Épidémie au séminaire des Missions. — Conquêtes.

Le lecteur a pu remarquer l'allusion des lettres précédentes à une sorte de malaise, que notre héros éprouvait à cette époque dans un de ses robustes genoux. Voici comment il en parle à son cousin :

« Tu as prononcé un mot : humilité! Va, mon cousin, Dieu s'en charge. Je foule la terre des martyrs. Et bien ! le croiras-tu ? j'ai été tenté plus d'une fois, comme ferait un voyageur fatigué, de m'asseoir sur une pierre, au bord du chemin, et de demeurer là, emmy les sentiers de la perfection. Dieu m'a donné un corps robuste et à l'épreuve des fatigues; avec cette santé je suis fier et m'élance à la tête de mes confrères, toujours le premier aux labeurs et aux expéditions. Mais, depuis quelques mois, le Maître a trouvé bon de tempérer un peu mon ardeur; il m'a mis aux jambes, non point des cuissards d'airain pour voler aux com-

bats, ains une petite blessure occulte, une petite gêne en un de mes robustes jarrets, si bien que mon impétuosité en est quelque peu comprimée.

» C'est là un coup de main du Seigneur qui ne m'échappe point. Je ne puis dire en quel temps mon doulx Dieu me fit cette blessure. Est-ce en l'ombre d'une nuit ou la lumière du jour? en la profondeur des forests ou les aspretés des monts? dans les esbats d'un tournoy ou les fatigues d'une expédition?... Possible, emmy la paix et le sein du repos, mais j'ignore... Par ainsi, le Seigneur me veut admonester de ma faiblesse et m'apprendre à décliner de ma fougueuse ardeur; il a atteint son but. Ton cousin, mon cher, après deux ou trois heures de marche, est un peu fatigué; il s'assied, avec le commun, sur l'herbe du sentier, et n'ose plus dorénavant pousser trop outre ses compagnons d'excursion, dont, au temps passé, il n'avait nulle pitié, pour sa grande vigueur.

» Ce m'est un sujet quelquefois de regretter mon cheval. Et puis, penses-tu mon cousin, qu'un cœur tel que le mien ne soit jamais éprouvé ? Il l'est à sa manière, mon cher ami, et si je ne craignais faire de l'orgueil en parlant d'humilité, je te dirais un mot de quelque sorte de diable à qui le Seigneur a commandé sans doute de me souffleter par intervalle. Va, mon cousin, je suis petit pour ce grand œuvre du bon Dieu; il faudrait un plus noble cœur que le mien pour mener glorieusement toute cette affaire; pourtant, j'espère que le courage ne me fera point défaut et descendrai à temps dans le champ des missions.

» Tu me demandes des aventures, mais, cousin, me crois-tu donc déjà à giboyer dans les monts Hymalaires ? L'ombre d'une cellule n'est guère pays de prouesses et vaillantises. Seulement, nous préparons, à cette heure du repos, nos armes de batailles, car sera tantôt venu le temps de prendre la croix pour les grandes expéditions d'outre-mer.

» A vrai dire, le champ des missions est fort troublé à l'heure présente ; il y a persécution partout, mais cela n'est point fait pour nous troubler. Ce sont là des accidents de la vie des missionnaires, auxquels il se faut bien attendre. Qu'importe, en effet, que nous devenions le jouet des flots, la proie du glaive, la pâture des bêtes fauves, où que nous tombions quelque jour percés de la flèche des sauvages, et par après, que nous soyons jetés aux aigles de la montagne ou aux corbeaux du torrent? Ah ! mon cousin, notre œuvre est de conquester la terre au Christ, d'autant que ce n'est qu'un petit fief du paradis et dépendance de Nostre-Seigneur. Est-ce que les peuples et tribus d'Asie ne rendront pas hommage à nostre maître, tout aussi bien que la France et les Espagnes ? Et même peut-on dire que ces filles aînées de l'Église oublient un peu leur Dieu et leur gloire, cependant que le diable prospère et dilate son empire !...

» Sus, sus ! à la rescousse ! mon cher frère, besognons si bien que l'hermine de Nostre-Dame fasse vider le champ à ce léopard et mécréant. Tenons plus bravement que jamais la campagne, afin que dorénavant soit fait compte du sang de nostre cher Seigneur.

Las ! quoique tu en dises, je ne l'aime pas assez ? ah ! si quelque jour je venais à l'aimer ! oh ! oh ! oh !

» Dieu ne se lasse pas de nous envoyer de jeunes et ardents missionnaires. En voici plusieurs qui descendent des monts du Jura. Les enfants de ces montagnes sont vaillants et habiles à la chasse, d'autant qu'en ces pays il serait honteux, pour un jeune homme, de ne point faire manger une pièce de venaison à ses vieux parents, chaque dimanche, avant la grand'messe ; c'est un de mes confrères qui me conte cela. Quand donc ces jeunes gens nous arrivent avec leur crinière flottante, c'est quelque chose comme la fierté de l'onagre du désert.

» En voici d'autres qui montent par le côté du Midi. Ils quittent à peine les prairies enchantées du Languedoc et la suite de leurs troupeaux ; ils sont encore tout empreints des parfums de leurs campagnes. Puis des fils du Nord et des Bretons aux cheveux plats, tout couverts de brume. En ces jours, j'ai aussi poussé le cri de France et Poitou ! car voici venir deux enfants d'Aquitaine (1). Je pense que notre chère Église de Poitiers sera plus que jamais féconde et fertile. Le chevalier saint Ignace de Loyola, saint Dominique, saint Benoist, saint Vincent de Paul, patron de ton honoré père, le bienheureux Montfort, le vénérable

(1) MM. Joly et Guignard ; le premier devint missionnaire à Canton, et mourut à quarante ans, des suites de blessures reçues de la main des païens ; le second périt en mer, se rendant en Mandchourie, au mois d'octobre 1860.

Fournet, les Missions, bref tous les Ordres des enfants de Dieu, lui viendront ravir ses fils et ses filles.

» Monseigneur Pie, qui contemple de son œil d'aigle tous ces enfantements de sa chère Jérusalem, les voit avec tendresse et fierté ; aigle, il aime ses aiglons qui lui ressemblent et les suit d'un œil réjoui sur les montagnes où Dieu les envoie lui conquérir un empire. A vrai dire, c'est un bonheur et une gloire pour notre grand évêque. Aussi, écrivant à M. le Supérieur des Missions, il lui dit : « Je vous envoie ces chers fils et vous en promets encore bien d'autres ! » Que voici donc un grand cœur, mon cher cousin !

» Mais il faut en venir un peu au sujet de ton voyage. Oh ! tu ne peux estimer le plaisir que j'aurais de te voir et presser dans mes bras ; mais pourtant te parlerai-je en homme désintéressé. Paris n'est point digne, à mon avis, d'attirer tant de visiteurs et même je te connais assez pour savoir que le spectacle d'une belle campagne, d'une moisson dorée, d'une forêt sombre ou d'un vieux manoir te toucherait bien davantage.

» Pour ma part j'aimerais mieux cent fois la complainte du bon Renaud, chantée, le soir, par ma bonne mère, ou quelque fanfare de chasse, que tous ces fracas de chars qui passent dans les rues. Mais ce n'est point pour tout cela que tu veux venir ici ; c'est pour me voir seulement. Oh ! que tu as donc aussi un grand cœur, et qu'il me sera doux de t'embrasser !

Vers la fin d'octobre, il écrit encore :

« De ma tour Lutèce :

» Voici donc venus, mon cher cousin Jehan, ces jours pleins de mystère et que nous aimions tant, à l'époque où nous estions ensemble aux escoles aquitaines. La brume descend bientôt ; il fait froid temps. Les vents soufflent dans les grandes tours de Paris, et voici que du Nord arrivent les corbeaux.

» Las ! il y aura bien cet hiver des souffreteux ! Si seulement les pôvres gens de nos campagnes avaient de la ramée pour se chauffer le soir !... Je crois voir les vieilles emporter, vers la nuit, des braises dans leur sabot... Oh ! mon doulx Dieu, ayez à merci les pôvres gens !

» Les mois de combats sont passés, mon cousin ! Bientôt un an, que je n'ai pas touché la crinière d'un coursier ! C'est la trêve de Dieu ! temps prisable en plus d'une sorte ; les gens d'armes ne guerroyent plus, les manants se reposent, les chartriers aiment fort cette époque ; au dire des escoliers, elle est mesmement favorable au labeur des estudes.

» C'est vrai, mon cousin, soit dit entre nous, il est bon quelquefois de quitter ses bottes et de demeurer un peu sous la tente. Pour moi, je fais quelques oraisons et je garde les trêves. Me voici sous la tente, jusqu'à ce que, vers la feste de la Sainte-Trinité, saint Michel sonne du clairon, déploie sa bannière et s'exclame : Sus, sus ! en lice ! lacez les heaumes ! Alors je descendrai sur l'arène des mers, puis en les flots de

l'Océan, puis dans les déserts et tout emmy les tribus, les gentils, par les monts, par le glaive et l'espée, à brief dire partout et par toutes courtoises armes qu'il plaira à Monseigneur Dieu. »

L'intrépide chevalier revient encore, au mois de février 1858, sur cette invisible blessure, qu'il portait au genou et qui disparut peu après.

« Cher cousin, dit-il, j'ai là sous la main trois ou quatre lettres qui crient réponse; mais, vive Dieu ! ces bonnes gens pensent que ton cousin n'a qu'à se reposer sous la tente et qu'il lui est loisible de deviser à tout venant; ce n'est plus cela... Oh ! j'entends déjà les cris de guerre et les chants des héros; je prends la croix ; je l'ai prise : Terre Sainte, Terre Sainte ! Sainte croisade d'outre-mer ! plages lointaines d'Orient je vous aime et viens à vous !... Oh ! oh ! oh ! mon cœur bondit sous mes armures, à la pensée des saints tournoys !

» Est-ce que je t'oublie mon cousin ?... Du tout, non non ; pour toi j'ai une plume spéciale, une feuille particulière, une main rapide, un cœur large et allègre... Sus, sus ! Ce m'est un grand plaisir d'escrire à mon cousin, et mon âme s'esjouit à la souvenance de notre dilection. Oh ! mon cousin, tu as la taille altière, mais l'œil débonnaire ; c'est bien ! D'une dextre loyale, tu envoies aux pôvres gens des farines, et si mes finances se tiennent en belle voie, c'est bien grâce à tes largesses. Va ! j'aime bien ton âme, mon cousin, tu es un noble homme ; marche d'un si beau pas et ta gloire ne se fanera pas comme l'herbe des toits, dont le

moissonneur ne lie point les gerbes, ne recueille point les épis en son sein, et dont les passants n'ont jamais dit : Que la rosée du ciel descende sur vous !

» Mais laisse-moi te parler tout simplement. Eh ! bien, cousin, aimes-tu Jésus ? Parlons de Jésus. Oh ! les apôtres doivent aimer à parler et à discourir de Jésus. Quoi, cousin, avons-nous autre amour ? Que penses-tu que soit le monde pour nous ?... Les empires, les royaumes, les trônes, toute temporalité et grandeur imaginable, qu'est-cela pour nous, gens de Dieu ?... Oh ! peu de chose ou plutôt rien. Vive Jésus ! Vive Jésus, cher cousin !

» Ce n'est pas à dire que j'aime Jésus. Las, las ! cher Sauveur, je ne vous aime presque pas ! J'ai pourtant lu en la vie de la très illustre sainte Marguerite, fille du roi de Hongrie, Bèle IV, qu'étant fort soucieuse de cognaître comment elle avanceroit et progresseroit en le saint amour de Dieu, comme le fesoient les Pères anciens, qui lui estoient si agréables, son directeur, lequel estoit fort versé et adonné aux choses célestes, lui bailla cette devise qu'il tenoit du ciel : « La perfection des Pères anciens fut à aimer Dieu, à se mépriser soi-même, à ne faire cas de tout le monde, à ne juger personne. » Il y a dans ces mots une grande source de vertus et instructions.

» N'as-tu pas lu qu'il y avait des saints extrêmement familiers et intimes au cœur de Dieu, si bien que le Sauveur leur parloit souvent, et maintes fois, les anges du ciel leur fesoient douce compagnie ? Mais si nous aimions Jésus, tout le paradis descendroit en notre

âme et la splendeur de la céleste patrie reluiroit sur notre face... C'est cela, c'est vrai ! Pour moi, le bon Dieu me comble de grâces et faveurs insignes. Oh ! tu as bien lieu d'être fier à mon endroit. Vois un peu...

» Je suis très robuste. Ma poitrine est comme une tour crénelée, et mes côtes comme des lames d'airain, mes bras sont puissants comme les arcs des Scythes ; une de mes jambes est extrêmement valide, et l'autre si précieuse aux yeux de Dieu, que je l'estime d'or ou pour le moins d'argent ; car, j'y ai, au genou, une invisible blessure, vraie perle de paradis, vrai joyau du Seigneur, qui me donne lieu de le remercier beaucoup et magnifier en vérité. C'est un jet de flèche, c'est un coup de lance de Jésus ; il n'est simple, il n'est baume qui puisse avoir quelque efficace en cette affaire.

» Vive Jésus ! Ah ! il m'a blessé lui-même, comme il fit pour Jacob en le fameux pas d'armes de Phanuel. Mais les blessures siéent bien aux gentilshommes, par spéciale aux chevaliers du Seigneur ; aussi je m'en réjouis fort ; et puis, mon cousin, le cœur de l'homme se façonne et s'étend au milieu des épreuves ; la vertu se fortifie emmy les tentations, comme les racines des chênes sur les montagnes, comme les rochers dans les flots de l'Océan.

» N'imagine pas que ma plume soit sérieuse ; non, non, car je puis fournir encore une bonne expédition chaque semaine, mais Jésus a quelque pensée particulière à ce sujet. Prie pour moi, cher cousin, que je sois en l'ost et batailles du Seigneur, le plus brave cheva-

lier et valeureux paladin que oncques on ne veist par tous pays.

» Pense donc, cousin, à ce que peut faire de besognes spirituelles, et même d'expéditions temporelles, un bon escuyer comme moi, si j'aime bien Jésus, car saint Augustin dit : *Ubi amatur, non laboratur, aut si laboratur, labor amatur.*

» N'était que le labeur me presse, j'aimerais bien à t'escrire plus souvent, mais je vois venir l'heure où il faudra, comme dit saint Paul, être au milieu du monde comme n'y étant plus.

» Les dix livres tournois que tu m'as octroyées ont bien rafraîchi ma bourse, et j'ai recueilli ton paquet de tabac, comme fait un voyageur altéré pour une grappe de raisin, au milieu d'un désert aride, ou le pâtre, pour une figue prématurée à la cime d'un arbre. Si je t'apparais faire quelque dépense, c'est parfois vraie nécessité... par exemple, j'ai dû me procurer un bas lacé, pour fortifier mon genou, et quelques autres besoins de ce genre. Ainsi, quand un vieux Breton, homme simple, fumant et craignant Dieu, vient frapper à mon losgis et me demande du tabac, je lui tends ma boîte en disant : Tenez, voici du tabac du pays, c'est mon féal cousin qui m'a envoyé ce paquet ! et il se retire en disant : « Je n'ai pas la même ressource ! »

Le cousin, qui recevait de si nobles lettres, se préparait au sacerdoce. Il était revenu au Grand Séminaire de Poitiers, d'où il écrit à son tour, le 15 octobre 1857 : « Ah ! ah ! cousin, tu te mets en frais ; voici que tes lettres pleuvent sur moi, comme les prunes Saint-Julien

sous les rafales d'automne; il y a quelques mois, tu n'étais pas si diligent ! Tes lettres m'esjouissent grandement le cœur; elles seraient parfaites si l'escriture en était lisible. Ah ! ça, escris-tu avec un tronçon d'espée? Quel grimoire, bon Dieu ! Nous étions six à le déchiffrer et encore, malgré la science de nos clercs, il a fallu abandonner plusieurs mots aux chartriers. D'ailleurs, Bertrand n'est plus là, il professe les belles lettres. Quant à Thomas, il est toujours le plus féal ; le panache de son casque noir ondule toujours sur ses épaules ; il voulait bien t'envoyer quelques finances, mais il n'a plus que quatre sols.

» On parle beaucoup de toi dans la cour, et l'imagination des nouveaux s'échauffe, au récit de tes vaillantises.

» Ton vieux gentilhomme de père m'est venu voir, ainsi que ta vénérable mère. « S'il ne guérit pas promptement, m'a-t-elle dit, je veux l'avoir et soigner sa blessure ! » Elle tient de notre vieille châtelaine de grand-mère un remède infaillible, à son dire, tel que cataplasme d'avoine sauvage fricassée dans du vinaigre. Il paraît que c'est souverain. Mais ta blessure est-elle bien de celles qui guérissent ? Qui donc, autre que notre oncle Rolland, eût pu te joindre juste au défaut de la genouillère ? Or il n'est plus ! C'est donc le Seigneur lui-même, comme il advint à d'autres bons gentilshommes, tels que saint Ignace de Loyola, saint Philippe de Néri, Mgr Borie et maints autres preux chevaliers. »

Quand Godefroy recevait ces nouvelles, il se prépa-

rait lui-même au diaconat, mais à Paris, l'ordination de Noël fut retardée jusqu'au 10 janvier de l'année 1858. Une épidémie de fièvre typhoïde sévissait alors sur le Séminaire des Missions. Plusieurs des aspirants furent gravement atteints et l'un d'entre eux mourut. Notre héros fut épargné, mais admirons sa foi qui le jette aux genoux de son cousin, devenu prêtre. Il lui écrit, à la date du 17 décembre :

« Monseigneur frère,

» Vraiment, cher sire, vous appellerai-je de ce nom, car mon frère vous estes, et d'aujourd'hui je vous salue ensemblement pour mon seigneur. Ores y estes-vous? ores y estes-vous ? cher cousin, dedans la haute et magnanime tour du sacerdoce ? Donnez-moi de là, je vous en prie, tout aussitôt votre bénédiction la plus spéciale, afin que je puisse quelque jour bien besogner à la gloire de Dieu.

» Sus ! sus ! Me voici bien déjà aux créneaux!!... Pourtant pas encore diacre, pas même en retraite, car ici nous avons esté tous grandement navrés depuis quelques semaines. Plusieurs de nos confrères sont chus malades, si bien et drument, que force a été de mettre fin au labeur des escoles, de telle manière que trêves et sorties de vacances ont recommencé. Ce pôvre caporal Vielmont est aussi chu malade, puis Camart, de Bretaigne, puis une dizaine d'autres, lesquels semblablement furent tous grièvement défroissés, malmenés,

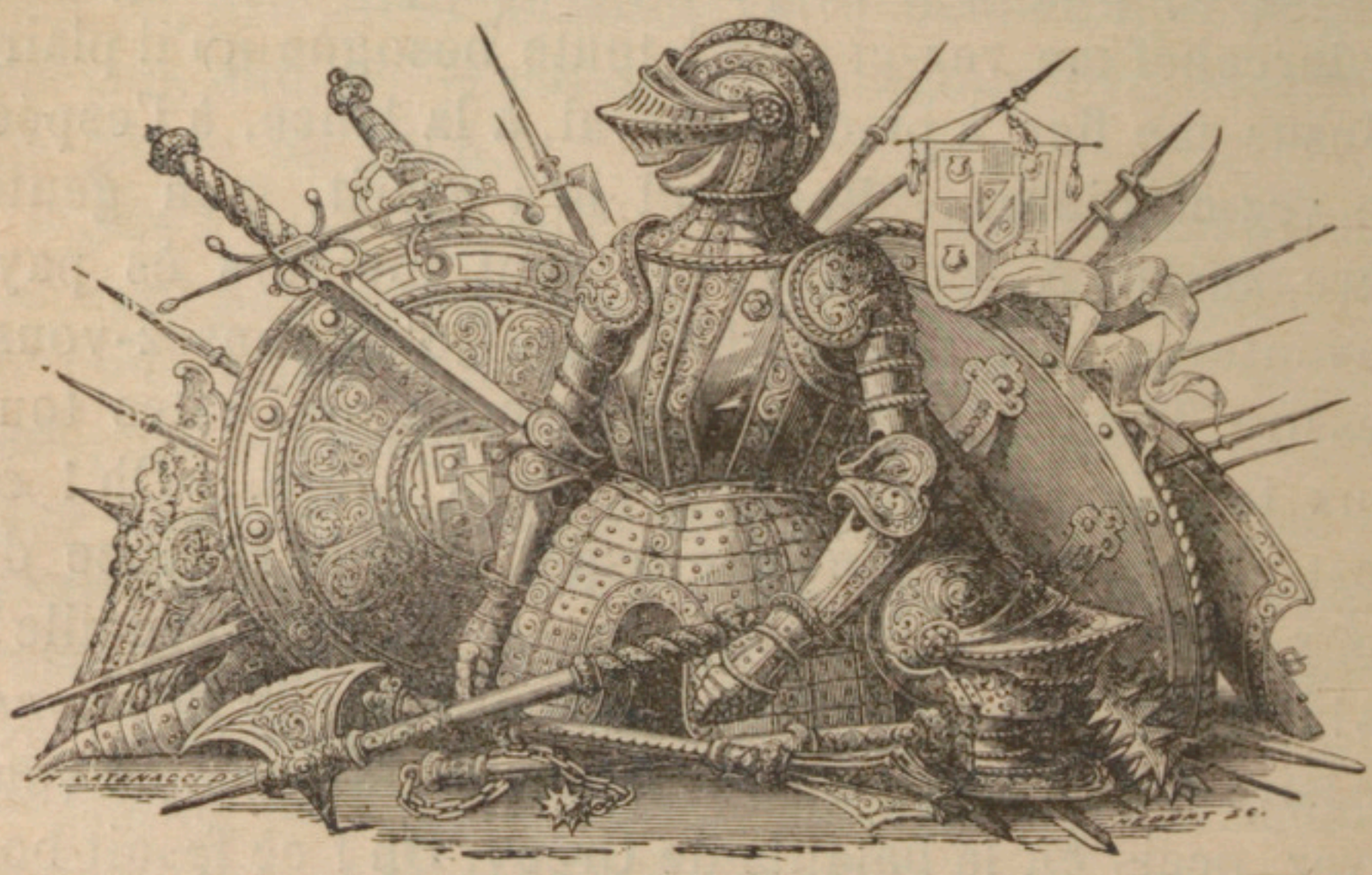
piettelés par la maladie, et nous tous, comme bien tu penses, tout désarroyés.

» Maïs voici bien plus ; un de nous est trépassé ! C'estoit un grand jeune homme d'Anjou, de si belle stature, que, sûrement, il n'eût pas été gêné dedans les armes de Saül; bon tenant, et de force à combattre le diable, comme fist Pépin, et fist lui-même, car il trépassa fort saintement. A brief dire, par l'ayde de Nostre-Dame et de nos martyrs, le reste de nos gens courent à convalescence et les surgiens et les médicins ont dit qu'en quinze jours ils nous les rendroient chevauchant... Cependant nostre logis n'estoit, à vrai dire, qu'hospital et, depuis bien trois semaines, nos chiefs firent entrer en campagne tous ceux qui se trouvoient encore en estat de porter les armes. Pour moi, mon cher cousin, je n'ai aucunement faibloyé et me trouve à cette heure arçonné très avantageusement.

» Avec l'aide de Dieu j'ai donc récupéré ma vigueur, et derechef me vez-ci apte à toute besogne qu'il plaira à Jésus me fier, à pied, à cheval, à la lance, à l'espée. Me vez-ci bien..... Bertrand m'a escrit, mon gentil frère aussi. A leur dire, ils sont toujours ès pays d'aventures et emmy les hasards. Qu'en pensez-vous, messire Thomas et vous, mon cousin, qui estes tous deux fort imaginatifs ? Je n'y crois guère... Oh ! ce n'est plus ainsi qu'à nostre asge, sous la régence du vieux syre Choveyn (en son sein que Jésus le recueille !) las ! il n'y véait non plus que le gentil roy de *Béhaigne*, messire Jehan de Lucembourc, lequel fut, comme vous savez, occis en la bataille de Crécy. Oh ! ce fesoit bon

guerroyer de notre temps, les gens d'armes estoient bien mieux veus et avisés qu'à cette heure. Marahot est devenu chartrier; nuit et jour il dit ses heures, comme le bon chevalier Boucingault-le-Meingre. Mon frère est encore tout jouvencel. Je souspçonne qu'à peine ont-ils une lance à tout deux ! »

Avant de finir ce chapitre, notons que celui qu'on appelle plus haut « le caporal Vielmont » avait été séminariste, puis soldat. Libéré du service militaire, il se maria avec la fille du tailleur du régiment. Un jour, il dit à sa femme : « Voici trois ans que nous sommes ensemble, nous n'avons point d'enfants. Je regrette mon ancien état... Si tu venais à mourir, je me ferais missionnaire ! » Le surlendemain, la jeune femme était atteinte d'une fluxion de poitrine, qui l'emportait en quatre jours... Et le caporal devint apôtre.



CHAPITRE VII

Lettres à la petite Radegonde. — De ce qu'ils firent ensemble dans un cerisier. — Charmants souvenirs. — Conseils à un jeune aspirant aux Missions. — Histoire d'une galette célèbre. — Conseils à ses sœurs.

Notre chevalier n'écrit pas toujours sur le même ton. Nous aimons à mettre sous les yeux du lecteur les choses gracieuses qu'il adresse à sa plus jeune sœur, la petite Radegonde. Cette enfant avait alors douze ans, et un missionnaire disait, en parlant d'elle : « Je n'ai pas connu d'âme plus pure ». « Chère petite sœur, lui écrit-il, proportionnant son style à l'âge de la fillette : j'ai reçu ta petite lettre ; penses-tu que nous fassions quelque chose de toi ? dis, petite Radegonde ? — Si Dieu aide, n'est-ce pas ? — Allons ! c'est bien. Tu es bien heureuse va! car j'aurais pu devenir mauvais sujet; point du tout ! il paraît que je suis passable, et même bon garçon. Allons ! si tu veux que je bénisse la sainte Vierge de t'avoir pour sœur, il faut être bien sage et joyeuse. Est-ce qu'une petite comme toi peut être triste ? N'es-tu pas avec le bon Dieu et la Sainte Vierge? Oh ! par exemple, si une petite, si bien née que toi, était triste ! Et quel sujet ? Je te dis que j'aime ton âme comme la mienne.

» Il paraît que tu es bien sage et bien aimable; Dieu en soit béni! Forme ton petit cœur, et toute ta conduite, sur le parfait modèle de tes supérieures ; n'imite point celles de tes compagnes qui seraient méchantes, vaniteuses ou légères. Sois toujours remplie d'humilité et de douceur. Si la nouvelle petite sœur que je t'ai envoyée, si Sophie était la première, et toi la seconde, n'en aie pas de chagrin, car ton chagrin s'appellerait de la jalousie et ferait de la peine au bon Dieu et ferait pleurer la Sainte Vierge. Profitez bien toutes les deux en sagesse, et devenez toujours meilleures. C'est cela, vive Dieu ! Soyez l'une et l'autre de petites colombes, d'aimables agneaux de l'Enfant Jésus! »

Quand Godefroy partira pour les Missions, une de ses dernières lettres sera pour sa chère Radegonde, belle fleur que la mort faucha, avant même que les passions n'eussent effleuré son âme : *Ceu turbo, nascentes rosas*. Il lui adresse cette page charmante : « Vive Notre-Dame, chère petite sœur ! Sais-tu bien que je suis missionnaire apostolique ; que je vais m'en aller bien loin, bien loin, au-delà des mers, chez des mondes infidèles et sans ombre de foi ni de chrétienté ? Puis, petite sœur, je leur ferai de beaux sermons, disant que Dieu est infiniment bon et puissant ; que même, ni en la terre, ni en la mer, ni aux enfers, ni même en le ciel des cieux, nul n'a jamais vu, ni ne verra une pareille Beauté, Amabilité, Sapience, Richesse, Grandeur, Hauteur et Profondeur. Oh ! je leur ferai savoir aussi que Jésus est mort pour nous, et que Notre-Dame a bien pleuré sur nos péchés.

» Je dirai à ces pauvres infidèles que j'ai une petite sœur, appelée Radegonde : Ah ! si vous connaissiez ma petite sœur, allez ! Si elle était ici, pauvres Chinois, elle vous apprendrait bien le catéchisme ; elle est si savante ! Elle lit toujours courant et écrit presque en fin ! Ah ! elle est bien sage aussi ; elle aime fort Notre-Dame, la Sainte Vierge, et ne fait point de peine à ses petites compagnes.

» Oh ! ça les amusera de m'entendre raconter de si belles histoires. Dis donc, Radegonde, je leur dirai encore que nous allions réciter le chapelet tous deux sur la grand'route, que nous montions manger des cerises dans les cerisiers, et après, nous disions que nous n'avions pu en rapporter à la maison, parce que, n'étant pas bien mûres, il n'y en avait eu que juste assez pour nous ! Oh ! nous avons fait ensemble tant de jolis coups, dont tu ne perds point mémoire ! n'est-ce pas, petite sœur ? Nous nous entendions à merveille, nous deux. Jules, lui, était un peu monsieur, auprès de nous ; il n'a jamais su si bien garder les vaches que nous ; oh ! nous connaissions les bons pacages !

» Quand nous revenions le soir des champs et que je te montais sur *Schloff*, tu étais joliment fière ; oui, tu commençais à te tenir à cheval presque aussi bien que Justine ; même, tu savais déjà faire les fromages, et traire les vaches comme Églantine. Oh ! que nous faisions une jolie petite famille, surtout le soir, que nous chantions autour de la table, et puis que nous disions des contes ! Viens avec moi, vive Dieu ! nous ferions tous les deux de belles choses ! Oh ! je te fais

maîtresse d'école, je te donne toute une tribu, pour assister à tes leçons de catéchisme. Tu leur dirais comme moi qu'il y a au ciel notre bon Dieu, qui les aimera et sauvera, s'ils se convertissent, mais tout au contraire, les punira dans l'enfer, s'ils demeurent obstinés dans leur infidélité. Nous ferions des merveilles! Tu serais une de mes baptiseuses, tu enverrais ainsi au ciel bien des petites. Allons! pense à cela, chère Radegonde! »

A un jeune homme qui l'avait consulté sur sa vocation, et dont il raconte plus haut l'arrivée à Paris, Godefroy répond avec une maturité qui nous le montre sous un nouveau jour.

M. l'abbé Joly, élève de rhétorique, à Montmorillon, sentait déjà dans son cœur le mystérieux appel du Maître. Impatient de suivre sans retard sa vocation, il demanda l'avis de notre chevalier, qui lui écrivait à la date du 6 décembre 1857 :

« Cette bonne volonté et ce désir que vous avez de vous consacrer aux Missions vient de Dieu ; conservez cette perle comme la prunelle de vos yeux ; mais toute précipitation, en une affaire si importante, ne vient ordinairement que du diable. Pourquoi tant vous presser ?

» Comptez que tous les infidèles ne seront pas convertis avant que vous y mettiez la main, soyez-en sûr ; il y a trop de besogne! Nous avons, au Séminaire des Missions, des prêtres de trente et quelques années, d'anciens vicaires, des professeurs de philosophie, de rhétorique, et ce sont là des hommes d'une vocation solide et bien éprouvée. Vous n'avez encore que dix-

huit ans et déjà vous voulez courir par le monde et convertir les peuples. Croyez-moi, parlez à votre directeur. Dieu ne s'oppose point à ce que vous attendiez et temporisiez. C'est une règle de prudence : il faut s'asseoir et réfléchir longtemps, avant d'entreprendre une si grande œuvre ; beaucoup regardent en arrière, après avoir mis la main à la charrue, pour n'avoir pas médité suffisamment leur vocation.

» D'ailleurs, je ne connais pas de Société où l'on reçoive les jeunes gens qu'ils n'aient achevé leurs études de philosophie, et aucune Compagnie n'envoie aux Missions avant la prêtrise. Voici ce que je vous conseille : finissez en paix vos études, travaillant bien, priant bien et vous amusant de même : après ce temps vous pourrez venir, avec l'agrément de votre directeur, faire votre théologie au séminaire des missions que vous aurez choisi. Ne vous troublez pas : le temps passe vite, et l'heure des grandes choses viendra assez tôt. En attendant, faisons généreusement les petites. Allons, cher ami, reprenez la sérénité de votre âme ; ne vous troublez aucunement, car ces soucis ne viennent pas du bon Dieu.. Courage ! Un jour peut-être, travaillerons-nous dans le même champ. »

Avec sa famille, les lettres du missionnaire reprennent leur allure accoutumée et s'émaillent de récits amusants, pêle-mêle avec des conseils de haute spiritualité, à l'adresse de chacun. Vers le mois de janvier 1858, ses parents lui avaient envoyé une de ces galettes pour lesquelles M^me^ Chicard avait un vrai talent. Voici l'accusé de réception.

« Je n'ai plus de lettres bien curieuses à vous écrire, car je vous ai tout dit, mais je vais vous parler quelque peu des galettes. Oh ! cher père, elles vous ont coûté bien cher de port ! mais quelle joie pour nous de les recevoir ! Nous étions, mon frère Wykaert et moi, à Meudon, quand elles arrivaient diligemment à Paris. Je fais venir mon frère sous ma tente, et lui dis : « Loys ! je sens d'ici une odeur de famille, un parfum patriarcal, un baume champêtre, Bref..., je gage que les galettes arrivent... Entends-tu rugir ce cheval de fer par là-bas? Cours, saisis-le par sa crinière de feu, vole à Paris ; tu devras y trouver une boiste à notre adresse ! »

» Il part, le wagon l'entraîne. Il se présente au Séminaire, trouve à la conciergerie la dite boiste et s'en empare ; le portier fait résistance, sous prétexte qu'elle est adressée à M. Chicard. C'est en vain ; mon frère la saisit, monte à mon castel dont il enfonce la porte ; une hache tombe sous sa main, il rompt la boiste, tranche les galettes d'une main assurée, il pille et ravage presque tout le butin ; il s'esjouit comme un guerrier avide au milieu des dépouilles, comme un loup dans une bergerie, comme un *biset* (1) sur une bande de perdreaux !

» Ventre de biche ! quel sort eut votre galette, ma bonne mère !... Mais quelle substance ! Après la destruction qu'en fit notre frère, il y avait encore des débris pour remplir douze corbeilles. Bref, Loys ploie

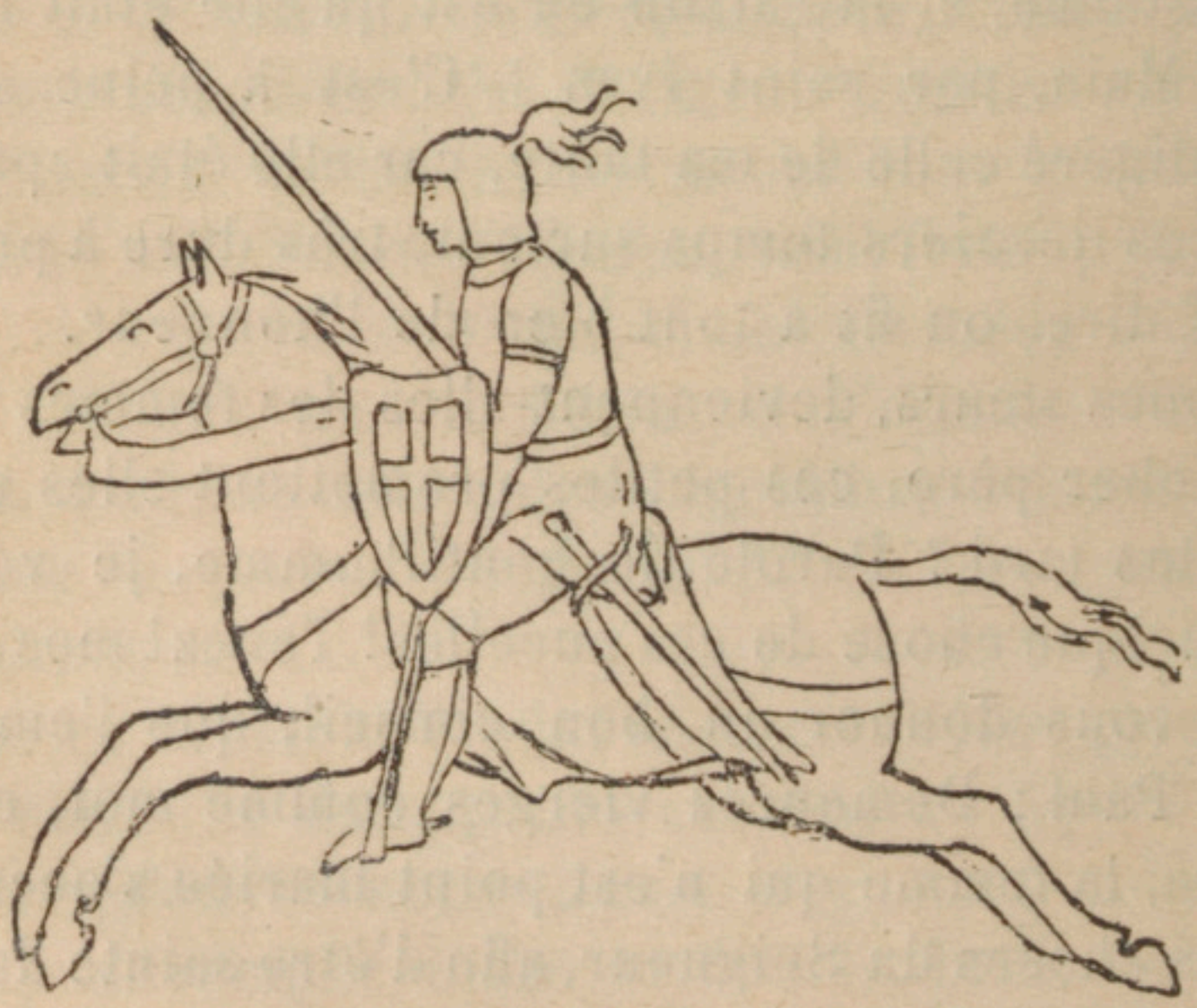
(1) Petit épervier.

tout cela dans un mouchoir et revient à Meudon. Il était encore aux portes de Paris que je commençais à savourer d'avance ce parfum bien connu. « Je remplissais, me disait-il ensuite, le wagon de l'odeur de nos galettes ; tout le monde me guettait avec des yeux avides. »

» Quand il arriva : « C'est bien ! lui dis-je ; assieds-toi là sur ma natte, et étale-moi ces merveilles. » Je commençai tout aussitôt à lui indiquer l'origine de chaque chose. Par spéciale, le gâteau de ma bonne mère était-il facile à désigner, à son goût exquis et à son blason, portant deux nobles initiales. Oh ! ma mère, vous travaillez toutes choses avec une rare perfection, parce que vous avez un cœur incroyable ! Ce n'a pas été la vôtre, chère mère, qui offrit le plus de résistance, et la raison en est qu'elle était la meilleure. Mais, par saint Ives ! C'est à peine si nous avons digéré celle de ma tante, car elle était spacieuse et, en ces derniers temps surtout, très dure à prendre. A brief dire, on fit à tout bien de l'honneur.

» Et mes sœurs, deviennent-elles des femmes fortes? Dites, cher père, ces petites promettent-elles un peu pour plus tard ? Parole de gentilhomme, je voudrais faire quelque chose de ces pucelles! Tenez! mes sœurs, je vais vous donner un bon conseil, que j'emprunte à saint Paul : Demeurez vierges comme moi, car, dit l'Apôtre, la femme qui n'est point mariée s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit ; mais celle qui est mariée s'occupe des choses de ce monde et comment elle plaira à son mari.

» Saint Paul parle aussi aux parents et leur dit : « Si quelqu'un juge honteux que sa fille passe la fleur de son âge sans être mariée, et qu'il croie devoir la marier, qu'il fasse ce qu'il voudra. Il ne pèche pas si elle se marie ; mais celui qui prend une ferme résolution au fond de son cœur, dégagé du reste de toute nécessité et maître de ses actions, et juge en lui-même devoir conserver sa fille vierge, fait mieux encore : *Melius facit*. Voilà la saine doctrine de l'Église ; d'une part il ne pèche pas, de l'autre il fait mieux. Ne livrez donc, à brief dire, mes sœurs, ni vos cœurs ni vos corps à la vanité. Autrement vous êtes indignes de vos frères et des anges. »



CHAPITRE VIII

Diacre. — Une feuille de palmier. — Comment les loups, boucs et chevreaux sauvages furent changés en agneaux. — Où les clairons commencent à sonner. — Vente de divers engins de chasse et de guerre. — Les faits d'armes de Pépin-le-Brief. — L'évêque de Canton à Paizay.

L'épidémie passée, l'ordination eut lieu. Le 10 janvier 1858, notre héros écrit à ses parents :

« Je sors de la sainte ordination, diacre, par la grâce de Dieu !... Il paraît que mon cousin est nommé vicaire à Châtellerault ; il est bien là, au centre de la famille. Quant à vous, mes chers parents, soyez heureux ! Je voudrais vous voir communier plus souvent, vous y trouveriez d'indicibles grâces. Parlez-en à votre confesseur. J'en dis autant à mes sœurs. Point de vanité, petites, méprisez le monde ! »

Après Pâques de cette année 1858, Godefroy envoyait à M. le curé de Paizay une branche de son rameau bénit. Il l'accompagna de cette lettre gracieuse :

« Monsieur le Curé,

» Recevez cette feuille de palmier d'aussi bonne grâce que si elle vous venait d'outre mer, portée par les

flots. Oh ! parole de gentilhomme ! Vous n'êtes pas missionnaire, mais vous ne demeurez aucunement en retard des apôtres ; et même je ne crois pas possible que personne puisse lutter avec vous. En la façon d'un athlète, vous courez dans la carrière, et sans cesse vous vous étendez à de nouvelles œuvres de charité.

» Je vois tous les jours cette perle de votre église briller d'un nouveau lustre. Votre troupeau s'augmente sans fin, et vous pressez dans les bercails du Seigneur pêle-mêle, emmy les rangs de vos brebis et agneaux fidèles, maints loups farouches et léopards cruels, boucs sauvages et chevreaux aventuriers, toute engeance peu traitable et que le vilain pensait bien tenir. Mais vous les forcez et domptez de votre houlette de justice et verge d'équité. Certes ! ils ne comptaient guère tomber en vos lacs ! Et encore, les lions mangent, à cette heure, l'herbe de vos pâturages, comme feraient des bœufs paisibles. Vos agneaux les plus fidèles se jouent sans crainte, comme promettait la Sainte Écriture, sur la caverne des dragons et basilics.

» Isaïe adjoute : « *Et puer minabit eos.* » Certes ! il ne faut pas entendre, tant s'en faut, qu'un enfant les mène, c'est un homme fameux et robuste, dont la justice et la foi sont le baudrier et ceinture de ses reins. Dieu soit loué ! l'arbre de votre église étend fort ses rameaux et se dilate merveilleusement, jusque-là que divers oiseaux et vautours sinistres, qui ne connaissaient guère que les masures, ténèbres et solitudes du péché, se viennent abriter dans ses branches.

» Ah ! M. le Curé, je vais essayer aussi de vous

pousser à émulation, car je me promets, sous les couleurs de Nostre-Dame, de si bellement travailler en l'arène des saintes missions, que je sois réputé des anges du paradis un des mieux faisants et des plus fiers paladins, que oncques on ne vist en l'ost de Nostre-Seigneur Jésus. A cet effet, monsieur, dites pour moi quelques dévotes oraisons et menus suffrages, par où je puisse recevoir les rosées et bénédictions du ciel, car j'en ai grandement besoin, étant appelé à la sainte prêtrise pour la Trinité. La départie pour les missions ne se fera pas attendre. J'ouys déjà les clairons de guerre qui nous appellent aux saintes croisades. Sus, sus ! Largesse aux chevaliers ! largesse aux suivants d'armes ! Los et renommée au mieux faisant ; par spéciale gloire à nostre Dieu ! »

Un peu plus tard, apprenant que M. le Curé de Paizay, poussé par sa charité et son zèle, s'était dépouillé d'armes précieuses, héritage de famille, notre chevalier lui écrit : « Voici que, par vos soins, notre humble église possède un autel splendide ; mais cette église elle-même, votre bercail, est trop étroit pour contenir tout votre cher troupeau, vous le voulez estendre et agrandir. Rien ne vous peut arrêter. Et vous jetez au sort toutes vos armures, sabres, espées, casques, heaulmes, brassards, cuissards, cottes d'armes et de mailles, cuirasses et haubergeons, fusils, arquebuses, bref, tout engin de chasse ou de guerre !.....

» Mais ce vous vient de vos aïeux ! — Qu'importe ? — Mais on vous attaquera ! Vous n'aurez donc qu'un bâton de chêne pour repousser tous ces ribauds qui,

de temps en temps, envahissent le pays et les chaumières des pôvres gens ? Vous ne ferez donc plus que les toucher de votre canne, comme fesait un certain pair de Charlemagne, sans verser aucunement le sang?

» On saura bientôt que votre salle d'armes est tombée en quenouille ; on vous attaquera sans doute ? Mais je vous entends me répondre : « Je suis en assurance sous l'escu de Nostre-Seigneur et la bannière de Nostre-Dame... Nostre honoré Maître aura une royale demeure. Fais ce que dois, advienne que pourra ! Si on pille ma chaumière, la tanière du renard me sera bien suffisante. » Ah ! M. le Curé, que vous seriez prisable pour le labeur des missions !..... Eh ! vous n'avez encore que trente ans ! et, par la grâce de Dieu, mon Seigneur, vous avez un fort bon tempérament. Parole de gentilhomme ! vous feriez bruit sur terre ; et possible, Dieu seul sait où s'arrêteraient vos prouesses et conquestes. Oh ! c'est grand méchef, moult grand dommaige que vous ne descendiez quelque jour en la lice des missions ! Je m'exclamerais, comme un hérault de ce temps : En lice, en lice ! sus, sus ! Vey-ci venant, le bon sire de Foy, vrai Godefroy, brave comme Tancrède ! Esjouissez-vous, bons anges du paradis; par spéciale saint Michel et saint Georges, esjouissez-vous ! Pour vous, vilains, félons, diables, mécréants en toute manière, tremblez ! car je vous baille l'assurance que vous serez, d'adventure, fort malmenés, et sous peu tout à fait chus en désarroy !

» D'autant, M. le Curé, que ce n'est aux missions que guerre, batailles, pillerie et rapines ; partout, sacs

de ville, fureurs, persécutions. Nos missionnaires vivent au milieu de toutes les tempestes, exposés à toute manière de naufrages : périls en la terre, la mer et les monts. Toutefois, l'empire du Seigneur se dilate et s'étend. Bien que le diable soit toujours sur ses gardes, nous ne sommes point si couards que de ne pas avancer fièrement à son encontre, et il appert, par plusieurs défaites notables, que le vilain n'est pas plus heureux en ses emprises avec nous, que dans cette lutte mémorable, qu'il fist avec Pépin-le-Brief. En icelle, dit-on, il échut en si grand méchief, qu'on crut généralement l'humain lignage débarrassé de son vieil ennemi.

» Voici que ma lettre tire à déclin, mais mon cœur s'élance toujours à pleines voiles en votre dilection. »

Enfin, le 22 janvier 1858, le chevalier écrit à ce vénérable prêtre et l'informe du passage à Poitiers, de Mgr Guillemin, évêque de Canton. Ce saint prélat, persécuté, chassé de sa mission, se rendait à l'invitation, que lui avait faite Mgr Cousseau, de le visiter à Angoulême. « Il est possible, concluait-il, que Mgr Guillemin revienne d'Angoulême à Poitiers, et de là, peut-être, poussera-t-il jusqu'à Paizay, car il a daigné me manifester le désir d'aller voir mes parents et le gentilhomme qu'ils ont pour pasteur. »

Le projet réussit à la satisfaction de tous. Mgr Guillemin, revenant d'Angoulême, séjourna quelque temps à Poitiers, visita Châtellerault, puis Paizay. C'était au mois de février 1858. Un jeune Chinois, Benoît Haoï, accompagnait Sa Grandeur, qui reçut l'hospitalité au

Grand Séminaire. Il nous souvient encore du naïf étonnement, manifesté par l'enfant, quand il vit, pour la première fois, une épaisse couche de neige, couvrant la cour du Séminaire. Il ne savait comment exprimer sa surprise, courant dans cette neige, la prenant dans ses mains et portant à sa bouche cette manne inconnue.

Le 5 mai de cette même année, notre chevalier apprenait à M. l'abbé de Foy sa prochaine élévation au sacerdoce, il lui écrit :

« Il n'est pas croyable quel bonheur j'éprouve à m'entretenir avec vous, mais pasque-Dieu ! le Seigneur m'accorde aussi de sentir bien fort l'importance et la nécessité de l'étude. Voici pourquoi je fais quelque violence à mon cœur et laisse si longtemps ma plume au repos. Et de fait, de mon travail dépend le salut de plusieurs âmes. Certes ! si je ne suivais que mes goûts naturels, j'irais plutôt faire la chasse et chercher la guerre, ains c'est pour Dieu et ces chères âmes.

» Oh qu'il serait injuste de croire que j'oublie mon pays et les miens ! Non, non ! jamais je n'oublierai ma plaine ni le cher pasteur qui la sanctifie. Comptez que tout aussitôt que quelque fille d'un carquois thibétain aura percé mon flanc, et livré mon corps aux corbeaux des torrents, dès que le rotin chinois m'aura dépêché aux plages célestes, vive Dieu ! ma première visite, après avoir pris quelque cognaissance du paradis, sera pour vos campagnes. J'y descendrai, s'il plaît à mon Seigneur, avec saint Maurice et saint Georges et nous ferons, en votre compagnie, quelque notable tournoy. »

CHAPITRE IX

Le sacerdoce. — Une chevauchée de trente chevaliers portant bannière. — En quelle estime le Saint-Père tient les Missions-Etrangères. — Comme quoi le cousin Jehan gratifia le chevalier de douze écus. — Un dernier tournoi théologique. — Comment Godefroy se vestit de ses armes, et comment M. Pauvert fut amené à le récompenser des misères qu'il lui avait faites au temps des écoles. — Liste des barons qui partirent à la croisade. — Le père et la mère de Godefroy à son ordination. — Ce qu'il pensait de Paris.

L'heure du sacerdoce sonna enfin pour notre héros. A la préparation éloignée, qui durait, intense et généreuse depuis dix ans, par la mortification, l'étude et la prière, il ajouta tout ce qui peut rendre plus fervente la préparation prochaine. Un petit billet, trouvé dans ses lettres, nous révèle sa pensée dominante : « L'amour de Dieu, voilà ma fin ; la mortification, qui est encore l'amour, tel sera le moyen. Ma première messe sera dite pour obtenir de Jésus cette double grâce. »

Voici en quels termes il annonce à son cousin l'appel au sacerdoce :

« Vive Jésus, mon cher cousin, je suis appelé à la sainte prêtrise ! Ces messieurs ont tous été d'avis, en leurs conseils, que je serais un bon missionnaire. Oh ! nous avons bien lieu de louer Dieu ! Mais que cette

grande dignité m'apparaît un moult redoutable honneur ! Je voudrais présenter à Dieu un cœur noble et large, comme un vaisseau bien net, en lequel il put répandre ses grâces en abondance. Sus, sus ! me dis-je, mon ami Chicard, il te faut, en moins d'un mois, parfaire et aourner l'arche de ta chère âme, le tabernacle de ton cœur, lequel sera d'oresenavant, la tente journalière de ton Dieu ! Oh ! mon cher cousin, baille-moi la main pour cette besogne : je compte bien sur le tout spécial secours de tes prières.

» Sus, sus ! gentil cousin, note en tes heures quelques psalmes qui me seront dédiés, des antiphones çà et là ; ne sois point chiche de réciter pour moi la patenostre, non plusque maintes bénites oraisons et menus suffrages ; marque-moi aussi quelques dizaines sur ton rosaire, par où je me rende en brief, digne des largesses divines ; intéresse même à ma cause ces bonnes religieuses de la Sagesse, que tu diriges, car il est sans doute que les prières de si bonnes et dévotes âmes sont toujours bienvenues au cœur de Dieu.

» Par après, ouvre-toi, noble arène des missions ! J'ouys donc enfin le clairon qui m'appelle en champ clos ! Ores j'y suis, mes chers frères, ores m'y voici bien. Oh ! qu'il fait beau vous voir guerroyer d'une si belle sorte ! vous me faites envie et m'excitez à émulation : votre braverie, vos prouesses et appertises d'armes me font tressaillir et frémir comme un beau palefroy en laisse, lequel, comme dit Job, respire de loin les combats, les cris de guerre et le fracas des armées.

» Cinq missionnaires sont partis, il y a peu. Notre

chevauchée, qui est de vingt chevaliers, tous gens aguerris et braves comme le jour, vaillants comme l'espée, n'attendent guère que leurs éperons et le signal du départ pour voler à la rescousse ; cinq autres vétérans ne tarderont pas à courir sur nos traces ; trente missionnaires, trente paladins de la race des Francs, trente chevaliers portant bannière et de la plus illustre lignée, vont descendre, en moins d'un an, sur les rivages des infidèles. Sus, sus ! laçez les heaumes, laçez les heaumes ! et vous establissez bien sur vos arçons, gentils paladins de Notre-Seigneur ; en avant!

» Ça ! que penses-tu, mon cousin, de cette croisade? J'imagine le combat et départ des Trente, les croisades d'outre-mer, du temps de Godefroy et saint Loys ; par spéciale cette fameuse emprise d'antan, qui se tint, dès le principe, en laquelle commandait saint Michel à la tête des armées célestes. N'est-ce pas quelque chose de ce genre que les expéditions des missionnaires ?

» Saint Jehan dit qu'un grand bahours se fit dans le ciel, auquel combattait saint Michel et ses anges contre le dragon, qui bataillait aussi à la tête de ses diables. Tiens ! vois un peu, mon cousin, vois nos trente, vois notre levée de boucliers, considère cette brave compagnie : les voici qui montent sur les navires et se livrent, comme des lions, aux orages de l'Océan. O mers tumultueuses, fendez vos flots à notre approche ! faites-les se diviser et dresser comme des murailles, devant les pas des messagers du bon Dieu, comme vous faisiez, quand Israël passait à travers le Jourdain.

» Vive-Dieu ! mon cher cousin, il n'est tempeste

qui nous puisse esmouvoir. Mais voici bien le spectacle le plus frappant par où je parachève ma comparaison du combat. Vois ces preux descendre sur les rivages des Gentils, sur ces côtes ténébreuses, toutes opertes des horreurs et brouillards de la mort et de l'idolâtrie. C'est bien là que Satan règne, et, à parler humainement, il n'y a pas lieu de croire que le dragon quitte le champ devant cette chevauchée de pôvres paladins. Leurs visages sont pâles comme les fils d'Aymon, leurs chevelures et leurs barbes en désordre ; à brief dire, vous les verriez navrés en toute leur apparence, par les tempêtes de la mer. Nostre-Dame ! d'un même cœur et d'une seule main, ils ont tantôt ramassé le gant que Satan a jeté sur ces côtes.

» Sus, sus ! à la rescousse ! et le combat s'engage. Le diable rugit comme un tigre sur les mers et dans les montagnes, il siffle comme un dragon dans les forêts. Nos gens combattent par les chaînes, les cangues et le rotin, Et ne t'imagine pas que ces armes tombent si vite devant nos soldats français, non, non !

» Le ciel et l'enfer contemplent cette grande lutte. Oh ! l'Occident n'est qu'un champ-clos vulgaire contre cette arène du Levant, témoin du courage de tant de héros, arrosée des larmes, des sueurs, des prières et du sang des martyrs, à brief dire, toute jonchée des débris de l'idolâtrie. Pasque-Dieu ! Les enfants de ce siècle comprendront–ils jamais ces grandes entreprises ?

» Jésus, mon cher cousin, s'y établira définitivement en vainqueur ; il lui viendra los et renommée de la braverie de ses chevaliers, d'autant que toute nation,

pour lointaine et sauvage qu'elle soit, est son fief et la part de son éternel héritage. Ce n'est pas qu'il n'en coûte ! Oh ! nos pères et nos frères nous racontent que c'est une grande et incroyable besogne ; mais, par la grâce de Dieu, nous sommes trouvés forts au milieu de ces combats. Prie bien pour nous tous, mon cher cousin, par spéciale pour moi ; car vois-tu, un bon missionnaire vaut à lui seul une armée. C'est comme un Godefroy, un Tancrède, un Boucicault, un Bayard dans les esbats de la milice.

» Par saint Gilles ! tu ne saurais dire combien le Saint-Père nous aime ; il nous regarde comme les gens de sa dextre, quand il s'agit de conquester. Notre bon supérieur revient de Rome ; il n'est pas croyable combien le Saint-Père lui a fait de caresses et quelles révérences il a reçues de tous les cardinaux, prélats et généralement tous officiers de Sa Sainteté. On me racontait même dernièrement qu'un Cardinal, directeur de la Propagande, ne jurait que par monsieur Langlois, un ancien supérieur des Missions Étrangères. Cette bonne renommée nous excite tous à ne point forfaire. Nous sommes, comme disait saint Paul, vivement persécutés, navrés, mais le cœur ne nous défaut point et nous ne périrons pas.

» Oh ! si j'avais le loisir de te parler de ces héros qui combattent en la lice des missions ! Vraiment ce sont bien des confesseurs qui ont conquis les royaumes, fermé la gueule des lions, réprimé la violence du feu, et qui, pleins de force, ont mis en fuite les armées des étrangers, ou, si vous voulez, les légions diaboliques.

» Ce sont des martyrs qui ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection ; ils ont souffert les moqueries, les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, décapités, sciés, éprouvés en toute manière ; ils ont été errants, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, vagabonds et cachés dans les cavernes des montagnes. Ainsi dit saint Paul des héros de la vieille alliance. Que dire, mon cousin, des martyrs de l'extrême Orient ?...

» Je ne vois pas sans quelque sorte de soucy que tu te sois spolié de douze écus en une seule fois et d'une même main. Il appert que tu ne regardes l'argent que de l'œil gauche, tenant le dextre ès choses pies ; néanmoins tout ce que tu me donnerais plus outre, serait prodigalité. Il nous en faut tenir à ce point ; nostre fraternité et ta courtoisie sont grandement saulves et satisfaites. D'autant que nos parents sont bien décidés à m'octroyer tout ce qui me sera nécessaire, et puis, d'ailleurs, je n'ai pas besoin d'une si forte somme.

» A cette heure je rentre avec empressement, comme mon escriture le témoigne, dans la solitude de mon âme. Adieu ! »

Notre preux sortit de cette solitude, sitôt qu'il eut subi son examen. Sur le point de se plonger dans la retraite préparatoire à l'ordination, il écrit encore :

« Mon cher cousin,

» Je sors du Jourdain ! un peu tard à ton avis, mais j'y estois entré avec audace ; je voulois en sortir avec

gloire, d'autant que doresenavant, j'aurai bien encore à passer de vastes mers, mais plus guère d'examens, je pense. Allons, cousin, ne t'impatiente donc point.

» Si tu estois tenté de m'en vouloir un peu, oh ! je sais la manière de t'apaiser. Tiens, écoute ça, messire Jehan : Gentil cousin, y pensez-vous ? Ne vous ai-je pas aimé dès depuis que je vous ai cognu ? Dès l'âge de jouvence, mon âme ne fut-elle pas collée à la vostre, comme l'estoit le cœur de Jonathas à David, ou bien encore comme estoit Joyeuse, la bonne espée, à la cuisse de Karl-le-Grand ? Vive Dieu ! cher sire, vous avez de ma dilection une bonne et parfaite assurance. Pendant quinze ans que nous passâmes ensemblement aux escoles, les jours m'estoient briefs en vostre compaignie ; maintenant que je suis loin de vous, cher cousin, le temps passe encore bien vite, car voici déjà l'heure où je vais prendre la Croix, s'il plaît à Dieu.

» Je me sers ordinairement de quelques restrictions comme ceci : Si Dieu veut, si Dieu me garde, s'il plaît à Dieu : car vraiment, c'est une si grande et redoutée besogne que parfois je dis à Jésus : *Domine a, a, a, nescio loqui...* Mais le Seigneur paraît décidé à m'employer à cette affaire. Eh bien ! j'y vais de ce pas ; mon visage même est, dit-on, terrible comme un mur d'airain. Sus, sus ! entrons, cher cousin, entrons chez les Gentils pour arracher et détruire, perdre et dissiper, édifier et planter !

» Peut-être ferais-je bien de clore ici ma lettre, d'autant que j'escris pôvrement ; et puis, je te juge

fort embesogné au service de ta paroisse. Auras-tu bien le loisir de déchiffrer ce vélin ? Pourtant je passe outre, sans aucunement corriger mon escripture ni abréger mon devis, car il faut, bon gré, maugré, que tu apprennes à débrouiller mes escrits, Eh ! que seroit-ce donc s'ils venoient d'outre-mer ?

» Si tu veux, nous allons traiter d'affaires pour n'avoir plus la peine d'y revenir.

» J'ai lu dans les histoires de chevalerie que les bons seigneurs et hauts barons aimoient à fournir aux nouveaux chevaliers le cheval de bataille, la cuirasse et la lance des tournois et généralement toutes les pièces de l'armure, pensant que, sans nul doute, le guerrier feroit prouesse et appertises d'armes, d'où il leur reviendroit quelque honneur. Mesmement les dames leur bailloient leurs couleurs, écharpes et devises, par où le chevalier estoit fort excité à bien férir en l'ost. Ah ! ça, mon cousin, je me vois quasi en même cas, et je vais partir pour Terre Sainte, s'il plaît à Nostre-Dame. J'avois d'abord en pensée de ne prendre avec moi que la verge apostolique, tolérée par Nostre-Seigneur, mais depuis j'ai réfléchi.

» Veux-tu que je t'énumère mes besoins ?

» Je ne puis m'aventurer sans emporter quelques ouvrages de théologie, quelques livres de piété, liturgie, escripture. La maison fournit bien le nécessaire, mais si je puis avoir un peu d'argent, j'achèterai quelques livres, qu'on nous conseille généralement. Oh ! pour ce qui regarde la vesture, il n'y a pas lieu d'être en peine. A ce respect, je dirai comme saint

Paul : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.* Je serais d'avis que tu me prêtes la main pour m'avancer en cette affaire. Tu les connais : pourtant t'indiquerai-je les sources d'où nous pourrions tirer quelque substance.

» D'une part, mon loyal père m'enverra bien ce qu'il pourra. Mon oncle Pinier, possiblement, me donneroit une petite pièce. L'oncle Chauvinet m'a promis une paire de brodequins d'une fort rare et solide structure; mais ils me seroient inutiles, car on marche nu-pieds en presque toutes les missions ; tu pourras lui faire entendre que je préfère la valeur. Je connais assez ton frère pour savoir qu'il se fera une joie de me donner de quoi fumer pendant la traversée.

» Il n'est pas jusqu'à M. Pauvert, mon ancien Supérieur, lequel m'est redevable pour les misères qu'il me fit au temps des escoles ; par spéciale, cette fois qu'il me menaça de me retenir à la départie de Pâques. Parole de gentilhomme! je crois que la justice distributive oblige à restitution en pareille occurrence! Je suis sûr, semblablement, que mon bon curé, M. de Foy, s'il n'a pas dépensé toutes ses facultés pour Dieu, les pôvres et son église, se fera plaisir de me donner la main. Bref, tu penses, n'est-ce pas ? qu'il est un peu tôt de traiter ces questions.

» Eh bien ! arrêtons-nous. Pourtant tu me connais, cher cousin, je dors les matinées des batailles. Sais-tu bien que j'aurois mauvaise grâce de lacer mes guêtres sous ma tente, quand mes compagnons d'armes monteront aux wagons, ou d'être forcé de suivre mon

navire à la nage? Vive Dieu! je ne veux pas me mettre en ce cas de retarder mon désiré voyage de Terre Sainte, ni de perdre l'heure des combats...

» Notre légion va partir pour les plages infidèles. A voir marcher ces preux de Jésus, tu les prendrais, comme dit quelque part l'Escriture, pour des palefroys de guerre, tant ils sont forts et puissants! Ils marchent tous à pied; tu croirais pourtant une troupe de bonne chevalerie, tant leur course est rapide. Ils s'ouvrent des chemins sur la cime des montagnes et dans l'épaisseur des forêts, et leur approche est comme le bruit de chariots de guerre ou la face d'une puissante armée, se préparant au combat. Les peuples infidèles, à leur vue, tremblent d'effroi, et tu verrais les visages des diables devenir, à l'aspect de ces étranges guerriers, tout ternis et plombés. Ils courent comme de vaillants soldats, ils montent sur les murs comme des hommes de guerre, accoutumés à livrer l'assaut. Ils marchent serrés dans leurs rangs, sans jamais dévier de leur noble sentier. Le frère ne gêne point son frère. Chacun garde fidèlement la place qui lui a été confiée. Oh! oh! vois nos chevaliers, vois ces héros. On leur refuse l'entrée du pays et des villes; mais ils y pénètrent par les fenêtres, comme font les voleurs, car il nous faut des âmes, et il faut, vive Dieu! se rendre à Jésus!

» Du fait de mes confrères, voici ce que je t'en puis apprendre : MM. Chaumillé-le-Taciturne, Berger-le-Docte, Rieucault-le-Fort, s'en vont à la mission de Pondichéry; Bardoux-le-Gros, Audreux-le-Meingre, Tassy-le-Malingre et Berton du Berry, se jettent sur

les régions brûlantes du Coïmbatour; le P. Vielmont va faire ses relevailles au Kouy-Tchéou. Sabattier-le-Blanc, Néel-le-Noir, Fourcy-le-Brief lui font compagnie; Larcher-le-Pacifique s'achemine en bon ordre vers le Sut-Chuen; Martin, dit Bras-de-fer, descend sur Siam, ensemblement avec un vieil apôtre de ce royaume qui y retourne; Delsaüt-le-Bon accompagne Sa Grandeur Mgr Guillemin; MM. Puginier et Gazenave prennent le Tonkin pour champ de conquête. Durand, dit sans-Peur, marche sur le Thibet; Chicard, ton cousin, ne tardera pas d'entrer aussi en campagne, et je te dirai bientôt, cher cousin, quelle sera la lice de mes travaux. Notre frère Wychaërt, destiné à la mission de Pondichéry, sera, sans doute, dirigé sur les régions plus froides, d'autant que son tempérament le requiert. J'attends sa destination définitive pour te l'apprendre.

» Au revoir, mon cher cousin; Dieu me vestisse en mon âme de si bonnes armes que tu le fais au corps, et Nostre-Dame aura un chevalier accompli! »

En ce même temps, Godefroy informait ses parents de l'honneur qu'il allait recevoir; et ceux-ci se disposaient à se rendre à Paris, pour assister à l'ordination et jouir, une dernière fois, de la présence de leur fils. Il leur écrivait :

« Mes chers parents,

» Nous avons bien raison de louer Dieu, car je viens de recevoir du ciel une faveur insigne, je suis appelé

à la prêtrise, à ce redoutable honneur qui ferait trembler les anges. Je vous trouve, chers parents, décidés à me venir voir à la Trinité; je m'en réjouis. Il vous adviendra bien, comme au bon Renaud, lequel partit d'un grand « *piaisir* » et s'en revint bien tristement ! La départie tempérera les esbats de la venue, mais la pensée de m'avoir vu en si fière compagnie que sont nos missionnaires, vous soulagera toujours le cœur.

» Nos petites sœurs, elles, seront toutes tristes de garder la maison ; mais Paris est peu de chose et peu prisable auprès de notre chaumière. S'il vous plaît que je vous fasse louer une chambre, ès environs de notre Séminaire, je sais une personne sûre et prudente qui nous procurera ce service. Vous resterez ici le temps qu'il vous plaira ; mais pour voir dans Paris ce qu'il y a de plus remarquable, nous prendrons un de mes confrères fort entendu, car pour moi je n'y sais rien encore, et ne connais guère que la rue du Bac.

» J'ai dû faire emplette de quelques livres et je dois quarante francs. Pour la vêture, on nous donne le nécessaire ; et il nous faut si peu ! Mais si j'avais de quoi acheter un bon fusil et quelques jouets pour les peuples d'Asie ! Enfin si je puis emporter assez pour avoir un cheval dans ma mission, eh bien ! ce ne sera pas mal du tout.

» Aimons Dieu, mes chers parents, et servons-le parfaitement. Voici le plan que nous devons nous proposer. Donnez à tous un parfait modèle de vertu et de religion dans votre campagne. De ma part, je besognerai, si Dieu m'aide, si bellement, qu'en moi

chacun se pourra mirer, comme on disait du brave Boucicault, qui fut un chevalier de grand renom. Gagner le ciel, chers parents, voilà notre affaire capitale. »

Le lecteur aura remarqué, sans nul doute, le mépris de notre héros pour tout ce qu'on appelle les beautés de la Capitale. Saint Basile et saint Grégoire ne savaient, dans Athènes, que le chemin de l'église et de leur école. Depuis vingt mois que Godefroy séjournait à Paris, il déclare ne connaître que la rue du Bac. Chez lui, ce n'est point forfanterie, mais ce monde, ce fracas, ces gens d'affaires ou de plaisir le laissent indifférent, pour ne pas dire dédaigneux. C'est encore lui qui dira à son petit frère, arrivant aux Missions Étrangères : « Il n'y a rien ici de bien curieux à visiter. Pour moi, quand j'eus admiré Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, prié à Notre-Dame des Victoires, contemplé l'armure de François Ier, j'avais vu tout Paris ! » Notre Godefroy est tout entier dans ces quelques mots.

L'ordination eut lieu le samedi des Quatre-Temps de la Trinité, juin 1858. Le père et la mère suivirent, d'un œil humide, l'imposante cérémonie. Le lendemain, ils assistaient à la première messe de leur fils aîné et communiaient de sa main. Avant de s'en séparer, le nouveau prêtre, tombant à genoux devant ses parents, leur réclama la bénédiction, comme autrefois Isaac à Jacob. Puis les vieillards repartirent pour le Poitou, emportant l'espérance de revoir une dernière fois leur enfant, s'il s'embarquait à Bordeaux.

CHAPITRE X

Où le chevalier reçoit la dame de son cœur. — Chant à sa fiancée. — Le Yun-Nan. — Comment Godefroy se choisit des armes. — Son fusil, sa francisque et son coutelas de chasse. — Les flèches d'élite. — Le départ est retardé. — Le serment des chevaliers de Saint-Jean. — Comme quoi le petit Jules s'en vint à Paris. — Portrait du chevalier.

Cependant notre intrépide chevalier ne connaissait pas encore la portion de la vigne à laquelle le Maître le destinait : « Quand donc aurai-je ma fiancée, écrivait-il à son cousin, dans un petit billet que les parents emportèrent ! Ah ! sitôt que je connaîtrai ma tribu, mon épouse, je trouverai bien pour elle quelque chant d'amour ! »

Ce chant d'amour, cet épithalame, nous l'avons sous les yeux. Rarement notre poète fut mieux inspiré. Écoutez cet hymne, débordant d'enthousiasme, cette ode magnifique qu'il envoie à ses parents, à son cousin, et à ses amis, sans presque le varier, car l'amour, conclut-il à l'un d'eux, n'a qu'une façon de parler. C'est le mot de Lacordaire sur le chapelet : L'amour n'a qu'un mot, et, en le redisant sans cesse, on ne se répète jamais !

« Vive Dieu ! je tiens mon royaume ! J'ai en main ma couronne ! N'était que le Seigneur se plaît à faire des

merveilles avec des faibles moyens, et qu'il a créé les mondes en semblant se jouer, je demeurerais en grande alarme sur mon compte. Mais le Sauveur nous étant si débonnaire, je me sens le cœur plein d'une audace non pareille et je m'écrie : Ouvrez-nous la carrière, laissez-nous vitement entrer au champ d'honneur, où s'escriment nos frères !

» Mais je vous entends dire : — Cher fils, mon frère, mon cousin, où vas-tu ? Sur quelle plage lointaine dirigeras-tu tes pas ? A quels infidèles porteras-tu l'Évangile !... Je le vois, vous avez quelque impatience de l'apprendre. Mais loué soit Jésus-Christ ! Je vais vous dire quelle est désormais ma patrie, ma chère mission, ma croisade, mon arène, mon champ d'honneur. Ores y êtes-vous ? ores y êtes-vous ? mes chers parents, mes nobles amis, et toi messire mon cousin ?

» Oh ! si vous nous aviez vu voler, comme à l'assaut, au logis de M. le Supérieur ! Nous étions dix-huit. Le Père, d'un œil tranquille et d'une main assurée, nous partageait l'Orient et les empires du diable. Il envoie aux Grandes Indes une partie de ses fils, à l'autre moitié il divise la Chine. Vive Dieu ! le Céleste Empire est à nous !

» Le cœur ému, en silence, nous écoutions le nom des régions qu'il nous faudrait gagner à Jésus-Christ !

— Mais où vas-tu et quelle part t'est échue ?

— Vous ne devinez pas ? Ah ! Vive Dieu ! ma mission est très noble ! Oh ! oh ! c'est une des plus belles provinces du monde ! Montagnes de ma nouvelle patrie secouez de plaisir vos crêtes superbes et vos sommets

sourcilleux ! Fleuves et rivières, qui êtes comme les atours et joyaux de ma fiancée et la dot magnifique de notre mariage, rendez vos flots plus majestueux, vos ondes plus mugissantes ! Vallées profondes et verdoyantes, envoyez à mon avance vos pâtres et vos tribus, car de grand cœur je vais à vous !

» Ores y êtes-vous, petites sœurs ? Et vous, cher père, sauriez-vous, de votre œil d'aigle, mesurer la hauteur de mes montagnes et la profondeur de mes vallons ? Chère mère, imaginez-vous, avec votre amour si tendre, quelle est ma couronne ? Et toi, mon cousin, tu n'a pas vu ma fiancée se reposer dans les plaines, tu ne l'as pas surprise, baignant, au retour de la chasse, ses pieds poudreux dans l'onde des torrents ?

» Vous ne connaissez pas mon YUN-NAN !!!

» Yun-Nan ! J'ai dit le nom de ma fiancée ! La moitié de mes confrères s'est emparée des Indes, l'autre s'est partagé la Chine, et le Yun-Nan est à moi ! C'est la dame de mon cœur, c'est pour jamais mon épouse ! Dieu m'a traité comme un prince, la part de mon héritage est des plus belles. Il me faudra la prendre comme le lion ravit sa proie, et je compte en partager les dépouilles avec vous, au ciel, en la compagnie des Anges !

» O Yun-Nan ! je suis dès là féri d'amour pour ta beauté ; ton nom semble barbare, mais déjà il m'est plus doux que le rayon de miel et le lait des troupeaux ! O Yun-Nan ! O Yun-Nan, ma chère, ta face est plombée et brunie, mais belle pourtant. Un des cheveux de ta longue queue noire a déjà ravi mon cœur. Des milliers de chrétiens forment la couronne de ton col d'ébène,

mais hélas ! des millions d'infidèles sont la ceinture de tes reins et le baudrier de ton mauvais génie ! Peut-être, envies-tu leurs atours aux régions qui te cernent de toutes parts ? Au Thibet, qui t'avoisine, ses montagnes ? Mais non ! ton sein robuste en est jonché ! Non plus ses fleuves ? car qui pourrait nombrer tes torrents ? Non plus ses tribus et ses races ? Car une multitude habite tes montagnes et tes vallées !

» O Yun-Nan ! ne me recevras-tu pas ? Me fermeras-tu tes portes, comme à ce vaillant confrère, qui, depuis deux ans, assiège en vain la ceinture de tes montagnes et caresse, sans retour ni regard, les cheveux de ta tête ? O ma chère, n'auras-tu pas aussi des couronnes pour tes apôtres ? Ah ! les cangues, les chaînes et les rotins de l'empire d'Annam te sont bien familiers ! J'aime ton allure thibétaine, ô ma fiancée, et tes engins de guerre ne me font point soucy. M'auras-tu, par contre, un cœur plus dur que les aspres rocs qui ceignent tes reins ? Verse plutôt des pleurs, comme tes fleuves, de te montrer si peu débonnaire et courtoise.

» Parole de gentilhomme ! Dieu m'a traité en fils aîné et comme le vaillant Juda ? *Hosanna !* Chantons victoire ; le Yun-Nan est à moi !! »

Baissant ensuite quelque peu le ton, notre chevalier continue dans une lettre à son cousin :

« Cette province de l'empire chinois est toute entourée par le Tonkin, la Cochinchine, le Kouy-Tchéou, le Kouang-Si et la Birmanie ; elle est au midi du Sut-Chuen et du Thibet. Les religions dominantes sont le lamanisme et l'islamisme.

» Penses-tu, mon cousin, que les fils de Mahomet me voient d'un meilleur œil que leurs pères, que combattaient jadis Godefroy, Tancrède, Richard et saint Loys? Non sans doute. Eh bien, ce sera donc croisade! Sus! sus! Il y a là des mécréants de la race d'iceux qu'écrasa Charles-Martel et que guerroyaient nos aïeux. Vive Dieu, et m'aide Nostre-Dame! Qu'il m'en coûte mon chef, pourvu que je sauve les âmes! Il faut, vois-tu, que le Yun-Nan me rende les armes! Fasse Dieu que dix millions de ses enfants me suivent en paradis!

» Ah! ne compte pas que je n'ose ramasser le gant jeté par le vilain sur ces plages! Tout aussitôt, je veux, au contraire, planter mes pennons et faire appertises d'armes. Bénis Dieu de cette largesse qu'il me fait, en me donnant tout spécialement ses couleurs et sa bannière. Je veux aimer Jésus à outrance et ne tenir envers le diable aucun quartier.

» Mon doux Dieu, oh! que vous m'êtes débonnaire. »

Quelques jours après, il répond à ses parents, qui lui avaient demandé divers renseignements sur sa mission du Yun-Nan :

« Tant s'en faut que je sois seul ou le premier missionnaire au Yun-Nan (1) ; de bons ouvriers sont venus avant moi dans ce champ du Seigneur ; des mains plus exercées et plus habiles que les miennes y moissonnent à cette heure. Déjà ces héros ont lié

(1) Voir dans les *Missions catholiques*, T. XIII et XIV, le *Récit d'un missionnaire* au Yun-Nan. On y trouve d'intéressants détails sur ce pays et ses habitants.

en gerbe des milliers de chrétiens, qu'ils réservent au paradis. Il y a même, au Yun-Nan, un vicaire apostolique, qui est Mgr Ponsot, et son coadjuteur Mgr Chauveau. J'ai ouï dire de ce dernier des choses merveilleuses. C'est un homme déterminé, lequel mène d'un fort beau pas les affaires de la guerre sainte.

» J'estime que je m'entendrai parfaitement avec ce vaillant prélat, d'autant que c'est un fils de la Vendée. Au reste, je trouverai au Yun-Nan deux autres Vendéens du plus beau sang, qui me feront, vous pouvez y compter, bonne compagnie. Cette mission est tout à l'heure dirigée par sept ou huit missionnaires. Ce sera un de plus, quand j'y aurai mis la main. Volontiers vous dirais-je de ne point me compter, mais avec l'aide de Nostre-Dame, tout pôvre escuyer que je sois, pourtant ferai-je quelque fait d'armes.

» Maintenant, cher père, je veux en venir à un point capital. Est-ce qu'il vous plairait que je fusse mangé par les bêtes fauves de mes montagnes, les loups, tigres, éléphants de toutes races ? Non, non ! Puis, vous voulez que je vous envoie une peau, pour vous réchauffer dans vos vieux ans. Auquel cas, cher père, il me faut un fusil ; parole de gentilhomme ! il me faut un bon fusil. Si jamais ce fut nécessaire, c'est bien là.

» Allons ! sur l'heure, écrivez à M. Bisch de Châtellerault. N'oubliez pas non plus une petite hache. C'est un instrument indispensable. Nous nous reverrons à la fin du mois, quand je passerai à Poitiers. Vous pourriez aussi, sans doute, me préparer une petite boîte, garnie des objets suivants : six douzaines de couteaux,

de petits miroirs, simples et solides : Justine pourrait me procurer ceci. L'expérience que j'ai déjà de mon peuple, généralement simple et passablement sauvage, me prouve la bienséance de ces objets : puis quelques munitions, plomb, poudre, et capsules surtout. — Je voudrais aussi un ou deux rasoirs, deux canifs et un couteau de poche, bien monté de diverses pièces, pour mon utilité particulière. »

Tous ces objets furent achetés en toute hâte et choisis par M. Bisch. On s'attendait à un départ prochain, mais diverses causes retardèrent l'embarquement jusque vers la fin du mois d'août. Quant à ces armes, si désirées par Godefroy, et qui semblaient si nécessaires, nous verrons bientôt de quel généreux sacrifice elles furent l'occasion et l'objet.

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre au cousin.

« Paris, le 21 Juin 1858.

» Ta prud'homie me rassure ; tu es un vrai gentilhomme, mon cousin. J'avais écrit à mon père : « Je m'en vais aux montagnes et il me faut des armes : ce n'est pas jeu d'enfant. Écrivez à M. Bisch, mais ne laissez pas tout ce soucy à mon cousin ; je lui crois le pied pris en le fil de quelques bienséances, qui ne sont point capables d'avancer nos affaires. Mais, à présent, je retire bien cette parole et je vois que c'est ta main fidèle qui me donnera les esperons et lacera mon casque. Je vais donc te parler sans feintise. Choisis-moi, par la main de M. Bisch, un bon fusil. Je lisais

d'une de mes tribus du Yun-Nan : « Les Lolos sont très habiles chasseurs ; ils lancent, avec une adresse merveilleuse, leurs flèches empoisonnées ; rarement le gibier, dont ils suivent la trace, parvient à s'échapper! » Eh bien ! pasque-Dieu ! cousin, dois-je me montrer moins habile à manier les armes, occire les bêtes et apaourer les mauvaises gens?

» Il me faudrait aussi une paire de pistolets, à deux coups chacun, bien entendu. Du fait de ma francisque, je me réserve la joie d'en faire admirer le travail et, par spéciale, sentir le hardi tranchant à la mâchoire de quelque loup-cervier, dont je te réserve déjà la peau pour vêture, quand, après les grands labeurs et fatigues, il te faudra, bon gré, maugré, prendre tes quartiers d'hiver. Je mets semblablement ses défenses à part, à seule fin de t'en œuvrer un chapelet, lorsque, sur tes vieux ans, la prunelle de tes yeux sera devenue moins brillante.

» J'attends, d'ailleurs, de ma hache bien d'autres services. S'agit-il de dresser ma tente ? Vite, sous les coups de cette arme, tu entends gémir les chênes des montagnes. Faut-il chauffer mon âtre ? D'un revers de ma francisque, je dépouille un vieux pin de ses rameaux. La flamme jaillit et s'élève en gerbes sur le dos d'un rocher, cependant que, couché sur la natte, je fume ma pipe et surveille, de l'œil, une pièce de gibier, jetée sur les charbons. Oh ! je crois que ma hache va être une arme précieuse. Et pour sculpter un autel donc !

» Je ne laisse pas que d'éprouver quelque sorte de vergogne, et il me semble que j'ai bien demandé

suffisamment. Pourtant, cher cousin, passerai-je plus outre sur ta parole. Pour mes nouveaux enfants, il faut des couteaux, dont ils sont, paraît-il, très avides. Pour compléter mon armure, un petit coutelas de chasse ne serait-il pas bien séant ? Autrement, comment, sur la vesprée, pourrais-je dépecer les dépouilles ?

» Bref ! mon cher cousin, car tu dois, parole de gentilhomme ! perdre patience. A propos, si tu voulais me procurer aussi le moule à balles, cela vaudrait mieux. Oh! pour le coup, je clos ici ma liste. On me dira : mais tout cela va se perdre, ou deviendra la proie des pirates et voleurs! c'est possible, cousin : mais s'il fallait tenir compte de tous ces méchefs, je devrais donc aller en Chine comme un petit Saint-Jean?

» Si d'aventure, tes bonnes religieuses avaient le loisir de me procurer quelques linges d'autel, eh bien! je leur serais reconnaissant. Toutefois, garde–toi bien de gêner aucunement ces Dames.

» A présent, autre chose! J'ai ici un fort beau Christ, que je vais t'envoyer, cher cousin. Tu m'as rendu tant de bons offices, montré de tout temps si grande amitié, que je veux te laisser ce souvenir. »

En ce même temps il écrit à son frère :

« Vive Dieu ! mon cher Jules, vive Dieu! qui nous tient en son carquois comme des flèches d'élite, et nous a posés sur sa cuisse comme des espées de bonne trempe ! Nous ferons de merveilleuses prouesses, si nous aimons Dieu et sommes fidèles, envers et contre tous, à notre honoré Maître. A mesure que s'avance ma départie, il me semble que toujours je t'aime de plus

en plus, non point de cet amour où le cœur défaille, mais, tout au contraire, se réconforte et se sent poussé aux grandes et durables entreprises.

» Ta jeune valeur, ton intrépidité, ton courage, quelque sorte d'audace, ta bravoure, ta vigueur de seize ans, ton mépris du repos et de l'oisiveté, ton amour du travail, me plaisent étonnamment. J'aime, par spéciale, ta religion, ta piété, ta sapience, toute cette chrétienté que tu portes, à Dieu, à Nostre-Dame et aux saints. Parole de gentilhomme ! je ne te valais pas à ton âge! Vive Jésus! c'est très bien; il faut poursuivre de ce pas, et il sera question de toi en paradis.

» Il importe peu que les hommes fassent état de nous; toutefois, pour l'amour de Dieu et en toute simplesse et pureté d'intention, il faut pourtant donner un beau spectacle, et présenter ensemblement l'exemple de toutes les vertus, par où toutes gens se puissent mirer en toi, comme c'estoit en Le Meingre de Boucicault, ès temps du roi Charles cinquième, lequel, au dire des chroniques, estoit si parfait chevalier, que clercs et gens d'armes le pouvoient bien prendre pour modèle.

» Je te donnerais bien diverses instructions et deviserais longuement, n'était que je dois te revoir. Tu sais que nous partons vers le 15 août, qu'il nous sera loisible de nous dire, à Paris, beaucoup de bonnes et belles paroles; que malaisément ce vélin les pourrait recevoir ou la plume transcrire. J'ai prié nos parents de t'envoyer ici, pour que nous passions ces derniers jours ensemble. »

Le futur apôtre utilisa les loisirs prolongés que lui laissait le retard, pour s'initier à l'étude du chinois. Nous dirons plus tard, quelle profonde connaissance il acquit de cette langue difficile. Au mois de juillet, il écrivait encore à son vieil ami :

« Mon cher cousin,

» Le chinois m'a gâté la main! M. Tesson, fatigué du retard, fait demander par télégraphe quand partent les navires ; il menace de faire passer ses gens par l'Angleterre. Son correspondant à Bordeaux lui répond sur l'heure : « Le capitaine, qui tient à vous, s'engage à partir cette fois sans manquer ; il consent à perdre le tiers, s'il n'est prêt à mettre à la voile le 15 août. » C'est fini; je vois le *Syngapor* (c'est le nom du vaisseau) glisser sur l'onde amère, et nous emmener aux gentils d'une course rapide ; déjà je respire l'air parfumé de la brise des eaux. Je ne puis te fixer, à l'heure près ni même au jour, quand nous passerons à Châtellerault.

» Je vois, mon cher cousin, que rien ne me fera défaut; je suis, par ton aide, fort bien équipé en toute manière, et ma chapelle ne laisse rien à désirer. Mais, je t'en prie, n'embesogne pas trop tes bonnes sœurs, je finirais par être à charge, à force de demander, et puis ce n'est pas notre genre, à nous, qui sommes de beau lieu.

» J'ai peur que les Chinois, me voyant bien armé et de si beau maintien, s'emparent de mes effets. Ce n'est pas que je sois disposé à leur rendre les armes, sans

ombre de résistance, ou sans ouvrir les yeux, mais il y a tant de bandes de voleurs ; heureusement que ce ne sont pas gens de notre valeur et intrépidité. Oh ! j'ai fait le vœu des chevaliers de Saint-Jean. Parole de gentilhomme ! je ne fuis pas devant trois, pas même devant six, comme disait le brave roi Sébastien de Portugal.

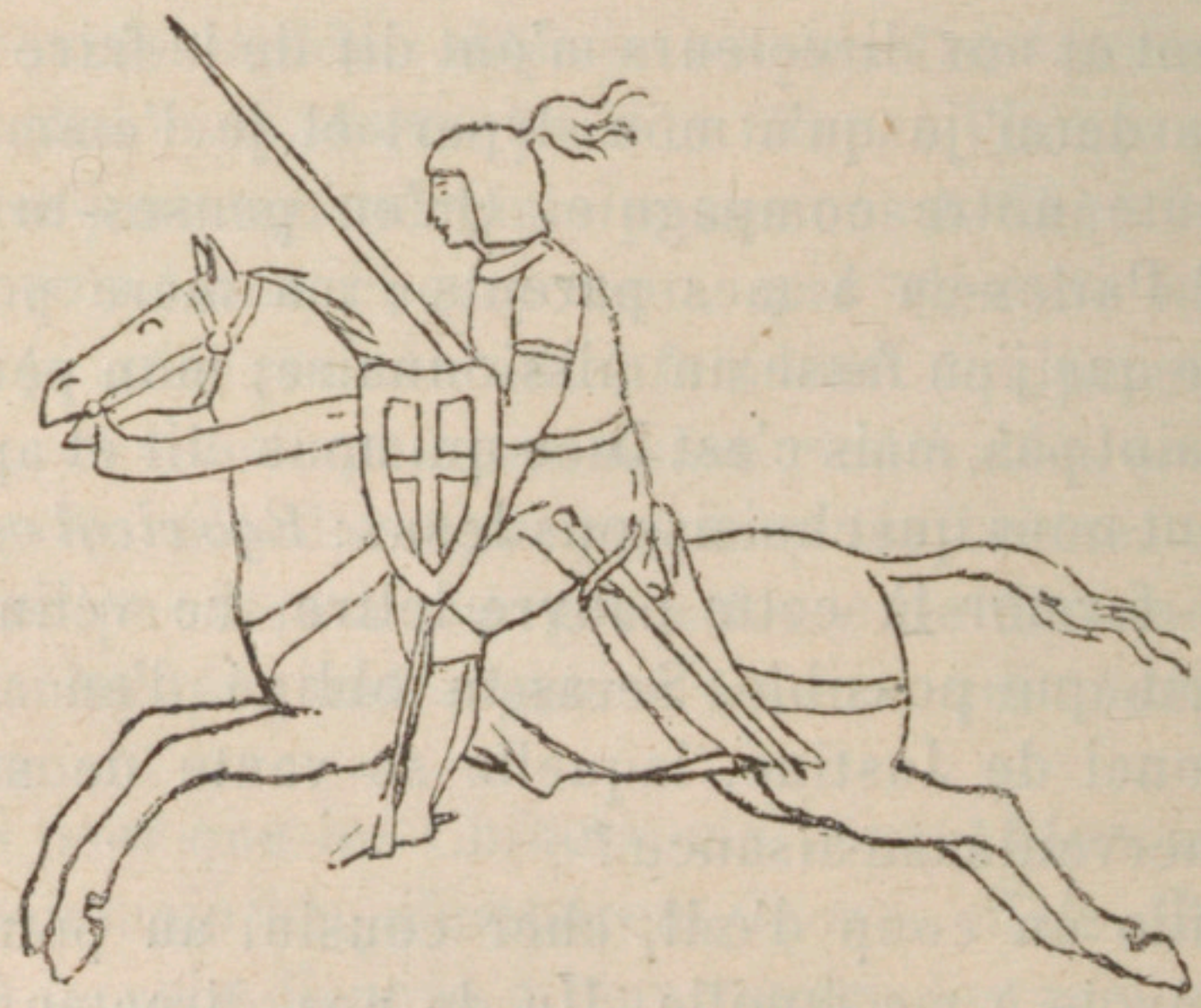
» Je prendrai, à mon passage, les deux pistolets, si tu prévois que ce ne soit pas abuser des bontés de M. Bisch. De plus en plus, je me convaincs que le bon Dieu m'a bien traité, m'envoyant au Yun-Nan ; mais y arriver est un fameux labeur, à ce que j'ouis dire. je t'en parlerai un jour.

» Une idée m'est venue, laquelle est du goût de nos supérieurs. Si mon frère Jules venait me voir dans les premiers jours de sa sortie du Petit Séminaire, ne serait-ce pas bien ? Tous mes confrères désirent voir cet enfant et nos directeurs m'ont dit de le faire venir. Je le garderai jusqu'à mon départ et je l'emmènerai avec toute notre compagnie. Qu'en penses-tu, mon cousin ? Parles-en à mes parents ; ma mère pourrait craindre que j'en fasse un missionnaire ; mon père, lui, ne le craint pas, mais c'est Dieu qui nous élit et appelle, non point nous qui choisissons Jésus : *Ego elegi vos*, etc. Je vais fermer là cette pauvre lettre, ce vélin aussi mal écrit que possible. Seras-tu obligé d'en appeler au tribunal de Justine, laquelle se vante de me lire d'une merveilleuse aisance ?

» Baille un coup d'œil, cher cousin, au pourtraict que j'envoie à ma famille. Un de nos directeurs, qui

sait faire cela, m'a tiré comme par hasard et à l'improviste : il ne m'a pas même laissé le temps de passer mes doigts en ma noire chevelure, ni de rabattre un peu les poils de mes moustaches. Il m'a saisi instantanément, mon cher, et par après, il a trouvé que j'avais une fière mine. Je gage que tu m'envisageras d'un bon œil. Pareillement montre mon ombre aux amis ; ils auront quelque liesse à me voir ainsy pourtraict. Je n'y tenais pas, mais ma pauvre mère le voulait absolument. Eh bien ! Pasque-Dieu ! me voici ! »

De nouveaux retards eurent lieu. Le capitaine du *Syngapor* ne se pressait point d'appareiller. Ces atermoiements fatiguaient notre héros, mais Dieu lui ménagea une épreuve plus sensible encore. Nous allons voir comment il la supporta.



CHAPITRE XI

Comme quoi la nef eut de nouveaux retards, et comment le chevalier fut désarmé de pied en cap, fors de sa francisque. — Son héroïque soumission. — Il tue un chevreuil et tente vainement de convertir le prince Napoléon. — Quand Messire était là ! — Nouveaux retards, nouveaux sacrifices. — Élevons nos cœurs !

Le 11 août 1858, il écrit encore : « Mon cousin, j'ai à te conter une nouvelle, mesmement deux. D'abord Jules est arrivé. Nous nous promenons et causons du temps de jouvence. Mais quelle déception ! notre départ est encore retardé. Un grand navire, vois–tu, ne se met pas en route comme une voiture ordinaire.

» Autre affaire ! je n'emporterai pas d'armes !! Je ne conserve que la hache. Tout est dit, n'en parlons plus! Peut–être, un jour, les regretterai–je, mais dès que la chose ne plaît pas à mon procureur, cela me suffit. Son désir m'est un ordre. On m'avait pourtant assuré que je pouvais en emporter sans inconvénient. M. Perny vient de partir avec un fusil, qu'il destine à M. Forie, missionnaire du Kouy-Tchéou. Certes ! il sait bien quel parti on en peut tirer ! Mais mon procureur n'est pas belliqueux ; il a peur que je ne sois occis par les mécréants, ou volé par les Chinois. Il faut être scrupuleux en fait d'obéissance et mon sacrifice est fait.

Je dois apprendre à me détacher de tout. Offre ce fusil à ton frère de Chauvigny, ou bien obliges-en quelque autre de nos amis.

» Nos malles partent définitivement samedi prochain, et nous, (j'ose à peine l'assurer !) à la fin du mois. Les vacances se passent doucement; mais je sens que je ne suis plus fait pour les vacances, ni pour cette sorte de repos. Il me faut le champ des missions. Quel attrait peuvent offrir Paris, Versailles, les bois de Meudon eux-mêmes, à des gens qui ont en perspective l'arène des mers et la milice de l'apostolat ? Dieu nous garde, cher cousin, et nous ferons quelque chose de grand! sans cela, tout nos magnanimes esbats, nos tournois célèbres ne serviraient de rien.

» Adieu, cousin, j'écris malaisément, car le cœur n'y est plus. Ah ! je ne puis songer à nos quinze ans de société et de fraternelle union, à notre indicible fidélité, à cette conformité de goûts et d'humeur, où plaisirs, joies et soucis nous étaient communs, sans les considérer comme un âge d'or, désormais irréalisable à toute époque et à toutes gens. Si tu n'avais eu un caractère noble, (car le mien laissait à désirer,) jamais si bel accord n'aurait persévéré. »

M. l'abbé Chauvin, si zélé à procurer à son cousin des armes de choix, s'émut à la nouvelle du refus. Pour le consoler, Godefroy lui écrit, à la date du 15 août :

« Parole de gentilhomme ! mon cousin, je te vois tout émotionné, pour cela qu'on m'ait dit de baisser les armes et délacer mon heaulme. Ventre de biche ! n'en parlons plus outre; nous aurons un cheval, et, pour ne

point chasser les bêtes fauves, je n'en ferai pas meilleur compte au diable. Mon procureur est M. Legrégeois. Je n'admire pas qu'il m'ait ainsi désarmé. Je parlais un peu trop hautement de prendre Pékin en passant, et je promettais, qu'à la tête de mille Lolos et de quelques poignées d'archers Lisons, je chasserais, sans coup férir et en moins d'une année, tous les musulmans de la province du Yun-Nan.

» Vive Dieu ! on a bien fait de me prendre les armes et rogner les ongles ; mais dis à ton frère de me couper un rotin dans les bois de Mareuil, à la première fois qu'il y descendra quérir des champignons, et je te promets encore quelques prouesses et une peau de tigre. Pasque-Dieu ! nous donnerons encore du fil à retordre aux moricauds !

» A Poitiers, il faudra, si Dieu nous garde, faire une fête de famille, là, tous ensemble ; mais élague-moi les étrangers : et si les femmes pleurent..... Ah ! tu sais, le vieux seigneur de Sales mourant..... « Jean, mon fils Jean, disait-il, faites-moi sortir ces femmes ! » Tu leur feras assavoir qu'il ne sera permis de larmoyer environ qu'un quart-d'heure avant la départie ; alors nous pleurerons tous moult tendrement ; car, mon cousin, les preux savent pleurer, les braves pleurent, vois-tu !..... Puis je prendrai mes armures, et m'en irai à la sainte croisade rejoindre ma chevauchée ; mais nous tirerons plus amplement et longuement l'ordonnance de notre rendez-vous, tout aussitôt que j'aurai l'heure et le jour fixés.

» Tu ferais plaisir à Jules d'aller l'attendre vendredi

matin à la gare ; il partira le 19, comme tu as désiré. Tu lui seras utile, car le gaillard est assez embagagé ; on ne vient jamais en vain aux Missions. »

P. S. « J'ai fait un coup de main dernièrement où j'ai failli être roué vif, parole de gentilhomme ! Je te le conterai, mais il vaut mieux que le fait ne passe point à la postérité. Ah ! on ne me prendra pas de longtemps à jeter les filets de saint Pierre dans les fiefs du prince Jérôme. N'en dis rien. »

Le chevalier fait ici allusion à un acte de sainte audace, inspiré par un zèle plus ardent qu'éclairé. De concert avec un de ses confrères, un jour il s'aventura au château de Meudon, habité par le prince Jérôme Napoléon, qu'il espérait ramener à des sentiments plus religieux.

Déjà les deux conquérants ont, sans encombre, traversé les corridors et les salles qui précèdent l'appartement du prince, quand un huissier leur barre le passage : « Vous avez une carte d'audience, messieurs ? — Non, répond Godefroy, mais nous venons pour une chose importante : il s'agit du salut du prince ! » Après quelques questions, l'huissier, voyant de quel genre de salut il s'agissait, éconduisit à peine poliment les visiteurs et vint se plaindre au Supérieur du Séminaire de l'indiscrétion de cette démarche.

A quelques jours de là, l'incertitude sur l'heure du départ régnait encore, il ne crut pas devoir garder plus longtemps son petit frère à Paris. Il l'expédia donc en Poitou, l'acompagnant de cette lettre à sa famille.

« Il n'est pas croyable que Jules attende ici jusqu'à

notre départ. Il vous arrivera donc un de ces premiers jours et vous emportera diverses choses, telles que livres de piété, chapelets, images et rosaires, que ma loyale mère partagera d'une main souveraine, fors pourtantun long calumet, que je destine, dèslongtemps, à mon vieux gentilhomme de père. Il y aura aussi, à la disposition des manants, deux courts brûlots qui leur bailleront bien de la satisfaction. Oh, mon honoré père, nous allons avoir dans notre chaumière une véritable châtellenie ! Ce sera merveille aux ménestrels et troubadours de voir tant de belles choses ; et même, vous aurez, qui l'aurait cru ? mon casque et son aigrette blanche !

» Comme tout cela va faire parler les bonnes gens ! Sûrement les vieilles conteront mes aventures, un jour dans l'âtre, et diront : Oh ! quand messire est parti! Oh ! oh ! oh ! quand messire était là, c'était beau temps, les oiseaux chantaient bien, et les bocages étaient pleins de mystères ! Puis elles diront à leurs petits-fils comme quoi, étant parti en les croisades, j'ai fait merveille, avec la grâce de Dieu et desconfit foule de mécréans avec le seul signe de la croix.

» Le jour du départ n'est pas encore fixé. Allons, du courage ! Il est convenu, mes chères sœurs, que nous larmoierons tous un peu; mais pasque-Dieu ! ce serait histoire lamentable d'une si belle assemblée, s'il en était autrement. Entendu! on ne pleurera que quelques instants avant la départie. Préparez-vous de ce fait, petites! Je me suis vanté d'avoir des sœurs accomplies. Or ça, tenez-vous à la hauteur de mes dires.

» Je suis toujours fort et gaillard, sauf que j'ai vu tomber ma chevelure comme un épais taillis. Ah! pleure pauvre cerf aux abois ! c'est dommage ! cela m'ôte de la force comme à Samson, mais j'en aurai vengeance.

» Je recommande à mon féal père d'acheter une génisse; il faut, voyez-vous, que ces petites boivent du lait frais. Il n'y a rien de comparable. Ah! si je trouve un jour du lait dans mes montagnes, et du miel sauvage dans le creux des arbres, je vais vivre un siècle ou deux, sans interrompre jamais la guerre sainte, ni seulement quitter mes bottes et descendre de cheval.

» Allons, mes chers parents, rappelons-nous toujours toute la hautesse de notre cœur, la dignité de notre vocation, le prix de notre âme. Aimons Jésus : tout le reste est peu de chose. »

A mesure que s'approchait l'heure de la suprême entrevue, qui devait avoir lieu à la gare de Poitiers, la maison paternelle de notre héros devenait un séjour de lamentations et de larmes. Si grands que fussent les courages, si généreuses que fussent les âmes, ce moment de la séparation, qui se prolongeait comme une agonie, devenait de jour en jour plus douloureux.

Une espérance jaillit de tous les cœurs. « Puisque notre cher fils, pensa la mère, doit venir à Poitiers, ne pourrait-il pas devancer de vingt-quatre heures son départ, et nous consoler par une journée passée au milieu de nous?... »

La proposition de ce projet fut envoyée à Paris; ce fut l'occasion d'un nouveau sacrifice. C'était le

25 août. A cette même date, notre héros avise ses parents du refus, et leur dit : « C'est le moment d'être gens de cœur. La réponse que je vous donne n'est point telle que vous la désirez. M. le Supérieur trouve des inconvénients à de semblables permissions; il m'avait d'abord laissé une lueur d'espérance, mais quand il vit se multiplier les demandes, il a refusé nettement. Prenons, chers parents, notre parti noblement, et que la volonté de Dieu soit faite! A bien dire, nous sommes encore des privilégiés. J'aurais pu être envoyé par l'Angleterre, par Nantes ou Marseille. Sur vingt et un missionnaires, dix-huit au moins tournent le dos à leur famille. Allons! recomposons nos cœurs; ne nous départons point de la patience, dans laquelle on possède son âme.

» Eh! mon Dieu, je dis cela plus pour moi que pour vous, car j'ai ressenti une vive peine! mais vive Dieu! nous pourrons nous voir depuis Châtellerault jusqu'à Poitiers, si vous venez me prendre dans cette première ville pour descendre ensemble jusqu'à la seconde, où nous resterons encore tout le temps d'arrêt que donne le train. Après cette dernière entrevue, nous nous quitterons tous bons amis, en pleurant un peu, mais bien consolés : moi, d'avoir de si bon parents, et vous, un si brave fils, que le Seigneur daigne appeler à la dignité de ses apôtres. En cette noble vocation, chers parents, il ne doit pas se rencontrer de faiblesse, il faut que je sois grand comme mon illustre et sainte mission. Ah! je commence sous d'heureux auspices, puisque je débute par un sacrifice et une

mortification, que vous voulez bien partager avec moi!

» Passons à d'autres choses... Je voudrais, mes chers parents, récapituler tout ce que nous avons dit de bon, de pieux, de vertueux en toutes nos lettres. Je voudrais abréger, en quelques pages, tous les livres de religion, pour nous exciter à suivre, sans jamais broncher, les sentiers de la foi, et à marcher, comme je crois que nous faisons, du plus brave pas vers le ciel. Ayons notre cœur sauf de toutes vaines attaches à la terre, et notre conscience saine et nette; par ainsi, nous aurons bien de l'assurance de nous voir au paradis. Entretenez vos chères âmes de ces grandes idées des immolations de Nostre-Seigneur; cela vous élèvera grandement et vous fera dire que tout ce que nous pouvons faire pour Dieu et qui nous paraît si grand, est peu de chose en comparaison.

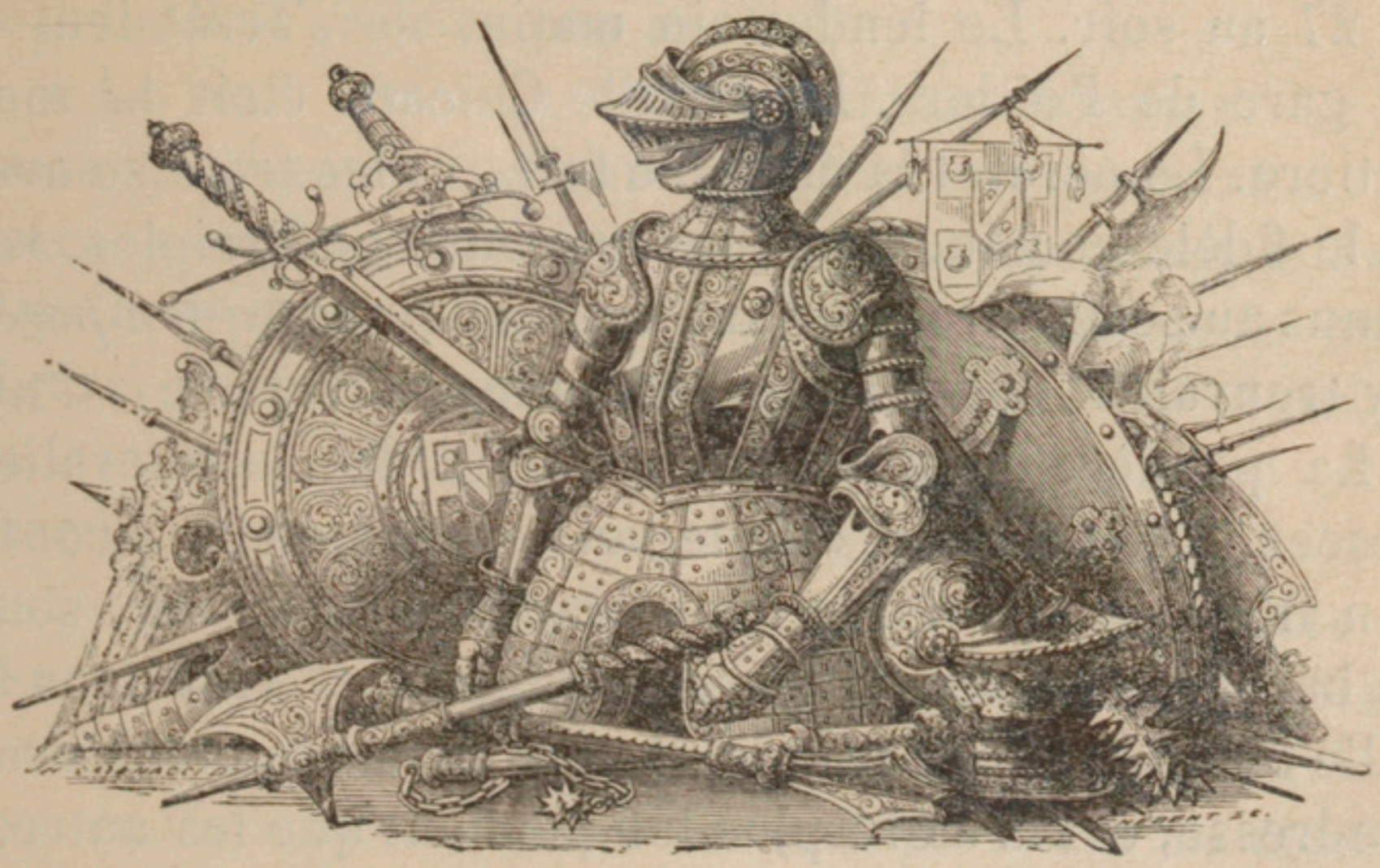
» Une famille bien unie, un père, une mère et leurs fils autour de la même table, dans le même foyer, c'est beau, si vous voulez, dans l'ordre des choses naturelles et humaines; mais en l'ordre de la grâce et de la religion, ce qui est bien plus beau, plus noble et plus magnanime, c'est une mère, un père qui, d'un cœur allègre et généreux, envoient leurs fils à la conquête des âmes, aux croisades, à l'apostolat. Voilà de grandes et saintes ambitions.

» Élevons nos cœurs, ma chère lignée, élevons-les bien haut. Vivez dans le monde comme n'y vivant pas; travaillez sans attacher votre cœur au fruit de vos travaux. Accoutumez-vous à faire le matin une petite

oraison mentale, en laquelle vous tirerez bonnement le plan de votre journée, puis, en un brief examen, vous verrez, le soir, où vous auriez manqué.

» A mes sœurs, je conseille de prendre Jésus pour époux. C'est bien le meilleur et le plus parfait; mais tout le monde n'y est pas appelé. Estimez, mes chères sœurs, que c'est une grande misère de voir tant de petites tomber en toutes sortes de vanités, coquetteries et singeries. Pour vous, soyez recommandables par vos vertus, belle prestance et tenue, par douceur, noblesse et dignité, tout ce qui sied à des femmes de bon rang et filles de Dieu.

» Ah ! ne craignez pas de demander au Seigneur que je sois martyr. J'en suis indigne ; mais j'ai un si grand désir de donner à mon Maître ma vie et mon sang ! »



CHAPITRE XII

Scène des adieux. — Comment le chevalier prit, sans larmoyer, congé de sa famille, mais comment il pleura par après. — Nous avons bien fait notre devoir! — Saintes joies! — Ici, le chevalier livre un secret. — Première visite au navire, à Bordeaux. — *Mare vidit et fugit.* — Premiers jours à bord. — Comment Godefroy aima les marins, et de la notice qu'il leur donna de sa force et vaillantise. — Adieu parents! — Adieu France!

Tous les obstacles se levèrent enfin. Le capitaine annonça que le 30 août, son navire serait prêt à partir de Bordeaux. Les dix-huit apôtres quittèrent Paris, le 27 au soir. Le lendemain matin, ils s'arrêtaient à la gare de Poitiers. La famille Chicard était là tout entière. Le père et la mère, le frère et les trois sœurs, et le fidèle cousin. Quelques anciens condisciples, revenus au séminaire pour une ordination *extra-tempora*, s'y trouvaient aussi, agités d'émotions diverses.

La portière d'un wagon s'ouvrit. Notre chevalier descendit le premier. « Je le vois encore, nous raconte son frère, je le vois, le front haut, l'œil guerrier, sous sa barbe naissante. Il traversa la gare et vint dans la salle où nous étions réunis. Il nous embrassa tous avec tendresse, et ma mère plus longuement que les autres. Elle avait tant besoin d'être consolée!

» Les dix-sept compagnons de mon frère nous rejoignirent bientôt : ils connaissaient mes parents, qu'ils avaient vus récemment à Paris.

» Cependant, le chef de station, les employés et les voyageurs eux-mêmes remarquaient quelque chose d'insolite. On se demandait quels étaient ces jeunes gens, à l'air si décidé; on sut bientôt que c'était des missionnaires partant pour la Chine, et que l'un d'eux faisait ses adieux à sa famille en pleurs. L'attention devint générale ; toutes les têtes étaient aux portières, tous les yeux se fixaient sur cette scène sublime dans sa simplicité. Nous pleurions. Ma mère et mes sœurs sanglotaient ; Radegonde surtout faisait peine à voir. Pauvre petite ! Devinait-elle que cette séparation en présageait une autre prochaine ? Avait-elle le pressentiment que ce premier vide, dans les rangs de notre famille, était le prélude de celui que son départ pour le ciel allait creuser peu après ?

» Le train ne s'arrêtait que douze minutes, et les instants s'envolaient rapides. Nous regardions notre frère à travers nos larmes. Chacun cherchait à fixer dans son cœur pour jamais, les traits de cette mâle figure, que nous ne devions plus revoir ici-bas. Soudain la cloche retentit. Il se fit un grand silence. Mon frère s'agenouilla. « O mon père et ma mère, bénissez votre fils pour la dernière fois ! » Alors, au milieu de leurs larmes, mes parents étendirent la main. Nous tombâmes aussi à genoux, et lui, les yeux au ciel, se releva, faisant descendre sur mon père, sur ma mère et sur nous, une suprême bénédiction. Il partit aussitôt,

le premier de tous. Très pâle, mais sans verser une larme, il reprit sa place dans le wagon. Ses amis le suivirent. A toutes les portières se montraient des figures émues, et presque tous les employés pleuraient d'attendrissement.

» Nous l'avions suivi sur le quai. Le sifflet indiqua le départ. Le train s'ébranla. Mon frère restait debout à la portière, nous enveloppant d'un dernier regard, tandis que, d'un doigt, il nous montrait le ciel, le rendez-vous ! Il garda cette attitude aussi longtemps que notre œil put le suivre ; puis il disparut. Le sacrifice était consommé. »

« Quelle scène, grand Dieu ! ajoute un autre témoin, M. l'abbé Bonnin, curé de Charroux. Jamais je n'ai versé tant et de si douces larmes. Je ne savais ce que je devais le plus admirer, de l'héroïsme de notre ami, ou de la générosité, de la résignation admirable de sa famille si chrétienne ! »

Maître de lui, pendant toute cette scène, et commandant à son cœur, Godefroy dut cependant céder à la nature. Quand déjà le train allait entrer sous le tunnel de Blossac, et qu'il n'apercevait plus sa famille, notre chevalier s'assit, prit sa tête entre ses mains, renouvelant à Dieu son offrande. D'abondantes larmes mouillèrent alors ses yeux. Ses amis respectaient sa douleur et son silence. Ce fut lui qui le rompit le premier. « Vive Jésus-Christ ! dit-il à ses confrères, et que Notre-Dame nous conduise ! »

A peine arrivé à Bordeaux, il s'empresse de féliciter ses parents de leur héroïsme. Il leur écrit :

« Bordeaux, 31 août 1858.

» Mes chers parents,

» Nous avons tous fait noblement la volonté de Dieu ; réjouissons-nous maintenant ! A chaque fois que la pensée du sacrifice nous viendra au cœur, n'en ayons point de regret et nous remettons pleinement au bon vouloir du Seigneur. La nature, dans notre brièvе entrevue, n'a pas manqué d'être touchée, éplorée et blessée, mais nous devions nous y attendre, et toutefois je vous trouvais tous admirables. Je voyais sous vos pleurs, des âmes magnanimes et généreuses, prêtes à tout pour la gloire de Dieu. Il faut sûrement un esprit de foi très fort, un grand amour de Dieu, pour se vaincre et faire triompher la grâce, nonobstant les tiraillements de la nature. C'est bien, mes chers parents !

» J'ai bien trouvé mes petites sœurs telles que je désirais, et leurs larmes étaient une assurance et preuve certaine de leur affection. Combien j'aime ces petites sœurs ! Mais n'êtes-vous pas contentes que j'aille aux missions ? N'êtes-vous pas fières que je me rende aux nobles croisades ? Vous oublierai-je pour cela ? Vous aimerai-je moins ? Non, non ! chères sœurs, non chère mère, non, non, bon père, du tout !

» Dans notre famille, nous sommes tous très sensibles, encore que la foi domine et l'emporte. Cependant vous dirai-je : ne laissez point vos âmes s'em-

preindre d'un certain cachet de tristesse qui rend moins apte à la prière, moins habile aux choses célestes et aux affaires de votre état.

» Allons ! chers parents, détendez vos chères âmes à la joie et reconnaissance, dilatez vos cœurs, reprenez votre naïveté, votre simplicité, vos jeux innocents, vos travaux champêtres, vos repas de famille et quelquefois vos joyeuses chansons. Mon départ n'est point de ceux qui doivent assombrir les visages et abattre les cœurs ; tout au contraire, vous devez en avoir quelque fierté et sainte joie.

» Je vais vous livrer sur ce point un de mes secrets. Quand, d'aventure, une peine m'arrive et que la nature est accablée d'un côté, mon plan a toujours été de la fortifier d'un autre et de ne pas l'écraser, comme font quelques–uns, par tous les bords. Par exemple, suis-je triste ? ce qui m'arrive rarement, eh bien ! je fume, je me promène, je m'esjouis bien mieux que jamais ; je bois même un coup de vin, qui, en d'autres temps, serait de surérogation, et ainsi je me remets sur l'arçon de ma selle. Suis-je malade ? ce dont Dieu me garde généralement, alors j'espère, je me regaillardise par quelques bonnes pensées, je me remémore les saints, les héros, les preux, saint Loys, Godefroy et maints autres. Je me promets bien, Dieu aidant, de rentrer en leur compagnie, et, à brief dire, de faire en tout sa sainte volonté. De cette sorte, tout va bien. Il en est au contraire qui, sont-ils affligés de quelque endroit, ne mangent ni ne boivent ; ils ne rient point, ne chantent point, et ne cherchent aucunement à s'esjouir ; ils se

font dix blessures à cause d'une..., vraiment chers parents, il faut, si vous m'en croyez, vous y prendre autrement... »

« *1er Septembre.* — J'avais interrompu un moment cette lettre, je la reprends aujourd'hui. Nous sommes allés hier, tous ensemble, visiter les deux vaisseaux qui doivent nous conduire au-delà des mers. Ce fut pour moi un merveilleux spectacle. A voir ce port plein de navires et couvert de mâts et de cordages, vous diriez une forêt d'arbres dépouillés, quand le vent glacé d'hiver a secoué les feuilles des bois. Une foule de marchands, de marins, de curieux qui vont, viennent ou travaillent dans ce port, une multitude de barques qui circulent sur le fleuve, donnent à la ville un air d'activité qui me plaît beaucoup. Les femmes me paraissent tout à fait laborieuses; elles se coiffent avec des mouchoirs, non sans une certaine élégance. Cette mode-là doit retrancher, à Bordeaux, bien de la vanité.

» Nos deux vaisseaux, *le Syngapor et le Saint-Louis,* sont très beaux et se montrent sur les eaux de la Garonne, au milieu de mille autres, comme deux géants. Notre capitaine m'a semblé un homme loyal et déterminé, je pense que nous ferons ensemble bon ménage. Il vint nous prendre en barque, sur le rivage, pour nous conduire au vaisseau, et moi, le voyant de loin, je dis : Ça me fait l'effet d'un fier navire ! Le capitaine parut content et, de suite, reprit : Je vous l'assure, monsieur, c'est un fier voilier !

» *2 septembre.* — Notre séjour à Bordeaux ne manquerait pas d'agréments pour plusieurs ; pour moi, je

désire le départ, et la vie si ennuyeuse qu'on mène, dit-on, sur les navires, me sourit tout à l'heure : nous verrons ensuite. Nous avons à Bordeaux un ami tout dévoué, M. Abadie ; il aime beaucoup les missionnaires, traite pour nous de notre départ avec les capitaines et armateurs. J'aime sa franchise et honnêteté. »

Le *Syngapor* était un navire à voiles. Nos missionnaires quittèrent Bordeaux le 2 septembre, et, faute de vents favorables, le 10, ils étaient encore à Pauillac, à l'embouchure de la Gironde. « Notre vaisseau, écrit le chevalier dans son langage biblique, notre vaisseau, après avoir touché l'arène des mers, s'est incontinent retiré devant la violence des eaux. Vous auriez vu le géant s'avancer, le front haut et les voiles au vent, pour mesurer la force de son ennemi, et tout aussitôt s'enfuir épouvanté : *Mare vidit et fugit*. De fait, il nous fallut revenir sur nos pas. « Eh bien ! pilote, dit le capitaine, aurons-nous bientôt les bons vents ? — Faut espérer ! capitaine, répond froidement le vieux marin. » Espérer, en leur langue, signifie attendre. Nous demeurons donc stationnaires sur les lèvres de l'océan, n'attendant qu'une brise favorable pour lever l'ancre, établir les voiles et mettre à la mer.

» Puisque j'en ai le temps, et que les jours sont longs à bord, ajoute notre héros, je vais, chers parents, vous parler des magnifiques spectacles des mers. Que tout cela est mystérieux et grandiose ! ces nuages entassés jusqu'au cieux... ! ces vagues tumultueuses, le sifflement des vents dans les cor-

dages du navire, oh ! oui, cela élève grandement l'âme et favorise la méditation ! La sainte messe surtout, célébrée sur cette arche flottante, qui n'entendit jamais que les voix rauques et brusques des marins, et souvent, hélas ! leurs menaces et leurs jurements; l'*Ave maris stella* chanté par les missionnaires, le soir; ces louanges de Notre-Dame s'épandant sur les flots, oh cela est bien beau, bien grand!

» Sans doute, la vie à bord est dure, si on la compare à toutes les jouissances qu'on peut trouver à terre. Nos étroites cabines, qui égalent à peine notre taille, cette sorte de hamac, quelque peu dur, mais je n'en ai guère souci; ces repas, presque entièrement composés de viandes salées, et servis sur des couverts fixés par des petits pieux en forme de crocs; cette table branlante, qui ne se couvre point des fruits savoureux de nos campagnes ou de pièces de venaison; cette vie étrange, à vrai dire, n'est pas entièrement plaisante, mais, chers parents, que ces sacrifices me coûtent peu, puisque je m'achemine vers ma chère mission ! Au reste, comme le dit le grand apôtre, et je dois le répéter aussi, car ce passage m'est familier : « Les méchefs de cette vie ne vont point de pair avec les honneurs et plaisirs du paradis. »

» Ce n'est pas la seule cause par où nous soyons animés à bien faire; car, considérez, chers parents, ces pauvres marins. Les voici tout à l'heure grimpés dans les cordages, sur les mâts et les vergues; ils mènent une vie dure et périlleuse, ils sont tous fort aventurés en leurs corps et leurs âmes. A quel effet, grand Dieu ?

je ne le puis dire, et à peine le savent-ils eux-mêmes. Pour nous, il en est bien autrement : c'est en la lice glorieuse des missions que nous nous rendons, à la pêche des âmes que nous courons, et notre part de paradis que nous demandons à Jésus. Oh ! c'est un grand et digne but !

» C'est bien, dites–vous ; mais comment, à part cela, te trouves-tu ? Oh ! parole de gentilhomme ! je me porte merveilleusement : vous me savez de cœur et de tempérament à supporter cette traversée, n'est-ce pas ? Et nous sommes en bonne compagnie. Notre capitaine est un excellent homme, et le second est semblablement très aimable ; mais je crois qu'il n'oserait se mesurer avec moi à grimper aux cordages, non plus que tous les autres marins. J'ai commencé à leur donner, par ci par là, quelque aperçu de ma vigueur en ces exercices. Le vieux pilote leur dit sans façon : « Enfants ! voici votre maître ; personne d'entre vous ne pourrait faire ce qu'il fait! » Pourtant, à peine avais-je mis une main à la corde de galhauban.

» Bref là-dessus ! J'estime notre traversée un bon noviciat pour la vie des missions, et quand nous entrerons dans la lice des saints combats, on trouvera en nous des apôtres déjà bien exercés. Car, par cela que nous sommes loin des hommes, nous devenons plus près du bon Dieu. Nous ne conversons plus tant avec les enfants de la terre, et Jésus nous parle plus au cœur. Suivant les recommandations de saint Paul, généralement toute notre conversation (ce qui, en langage spirituel, exprime tout l'ensemble de l'homme),

sera bientôt toute céleste. Nos corps mêmes plus éprouvés deviendront plus vigoureux.

» Pour moi, je sommeille facilement sur le pont, au grand air de la dunette, couché sur un banc, ou la tête appuyée sur quelques cordages et lambeaux de voiles. Là-dessus, bonsoir, chers parents, je me couche, je rentre en ma cabine, non point pourtant sans avoir quelques obstacles à franchir. A ma porte, le pilote est couché en travers; il dort d'un bon somme; il me faut brutaliser ses robustes jarrets. Autrement, comment arriver jusqu'à mon hamac ?... »

« Bonsoir! — puis bonjour! le 10. Voici la bonne brise. On lève l'ancre, le navire s'ébranle, et je me hâte de clore cette lettre, non point sans vous rappeler toutes les bonnes paroles que je vous ai jamais dites, toutes amitiés et caresses et protestations d'amour filial que je vous ai jamais faites, car je suis toujours du même cœur. La distance qui nous sépare, loin de la diminuer, augmente l'affection que je vous ai, mon cher père, ma bonne mère, petit frère et vous, chères Justine, Églantine, Radegonde. Soyez donc bien sages, filles de cœur, bien parfaites en tout point.

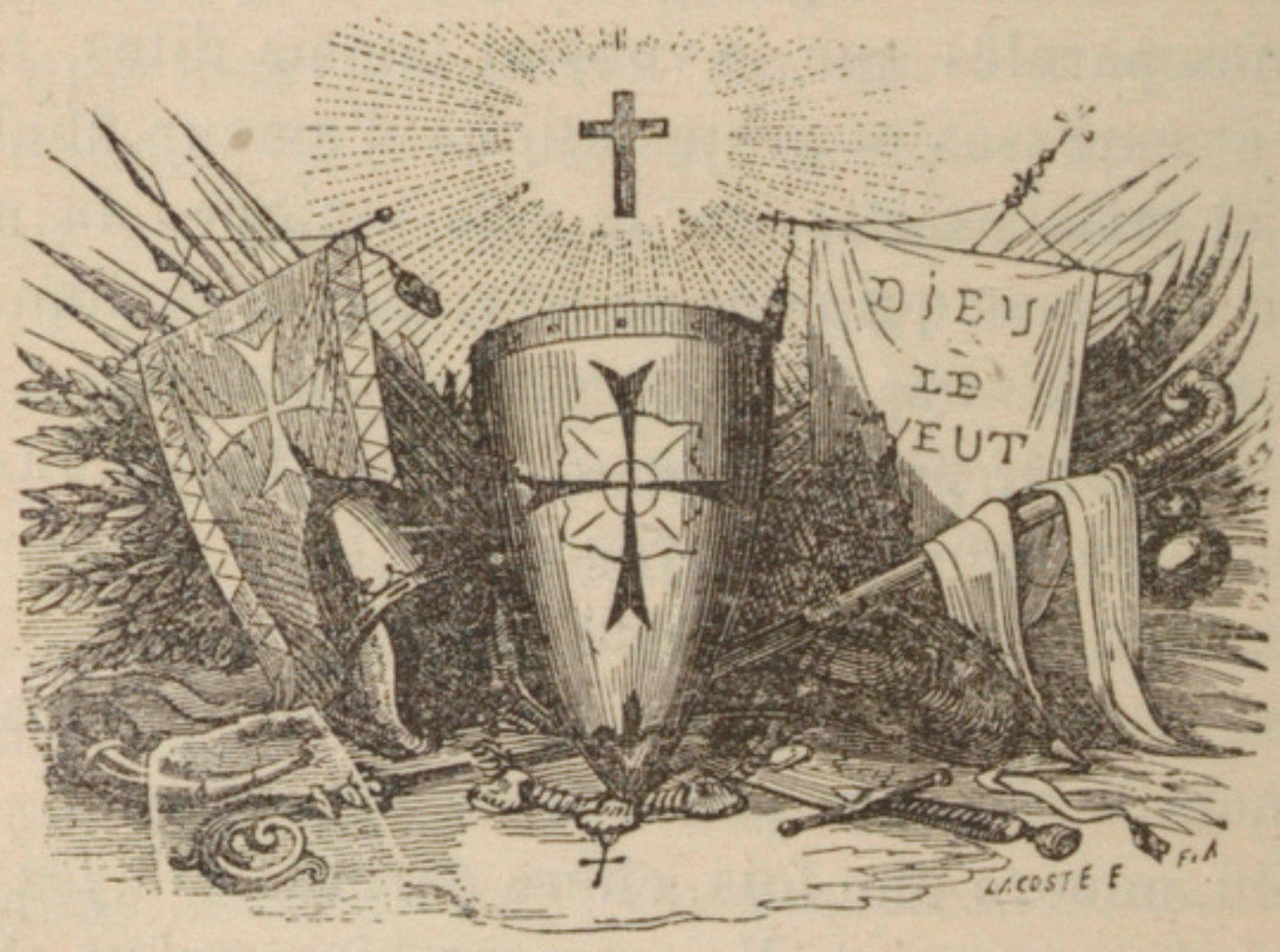
» Je ne vous écrirai plus maintenant de plusieurs mois ; mais il n'y aura pas lieu de s'en affliger.

» Adieu, encore une fois, chers parents! N'ayez point de soucis à mon sujet. Vous savez bien qu'un cheveu ne tombera pas de ma tête sans la permission du bon Dieu. Courage, courage ! Soyons grands, grands et nobles de cœur, n'est-ce pas, cher père ? Allons ! mes petites sœurs, élevez vos chères âmes bien haut, pour

que rien de mesquin, d'étroit, de futile, de terrestre, n'entre en vos cœurs ; n'ayons plus nos yeux qu'aux choses célestes. Par ainsi, notre rendez-vous au paradis devient assuré... Adieu, adieu ! Je vous embrasse de tout mon cœur. Saluez pour moi tous mes parents et amis de France.

» Votre fils dévoué,

» Chicard, miss. apost. au Yun-Nan. »



LA TRAVERSÉE

CHAPITRE PREMIER

Premiers effets d'une solide vocation. — Comment notre chevalier posait le pied dans les haubans, ce qui ne le préserva point du mal de mer. — Ici, Latrique fait son entrée. — Ce qu'était le mousse Latrique. — Ce qu'il advint d'un poulet rôti qu'il avait apporté. — Les cancrelas et le massacre horrible qui en fut fait. — Les oiseaux et les marins. — Comment Notre-Dame empêche, à Madère, le vaisseau de se briser.

Comme celle d'Abraham, la vocation de l'apôtre est de sortir sans cesse : de sa maison, de sa famille et de sa patrie, pour voler au loin à la conquête des âmes ; de lui-même, (et ici l'apôtre atteint presque la taille du Père des croyants), pour être un instrument plus docile entre les mains de Dieu. Il sort enfin de cette vie, et c'est alors l'heure des récompenses.

Nous avons admiré notre héros, grandissant en chacun de ses exodes, toujours plus fidèle à la grâce

de sa vocation. Suivons-le dans l'arène plus vaste qui s'ouvre à son zèle. Déjà, sur le *Syngapor*, nous assisterons à des scènes familières ou grandioses. Il nous les peindra dans un style qui rappelle Châteaubriand, Walter-Scott ou Lalandelle.

Pour si piquants que soient ces récits, destinés uniquement à sa famille, nous avons dû les abréger souvent, et d'ailleurs, comme ils ne sont pas indispensables à l'unité de cette histoire, le lecteur, désireux de suivre sans retard le chevalier au champ de ses exploits, pourrait sans inconvénient passer ces pages. Nous ne les plaçons ici que comme intermède.

Les dix-huit missionnaires, venus ensemble de Paris, se séparèrent à Bordeaux. Cinq prirent passage sur le *Saint-Louis*, se dirigeant vers les Indes. Les autres montaient le *Syngapor*. Sept de ces derniers se rendaient en Chine ; le surplus descendit au Tonkin

Nous rendons la parole à notre chevalier. Sa lettre, commencée en septembre 1858, ne s'acheva qu'au mois de février suivant et ne parvint qu'en mai à sa famille inquiète. Il écrit :

« Grand Océan :

» Mes chers parents et bon cousin,

» De quel cœur j'imagine que vous attendez cette lettre ! Il y a si longtemps que notre correspondance a été interrompue ! les jours présents ressemblent si

peu aux jours de la patrie! Aujourd'hui, mes lettres ne seront plus si pressées, mais plus longues, plus intéressantes peut-être, et même plus affectueuses encore ; car les enfants de Dieu ne s'oublient point pour cela qu'ils sont séparés : tout au contraire, s'aiment-ils davantage.

» Oh ! il me semble que mon affection pour vous s'est augmentée, bien chers parents, de toute l'immensité qui nous sépare. Eh ! que parlai-je de séparation ? A vrai dire, à peine vous ai-je quittés ; je vous retrouve sans cesse dans mon cœur ; je tiens vos chers noms sur mes lèvres, et ne cesse point de demander sur vous les bénédictions du bon Dieu en toutes mes prières. Oh ! penser à vous, m'est un étrange bonheur, aucunement mêlé, par la grâce de Dieu, de regrets ni soucis. Je demeure comme récompensé d'avance des sacrifices qu'il nous a fallu faire pour rompre, d'un si brave cœur, des liens si puissants et si tendres ! C'est l'effet, j'imagine, d'une vocation solide et bien assise... Aimer si fort et toutefois ne point regretter !

» Les gens du monde, quand ils ont quitté ceux qu'ils aiment, ne sont point en paix ; quant à nous, gens de Dieu, nous quittons tout sur sa parole et ne regrettons point, par après, d'avoir abandonné, pour sa gloire, ceux qui nous étaient chers comme notre âme. Ceci est spécial aux enfants du bon Dieu, n'est-ce pas, mon cher cousin ? Oh ! je tiens en main le glaive de ma vocation, le sceptre de ma mission sublime ; avec ce bon désir, que le Seigneur m'a donné de sauver des âmes et de gagner, à la pointe de l'épée, ma part

de paradis, je ne redoute aucunement de traverser la vaste étendue des océans.

» J'imagine que vous aurez plaisir à m'entendre parler de la mer, d'autant que je suis devenu quelque peu marin. Le capitaine prétend plaisamment que j'ai manqué ma vocation. Oh ! je pose, d'une fière façon, la main à la corde et le pied dans les haubans! Toutefois, je ne prévoyais guère cette merveilleuse familiarité que j'acquerrais un jour avec les navires et les grandes eaux.

» Mes confrères et moi nous fîmes un rude noviciat. Notre navire venait d'entrer en mer : un vent favorable enfle les voiles et les pousse au large, les vagues frémissantes se divisent devant sa face ; il s'avance dans sa carrière avec l'assurance d'un géant, aguerri à la fureur des flots et aux violences des orages. Dès la fin du premier jour, les effets du mal de mer se font sentir dans nos rangs. Déjà nous gardons un silence de mauvais augure. L'éclat de nos yeux s'est voilé, la tête de plusieurs est chargée et le cœur mal assis. Je suis de ce nombre. Enfin, la nuit étend son voile sur l'empire des mers.

» La lune, longtemps cachée sous des monts de nuages, s'élance soudain dans les champs des cieux, éclairant notre marche. Les étoiles, semées dans l'azur du firmament, semblent se ranger pour laisser la voie libre à cette reine des nuits. Les flots, en gémissant, se heurtent sur les flancs de notre navire, et la brise rafraîchie se joue dans nos voiles plaintives. Mon Dieu ! que c'est beau une première nuit en mer !

» Mais nous ne sommes déjà plus sensibles à ce merveilleux spectacle. Quelques-uns des plus valides échangent encore une parole d'adieu aux rives de la patrie, quelques rares exclamations, sur ce charme inconnu des nuits en mer, se font encore entendre ; mais, la rosée qui s'élève de l'abîme retombe sur nos têtes, le besoin du sommeil se fait sentir ; on ouït encore un moment le grillotis des pieux rosaires, les voix de deux des nôtres qui se répondent aux ébats d'une sainte prière ; puis, plus rien que le tumulte des eaux et le bruit du vent dans les cordages.

» Le lendemain, le temps était magnifique. Le navire s'élançait, bondissant sur l'onde, mais notre mal était à son comble. Plus d'un vaillant gît sur la dunette. Hélas! j'en suis, et c'est grande pitié ! Cependant je ne consens pas à me prosterner sans vigueur ni fierté ; assez digne encore, en dépit du mal, je demeure assis, reposant, sur ma main, ma tête alourdie. Nous demeurions quatre ou cinq heures sans échanger un mot. A toutes bonnes paroles que nous adressaient les officiers ou nos confrères valides, à peine répondions-nous par un faible sourire.

» Arrive l'heure du repas : « Messieurs, voulez-vous descendre au carré ? Ainsi parle le mousse du bord, surnommé Latrique. Pas de réponse. Oh ! cette odeur du carré, qui nous deviendra plus tard si familière, nous est tout à l'heure insupportable ! — Eh bien ! je vais vous monter quelque chose, reprend l'obligeant Latrique ? — Qu'as-tu à nous offrir ? répond un des nôtres, que le mal et une barbe naissante rendent

assez bourru. — Des pommes de terre et du lard ! — Eh bien, apporte! » En un clin-d'œil Latrique reparaît et jette au pied du mât d'artimon trois ou quatre tranches de lard, qui se jouent au sec, avec quelques patates, dans un plat de fer blanc.

» Le P. Puginier, qui a suscité cette abondance, se lève et s'avance d'un pas chancelant, se signe, récite son *Benedicite ;* puis, après quelques hésitations, parvient à entraîner un tronçon sur une croûte de biscuit. Excité par l'exemple, le P. Néel s'achemine bonnement vers le lieu du festin, rapproche quelques cordages, s'assied et risque une descente à la gamelle.

» — Et toi, cher fils, n'iras-tu pas aussi ? — Oh ! ma chère mère, ne vous attristez pas ! Parfois, pour tromper le dégoût que j'éprouve, je plonge un peu de biscuit dans du vin sucré, mais il est rare que je mène à bien ce modeste repas. Quelques-uns des nôtres restèrent plusieurs jours sans manger. Toutes ces petites misères, ce sont perles du paradis, et d'ailleurs elles auront bientôt leur fin.

» Cependant, Latrique revient avec une volaille : l'air en est embaumé. Alléchés par l'odeur, les PP. Durand, Vielmont et Marin, s'ébranlent du bout de la dunette. Ils arrivent en chancelant. Je les vois subtilisant coup sur coup plusieurs pièces essentielles du poulet rôti. Ils vont, me dis-je, réduire, en moins de rien, le plat à néant! Mais soudain une vague puissante se précipite contre le navire ; un épouvantable roulis arrête subitement le cours des plaisanteries du P. Vielmont : « Eh bien ! P. Chicard, vous n'en faites pas,

m'avait-il dit? Oh! ne vous gênez pas, car en Chine, vous aurez toujours de quoi vous coucher sans souper! Pour moi, conclut-il, je ne veux plus de ce pain, il y a trop de farine ! »

» Le P. Vielmont a gardé de sa carrière militaire un inépuisable entrain. Au milieu des circonstances les plus graves, il a toujours un mot plaisant. Mes chers parents, que la mer est rigoureuse aux nouveaux passagers. Venez ! venez ! poissons de l'océan, suivez notre navire, car les pauvres missionnaires vont, pendant quinze jours, vous jeter votre pâture quotidienne! Mais nous étions gens à ne point perdre courage pour si peu. Eh ! mon Dieu, qu'en serait-il si vos apôtres s'émotionnaient pour le mal de mer? Ces misères ne durèrent que deux ou trois semaines, et le retour des belles brises ramena la bonne humeur sur les visages et tous nos gens au réfectoire du carré.

» Ah ! ce n'était plus la table de famille! je n'étais pas à la droite de mon père ; ce n'était plus cette large part que me servait ma bonne mère, avec tant d'affection ! Mais, nous ne laissions pas d'être contents et joyeux, et j'estime que c'est peu de chose de pâtir pour le bon Dieu, lequel nous a tant aimés.

» Je ne puis taire aussi une de nos scènes de cabine. Possible, ne sera-ce pas si plaisant à raconter, mais pourtant vous en dirai-je un mot. C'est toujours sur la dunette que la pièce se joue. La nuit commençait à fraîchir, nous venions de réciter le chapelet et de clôre nos saintes prières. « Dix heures, messieurs! il est dix heures, dit le P. Durand. » Quelques-uns

descendent aux cabines. Mais comment dormir dans cette atmosphère brûlante ? Nos matelas surtout répandaient une insupportable odeur. Pour moi, je n'avais pas tardé à renvoyer le mien à la cale, et je couchais bonnement sur la planche. « Tu n'es plus dans la feuille sèche des bois, ou dans les paillers de ton village ! me dit le cousin. — Hélas ! non, messire ; ces temps sont passés ! »

» Je gagne mon hamac, je saute d'un bond sur ma planche, et, la tête sur le coude, j'esjouis mes yeux de la scène suivante : Le P. Durand s'avance à la chambre des anciens : « Ça ! dit-il ! quel air ! » Il revient sur ses pas; vous croiriez qu'avec cette mine décidée, il va se mettre au lit en moins de rien ! Aucunement ! Il sera encore dans une heure à courir dans le carré.

» Le P. Néel le mande : « Oh ! dit-il, les cancrelas vont nous dévorer cette nuit ; et il lui montre en même temps les dépouilles de quelques-uns de ces animaux, qu'il poursuit et frappe de sa main gauche, armée d'une savate, car le P. Néel frappe de la gauche, comme Aod, dont parle l'Écriture. Les cancrelas sont des insectes que les navires rapportent des pays chauds. Ils ressemblent à de grosses sauterelles. Comme généralement toutes les bêtes fauves, ils disparaissent le jour, quand l'homme sort pour le travail, mais ils rôdent toute la nuit; ils viennent dans nos cabines, nous passent sur les jambes, s'empêtrent dans la barbe et les cheveux, rongent les ongles et la peau morte. Attention ! Aussi, ne vous étonnez pas de voir le P. Néel et le P. Vielmont, occupés à nettoyer leur

cabine, comme le grand Hercule purgeait autrefois les écuries d'Augias.

» Le P. Durand coucherait volontiers dans ma cabine : il me consulte, cherche, fouille, brouille tout ce qui n'est pas brouillé, car ma tablette est à la fois ma couche, ma bibliothèque et mon armoire. Je lui réponds qu'il peut se caser là : « Mais c'est trop encombré, me dit-il. Merci de votre politesse; je vous rendrai cela à l'occasion ! » Il sort et s'en va chercher fortune près du P. Néel et du caporal Vielmont qui ronfle. La scène alors devient épique. Le P. Durand furieux se démène, frappe du pied, tousse, crache, parcourt tout le carré et s'écrie : « Sales cancrelas ! vils insectes ! » et maintes autres objurgations énergiques.

» Il n'est pas jusqu'au P. Marin qui ne s'éveille en sursaut et ne demande d'où vient ce tumulte. Durand, indigné de ce qu'on puisse dormir et s'étonner d'un si légitime fracas : « Quoi ! les insectes ne vous dévorent donc pas, vous ?.. » Le P. Marin, avec un soupir : « Oh ! c'est bien la peine de faire tant de bruit pour *un cancrelasse !* » Et laissant plaisamment sa voix s'éteindre sur cette étrange finale, il se rendort du sommeil des justes.

» Les Tonquinois suivent aussi, d'un regard curieux, le P. Delsaüt, cherchant quelque lieu pour reposer. Il s'étale enfin sur un banc. Comme il y avait place pour deux, le petit P. Sabatier, qui faisait aussi le difficile, la tête voilée dans trois mouchoirs, vient s'emparer de l'autre portion. Le P. Durand, faisant sa ronde, s'aperçoit avec regret que les places sont prises :

« Complet ! » dit-il, essayant le sang-froid d'un conducteur d'omnibus. Puis, comme il est un peu médecin, il vient tâter le pouls du P. Delsaüt : « Le bon homme va bien ! » dit-il, et se retire en riant à gorge déployée.

» Oh ! là ! chers parents, que je passai du bon temps à considérer ces scènes naïves ! Que mon cousin eût payé cher cette vie de missionnaire ! Dites ! comme nous étions bien à coucher sur la dure ! qu'alors nous étions vraiment disciples de notre cher Seigneur, lequel n'avait pas, en son temps, où reposer son chef sacré ! Que nous aimions ces planches, ces bancs, cette dure, mon Dieu ! tout cela nous plaisait. Des missionnaires, voyez-vous, c'est doux et rude tout ensemble, à édifier des matelots !

» O cher navire, sous quels cieux magnifiques tu nous mènes ! Nous avions à gauche les royaumes d'Espagne et de Portugal, mais leurs climats enchantés ne se bornent pas à ces montagnes et à ces vallées, et je reconnais la Castille et l'Andalousie dans l'azur transparent du ciel.

» Notre nef s'avance majestueuse, chassant devant son étrave les vagues frémissantes. Sur nos têtes, le soleil repousse les nuages dans sa brillante allure. Mon Dieu ! quel champ d'admiration ! quelle carrière à l'amour ! Mais bientôt un tout autre spectacle vient attrister nos regards ; nous aperçûmes, flottant sur l'eau et ballotés par les vagues, les débris d'un navire !

» Oh ! la mer ! qui pourrait nombrer tous les vaisseaux et tous les hommes qui se sont perdus dans ses abîmes ? Il me semble que les marins et autres auda-

cieux marchands devraient s'effrayer d'aventurer ainsi leur vie sur l'océan. Il s'en faut bien !

» Des milliers de navires sillonnent en tous sens l'empire des mers. Ces hardis navigateurs, encore que, à les entendre dire, ils s'en fient à leur bonne fortune, ne laissent pas que de compter, en l'arrière de leur cœur, sur notre divine Providence; et ils ont raison. Spectacles pitoyables de tempêtes, désolations, scènes de mort, naufrages, désastres de vaisseaux, rien ne les peut épouvanter. Et jugez qu'il ne s'agit que de bagatelles et de jouets d'enfants; car les Chinois se peuvent, certes ! passer des productions européennes, et semblablement, nous pourrions nous contenter de nos propres richesses. Mais nous leur portons bien d'autres trésors : ce sont de ceux que la rouille et les voleurs n'atteignent point, lesquels s'amassent et se réservent en les greniers du Père Céleste. Et nous aurions peur ! Non, vive Dieu! non !

» Mais ce que je vous dis là n'est pas amusant, sans doute, petites sœurs ? Pour vous distraire, je vais vous parler des oiseaux. De temps en temps, nous recevions l'aimable visite de petits oiseaux, errants et perdus sur les mers. Ces humbles voyageurs s'en allaient, sans doute, de France en Galice. Pauvres émigrés, vous me rappelez la patrie ! Les ailes pendantes et grevées de la brume des eaux, ils descendaient, timides et gémissants, dans la mâture du navire; j'aimais à les voir avec leur mine empruntée, un cri plaintif et un certain air d'embarras qui fait pitié. Ils essayaient de saisir quelques grains aux pigeons que nous avions à bord.

Ils me faisaient penser au pauvre orphelin, s'asseyant pour la première fois à la table de son maître.

» Pauvres petits ! Que n'êtes-vous aux forêts de ma campagne ! Vous y auriez un asile plus sûr ; un nid, l'été, dans les buissons sauvages, et l'hiver, un abri sous le chaume des fermes. Ici, vous me paraissez bien à plaindre. Pourtant c'est de vous que Notre-Seigneur a dit qu'un seul ne périt point, sans la volonté du Père Céleste, et de vrai, quoi que vous ne semiez et n'amassiez point en des greniers, et n'ayez point de petites nefs pour fuir les temps orageux et la froidure des climats, pourtant, Dieu vous vêtit, vous nourrit et vous garde. Eh ! chers parents, n'y voyez-vous pas un grand sujet de confiance pour des apôtres ? Car ceci n'a pas été tant dit pour ces oisels que pour nous.

» Entendez-vous, chers parents, Notre-Seigneur dire aux douze : Allez, sans argent, sans bâton, sans souliers, sans besace, revêtus d'une seule robe, et ajoutant : Quand je vous ai envoyés ainsi, vous a-t-il manqué quelque chose ? De même en est-il de vous et de moi. Encore que Jésus nous mène sur les eaux redoutables, comme il fit à saint Pierre, ayons bon courage, car Dieu nous est plus proche emmi les flots de l'épreuve que non pas en l'ensemble des plaisirs et au comble de la joie.

» Mais Radegonde veut savoir ce que deviennent ces petits oiseaux. Les marins, hélas ! ne sont point si doux que saint François d'Assise, patron de notre père. Un matelot aperçoit-il le petit émigré, il le guette, s'approche de lui d'un œil d'envie : le voyant à portée, le

couvre de son béret, puis, le pressant entre ses doigts calleux, le montre d'un air triomphant. Nous demandons bien sa grâce, mais la main d'un matelot, habituée aux rudes manœuvres, n'a pu toucher, sans les rompre, des membres si délicats. Voyant notre pitié, il simule un sentiment de commisération, mais, se tournant vers ses camarades, il leur fait voir sa proie d'un œil impitoyable. Plumer, présenter à la flamme et croquer l'oiseau, est l'affaire d'un moment.

» Passons outre; car, avec cette allure, je crois que je vais écrire un volume. Notre navire non plus n'allait pas toujours très vite et quelques calmes nous occasionnèrent même de longs retardements. Nous marchions à petites journées et avions bien tournoyé pendant près de cinq cents lieues, quand il nous fut donné de revoir la terre. C'était Porto–Santo, et je ne sais comment, apercevant cette île, nous pensâmes voir Madère. Cette surprise faillit nous coûter cher. C'était le soir d'un beau jour: la brise fraîchissait, nos marins réjouis chantaient, et les nôtres devisaient de toutes bonnes choses qui se peuvent dire entre les enfants du bon Dieu.

» La nuit se faisait obscure, mais bientôt le ciel se joncha de brillantes étoiles, et la lune, qu'un amas de nuages retenait captive à l'occident, franchit enfin sa barrière et s'élança toute radieuse dans la voie des cieux. O Dieu! qu'elle manqua présider à une scène de désolation! Madère, assise au milieu des flots, comme un sinistre fantôme, se dresse devant nous. A voir ses âpres rochers, battus par des vagues éter-

nelles, levant au-dessus des mers leurs têtes grisâtres, vous diriez une sentinelle taciturne postée à la garde de l'océan : et notre navire s'avançait vers ces intolérables écueils ! O Dieu, en quel péril étions-nous ! mais, Seigneur, votre dextre nous conduisait.

» Cependant, l'île est tout près, et notre vaisseau l'aborde en se jouant; et l'île attend, avec cette morne attitude que la nuit donne aux montagnes. O Nostre-Dame ! ô bénite Étoile des mers, c'était l'heure de surgir pour nous sauver ! Le marin qui tenait le gouvernail voit enfin le danger et s'écrie : « Terre » ! Nous, qui ne savions prévoir le péril, nous étions prêts à nous réjouir; il nous semblait doux de saluer la terre et nous la cherchions des yeux avec avidité.

» Mais ce fut une autre nouvelle pour notre capitaine, quand il vit Madère, assise dans ses rochers, comme un géant caché dans un manteau de brumes, attendant tranquillement notre navire pour le réduire en poudre. Oh ! alors, une nuée passa sur son front; d'une voix tonnante et sinistre, qui lui est propre dans les périls, il fait changer de route, ordonne de nouvelles manœuvres, et nous comprîmes, en passant dans l'ombre de la montagne, quels dangers nous avaient menacés. Sans doute, si la nuit eût été plus obscure, le pilote moins attentif et surtout notre divine Providence moins fidèle, cette sécurité, que nous avions, d'avoir laissé Madère sur la gauche, nous eût été fatale. Notre nef parut aussi comprendre l'instance du péril, car elle se prit à bondir sur l'onde, comme un cheval pressé par l'éperon d'un fuyard. »

CHAPITRE II

Le Cap-Vert. — Calme plat. — L'Équateur. — Comment les missionnaires échappèrent au baptême de la Ligne. — Les cieux racontent la gloire de Dieu. — Trois jours de tempête au cap de Bonne-Espérance. — De la belle ordonnance de prières et d'études qui existait sur le bateau. — Où l'on montre tout ce que savait le P. Durand, et ce que faisaient les autres pendant la traversée.

« Suivez-moi, chers parents, et vous me trouverez toujours au chemin de l'honneur. D'un seul trait, parcourez à ma suite plus de deux cents lieues. Voici les îles Canaries. Elles paraissent de loin comme une chaîne de montagnes perdues à l'horizon. Aux îles du Cap-Vert, les vents alizés nous favorisent pendant quatre cents lieues. Comme un conquérant rapide, nous dévorions l'espace. Las ! nous avions à peine quitté cette zone favorable qu'il nous fallut retomber en un triste et fatigant repos.

» Notre nef est soumise aux caprices des vents. Aujourd'hui favorables, demain ils nous repoussent vers la France; d'autres fois, la brise nous porterait volontiers vers les côtes d'Afrique ; souvent des pluies torrentielles flagellent notre navire, en affaissant nos voiles sous leur poids ; il vient tout ensemble des bour-

rasques à briser les mâts. Un autre jour, il se fait un calme admirable. Le soleil brûlant poursuit sa course dans un ciel d'azur, si beau que couleur ne le saurait peindre, ni plume le décrire, ni langage, pour poétique qu'il soit, ne le pourrait exprimer.

» Dix-sept navires se rencontrent à la fois dans ces calmes et loin de la patrie. On se salue: on se fait mille civilités, au moyen de drapeaux qu'on lève ou qu'on abaisse sur la pointe d'un mât. Au milieu de ces vaisseaux, immobiles sur les mers, comme les tentes d'une tribu nomade, ou les pavillons de Jacob dans le désert, je ne pus savoir si le *Saint-Louis,* qui emportait aux Indes nos bien-aimés confrères, s'était rencontré là. Quelle joie nous aurions eue! comme j'aurais désiré voir notre frère Wykaërt! Mais, sans doute, je l'embrassai à Bordeaux pour la dernière fois.

» Notre navire, lancé par la brise, s'ébranle enfin et s'achemine fièrement vers son but. Nous ne nous arrêterons pas maintenant avant d'arriver à la ligne équatoriale. Vive Dieu! qu'il fait chaud dans ses environs! A la Ligne, tout le monde nous fait espérer des rafraîchissements. Vous ne devinez guère de quelle sorte. Figurez-vous que ces joyeux marins se sont acquis par l'usage un droit singulier. Sous l'Équateur, ils baptisent (c'est un terme reçu) tous ceux qui passent la Ligne pour la première fois : mousses, novices, jeunes marins, passagers, hommes ou femmes, ils baptisent tout le monde.

» Pour nous, nous en fûmes quittes à bon marché. Nous nous entendions d'ailleurs à merveille avec tous

les matelots, et ce jour-là, nous leur distribuâmes du tabac, des sirops, des livres et quelques pièces de cinq francs, qu'on nous avait données au Séminaire tout exprès.

» Si les chaleurs sont excessives en ce voisinage de l'Équateur, la température n'en est pas moins magnifique. C'est là surtout que les cieux racontent la gloire de Dieu et que le firmament annonce sa puissance. Les nuits et les jours se disputent les palmes de notre admiration. Cependant, le soleil, où Dieu a placé sa tente, comme dit le psalmiste, reste vainqueur, encore que l'âme rêveuse ne se puisse contenter de louanges en le silence des nuits.

» C'est sur une nef flottante qu'il vous faudrait, ô enfants des hommes, étudier la puissance de notre grand Dieu, admirer la majesté de ses œuvres ! Et pourtant ce ne sont là que des figures ! Ah, cousin, ce n'est qu'ombre de la divine réalité ; ce ne sont que pâles couleurs et nuances lointaines de cette tant lumineuse beauté, grâce et charité, laquelle sera notre amour dans les siècles sans fin.

» C'était en l'ombre des nuits que mon cœur se dilatait davantage. Que de fois me suis-je assis sur les lèvres du navire, pour méditer tout seul, comme le passereau solitaire, ou les fils de Jacob, captifs aux rives de Babylone ! Ils pensaient à Sion ; moi je pensais à la Sainte Jérusalem. Un soir, l'horizon était ceint d'un pourtour de nuages : pas un murmure des vagues, pas une brise ! Et notre nef se tenait immobile sur les flots, comme la tente d'un pasteur. La lune s'était jetée

soudain dans l'immensité, et les étoiles semblaient se ranger sous ses pieds pour lui faire cortège. De temps en temps, elle se couvrait du coin flottant d'un léger nuage, comme une reine pudique, abaissant son voile. Vraiment il n'est peuple ou nation, desquels ne soit entendu ce langage des œuvres de Dieu.

» Depuis quelques jours déjà nous avions quitté ces rivages enchantés, et nous désirions le cap de Bonne-Espérance. On nous dit que c'est à peu près la moitié de notre voyage. Un ciel plus sombre, une mer plus houleuse et la température plus froide nous l'annoncèrent bientôt. Une brise sans frein nous poussait où nous voulions et où nous ne voulions pas. Mais vous allez voir tout se dessiner avec les couleurs d'une tempête.

» C'était la nuit. Quelqu'un de nous dormait-il? je ne le crois pas. Notre-Seigneur semblait peut-être sommeiller, comme en la mer de Galilée. Un vent furieux, qui s'était levé du couchant, rugissait dans nos voiles, et la mer courroucée battait les flancs de notre navire avec ses vagues tumultueuses. Nous entendions de nos hamacs, la voix sinistre du capitaine, commandant les manœuvres. Comment aurions-nous dormi sur notre dure, quand des cris d'alarme retentissaient sur nos têtes ? Aussi désirions-nous impatiemment les premières lueurs du jour.

» Un des nôtres m'avait devancé sur le pont; de son premier geste, il me présente ce terrible tableau : un vent glacé, mêlé d'une pluie battante, a soulevé tout l'abîme ; partout des vagues blanchissantes, se dres-

sant comme des monticules. Tantôt elles se jettent les unes sur les autres et s'affaissent en flots d'écume; parfois, pressées et tourmentées, elles se mêlent et s'étreignent, se brisent en faisceau sur notre nef, et même s'élancent à bord comme des averses subites. Je pus alors comprendre comment une lame, bondissant sur le pont, pouvait se saisir d'un homme et l'emporter, d'un même élan avec elle, à la mer.

» Le capitaine était debout sur la dunette; les contours herculéens de sa taille disparaissaient dans sa longue capote et ses braies goudronnées. Les bras croisés sur sa large poitrine et la tête enfoncée dans un surouest, je n'aperçus pas les nuages qui passaient sur son front, mais il me fit penser à ce vieux nocher, que les poètes anciens nous représentent au milieu des âmes gémissantes, et conduites par lui au noir Cocyte. D'une voix tonnante, qui fait gémir le vaisseau jusqu'au fond de sa quille, il commande aux marins attentifs; il s'écrie : « Hêlez bas le grand perroquet »! car les élégantes bonnettes et les gracieuses voiles d'été sont baissées; la benjamine se tient pressée sur le grand mât et le diablotin, tout humide, est assis dans la hune. Le capitaine fait un demi-tour sur la dunette et, d'un signe, fait voler deux novices au sommet des mâts, serrer les cacatois, puis, promenant un œil farouche sur la mer et les temps : « Hêlez bas le petit perroquet! A prendre un riz dans les huniers! leste! allons! f...! patinez-vous! à carguer la grande voile! à carguer la misaine! »

» Cependant la brise devient de plus en plus violente, et notre navire, balancé comme un frêle esquif, tantôt

s'élève sur la cime des vagues, tantôt retombe et disparaît dans les flots, pour remonter encore. Le ciel ne s'éclaircit point et le vent redouble ses efforts. On serre les voiles, tous les matelots s'élancent dans les mâts, et jusqu'au bout des vergues mouvantes. Quel terrible spectacle! Notre esquif est agité comme la cime des pins, et souvent la bise, s'alliant au reflux d'une vague qui s'enfuit, creuse l'océan sous nos pas et lui fait ouvrir ses abîmes, comme pour nous engloutir. Mais soudain le flot revient en furie, nous reprend sur son dos et nous élève bien au-dessus du niveau des mers.

» Comme un étalon sauvage, tombé dans les filets du chasseur indien, bondit et retombe, puis dresse sa tête et sa crinière ondoyante, ronge le premier frein dans sa bouche baveuse, se cabre et frémit sous l'éperon, ainsi se tourmente un navire sous le sifflement des vents impétueux et dans les vagues d'une mer en courroux.

» Après trois jours de ces angoisses, les vents se reposèrent. L'ange de la mer passa, commandant aux flots de se calmer ; l'espérance renaît en tous les cœurs ; le coq villageois, embarqué à notre bord, sonne le réveil et le départ de son chant belliqueux ; les matelots se réjouissent ; le front de notre capitaine se dilate ; une brise plus douce reprend les rênes, et notre galère s'enfuit à toutes voiles vers l'Asie.

» Je vais maintenant vous parler des nôtres, je ne doute pas que vous n'y preniez plaisir, car vous les connaissez et aimez tous. Pour abandonnés que nous

soyons en la vaste solitude de l'océan, nous n'en sommes pas moins en spectacle aux anges et aux hommes. Mes chers parents, que les nôtres ont donné de beaux exemples de toutes vertus, pendant ce grand voyage !

» A peine pouvions-nous croire que nous avions quitté le Séminaire des Missions, car nous faisions, à nous treize, toute une petite communauté. C'était entre nous une admirable pratique de charité, douceur, débonnaireté et courtoisie réciproque. Comme, chaque matin, il y avait une belle et pieuse ordonnance de prières, d'oraisons et de Saints-Sacrifices ! Ce petit troupeau, cette douzaine d'apôtres, parmi lesquels Notre-Seigneur était présent, comme il nous en assure, faisait, par ses prières, comme un bouquet de fleurs odoriférantes, dont la suavité s'élevait de l'abyme jusqu'au trône de Dieu.

» Nous avons célébré la Sainte Messe aussi souvent que possible, encore que les mauvais temps nous en aient empêché bien des fois. Chacun la disait à son tour, et les autres communiaient de la main du célébrant. Notre plus grand bonheur était de célébrer le Saint–Sacrifice, car, plus on s'éloigne du monde, plus aussi le bon Dieu devient nécessaire. Son céleste amour paraît alors plus indispensable à l'âme ; et m'est avis que le bon Jésus m'est devenu plus cher et plus aimable, depuis que, par vingt coups d'estoc et de taille, il m'a fallu rompre les si doux liens de la famille.

» Ne trouvez-vous pas bien admirable que notre bon Seigneur descende, sans aucune ombre d'escorte ou

d'appareil, en l'humble toit d'une pauvre nef, perdue aux océans, tout ainsi qu'en notre belle église de Paizay ? C'était notre viatique et nourriture en ces déserts, comme la manne aux fils d'Israël ; notre repos contre la fatigue du chemin, la plus désirable fraîcheur et suavité pour nos âmes. Notre-Seigneur, en son divin sacrement, est un vin délicieux, lequel réjouit le cœur du missionnaire et le porte aux grands sacrifices.

» Nous récitions nos chères heures, deux à deux, bien pieusement, tout comme les disciples du Sauveur, s'en allant prêcher aux tribus des Hébreux. Les dimanches, nous terminions le jour du Seigneur par quelques beaux cantiques à Notre-Dame, en mémoire de ces pieuses invocations, que nous étions accoutumés de faire à notre petit oratoire de Paris. Ces hymnes gracieuses avaient un charme indicible, s'élevant de notre nef, comme le parfum des fruits et des fleurs, du milieu d'une île flottante. Durant les autres jours, tout notre monde travaille avec ardeur, faisant à la fois, comme des abeilles diligentes, le miel de la sainte dévotion, sans négliger aussi la cire des fortes études, laquelle est réservée à éclairer les nations.

» Nous trouvons des sucs précieux par tous les champs théologiques et même sous les arides jalons de la liturgie ; des aromes en maints auteurs vieillis, comme Samson du miel en la gueule du lion, et de l'eau fraîche en la molaire de l'ânesse. Tous les nôtres sont à la besogne, chacun en sa façon.

» Le bon P. Marin est comme notre capitaine et général, en lequel petits et grands se mirent pour

l'ordonnance de leur vie, comme, sans doute, tous ces bons enfants du Séminaire de Montmorillon font en nos chers amis Suire et Marot. Ne sont-ce pas, petit frère Jules, deux des plus accomplis gentilshommes qu'il y ait au monde, deux vrais miroirs de prud'-homie et de sagesse ? Oh! il faudra leur dire et redire que je les aime extraordinairement.

» Le P. Marin donne journellement des leçons de langue siamoise au P. Martin, et rien n'est plus plaisant que de les entendre chanter leurs prières en ce dialecte oriental. Le P. Desvaux est le type du vieux vicaire, rompu à la besogne paroissiale. Dans une heure, il repasse un traité, fume en même temps, sans perdre le fil d'une conversation. Les connaissances de notre P. Durand se définissent comme la philosophie : tout ce qui est. Il connaît de toute science, depuis l'hysope qui rampe sur les masures, jusqu'aux cèdres du Liban. Il est physicien, chimiste, médecin. Je pourrais ajouter qu'il arrache aussi les dents, et pose les sonnettes. Avec un nez de noble, des cheveux pendants sans prétention, vous le prendriez pour un de nos vieux instituteurs. Il tire tout à l'heure les plans d'une horloge pour le Thibet ; l'unique chronomètre de ce pays étant tombé en ruine, depuis quelque temps.

» Le P. Néel est notre maître des sentences. La tournure de son génie est un peu mystique ; avec son conciliateur *probablement*, il met tout le monde d'accord, et avance beaucoup les questions, tout en se tenant à distance. C'est à lui qu'il faut s'adresser pour con-

naître la pluie et le beau temps. Il vous le dira toujours *probablement*.

» Notre P. Puginier est un saint homme de Dieu et mon confesseur; il est tout à l'heure en retraite. Dieu ait son âme et la mienne ! C'est un liturgiste fameux, un moraliste profond ; il connaît et gagne toutes les indulgences. (1)

» Le P. Gazenave ne sort point de son repos pour des questions vulgaires, mais chaque coup de cette langue bien effilée est la solution d'un nœud gordien. C'est un autre genre que celui de notre papa Larcher, qui mérite une notion spéciale. Sous une enveloppe pacifique, il cache un esprit vif et perçant; c'est le docteur irréfragable. Plonge-t-il son œil d'aigle dans le champ immense de la théologie ? il vous y mènera par vingt récifs et écueils imprévus, puis, s'y posant en interrogateur, comme un sphynx, il propose des énigmes aux passants. Le P. Delsaüt est un vieux moine chartrier, il vient de repasser le dogme et la morale, il a pris la mystique en passant ; il compulse tout à l'heure les Saintes Écritures et j'espère de lui une nouvelle version des Livres Saints.

» Le petit P. Sabattier a sa tactique spéciale aussi ; c'est un travailleur acharné ; mais pour être loin des monts de sa chère Savoie, il ne suspend point sa lyre aux saules du rivage; il touche de l'accordéon et prend son passe-temps à chanter de pieux cantiques.

» Vielmont a parcouru en six ans toute la lice des

(1) C'est aujourd'hui l'évêque du Tonkin.

études; aujourd'hui, d'un coup de la taille de son sabre, il tranche, comme un lard, les difficultés les plus insolubles : il argumente à la façon d'Alexandre.

» Le P. Martin est inénarrable ; une grande barbe rousse et noire, fournie comme l'herbe des premières coupes, encadre sa bonne figure : si vous lui ajoutez sa pipe, sa casquette et son grand dictionnaire siamois, je crois qu'il faut se taire et admirer !

» Fourcy est un vieux professeur émérite. Malgré son air de jeunesse, il a enseigné la philosophie. Aujourd'hui, missionnaire au Kouy-Tchéou, il observe les temps, les saisons, le cours des astres, prend le point avec le capitaine, comme un vieux navigateur.

» Pour moi, je suis bon homme, l'eussiez-vous cru ? et je vais toujours mon petit train. »



CHAPITRE III

Jugement sur les marins. — Le matelot à la manœuvre et autour de la gamelle. — D'une fameuse ribote que fit Daniel à Rio-Janeiro. — Où le lecteur apprendra ce qu'est un « ronfle » et ce qu'il contient. — Le naufrage de Daniel à Valparaizo. — Comment on prend les marins. — L'éducation de Latrique. — Le capitaine du *Syngapor*. — Pourquoi le firmament est blanc et noir? — Les marins vont-ils en paradis? — Notre chevalier convertit maître Danzé, lequel d'abord jurait vilainement et depuis cessa de le faire.

« J'imagine que mon cousin désire que je lui parle des marins. Pour le faire à propos, il faudrait sans doute les examiner plus en détail, dans le service en particulier ; mais voici pourtant quelques idées :

» Le marin a du cœur. Son aventureuse carrière lui imprime, quel qu'il soit, un cachet de bravoure. Les marins, comme nos soldats, ont dans leurs veines beaucoup de sang français. Ce n'est pas dans un gros temps, au milieu de la pluie ou de l'orage, sous la capote cirée et le surouest qu'il faut l'examiner. Alors, il a l'œil fauve, le front dur, il murmure parfois, jure souvent et rit avec peine. Mais la bourrasque est-elle passée, le beau temps revient–il, la bonne humeur reparaît. Pour peu que vous récompensiez la peine du matelot par un verre de vin ou de tafia, oh ! alors

vous le voyez soudain oublier sa fatigue, se réjouir, chanter, jouer de la savate ou s'exercer sur quelque instrument.

» Dans la tempête, le marin est toujours sans peur, rarement sans reproches. Il y en a qui jurent mauvaisement. Dieu ait leurs âmes ! N'allons pas l'examiner au gouvernail aussi, car le pilote paraît avoir conscience de sa dignité et des responsabilités de sa charge : le matelot à la barre, voyez-vous, est héroïque comme Agamemnon, cinglant vers les murs d'Illion. Ce serait mieux de suivre les marins quand ils courent, en chantant, dans les cordages, sur les vergues et les mâts. C'est leur besogne journalière ; voyez-les ; ils s'élancent à la besogne, en fredonnant des chansonnettes.

» Mais on vient de crier : « A la ration ! » Voici nos gaillards qui descendent de la cime des mâts. « A la ration ! » dix voix ensemble ont répété ce cri ; mais ne leur donnons pas que du lard salé, car ils ne s'en soucient guère ; ils préfèrent le repas du soir qui consiste en de simples fayaux (pois) ; ajoutez-y du vin, du tabac, des cigares et des chiques, et vous allez voir tous nos gens triompher.

» Jamais gaieté plus franche n'accompagna le repas des rois ; jamais tant de joyeusetés ne furent dites. Oh ! tous ces jeunes gens s'amusent diablement ; ils parlent de la terre, de leurs plaisirs et de leurs aventures. Ils ont tous vu les quatre bouts du monde. Ils ont fait bien des ribotes aussi !

» Daniel relevant de sa main calleuse l'aile de son

chapeau droit sur son front bruni : « C'est à Rio-Janère, M. Chicard, que nous nous en sommes payé une ! On avait carte blanche tous les dimanches. Je vous f... mon billet que nous n'allions pas à pied ! Ah ! oui, à pied ! Tous en voiture ! Le pont et l'entrepont pleins jusqu'aux bords. C'est moi qui conduisais. J'avise une gargote qui avait hissé sa flamme (bannière). Je connaissais la rade ; c'était un bon mouillage. Je fis jeter l'ancre. Tout le monde, en appareillant, tanguait comme des chaloupes. C'était b....ment temps de virer de bord ; il en restait la moitié à la traîne dans les rues..... Vingt-cinq mille bombes ! Quelle ribote on s'est f... ! M. Chicard ! Quelle noce ! ! »

» Rien n'est plus curieux que de les entendre mêler à notre langage tous leurs termes de marine. Un soir, après souper, je leur rendis visite dans leur *ronfle*, (c'est ainsi qu'ils nomment leur cabine). Ils me saluent avec courtoisie, et me présentant une caisse, m'invitent à m'asseoir. Ils se reposaient. Un calumet, en tube de gony, m'est offert. Allard me présente du tabac dans une moque, mais Flandret étale sa superbe blague, en pattes d'albatros, et me demande la préférence pour son tabac javanais.

» Bourdonneau me tend familièrement sa pipe, pour y puiser la flamme ; mais Gravaud, plus courtois, me met en main une braise fumante. Voici tout à souhait, et je ne puis me contenter de voir mes gens, et de surprendre sur le vif ce ménage de garçons. Leurs braies, relevées aux genoux, laissent à nu leurs jambes nerveuses. Les chemises, de laine rouge ou bleue, se

plongent dans le pantalon et une bande de cuir retient sur leur dos le fidèle coutelas ; le béret du Béarn met à son comble la simplicité de ce costume.

» Mais l'ornementation du ronfle me frappe bien davantage. Dans un coin, une araignée file sa trame, et tout près, trois écuelles de bois forment toutes les pièces du modeste vaisselier. Au poteau de la fenêtre, une dame-jeanne, féconde en rude tafia, était retenue au clou par un fil, et de son cou pendait la moque commune des libations, sur laquelle on lit très clairement : *Paté de foie de canard,* témoignage de ses antiques et glorieuses destinées ! Celui-ci a glissé dans une fente de son hamac les arêtes d'un peigne et les dents d'une fourchette, pour les avoir sous la main.

» J'aperçois partout des pipes et des bourses à tabac célèbres ; elles ont toutes leur généalogie. « Cette blague-ci, M. Chicard, m'a été brodée par mes sœurs, et celle-là par ma fiancée. Cette bouffarde vient d'un ami bien cher, c'était mon matelot, quel brave cœur d'homme ! » Les Bretons ont des blagues en peau de loup. Les miroirs ne manquent pas non plus, c'est devant qu'on rajuste sa chevelure et qu'on frise ses moustaches. De lits, ce n'en est que l'ombre. Le parquet est encombré de caisses à habits, et tout espace libre est jonché de chiques et de débourres de pipes.

» — Vous êtes bien logés, tout de même ! — Oui, très bien, fischtre ! » Ils rient, oh ! sérieusement ! Puis, je leur fais conter des histoires, et comme je les écoute avec plaisir, ils s'y prêtent volontiers. J'interroge

Daniel de préférence ; c'est un gros luron qui ne parle pas bien ; il bégaie même un peu, mais il a des expressions si originales, et un ton si plaisant que je m'adresse tout d'abord à lui : « Voyons Daniel ! »

» Et lui, portant la main à son béret :

» — Nous avions notre chargement pour Valparaizo; après une navigation assez heureuse, la misère en personne nous attendait au Cap-Horn. Quatre cent vingt-six jours à la cape, M. Chicard ! et nous voilà en panne ! Là, b..... ! il n'y a pas à dire : tu en sortiras ! Enfin périr pour périr ! Heureusement ou malheureusement, notre navire se rompit sur les écueils, on lance les chaloupes en mer et quinze hommes, avec moi, sont jetés sur le rivage. Nous étions sans vivres, sans habits, par rapport que tout était perdu avec le navire. Il y en avait qui avaient les pieds gelés, d'autres le nez et les oreilles ; pour moi mes mains en seront croches toute ma vie. Par bonheur, la mer nous amena quelques barils, que nous cachions dans les roseaux. C'étaient des restes de vin et de biscuits, mais ils nous coûtaient cher ; et il fallait les disputer aux tigres des forêts, qui rôdaient par là toute la nuit.

» En cette extrémité, nous allâmes de l'avant en des bois et rochers si affreux, que jamais le bon Dieu n'y était passé ; pas une âme ! et pour toute nourriture du maïs bouilli !... Allez, ça prouve tout de même qu'il y a un bon Dieu ; car c'est un miracle que vous me voyiez ici ! »

» Les autres matelots me racontent aussi des scènes terribles, et je leur dis : « Vous voyez, mes amis,

comment Dieu vous a amenés jusqu'ici par la main ; ne jurez donc plus et soyez aussi bons chrétiens que vous êtes vaillants et intrépides matelots ! » Puis je les salue et me retire.

» Ces bons marins étaient à bord notre spécial champ de conquête, en attendant la lice décisive de nos chères missions. Il ne nous a pas été difficile de gagner leur confiance : quelques semaines passées, nous jetions sur eux nos filets, Dieu nous ayant fait pêcheurs d'hommes. Mais c'est bien le lieu de donner ici cet avis à tous ceux de notre lignée, bien chers parents et bon cousin, qui, d'aventure, marcheront sur nos traces.

» En cette besogne spirituelle, comme est celle de semer du bon grain dans ces âmes de matelots, il ne faut pas y montrer trop d'empressement. J'ai su par expérience ce que nos devanciers dans l'apostolat nous avaient répété bien des fois. Notre martyr du Thibet, P. Bourry (1), l'écrivait lui-même à un ami : « Croyez-moi, tout d'abord ne recherchez pas les marins, attendez ; ou si vous les recherchez, que ce soit si dextrement, que vous ayez l'air d'attendre. »

» Mais je reviens à mon propos. Un des nôtres prépare un jeune novice à sa première Communion. Le P. Fourcy donne des leçons de lecture, d'écriture et de calcul à notre mousse et à un jeune matelot et, sous main, il leur rappelle leurs devoirs oubliés.

» Je vois rôder aussi le P. Vielmont et j'imagine qu'il tend quelques pieux lacs.

(1) Missionnaire poitevin, martyrisé au Thibet en 1854.

» Le P. Durand s'est chargé de l'éducation spirituelle de ce même petit mousse, qui, pour le dire en passant, n'a rien de ces couleurs poétiques, sous lesquelles on se plaît à nous les représenter. Voulez-vous avoir une idée de son code législatif ?

» Écoutez : « Latrique ! (c'est son nom de guerre,) Latrique, lui dira le second, apporte-moi ma capote et mon surouest ; allons, galopin, patine-toi un peu, vas-tu te presser? ah! potence! je te colle mon poing sur le nez! » Un jour le maître l'appelle : « Latrique ! c'est toi qui laisse cette moque de graisse à la traîne? C'est toi, fils de loup!... tiens! que je t'y prenne! je te coince la tête dedans ; tu verras un peu ! — Latrique ! dit un autre matelot, f...-moi le camp d'ici, gamin ! je t'applique ma chique sur l'œil! »

» Le drôle fut pris un jour à claquer de l'eau-de-vie à un baril, avec un tuyau de pipe. Le capitaine le prend aux oreilles, puis appelle Allard : « Crucifiez-moi cet ivrogne dans les haubans, coincez-lui les pieds, gnopez-lui les mains un peu solidement. Ah ! gourmandeau ! je te ferai boire, espèce de propre-à-rien ! » Voilà comme on mène les mousses ; mais ce n'est rien, au dire du maître : « Parlez-moi du cabotage, dit-il avec un ton d'admiration, pour former les mousses ! on gâte celui-ci, parole d'honneur ! »

» Le petit P. Sabattier donne des leçons de lecture à deux des plus anciens matelots, et Daniel et Allard viennent, à temps libres, s'asseoir tour à tour sur les bancs de son école. Le P. Larcher apprend à lire à Bourdonneau, et j'espère bien qu'il ramènera cette âme

au giron de l'Église, car ce matelot est protestant et l'unique, grâce à Dieu! que nous ayons à bord.

» J'aime Daniel. Par méchef, il jure. Ces jours derniers je lui touchai le cœur; me tendant sa main calleuse, il me promit, la larme à l'œil, que dorénavant c'était fini; il ne jurera plus.

» Tour à tour, nous battons en brèche notre capitaine. Cet homme était berger dans sa jeunesse. Il m'a raconté bien des fois, que sa grand'mère, le promenant par la main, quand il était tout petit, le menait ramasser des fruits sous les arbres! « Grand'mère, disait l'enfant, pourquoi le temps est-il blanc et noir comme ça? Et l'aïeule répondait: — C'est, mon petit-fils, que le bon Dieu est pauvre, vois-tu, et c'est pour ça qu'il a topiné son ciel de plusieurs pièces! » J'ai trouvé cette parole bonne; il y avait, sous l'écorce de ce mot si simple, bien du sens, et ce Dieu pauvre, notre Jésus, qu'elle fait apparaître en la création de son ciel, pauvre comme il parut plus tard en la terre, me plaît beaucoup.

» Notre capitaine s'est élevé, par une conduite irréprochable et l'amour du travail, à ce grade qu'il occupe aujourd'hui. Je lui dis une fois sans feintise : « Capitaine vous avez un détroit à franchir, après quoi votre bonne âme s'étonnera de naviguer à pleines voiles sur la mer du monde, sans avoir presque nul écueil et tempête à redouter. Votre horizon, qui vous paraît tout à l'heure brumeux, deviendra, en moins de rien, clair et lucide, comme le ciel d'un beau jour. » Il serra les lèvres, baissa la tête, réfléchit et comprit

bien, puis répondit : « Que voulez-vous ? quand on n'est pas né là-dedans, c'est difficile, par Dieu ! — C'est difficile ! que dites-vous capitaine ? Mais enfin quand il s'agit du ciel ! — Ah ! vous autres, par Dieu ! vous avez bien brise à pleins perroquets : quoi ! mais nous, comment voulez-vous que nous hélions en paradis ? des marins !... Eh ! nous avons vent debout et courant contraire ! » Je ne pus m'empêcher de rire.

» En somme, notre présence à bord n'a pas manqué de produire de bons effets. Mais il est temps que je vous parle d'un coup de filet à moi ! Je m'y arrête d'une spéciale dilection, car c'est de mon premier fils spirituel que je vais vous entretenir.

» Nous avions à bord une quinzaine de marins, en exceptant le capitaine, le second et le maître d'équipage. C'est du dernier qu'il s'agit. Jeune homme de vingt-cinq ans, sa figure brunie est ceinte d'une barbe noire, épaisse comme une jeune garenne, mais ses yeux doux contrastent singulièrement avec la rudesse de ses traits. Joignez-y sa toque de matelot, examinez ses jambes nerveuses et arquées, comme celles d'un cavalier, et peut-être trouverez-vous, comme moi, que c'est en petit le grand François, roi de France. A l'entendre jurer, vous l'auriez dit le plus brutal des marins. Oh ! ces matelots de la marine militaire feraient tomber le diable à bord, si cela dépendait d'eux !

» Un soir donc qu'il faisait son quart, je l'accoste, il me salue, et nous parlons de choses indifférentes, puis je l'amène au foyer paternel : je veux reconnaître la trempe de son cœur. Sur ce sujet, il ne peut tarir.

Il se dilate, m'ouvre son âme, me parle de ses vieux parents, de ses frères et sœurs auxquels il conserve une grande affection. Il me raconte son retour du service et les larmes de sa mère, accablée de douleur et de joie, qui apprit tout ensemble son retour et la mort de son fils aîné dans une tempête. Il m'eut bientôt raconté ses peines et ses plaisirs, et je connus sa famille et les secrets les plus intimes de ses affections.

» C'était un cœur sensible : « Matelot, lui dis-je, le bon Dieu attendait ici votre âme, il la désirait ; c'est son heure, rendez-la lui bravement. Il faut se convertir, maître Danzé, et ne plus jurer du tout : ça fait de la peine au bon Dieu, voyez-vous ! et si votre mère vous entendait, comme elle en aurait du chagrin ! Eh bien ! qu'en pensez-vous ? » Il me donne incontinent sa parole et me tendant sa main robuste : « Je suis des vôtres désormais et je vous promets de ne plus jurer! » Depuis ce jour, il garda à Dieu sa foi, et à moi sa parole.

» Il me disait plus tard. « Ah ! bon M. Chicard, que vous m'avez rendu grand service ! Le croiriez–vous ? je ne jure plus ; je dis : vingt mille tonnerres ! et mes gens vont tout de même, et les cordes cèdent aussi. Oh ! vous êtes le meilleur de mes amis ! » Et moi : « C'est bien, matelot, mais ce n'est pas tout pourtant, il faudra finir, puisque nous avons commencé, et ne pas revenir dans votre famille sans avoir bien éclairci votre âme et fait luire votre conscience. Il faut, voyez-vous, mettre la dernière main à cette besogne et vous montrer à la fois le plus brave des marins et le

meilleur chrétien de votre pays. Parlons sans détour : maître, il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessé ?.. Il faut vous confesser. Qu'en pensez-vous? Ores y êtes-vous, matelot ? — Eh bien ! venez, dit-il, vous avez raison ; nous nous confesserons ! »

» C'est un bon jeune homme ! il m'appelle quelquefois son « matelot », et le matelot du marin, c'est son unique, son ami, son intime. C'est que ces hommes, abandonnés à la merci des flots, ont besoin d'ami à qui ils puissent conter leurs peines et leurs plaisirs ! Quand ils l'ont trouvé, ils se réjouissent comme un vainqueur chargé de dépouilles, et le bon Dieu suit de près. Du reste, je suis très aimé de tous nos marins et j'en profite, à l'aventure, pour jeter quelques grains de bonnes pensées en ces pauvres âmes. »



CHAPITRE IV

Noël a bord. — Première Communion. — Un marsouin. — Tempête. — De la promenade que firent ensemble le chien et le chapon, un chandelier et un vieux pichet. — Sumatra. — Détroit de Banca. — Salut, ô hommes de l'Asie ! — Un mauvais pas. — Crainte des pirates. — Les postes de combat. — Le chevalier défend à tribord, tandis que Durand se charge de babord. — Arrivée à Syngapour. — Mgr Retord.

« Mais laissons ces histoires et avançons vers l'Asie. Nous entrons en des climats enchantés. Sur ces entrefaites, nous célébrâmes les fêtes de Noël. Ah ! Ah, chers parents, ce ne fut point la Noël de la patrie ! Je ne vois point de glaces ni de frimas. Où sont nos paysans en habits de fête ? Et les petits enfants ? Je n'aperçois point leurs bandes joyeuses se presser sur les sentiers que la charrue a épargnés dans la plaine : c'est leur fête pourtant. Oh ! les temps sont changés ! c'est un ciel bien différent et un soleil splendide. Me voici bien loin de notre France ! de ma famille et de tous les miens ! Mais ces pauvres infidèles las ! sont aussi bien loin de Dieu, et ils sont devenus mes enfants !

» Notre fête de Noël n'eut point sa couleur rustique, mais elle fut bien joyeuse cependant, car les mystères que l'Église célèbre sont partout les mêmes, et partout

la venue et le souvenir d'un Dieu enfant réjouit le cœur des hommes.

» Les nôtres s'empressèrent beaucoup pour recevoir le petit Jésus et lui préparer son étable ; sa couchette avait une mine guerrière : nous l'avions dressée sur notre nef flottante. La salle du grand carré est armoriée de pavillons aux plus riches couleurs. Nous célébrâmes trois messes. J'eus le bonheur de dire la première et, à la seconde, notre jeune novice fit sa première Communion. Tous les matelots y assistèrent pieusement. C'était merveille de les voir. Les paletots, oubliés au fond des malles, ce jour-là sont mis au jour. Allard est astiqué, Daniel frais et luisant, et tous se tiennent fort dévotement sur deux genoux ; nous pensâmes que notre galère avait été convertie en une église.

» Nos treize missionnaires, revêtus de surplis et étoles, assistent sur deux rangs au Saint-Sacrifice ; les meilleures voix s'accordent à chanter de pieux cantiques, et le petit P. Sabattier les accompagne de son accordéon. Après l'Évangile, un des nôtres fit un touchant discours ; les douces paroles tombent de ses lèvres éloquentes, comme la rosée des nuits sur des champs arides.

» Sur l'heure de l'élévation du corps vénéré du Sauveur, un coup de canon fit retentir les échos de l'abîme. Vint le moment de la communion : le novice s'avança le premier, les prêtres à sa suite, et sans doute il y eut alors gloire à Dieu dans le ciel, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Notre

navire fuyait comme une tribu nomade et le prêtre cependant était immobile au saint autel. Nos prières achevées, nous sortîmes prendre l'air.

» Le capitaine, ravi, s'écriait après la messe : « Messieurs, je vous fais mes compliments, je n'avais jamais assisté à si belle fête ! Il se promenait, l'œil épanoui, sur sa galère et me prenant par le bras : « Voyez, dit-il, notre navire en fête et les mats pavoisés aux couleurs de France et de Bordeaux ! » Et il semblait heureux. Les marins eux-mêmes sont tout joyeux et tous se promettent un long souvenir de ce jour mémorable.

» Les pigeons, perchés sur la cime des cordages, nettoient leur plumage brillant. Le chien, qui a changé ses instincts de chasse pour des goûts de pêcheur, aboie après des troupeaux de marsouins. Le coq lui-même, étalant son pennage, gonfle son cou et, des éclats de sa voix guerrière, rappelle, au sein des océans, la vie des campagnes et l'approche des terres voisines.

» Dans la soirée, nous chantâmes les vêpres, que plusieurs de nos marins accompagnèrent de leurs voix mâles et vigoureuses. Nous pensâmes couronner ce jour par une belle capture. Un marsouin, frappé du harpon, allait être jeté à bord. Tout le monde donnait la main pour le traîner à l'envi, mais le monstre se démenait si bien qu'il tordit le dard et retomba dans la mer. Adieu la belle proie ! Nouveaux tantales, il nous fallait voir et frapper les marsouins, sans jamais goûter leur chair délicate.

» Ah ! chers parents, il y a deux ans, à pareille date, j'étais avec vous, fêtant la Noël. J'ai cette solennité bien présente. Il ne faisait pas très froid. Nous nous rendîmes à la messe de minuit, et après, nous fêtions le réveil, presque à la façon des héros. Nous étions si contents de nous trouver ensemble ! Oh ! quel souvenir je garde de ces quinze derniers jours passés avec vous !

» Le lendemain de Noël, la mer devint plus violente; le navire s'agitait. Il ne nous fut pas possible de dire la Sainte Messe, quelque désir que nous eussions d'honorer le premier des martyrs. Le luudi, le vent n'était plus tolérable, et le navire bercé peut à peine supporter quelques voiles. Je vois les nôtres pâlir. Néel se fait tout blême, Delsaüt est pensif, Puginier tremble et Sabattier se fane comme une fleur au vent du soir. Moi, je me frise les moustaches comme un guerrier captif. Je jeûne aussi. Oh ! c'est que je suis, sur ce point, plus facile qu'autrefois ! Je mange ou ne mange pas sans plus de façon. Je crois que le bon Dieu m'a retouché un peu sur ce côté : autrefois j'étais plus exigeant.

» Mais, c'est dans le silence des nuits qu'il se présente le plus de matière à l'histoire. Cinq ou six d'entre nous rôdent par le carré. Vielmont s'aventure jusque sur la dunette. Pour moi, qui suis réputé d'un sommeil intolérable, je roule sur ma planche comme une porte sur ses gonds. C'est un roulis terrible, puis un épouvantable craquement dans la quille. Il est bruit de caissons, frottement de tonneaux, cliquetis de vaisselle. Près de moi, le chien du bord et un vieux cha-

pon, qui vont de compérage, affectent vainement le pied marin et cherchent à se cramponner avec leurs ongles. Chaque coup de roulis leur fait pousser des gémissements et les porte d'un bord à l'autre. Je m'amuse beaucoup de les voir entrer, tête baissée, et de fort mauvaise grâce, chez le bonhomme Delsaüt. La vague, à son retour, ne tarde pas à me ramener mes deux commensaux, et un nouveau coup de roulis les dépose à ma porte.

» Une chaise, et un chandelier qui vient de répudier son flambeau, s'entendent aussi pour voyager de compagnie pendant la nuit sombre. Un vieux pichet se met de la partie et s'empresse de vomir un reste de bière. Une jeune moque, fière de porter dans ses flancs un ragoût de perdrix truffées, accompagnée de quelques biscuits, commence aussi sa ronde. Il faudrait, pour raconter ces voyages, une plume originale.

» Le maître, faisant son quart, exécute sur nos têtes une promenade sans fin et fait retentir la dunette du talon de sa botte pesante ! Par intervalle, il crie à la vigie qui s'endort sur le gaillard : « Ouvre l'œil devant! ouvre l'œil devant ! »

» Oh ! que nous sommes sous un beau ciel ! C'est toujours la vaste mer et un soleil jaloux de sa gloire, une lune approchant des grâces de Notre-Dame, et des étoiles si brillantes qu'elles sont dignes de former sa couronne et l'arc sur lequel repose ses pieds divins, plus beaux encore que ceux des apôtres. Rien ne trouble notre immense solitude. Oh ! que les œuvres de Dieu sont admirables !

» Au couchant, c'était la vaste mer dont nous quittions les eaux profondes, lesquelles, à deux mille lieues, s'en vont caresser les rives aimées de la patrie. Las ! chère France, voici longtemps que nous avons quitté tes champs fertiles !

» A l'orient, une forêt d'îlots scintille sous les yeux du soleil, et vers le nord Sumatra, la montagneuse, s'incline dans la mer comme un arc au repos. Ces îlots prennent toutes les formes ; tantôt ils ressemblent à de jeunes taillis au niveau de la mer, et d'autres fois, ils dressent leurs cimes couronnées de nuages, comme les génies de ces lieux.

» Mais quel parfum nous apporte la brise ? Je reconnais l'arome des prés murs et des luzernes fleuries. C'est ce parfum que le vieux pâtre chérit, quand il porte, au jour de *l'hozanne*, le rameau bénit, dans les champs de ses aïeux. Ah ! comme je songeais à vous, chers parents, vous qui savez si bien comprendre les beautés de la nature!

» Ces îles étaient pour nous comme les premiers postes de notre cham pde gloire, les premières tentes de ce camp merveilleux de la Jérusalem militante, en lequel Jésus, notre chef et capitaine, a toujours le glaive déchaîné contre l'orgueilleux Satan, lequel hélas ! règne ici partout et tient haut ses pennons. Ces îles enchantées ressemblent aux déserts de la Thébaïde, mais on n'y trouve point, comme en ces solitudes sanctifiées de la vieille Égypte, les Paul, les Hilarion et les Antoine ! Les vertus de ces glorieux anachorètes sont des parfums inconnus dans ces ré-

gions. Mais, vive Jésus ! Les apôtres y viennent en foule ; c'est comme la captivité revenue de Babylone, toute la terre est à Dieu ; l'Asie est le berceau du monde, et les premiers sacrifices y furent offerts au seul vrai Seigneur. Oh ! nous y relèverons ses autels, et l'antique dragon cédera la place devant les armées invincibles de Michel.

» Le lendemain, une faible brise nous rapproche de Java, et un coup de canon avertit les insulaires de notre présence ; c'était le jour de l'Épiphanie. Bientôt, une barque légère se détache de la rive et six noirs s'excitent à pousser la rame par des chants barbares. Salut, hommes d'Asie ! Salut, âmes de ces pauvres gens ! Que vous m'inspirez de pitié et d'amour ! Vous ne connaissez pas, sans doute, notre grand Dieu et c'est à des hommes comme vous que nous venons prêcher la foi !

» Je ne pouvais me lasser de les voir. Ce jour des Rois me rappellait aussi de bien chers souvenirs. Il y avait deux ans que je vous quittai, bien-aimée famille, pour me rendre au Séminaire des Missions Étrangères. Mon père m'avait dit : « Va, mon fils, sois courageux, ne recule pas au martyre, mais la besogne est grande ! » Voyez, chers parents, comme Dieu a mené à bien notre entreprise ; il n'y a que deux ans que je quittai le sein de ma mère et déjà je reçois à notre bord les prémices des Gentils !

» Le 15 janvier, un grand navire descendait à pleines voiles dans le détroit de Banca. Nous aperçûmes avec plaisir flotter le drapeau français. Il n'y avait pas à

douter qu'il ne vînt de Chine et qu'il n'apportât des nouvelles intéressantes de ces pays. Notre capitaine désirait savoir comment vont les choses de la terre, mais nous étions bien plus occupés du royaume céleste que du commerce d'Asie. Notre second fut envoyé à la rencontre. La guerre de Chine, à ce qu'il nous dit, n'était pas encore nettement terminée ; pour celle de la Cochinchine, à peine y avait-on mis la première main. « Mon Dieu, aidez-nous en cette passe ! Trouverons-nous une libre entrée ? Les chaînes et les prisons ne nous attendent-elles point plutôt ? C'est vous, Seigneur, qui ouvrez et fermez les portes de la Gentilité ; vous tenez les clefs des nations, tout ainsi que des cœurs. Que votre saint vouloir soit fait ! et vive Jésus ! »

» Nous trouvions dans ce détroit de Banca des difficultés insurmontables ; l'enfer, sans doute, était contre nous ; il n'avait pas son compte à recevoir en ses domaines des gens de notre sorte. Mon Dieu ! tout nous fait obstacle ! et notre capitaine, que son grand cœur retient encore paisible, ne peut s'empêcher de frémir par intervalle. « Par Dieu ! que faisons-nous ici, Messieurs? Sortirons-nous de ce défilé? Reviendrons-nous sur nos pas? Irai-je chercher les détroits de Gaspard de Carimata ? Passerai-je par celui de Malacca ? Mais les vents et courants y sont contraires, aussi nous n'y trouverons même pas de bons mouillages. Vais-je tendre incontinent vers Hong-Kong ? Par Dieu, messieurs, nous sommes dans un mauvais pas ! »

» Pour faire diversion à ce repos, nous descendîmes

quelquefois sur les côtes de Sumatra, mais nous n'osâmes pénétrer dans ces forêts incultes. Des reptiles monstrueux dormaient au soleil sur la vase; des serpents se tenaient enlacés aux branches des arbres; on entendait dans l'épaisseur des bois le rugissement des bêtes féroces. Nos gens épouvantés revinrent promptement sur leurs pas.

» Le 22, fête de saint Vincent, nous fûmes lancés par une forte brise ; nous doublâmes sur ses ailes les quatre pointes de Sumatra et notre nef, rassurée, mouillait, au coucher du soleil, sur les frontières de Banca. Nous avons gagné la plaine, l'espace s'étend devant nous, les îles disparaissent un moment, la brise n'est plus enchaînée au flanc des montagnes, et le vaisseau, plus à l'aise, se joue dans l'espace, comme le vent des savanes.

» Le 25 janvier, après une belle marche, nous jetions l'ancre par le travers de Lingin. — Cette île est le repaire de pirates audacieux et redoutés des navigateurs. Ces tribus sauvages se pressent sur mille barques, attaquent de tous côtés les navires au mouillage. Un vaisseau, échoué près de ces côtes, serait infailliblement perdu. Nous nous préparâmes à la guerre. Trois canons, chargés à mitraille, protègent les sabords, et notre capitaine, tenant un faisceau de sabres et de fusils, vient lui-même charger ses armes sur la dunette : « Tenez, dit-il, P. Chicard, voici là une carabine qui sait parler malais ! — Mais qu'est-ce que vous mettez là, dans votre canon ? — Oh ! ce sont de petites prunes, des chevrotines de garde-chasse ; ça ne fait

pas mal, c'est pour pocher les yeux ! — P. Martin, je vous confie mon grand sabre, et vous, P. Durand, vous défendrez à babord, le P. Chicard se chargera de les repousser à tribord ! »

» C'était bien. L'enceinte de nos camps nous est tracée. En cette nuit, nous fîmes notre quart. Les marins étaient aussi sous les armes. Je me promène dans les rangs, j'anime nos gens à la guerre ; je répands partout que le combat me paraît imminent et mon audace rassure les braves et fait trembler les timides. Cependant, je voulus me préparer à la lutte par du repos : j'escalade mon hamac, et, le flanc sur la dure, la tête sur ma hache d'abordage, je m'endors avec l'espérance que des cris d'alarmes viendront égayer mon réveil. Je me trompais. Nous avions jeté l'ancre en silence, nous éteignîmes nos feux vers le soir ; les brigands n'eurent pas bruit de notre présence, et le lendemain, de bonne heure, nous quittions avec empressement ces côtes redoutables.

» Nous avançons avec audace vers le terme de notre voyage, et, sur la fin du mois, nous entrons, bride abattue, dans le détroit de Rio. C'est le lieu le plus enchanté qui se puisse voir. Ce détroit ne tient pas dix lieues de longueur ; il est formé par des amas d'îlots ; partout des taillis verdoyants, des coteaux et collines d'une incroyable fraîcheur, attiraient nos regards ; des cases champêtres, semblables à de petits châlets, s'élevaient à l'ombre des cocotiers.

» Des barques s'avançaient en mer jeter leurs filets. De charmants oiseaux s'envolaient des bois de Bintam

en l'île de Gallats, sur des branches et des rameaux détachés de la côte. Ces innocents volatiles se servent de barques, comme les gens de ces pays ; une racine souvent leur fait une nacelle. Quelquefois, le cours paisible rapprochait de nous leur planche de salut, et ces beaux oiseaux, effrayés, s'enfuyaient avec des chants timides. Ainsi l'allouette villageoise, troublée par la faux du moissonneur, s'élève avec des cris plaintifs.

» Ces îles sont baignées par une mer aux ondes plus claires et plus azurées que le bleu du ciel. Tantôt les eaux tranquilles se jouent, avec un doux murmure, dans les pierres limoneuses qui bordent la côte ; d'autres fois, le flot se précipite et mugit sur les rochers ; plus souvent, il s'avance avec grâce sur une petite grève de sable blanc, et ne va pas outre la parole divine : « Tu viendras jusqu'ici, et tu n'iras pas plus loin ! »

» Je vis aussi la mer envahir la rive et mettre à nu les racines des grands arbres ; alors le vert feuillage de ces géants des forêts ne tarde pas à se faner et leurs troncs, arides et blanchis, les font ressembler, dans l'ombre, à un cercle de guerriers, ou bien à de vieux rois traitant de la guerre à la porte des villes. Çà et là, du sein des plus délicieux ombrages, un grand arbre s'élevait par-dessus tous les autres ; en vain cherchait-il à voiler, sous le feuillage des jeunes pousses, sa tige flétrie ; une couronne desséchée atteste les coups du temps et les ravages de la vieillesse ; les oiseaux recherchent ses rameaux stériles et s'y reposent la nuit. Dieu, sans doute, quand il faisait sortir *l'aride* du

chaos et qu'il vêtissait les plantes de verdure, s'est plu à embellir ces lieux.

» Notre navire s'ouvrait un chemin au milieu d'un labyrinthe et d'un dédale incroyable ; l'horizon était enclos de forêts et de collines, et l'œil ne pouvait distinguer l'entrée ni l'issue de sa route sinueuse. Nous fêtions la Présentation de Notre-Dame, quand la voie parut s'ouvrir, les îles commencèrent à se ranger sur deux lignes. Syngapour n'était pas loin ! Déjà notre œil ravi distingue, au Nord, les cimes de l'île, les mâts et les pavillons des navires en rade, notre cœur se dilate comme celui d'un jeune soldat qui revoit le vieux chêne où s'abrite le chaume de ses pères. Syngapour ! Syngapour !

» Notre navire, éperonné, s'avance fièrement, et, à cinq heures du soir, glorieux et les voiles au vent, il venait s'asseoir dans la baie, au milieu des autres, comme un cerf, aux bois rameux, parmi les jeunes faons. Dès ce jour, nous descendîmes à terre. Trois barques élégantes, poussées par douze Malais, nous déposent dans l'île. C'était là que l'incomparable P. Osouf nous attendait ; nous sommes, à cette heure, dans ses bras, à nous reposer des fatigues de ce long voyage.

» Nous demeurâmes cinq mois en mer et parcourûmes plus de cinq mille lieues. Notre-Dame nous a gardés jusqu'ici et elle le fera bien toujours. Vive Jésus !

» C'est à l'île de Syngapour que j'écris ces dernières pages ; je les arrache, à vrai dire, par les cheveux ; je me trouve sans force, sans cœur, sans imagination. Je

ne fais que transcrire, à la hâte, quelques notes tronquées, que je recueillis depuis le détroit de la Sonde. Il est fâcheux que je n'aie pas terminé ma lettre sur le navire. Je vous aurais dit des choses merveilleuses de Rio; tout à l'heure j'ai bien d'autres soucis.

» Quelles nouvelles m'apprend-on? Un héros vient de mourir! Ah! il n'a pas succombé comme meurent les lâches... Pleurez! pleurez!... Un géant, un apôtre est mort! Mgr Retord n'est plus! Et ses restes sacrés?... Traqué et poursuivi dans les forêts et les montagnes, le martyr a quitté l'exil de la terre, comme un autre Xavier, et peut-être ses reliques précieuses sont-elles devenues la proie des tigres. Oh! chers amis! quel homme c'était!... Un nouveau Paul vient de mourir!

» Ce n'est pas la seule triste nouvelle : un de nos jeunes confrères vient aussi de succomber aux portes de la Cochinchine. Tout l'Annam est en feu, les prêtres vont au martyre, les chrétiens aux fers, la foi prend le chemin de l'exil, les évêques sont errants et fugitifs... Oh! je brûle d'entrer dans le champ des saints, de voir ces combats, de connaître ces catacombes! O! champ des missions, ô lice de l'apostolat, comme tu m'apparais magnifique, empourprée du sang des martyrs! Oh ma mission que je te désire! Yun-Nan, Yun-Nan, tu m'as ravi d'un seul de tes cheveux, tes atours ont épris mon tendre cœur! Oh! arène du Seigneur ouvre-toi!!! Or sus, chers parents, à quartier, pour un moment, les choses de la terre, que dis-je? à toujours! »

CHAPITRE V

La ville de Syngapour. — Départ pour Hong-Kong. — Malacca. — Traversée difficile. — Tristes fêtes de Pâques. — Haï-Nan. — Arrivée à Hong-Kong. — Le chevalier reprend, près du P. Libois, la vigueur de son teint et la fierté de sa prunelle. — Comment, pour partir plus tôt, le chevalier monta dans une barque moins grande que le bouclier de Pépin-le-Brief et de ce qui arriva. — N'aie pas peur, tu portes Chicard et sa fortune !

Cette lettre, datée de Syngapour, fut suivie d'une autre que Godefroy adressait à son cousin, le 13 mars 1859. Elle contient d'intéressants détails sur la ville et l'île de Syngapour, vaste entrepôt de commerce entre l'Europe et l'Asie.

« L'étrange population de cette ville, dit notre héros, est formée du mélange de toutes les races, de la semence de toutes les nations. L'Europe entière y est représentée : les Indiens et les Chinois y abondent, les Malais y pullulent et composent la partie indigène.

» Nos missionnaires ont la sollicitude de cette terrible famille ; c'est par leurs sueurs et leurs fatigues que ces races indomptables, comme vrais lions et léopards, s'inclinent à paître l'herbe avec les bœufs pacifiques dans les champs du Seigneur.

» Ici tous les diables ont cependant leurs autels, et j'en ai vu quelques-uns bien assis sur des trônes et retranchés au fond de brillantes pagodes, avec appareil de lances et de glaives, comme jadis, en paradis, Satan levé contre Michel. Mais vive Jésus ! Nul n'est comme notre Dieu ! et nous lui ferons trophée des dépouilles de l'idolâtrie ! En cette besogne, mon cher cousin, il vaut mieux un petit grain de la grâce divine, non pas que dix coups d'estoc ou même vingt de la meilleure taille ; encore que, pour notre part, il nous soit toujours méritoire de bien férir. Mais c'est le plan de Dieu de faire de grandes choses par de petits moyens.

» Et n'est-ce pas merveilleux, mes amis, qu'il m'appelle en cette arène, moi, dont la famille est petite en Israël et qui suis le moindre de ma lignée ? Le Seigneur m'a dit comme à Gédéon : « Je serai avec toi, tu frapperas Madian comme un seul homme. » Or sus ! mon cher cousin, et toi, cher petit frère Jules, qui es encore en pagerie chez le seigneur Balderick, puisses-tu devenir un prêtre selon le cœur de Dieu ! Alors, il nous mettra dans son champ, comme une pierre de sel, que les animaux viennent lécher, par où ils sont plus sains et plus ardents. C'est l'idée de saint Grégoire, dont nous faisons la fête aujourd'hui. Les animaux et bêtes sauvages sont les peuples divers et les nations infidèles, au langage de l'Écriture.

» Nous avons, à Syngapour, une très belle église, et, chaque dimanche, Dieu s'y voit glorifié en trois et quatre langues. Dès le matin, le P. Isalys entre dans le saint lieu avec sa phalange chinoise. Il célèbre le

Saint-Sacrifice et se prépare à monter en chaire. Alors les fidèles récitent leurs prières en leur dialecte harmonieux : bientôt les dernières voix s'éteignent ; le Père se lève et rompt le pain de la sainte doctrine à ces étrangers, surpris d'entendre parler leur langue avec une si grande pureté et parfaite aisance.

» Il n'a pas encore terminé que vingt carrosses déposent sur les pavés une nouvelle foule élue. Des Anglais, au front haut, à barbe rousse, des dames, avec grande pompe et appareil, des consuls, des capitaines, quelques braves matelots, des hommes de la catholique Espagne, d'autres du Portugal, des bonnes gens de partout envahissent la porte du temple ; puis, la jeune escorte des Frères des Écoles Chrétiennes et un essaim de petites de toutes couleurs, conduites par les bonnes sœurs de Saint-Maur. C'est le troupeau confié aux soins du P. Beurel. Celui-ci chante alors la grand'messe et prêche en anglais.

» La messe finie, on vide la place et je vois le P. Pâris, aux pieds poudreux, s'empresser du côté de Sarangoux. Sa cohorte fidèle s'amasse autour de lui, il essuie sur l'herbe ses brodequins légers et se prépare à la messe, pendant que ses fiers Malabars se rangent, par castes, dans les bancs qui leur sont réservés. Le Saint-Sacrifice terminé, un nouveau sermon commence ; le Père annonce notre Évangile en la langue indienne, et les Anges sont ravis d'ouïr, en une seule matinée, la bonne nouvelle apprise en trois dialectes différents.

» Demain, nous partons pour Hong-Kong. Le temps

semble peu propice, mais nous n'en sommes pas, comme saint Paul, à notre troisième naufrage, et je n'ai pas vu trois fois le fond des eaux. Dieu nous aura bien encore en sa sainte garde. »

Nos missionnaires, à peine reposés, quittèrent Syngapour au commencement d'avril, pour se rendre à Hong-Kong. Une lettre, adressée par l'apôtre à sa famille, raconte ainsi la suite de cette longue traversée.

« Mes chers parents,

» Il fallait que le Christ souffrît beaucoup et par ainsi entrât dans sa gloire ; le serviteur serait-il au-dessus du Maître ?.. Le Seigneur nous ménageait plus d'une épreuve, sans parler des périls de notre navigation. Le mal de mer nous navra même si fort, et moi par spéciale, que, pendant plus de dix jours, il me tint les entrailles vides et gémissantes. Trêve au récit de ces méchefs ! Le cœur n'a point failli, l'honneur nous en est demeuré !

» Nous vîmes Malacca, la grande presqu'île. C'est là que le frère du grand martyr, le P. Borie, évangélisa des tribus sauvages et nomades. Aujourd'hui, ces peuples plantent ici leurs tentes, dressent des cases, brûlent la forêt, et sèment le riz. Ainsi que Jacob allait de Gessen en terre sainte, ainsi la Robe Noire prend aujourd'hui son bourdon et s'achemine, çà et là, avec son indocile troupeau. Le P. Borie veut pourtant fixer sa famille vagabonde, car la doctrine évangélique s'accommode mal de ces incessantes pérégrinations.

» Voici le Cambodge, où l'un de nos jeunes confrères entrait, il y a quelques mois, tenant à la main la houlette du berger et menant devant lui un troupeau de brebis. Innocent déguisement et touchant symbole ! Les passants disaient entre eux : C'est le pâtre de la montagne. Et Jésus, le montrant à ses anges disait : Il conduira mes ouailles ; je l'ai fait pasteur d'hommes !

» Mais voici, à l'horizon, l'enceinte sablonneuse de la Cochinchine. Nous ne pouvions nous lasser de voir cette terre illustre, toujours arrosée du sang des martyrs, mais, à cette heure, bien humiliée sous la pesante épée des Francs. C'est que Dieu, d'une main souveraine, châtie les nations, comme un père son fils rebelle.

» De quels yeux ravis ne contemplaient-ils point cette terre, ceux des nôtres qui s'en allaient dans l'Annam ? Et nous, nous aimions à penser que d'ici on pourrait se rendre à pied dans nos lointaines missions. Il y avait près de là le fameux port de Touranne et ses forts, dont nos vaillants soldats s'emparèrent si victorieusement ! Plus loin vient Saïgon qui est aussi tombée entre nos mains. Nous demeurâmes longtemps près de ces rivages, humides d'un si beau sang.

» Le carême touchait à sa fin ; jamais je n'en avais fait d'aussi rigoureux. Nous désirions vivement arriver à la fête de Pâques. C'était la grande semaine ; soudain, mon œil s'illumine : nous pensâmes que la mousson désirée enflait nos voiles. Le lundi et le mardi saints se passent, nos espérances vont toujours croissant. Mais la nature est accoutumée de pleurer son Créateur en

ces grands jours ; les ténèbres brumeuses se firent sur l'océan, de grosses vagues se soulevèrent, et un brutal aquilon ne tarda pas à repousser le timide zéphir. Hélas ! à notre bord, la fête de Pâques passa presque inaperçue ! La mer restait houleuse et le ciel sinistre. Chine, ô Chine ! tu te fais bien attendre ! Le Prince de ce monde nous craint donc bien ?

» Voici la grande île de Haï-nan ; et là est Joseph. O cher Joseph ! que la rosée et la pluie du ciel descendent à flots sur tes moissons ! Tes armes belliqueuses, comme celles de Saül et de Jonathas, ne sont point éparses sur les montagnes et n'ont point plié sur la colline ; le glaive dont tu es ceint s'engraisse sans fin du sang des impies. Oh ! que cette tant noble famille Bisch doit être fière de son Joseph, comme Jacob l'était du sien ! Sa gerbe se tient debout, et douze faisceaux de pur froment s'abaissent devant elle, et c'est bien dû !

» La Chine va s'ouvrir ! Plus de mille barques jonchent l'empire des mers et gardent ses avenues ; l'azur de l'océan en est obscurci, la marche du navire embarrassée et nos yeux réjouis. Les bateaux passent tout près de nous. Mais voici bien des scènes merveilleuses. Ces barques sont montées par des familles, abandonnées sur cette planche fragile, au gré d'une mer infidèle.

» Là, des femmes, au teint bruni, donnent le jour à des enfants, les nourrissent et les élèvent. Le premier regard du nouveau-né sera pour sa mère, le second pour l'immense océan. Souvent, le premier son qui

frappera son oreille sera le tumulte de la tempête; son berceau, c'est la nacelle; il n'a d'autre maillot que le landon de voiles qui l'assure sur le dos de sa mère, et peut-être ne descendra-t-il jamais à terre; l'océan est son domaine, la barque sa maison, sa main s'apprendra à jeter les filets, et son œil fauve s'épanouira à contempler des proies. Voilà sa vie. J'ai vu ces femmes, ayant sur le dos leur petite progéniture, plier, tourner au vent les voiles, d'une main forte et d'un pied aguerri, puis, saisir la rame et pousser la nacelle, cependant que le nourrisson balançait ses petites jambes sur les hanches de sa mère, et se jouait, avec ses doigts, dans le réseau de sa magnifique chevelure.

» Tous ces petits vaisseaux portent des canons et, d'aventure, de dangereux corsaires.

» Le mardi de l'octave pascale, nous pénétrons doucement dans une enceinte de rochers arides. Notre navire s'avançait avec précaution, comme un guerrier qui soupçonne des embûches. Sur le soir, à l'heure où les bergères pensent à revenir des champs, Hong-Kong, assise au fond de la rade, sur la croupe d'une montagne, se découvre enfin à nos regards. C'est un coup d'œil admirable que cette ville, dont une nature sauvage prend plaisir à relever la jeunesse et la beauté. Nous rentrâmes, dès ce soir, à la procure, et c'est ici que nous nous reposons de nos fatigues entre les bras du P. Libois, comme le sage Ulysse, après tant de naufrages et aventures, au foyer du vieil Eumée. Cette paix me refit en moins de rien. Bientôt je repris la vigueur de mon teint et la fierté de ma

prunelle. Me voici frais et allègre, prêt à passer outre et brûlant d'entrer en Chine !

» Mais j'ai dit qu'il fallait que le Christ souffrît beaucoup et par ainsi entrât dans sa gloire : j'y reviens. Je vis partout de nos confrères qui sont de grands hommes de Dieu. Avez–vous vu nos seigneurs Gauthier et Pellerin, de l'Annam ? Dites, chers parents, les avez-vous vus ? Vingt persécutions, les terreurs, la faim, la soif, la nudité, les périls de la terre et de la mer, la sollicitude d'une grande Église, n'ont point abattu en eux l'ardeur et l'intrépidité apostolique, ni même cette franche gaîté, apanage du missionnaire. C'est sans doute un don que Dieu leur accorde par surcroît, car ils l'ont tous. Mais les Annales doivent narrer au long leurs beaux exploits !

» Et le P. Gally ! Vous ne l'avez pas vu non plus ? La prudence, non la crainte, l'a forcé, dans ces jours terribles, de vider le camp. Sa tête est à prix. Poursuivi par les mandarins, il échappe aux mains cruelles des satellites, mais ce n'était là que le commencement de ses angoisses. Huit fois, la barque qui le porte est pillée par les corsaires, et, une neuvième fois, un des bandits, appuyant le fer de sa lance sur la poitrine de l'apôtre, lui crie : « De l'argent ! De l'argent ! —Je n'en ai point, reprend-il avec calme. Tes pareils m'ont déjà fouillé huit fois, cherche, prends ce que tu trouveras et te retire ! » Puis le Père, s'asseyant à l'écart, fume sa pipe en silence. Il vient de partir pour la Cochinchine, servir d'interprète sur nos navires de guerre.

» En nous quittant, comme il était très affairé, je le

poursuivais depuis un moment sans succès. Enfin, je le saisis en un détour : « Adieu, P. Gally ! — Ah ! adieu, mon cher, portez-vous bien ! » Puis, me serrant la main, il passa outre. — Et c'est tout ? direz-vous ; — Eh oui ! chers parents, c'est ainsi qu'on se quitte ! Le missionnaire n'est plus sensible à ces adieux : quand une fois il a rompu le grand lien de la famille, les autres cèdent aisément. Deux amis qui comptent dîner ensemble le lendemain, ne parleraient pas autrement que ne le font deux missionnaires, se disant l'éternel adieu. On se brise à ces émotions, et comme notre grand Bourry disait n'avoir plus de larmes que pour ses Thibétains, ainsi le cœur de l'apôtre est-il tout entier pour sa mission : sans nuire pourtant, vous entendez bien, chers amis, à cette large part qui demeure au milieu de vous. Nous l'avons dit cent fois, l'immense mer ne doit point disjoindre notre amour.

» — Mais la Chine ! mais toi ! vas-tu garder les cendres à la procure ? » C'est le bon cousin Chauvin qui parle ainsi, avec son ton de gentilhomme et sa désinvolture de grand seigneur ! — Y penses-tu, frère ? Ce matin le P. Libois, me frappant sur l'épaule, me dit d'une belle voix : « Eh bien ! notre cher Père du Yun-Nan, voulez-vous partir pour votre mission ? — Partir ! P. Libois, en doutez-vous ? — Mais, mon cher, vous n'avez pas de courrier, votre évêque n'a envoyé personne ; et puis, vous savez ce que Sa Grandeur disait dans la lettre que je vous ai montrée : Les chemins sont mauvais, les routes remplies de brigands, les

musulmans et les rebelles en pleine révolte, et de plus, voici les grandes chaleurs ; ainsi, nous allons vous garder ! — Oh ! oh ! P. Libois, je veux partir aussi ! je me suffis ; mais... vous ne me connaissez pas ! »

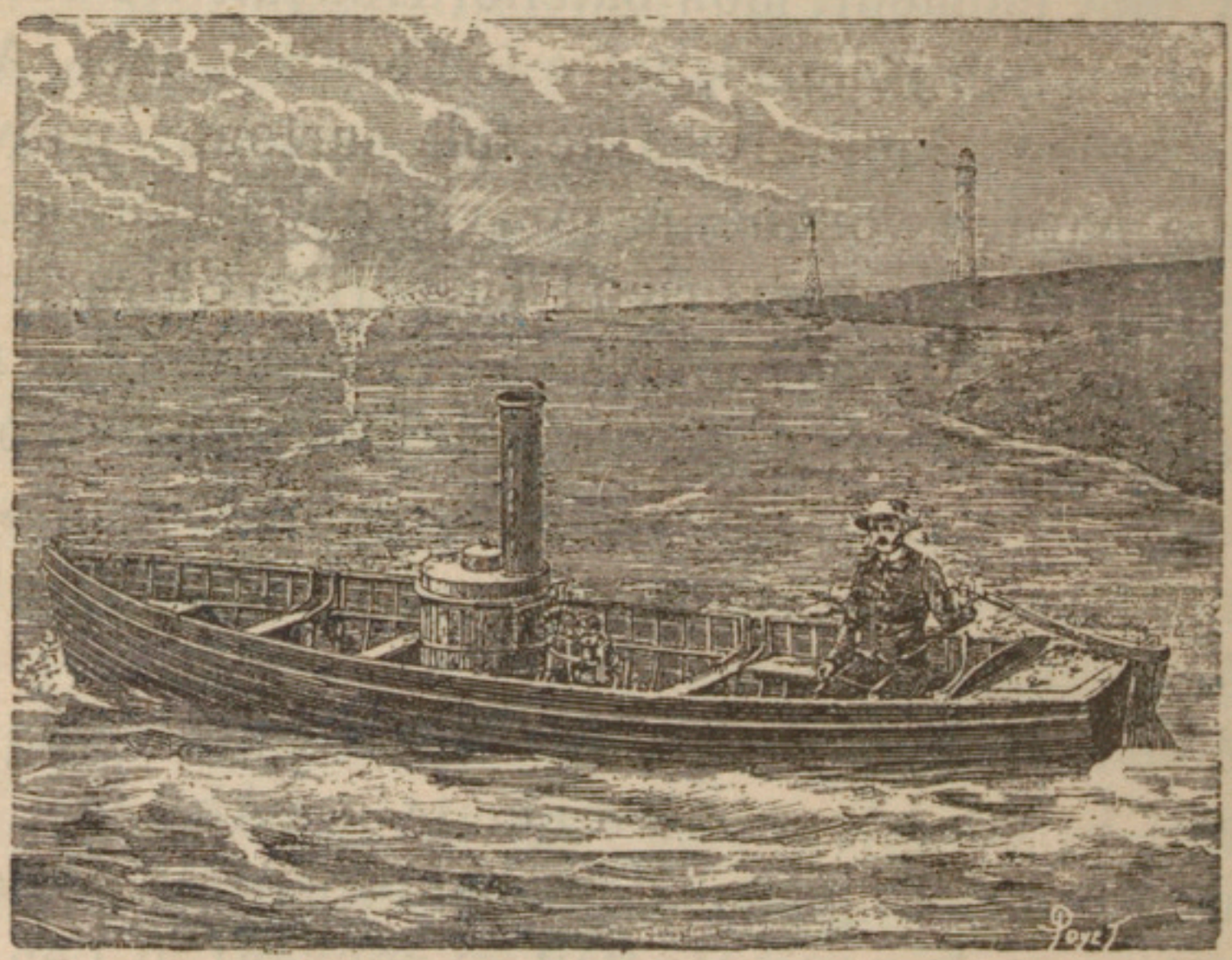
» Un Chinois, d'aventure, passait sur une barquette, moins grande sûrement que le bouclier de Pépin-le-Bref : « Ho ! ho ! » criai-je. Il ramait avec une petite pelle. Le garçon s'étonna qu'un homme voulût s'aventurer avec lui, mais, je lui fis bon visage et lui promis de l'argent, que je n'avais point. J'en mets pourtant quelquefois dans la cornière de mon mouchoir ; cette fois j'avais tout oublié. Il me reçoit et nous partons.

» Ce fut bien le plus beau voyage que je fis de ma vie. A tout moment, mon batelier fronçait les sourcils et me criait que j'allais le faire tomber à la mer. Ah ! il fallait garder l'équilibre ! Une fois surtout, épouvanté par une barque voisine, je me vis obligé de lui dire bravement : « Ne crains rien ! Tu portes Chicard et sa fortune ! » Quand nous arrivâmes au milieu de la rade, mon Chinois ramait à grands coups de pelle, comme un pilote fier de son passager, et moi, la main sur la pomme de ma canne, je soutenais les regards de toute une foule émerveillée.

» Monsieur de Foy va dire : « En voilà de la prudence ! » Et ma bonne mère ajoute : « Ah ! mon cher fils, tu ne mourras jamais de ta bonne mort ! » C'était ce que notre aïeule nous répétait si souvent, il t'en souvient, cousin : « Ah ! mes petits brigands !... » — Mais la mer était assez tranquille ; ce ne fut qu'une agréable promenade. Quoi qu'il en soit, le P. Perny arrive de

France ; demain il emmène les siens au Kouy-Tchéou. Restent ceux du Sut-Chuen, du Thibet et du Yun-Nan ! « Eh bien ! P. Chicard, ceux du Kouy-Tchéou sont partis, et nous restons là, le bec dans l'eau, comme des fifres ! » Vous avez reconnu le P. Durand. Et quelque temps après : « Des nouvelles ! nous partons aussi ! Voleurs, corsaires, rebelles, n'importe ! »

» Nous allons donc vider la procure ! »



CHAPITRE VI

Le Chevalier en costume chinois. — Il apprend la maladie de Radegonde. — Arrivée à Canton. — Impossibilité de se rendre au Yun-Nan par la route ordinaire. — Nouveaux retards et crainte des rebelles. — Il faut revenir à Hong-Kong. — Mort de Radegonde. —Lettre touchante. — Consultation au petit frère Jules. — Départ pour Nimpo. — Il est atteint de la fièvre tierce. — Arrivée au Sut-Chuen.

« On vient de nous acheter nos habits chinois. Quel dommage, chers parents, que vous ne puissiez jouir de ce coup d'œil ! Voyons ! est–il permis de se regarder dans un miroir ? Je crois en vérité qu'il me vient une tentation d'orgueil ! Cette tête rasée ne vous convient-elle pas ? La vigueur des traits ressort mieux, et ma noire moustache, avouez-le, produit un effet superbe.

» Et cette belle robe de soie bleue ! Dites, mes sœurs, avez-vous quelque chose de mieux en vos toilettes ? Mes hauts-de-chausses et mes bas blancs me transportent au moyen âge. On prétend que la queue, entée sur mon épaisse chevelure, est de fort bonne grâce. Ne vous scandalisez pas de ma longue pipe. Mais qu'allez-vous dire, en pensant que nous n'emportons point notre bréviaire et qu'il faudra, pendant deux ou trois mois, ne réciter son chapelet que sur ses doigts ?

» J'ai reçu vos lettres à Hong-Kong. Une chose m'attriste : ma petite Radegonde est malade ! Il faut veiller sur cette mienne petite sœur, et si l'application des écoles ne lui est pas favorable, eh, mon Dieu ! elle en sait assez. Aimer Jésus et la Sainte Vierge, mes chères petites sœurs, et par surcroît lire, écrire et compter un peu, ce vous est bien suffisant. Connaître Jésus, que saint Paul se vante de savoir seulement, n'est-ce pas toute science ? Mais j'espère que cette maladie n'aura pas de suites fâcheuses. »

Il y eut encore de nouveaux retards. La guerre avec la France, les révoltes à l'intérieur, les bandes de pillards parcourant le pays, rendaient les voyages périlleux. Parti de Hong-Kong, après toutes les péripéties qu'il vient de nous raconter, notre missionnaire se rendit à Canton. Le jour de l'Ascension, il était encore à la procure de cette ville, d'où il écrit à son fidèle cousin :

« Vrai Dieu ! te le dirai-je sans feintise ? J'ai le cœur gros ! — Eh quoi ! Tu regrettes la patrie, ton toit de chaume ? — Tu n'y es pas, cousin ; il s'en faut ! Je désire le Yun-Nan. Ne sommes-nous pas à Canton depuis tantôt douze jours ? D'honneur, il me serait profitable d'être en prison ; au moins, sauverais-je les apparences apostoliques ! Mais ici, à ne rien faire ! Tous ces jours derniers, les rebelles et voleurs gardaient les routes ; nous recevions les plus tristes nouvelles et perdions à vue d'œil le doux espoir du départ.

» Un matin, les chemins sont dégagés, la canaille égaillée. Ceux du Kouy-Tchéou partent. « Mais nous,

disais-je aux courriers ? — Nous, dans trois jours, Père, dans trois jours !... — Parole de gentilhomme ! je perds patience. » Il paraît décidé que nous partirons jeudi soir, fête de l'Ascension, 2 juin. Cependant je ne le tiens pas encore pour sûr.Mes deux compagnons sont des temporisateurs.

» Mais, quel voyage ! comme je te fuis sans cesse bon cousin! Je perds vraiment l'espérance de te revoir. On m'assure qu'il ne me faudra pas moins de quatre mois pour gagner le Yun-Nan ! Ce sont de fameuses pérégrinations que celles-ci ! Certes ! un saint homme y glanerait tout le long des mérites, mieux qu'en un pèlerinage à Jérusalem ou à Saint-Jacques en Galice : mais pour moi, je crois que je ne réalise pas grand profit. Si, par tes prières et les bonnes œuvres de tous les nôtres, de ma pieuse mère et de mon brave père spécialement, vous ne me faites un fonds, possible, serai-je en arrière en paradis, et peut-être ne fera-t-on pas attention à moi du tout.

» Me vois-tu, cher cousin, en costume de pêche ou de chasse, mis en gentilhomme campagnard, ou assez semblable au pâtre de la vallée? C'est bien ton cousin ; tu le reconnais sans peine. Mais aujourd'hui que je viens de loin, avec un costume étranger et un grand titre, n'es-tu pas émerveillé ? Sans doute, ce qui te plaît davantage, c'est de retrouver, au premier pas, ce même cœur fraternel qui t'était si dévoué. En effet, pour celui-ci, plus je vais, plus je le juge inflexible ; toujours le même ! Ton nom, gravé sur l'azur de mon écu, n'a rien perdu de sa fraîcheur avec le temps.

Comme nous étions frères, cher Baptiste ! Allons ! je te quitte, car nous partons. »

Ils partirent en effet de Canton, vers le milieu de juin, mais toutes les prévisions se réalisèrent ; force leur fut de revenir à Hong-Kong, après une pénible et infructueuse démarche.

Cependant la famille Chicard était alors durement éprouvée, vivant dans les douleurs, qu'augmentaient encore ses angoisses au sujet de Godefroy. Le fidèle cousin, qui partageait les unes et les autres, s'en fit l'écho et s'adressa au Séminaire des Missions Étrangères. M. l'abbé Joly s'empressa de lui répondre, le 16 octobre 1859 : « Nos Directeurs ne savent presque rien concernant votre *chevalier* et ses confrères. Le voyage direct à travers la Chine présente, en ce moment, de tels obstacles, que les missionnaires du Yun-Nan et du Sut-Chuen sont obligés de passer par Nimpo, ce qui allonge démesurément leur route. »

Le dernier jour de juillet, notre héros était de retour à Hong-Kong. Une très douloureuse nouvelle l'y attendait. Des lettres de France lui annonçaient la mort de sa plus jeune sœur, fleur délicate que le bon Dieu avait recueillie en son paradis. Ce fut un rude coup pour le cœur si sensible de notre Godefroy. Il exprime sa douleur en ces pages émues, mais résignées, qu'il adresse de Hong-Kong à ses parents.

« Ma Radegonde n'est plus !... O chère enfant, ta précieuse mort m'a fait verser bien des larmes ! Tu étais la plus jeune et je te portais une spéciale dilection. Cette perle nous a donc été ravie ! O ma petite

sœur, ton souvenir me restera bien cher! Je l'aimais tant! Ah! je ne pensais pas être sitôt privé d'elle!

» Et ne dites pas que j'avais déjà sacrifié sa douce conversation ; mon Dieu ! on ne pense pas à tout cela. Son pieux nom égaré sur la marge d'une lettre, son petit nom me faisait palpiter le cœur et m'était plus suave que tous les parfums. Au sortir de l'école, l'enfant venait autrefois s'asseoir sur mes genoux, et le soir, quand je revenais des champs, elle accourait encore dans mes bras. Sa naïveté charmante, son extrême douceur me remplissaient de joie, me reposaient de mes fatigues. Que de fois je l'ai contemplée avec ravissement aux pieds des saints autels! Qu'elle m'édifiait au milieu de ses compagnes, dans nos fêtes chrétiennes, quand elle soutenait, avec une incomparable modestie, la bannière de Notre-Dame!

» Oh! mon cœur d'homme m'abandonne, et je ne me sens de force que pour verser des larmes. Oh! je l'aimais au delà de tout dire! Elle savait ma place à table, elle avait choisi la sienne près de moi. Tous les jours elle m'attendait pour aller à l'église, et me disait : « Allons! vite, le premier coup de la messe est déjà sonné. « Le soir venu, l'enfant voulait aussi que nous récitions le chapelet ensemble ! Quand je prenais le chemin des bois, pour aller méditer dans la campagne, Radegonde savait cette heure, et n'y eût point manqué ; courant à ma suite, elle me donnait son petit bras, et me chantait de pieux cantiques. Oh! sa conversation avait pour moi une incroyable douceur! Avant le coucher, c'était elle qui nous distribuait l'eau bénite ; après avoir passé

dans les chambres, elle venait enfin à moi, arrosait mon lit de l'eau sainte, en récitant quelques prières, puis, avec une inexprimable naïveté, elle me signait quelquefois de sa main virginale, et me disait : « Adieu, petit frère! » Avant que de se mettre au lit, elle s'allait prosterner devant quelque image de Notre-Dame, elle baisait son Christ, puis son scapulaire, ses médailles et ses reliques, faisait plusieurs révérences à la Sainte Vierge. Quelquefois, s'aventurant vers moi, elle me disait encore : « Dors-tu, frère? Oh! il dort! » et elle se couchait enfin.

» Nétait-ce point elle qui était comme notre petite servante ? N'avait-elle pas le soin de toutes les petites choses ? Et la dernière partie du ménage n'était-elle point la sienne ? Son aimable simplicité s'était fait cette part. Avec quelle merveilleuse fidélité ne secourait-elle pas ma mère ? Nous l'aimions d'un amour non pareil. « Oh ! disait cette chère enfant, en souriant d'un gracieux visage : moi, je suis la petite chambrière ! »

» C'est ainsi qu'elle croissait à l'ombre de notre chaumière, comme une fleur cachée ; sa vertu n'était pourtant point si secrète qu'elle n'éclatât apparemment, puisqu'un missionnaire, au sortir d'une retraite qu'il donna dans notre paroisse, m'écrivait, ravi de ce qu'il avait vu et entendu, et dans l'admiration d'une vertu si précoce : « Heureux êtes-vous, mon cher ami, d'avoir une telle sœur ! Quelle fleur inconnue s'épanouit sous le toit de votre père ! Bien des personnes religieuses, après quinze et vingt ans de profession, n'ont point

atteint le degré de perfection que j'ai trouvé en Radegonde. Cette enfant sera pour vous une source de bénédictions! » J'éprouve un bonheur inexprimable à me rappeler ces paroles et à vous les signaler aujourd'hui, chers parents, pour notre commune consolation.

» Ah! chère petite sœur, prie donc bien le bon Dieu pour nous dans le paradis! Mais je n'étais point à son lit de mort pour recevoir ses adieux! Au moins je me rappelle avec consolation, que pendant qu'elle souffrait, je n'étais point dans la joie, par un déplorable contraste. Non, je souffrais aussi. Le bon Dieu eut soin de m'envoyer ma part d'épreuve, tandis que vous étiez tous dans l'angoisse. Oh! puissé-je, par d'heureuses rencontres et de bénies grâces divines, pleurer et souffrir, chaque fois que mes chers parents auront sujet de verser des larmes! Oui, j'ai mêlé mon deuil au vôtre ; la blessure de cette douloureuse mort n'était point fermée dans vos cœurs, que j'avais aussi mes croix. Coup sur coup, passant de la vaste mer sur une barque païenne, au sein des peuples infidèles et menaçants, je remercie Dieu de m'avoir fait endurer quelque chose pour son nom, à une heure où il me convenait si bien de pleurer, où vous étiez inconsolables devant un tombeau.

» Il y avait quelques jours que j'étais revenu de notre infructueuse expédition vers la Chine, j'avais réglé mon temps. Chaque matin, après la Sainte Messe, j'allais faire une promenade sur les rochers et le bord de la mer. Je m'asseyais sur la grève humide, descendais dans les vallées, gravissais la montagne, et, de

retour en ma cellule, je me livrais avec ardeur à l'étude de la langue chinoise. Puis je reçus vos tristes lettres. Mon Dieu! j'ai bien gardé le deuil. On ne me vit plus assis au fond du val, ou suivant l'étroit sentier de la montagne ; la douce aurore, l'air pur du matin, les ondes majestueuses de l'océan et ses âpres rivages n'étaient plus faits pour réjouir mes yeux. Je devins insensible à l'éclat du soleil, au murmure des vents. Je cessai d'aimer le chant des oiseaux, et le parfum des arbres en fleurs. Je pris plaisir au recueillement de ma cellule et à la solitude de l'oratoire.

» Oh! ma petite Radegonde ! tant que j'aurai un souffle dans la poitrine, un battement au cœur, je penserai à toi! Je n'ai point oublié, depuis plusieurs années, des personnes qui m'étaient moins chères que ma Radegonde, comment perdrais-je son souvenir? Je prierai tous les jours pour elle, et surtout me recommanderai-je à ses prières, car elle est au ciel. Jésus désirait pour lui cette chaste petite épouse ; il la voulait en sa céleste compagnie. Eh bien ! prie pour nous, chère enfant, car nous voulons aller te rejoindre au paradis!

» Mais j'ai fait couler vos larmes, chers parents; j'ai renouvelé vos douleurs. Pardon, il me fallait accorder de soulager mon cœur.

» Que le vide, fait au foyer de la famille par le départ de l'aîné et de la plus jeune, soit désormais la place de Jésus, et leur part, la portion du pauvre. Cette mort a produit sur moi de bons effets : je me suis retrempé dans la ferveur, j'ai purifié plus scrupuleusement ma

conscience. Je ne désire plus qu'une chose : aimer Jésus à outrance et ne le plus offenser du tout.

» Mais j'apprends aussi que mon petit frère est malade. Quelle imprudence as-tu donc faite, cher petit ? Que ne revenais-tu plus tôt à la maison ? Moi, avec ma tournure de sans-souci et de sans peur, je prenais pourtant garde; et toi, qui as eu le prix de sagesse en quatrième, et qui as vu l'heure où tu serais préfet de la Congrégation, aujourd'hui clerc et philosophe, voilà que tu négliges une affaire de si grande conséquence que la santé !...

» Tenez ! cher père, nous allons lui donner une consultation. Voyons, mon garçon, fais voir tes yeux ! Il a encore l'œil bon ! c'est bien ! mais ce teint a pâli. Ton teint a pâli, mon fils; tu gardes donc toujours la chambre? Mauvais régime ; il faut changer tout cela ! Si cette sorte de fluxion t'incline le tempérament, ne retourne de sitôt au labeur des écoles; reste à la maison et suis-moi ce régime :

» D'abord, petit frère, pour bien restaurer la base de ta vie, il te faut une nourriture fortifiante, et quelques laitages. Trève avec l'étude, beaucoup d'exercices corporels. Si ta poitrine est fatiguée, fais dresser ton lit dans la large crèche de l'étable, et là, dors près des vaches, en union avec Notre-Seigneur, en la crèche de Bethléem. Fais une promenade dans la campagne; en la belle saison, prends quelques bains dans la Gartempe, et, le soir, va aux champs, monte à cheval ; c'est un des exercices les plus fortifiants. Ah ! si tu étais là, petit frère, comme je te guérirais bientôt !

» Je n'ai pas le loisir de vous entretenir longuement; une lettre que je vous enverrai plus tard, vous apprendra à fond toutes mes besognes. Présentement les voies par Canton, que nous avons trouvées infectées de rebelles et de pillards, sont tout à fait impraticables; nous profitons d'une sorte d'éclaircie pour essayer une autre route; toutefois elle ne manque pas aussi de périls.

» Je viens de voir le capitaine français qui nous mène à Nimpo. Il est au service d'un riche Chinois de Siam, parent du roi: il navigue dans tous ces pays; fort connu et aimé des missionnaires, c'est un bon homme, franc comme l'or, barbe rousse, dents fumées, coiffé en guérilla. « Tenez, messieurs, dit-il, voici ma chambre, établissez-vous là, nous y vivrons en frères. » Il y a trois cents lieues jusqu'à Nimpo, c'est l'affaire de huit jours; mais nous craignons le typhon, dont le nom seul fait frémir.

» P. S. J'envoie des graines de fleurs chinoises, que vous trouverez dans cette lettre, pour semer sur le tombeau de ma chère sœur. Cultivez-les avec soin, c'est le moindre de mes tributs. Chers parents, mon cœur s'attendrit comme celui d'une mère qui voit partir son fils; elle le suit des yeux et le guette par la fenêtre et par les treillis, jusqu'à ce qu'il disparaisse. C'est ainsi que j'aime à m'entretenir avec vous. »

Enfin, le **14** décembre **1859**, après un voyage semé de mille dangers, dont notre héros nous donnera plus loin le piquant récit, il arrivait à Chen-tien-tseu, dans la procure de Sut-Chuen. Il adresse de là une

petite lettre, destinée à calmer les inquiétudes de sa famille.

« Vive Jésus ! mes chers parents, leur dit-il, vous avez compté un, deux, trois, quatre, cinq et six mois ! Point de lettres ! de nouvelles point! Las ! c'est ainsi, mes bien-aimés parents, qu'il nous faut, de part et d'autre, faire à Dieu le sacrifice de cette ignorance dans laquelle il lui plaît que nous vivions, au sujet de ceux qui nous sont le plus chers. J'attends des jours plus sereins pour vous conter mon long et pénible voyage.

» La Chine, surtout nos missions du Sut-Chuen et du Yun-Nan, sont dans une agitation et crise mortelle. M. Pichon, supérieur de la mission du Sut-Chuen, me détourne d'écrire une longue lettre, qu'il serait, dit-il, dangereux d'envoyer, et qui probablement n'arriverait pas.

» J'ai, au reste, une fièvre tierce, qui m'a saisi en route et qui ne laisse pas en pleine liberté mon imagination. Chaque jeune missionnaire paie infailliblement, à son entrée en Chine, son tribut d'infirmités. Vous estimerez, comme moi, que le Seigneur me traite très paternellement, en ne m'envoyant que cette petite fiévrette tierce; Bayard avait la fièvre quarte et guerroyait ! Il ne faut pas croire que j'aie interrompu mes besognes pour cela, oh non ! Je ne serais plus Chicard; vous le verrez par la lettre un peu mieux soignée, que je vais vous préparer à petites journées.

» Vous savez que j'étais parti avec deux confrères. Nous nous séparâmes à trois cents lieues de Sut-Chuen.

Ils partirent les premiers; mon heure arrivée, je crie : En avant ! Je dépasse le premier, à cent lieues du point de départ ; le second, à cent cinquante lieues. Voici cinq ou six jours que je suis arrivé, en la compagnie d'un père Européen ; mais d'eux, point de nouvelles ! Je serai bien surpris si l'un ou l'autre ne va pas faire une tournée à Canton, accompagné par quelques soldats, car la route est dangereuse, et M. Pichon me répète souvent : « Croyez-moi, votre arrivée, votre entrée à Tchen-Tim-Fou est un petit miracle ! »

» Allons ! il s'agit maintenant d'avancer sur le Yun-Nan. On m'apporte des nouvelles désespérantes : révoltes des fumeurs d'opium, massacres, horribles boucheries, le fleuve roule des cadavres par milliers, tout cela sur ma route ! Dieu nous garde ! Pour moi, mes chers parents, je vous garantis la confiance au Seigneur et de plus un cœur intrépide, sans peur et sans reproches. Oh ! si l'on soupçonnait les épreuves du missionnaire !

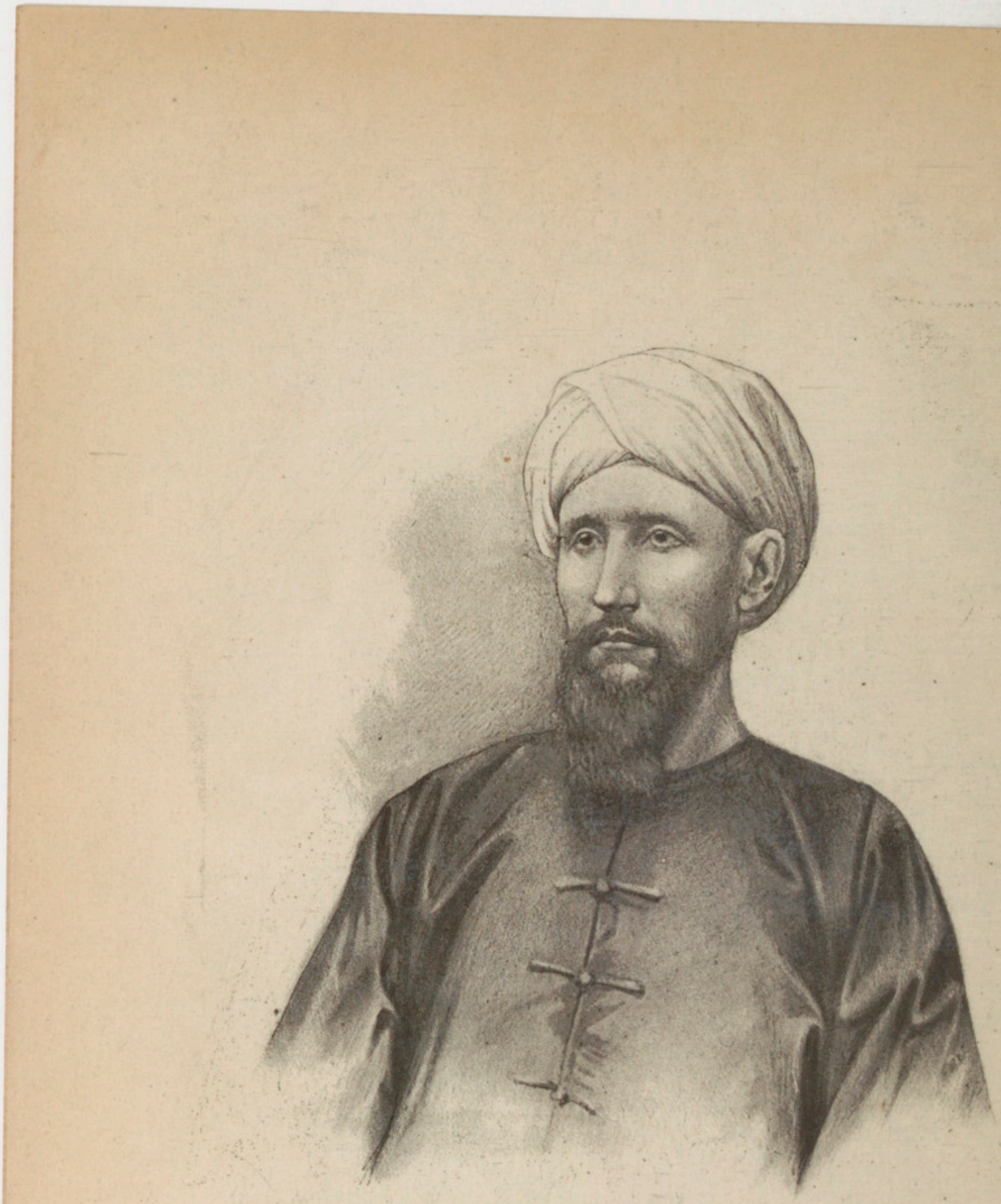
» Une autre petite nouvelle que je ne veux pas remettre à vous apprendre, parce qu'elle vous consolera beaucoup, ainsi que tous mes amis, c'est le progrès rapide que j'ai fait dans la langue chinoise. J'avais demandé cette grâce à Dieu, et je vois bien qu'il m'a exaucé. Le Père Pichon me disait : « Sans vous flatter, Père Chicard, je ne crois pas que personne soit entré au Sut-Chuen, sachant ce que vous savez de chinois ; vous pouvez incontinent être mis à la tête de votre district et commencer mission ! » A mon tour, je ne dis pas cela pour me flatter, comme si cette épistole n'était pas pour

vous seuls. Allons! Dieu nous a aidés, et vive Notre-Dame !

» Demain, 13 décembre, je monte en chaise et me dirige, à petites journées, vers le Yun-Nan. Je vais aller me reposer chez le P. Camard, qui m'appelle à grands cris. Le P. Pichon me dit tout à l'heure : « Allez, mon cher ami, allez ! nous ne sommes pas en sûreté ensemble, séparons-nous ! Je vous donne tout pouvoir. Visitez et consolez nos chrétientés sur votre route ; consacrez, donnez les sacrements aux malades, confirmez, entrez dans les villes assiégées, faites mission ! » Voyez quels pouvoirs, chers parents ! Alors je dis à Dieu : « Seigneur, je ne sais que bégayer la langue chinoise ; depuis un an que je suis en voyage et courses lointaines, je n'ai point vu de livres, j'ai oublié l'étude ; comment échapperai-je à la malédiction portée contre celui qui fait votre œuvre frauduleusement ? »

» Adieu, mes bien-aimés parents ; du cœur et du courage à foison ! Adieu, féal cousin, adieu à toute la famille et à chacun de ses membres. Ah ! je veux une dernière fois, avant que de clore ma lettre, répéter vos chers noms, mon cher père, ma bonne mère, Justine, Églantine, Jules, mon cousin et ma chère petite Radegonde, adieu !

» C. Godefroy Chicard,
» Miss. apost. au Yun-Nan. »



Hélios. J. Alix

Imp. Larivière

Parmi les mers, sauver une
âme et mourir !... »

Chicard m. op.

L'APOTRE

(1859-1873)

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur le Yun-Nan. — Ses habitants. — Les barbares.

Nous devancerons ici notre héros. Il s'achemine, à travers mille obstacles, vers le champ de bataille, où il va donner à Dieu ses sueurs, et, à défaut de son sang, vingt-huit ans de sa vie.

Parlons du Yun-Nan, humainement si rebelle et si désolé. Cette périlleuse arène avait tout d'abord captivé son cœur, et nous avons encore dans l'oreille les accents émus par lesquels il saluait sa fiancée. « Demandez pour moi, avait-il jadis écrit à sa mère, non pas une bonne cure, où je puisse être heureux et tranquille, mais dites à Jésus : Seigneur, donnez à mon fils aîné une vie laborieuse, pleine d'aventures ! Qu'il n'ait pas, comme vous, où reposer sa tête ;

qu'il vous sauve beaucoup d'âmes, au prix de durs travaux, et, s'il vous plaît ainsi, au prix de son sang! »

A l'exception de ce dernier point, qui fut aussi refusé à saint François-Xavier, les désirs de l'enfant vont être exaucés à la lettre. Et d'ailleurs n'est-ce pas ici le lieu de rappeler la parole de saint Augustin ? « Ce n'est pas tant la peine que la cause qui constitue le martyre : *Martyrem non facit pæna, sed causa.* »

Nous empruntons les détails qui suivent à un autre missionnaire poitevin, le P. Bourgeois, natif de Vouzailles, que nous retrouverons, plus tard, dans ces récits. En 1864, le P. Bourgeois était envoyé au Yun-Nan, dont il est aujourd'hui le pro-vicaire. Avant de rejoindre son fier compatriote, il recommandait sa mission à la Révérende Mère Emmanuel, prieure du Carmel de Niort, qu'elle fondait, il y a trente ans, et où elle fut heureuse de recevoir parmi ses filles, la sœur du vaillant missionnaire.

« Le Yun-Nan est, comme vous le savez, ma Révérende Mère, une province de la Chine, au sud-ouest, entre l'empire Birman à l'ouest, le Tonkin au sud et les provinces du Kouang-Si et du Kouy-Tchéou à l'est. Sa superficie totale est de 280 000 kilomètres carrés, un peu plus de la moitié de la France. Le chiffre de la population est d'environ dix millions (1).

(1) Ce chiffre, que confirme le *Récit d'un missionnaire* paru dans les *Missions Catholiques*, 1881-1882, sous la signature du P. Pourias, doit être préféré à celui du dictionnaire de Larousse. Ce dernier, copiant le dictionnaire général de Géographie, de Dezobry, porte la population à cinq millions, trois cent soixante et un mille habitants.

» Le Yun-Nan, extrêmement montagneux, renferme plusieurs districts, dont quelques-uns sont tributaires de la Chine, les autres occupés par les tribus indépendantes des Miao-Tsé ou Mon-Tsé. Les Mon-Tsé représentent l'antique population indigène et n'ont jamais été domptés par les Chinois. Trop faibles pour résister aux forces de l'Empire, ils ont préféré quitter leurs terres et se réfugier dans les montagnes de Léang-Chan ou montagnes froides. Le Léang-Chan forme de vastes plateaux, enclavés entre le Sut-Chuen, le Yun-Nan, et le Kouy-Tchéou.

» Le célèbre et très valeureux P. Chicard vient de remplacer le P. Fenouil, lequel a été élu pro-vicaire, en remplacement du P. Huot, mort des suites de son héroïque dévouement. Son district a été relativement épargné, au milieu des affreux ravages commis par les rebelles. Il est pourvu d'une forteresse qui peut offrir asile aux chrétiens des environs. Aujourd'hui, le P. Chicard, par son courage entreprenant et sa valeur toute chevaleresque, saura en défendre l'approche aux plus hardis voleurs. Toutefois, si admirable que soit son courage, il n'a pu résister à une armée de rebelles, que Mgr Chauveau estime à deux cent cinquante mille combattants.

» On ne peut se figurer les horreurs commises par ces forcenés. Je ne pourrai mieux vous les peindre qu'en empruntant les paroles mêmes de Mgr Chauveau, qui partage si largement les malheurs de sa chère mission. « Si l'on résiste à ces brigands, écrit-il, ils massacrent impitoyablement tout ce qui tombe sous

leur main, hommes, femmes et enfants. Le feu anéantit ce qui reste du pillage. Si l'on se soumet sans résistance, ils volent, mais ne tuent pas. Ils pillent les maisons, emportant ce qui est à leur convenance, ne laïssant pas même les vêtements les plus indispensables. Ils emmènent avec eux, les mains liées derrière le dos, tous les jeunes hommes en état de combattre.

» Parmi toutes les abominations qu'on attribue à ces barbares, j'en noterai quelques-unes qui semblent dépasser en horreur ce que l'histoire a enregistré des atrocités humaines. Dans plusieurs cas, les rebelles ont parcouru les campagnes, avec des enfants fixés au bout de leurs lances. Un jour, au bord du fleuve Kin-cha-kiang, les révoltés s'emparèrent d'un village. D'après les ordres du Destructeur des nations, (c'est le nom du chef) tous les habitants devaient périr. Il ne restait plus que quelques femmes et des enfants. Ils massacrèrent toutes les femmes, puis ils abattirent un bœuf dont ils enlevèrent les chairs, en respectant les os et laissèrent la peau adhérente au dos de l'animal. Leur repas fini, ils se saisissent de dix petits enfants, les jettent pêle-mêle dans le ventre du bœuf, recousent la peau et précipitent le tout dans le fleuve, avec des éclats de rire plus horribles que le crime lui-même.

» Les révoltés marchent surtout la nuit; la rapidité de leur course est effrayante. Pour voyager ainsi dans les ténèbres, ces forcenés ont inventé, ou plutôt celui qui fut homicide dès le commencement, a inventé pour eux une horrible torche. Ils prennent un enfant de

deux ou trois mois, l'empalent dans un pieu très sec, l'entourent de bandelettes de toile imprégnées d'huile qu'ils allument, et voici leur flambeau.

» Pardon, ma Révérende Mère, de ces horribles détails, mais voyez dans quelle mesure il faut prier pour ces pauvres peuples. Que la pieuse sœur de Godefroy, votre fille, se consacre tout entière à la conversion du Yun-Nan, où je vais, lundi prochain, 14 mars, rejoindre son vaillant frère. »

Telle était la fiancée farouche qu'avait ambitionnée l'intrépide chevalier ; telle était l'épouse vers laquelle il accourait du fond de l'occident, après un voyage de seize mois, après diverses tentatives infructueuses, dont il va nous redire les péripéties émouvantes. Mais ce qu'il ne nous dira pas, car son humilité les lui cache, ce sont les ascensions progressives de son cœur dans les voies de la sainteté. Sa vertu mûrit ; l'austérité de sa vie devient effrayante, sa pauvreté absolue : « Je n'en ai pas fait le vœu, dira-t-il à son frère, mais je la pratique exactement ! »

Ses lettres nous initieront à la plupart de ses travaux, nous parleront de ses constructions d'écoles, de forteresses et de chapelle, mais si le style garde encore quelque éclair de sa verve chevaleresque, on sent que l'apôtre gagne du terrain sur le chevalier, et que l'apôtre lui-même va faire place à l'ascète et au saint. Nous écrivons ce mot sans prétention comme sans crainte. Un évêque de Chine, qui l'avait autrefois connu et qui le rencontra, vers **1868**, disait de lui : « Tout ce qu'il y avait d'original, d'exagéré pour quelques-uns,

dans le P. Chicard, a disparu ; il ne reste plus que l'apôtre et le saint ! »

Le P. Berthon, autre missionnaire, originaire de Poitiers, confirmait ce jugement, en 1872 : « Le P. Chicard, dit-il, n'est plus ce que je l'avais connu en France. Son visage est ascétique, son regard est tour à tour contemplatif et bienveillant. On se sent en présence d'un apôtre au cœur droit, s'émerveillant volontiers au récit des belles actions des autres. » Telle était aussi l'opinion de tous ses confrères qui le considéraient comme leur modèle et le type du parfait apôtre.

Les portraits qu'il envoyait de Chine, en 1874 et 1884, et qui le représentent en Chinois et à cheval, rendent parfaitement ce progrès. Ce n'est plus le chevalier hardi, dans une posture fière quoique sans prétention, c'est une âme domptée : c'est, pour nous servir d'une expression de sa sœur, une nature dévastée et réduite. « Mais, c'est le portrait d'un stigmatisé ! disait Mgr Gay, après l'avoir longtemps examiné, au carmel de Niort. »

Enfin, Mgr Fenouil, l'ayant mandé près de lui, en 1885, fut tellement frappé de l'air de sainteté que respirait toute la personne du missionnaire, qu'il en était dans l'admiration. Sa Grandeur s'en exprima clairement à ceux de son entourage, et quand, tombé malade peu après, il s'inquiétait, en songeant à son successeur éventuel, le nom du P. Chicard fut le premier qui vint sur ses lèvres.

Mais c'est assez discourir. Rendons la parole à notre héros.

SUT-CHUEN MERIDIONAL

SUT-CHUEN ORIENTAL

YUN-NAN

(FLEUVE BLEU) Kin-cha-kiang

Tichen-long-chan

Kan-tseu-pin

Long-Ki

Pouzul-hao

Pouzul-tou

Tien-pa-teou

Tou Kouan-tsen

Lao-ora-tan

Me-chei-y

TA-KOUAN

Ko-Kouy

Yun-chan

LITSI

Ou-tchay

Pan Kiao

Oui-sin

Cha-pa

Siao

KOUY-TCHEOU

TCHAO-TONG

Tao-yuen

Sin-kay-tse

Tchen-hiong

Tche-leang

SAN-CHAN

Fa-tché-o

Py-tsie-hien

Lou-tien

NGIEOU-NAN-NO

KIANG-TY

Y-tche-souin

Oua-lien-sin

Hie-liang-lin

TSY-SIN-KOAN

Houang-tien

LOU-POU

Tchenay

Se-tou-sin

OUEY-LIN-TCHEOU

Hay-tchong-sin

Ouot-che-sin

Hie-ly-sin

Thouy tchen tin

Pa-gua-sin

Kou-sin

Mong-kou

Mong-tong-ho

TEOU-TANG

Suen-ou

La-kou

TONG-TCHOU'AN

Li-lang-ho

Tche-Ky

Lang-tay-tin

TCHE-KONG-KIANG

Ien-song

Lay-leou-po

PE-CHEU-NGAY

Houang-tsao-pa

Kong-chan

Tchany

ROUTE DE KOUY YA

FOU-TOU-HO

Suin-tien

TANG-KIA-TEN

PING-Y-HIEN

Pou-gan-hien

Houang-ngi-ho

Yun-pe-hanm

OUEN-TCHANG

TSAO-KIA-YN

Yang-Kayo

Ma-long

KINTSIN

Song-ming

SAN-PE-FOU

Cha-ho

Gant-chang

Kaou-lang

SINTCHEN

Fomminh-hien

TE-TSE-TSEN

Yang-lin

SIAO-POUT-SE

Ping-tche

YUN-NAN

Tong-ming

TAHIO OUAN

(SEMINAIRE)

You-leang-tcheou

ROUTE DU KOUANG SI

SSETSANGHIEN

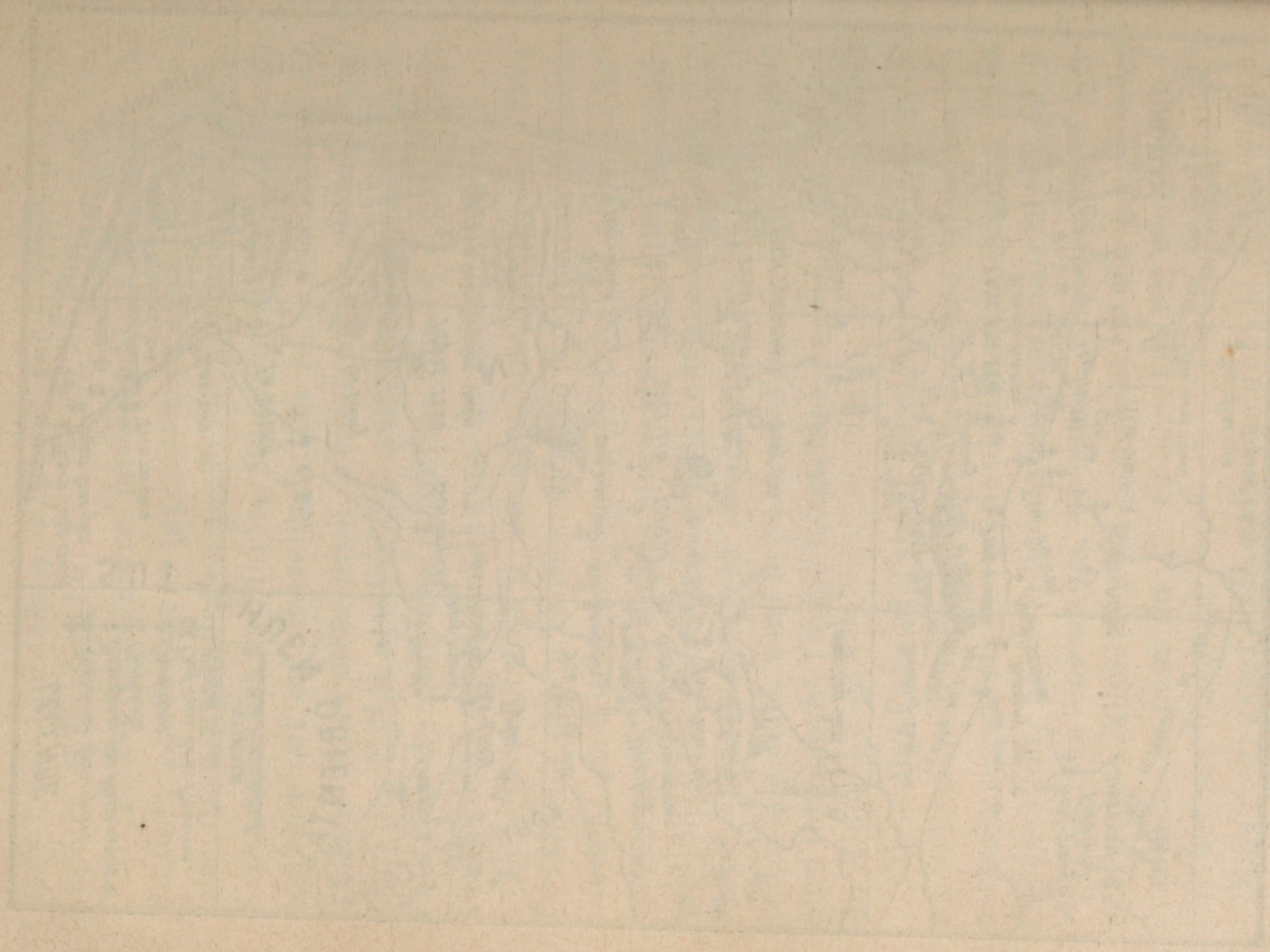
Loping-tcheou

LEGENDE

- Résidence Episcopale
- Résidence des Missionnaires
- Chrétiente
- Chrétiens
- Chef-lieu de la Province
- Routes

ECHELLE

P. LAUNAY invenit



CHAPITRE II

Récit du voyage. — Première tentative. — Départ de Canton. — Comment nos missionnaires étaient mal à l'aise sur la barque chinoise. — Des réflexions que fit le chevalier à fond de cale et sur le pont, pendant la nuit. — De ce qu'il voyait par les fentes de la barque. — Première visite des mandarins. — Les rebelles descendent le fleuve. — Conseil de guerre. — Comment il fallut revenir à Canton, puis à Hong-Kong.

« Mes chers parents,

» Quand la nuit, favorable aux exploits, fut venue, mes confrères et moi reçûmes à genoux la bénédiction de Mgr Guillemin, et nous commençâmes incontinent notre première expédition en Chine. Nous traversâmes d'un pas rapide, les rues profondes de Canton la Païenne et, laissant derrière nous les ruines où le canon européen s'était joué, nous allâmes chercher notre barque à l'ancre, près des bords verdoyants du Kouang-ho. C'était notre heure. Les Chinois venaient de terminer le repas du soir; les uns fumaient le long calumet au seuil de leurs maisons, et d'autres parlaient de temps meilleurs aux portes de la ville. Déjà la lampe superstitieuse était allumée devant le tableau des ancêtres et, çà et là, de petites bougies, alignées dans

les rues les plus solitaires, indiquaient aux mânes des aïeux le chemin du retour.

» Une petite retraite, semblable aux tanières des renards, nous avait été préparée sur l'arrière de la barque; nous y entrons en rampant. — Bonsoir ! Le voile tombe, la pièce va se jouer dans les ténèbres.

» Nous nous installions de notre mieux sur deux nattes, mais un grand sujet de contestation était de nous caser. « Où diriger mes jambes ? disait l'un; si je vais par ici, j'y trouve la tête du P. Durand, et par là j'assiège le flanc robuste du P. Chicard. — Bonnement, P. Larcher, il faut vous raccourcir un peu. — De bonne foi, P. Durand, vous m'avez meurtri, tirez à droite, je vais à gauche, allez à l'est, je tire au couchant ; qu'il n'y ait pas à ce propos de dispute entre nous. » Puis, chacun se faisant un lit de Procuste, nous dormions comme des louveteaux.

» Vers minuit, on lève l'ancre. Le capitaine, contrebandier audacieux, qui n'estima pas au-dessus de ses forces de recevoir à son bord une marchandise aussi prohibée que nous, appelle ses gens ; ils se courbent sur la rame, une brise délicieuse seconde leurs efforts, et les eaux limpides s'ouvrent devant nous, comme à l'approche des conquérants.

» A l'heure où les bêtes des forêts sortent pour chercher leur proie, où l'homme rentre se reposer des fatigues du jour, il n'y a rien à craindre pour les missionnaires. D'un seul bond, je m'élance de notre retraite sur la proue, et là, au milieu du ciel étoilé et des ondes murmurantes, je me pris à penser.....

» De la suite des troupeaux, voyez donc, mes chers parents, comme Dieu m'a appelé au sein de cette gentilité ! J'en suis si fier et si glorieux que j'en parle à tort et à travers. Je n'en rougis pas avec vous, mais, en vérité, je ne voudrais pas en faire tant d'étalage devant les autres.

» Il me semblait donc sur cette barque que j'étais héroïque. Je faisais en esprit des conquêtes ; la conversion de la Chine me paraissait digne de mon ambition ; puis, m'abusant, je cherchais ici mon vieux père ; je le voyais dans les champs, au foyer domestique. Ma bonne mère, assise à la fenêtre, raccommodait mes habits, et mes sœurs préparaient le repas... Soudain, les buissons, les taillis, les blés verts passent sous mes yeux... J'allais m'élancer dans la plaine, quand, découvrant mon visage, que je tenais voilé dans mes mains, je ne retrouve plus ces doux plaisirs de mon jeune âge, mais bien les flots du Kouang-ho et, au loin, des montagnes semblables aux nuages. J'entends un langage barbare que je ne reconnais point. Je suis bien vraiment en Chine, loin de ma patrie, de mon peuple et de la maison de mon père ! Dieu m'a fait quelque chose. Je suis missionnaire apostolique ! Je demeure encore sous l'impression de ce prodige, moi qui n'étais bon qu'à garder les troupeaux et à manier la charrue.

» Notre vie, sur ce bord, était toute chinoise. Nous ne vîmes plus, dès là, le vin qui réjouit le cœur de l'homme et le pain qui le fortifie. La natte de notre repos est notre table à manger. Assis à la chinoise

et la droite armée de deux bâtonnets, nous faisons sauter le riz à la bouche le plus adroitement possible. C'était pour nous un sujet d'émulation. D'aventure, faisant une descente au plat, je tâche de saisir une fève sèche ; si je la manque il faut en prendre mon parti, elle est perdue. P. Durand, montrant ses bâtonnets : « Voyez, dit-il, comme on ramasse cela dextrement » ! Et de fait, il la subtilise d'un seul coup.

» Parlerai-je des grâces de la nature ? Je n'y ai plus d'aptitude. Qui peut nier pourtant que le Seigneur n'ait créé pour nous ces choses visibles, par où nos âmes sont élevées aux invisibles ? Moi, je suis réjoui par les tableaux champêtres et je cherche, par les fentes de notre nacelle, à découvrir les côtes.

» — Hé bien ! cher fils, que vois-tu ? — Une pirogue, chère mère, qui se joue, comme un cygne, sur l'onde azurée. Un vieux pêcheur, à barbe blanche, aux membres flétris par l'âge, détache des racines d'un arbre centenaire, une barque antique ; sa voile est trouée comme un drapeau de bataille. Le vieillard, semblable à quelque nocher fabuleux, a les pieds appuyés sur sa rame et les bras croisés sur sa poitrine nue ; il navigue à son gré, et, çà et là, jette ses filets pour la pêche. Deux enfants, qui forment sa troisième génération, l'aident à recueillir la proie.

» Par ici, un troupeau de bœufs traverse le fleuve ; je n'aperçois, au-dessus des eaux, que leur double croissant ; des enfants les suivent à la nage. Par là, mes sœurs, les Chinoises viennent puiser de l'eau, mais elles s'arrêtent à causer sur la grève sablonneuse ;

elles sont de votre taille ; leurs cheveux sont relevés en corne sur leur tête ; elles ont le pantalon brodé et des manches pagodes, (car il ne faut pas vous imaginer que les pagodes soient du nouveau.) Mais voyez donc ces petits pieds, gros comme les pieds d'un enfantelet!...

» Nos marins ont jeté l'ancre à l'ombre de verts bambous. L'heure du repas est venue. Les Chinois, sur ce point, sont d'une remarquable exactitude. Le riz, qu'on a préalablement fait crever dans l'eau, vient d'être égoutté et fume dans une grande jatte. Voyez nos gens ; ils puisent tour à tour à deux plats de légumes! En Chine, c'est une admirable fraternité ; la table des grands n'est pas autre ; c'est la parfaite simplicité de la vie des champs. On ne fait point les parts, mais chacun, d'un cœur libre, se dirige vers le plat qui lui agrée. Nous autres, mes chers parents, nous vivions comme cela.

» Mais voilà bien d'autres histoires. Le soleil allait se lever sur les montagnes et je dormais d'un profond sommeil, je rêvais même : mon père montrait à des hôtes sa salle de réception : « Voilà, disait-il, les portraits de plusieurs missionnaires, de cette race d'hommes qui s'en vont par outre mer, prêcher la foi et mourir; mais celui-là est mon fils; voyez, sa chevelure est comme le feuillage des noirs sapins! Voilà ses armes, sa pipe et son rosaire! »

» Puis ma mère : « Pauvre cher fils! Tenez, messieurs, c'était là sa place à table et là haut son lit; et son petit frère, que voici, dormait à ses côtés. » Et mes

sœurs ajoutaient : « Oh ! c'était un fameux, notre frère ! Que de chapelets nous récitons pour lui ! Que Dieu et la Sainte Vierge le bénissent et le gardent ! » Et ma main essuyait une larme furtive...

» Soudain, un bras robuste me secoue rudement, interrompant un si doux sommeil... C'était le P. Durand : « Comment, dit-il, en allongeant son menton d'une coudée, vous ne savez donc pas que nous recevons une visite ? »

» En même temps, les courriers nous jetaient avec précipitation une paire de lunettes. P. Durand en orne son nez ; il revêt une longue robe bleue, tachetée d'acides, qui plus tard le fera si heureusement passer pour droguiste ; puis, allumant sa pipe virginale, il attend, en ce comique maintien, la visite de ces messieurs de la douane, vrais limiers, à ce qu'il paraît, qui dépistent un homme d'Europe de fort loin.

» Le P. Larcher, homme docte et raisonnable, qui porte ses soixante ans en Chine, et commence à distinguer la tête et la queue d'un livre chinois, fait semblant d'être absorbé par l'étude des caractères. Pour moi, je suis d'avis de recevoir ces messieurs en costume du matin.

» Cependant des clameurs indiquent qu'ils ne sont pas loin; ils fondent sur nous comme des aigles, accrochent notre barque, sautent dessus et commencent une de ces scènes dont on ne sortirait point, en France, sans verser du sang; mais en Chine, les clameurs et les menaces s'en vont ordinairement en fumée. Ce spectacle ne laissa pas de nous intéresser.

Comme nous étions novices ! « Notre affaire est claire, disait l'un. — Ils vont nous piller, disait l'autre, et peut-être nous écharper? — Vraiment, me disais-je, notre commencement est enchanteur et promet pour l'avenir ! »

» Nos deux petits courriers cependant étaient plus morts que vifs ; ils répondent leurs noms en balbutiant, mais le contrebandier et son fils se démènent comme des diables. Les douaniers lèvent une planche, découvrent un sac de sel, puis deux et s'en emparent. Cependant ils n'ont pas encore pénétré jusqu'à nous. Le capitaine, se jetant à la porte de notre retraite, la défend comme une louve ses petits ; les douaniers veulent faire violence et soupçonnent quelque chose de bon à prendre. L'un d'eux, d'une main brutale, lève le voile et découvre le mystère... O spectacle ! trois hommes à peau blanche, à long nez et à moustaches rousses, blottis dans trois coins !

» Cette scène qui prenait mauvaise tournure nous avait rendus insensiblement sérieux et sévères. L'homme demeure interdit, et laissant tomber la toile, il quitte la barque et oublie son sel. Ce ne fut que sur la rive qu'il menaça de nous accuser devant le mandarin. On lui glissa quelques piastres dans la main pour apaiser cette affaire. Nous venions de faire connaissance avec la police chinoise, mais nous en verrons bien d'autres.

» Tous les soirs nous jetions l'ancre dans les rades, près des villes et des marchés chinois. Il se fait évidemment en Chine un très grand commerce, car ces petits ports sont pleins de barques et le ciel est obs-

curci par les mâts. Chaque soir, nos courriers avaient bien soin de nous dire : « Prenez garde, fermez bien votre porte ! voyez-vous telle barque ? ce sont des voleurs, ils vous prendraient jusqu'à votre couverture de lit. » Les pirates de Canton sont, en effet, très redoutés dans tous ces parages.

» C'était après la traversée du jour que nos Chinois faisaient leurs dévotions. Ils allumaient, devant l'image de papier de leur *pou-sa,* de petites bougies odorantes, lui présentaient la dîme des mets de leur table, puis, un vieillard faisait pour tous, à l'idole, de profondes révérences; un autre battait le tam-tam; un troisième brûlait du papier, dont il jetait les cendres dans le fleuve. Ce papier s'appelle papier-sapèque. Ces braves gens s'imaginent que d'aventure, leurs aïeux trépassés pourraient avoir besoin d'argent là-bas, et ils leur envoient des bons qui ne coûtent pas cher.

» Après huit jours de navigation, nous arrivâmes sous les murs de Chao-Couang et nous fûmes un peu surpris d'apercevoir, au mouillage, la barque du P. Perny et de nos confrères du Kouy-Tchéou. Incontinent, nous leur écrivîmes un petit billet au crayon, et depuis ce temps la correspondance ne fut plus interrompue. « Que faites-vous là, mes bons Messieurs, quelles nouvelles ? »

» On répond : 1er jour : « Mauvaises. »

» 2e jour. « Les rebelles viennent. »

» 3e jour. « Ils arrivent, innombrables comme le sable des fleuves ; la ville est en état de siège ; on fait sentinelle sur les remparts. Nos affaires se gâtent, mais

espérons, voici la crue des eaux. De fait, il pleut nuit et jour, le fleuve se rue à travers les campagnes, et étend ses bras immenses partout où les montagnes n'étreignent pas son cours. »

» 4e jour. « Les rebelles sont à trois lieues; on parle de guerre, de batailles. Ils ne sont plus qu'à une lieue, voyez plutôt les invincibles armées mandarines traverser le fleuve ! »

» Nous étions, en effet, témoins de ce lamentable spectacle, toujours par les fentes de notre barque. Les gens de la campagne rentraient dans la ville et des marchands, volés et pillés, qui revenaient du camp des rebelles, répandaient des bruits sinistres. Les soldats passaient l'eau sur les barques des pêcheurs et le mandarin militaire, porté dans sa chaise, n'avait point la mine d'un conquérant et ne promettait point la victoire. Est-ce qu'un chef de guerre, je vous le demande, doit marcher ainsi, en chaise, à la suite de ses troupes ? Il doit les précéder, les animer à combattre et payer de sa personne ; mais non, ici, il se met à la queue, pour deux raisons : arrêter les fuyards et fuir lui-même plus sûrement !

» Cependant nos gens disaient : « Ils vont nous ouvrir la marche, puis nous passerons dans la trouée de ces braves ». Le P. Perny ne pensait pas de même ; il nous écrit le 8e jour : bataille ; le 9 : défaite des mandarins. Notre retour à Canton paraissait imminent. C'était l'avis de nos gens. Notre barque faisait eau de toutes parts.

» Nous tînmes donc conseil au fond de notre cage,

et le P. Larcher, homme sage et profond, prit le premier la parole : « Manifestement, Messieurs, le coup me paraît manqué ; notre viatique va à déclin, il n'est pas possible de tenir plus longtemps ce poste insalubre, d'autant que, comme vous voyez, l'eau nous envahit et dégoutte partout. Toutefois, si d'aventure nos gens veulent se charger de ma personne, je suis résolu de me frayer une route à travers le Kiang-Si. — Bravo, P. Larcher, bravo ! Ventre de biche ! vous êtes héroïque ! »

» Puis je pris la parole : « Imaginez, Messieurs, que j'ai en tête un projet, semblablement digne de vous ; je pense me jeter dans la nacelle d'un pêcheur et traverser, à la faveur de la nuit, le camp même des rebelles. »

» — Bravo ! P. Chicard, vous parlez comme César, mais la barque qui vous portera, vous et votre fortune, sera fort aventurée. » Le P. Durand, bien inspiré et se frisant la barbe : « Je ne pense pas, Messieurs, (sans gêner votre libre arbitre), que vous puissiez exposer ainsi vos illustres personnes ; puisque le destin veut ainsi, qu'au début de notre carrière, nous trouvions, dès là, des obstacles insurmontables, il nous faut céder ; les rebelles sont à deux pas d'ici, il y aura gloire pour nous à opérer devant eux une retraite honorable : j'opine donc pour le retour. — Victoire ! P. Durand, vous raisonnez comme un livre. Mais voici la nuit, dormons : la nuit porte conseil. »

» Nous allions donc nous livrer au sommeil, quand une barque, montée par deux hommes, aborde la

nôtre ; l'un deux, portant une lanterne, nous appelle en langue latine. Le P. Perny nous invite à passer à son bord la fête du lendemain ! Nos bons confrères avaient avec eux tout ce qui était nécessaire pour dire la messe, et nous eûmes le plaisir de célébrer ensemble la fête de la Pentecôte. Qu'il était beau de voir notre petite compagnie de missionnaires vaquer à la prière, sur cette barque païenne, de même que les apôtres au Cénacle et vous, mes chers parents et bons amis, dans nos belles églises de France !

» Les païens de la barque regardaient par les fentes nos divines cérémonies, qu'ils ne comprenaient pas, et disaient ensuite : « C'est beau, tout de même ! » Voilà les joies et les plaisirs que, de temps en temps, le Seigneur donne aux siens.

» Nous parlâmes à table des nouvelles du jour ; elles étaient peu satisfaisantes. Le fleuve roulait les cadavres des vaincus, les rebelles assiégeaient la route : nous décidâmes le retour, serrâmes la main à nos chers confrères et, rentrés sur notre barque, reprîmes incontinent le chemin de Canton.

» En moins de six jours nous revoyons Canton, puis Hong-Kong. Ce fut là notre première expédition ; nous étions désormais de vieux missionnaires, nous avions fait campagne. »

CHAPITRE III

Seconde tentative. — Un capitaine français. — *Afraiche ! petite brise, afraiche !* — Comment le chevalier empêche le capitaine de couper le cou au pilote. — Arrivée à Nimpo chez les Lazaristes. — Mgr Delaplace. — Le chevalier s'avance à cinquante lieues sur le fleuve — Il est l'objet de l'attention publique. — Coup manqué. — Retour à Nimpo.

« C'est à Canton que je vis le P. Bisch : il était venu, de son île de Haïnan, saluer son vicaire apostolique, et hélas ! recevoir aussi le dernier soupir de son intrépide ami, M. Fontaine. Il ne pensait pas sans doute le suivre de si près !

» Après quelques jours de repos à Hong-Kong, nous parlâmes de départ, et le P. Libois, traçant du doigt, sur la carte, un interminable circuit : « Voilà, dit-il, votre route. » Nos confrères des pays persécutés de l'Annam nous conduisirent à bord d'un navire siamois qui faisait voile vers Nimpo ; cette fois, les adieux furent définitifs, nous ne devions plus nous revoir.

» Nous voilà donc rentrés dans la vaste mer, mes chers amis, mais nous étions façonnés, désormais, au mouvement des flots. Les premiers jours de navigation furent joyeux et paisibles. Notre capitaine était Français. Comme il devait sa place aux missionnaires de Siam, il était plein de bons égards pour nous. « Mes-

sieurs, disait-il, je voudrais toujours vous avoir à ma table, votre présence me rassure et me réjouit ; la navigation ne sera pas longue en votre compagnie. »

» Une tente, dressée sur le gaillard d'arrière, nous protégeait contre les rayons du soleil; la table n'était jamais desservie, et le capitaine, rallumant sans cesse son interminable pipe, s'écriait : « Mousse, apporte la liqueur ! le sapa ! monte l'absinthe ! Messieurs, ne vous gênez pas, je vous prie; voilà des eaux-de-vie, des cigares de Manille, du tabac de Siam. Prenons-nous une petite tasse ? — Elle est prise, capitaine, prise, trois fois prise, la petite et la grande tasse ! »

» — Vie de touriste ! disait le P. Durand. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ! » reprenait sentencieusement notre P. Larcher.

» Puis le capitaine, relevant sur son front bruni un chapeau de guérilla, s'écrie : « *Afraîche*, petite brise ! Le vent est trop bon, messieurs : afraîche, petite brise ! C'est dommage, messieurs, la navigation ne sera pas longue. » Il m'avait offert une place dans sa chambre à coucher; nous vivions en amis ; c'était un charmant capitaine.

» Nous approchions des îles qui avoisinent la rivière de Nimpo, et les marchands chinois conseillaient d'y entrer. Nous y pénétrâmes, en effet, dans la soirée, à la faveur du vent et pensâmes les traverser rapidement. Mais la scène changea bientôt. Au milieu de ces récifs, la brise soudain nous manqua et des barques de pirates, qui rôdaient à l'horizon, nous inspirèrent de la terreur.

» Un des marins les plus audacieux de ce temps, Jérôme, était à bord ; il charge les pièces et les fusils en cas d'attaque, établit sur les sabords les gueules béantes des canons et dit : « Venez maintenant ! »

» La nuit ne tarda pas à augmenter les périls de notre position ; un orage s'amoncela sur nos têtes et des éclairs fréquents sillonnaient l'empire des mers. C'est en vain que nous annonçâmes notre approche à coups de canon ; nul pirate ne s'était présenté, et un pêcheur que nous avions à bord, encore qu'il se dit expert, n'était pas à même de guider notre navire.

» Cependant l'orage se déclare ; la nuit devient sombre et plus de cent hommes, courbés sur les bords, contemplent avec effroi le calme sinistre des eaux. Le navire ne gouverne plus et la sonde répond : pas de fond ! Le courant nous entraine vers des récifs ; que devenir ?

» Le capitaine ne se possède plus ; c'est en vain qu'il interroge son pêcheur ; le pauvre homme ne comprend personne et personne ne le comprend. Le capitaine alors s'écrie : « Mousse, monte mon sabre ! Je tranche la tête à ce pilote ! Voyez, messieurs ; pensez-vous que ce soit agréable de perdre une propriété de ce genre ? Et cet être-là, qui se dit pilote, et nous fait jeter sur ces écueils ! Oh ! je vais lui trancher la tête ! » Et Jérôme disait : « Moi, je le f..... à la mer ! »

» Alors je pris la parole : « Capitaine Jérôme, vous avez assez offensé Dieu aujourd'hui ; laissez cet homme ; si nous sombrons, ne l'attribuez qu'à vos péchés. » Je les connaissais assez pour parler ainsi.

» Soudain le vent repique un peu et l'espérance renaît dans les cœurs. Le capitaine, prenant une autre face : « Jérôme, appelez le pilote; cet homme est du pays, et peut nous donner de bons renseignements. Puis : Afraîche, petite brise! » Je ne pus m'empêcher de rire.

» Nous profitâmes du vent pour rétrograder un peu et mouillâmes les ancres par un fond de 25 brasses. L'orage se calma peu à peu et le capitaine, passant la main sur son front rêveur : « Bah ! dit-il, à chaque jour suffit sa peine ! Soupons, messieurs, nous verrons demain. Commençons toujours par ce qu'il y a de meilleur. »

» Le lendemain, nous entrâmes doucement dans la rivière de Nimpo. Le navire vint encore échouer sur un banc de sable. Mais la marée devait le remettre à flot, il n'y avait plus de péril à craindre. Nous descendîmes à Nimpo sur une petite barque et le lendemain, l'intrépide Jérôme entrait dans la rade, au bruit des canons. « Mon navire arrive, s'écrie le capitaine Campa, entendez-vous ? Jérôme tire le canon, il est content ! »

» On nous avait adressés à la maison des Pères Lazaristes. Nous y fûmes reçus avec la plus franche cordialité. Ces messieurs et nos missionnaires ont toujours été en une parfaite union de cœur.

» A cette époque, on ne se croyait pas en sûreté à Nimpo ; il n'était question que d'un coup de main terrible que les Chinois méditaient. Il est sûr que nous ne sortîmes pas une fois, qu'on ne criât après nous : « A mort les Européens ! » Les Chinois étaient enorgueillis

par les succès du Peï-ho, et s'il n'y avait eu dans la rivière des navires européens pour les tenir en respect, il serait arrivé quelque catastrophe, comme à Changhaï, où ils tuèrent une dizaine d'Européens, blessèrent un ministre protestant et pillèrent les temples. Par une visible protection du Ciel, on nous écrivit à ce même temps, que les églises catholiques avaient été épargnées. Heureusement que ces bruits et ces cris s'en vont souvent en fumée; autrement il faudrait toujours monter la garde à sa porte, comme nous fîmes une fois; c'était Mgr Delplace qui faisait sentinelle.

» A ce propos, je ne me rappelle rien avec tant de plaisir que cette douce et forte amitié que j'eus l'honneur de lier avec cet aimable prélat. Mgr Delaplace, de retour de mission, se trouvait alors à Nimpo. Cet excellent évêque me témoignait toutes manières de bonnes grâces; il aimait mon caractère, ma mission, et venait souvent à ma chambre où, me trouvant sur ma natte, assis à la chinoise et occupé à apprendre quelques caractères, il disait : « Quel type de missionnaire que ce P. Chicard ! Oh ! vous êtes bien envoyé au Yun-Nan ! »

» Nous fumions ensemble, et je portais son tabac, dans cette tant illustre blague que je tiens de mon bon cousin Gustave. En route, où je changeai plusieurs fois de nom, je pris celui de Mgr Delaplace, Sin-tien, sin (nom) tien (champ). C'est sous ce vocable que je suis généralement connu en cinq ou six provinces.

» Malgré les grandes chaleurs qui sévissaient alors,

nous parlions de départ, et, conformément aux instructions du P. Libois, qui avait déterminé qu'en cas de séparation je partirais seul, je fis mes adieux et commençai à naviguer dans les magnifiques canaux de Tche-Kiang. Mon expédition ne fut pas longue; je n'entrai guère qu'à quarante lieues dans la province. Cependant, s'il y a du plaisir à se montrer, j'en jouis amplement.

» Je devais traverser en chaise la ville de Hu-iao et je revêtis des habits conformes à la position avantageuse que je devais tenir dans la société. Ma robe effaçait la blancheur de la neige; mes bas blancs étaient rattachés aux genoux par des jarretières de soie, et mes longs cheveux venaient d'être fraîchement tressés.

» Je traversai la ville sur les épaules de deux hommes robustes. A la porte d'un bureau, où je fis inscrire mon nom, je reçus de nombreuses visites. En vain j'agite mon éventail et essaie de cacher un peu ma figure, je dus me faire une raison et me dire : « Après tout, laisse-les regarder, tu représentes assez bien ! »

» En un moment, la foule s'assemble, on fait queue pour voir cet étranger; les marchands abandonnent leurs boutiques, les enfants se pressent autour de ma chaise et les vendeuses de fruits accourent aussi sur leurs petits pieds, pour jouir d'un spectacle nouveau. Cependant, je garde mon sérieux et tire du grand. Ces visites m'auront sans doute été fatales.

» En trois jours, j'arrive aux portes de Pa-koua, où je devais changer de barque; j'envoie un de mes gens m'en louer une. Nous allions entrer dans le grand fleuve.

Pendant ce temps, caché dans mon moustiquaire, j'attends leur retour avec impatience, d'autant que mon gîte n'était pas sûr. Les marins et les marchands des autres barques, bondissant sur la mienne, s'écriaient d'une voix de tonnerre : « Qui êtes-vous? où allez-vous? » Et un de mes gens répondait d'une voix tremblante : « Un honnête marchand qui s'en va commercer au Kiang-Si... » Enfin, mon second courrier arrive et, sans me dire un mot, jette l'épouvante dans le cœur du batelier et le fait ramer en diligence vers Nimpo.

» Alors, je sors de mon trou, et m'écrie : « Ah çà! ventre de biche ! Vous jouez-vous de moi ? Quoi ! nous rebroussons chemin ! Qu'y a-t-il ? »

» Un des miens, pâle d'effroi : « Silence, fuyons vite, nous ne sommes pas en sûreté ; peine de mort est portée contre celui qui vous recevra à son bord et la vie même de ce batelier est aventurée... » Et moi : « Allons ! vous me dites là des chinoiseries ! mais... arrêtez, descendons à terre et gagnons une barque; entrons dans le grand fleuve à la faveur des ténèbres et nous sommes hors de portée. »

» Cœur effrayé n'a point d'oreilles. Je rentrai donc dans mon moustiquaire, et gardai un morne silence. Ma seconde expédition était manquée! Il paraît qu'on aurait notifié de Hu-iao ma présence à Pa-koua ; le passage me fut refusé pour de simples soupçons dans cinq bureaux. Il fallut repartir. Je revis encore Hu-iao et montai une barque qui devait me ramener à Nimpo.

» La deuxième croisade n'avait pas réussi; c'était à recommencer. »

CHAPITRE IV

Troisième tentative. — Les moustiques. — Merveilleuse habileté de Godefroy. — Arrivée chez un vieux chrétien. — Chez les Lazaristes du Kiang-Si. — Un gentilhomme chinois. — Vie et scène de cabarets. — Les brouetteurs. — Comment Fan-Kuen s'illuminait à force de libations. — Où Singa harangue la foule et sauve le chevalier. — Cent dix lieues dans les montagnes. — Fièvre et souffrances. — Comment Godefroy se regaillardissait en chantant. — Grande terreur. — Un mandarin à bord. — Le chevalier s'esquive. — Arrivée au Sut-Chuen.

« Nous repartîmes ensemble, mes confrères et moi, mais l'alarme était jetée sur notre route, nous dûmes choisir un autre chemin. Nuit et jour enfermés dans le moustiquaire, personne ne soupçonna notre présence. et après huit jours de navigation, nous entrâmes dans le grand fleuve. C'est là qu'il serait à propos de parler des épreuves de cette vie de barque, qu'on ne remarque pas dans les premiers élans du zèle apostolique, mais qui sont étranges. En ces temps de chaleur, les moustiques nous écorchaient tout vifs, et nous perdions notre substance à suer dans l'ombre du hamac.

» Mais vous direz : « Au moins, quelles belles méditations vous deviez faire! » Effectivement, je réalisais

quatre chapelets chaque jour et une longue oraison que je retouchais le soir. Mais c'est à peine suffisant pour tenir tête aux épreuves et obtenir un grain de patience. Quelle résignation ne faut-il pas, à un homme qui n'en a point, pour garder la natte pendant plusieurs mois? Sur ce point les Chinois sont d'une admirable résignation. Trouvions-nous une rade, les bateliers s'amusaient avec les amis à jouer des sapèques; d'autres fumaient l'opium.

» Cependant les marins chinois sont obligés, pour remonter les fleuves, de faire des travaux inouïs. Ici, les flots frémissent sur des rochers et bondissent comme sur des écluses; ailleurs, il s'est formé des entonnoirs dangereux aux nautoniers, ou bien le fleuve est gros; parfois les eaux sont basses, et les barques s'en vont échouer sur le sable et s'avarier sur les récifs. Alors les marins sautent dans le fleuve, les uns tirent les barques, d'autres les poussent et quelquefois les portent sur leurs épaules. Quand les eaux sont fortes, on ne peut pas tenir tête au courant et l'on vous répond dans la soirée: « Aujourd'hui, nous avons gagné une lieue! » Le missionnaire, pendant ce temps, se lamente sous ses rideaux.

» A cette époque, nous avions à bord une femme qui aurait pu nous faire un mauvais parti. Nous nous affichions partout comme Chinois, mais elle soupçonnait cependant quelque chose, appelant partout le monde pour nous voir; puis, les prenant à part, et d'un air mystérieux, elle mesurait avec son doigt, puis avec un empan, la taille de notre nez; je crois qu'elle en vint à

le toiser avec une coudée. Cela vaut bien la fable de la femme et du secret.

» Un jour, elle attira de grands garçons qui me firent pitié; l'un d'eux avait déjà une idée du physique avantageux de mes confrères et brûlait du désir de m'entrevoir. Je déjouai longtemps ses manœuvres, mais enfin sa persévérance me toucha. Il revint par plus de cinq fois, pour avoir l'honneur de prendre connaissance de ma physionomie; enfin, entr'ouvrant mon rideau, je voulus le récompenser : « Apporte du feu pour allumer ma pipe, jeune homme ! » Il s'empresse aussitôt, et, m'administrant la flamme, il me dévorait des yeux.

» Après un mois de navigation, nous mîmes pied à terre dans la chrétienté de Che-léang. De quelle paix ne jouissions-nous pas dans cette fidèle tribu, isolée au milieu des montagnes ?

» Tous les jours nous allions prendre notre récréation dans la vallée, et un vieux chrétien, qui voyait trois générations fleurir autour de lui, nous conduisait vers ses champs et ses arbres fruitiers. Nous méditions au bord des ruisseaux, sous l'ombrage des bambous, et le vieillard, nous montrant du doigt les tombeaux de ses aïeux, jonchés de mousse et de lierre : « Mais ils étaient chrétiens ! disait-il ; il y a déjà plusieurs générations que nous adorons le Maître du ciel ! » Puis, se tournant vers les montagnes : « C'est en celles-ci que je me cachai, lors de l'invasion des rebelles. Mes enfants, leurs femmes et leurs fils s'étaient réfugiés dans la ville ; pour moi, je surveillais, du haut de ces cîmes, les ravages des bandits aux Longs-Poils. —

Hélas ! ajoutait-il, ils ont tout pillé, tout brûlé... Le temple du Maître du ciel seul est demeuré debout, mais ils ont volé les saints ornements ! »

» Il en restait cependant encore un, avec quelque peu de vin pour le sacrifice et nous célébrions la Sainte Messe tous les jours. Chaque soir, ces bons chrétiens se rassemblaient pour la prière et venaient nous présenter leurs salutations. Les enfants surtout nous faisaient des génuflexions à l'infini.

» Je fus plus d'une fois ému jusqu'aux larmes de la piété de ces fidèles. Le vieillard, décoré d'une longue barbe blanche, commençait le chant de la prière, et les hommes l'accompagnaient ; puis les femmes et les vierges reprenaient avec des voix angéliques. « Qu'en pensez-vous ? disais-je à mes confrères. Si c'est ainsi qu'on prie au Yun-Nan, j'y gagnerai la componction ; ces bonnes gens m'ont touché le cœur. »

» Puis, je pensais à vous, mes chers parents et bons amis ; vous eussiez été ravis comme moi, car votre cœur est meilleur et plus tendre. Les louanges de Dieu sont admirables dans toutes les langues et elles sont surtout ravissantes dans la chinoise. Mes bons parents, si touchés aux saintes veillées de Notre-Dame des Victoires, possible, auraient pleuré d'ouïr cette chrétienté chanter comme une vierge d'Israël.

» Nous nous reposâmes une dizaine de jours, puis nous nous séparâmes, sur les avis des vieillards, pour traverser une ville populeuse, située à quinze lieues environ sur les frontières du Kiang-Si. Mes confrères prirent les devants et, deux jours après, un jeune

paysan des alentours et moi, nous nous acheminâmes vers les confins du Tche-Kiang.

» La ville était pleine de soldats et les rues encombrées par cette milice paresseuse. Ah ! s'ils y eussent regardé de près, ils auraient bien pu soupçonner quelque diable d'Europe ! Je rencontrai même le mandarin, précédé de ses licteurs ; et je le fixai audacieusement. Il ne parut pas m'aviser, le renard ! mais il fallut cependant se mettre à quartier, car s'il m'eût reconnu, mon affaire était claire ! Je rejoignis mes confrères en une chrétienté où ils m'attendaient, et nous recommençâmes à naviguer.

»De la patience ! mes amis, et nous viendrons à bout de tout. Nous traversâmes encore maintes douanes, subissant diverses vexations, mais rien ne me pesait tant sur le cœur que la couardise de nos courriers. Ces jeunes gens, tourmentés par d'incessantes terreurs, nous voulaient retenir nuit et jour sous clef. Enfin, fatigués de cette réclusion, nous descendîmes à terre et louâmes cinq brouettes. Les hommes de trait s'étaient passé sur le cou une lisière, prise semblablement aux bras du véhicule. Nos effets furent placés d'un côté ; libre aux voyageurs de s'installer de l'autre. Notre caravane était composée d'une douzaine d'hommes. Les brouettes gémissaient sur leurs essieux de bois et la terre cédait sous nos pas. Le temps était serein, la route assez plane ; jamais plus paisible pèlerinage.

» Nous avions revêtu l'habit court de voyage. P. Durand portait une jaquette blanche, et moi, un pourpoint bleu. Nous étions en tête, ouvrant la marche à

travers les rizières et les broussailles. P. Larcher suivait, méditant sur son carrosse. C'est en cet ordre que nous arrivâmes chez les Pères Lazaristes du Kiang-Si.

» Ces messieurs nous reçurent comme on reçoit des frères ; on nous apporta de l'eau pour laver nos pieds poudreux, du linge blanc pour essuyer la sueur de nos fronts... O surprise ! un pain de froment cuit sous la cendre ! Un quartier de chevreau nous est présenté, comme aux hôtes des patriarches, et même une bouteille d'un bon vieux vin français avait été réservée tout exprès pour nous. Puis, ces bons Pères nous disaient : « Oh ! vous voilà ! nous vous attendions depuis si longtemps ! sans doute, vous nous apportez des nouvelles d'Europe ; notre France, comment se porte-t-elle ? Parlez-nous de la patrie ! » Et nous parlions de la patrie ; et moi je pensais à vous, mes chers parents et bons amis.

» Il fallut bientôt songer à pousser en avant, et après trente lieues, franchies sur des barques, nous gagnâmes le logis d'un vieux châtelain chrétien, de doux souvenir.

» Ce brave seigneur, d'une taille avantageuse, ayant la tresse de ses cheveux blancs aussi bien nourrie que celle des jeunes gens, avait fait construire une chapelle dans sa maison, et l'autel était sculpté avec soin. Il réservait aussi trois chambres pour les missionnaires, quand ils font leur visite par ici. Il avait près de lui ses deux fils. Ces gentilshommes, d'une vigueur remarquable, étaient mandarins et en portaient les insignes ;

ils avaient gagné ce titre par leur habileté à confectionner les arcs.

» L'un d'eux nous en tendit un, de la dimension de ce tant fameux, que le roi des Scythes bandait autrefois, devant les messagers d'un monarque persan, les défiant de l'armer. Ces arcs, fabriqués avec la corne des buffles, sont remarquables ; il y en avait de pendus, avec des flèches et des carquois, dans le logis de ce gentilhomme, comme autrefois des piques, des lances et des hallebardes, dans la salle d'armes des chevaliers.

» Le dimanche que le seigneur Yao trouva moyen de nous faire passer chez lui, pour y célébrer la messe devant sa famille, fut grandement fêté ; et dans la soirée, le vieux châtelain, d'une voix rauque et centenaire, entonna le Chemin de la croix, honneur qu'il ne cède à personne. Les mandarins, avec leurs femmes et leurs filles, étaient là, et ces dames chantaient avec un ravissant accord ; on eût dit des instruments harmonieux se mêlant à la brise des bois. Je fus encore ravi dans les parages du premier ciel, cette fois-ci ; mais bientôt, nous ne trouverons plus de chrétiens sur notre route ; je vais m'endurcir.

» Les chemins étaient pleins de boue ; nous n'hésitâmes pas cependant à partir. Un païen, qui m'avait été donné pour courrier et qui devait m'accompagner jusqu'au Sut-Chuen, tomba malade. Cet homme représentait avantageusement et aurait pu me rendre des services en route ; il commençait déjà à soigner mon éducation et à m'apprendre les caractères chinois, avec

une bonhomie peu païenne, quand il dut me quitter.

» Nous nous dirigeâmes, avec le reste de nos courriers et nos six brouetteurs, vers Lin-kiang-fou, où nous devions définitivement nous séparer. Ce ne fut pas sans peine. Nos jeunes gens nous suscitaient mille embarras, jusqu'à ce que, relevant ma moustache et d'une voix de maître, je leur imposai silence : « Toi, dis-je, tu partiras demain. P. Durand, je vous donne le courrier qui me reste, prenez les devants. Vous, P. Larcher, vous suivrez le confrère de près, mais par une autre route. Pour ce qui me concerne, soyez sans inquiétude; en quelque lieu que je frappe la terre, j'en ferai sortir des guides! Je vais mettre ordre à mes affaires et m'élancer sur vos traces. »

» Mes confrères adoptèrent ces plans, que nous discutâmes du reste ensemble. Nous nous partageâmes les brouetteurs, fîmes les adieux; mes confrères partirent, et moi quelques jours après. Je me pourvus pendant ce temps de deux honnêtes laboureurs chrétiens, et, m'asseyant sur mon carrosse, je donnai incontinent le signal du départ. J'avais à peu près une route de quatre-vingts lieues devant moi, avant d'entrer à Siang-tan, où j'avais le dessein de reprendre les barques, d'autant qu'il n'y a plus de chemin par terre jusqu'à la ville de Chan-taï, dans le Fou-Lan.

» Mon brouetteur était intrépide. Malgré la pluie et les mauvais chemins, nous dévorions tous les jours dix lieues et parfois plus ; marche forcée, surtout quand on pense aux routes de la Chine ! Tout ce que vous pouvez imaginer de plus cahoteux, de plus bour-

beux. La traverse de nos pays serait, près de la route que nous suivions, une promenade délicieuse. Tout le jour sous la pluie, et les pieds dans la boue, nous nous levions matin et nous allions coucher, le soir, bien loin, dans quelque hangar, du côté des bois et des collines; et le lendemain, c'était à recommencer.

» Oh ! ma vie de cabaret offre des attraits non pareils. La pluie, le soleil et le vent sont devenus mon partage; ma blouse bleue, ma large moresque et un vaste chapeau de paille, avec cela un air un peu dur, qu'on recueille nécessairement dans de si longues marches, me rendent redoutable. Ma mine, dans les hôtelleries, ne rassure personne. Arrivés à la porte du cabaret, mes gens déposent leurs brouettes. L'un de mes courriers, Tsan-kuen, époussetant l'immense chaudière, se met à faire la cuisine. Fan-kuen me tient compagnie, charge et allume ma pipe, tandis que mon troisième courrier, qui est païen, me regarde avec compassion et me dit : « Les jambes vous font-elles mal? — Non, pas encore. — Oh ! tant mieux ! » Puis il ajoute un mot qu'il a appris des chrétiens : « C'est une protection du Maître du Ciel ! » ou encore : « Voyez ce temps, il est magnifique ! et ce climat ! » ou bien : « Il tombe de l'eau, *Colécu !* miséricorde ! »

» C'est un homme impayable, qui, le soir, après une journée de marche, avec sa brouette au cou, ne pouvait encore demeurer tranquille dans sa peau, s'en allait par l'auberge, s'occupant de tout, accostant tout le monde, cherchait des planches pour dresser nos lits et fendait du bois pour la bourgeoise.

» Cependant le repas s'apprête, on étale sur la table, deux plats de légumes fumants et l'indispensable farine de pois, puis du vin chauffé qu'on prendrait sans peine pour une médecine. Oh ! mes gens en font leurs délices et par intervalles, je vois mon petit bonhomme de Fankuen qui s'illumine. Les effets de cette liqueur sont prodigieux, et il s'écrie, d'un ton de campagnard, en relevant son chapeau de carnaval : « Aujourd'hui il faut faire dix lieues ; arrivés à tel endroit, nous boirons du vin. *Je le tire du mien !* — Tais-toi, farceur, c'est du mien que tu veux dire ! »

» Les restes du repas nous sont disputés par trois porcs, quatre chiens et tout le poulailler. Ces animaux domestiques, en Chine, ont carte blanche pour errer dans le hangar. Puis, on se jette pour dormir sur des planches, des treillis, de la paille, des nattes, partout, près du potager, aux embouchures des portes, ou bien on risque de se casser le cou en montant se hucher au grenier.

» Si parfois vous pénétrez dans le sanctuaire d'une chambre, vous n'êtes pas maître ici ; le vent y siffle, l'eau s'y infiltre de tout côté, les poules vous y précèdent, et l'on s'étend là, avec cinq ou six manants, l'un aux pieds, l'autre à la tête, caché de son mieux sous une couverture séculaire qui a enveloppé plus de dix générations de brouetteurs.

» C'est au lit qu'on tire les plans du lendemain ; il s'agit d'une marche inouïe, on se lèvera au premier chant du coq. Oh ! c'est à l'heure fixe ! le coq est là, près de vous. Les étoiles ne sont pas encore disparues que

l'oiseau vigilant vous crie : « En route ! » On part.

» En cinq jours, nous arrivâmes au bord d'un fleuve qui pouvait nous conduire à Sian-tan. Le P. Durand s'y était embarqué le matin. Des brouetteurs, qu'il avait congédiés, prirent à part mon païen et l'engagèrent à revenir avec eux ; nous entrâmes au cabaret pour régler cette affaire. Mon brouetteur, qui avait la voix aussi forte que le cou, se mit à crier comme un sourd, mes gens aussi, et moi comme eux. Le *public-house* était plein comme un œuf, c'était marché; je cause une admiration générale. Crotté jusqu'au dos, comme un chasseur des Ardennes, je circule, en fumant ma pipe, pour éviter les inspections particulières.

» Mon païen, qui me croit conciliant et ne me regarde pas comme un homme vulgaire, s'approche de temps en temps pour me parler à l'oreille, en jouant la pantomime; je lui laisse croire que j'entends son patois; je comprenais en effet qu'il me disait : « Je vais retourner. » Puis un maître de barque, me tirant par le bras, m'invite à monter à son bord, et un gamin veut absolument me vendre des oranges. Heureusement je dus avoir dans le maître-d'hôtel un protecteur puissant ; l'affaire est portée à son tribunal.

» C'était un gros gaillard, type du pâtissier. Haussant la tête et me jetant un regard de protection, il rétablit l'ordre et décida le procès. Mon païen retournera avec ses camarades et je reprendrai les barques jusqu'à Sian-tan. Mais de bons amis ne pouvaient se quitter ainsi; il fallut payer du vin et même traiter les cochers du P. Durand, et nous voilà à boire ! et les gens qui

passaient dans la rue devaient dire : « Voilà un cadet qui est joliment à la tête de ses affaires ! »

» Qu'en pensez-vous, ma chère mère ? Hélas ! si vous m'aviez-vu là, vous auriez dit : « Mon fils, mon cher fils, qu'es-tu devenu ? Te voici en compagnie de gens étranges ! — Mais, chère mère, il faut faire le garçon ; pas moyen de s'en tirer autrement. » Et Fan-kuen, illuminé, s'écrie : « *Soan ngoti,* je le tire du mien ! »

» Cependant ces messieurs se chargent de mes effets ; nous descendîmes vers la rade, puis montâmes en barque. Mais, ô Fan-kuen, qu'as-tu fait ? Fan-kuen, tu veux, tôt ou tard, me faire poser le grappin sur l'épaule. Vingt Chinois étaient là, en dix-neuf positions, et Singa, maçon sur le tour, Singa, la main gauche ornée d'une bague et la droite cicatrisée, les jambes nues, haranguait la foule, assis sur son sac de voyage. Tout ce monde naviguait comme moi vers Chan-taï-fou.

» J'entre. Il se fait un mortel silence, et pendant une demi-heure, tous mes campagnards, ébahis, me dévorent des yeux... « O Chicard, si tu sors de là, tu seras bien habile ! mais en sortiras-tu bien Chinois ? Quelle contenance prendre ? quel rôle jouer ?... Fais le Noir-Fainéant, mon cher, il n'y a point de meilleur parti. »

» Prenant incontinent un air héroïque et un ton seigneurial, je dépouille mes habits de voyage, me revêts proprement. Je me gardais bien de dire un mot de trop, je cachais mes armoiries, ne révélant à personne que j'étais un bon chevalier français, de haut sang et noblesse. Au XII^e^ siècle on aurait dit : « C'est

un paladin qui s'en va en Terre Sainte ou, d'aventure, à Saint-Jacques en Galice; il a fait un vœu ! »

» On lève l'ancre, et moi je garde toujours ma mine superbe et impassible : « Quel est cet homme ? demanda Singa, le type du maçon sur le tour; et tout le monde est attentif : — Il ne parle pas ! C'est son caractère, répond un des miens. En route, à la maison, c'est toujours même silence et taciturnité. — C'est dommage ! reprend un autre, il a l'air d'un fort brave homme. »

» Ce fut avec bien de la peine qu'après six jours de marche, nous pûmes entrer, la nuit, dans la rade de Siang-tan. Les barques étaient toutes pavoisées des drapeaux des guerriers chinois, et j'eus bien peur de les voir arborer l'étendard sur la mienne, j'aurais pu m'en trouver mal.

» Je fis encore six jours de navigation à travers les douanes et autres tracasseries de la police chinoise; mais Singa, le maçon, au doigt orné d'une bague et à la droite cicatrisée, Singa représentait partout l'assemblée et je n'eus pas la peine de comparaître. Enfin, nous entrons à Chan-taï-fou. Les mâts des barques, semblables aux arbres des forêts, quand la bise d'hiver en a secoué le feuillage, couvraient la ville de leur ombre ; tout le fleuve était jonché de ces nefs marchandes, et il s'élevait de la rade un sourd mugissement. On cerne notre barque, on la pousse, on nous culbute, on crie, on hurle, il pleut des coups de poings et des coups de rames...

» Fan-kuen, mon ami, sortons de là ; ces gens vont faire tomber le feu du ciel ! Nous allâmes passer la

nuit chez un chrétien, connu de mes gens. Il me fit une réception, que j'estime du goût de saint François d'Assise. « Quand partirez-vous, me dit-il, du premier abord ? Et moi, voyant ce ton. — Le plus tôt sera le meilleur ; si je pouvais te quitter ce soir, je le ferais, mais ce sera demain pour le sûr. — Alors, c'est bien ! entrez, dit-il. »

» C'était une pauvre brebis égarée. La nuit que je passai chez lui, j'eus la fièvre pour la seconde fois, mais, soignée et accompagnée d'une sueur abondante ; elle se dissipa pendant le sommeil, et le lendemain, au premier jour, secouant la poussière de mes sandales, j'entrai hardiment dans les monts du Fou-Lan.

» C'était une route de cent dix lieues, et des plus pénibles ; tout le monde m'assurait un pèlerinage d'un mois, mais ils ne savaient pas que je suis Français et me nomme Chicard! Nous dévorions la terre. Les montagnes fuient derrière nous et semblent renaître sous nos pas ; tout est monts et vaux. C'est en vain que le voyageur, haletant dans le ravin, espère la plaine. Sur les sommets des montagnes, les abîmes s'ouvrent à ses pieds et, au fond des vallées, les âpres flancs des montagnes se dressent encore devant lui, comme des géants pour l'effrayer. L'effrayer !... Qu'en pense le féal cousin Jehan, vicaire à Châtellerault ? C'est bien nous qu'on épouvante ainsi!...

» Non, non, vive Dieu ! Le diable en personne sortirait de l'enfer, disait un paladin, qu'il trouverait des chevaliers pour le combattre. Témoin Pépin-le-Brief qui faillit bien en délivrer l'humain lignage, dans un

combat singulier qu'il eut avec lui, comme chacun sait. Moi, je suis de son avis.

» Et puis, mes chères sœurs Justine et Églantine, quels vivres pensez-vous qu'on trouve sous les hangars et les huttes de ces montagnards ? Un peu de farine de pois et du gros riz, quelques herbes, voilà tout ; encore est-il que tous les trois jours je faisais la diète, la fièvre tierce me saisissant à heure fixe, avec la plus admirable précision.

» Cependant je criais toujours à mes gens : « En avant, mes amis, c'est au Yun-Nan que je me repose ! » Ils étaient contents ; je leur payai, à Chan-taï-fou, une paire de souliers ferrés et un chapeau de Mi-Carême. Voulez-vous être bien servi, soyez généreux envers les gens de votre maison ; est-ce vrai, mon brave père ?

» J'éprouvai, à vrai dire, des fatigues non pareilles.

» Souvent, gravissant la montagne, je m'arrêtais un instant et, passant la main sur mon front bruni, j'allais me jetter à l'ombre d'un genévrier, comme un prophète de la vieille alliance, et y attendre la mort. Point de pain pour réparer les forces ! point de vin pour réjouir le cœur, ni même un rayon de miel sauvage dans le tronc d'un vieil arbre, pour illuminer mes yeux !

» Alors je pensais à Dieu, mes bien chers parents, et à vous aussi : cela me faisait du bien. Je récitais sur mes doigts quelques *Ave Maria ;* puis, je confiais à l'écho de la montagne les plus doux souvenirs de notre chaumière, ces chansons que je faisais autrefois, pour le jour de vos fêtes, et ce chant d'adieu que je

vous laissai, lors de notre dernière séparation, à la gare de Poitiers. Je répétais :

Air : *Castibelza, l'homme à la carabine.*

I

Près de quitter le ciel qui le vit naître
Pour d'autres cieux,
Au dernier soir, ainsi chantait un prêtre
En ses adieux :
Oui, c'en est fait, Dieu le veut, Dieu m'appelle,
Il faut partir !
A vous la France ! à moi l'Inde infidèle
Et le martyr !
A moi le martyr !

II

Vivez heureux sur la terre de France,
O mes parents !
Dieu, couronnant de joie et d'espérance
Vos cheveux blancs.
Moi, pour son nom, sur un lointain rivage
J'irai mourir !
A vous la paix ! à moi les jours d'orage
Et le martyr !
A moi le martyr !

III

Adieu, mes sœurs, adieu, frères que j'aime,
Voici le jour !
De mon départ sonne l'heure suprême,
Plus de retour !
Mais nous saurons nous retrouver encore
Au saint autel,
Et dans ce jour sans déclin, sans aurore,
Qui brille au ciel,
Au revoir au ciel !

» Un jour que je cheminais dans la vallée, en fredonnant un air de chasse du temps de Mgr Henri IV, la complainte du bon Renaud, la prise de François Ier, etc., j'aperçus une caravane qui serpentait péniblement dans les sentiers d'un mont voisin.

» Je n'eus pas de peine à reconnaître l'escorte du P. Larcher ; je m'en réjouis, dans l'espoir de voyager quelque temps avec lui et de deviser ensemble. Le soir, nous nous reposâmes en effet sous le même toit, mais son courrier, homme pusillanime, nous imposait silence ; je pris mon parti, et le lendemain je les laissai derrière moi. Le second jour nous nous revîmes encore, mais le courrier de mon confrère, redoutant la sévérité d'une douane voisine, qu'il désirait passer avant moi, vint me trouver au lit et me pria de rester un peu en arrière : « D'autant, disait-il, que vous n'êtes pas bien, vous avez besoin de vous reposer, et puis, nous voulons marcher vite et gagner du terrain. — Comme tu voudras, répondis-je ; tu me vois au lit, prends les devants, dévore l'espace ; la route s'ouvre à ton gré, cours. Mais je t'avertis que demain nous ne souperons pas ensemble, c'est moi qui donnerai nouvelle, à Tchong-Kin, de ton approche et qui ferai préparer la réception de ton maître. »

» Les jours suivants nous doublâmes de vitesse, les montagnes semblaient s'incliner sous nos pas ; je ne revis plus le P. Larcher, et le treizième jour nous arrivons à la douane de Pao. Grande terreur ! mes gens sont effrayés et Fan-kuen me dit ingénument qu'il ne craindrait pas tant de retourner à Canton : « C'est que,

dit-il, on va nous prendre et nous jouer un mauvais tour ! — Allons Fan-kuen, mon ami, tu me contes encore des chinoiseries ! J'ai vu d'autres douanes, va, je garantis ta peau ! »

» Cette douane était, en effet, des plus rigides, à cause des nombreuses rébellions qui troublent tout l'empire chinois. J'approche : j'avais un front d'airain. Un reste de fièvre me donnait un air dur et inflexible ; un œil exercé aurait pu me prendre pour un rebelle : « Qui va là? s'écrie un douanier. — Nous autres, répond Tsan-kuen. — Où allez-vous ? — A Tchong-Kin, dans la province du Sut-Chuen. — Quel est le nom de ce bourgeois ? — Sin-Tien. — Quel commerce? — Marchand de fer. — Ouvrez cette boîte et ces paquets. On ouvre, on fouille, rien d'Europe, fors ma personne. — Votre feuille de route ? » On l'exhibe, et mes gens reçoivent l'ordre de dépouiller leurs habits de dessus. Ils s'exécutent; mais rien ne témoigne que ce soit de mauvaises gens.

» Pour moi, assis sur un banc à la porte du bureau, je tâche de prendre cette digne attitude d'un homme qui s'étonne qu'on puisse le soupçonner, et je me mets cependant en devoir d'ouvrir les boutons de ma veste ; c'était la dépouille d'une chèvre sauvage, tuée dans les montagnes du Yun-Nan, et d'un travail achevé. Les douaniers me font signe qu'ils ont confiance en moi et me dispensent de cette cérémonie.

» Cependant les officiers pullulent et sont plus occupés de me considérer que d'inspecter mes effets ; je vis bien qu'ils soupçonnaient en moi quelque chose

d'étrange, mais personne n'éleva la voix pour dire : « Voilà un homme d'Europe ! »

» Ils me suivirent dans une hôtellerie, où j'entrai pour manger le riz, me firent même plusieurs questions ; je leur répondis tout ce qui me vint en tête. J'imagine qu'ils n'y comprirent pas grand'chose, mais Dieu leur avait ébloui les yeux ou glacé la langue. Nous disparûmes sans mésaventure.

» Des gens qui avaient assisté aux perquisitions des douaniers nous suivirent assez loin et me disaient, en se mordant les lèvres, comme des hommes qui laissent échapper une proie : « C'est bien vous Sin-Tien, marchand de fer ? — Oui, c'est moi, ventre-saint-Gris ! ne te l'ai-je pas dit suffisamment ? »

» Nous fîmes encore trois jours de marche et entrâmes à Yu-San, une des premières villes du Sut-Chuen. Nous traversâmes une autre douane sans difficulté, et, après avoir régalé mes gens dans un *public-house* un peu confortable, je m'élance, dès ce même soir, dans une nacelle découverte et m'enfuis vers la ville de Pen-choui. J'y passai deux jours.

» Nous ne trouvions pas de barques capables de remonter le grand fleuve, dont le cours est rapide et impétueux. Quelques-unes se présentèrent, le second jour, faisant voile vers Tchong-Kin, elles étaient montées par des soldats et des mandarins ; une pareille compagnie n'était guère de mon goût.

» Je finis par me décider à entrer à bord d'une grande barque, fort hantée à la vérité, toute pleine de marchands et de voyageurs, mais je m'étais appris à

ne pas redouter le petit peuple, et puis, ce n'était pas mon commencement. Vous allez voir que je tombai de Charybde en Scylla, et pensai perdre en un moment tout le fruit de mes exploits.

» Il y avait trois mortelles heures que j'attendais impatiemment le signal du départ, quand arrive enfin le personnage qui se faisait tant désirer. C'était justement un officier chinois, de cette race qui juge les missionnaires et les renvoie à Canton, sous la conduite de quatre satellites. Dix soldats en haillons, armés de lances rouillées, de sabres et de coutelas, formaient sa garde et marchaient devant lui. Il entre ; on lève l'ancre, les marins se courbent sur les rames, et nous remontons péniblement le fleuve.

» Cependant mes deux garçons, Fan-kuen et Tsan-kuen, sont plus morts que vifs ; ils me pressent les côtes dans un coin, ils voudraient m'engloutir sous terre, m'envoyer à fond de cale, les pauvres gens ! et leur sang se glaçait dans leurs veines. Pour ne pas me faire taxer d'imprudence, j'eus la faiblesse, contrairement à mes habitudes, de me voiler la figure avec mon mouchoir. La nuit vint bientôt nous tranquilliser, mais je redoutais un lendemain fatal.

» Il y avait à bord un homme, à mauvaise mine, qui m'avait tout aussitôt inspiré des soupçons; il me fixait sans cesse, m'examinait en tous sens. Persuadé qu'il a enfin découvert le défaut de la cuirasse, il s'écrie : « Voici un Européen! » Il apporte pour preuves la taille de mon nez et la tresse de mes cheveux encore en pousse, qui n'atteint pas deux empans de longueur.

» Fan-kuen a beau dire; les yeux de la multitude se tournent vers moi; les soldats et les marins, assis autour du feu, parlent de moi.

» Le mandarin se mit à discuter ma cause; je prévoyais une fâcheuse issue et me recommandais à Notre-Dame. L'officier chinois, pour terminer le jugement, s'adresse à deux bourgeois du Kiang-Si, qui étaient ce qu'il y avait de plus respectable sur la barque et s'informe auprès d'eux de mon pays, de ma profession et si, d'aventure, ils me connaissent.

» Ces deux honnêtes bourgeois, bien inspirés, répondent que je suis un brave marchand de fer, émigrant du Kiang-Si, à cause des malheurs du temps; je n'ai jamais troublé l'État et je suis respecté partout pour ma bonne conduite; à brief dire, un homme tranquille et de leurs amis, connu de vieille date... Vous voyez que ces gentilshommes étaient de bien bonnes gens. Le mandarin s'en tint à leur parole et descendit à terre, au premier port que nous rencontrâmes, pour y prendre son repas, mais quand il revint à bord l'oiseau avait disparu. Je m'étais hâté de quitter la barque; l'homme à mauvaise mine était toujours là; il s'y connaissait en Européens, en ayant lui-même reconduit à Canton.

» Je fis acheter deux livres de porc frais, que j'offris aux deux bourgeois qui m'avaient défendu. Je pris terre incontinent, pour ne plus revenir. J'envoyai mes effets par le fleuve, et, accompagné d'un chrétien, que je découvris dans les environs, je repris la route des montagnes.

« Je ne puis bonnement vous dire les fatigues que me causa cette dernière expédition. Je descendais les montagnes, appuyé sur un bâton, et parfois je les gravissais à quatre pieds. L'espérance seule d'arriver bientôt me soutint en cette nouvelle marche. Nous fîmes cinquante lieues en six jours et arrivâmes au port de Tchong-kin-fou. J'allais voir des Pères européens ! mon cœur se dilata. Nous traversâmes le grand fleuve qui nous séparait de la ville, agréablement située sur la rive opposée, et nous entrâmes, mêlés aux flots de peuple, dans cette cité commerçante et populeuse.

» J'allai chez les Pères chinois de Tchong-kin ; dans la soirée je me rendis, en chaise, au collège de Chen-ken-zeu, où je rencontrai le procureur de la mission orientale du Sut-Chuen, le P. Pichon. Je lui donnai nouvelle de l'approche de mes confrères. Le P. Larcher arriva huit jours après moi, et le P. Durand plus tard encore, mais hélas! en compagnie de satellites! »

CHAPITRE V

Dernières étapes. — Chevauchée dans les montagnes. — Comment Godefroy couchait à la belle étoile et de la réception que lui fit le vieux Jang. — De la joie qu'il eut quand il vit le Yun-Nan. — Arrivée chez les confrères. — Accueil que lui fait Mgr Ponsot. — Les Lolos. — L'apôtre dans son district et de ce que contenait sa case. — Un mot au cousin. — Il redemande ses armes.

« J'avais gagné la fièvre en route, je l'ai chassée, ces jours derniers, sous le toit hospitalier du P. Camard. Quand je sentis les fatigues d'un si long voyage dissipées, les forces revenues, je me pris à secouer mes ailes, comme un jeune aiglon sur le bord de son nid ; puis, je parlai d'aller faire mes relevailles au Yun-Nan. On amène deux chevaux. Oh ! mon cœur ploie sous la joie : depuis trois ans, je n'avais pressé les flancs d'aucun coursier. Je crie au P. Camard : « En avant !... Sus ! sus ! au galop ! »

» Nous fîmes dix lieues, ce premier jour ; puis, je m'acheminai seul... Malheureusement, des rebelles, revenus du Yun-Nan, et descendus vers le Sut-Chuen, arrêtèrent le cours de mes exploits. Je me rendis sur les terres et au logis du P. Delamare, qui se préparait alors à un voyage à Hong-Kong et peut-être en France.

Je lui remis quelques lettres. Nous partîmes à peu près dans le même temps, lui pour son voyage, et moi pour monter au Yun-Nan. J'aurais pu abréger ma route de quatre à cinq jours, en suivant, en chaise, le fleuve qui passe à Soui-Fou : mais cette ville était alors assiégée par une bande de brigands. Les alentours avaient été pillés et brûlés ; cette route devenait donc périlleuse. Je préférai m'engager dans les sentiers obscurs des montagnes et faire un circuit de cent lieues. Ce chemin était fatigant, mais sans danger probable. Trois chrétiens m'accompagnaient ; nous marchions tous à pied, la robe troussée, les jambes nues, et munis de sandales de paille.

» Les horribles chemins que nous prîmes étaient une digne introduction aux monts du Yun-Nan. Pendant douze ou quinze jours de marche, je n'ai pas conscience d'avoir reposé mon œil sur la plaine. Un jour, nous commençâmes à l'aube l'ascension d'une montagne, et le soir, bien tard, nous fûmes trop heureux de dormir dans une case, au pied de l'autre versant.

» Dieu jugea à propos d'ajouter quelque petit surcroît à nos fatigues. Nous fûmes assaillis de pluies continuelles, chassées par un vent sans frein. Nos membres en étaient glacés, et ma cohorte de huit chrétiens, que j'avais recueillis çà et là, s'écriait souvent : « Père ! Père ! on commence à sentir votre Yun-Nan et le vent est bien froid ! » Mais je me jouais des éléments ; j'avais repris des forces pour braver de nouvelles expéditions. Quelquefois, forçant la marche,

parfois modérant nos journées, nous avions le plaisir d'aller reposer sous les toits des chrétiens.

» Vive Dieu ! mes chers parents, on sent bien que ces bonnes gens sont des frères, et je fus toujours reçu à leur table et à leur foyer avec une politesse et une générosité antiques. J'arrive tout couvert de boue, crotté comme un chasseur des Ardennes ; d'abord un moment de stupeur, on ne me connaît point. Sitôt qu'ils apprennent que je suis un Père, ils se prosternent à mes pieds. Les femmes lavent les habits et les sèchent, préparent le repas ; les hommes nettoient notre chambre, et le lendemain, quand je donne le signal du départ, la famille assemblée me supplie de rester quelques jours ici : « Ah ! disent-ils, il y a si longtemps qu'un Père n'est pas venu par ces montagnes, restez donc avec nous ! » Mais il faut partir.

» En fait de réceptions, je puis vous en conter une curieuse. Nous avions marché tout le jour ; la nuit nous surprit au bord d'un torrent. Harassé de fatigue, loin de toute habitation, je prévis que j'allais apprécier les sauvages douceurs d'une nuit à la belle étoile. Cependant, sur le moment, sacrifiant mes goûts poétiques, je n'aurais pas refusé un gîte.. Nous savions bien qu'il y avait un chrétien dans les environs ; mais, par une nuit sombre et pluvieuse, sans lumière, sans guide, courant à chaque pas fortune de tomber dans les rizières ou bien de disparaître dans les ravins, comment trouver, dans la montagne, la case de ce chrétien ?

» Nous tirâmes nos plans pour passer la nuit sur

le bord du torrent. Nous ramassâmes des herbages et battîmes le briquet. L'étincelle en jaillit, chacun de nous alors, s'asseyant sur une pierre humide, se rapproche en cercle, pour se réchauffer, dans un nuage de fumée. Nous allumons nos pipes et mes gaillards se tranquillisent. Ma parole! la scène était pittoresque. Le torrent, gonflé par la pluie, bondissait à nos pieds; l'on entendait, au loin, le bruit des cataractes et le fracas des chutes d'eau dans les roches, et tout ce grandiose concert se mêlait aux sifflements du vent, qui mugissait dans les grandes herbes.

» Cependant un ennemi dangereux, auquel je n'avais pas pensé, dans un premier élan d'enthousiasme..., la faim, faisait réfléchir mes gens. Ils ne pouvaient penser sans regret que le vieux Jang, leur ami, avait vraisemblablement du bon vin dans ses outres. Soudain, les aboiements d'un chien nous rendirent l'espérance. Deux de mes plus intrépides se mettent à la recherche de la maison d'où venait ce signal. Après deux longues heures d'attente, ils reviennent avec des flambeaux. Ma caravane s'ébranle à l'instant. Mais, hélas! quels circuits ne fîmes-nous point! Mes guides, désorientés, me promènent sur l'herbe folle; nous allons et revenons sur nos pas, nous suivons instinctivement des sentiers perfides, sans savoir où ils nous feront aboutir. Enfin, nous débouchons, par le chemin des Buffles, dans la cour d'une métairie.

» Les chiens donnent aussitôt nouvelle de notre approche. Un des nôtres croit reconnaître le toit hospitalier du vieux Jang. Je m'avance avec lui, et,

nous frayant un passage, à coups de pipes, à travers la meute acharnée, nous frappons à la porte. Mon gaillard appelle de toutes ses forces le vieux Jang. Le bonhomme, oyant ce vacarme, les aboiements des chiens, les voix confuses de plusieurs voyageurs, pensait bien à autre chose. Il s'imagine que des coureurs de nuit, comme nous, ne pouvaient être que des brigands mal intentionnés. Il met donc son monde sur pied, barricade ses portes, charge ses fusils et s'arme de sa lance.

» Cependant, un des miens lui crie à la porte : « Jang, mon ami, c'est moi ! ouvre-nous pour l'amour de Dieu. » Et moi : « Jang, Jang, je suis un homme d'outre-mer ; n'aie pas peur, je suis ton père, je suis un Père. » Mais Jang, sourd à nos voix, se consulte avec ses gens et nous fait mendier à sa porte un mortel quart d'heure. Enfin, les battants cèdent avec précaution, peu à peu ils s'écartent, et le vieillard, armé d'une pique antique, en la posture d'un combattant, va nous percer d'outre en outre, s'il découvre en nos mines de mauvaises dispositions. Près de lui, son fils, semblablement armé, devait seconder ses généreux efforts. Mais cette nuit ne devait pas être témoin de tant de prouesses. Sitôt que le bonhomme vit ceux à qui il avait affaire, posant sa lance, il se jette à mes pieds et me demande pardon. Plus tard, je revis ce brave chrétien au Yun-Nan ; il était encore tout confus de la réception qu'il m'avait faite.

» Nous n'avions pas encore mis le pied sur la terre du Yun-Nan. Aujourd'hui, cependant, on m'annonce

que je verrai ma nouvelle patrie ; mon cœur en tressaille et je marche d'un pas plus rapide. Dans l'après-midi nous atteignons la cîme d'une montagne.

» Soudain, une étendue immense s'ouvre à mes regards. Un de mes guides, étendant la main vers un amphithéâtre de montagnes : « Voici incontinent, dit-il, votre Yun-Nan ! »

» J'avais le monde à mes pieds, mon royaume et ma terre promise sous les yeux. Un sourire de conquérant passa sur mes lèvres : « Cette région, mes amis, leur dis-je, sera la lice de mes travaux; et ces monts superbes seront mon tombeau. Je suis venu ici sauver une âme et mourir ! Prions ! » Puis, nous nous prosternâmes à genoux, comme les pieux croisés en vue de la Sainte Jérusalem. Mes compagnons, émus, chantèrent des prières, en versant des larmes, et moi, pendant ce temps, je recommandais ardemment à Jésus et à Notre-Dame, les travaux que, d'aventure, Dieu me destinait en ce pays. Je priai pour le salut des infidèles de ce cher Yun-Nan, puis aussi pour vous, chers parents, pour vous tous en particulier, pour mes amis aussi : je citai même leurs noms. Vous voyez, ma chère famille, mon bon cousin, mes chers amis, je pense à vous en quittant la France; au milieu des mers, je ne puis me résoudre à vous oublier, et sur le sommet des monts, en face du Yun-Nan, pour lequel j'ai immolé toutes mes affections, votre cher souvenir se présente encore à ma pensée comme un parfum délicieux.

» Nos prières achevées, je fis une croix de bois, de deux rameaux verts, et la dressai sous l'ombre d'un

genévrier. Puisse ce bois salutaire s'élever et conquérir à soi tout ce vieux paganisme ! J'avais vu ma patrie, mais je n'avais point foulé cette terre désirée. Ce ne fut que quelques jours après que nous passâmes le fleuve qui la sépare de la province du Sut-Chuen. La maison de nos plus voisins missionnaires n'était plus qu'à quelques lieues ; mais, que les chemins ressemblent bien au sentier étroit et rapide du ciel !

» La montagne, qui doit avoir 7 000 mètres de la base au sommet, est presque à pic. Souvent, je la gravis en me cramponnant aux herbes, ou bien en ramant pour ainsi dire avec ma longue pipe, semblable à une lance. Cependant, j'ai franchi la barrière des nuages; les terres basses, le lit du fleuve disparaissent à mes pieds, sous un voile gigantesque de brumes. Je pensais entrer dans un monde nouveau. Mais ma surprise va toujours croissant.

» Ma caravane, débouchant sur un magnifique plateau, côtoie une forêt de vieux arbres et se dirige vers de hautes murailles, grossièrement taillées, mais d'un aspect formidable. Instinctivement, j'allais prendre un détour et m'éloigner de cette forteresse, soupçonnant que ce pouvait être le manoir de quelque puissant infidèle, qui, possible, ne m'aurait pas fait quartier. Mes guides me font signe qu'il n'y a point à dévier et que c'est là notre chemin. Je disais mon chapelet, et n'en demandai pas plus long.

» A mesure que j'approche, ce camp se dessine d'une façon plus grandiose ; il est ceint de larges douves; des meurtrières sont pratiquées dans ses épaisses

murailles et en rendraient l'abord inaccessible, si la nature déjà ne l'avait assez protégé de ses vigoureux escarpements. Nous fîmes le tour des remparts et descendîmes par un étroit sentier qui mène à la grande porte de la forteresse.

» On frappe... Après un moment d'attente, une lourde porte à deux battants, semblable à celle des vieux donjons, encaissée dans un mur de six pieds d'épaisseur, cède sous la main d'un fort Chinois. Mes gens se rangent pour me laisser le pas : « Père, disent-ils, vous êtes arrivé à la première résidence des missionnaires ! » Puis le gros Chinois, écartant, à coups de cravache, une meute acharnée, m'introduit, incontinent, à la salle de réception.

» C'était, pour bien dire, un beau hangar. Des fusils, des lances, des hallebardes, maints autres engins de guerre étaient attachés aux parois, et une immense peau de tigre était pendue aux poutres. Les enfants du collège y prenaient leurs récréations. Deux hommes, d'une taille avantageuse, portant des cuissards en peaux de tigres, enveloppés de la dépouille des panthères, des chèvres et des brebis, se promenaient en fumant leur pipe. Quelle réception me firent ces vénérés confrères du Yun-Nan ! Petit troupeau, perdu dans les montagnes, au bout du monde, comme les brebis parmi les loups, nous ne faisons qu'un cœur et qu'une âme.

» Je commençai par une retraite spirituelle mes travaux dans le Yun-Nan, n'imaginant pouvoir mieux faire que de tirer tout de suite les plans de ma vie

apostolique, et la remettre entièrement aux mains de Dieu.

» De là, je me rendis à Long-Ki, résidence de Mgr de Philomélie. Cette forteresse n'est pas moins redoutable. Elle sert à la fois de refuge aux chrétiens et aux païens, lors des invasions des barbares et des incursions des brigands. Vous le voyez, mes chers parents, mon bon cousin, nous sommes au Yun-Nan comme des religieux militaires : « C'est la nécessité, disait Monseigneur, qui nous a faits guerriers et commandants de place. »

» De fait, si nos Pères, pour conserver nos chrétientés et sauver le bien de la mission, n'eussent pas construit ces forts et ces camps retranchés, il nous eût fallu céder le terrain et chercher d'autres pays. N'allez pas croire pour cela que nous vivions là dedans, et que nous abandonnions les chrétientés les plus éloignées. Deux ou trois missionnaires seulement, sur les districts desquels sont bâties ces forteresses, y font leur résidence habituelle, comme Mgr Ponsot et le Supérieur du collège.

» Nous ne craignons point ici le gouvernement chinois, car il n'y en a pas, à vrai dire, et nous pouvons errer en toute liberté. Ce qu'il y a de redoutable, ce sont les invasions des Lolos. Dans cette partie de notre Yun-Nan, les voleurs aussi sont à demeure ; le pays en est infesté, et souvent, ils s'organisent en bandes nombreuses.

» Un fait, à ce sujet, va vous donner une idée de la terreur qu'inspirent nos châteaux forts. Un jour, sept cents brigands, cherchant aventure et pressés par la

faim, se présentent sous nos murs de Long-Ki. Aussitôt, on bat le redoutable *tam-tam*, on court à la salle d'armes ; chacun, le fusil et la lance au bras, s'élance aux remparts ; la gueule du canon se glisse, menaçante, dans les meurtrières des tours : on allait faire feu ; mais les brigands fléchissent aussitôt le genou et demandent grâce. On leur enjoint du doigt d'avoir à se retirer promptement par tel sentier, sans arracher ni fouler un brin d'herbe ; ce qu'ils firent sur le champ.

» Ici l'on annonce la venue des barbares, comme on prédit les grandes pluies et la crue des fleuves. Au temps où ils sortent en guerre, tout fuit à leur approche, tout cède sous leurs pas. Le barbare, dans ses montagnes, ne sait que faire la chasse et paître les troupeaux ; sa vêture est une dépouille, il marche demi-nu. Indomptable cavalier, il monte son cheval à poil, sans autre plaisir que sa sauvage indépendance ; il connaît le sentier de la montagne, il se joue comme la panthère sur la cime escarpée et dans les âpres ravins. Descend-il pour le pillage, il ne porte avec lui que sa lance et son carnier, et dans celui-ci de la chair de bœuf séchée, qu'il fait revenir dans l'eau chaude. Le Chinois a fait le plus grand éloge de son courage, quand il a dit : « Le barbare ne craint pas la mort ! »

» Peu de temps après mon entrée au Yun-Nan, le bruit de l'approche des Lolos se répandit partout. On disait : « Aujourd'hui ils ont brûlé tel marché, demain ils passeront le fleuve, le troisième jour ils seront à nos portes. » Ces redoutables voisins semblent s'être imposé la loi de tout exterminer. Ils brûlent les bourgs,

les villages, les marchés. La maison où ils ne trouvent point de feu tout prêt pour l'incendier, n'est épargnée qu'autant que l'étincelle ne jaillit et ne s'allume pas au troisième coup de briquet : « C'est évidemment, disent-ils, la maison d'un brave homme ; le ciel lui-même la protège. » Et ils passent outre.

» Par suite de ce système de dévastations périodiques, nos chrétiens, et plus encore les païens, sont réduits à la dernière misère. Aussi notre cher Yun-Nan est-il, à vrai dire, ce que l'on peut désirer de plus apostolique. Oh ! avec tout cela, il me plaît, comme si toutes ses montagnes étaient d'or.

» Depuis mon arrivée, je suis demeuré cinq mois auprès de Mgr de Philomélie, secondant Sa Grandeur en toutes les fatigues du ministère, travaillant à la langue avec une ardeur proverbiale, et, Dieu aidant, non sans succès. Il est vrai que j'y employais quinze heures par jour et trois maîtres successifs. Aujourd'hui, je suis envoyé au district de Ta-chou-tsenkeou (le grand arbre du ruisseau). Mes chers parents, que vous seriez émerveillés de me voir en ma case ! Elle est assise au pied de deux montagnes. Un vieil arbre la couvre de son ombre, et un torrent coule au bas.

» Jamais ma solitude n'est troublée par les bruits du monde, je vis retiré comme un ermite. Les murs de ma case sont en terre, le toit est de chaume. Les barbares l'ont brûlée une fois ; eh bien ! parole de gentilhomme ! je ne la changerais pas pour un palais ! Je n'en dis pas davantage, vous imaginez l'admirable simplicité de mon ménage. Au reste, nous avons creusé

une caverne dans le mont voisin, et ce sera notre refuge, lors de la première invasion. On en parle déjà; vraiment, c'est merveilleux qu'ici nous vivions tant au jour le jour, obligés d'être à Dieu et de nous en remettre sans cesse à sa divine providence!

» Mais je ne vous parle que de choses profanes peu intéressantes. Quand j'aurai fait quelque miracle, je ne manquerai pas de vous le faire savoir.

» Yun-Nan! Yun-Nan! qu'il y a de choses à narrer aux dames!

» Ah! mes chers parents, doutez maintenant que je sois derechef le plus fameux de vos amis et l'aîné de vos fils, qu'on nomme Chicard Pierre-Célestin-Godefroy, chevalier *sans paour ni reprouches*, religieux-militaire, commandant du donjon de Long-Ki!

» Adieu! je vous assure que je vous aime de tout mon cœur et ne vous oublie ni les uns ni les autres.

» G. Chicard *miss. apost.*

» Au Grand arbre du torrent — août 1860. »

Si longue que soit cette lettre, écrite à plusieurs reprises par notre chevalier, et contenant, quoiqu'il en dise, de si intéressants détails, nous la compléterons par la suivante, adressée de Kan-tseu-pin, à son cousin, le **10** octobre **1860**:

« Mon cher Jehan,

» Je vais t'escrire ce billet avec le sans-façon du temps de jouvence. Las! cher temps! il avait bien ses

douceurs, je ne puis l'oublier ! Nous avons rendu son souvenir durable par nos chants domestiques, et je n'ai point de plus doux loisir que de confier aux échos des montagnes, aux murmures des torrents, ces joyeux refrains que nous faisions tous deux, et que nous chantions tous ensemble aux fêtes de famille. L'homme est tel qu'il aime toujours à penser au temps qui n'est plus, ou à se bercer d'un espoir à venir, à quoi j'ajoute, comme saint Augustin, *que notre âme est inquiète jusqu'à ce qu'elle repose en Dieu,* qui est sa fin.

» Il ne faudrait pas conclure à la légère que ton cousin désire, en terre, quelque chose de mieux que ce qu'il possède. Par Saint-Yves ! cher Baptiste, je ne compte sur mieux qu'en paradis, et j'ai parmi nos épreuves ici, tant de joie, que j'éprouve de la peine que tu ne les puisses partager. Que peut, en effet, désirer l'homme de Dieu, que je ne possède ? J'ai la paix du cœur ; Jésus en soit loué ! Nos montagnes n'ont point leurs pareilles, leurs cimes se mêlent aux nuages et des brumes perpétuelles voilent leurs flancs rocailleux !

» Jamais les tendres oiseaux ne font entendre leurs voix en ces lieux sauvages ! L'aigle seul y a son aire, il règne sur la cime des monts, et moi, j'ai planté ma case plus bas ; je suis roi dans la vallée. Point d'accents profanes, point le tumulte des villes ne troublent ma solitude. Le soir, je m'endors, comme doucement bercé par le mugissement des torrents, et le matin, je m'éveille aux premiers chants de la prière des chrétiens.

» Soudain arrivent deux montagnards. « De quoi

s'agit-il ? — Un malade ! — A combien d'ici ? — Tout près, sept à huit lieues. — En avant ! ma besace, mon bâton, mes sandales de paille ! » On part. La nuit nous surprend dans les ravins, au bord des abîmes. Les plus fiers tressaillent. Je ne sais pourquoi j'ai toujours aimé cette heure. J'entonne une fanfare, j'effraie les panthères qui s'abreuvent aux ruisseaux, j'interromps les esbats des fées dans le vallon, je trouble le sommeil des aigles et des hiboux Ravi de la scène, je m'écrie : « Vie de prince, joie de conquérant, délices de missionnaire ! C'est dommage que le cousin ne soit pas là ! il serait émerveillé ! Je gage bien qu'il ne se doute pas que je mène ici si grande vie ! »

» Il est une époque où l'on passe comme deux mois dehors, à la visite des chrétiens; c'est vers le temps où tombent les feuilles. On rentre dans sa case aux premiers aquilons. Quelle joie de revoir alors ma case ! C'est comme la joie du pèlerin qui revient de Galice à ses pénates. Enveloppé dans ma large peau de panthère, je fais les cent pas dans ma maison et je me répète : « Eh bien ! mon cher Chicard, aimer Dieu et le servir, voilà tout l'homme ! »

» Du fait de ma peau de panthère, elle est magnifique; après cet hiver, j'ai résolu d'en faire une veste à mon preux père. Quand mes veneurs auront fait chasse, je me garde la joie de te faire une vêture, en laquelle tu pourras dire matines, sur le coup de minuit, sans que le froid te puisse endommager. Nous avons encore dans nos montagnes des faisans d'une beauté et d'une parure non pareilles. Ceux de France sont

chétifs et grossiers près des nôtres : je n'ai jamais vu de couleurs si riches et si variées. Ces oiseaux se vendraient cher en France ; ici on se fait prier pour les payer cent sapèques.

» En les quelques lettres que j'écris cette année, je m'arrête, de ci de là, à parler de nos chrétiens. Je sais bien que cela n'est pas suffisant : j'y reviendrai plus tard. Au reste, il ne faut pas attendre du peuple chinois, non plus que des autres nations d'aujourd'hui, je crois, cette noble ardeur, ce saint enthousiasme, cette riche imagination pour toutes choses de Dieu, qu'on admire aux premiers siècles de l'Église, à la conversion des Barbares, des Francs, des Anglais surtout. Le peuple chinois n'est point capable de si beaux élans, et les plus grandes œuvres sont bientôt vieillies pour lui. Malgré cela nos chrétiens sont bons. Là, point d'esprits forts, de mauvaises têtes; la foi est en toute sa candeur et son intégrité. Mon Dieu! ils auront bien quelques droits au paradis, car il y a bien des *queux* ici, dans nos montagnes.

» Les dernières lettres que j'écrivis ne sont pas datées du même lieu que celle-ci. Je ne fis que passer en la chrétienté de Ngai-tien-pa et fus de suite appelé au gouvernement du district de Kan-tseu-pin. Cette chrétienté est de quatre à cinq cents fidèles, plus nombreuse et plus paisible que Ngai-tien-pa, mais toute de monts et de rocs. Je te mande, mon cher cousin, de ne pas t'y aventurer, sans bien veiller à tes pieds et garder l'équilibre, car tu courrais fortune de tomber dans des abîmes.

» J'ai la douleur, dans ma solitude, de voir l'aigle me ravir, de temps à autre, quelques volailles de basse-cour; je cherche à porter remède à ce brigandage, mais en vain; alors je me prends à regretter mon beau fusil. Vraiment, on m'en contait de belles de dire que je ne pouvais emporter mon fusil au Yun-Nan, où nous vivons dans les camps et où nous avons des salles d'armes! Ces jours-ci, étant au fort de Tchen-fong-chan, Monseigneur et ces messieurs m'engagèrent à le faire venir. Je t'écris principalement à ce sujet, mon cousin; car, bien que la privation ne soit pas de grande conséquence, c'est toujours une distraction permise à un gentilhomme, de clouer un vautour et des pattes de loup à la porte de son castel. Tâche donc de t'entendre avec mon brave père. Je lui saurai gré de m'envoyer mon fusil ou tout autre de sa valeur.

» Si mon dire ne suffisait pas, j'ajouterais qu'il n'est pas rare ici que des hommes soient dévorés par des tigres et des panthères. Un enfant de nos écoles a été emporté dernièrement, et mon cher père verra, sur la veste que je vais lui envoyer, des taches où il reconnaîtra que le monstre, dont il porte la dépouille, était anthropophage. Je crois qu'il faudra vous mettre en frais, n'est-ce pas, cousin ? Au reste, vous n'y perdrez rien. Les peaux que je vous prépare vaudront en France plus de trois fusils.

» Dieu permet que je sois toujours vaillant et intrépide. Tant que je garderai en mon âme son saint et invincible amour, j'aurai presque le cœur des héros. Il m'a fallu, pour traverser l'immense Chine, des tra-

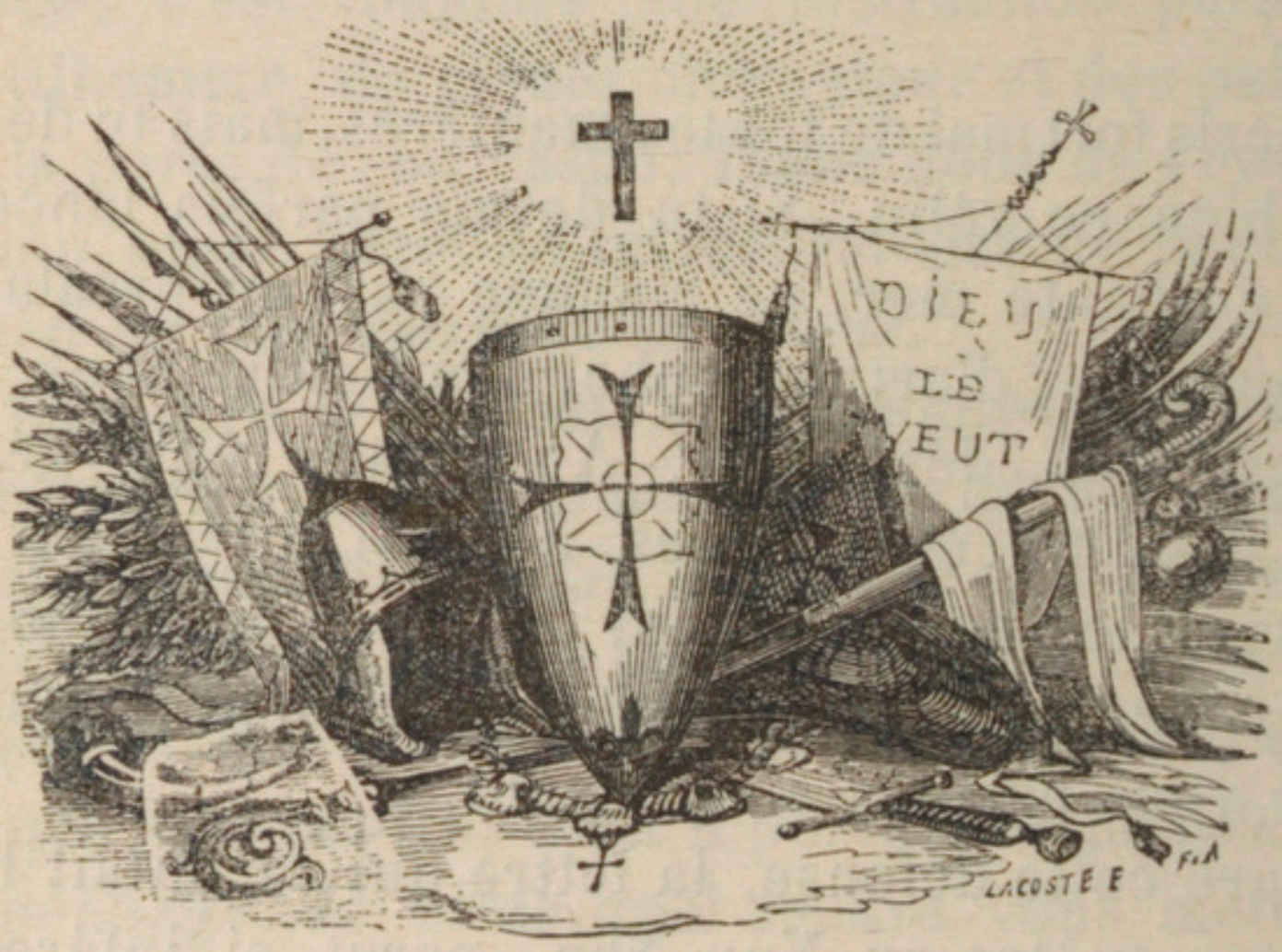
vaux inouïs depuis le siège de Troie et la prise de Jérusalem. J'ai fait environ quinze cents lieues, pour monter au Yun-Nan. Nous partîmes quatre missionnaires, à peu près au même temps : deux furent faits prisonniers et ramenés à Canton ; pour moi, parti le dernier, je les dépassai dans les montagnes ou sur les fleuves, et arrivai le premier au Sut-Chuen. Vive Dieu, mon cher ami, nous ferons quelque chose, si nous l'aimons!

» Mon oncle Vincent avait bien raison de s'étonner que j'aie eu le cœur de le quitter, mais l'amour de Jésus est fort comme la mort et inflexible comme l'enfer.

» J'écris fort mal de toutes manières, mais tu débrouilleras bien ce vélin. Si tu devais parfois lancer mes écrits en haute mer, ne manque pas, au préalable, de les appareiller d'orthographe, dont, entre nous, il n'est plus question désormais. Au reste, règle générale, garde pour toi mes lettres. J'en ai dit autant à mes parents. Elles ne sont point destinées aux *Annales de la Propagation de la Foi.* C'est parce que je vous aime que je vous parle si simplement. »

Malgré cette défense, la lettre qui racontait l'entrée de notre apôtre au Yun-Nan, parut si intéressante, qu'on en décida la publication. M. l'abbé Boislabeille, vicaire à Châtellerault, se chargea de ce soin, et l'agrémenta d'une petite introduction. Quelques jours après, il recevait ces quelques mots du père de Godefroy : « Si un père, M. l'abbé, pouvait être jaloux de son fils, je le serais du mien. En donnant notre aîné à Dieu,

nous avons prêté à usure. Je comptais bien sur une récompense dans l'autre vie, pour le sacrifice qu'il nous a demandé, mais je n'attendais pas ce surcroît dans ce bas monde. Ah! mon cher Célestin a fait un bon choix et, comme on dit dans le monde, il s'est bien placé, en prenant le Yun-Nan pour épouse. »



CHAPITRE VI

1861. — Invasion des barbares. — Ce qui advint à Mgr Fenouil, leur prisonnier, et comment il échappa de leurs mains. — Godefroy est établi commandant de la forteresse de Long-Ki. — Des sorties qu'il opéra contre les Lolos. — Il se réfugie dans une caverne avec ses chrétiens. — Du peu de confortable qu'il y trouva. — Il réunit le conseil des anciens et décide de bâtir un fort. — Inventaire de sa tente. — Nouvelle demande de fusils et de pistolets.

Voici désormais notre héros dans la lice tant désirée des saintes conquêtes; ses lettres seront plus rares, car le travail l'absorbe. L'étude approfondie de la langue, la visite des chrétientés, les invasions des Lolos ne lui laissent presque plus de place à la correspondance. Il nous faut aller jusqu'au mois de mai **1861**, pour retrouver une nouvelle lettre. Elle est adressée à ses parents et va nous apprendre à quels nouveaux périls échappa le missionnaire.

« Le récit de nos guerres et de nos exploits serait une matière des plus intéressantes, si je les pouvais narrer avec la verve d'antan : mais je sens bien qu'à cette heure, je ne suis pas si habile à décrire le réel que je l'étais autrefois à imaginer l'impossible. Sans parler d'une première expédition contre les Lolos, en **1860**, une seconde invasion de ces barbares nous retint, cette

année, plus de deux mois sous les armes. Il serait difficile de vous peindre la détresse de ces temps ; tout le monde fuit, les routes sont pleines d'émigrants ; on se précipite en foule dans les forts et dans les cavernes. Un ciel toujours brumeux, des pluies et des neiges continuelles, la famine et la maladie, jointes à des craintes et frayeurs indicibles, secondent le courroux du bon Dieu et parachèvent la misère de nos pauvres montagnards. Les barbares, divisés en quatre compagnies, s'avancent, semblables aux débordements des torrents, à la crue des grandes eaux. Ils sèment partout le meurtre et le carnage. Je vous ai déjà parlé des Lolos, sans exagérer la peinture de leurs mœurs. Tout ce que j'ai lu, ou ouï dire, des plus durs hommes qui soient aux déserts et montagnes, n'approche point de leur vie sauvage.

» Le P. Fenouil, mon prédécesseur ici, tombé entre leurs mains, puis rendu à la liberté, par une grâce toute divine, nous fit de leurs coutumes un tableau qui dépasse l'imagination. Ce Père s'en allait justement en leur pays, pour annoncer la foi : « Ils s'emparent de moi, m'a-t-il raconté, me saisissent par les bras, les jambes et la tête, m'arrachent mes vêtements avec frénésie ; je demeure un moment suspendu sur les bras de dix grands brigands, qui écharpent mes habits et écorchent ma peau. Si j'avais été dans une position plus commode, j'aurais voulu tirer un croquis de ce plaisant tableau.

» Après m'avoir ainsi dépouillé, ces sauvages me laissèrent tomber sur place, aussi nu qu'Adam, au

paradis terrestre. Cependant, ils se partagent mes vêtements, et m'oublient quelque peu. Les parts achevées, mes brigands, couverts chacun d'une pièce de mes effets, tombent sur ma personne. Ils percèrent un de mes gens de cinq coups de lance, et le laissèrent pour mort. De temps en temps, ils portaient leurs couteaux à ma gorge, faisant mention de vouloir me tuer.

» Je passai ainsi dans leur camp deux jours et trois nuits, toujours entre la mort et la vie, dormant nu sur la terre nue et par un froid tel, que je ne puis bonnement vous désirer jamais pareille fortune. Je ne pouvais pas non plus manger comme les barbares, qui dévorent la chair toute crue ; je ne voyais d'autre alternative que périr par le glaive, mourir de faim ou succomber au froid. Malgré mes instances pour avoir un vêtement, je ne pus l'obtenir ; cependant ils se radoucirent quelque peu, au spectacle de ma résignation et, après deux jours de bivouac, ne m'estimant pas de grand prix, parce qu'ils me croyaient vieux, jugeant de mes années par ma barbe, ils me lâchèrent dans la campagne et m'envoyèrent à l'aventure.

» J'errai sur les montagnes et m'ajustai une ceinture de paille. Un fond de panier me gardait un peu la tête et je portais sous mon bras une petite provision de blé de Turquie, que je glanai, en passant, dans une ferme déserte. Je m'en allais, en cet accoutrement, égoussant mon maïs, que je mangeais grain à grain; c'était fort piteux de me voir en telle fortune.

» Sur ma route, en l'accoutrement que je viens de dire, on me fuyait presqu'à l'égal des barbares. Dieu

aidant, comme le voyageur blessé de l'Évangile, j'eus le bonheur de rencontrer le bon Samaritain : un satellite me donna un habit et m'offrit même son cheval. Cet honnête homme est mort depuis ; mais je n'ai point oublié le service qu'il me rendit. J'ai même, comme vous voyez, recueilli son fils, demeuré pauvre et abandonné après la mort de son père. C'est aussi en reconnaissance de cette mémorable grâce, que Dieu me fit de sortir des mains de ces barbares, que je jeûne tous les vendredis. » Et moi, oyant ce récit, je m'écriai : « Victoire, mon cher Père, victoire ! magnifique épisode dans la vie de missionnaire et, possible, la plus belle page de votre histoire ! »

» Lors de l'invasion, j'étais avec Monseigneur, dans le fort de Long-Ki : j'y commandai quinze jours les manœuvres du camp, puis les barbares ayant pris le large, je rentrai précipitamment dans mon district ; mais je trouvai nos montagnes désertes. Mes chrétiens s'étaient mis en sûreté dans le fort de Tchen-fong-chan ; je m'y réfugiai aussi et ne tardai pas d'y acquérir du renom. J'eus à défendre l'aile droite de la place, et à surveiller les campements des païens. Ils vinrent piller dans nos environs, et neuf de leurs envoyés, en exploration, s'approchèrent à la portée des gros fusils. Trois fois, debout sur les remparts, armé de ma hache et de mon trident, j'appelai les moins lâches au combat. Dans une sortie, nous rencontrâmes les avant-gardes des barbares, les forçâmes de tourner le dos, et de lâcher quelques chrétiens qu'ils venaient de garrotter.

» Malheureusement les Chinois sont sans cœur : la

prise, la captivité, les outrages et le massacre de leurs enfants ne suffisent pas à les animer à la résistance. Leur lâcheté ne laisse pas le loisir de faire des exploits de conséquence. Chez eux, le vrai brave est celui qui sort du combat par la fuite et revient à ses foyers sans blessure.

» Les Lolos s'éloignèrent quelques jours, puis revinrent sur leurs pas, brûlant et saccageant tout ce qui avait échappé à leur fureur. Cette fois, je me retirai avec mes chrétiens dans une grotte de la montagne, voisine de ma maison ; c'était une longue galerie, taillée par la nature dans des roches à pic ; asile à la vérité très sûr, mais des plus dangereux. Ces grottes s'ouvrent sur l'abîme, et l'étroit sentier, par lequel on y monte, est suspendu sur le flanc de la montagne. Chaque année, plusieurs personnes perdent la vie dans ces précipices, mais les Chinois sont audacieux à braver ces sortes de périls et craignent les barbares.

» Il est donc décidé que cette montagne sera notre salut ou notre tombeau, et aussitôt l'émigration commence. Nul n'est rebuté par les dangers de l'ascension; plus de deux cents personnes: hommes, femmes, enfants, vieillards s'y traînent, en rampant ; la chute des hottes, des nattes, les cris des femmes, les pleurs des enfants, me causent des terreurs mortelles, et j'appréhende la mort de mes pauvres montagnards ; mais enfin tous y parvinrent sans encombre, et moi, le dernier, protégeant la retraite, je rentrai aussi dans les grottes.

» Quelle vie, là-dedans ! mes chers parents ! L'apostolat en personne ; la pluie, la neige, le vent, la faim, le froid, les insomnies, les terreurs, toutes les calamités nous y assiègent à la fois. On mange des grains de maïs grillés, c'est une fortune d'avoir des herbes sauvages, et la mort d'un chien, dont on espère faire ripaille, soulève des cris de joie. Moi, la première tête de l'émigration, je pus me procurer des fèves et des œufs. Au reste, mon lit de camp est dressé sur deux planches, aux injures de l'air ; et des vieillards, assis à mon foyer, content les terribles histoires de ces temps lamentables.

» Le jour, j'emmène sur la montagne l'élite de mes guerriers ; nous recueillons, à la lueur funèbre des incendies, les progrès et les ravages des barbares. Ils brûlèrent presque tous les marchés ; les routes sont jonchées de cadavres, et le nombre de leurs prisonniers est incalculable. Pour poétique que vous puissiez imaginer cette vie dans les grottes et les cavernes, mes chers amis, on finit cependant par s'en lasser.

» Un matin, après avoir fait ma prière, je chausse mes guêtres françaises. Ma hache dans la ceinture, appuyé sur mon trident, je convoque le conseil de mes anciens. Chacun comparaît, la lance au poing; on fait silence, on comprend que j'ai quelque chose de grave à dire, concernant les intérêts de la société.

» Je leur tins ce discours : « C'est grand dommage, mes enfants, que des hommes si décidés et valeureux que nous, demeurions si longtemps enclos et oisifs en cette caverne, sans espérance prochaine

de pouvoir entrer en nos foyers, et courant fortune de nous précipiter ou de tomber malades. Pour mon compte, un combat en rase campagne, avec l'ennemi, me serait beaucoup plus agréable que cette retraite forcée et périlleuse. Descendons, si vous m'en croyez, et cernons ma maison d'un rempart; les pierres sont sous la main ; ce sera bientôt fait. Je vous offre désormais ma case pour asile ; vous aurez une meule pour moudre votre maïs, une chaudière pour cuire le riz ; vos femmes et vos enfants un abri contre les frimas. »

» Mes guerriers applaudirent à un discours si sensé; tous me supplient, la larme à l'œil, de ne pas les abandonner, et m'appellent leur saint homme protecteur, leur patron et leur père. Nous descendîmes. En huit jours, mon logis fut ceint d'un haut mur de pierres brutes et d'un fossé profond. J'habite à présent dans un fort, et le voyageur, qui vient chercher hospitalité sous mon toit, s'incline en entrant sous un lourd portail, dont mon chien, *Paizay,* garde l'entrée.

» Je vais esquisser le crayon de ma demeure. Entrez, mes chers amis, s'il vous plaît, sous ma tente, et ne vous effrayez point de son aspect un peu guerrier; vous n'y verrez point d'ornements superflus. Voici ma table de travail, les Saintes Écritures, des livres chinois et latins, une croix, une image de Notre-Dame, des portraits de famille et ma boîte d'ornements sacerdotaux. Les vingt lances que vous voyez en faisceau dans un coin, et ces dix grosses hallebardes, sont pour l'armement de mes chrétiens, lors des sièges et en cas de bataille. Pour moi, voici là mes

guêtres et mon trident, mon lit de camp, trois peaux des plus belles panthères de nos montagnes, et sous mon chevet, une bonne petite hache d'acier, de Châtellerault, armes indispensables et toujours bien astiquées pour toute encontre de brigands, voleurs de nuit, barbares, Sarrazins et autres mauvaises engeances.

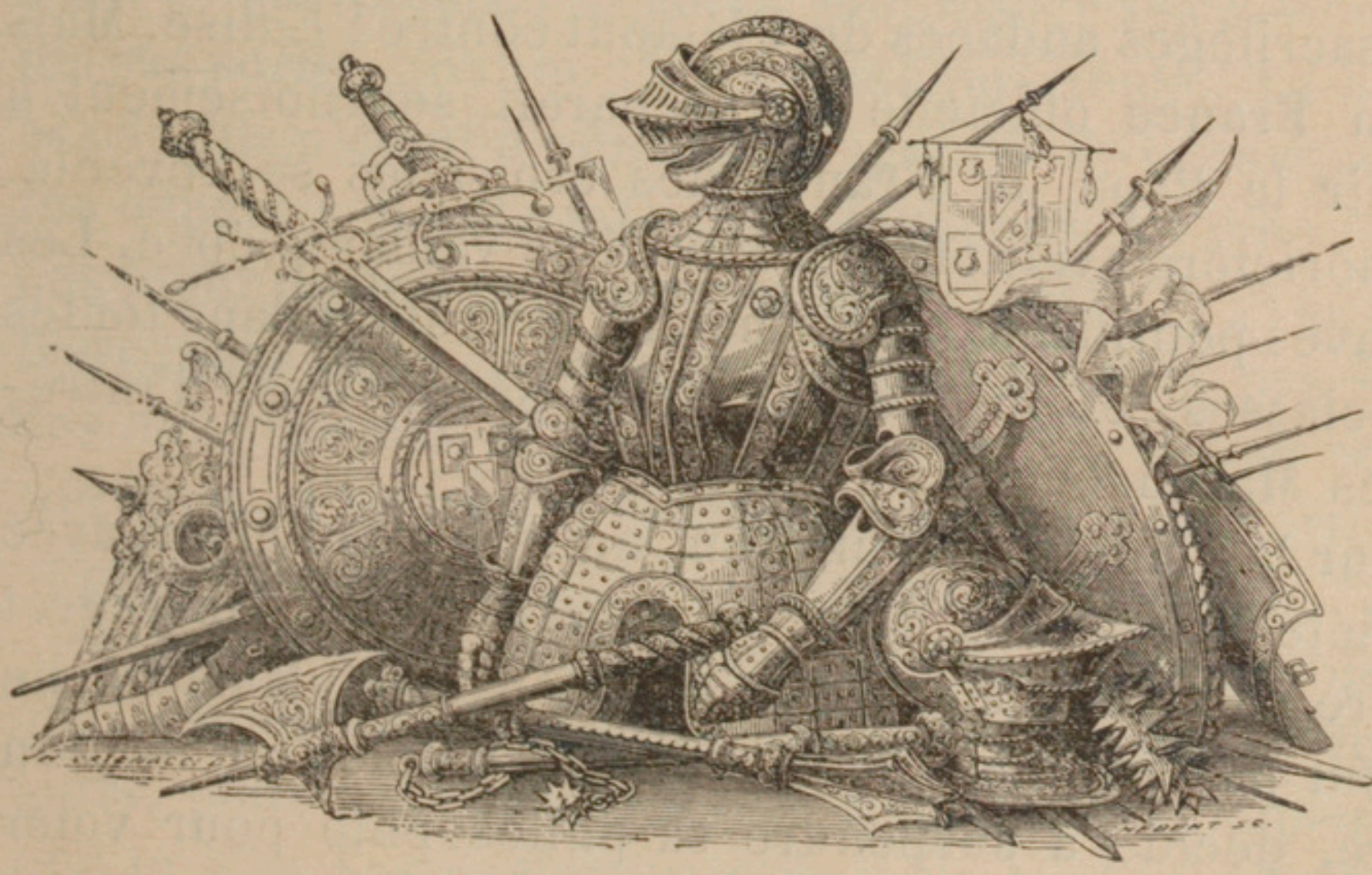
» Vous voyez, mes chers parents, que je ne forligne point et garde toujours pour devise : Qu'un bon chevalier doit férir haut...

» Je veux encore vous noter une particularité de mon petit ménage, qui pourra avoir pour vous de l'intérêt. J'élève un troupeau de chèvres, et ma distraction, dans un pays où il n'y en a point, est de traire mes chèvres et de faire des fromages. Les bêlements du troupeau, mon chien, mon vieux berger, une jatte de lait frais, tout cela donne à un gentilhomme, d'allures d'ailleurs belliqueuses, une petite mine campagnarde qui serait de votre goût.

» Vous savez que la paix vient d'être signée à Pékin ; elle n'a pas opéré encore une grande réaction dans notre Yun-Nan. La religion catholique continue, grâce à Dieu et par les efforts des missionnaires, de se propager, non pas d'une manière prodigieuse, mais satisfaisante. Et d'ailleurs on ne doit point attendre du peuple chinois ces grands et généreux élans qu'on admire au commencement de la prédication apostolique ; c'est pourquoi l'extension de la foi dans ces pays doit se regarder comme une bénédiction insigne de Dieu et, avant tout, une œuvre de patience. Pour mon compte, une étude outrée de la langue chinoise

m'a tenu toujours sur les bancs depuis mon arrivée, et plus assidûment que je ne le fis jamais ès escoles de France.

» Ces jours-ci, M. Huot, notre pro-vicaire, M. Chirou, supérieur du collège et moi, nous nous entendîmes pour vous faire une demande. Après avoir considéré que nos forteresses, pour redoutables qu'elles soient, peuvent enfin tomber aux mains des Lolos, à cause de l'imperfection de nos armes, et que d'ailleurs, les barbares sont beaucoup plus braves que les Chinois, nous résolûmes d'acheter chacun une carabine et un fusil de chasse. Nous ne voyons guères que M. Bisch, le fidèle ami des missionnaires et le connaisseur achevé des armes, qui puisse nous les procurer, et à meilleur marché. »



CHAPITRE VII

1861. — Castelfidardo. — Regrets de n'être pas à la croisade. — Il engage son frère et son père à s'y rendre. — Ses sœurs iront soigner les blessés. — Vie de missionnaire. — Des discussions qui surgirent entre la matrone *Hin* et sa belle-sœur *Lé*, et comment il les accommoda. — Une école au Yun-Nan. — Nouveau fort. — Conversions. — Il change de résidence. — Des périls qu'il courut pour se rendre à Tchao-Tong. — Les barbares. — Par sa bravoure, il fait franchir à sa troupe un défilé redoutable.

Tandis que le Yun–Nan était le théâtre des horreurs que nous venons de lire, l'Europe voyait avec stupeur les sacrilèges audaces du Piémont contre l'Église. Mais si la France officielle se préparait sournoisement à trahir le Pape, la France des croisades se réveilla. Lamoricière avait offert à Pie IX sa vaillante épée. Les zouaves pontificaux se formaient, recrutant dans toutes les classes, et jusque dans nos Séminaires, d'intrépides Macchabées.

Sur les monts du Yun-Nan, notre héros suivait avec anxiété les phases de cette guerre sainte. Un regret d'être parti dut alors effleurer son âme. Mais quelle ne fut pas sa joie d'apprendre la résolution de son frère, décidé à suspendre sa philosophie pour voler au secours du Saint-Père ! Ce projet avait reçu un

commencement d'exécution ; les adieux étaient faits, quand Mgr Pie intervint au dernier moment, rompit l'entreprise, et refusa son consentement.

« Mon cher frère, lui écrivit Godefroy, j'ai éprouvé un grand plaisir, apprenant ton dessein de passer en Italie. Mais quoi ! tu n'as pas réussi. J'en ressens une peine immense. En la terre lointaine d'Asie, j'éprouve du regret de n'être pas en Europe. Il s'y fait une si belle croisade, et je n'y serai pas ! Je ne puis aller mourir pour le Saint-Père ! S'il m'eût été donné de prendre part à cette campagne, qui doute qu'on n'eût vu mon nom parmi ceux des guerriers, morts à Castelfidardo ? Ah ! si tu eusses été là, si tu fusses mort, j'aurais cru y aller et y mourir en personne.

» Ce projet–ci, mon frère, il me semble que tu l'as laissé trop tôt. Mais tu n'as pas supplié Monseigneur? Tu n'as pas pleuré ? Il fallait embrasser ses genoux et ne pas sortir, qu'il ne t'eût croisé lui-même ! Tu ne lui as pas dit qu'étant d'une famille ignorée de la campagne, ton départ n'éveillerait pas de soupçons, qu'il ne fallait pas juger de ton courage par ta stature ? Oh ! va, cher frère, sers dans l'armée des croisés ; n'aies pas souci des enrôlements. N'est-ce pas servir l'État que servir son Dieu ? Et si, à ton retour, on te refuse les portes de la patrie, tu ajouteras à tes travaux la gloire de l'exil.

» On dit que mes lettres arrivent quelquefois en quatre mois ; puisse celle-ci franchir les mers en quatre jours, pour te raffermir en ton saint projet, cependant que tu n'es pas encore engagé dans les liens du sous-diaconat ! Oh ! le martyre est à si bon marché chez

vous et l'on se contenterait d'admirer les héros qui en ont remporté la palme, sans désirer et tenter de la gagner soi-même !

» Presse-toi, mon frère, car ces jours glorieux ne se présentent pas deux fois en mille ans; quand ils seront passés, tu les regretteras en vain. Ne te laisse pas dire que le Saint-Père trouvera assez de défenseurs sans toi, que l'on part en masse ; pour moi, le nombre ne ferait qu'exciter mon émulation. Fussent-ils deux millions, que je voudrais en être : et ne restât-il au Saint-Père que deux serviteurs fidèles, je voudrais être l'un de ces deux, et mourir à ses côtés ! Va retrouver Monseigneur ; prie-le bien pour nous deux, qu'il te permette cette entreprise ; va à la guerre sainte ; si tu meurs, tu seras martyr ; si tu reviens, tu revendiqueras ta soutane au nouveau titre de tes travaux.

» Notre père est encore d'âge à vouloir les fatigues de cette guerre, il est vigoureux ; encourage-le, et partez ensemble. Il est à la hauteur du sacrifice, et certes ! mourir pour une si belle cause en vaut la peine. Son exemple ne sera pas le premier. Bien d'autres ont tout laissé pour courir en Terre Sainte, disputer le tombeau du Sauveur ; que ne faut-il point faire pour le Christ en personne ? Mon père livrera l'administration de notre bien à ma mère ; mon oncle Pinier lui prêtera secours : il n'y a pas le moindre empêchement. Partez ! Partez tous deux, je vous en supplie ! Si vous mourez à la guerre sainte, je me glorifierai d'être le fils et le frère des martyrs, et si vous revenez glorieux, j'aurai encore ma part dans votre triomphe.

» Allons ! il ne faut point tenir compte des conseils de la prudence humaine et des dires des hommes ; tout ainsi que je sus faire, Dieu merci, quand je partis pour la Chine. J'ose vous le dire : faites comme moi, croisez-vous, laissez tout ! partez le front riant et le cœur joyeux. Mourez, mourez tous deux en une si belle guerre ! Les larmes que me ferait verser votre trépas seraient du regret de n'être pas mort avec vous !

» Je veux ajouter un mot. Mes sœurs ne sont point engagées dans les liens gênants du mariage ; je vais leur dire comment elles pourraient rendre leur virginité glorieuse et féconde en bonnes œuvres. Pourquoi n'iraient-elles pas dans les hôpitaux, et même sur les champs de bataille, soigner les soldats blessés de l'armée du Saint-Père ? Ce ne serait pas nouveau de voir des filles occupées à si pieuse besogne. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul ne le font-elles pas tous les jours ? Ma pieuse mère, que son âge et ses infirmités empêcheraient de s'employer d'une manière si active, demeurera à la maison et obtiendra, par ses larmes et ses prières, la bénédiction de Dieu sur tous nos travaux.

» Mon plan, au premier coup d'œil, paraîtra peut-être vaste et, possible, effrayant. Du tout ! l'heure des grands sacrifices est sonnée ; la cause le mérite. Sacrifiez-vous ! Mourons tous dans notre simplicité, comme les Macchabées, pour Dieu et pour son Christ ! J'espère que la première lettre que vous m'écrirez, sera datée d'un champ de bataille. Croisade ! Croisade ! »

Un peu plus tard, vers **1866**, il apprend que de nou-

veaux enrôlements se font en France en faveur du Saint-Siège. Dans une lettre à son cousin, il s'écrie : « Vive Dieu ! encore la croisade ! encore des successeurs au preux Lamoricière, au brave Pimodan, aux martyrs de Castelfidardo ! Qui aurait prévu, cher cousin, qu'en nos temps nous verrions revivre l'ère héroïque des guerres saintes ? Mais, je n'y suis pas ! je n'y serai pas ! je n'y puis être ! On se battra sans moi, et j'en ai grande tristesse ! Comment quitter cette chrétienté, mes infidèles, ma mission, mon poste de combat ? Oh ! Dieu ! Moi qui, toute ma vie, ai rêvé des croisades ! Il s'en fait une inespérée et je n'irai point ! Dieu ne le veut pas !...

» Cependant, mon cher cousin, bien que tu me dises qu'il faut être sobre aux sacrifices que je demande à mes parents, j'ai pourtant une grâce à impétrer, et il me faut ici ton secours. Si cette générosité n'est pas au-dessus de leur puissance, j'en aurai le cœur en liesse. Les ressources de mon père, sans être extraordinaires, sont satisfaisantes. Je le prie très cordialement, par ton entremise, de m'acheter un homme, qui me remplace en Italie et tienne mon rang dans l'armée de Pie IX, jusqu'à l'extinction des hostilités. Tu diras à Jules de t'aider en cette besogne. Étant trois à plaider une cause si légitime, auprès d'un homme aussi désintéressé qu'est mon père, nous réussirons sans peine. Allons, défrayez-moi un soldat ! Dieu vous en tiendra compte, et moi j'aurai presque la même joie que de servir en personne une si sainte cause »

Ces nobles préoccupations, qui révèlent si bien la

grandeur de cette âme apostolique, ne le détournaient point des devoirs que lui imposait sa chrétienté, les écoles dont il l'avait dotée, et les mille labeurs de sa vie nouvelle. Il s'en explique dans une lettre, adressée à M. le Curé de Paizay, avril 1862 : « Las ! M. le Curé, lui dit-il, les soucis de la vie apostolique m'ont tant occupé, ces années-ci, que je parais avoir oublié mes vieilles amitiés et que même je semble avoir négligé mes devoirs envers vous. — Mais, quels soucis, dites-vous ? — De tout, M. le Curé ! Un homme apostolique doit être universel. Il doit être d'abord homme de prière et d'oraison, mais je me hâte d'ajouter que s'il connaît les armes, ce lui sera très profitable. Quelques notions de cuisine, le croiriez-vous ? ne seraient même pas de surérogation.

» Un missionnaire fait la guerre et la paix, harangue, quand il le faut, ses guerriers; il vide les procès, construit des camps, élève des tours, frappe du fusil et de la lance; bâtit des églises, sans négliger le hoyau, car il doit soigner la culture du petit territoire ecclésiastique. Le missionnaire doit surveiller ses écoles, tenir l'œil à ses pharmacies et à ses baptiseurs. Il suit de près ses catéchistes et ses prédicateurs, fait régulièrement la visite de ses chrétiens; il a grand soin de ses malades, pour éloignés qu'ils soient. De plus, il ne peut pas bonnement oublier tant d'infidèles, pour le salut desquels il a fait de si grands sacrifices. Le missionnaire les connaît, les visite, et les exhorte lui-même à se convertir. Quand Dieu, bénissant ses efforts, attire à lui les âmes égarées des pauvres païens, l'œuvre du

missionnaire n'est pas achevée, et souvent il se charge personnellement de leur difficile éducation.

» Parmi tant de sollicitudes, il ne peut pas non plus négliger le soin particulier de son âme, sachant bien qu'il lui sera tenu pour rien d'avoir sauvé les autres, s'il ne se sauve lui-même. Parlerai-je de l'important travail de la langue chinoise, dont j'ai entrepris audacieusement l'étude assidue ; et qui pis est, de l'écriture de ces 80 000 caractères hiéroglyphiques, dont j'ai osé aborder l'inépuisable labeur ? Je n'en finirais pas avec mon énumération, et vous voyez que la besogne est grande.

» Tenez, à l'instant, on m'appelle. « Catéchiste, quelle affaire ? — La matrone *Hin* et sa belle-sœur *Lè* sont en discorde et grand tracas. Elles souhaitent la bonne santé au Père et le prient de venir accorder leur débat. » J'y vais, on m'apporte un banc, la théière et la pipe, mes gens font cercle, et les deux femmes comparaissent.

» — Voyons, Hin, parle sans feinte ; après toi, Lè aura la parole.

» *Hin :* — Le fils de Lè, ma belle-sœur, m'a volé mes raves, il a arraché du treillis de ma case pour le brûler; le Père avouera qu'une pareille conduite n'est pas excusable devant les hommes, et pas du tout conforme à la justice de Dieu.

» *Lè :* — Mon fils est trop bien élevé pour agir ainsi. Tu l'as appelé Diable et fils du Diable, tu l'as maudit, en lui souhaitant mauvaisement de se casser le cou, en coupant de l'herbe dans la montagne! »

» Cela vous fait rire : eh bien ! M. le Curé, il n'est pas permis de négliger une affaire de cette importance. Les Chinois sont enfants; ils diraient qu'on ne connaît pas la gravité des choses. « Faites-moi venir l'enfant Lè; dix coups de verges à ce coquin! Du reste, Hin, je sais qu'il fait mauvais de vivre avec toi; ce n'est pas la première fois que j'en ai ouï dire. Tu prendras ta case et tu monteras plus haut dresser ta tente sur la montagne, et il est permis d'espérer qu'il n'y aura plus de débat. Allons! faites-vous incontinent la révérence et qu'on n'entende plus dire que vous avez eu de la rancune et du chagrin! »

» Le Père a bien plaidé. On m'apporte le thé, j'allume ma pipe et je vais visiter mon école. En somme, nos chrétiens nous font les arbitres de toutes les causes. Depuis les démêlés les plus graves des familles, jusqu'aux disputes des jeunes gens, et aux querelles des vieilles femmes, tout se plaide à notre porte. Cela prouve d'ailleurs beaucoup de foi et de simplicité dans ces bonnes gens. Que voulez-vous? Ils n'ont, après Dieu, de secours qu'en nous; nos maisons sont les greniers où ils renferment leurs provisions et déposent leurs meubles et leurs outils; nos forteresses, au temps des invasions des barbares, sont leur unique refuge.

» Du fait de mon école, c'est un coup d'œil curieux, un ensemble pittoresque de tous les âges. Vous y verriez des vieillards septuagénaires, assis sur les bancs, et cherchant, d'un œil qui s'éteint, le nom sacré de Dieu, en s'efforçant, d'une prunelle sans éclat, à percevoir sur les livres les vocables trois fois saints du

Sauveur et de sa Mère. A côté, des hommes de l'âge mûr qui ne connaissent que les montagnes et les engins d'agriculture, des femmes allaitant leurs enfants, ou les portant sur le dos, et tous ensemble s'appliquant à retenir un article du symbole. Enfin, des enfants d'une mémoire plus heureuse et reprenant sans fin une interminable leçon. Je pus en baptiser plus de vingt à la fête de l'Assomption.

» Mais ce n'est pas tout. Allons visiter mes maçons. « Quoi, des maçons? — Oui vraiment, plus de trente, debout sur les murs de mon camp ; je tiens à l'œil la pose de la moindre pierre : — Maître Taï, cette pierre est trop étroite; celle-ci rentre, cette autre sort; cet angle est de mon goût, mais il faut établir plus solidement cette assise! »

» J'avais déjà construit une forteresse, avec l'aide de mes chrétiens ; je vous en parlais sur mes lettres précédentes ; mais, en ces derniers temps, le tumulte des barbares devenant plus terrible, Monseigneur et nos Pères m'engagèrent de faire un camp sur un pied plus redoutable, capable de supporter, au besoin, un assaut des Lolos, et de mettre en sûreté ma personne et mes chrétiens. J'y dépensai cent ligatures, (environ 400 francs) et trois mois d'une continuelle sollicitude. Mon camp est un carré long, de quinze mètres de large, sur une longueur de trente ; les pierres sont d'une taille grossière, mais la structure générale n'est pourtant pas sans élégance.

» Du reste, je ne devais pas profiter personnellement de la paix et de la douce solitude que m'assurait mon

donjon. Monseigneur, qui m'en avait commandé la construction, ne m'en permit pas la jouissance : je dus quitter mon district du plateau des orangers, et aller fonder une chrétienté à quatre-vingts lieues plus avant dans la province.

» J'avais semé, une longue année, dans les larmes; l'infinie bonté de Dieu permit qu'en partant, je pusse faire une petite moisson de chrétiens. Je visitai de nouveau les quelques païens qui me paraissaient plus aptes au royaume de Dieu, et dont j'avais entrepris la conversion. « Bonnes gens, leur dis-je, voici que je vais partir, un autre, qui ne vous aura pas connus, viendra me remplacer, et j'ai bien peur que vous n'abandonniez vos projets d'embrasser la religion ; vous demeurerez plongés dans vos péchés et n'irez pas au ciel. Voici peut-être la dernière fois que vous entendez ma voix, hâtez-vous de vous convertir, car, par après, je ne réponds plus du salut de votre âme! »

» Cinq familles adorèrent Dieu en moins d'une semaine.

» Une vieille femme, plus que septuagénaire et païenne dans l'âme, retenait son fils, dont je pressais la conversion depuis plus d'une année. Je dis au garçon : « Le bon Dieu a des dons qu'on ne prévoit pas. Il n'est pas bon d'obéir à sa mère, au préjudice de Dieu; adore donc, et nous verrons ce que dira la bonne femme. Qui sait, si elle-même ne se fera pas chrétienne ? » Le jeune homme adora, et, un mois plus tard, m'amenait sa vieille mère : « Est-ce tout de bon, lui dis-je? — Père, bien sûr, tout de bon; j'ai

déjà exhorté mon frère d'embrasser, comme moi, votre religion, et voici qu'il vient demain pour apprendre à connaître le Maître du ciel... » Le soir même, par un temps pluvieux et l'âpre route des montagnes, cette femme se rendit au collège du Tchen-fong-chan, distant de plus de deux lieues, pour y étudier la doctrine.

» Voici les plaisirs que Dieu donne au missionnaire !

» Bientôt, la saison étant propice, les routes paraissant libres, je partis pour ma nouvelle mission.

» Las ! M. le Curé, les voyages dans notre Yun-Nan ne ressemblent guère à ceux de France. C'est peu de dormir sur les planches et sur la paille ; heureux si l'on trouve seulement un gîte. Un peu de farine de maïs, crevée dans l'eau, nous vaut un repas royal. Ce sont là les aventures poétiques des missionnaires, mais les barbares, les Sarrasins, les brigands et les petits voleurs rendent les routes très périlleuses, et quand vient l'heure du passage de ces fléaux, la vie même des voyageurs est très aventurée.

» Nous fîmes trois jours de marche, et la nouvelle de l'invasion allait se confirmant ; bientôt, les champs déserts et les montagnes laissées sans culture, les toits de chaume abandonnés, les marchés solitaires, et des bandes de fugitifs, cherchant asile dans les forteresses ou les cavernes, ne nous laissent plus de doute sur la sortie des Lolos. Reculer me paraissait bien dur : avancer semblait téméraire. J'ouvrais la marche, un poignard dans la ceinture, et un vieux pistolet français en bandoulière.

» Pour rassurer mes gens, je leur avais donné ce

mot d'ordre. « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, je rencontre les barbares, je ne fuirai pas. Ils me dépassent en vitesse, mais non en courage, et j'engagerai le combat. Si vous me voyez frapper fort; si, de droite et de gauche, il en tombe quelques-uns, que chacun de vous vienne avec sa courge ; la victoire est à nous. Si Dieu permettait que je fusse vaincu, égaillez-vous ! » Avec de si braves paroles, mes gens me suivaient.

» Le huitième jour nous passâmes, en tremblant, près de ce plateau ombreux, d'où les brigands se précipitant avaient, l'an dernier, pillé et garrotté le P. Fenouil; puis, comme la terreur allait toujours croissant, nous passâmes cette nuit dans une caverne. Là, M. le Curé, point de cérémonies, et rien à choisir ; de la farine de maïs pour toute nourriture, et de l'eau pour breuvage, sans autre assaisonnement que l'appétit ; puis l'on se couche auprès du feu, et l'on s'endort, avec l'ineffable consolation d'une bonne conscience.

» Le lendemain, ne voyant point paraître les Lolos, je hasardai de reprendre notre route. Nous laissons derrière nous les lieux que l'on soupçonnait être le repaire des bandits. Nous franchîmes, sans accidents, les défilés neigeux et les bois, si hantés des voleurs. A mesure que nous descendions dans la vallée, la route, fraîchement battue et singulièrement unie, m'inspirait des craintes. A midi, les restes fumants des maisons incendiées, une plaine jonchée d'ossements rougis, qu'un essaim d'oiseaux de proie se disputaient déjà, une odeur dégoûtante de chairs mal cuites nous prouvent que nous suivions pas à pas leurs

traces redoutables. En effet, ces barbares venaient de décamper ; ils avaient passé là, au nombre de deux mille, et se portaient, ce soir même, sur Ko-Kouy. Nous nous retirâmes dans une forteresse, où l'on nous dit, d'un air surpris : « Il faut que votre vie soit bien précieuse ; comment avez-vous pu éviter un si grand danger ? »

» Pour moi, M. le Curé, je me crois redevable à la protection de Dieu d'avoir échappé à ce péril, car deux heures d'avance nous jetaient inévitablement entre leurs mains.

» On dit les sauvages plus féroces que jamais, et ce soir même, assis sur les murs du fort, je comptais plus de vingt maisons incendiées, dont les flammes se confondaient dans les airs ; horrible et navrant spectacle !

» Voilà la Chine ! Le plus vaste empire du monde, qui s'estime la plus glorieuse nation qui soit, la voici humiliée et jouée par une poignée de barbares ! Comprendra-t-elle enfin que ce châtiment n'est que la punition de ses crimes, et la verge de Dieu ? Horrible détail ! En maints endroits on mange de la chair humaine. A Soui-Fou, petite ville de la province du Sut-Chuen, elle se vendait quinze sapèques la livre.

» Le cœur plein d'amertume, je m'écrie quelquefois : « D'où nous viendra le secours ? » De Dieu ! je le sais bien, mais quelle gloire pour le cœur magnanime, qui, répondant à la grâce, entreprendrait de rendre la paix à cette malheureuse province ! Dieu appellera-t-il les Francs ? Il aime à se servir de l'épée de notre

patrie, mais la France en est-elle digne ? Mon Dieu ! il ne s'agit pas de la prise de Sébastopol, ni d'une campagne d'Italie. Trois cents Vendéens, armés de simples fusils de chasse, mettraient, sans coup férir, ces barbares à la raison !

» Ici tout est péril. — Je crus tomber de Charybde en Scylla. A deux jours de Tchao-Tong, on m'annonce qu'il ne faut pas songer à passer outre ; les Sarrasins venaient de se révolter et pillaient les voyageurs. Celui-ci revenait en lambeaux et racontait qu'il avait été détroussé par les musulmans ; d'autres bandes de voyageurs, avec leurs bœufs et leurs chevaux, étaient tombés aux mains des brigands ; les plus décidés n'osaient approcher de la ville. A ces récits, deux fois on retourne en arrière la tête de mon cheval ; deux fois je ramène ma monture dans la route de Tchao-Tong.

» Nous n'étions plus qu'à douze lieues. Je dis à mes gens : « Que celui qui a peur retourne ! moi je vais demain coucher à Tchao-Tong : si je ne puis arriver pendant le jour, je passerai à la faveur de la nuit, mais je ne puis reculer. L'avenir même de cette mission y est engagé ! » Mes garçons s'écrient : « Nous vous suivrons partout. A la vie, à la mort ! — C'est bien ! Notre devise n'est-elle pas qu'un chevalier chrétien ne doit pas refuser le combat contre trois musulmans ? Le valeureux Sébastien de Portugal ne consent même pas qu'il recule devant six infidèles ! »

» Nous partîmes dès l'aube et rencontrâmes en route plus de deux cents portefaix, chargés de marchandises,

et délibérant, comme nous, d'entrer en la ville. — « Bonnes gens ! leur dis-je, nous voici en nombre, et tous gens de tête ; nous pourrions, au besoin, soutenir un combat ; d'autant que je connais quelque peu les armes. Je m'en suis servi autrefois dans le Foû-lâng-kouè (France) ; si vous m'en voulez croire, nous passerons ensemble ! »

» A mesure que nous approchions de la ville, notre foule allait toujours croissant. Beaucoup de marchands que la crainte retenait, çà et là, dans les forts, nous voyant passer en nombre si imposant, firent bande avec nous. La multitude, doublant les courages, nous traversâmes résolûment cette frontière de montagnes, où l'on disait les musulmans plus furieux ; puis, dévalant, d'un pas allègre, dans la grande plaine de Tchao-Tong, nous pûmes, à minuit, héberger aux portes de la ville.

» Voici, M. le Curé, le récit de mon voyage ; — Je vous trouve, direz-vous, bien téméraire ! — Ah ! c'est vrai ! mais je puis vous en donner la raison. L'an dernier, un de nos Pères chinois avait essayé une excursion infructueuse ; on ne pouvait lui en vouloir ; les temps étaient mauvais. Monseigneur, depuis ce jour, redoutait un coup de main, et si cette mienne entreprise eût mésarrivé, nous courions risque de ne pas entrer de longtemps dans l'intérieur du Yun-Nan. Au reste, j'avais des ordres, et c'était pour la gloire de Dieu. Vous pensez qu'avec de tels titres, il faut être vaillant comme le preux Hector de Troie !

» J'espère que des commencements si laborieux seront pour nous les gages d'une riche moisson de

chrétiens. Mon Dieu! nous avons bien besoin de vos bénédictions. Tout est à faire ici, et personne ne vous connaît ! Tout ce peuple est incliné au mal : Seigneur, aidez-nous à sauver des âmes ! donnez-nous des âmes !...

» Excusez, M. le Curé, le négligé du style, l'imperfection de l'écriture et l'oubli des règles : hélas, hélas ! déchéance inévitable ! A mesure que je deviens plus Chinois, je sens que je perds tous les jours quelque chose des couleurs de ma patrie ; mais il m'est resté tout le cœur, avec lequel je vous remémore sans cesse et vous aime de plus en plus. »

CHAPITRE VIII

1862-1863. — Persécutions. — A deux doigts du martyre. — Godefroy reçoit la visite des fils du général Foû. — Menaces et bruits de mort. — Chicard en déroute. — Pillage de sa maison. — Les Chinois sont-ils scrupuleux ? — Nouvelles persécutions. — Invasion des barbares Longs-Poils. -- Création d'une colonie agricole. — Projet d'église.

Notre héros vient de nous dire au milieu de quels obstacles il avait pu pénétrer dans la grande ville de Tchao-Tong. Écoutons-le nous raconter quelles persécutions l'y attendaient et comment, malgré sa vaillance, il n'y put demeurer et faillit être pris.

Le 4 novembre 1862, il écrit à sa sœur :

« Eh bien ! ma bonne Justine, tu fais des vœux pour moi ! et quels vœux ! Tu voudrais me faire ardre, ou trancher le col, ou pendre pour le moins. Tu pries, tu optes pour mon martyre et je sais bien, qu'après coup, tu te réjouiras et ne seras pas la dernière à te prononcer pour ma canonisation. A propos de canonisation tu auras beau faire, je n'y compte pas trop ; mais, du train que tu y vas pour le martyre, je ne désespère point.

» Je l'ai manqué belle, ces jours-ci, et je ne m'en prends qu'à toi. Ah, chère sœur, ta foi me ravit. Presse

toujours. Qui sait? Il ne faut qu'un coup, une bonne fortune. Mais qu'en dit notre mère? Nous l'esjouissons, paraît-il, jusqu'aux larmes. Je vois mon père froncer le sourcil, enveloppé dans sa veste, composée de trois peaux de panthères ; inquiet, il suit l'expédition de Tchao-Tong; il voit d'un mauvais œil ces barbares; il redoute pour nous le voisinage des Sarrasins et mécréants et se défie de nos besognes à Tchao-Tong. A vrai dire j'y allais joyeux, comme le bon Renaud. Las! j'en revins aussi bien tristement. Il ne faut pas m'en vouloir. Mon père, qu'y auriez-vous fait, je vous prie? Et toi, Jules, aurais-tu tenu la place? Le cousin Jehan, en personne, n'y aurait pas réussi!

» Ce n'est pas une petite affaire que la conversion des païens! J'avais rêvé le renversement de l'idolâtrie, le renouvellement du monde, des conversions en masse... et pour toute bonne aventure, je faillis me faire pendre! Ah ! des miracles, ce n'est pas si facile à faire que vous pensez! Il en coûte souvent beaucoup pour faire moins. En voulez-vous la preuve?

» Arrivé dans la ville de Tchao-Tong, je n'affectai point de me prévaloir des exploits de nos alliés à Pékin, mais je ne m'étudiai pas non plus à me cacher. Je me présentai avec cette simple assurance d'un homme qui fait son devoir, remplit sa mission et ne craint pas désormais la mauvaise foi d'un peuple allié. Au reste, j'avais des passe-ports en règle, munis des sceaux de France et de Chine, et je pensais que le sang-froid et l'assurance de mes allures imposeraient le respect. J'avais achevé la visite de nos chrétiens; je tra-

vaillais avec fruit à la conversion des infidèles, quand la haine de quelques hommes éclata contre moi.

» Je reçus de malveillantes visites : la dernière surtout fut menaçante. Elle me fut faite par les fils du général Foû, premier mandarin de la ville, accompagné de plusieurs autres qui se disaient lettrés. Ils entrent grossièrement dans ma maison, où je faisais les cent pas, en habit d'ordonnance, le bicorne sur l'oreille, chaussé de bottes en velours, s'il vous plaît ! et vêtu d'un petit pourpoint de bon ton. L'allure de ces gens me déplut : je les priai pourtant de s'asseoir, ce qu'ils eussent fait, au reste, sans ma permission.

» Cependant, comme ils venaient avec de mauvais projets, je vis que leur contenance n'était pas assurée. Ils gardaient le silence. Moi, qui, grâce à Dieu, n'avais pas de péché sur la conscience, je leur dis sans façon: « Vous venez, messieurs, voir l'Européen ? n'en doutez pas, c'est bien moi !... » Ce fut le signal des insultes. Ils se mirent à vociférer ensemble. A leur dire, j'étais tout et je n'étais rien ; pas Français et pourtant pas Chinois; j'étais un barbare, un Sarrasin, un diable. Ma patrie participait à tous les titres dont ils me gratifiaient. Je leur dis : « Mais, messieurs, ne parlez pas tous à la fois, et je pourrai vous répondre. Voyez plutôt mes passe-ports; vous devez savoir que je ne suis pas entré comme un voleur en cette ville, et vous n'êtes pas si peu au courant des affaires de votre pays, que vous ne sachiez la paix conclue entre nos deux empires! »

» L'un, qui se croyait un phénomène de science, s'en

prenait au ciel. Il avait lu nos livres et ne cessait de me jeter à la face la sainte Incarnation de Notre-Seigneur. Je lui dis : « Dieu a fait le ciel qui te couvre et la terre qui te porte, le soleil et les étoiles qui t'éclairent; il peut bien faire cette merveille ! » C'était jouer de la guitare devant un bœuf, comme dit un proverbe chinois. Ils insultaient ma religion, blasphémaient mon Dieu.

» Je redresse alors la tête et, levant les mains au ciel, j'implorai trois fois Dieu à haute voix, le priant de leur pardonner. Ils en devinrent furieux et, dédaigneusement, répétaient mes paroles, comme si, disaient-ils, nous avions besoin du pardon de ton Dieu !

» Ils se retirèrent aussi brutalement qu'ils étaient entrés. Je commençai alors à réfléchir sur les suites probables d'une pareille visite. Je me dis : « Sortir de la ville, le péril n'est pas assez instant ; laisser là cette affaire, est d'un dangereux exemple. » Je me résolus de faire, dès le lendemain, une visite aux mandarins. Je mets donc mes habits de cérémonie, une longue toge bleue et par dessus un *ta-coua,* de la forme de celui que j'ai envoyé à mon père; un petit chapeau d'été, d'une belle texture, et couvert d'une frange rouge, et enfin mes grandes bottes. Deux de mes chrétiens m'escortaient. Je fus repoussé par les officiers militaires, mais les mandarins civils me traitèrent selon les rites. Malheureusement, l'eussent-ils voulu, ils n'étaient pas en mesure de me défendre. L'un d'eux m'apprit que les fils du général Foû avaient promis ma mort.

» Le péril allait croissant. Je pensai qu'ils voulaient

m'effrayer. Il m'en coûtait de quitter la ville quelques jours. Les bruits devenaient plus sinistres; les soldats, qui jouaient aux dés à la porte du prétoire, parlaient tout haut de ma mort prochaine, et mes voisins faisaient signe qu'on allait trancher la tête à Tien-lao-ié. (Notez, je vous prie, que ce Tien-lao-ié, c'est moi-même!) On remettait ce plaisir au premier tumulte qui éclaterait dans la ville, ou à la première alerte donnée par les Sarrasins. J'avais, à deux doigts, la palme du martyre. Hélas! il me fallut me souvenir du précepte du Sauveur, et dès le lendemain, 2 mai, je sortis, à l'aube, secouant la poussière de mes chaussures, et me retirai, sous un déguisement, dans la ville de Ta-Kouan, pour y attendre la fin de l'affaire.

» Je m'étais enfui à l'heure, car la nuit qui suivit mon départ, trente ou quarante soldats, armés de poignards et portant des lanternes, enfoncent la porte de ma maison. Ils pensaient bien m'y prendre, n'ayant pas eu connaisance de ma départie, et ils ne doutèrent pas que je n'eusse employé quelque magie. Pour cette fois, j'étais bien un diable, et mes chrétiens me dirent plus tard que nous passions communément par la ville, nous, diables d'Occident, pour habiles à pénétrer la terre et nous y engloutir pour un temps.

» Mes ennemis ne s'en tinrent pas là. Ils firent rafle de mon bagage et organisèrent des perquisitions chez les chrétiens. Ces pauvres gens dormaient; ils furent bien effrayés : « Il nous faut l'Européen ! Il nous faut l'Européen » ! hurlaient ces forcenés, auxquels échappaient à la fois la récompense promise et la joie de

mon supplice. J'étais alors à quinze lieues de là, dormant tranquillement chez un hôte généreux. Ce que je regrette le plus, c'est mon calice, que ces brigands ont emporté.

» Depuis ce temps, ces soldats s'estiment des foudres de guerre. Je le crois bien ! A eux seuls, ils ont pu mettre Chicard en déroute ! Oh ! pauvres gens, je ne vous en veux pas, et pour toute vengeance, je ne désire que votre conversion !

» Nous avons écrit cette aventure aux ambassadeurs de la France. Je ne sais si nos alliés feront quelque chose pour nous défendre ; mais ce qu'ils ne feront pas, c'est de rendre sa tête au P. Néel, qui, plus heureux que moi, l'a perdue. Pour assurer désormais la mienne, je la confie à Dieu.

» Retourné dans ma montagne, plus détaché que jamais de toutes choses, je goûte un plaisir infini. La prière, l'étude, la méditation ont pour moi plus de charmes qu'autrefois. Ah ! on peut sortir en héros de ces grandes entreprises, braver maints périls glorieux, et cependant n'être pas un saint! Malgré cet insuccès, vienne l'heure de l'obéissance, et je suis prêt à entrer dans l'arène des saints combats... »

A la même époque, notre Godefroy adresse à son cousin quelques lignes qui complètent les détails qui précèdent, et nous le révèlent, non plus sculpteur, mais statuaire : « Le bon Dieu m'a mis cette année à deux doigts du martyre ; mais encore ai-je manqué. Ces jours derniers, poursuivi par l'imagination que je pouvais manier l'argile, (nous avons ici de fort belle terre)

j'entrepris un sujet. Dieu aidant, le succès a dépassé mes espérances, la figure de mon saint est ravissante, la pose pleine de dignité, et tout l'ensemble parfait d'expression. Je m'en réjouis bien ; je vais, à temps perdu, préparer quelques statuettes pour nos chapelles ; elles sont si nues !

» J'ai le dessein de bâtir quelque jour, dans notre Yun-Nan, une chapelle à Notre-Dame, à saint Denis, ou bien à saint Pierre. Je te prie, cousin, de me faire sculpter sur bois un petit modèle d'église, où la position de toutes les pierres soit visible, et j'espère que nos ouvriers chinois le pourront reproduire. Je voudrais l'enrichir quelque jour d'un instrument de musique, oh ! bien modeste, et qui ne dépasserait pas mes capacités. Ce serait un orgue de Barbarie ! Tu ris ! Oh ! si jamais un instrument de ce genre arrivait dans nos montagnes, grand Dieu ! Quelle surprise ! Quelle merveille !

» M. Bisch est le meilleur homme du monde. Quelle artillerie vous envoyez ! Ah ! dis bien à M. Bisch qu'il me compte tout à fait au nombre de ses amis. Vous êtes tous si bons que je vous sacrifierais volontiers ma barbe et même ma tresse, qui est déjà fort belle.

» Le mois dernier, j'ai fait trois cents lieues à pied, et par quels chemins ! Des chemins, comme dirait Daniel, où le bon Dieu n'est jamais passé. Je vais, aujourd'hui, commencer la visite de nos chrétiens, et ce n'est pas petite besogne. Ce sera le travail de deux mois. Ces visites se font fort solennellement. Je te raconterai cela dans une autre lettre.

» Eh bien ! cher cousin, tu comptais sur le traité de Tien-tsin. L'ère des martyrs, pensais-tu, est certainement finie pour la Chine ; mais vois donc mon compagnon, mon ami, le P. Néel, qui ravit la palme ! Non, l'ère des martyrs n'est pas passée !...

» Quand la milice du général Foû vint me saisir, j'étais hors de la ville, déguisé, d'assez mauvaise mine, mal vêtu; tu ne m'aurais pas reconnu en cent. Mon cuisinier, plus mort que vif, fut découvert blotti dans le grenier et tiré de son gîte. Pour comble d'outrages, on le charge de mes hardes, et ces braves, activant sa marche à coups de sabres, lui font emporter mes effets à leur caserne.

» Un autre homme de ma suite s'était caché dans la ville; il lui serait mal advenu de tomber aux mains des soldats. Un sien ami le hissa, de nuit, par dessus les murs de la ville. Transi et hors de soi, à son dire, il vit jusqu'au diable, qu'il repoussa du signe de la croix. Mon vieux baptiseur Jang, homme des plus simples, tomba malheureusement en leur pouvoir ; je n'y aurais jamais pensé ! Un homme si inoffensif ! pourquoi fallait-il qu'il portât les coups ? C'était pitié de voir cette pauvre brebis aux mains de ces loups.

» Il y avait cependant, dans la ville, une femme courageuse, habituée aux périls, brisée aux persécutions, souvent accusée comme chrétienne, entraînée plus d'une fois en esclavage par les barbares ; elle a vu son mari et son frère massacrés sous ses yeux, sa famille proscrite et décimée; mais tant de désastres n'ont point affaibli sa foi, ni abattu sa vaillance. Maltraitée

elle-même dans cette dernière persécution, elle a subi ces affronts avec un cœur tout viril. La nuit même du passage des soldats, elle exhortait les autres chrétiens à la patience, les appelant à la prière, et, commençant elle-même le chant, relevait tous les courages.

» Les païens, les oyant prier, sitôt après le départ des soldats, disaient surpris : « Oh ! ces chrétiens, quel cœur, quelle audace ! comment ! ils reprennent encore? » Un chrétien, que j'avais mandé dans les derniers jours de mon séjour à Tchao-Tong, pénétra dans la ville, le soir même du pillage. Un soldat, le saisissant par sa tresse et le menaçant du glaive, lui dit : « Tu es aussi un des gens de la suite de Tien-lao-ié? » Il en sortit en Gascon : « Ne tire pas, criait-il, tu vas m'arracher la queue, elle ne tient plus que par quelques fils. C'est ainsi que vous traitez un pauvre étranger ; je ne connais pas votre Tien-lao-ié, moi ! »

» Un vieillard me sauva une veste d'hiver, enveloppé dedans jusqu'aux yeux ; enfoui sous trois couvertures, il supplie les soldats d'avoir pitié de ses cheveux blancs, d'autant qu'il bat la fièvre ! Ah ! c'est une ruse bien chinoise. Maintenant tu crois qu'il me rendra ma veste ? Eh bien ! va lui prêcher cette doctrine, toi, cousin : il a la conscience bien formée. Oh ! les Chinois, quelle conscience ! Il faudrait, avec eux, changer toute la théologie. J'ai ouï dire par tous les missionnaires qu'ils n'ont jamais découvert un scrupuleux en Chine. Trouver ici un homme qui ne soit pas voleur, il y en a; mais un qui ne mente pas, je t'en défie. »

C'est encore à son cher cousin que le chevalier-

apôtre fait part des persécutions qui remplirent l'hiver suivant. Nous retrouvons dans cette lettre, écrite d'un pas alerte et datée du 24 mars 1863, le récit des inventions de son zèle pour évangéliser les païens. Il était alors à sa résidence de Pou-eul-hao.

« Tu as pris bien de la peine pour moi ; que Dieu te le rende, cher cousin ! Au reste, tu ne dois pas être plus gueux que moi. Oh ! comme je suis gueux ! c'est à plaisir. Une lettre, partie il y a quelques mois, t'a appris ma retraite de Tchao-Tong. On s'est fort occupé de cette affaire. Plusieurs mandarins et officiers ont été dégradés pour cette cause, et tous fort effrayés. A maintes reprises, oyant dire que Tien-lao-ié marchait de nouveau sur Tchao-Tong, c'était piteux de les voir si transis pour un seul homme. J'y ai soulevé bien des paniques.

» Au reste, les jours se suivent et ne sont pas meilleurs. Saint Paul n'a jamais vu pareils désastres ; périls ès fleuves, périls ès monts, périls ès vaux, périls des petits et grands voleurs, tumulte des Lolos, guerre des brigands, dits Longs-Poils, ravages des militaires, sacs des Sarrasins, prise de villes, pillages des marchés, incendie des maisons ; du sang, des morts, le carnage partout. La guerre avec les Longs-Poils nous a occupés tous ces mois-ci. Ce sont d'immenses multitudes de pillards. Il y avait plus de cinq mille réfugiés dans le fort de Tchen-fong-chan ; les balles pleuvaient sur les toits du camp de Long-Ky.

» Renfermé dans la faible enceinte de mon nouveau district de Pou-eul-hao, je résolus de m'y défendre et

d'y vendre, au besoin, chèrement ma vie. Les Longs-Poils s'approchèrent à une portée de fusil de mon camp ; la brume les empêcha de nous découvrir ; ils se saisirent de huit de mes chrétiens et errèrent trois mois par ici. Nos montagnards se tenaient jour et nuit sous les armes, et souvent je les conduisis moi-même défendre les défilés des montagnes et l'entrée de notre vallée. Sur la fin de janvier seulement, ces bandes de pillards quittèrent le pays et se portèrent sur Tchao-Tong.

» Depuis ce moment nous sommes un peu plus tranquilles, et déposons un moment la lance pour reprendre nos engins d'agriculture.

» A ce propos, je vais te parler un peu de mes économies et créations. Je viens de jeter les bases d'une Congrégation. « Te voilà donc, diras-tu, fondateur ! De quoi, diable ? — Tu ne le devinerais pas en mille ! — Aurais-tu créé quelque ordre de chevalerie ? — Ce serait difficile en Chine. — Établi des religieux ? — Pas encore cela !... » C'est une sorte de colonie agricole, telle que, possible, tu ne l'aurais pas imaginée. Je n'y reçois que des femmes, généralement des personnes d'un certain âge ; ce sont de pauvres abandonnées, des veuves, dont les hommes ont péri à la guerre, ont été emmenés par les barbares ou tués par les Longs-Poils ; toutes pauvres femmes sans ressources, sans feu, sans lieu, sans Dieu ; à brief dire, tout à fait dignes de compassion en l'âme et le corps

» J'ai remarqué que ces bonnes femmes sont généralement laborieuses, de bonne volonté, obéissantes, et

se trouvent trop heureuses de travailler, pourvu qu'on leur puisse assurer un peu de maïs et quelque vêture grossière. Beaucoup de païennes se présentant, pour embrasser la religion, et douées du reste des conditions requises, je les mis incontinent à l'agriculture, et, comme un bon père de famille, les envoyai à ma vigne. Le soir et le matin, une vierge chinoise leur apprend la doctrine; le jour, elles vont sur la montagne bêcher la terre, semer le maïs, planter et soigner le tabac; elles élèvent quelques porcs, des volailles, portent l'eau, font elles-mêmes leur cuisine et s'adonnent généralement à tous les travaux de la ferme.

» On me fait de nombreuses demandes pour entrer en ma colonie. La modicité de mes ressources entrave un peu mes plans, mais je compte beaucoup sur le secours de Dieu. S'il lui plaît, cette petite entreprise sera, dans mes vues, fort utile à la religion, et un grand attrait, pour les pauvres païens, d'entrer au giron de la sainte Église.

» Il n'est pas croyable, quel bien on peut opérer ici. Toutefois, les secours d'Europe sont pour cela une condition indispensable; mais que de bonnes œuvres, quel argent bien placé, que de mérites, que de joie au ciel ! et, sur la terre, que de bénédictions ! Je crois, cher cousin, que ta bourse est bien plate, mais nos richards des alentours, il n'est donc pas moyen de leur faire vomir une sapèque? Et mon vieux père, a-t-il une fortune à faire ? A-t-il donc besoin de gendres ? Si mes sœurs ne veulent pas se marier, elles feront à merveille. Il est temps que celles qui ont des époux,

vivent comme n'en n'ayant pas. Oh ! qu'elles restent donc ainsi, comme moi! c'est tout mon désir.

» Ces jours derniers, je pensais faire une collection de chinoiseries, te les faire passer en France et établir une loterie au profit de mes œuvres; penses-tu que l'idée soit bonne ? Tu me donnes, cher cousin, toute liberté ; je t'ouvre volontiers mon cœur et te dis mes besoins sans feintise ; il m'en prend quelque honte; je crois que c'est tentation, et je passe outre. Je t'ai déjà parlé d'élever, possiblement, une église tôt ou tard : je n'ai pas une sapèque pour cela; penses–tu cependant que le plan soit réalisable ? Il faut avoir de l'audace pour faire une pareille proposition. Mais, nous autres, gens de Dieu, nous ne nous effrayons pas de si peu, et tout nous paraît possible.

» Actuellement, je fortifie mon camp de Pou-eul-hao, et je jette les fondements d'une tour, qui devra mettre ma chrétienté à l'abri de tous les mécréants. Ce sera, je l'espère, un travail digne du moyen âge, avec lequel je pourrai défier toutes les armées du Yun-Nan. Mes travaux, cher cousin, me dépassent déjà de dix brasses; j'y suis englouti comme dans l'eau.

» Tour à tour et tout ensemble, guerrier, missionnaire, architecte et propriétaire, tu me verrais sans cesse debout, sur les murs de ma tour, ou surveillant mes maïs, comme un vieux laboureur ; puis, instruisant mes nouveaux chrétiens et prêchant les païens. Les pauvres m'encombrent; ce matin même, j'ai remis à plus tard quatre personnes qui veulent adorer Dieu; c'est peut-être un manque de foi; mais je n'ai pas

actuellement de quoi les nourrir. Je compte beaucoup sur mon système de colonies; ici, mon cher cousin, n'ayant pas de chapelle, je dis la messe dans une mauvaise chambre ; j'en suis affligé; nous devrions avoir mieux, car j'ai là environ six cents chrétiens.

Vous avez enfin reçu le *ta-coua* de mon père; il t'a fait envie, cher cousin; je le savais bien. Patiente un peu, je veux t'en faire un pareil. Je demande toujours, il est juste que je donne aussi quelquefois.

» Notre diocèse a envoyé plusieurs jeunes gens au Séminaire des Missions, ces années-ci; j'en suis ravi. Nous, qui sommes gentilshommes de bon lieu, il faut faire bruit sur terre; faites-vous missionnaires, croyez-moi, faites-vous missionnaires ! Jules ne pourrait rien faire de mieux que de venir, ni toi non plus. On se fait facilement à la nourriture. Le chinois me semble aujourd'hui aussi naturel que ma langue maternelle. Pour ce qui est des voyages, périls et occupations des missionnaires, cela n'effraie pas un vaillant homme; c'est un plaisir et agréable distraction. A brief dire, passer les mers, sauver une âme et mourir, est un sort fort digne d'envie ! Si tu rencontres des jeunes gens qui se veulent dévouer à ce grand œuvre, encourage-les. Qu'ils ne se tourmentent pas au sujet de la santé. Le Seigneur pourvoit à tout; les plus forts font un peu plus, les faibles un peu moins, et voilà !

» La race chinoise, vois-tu, est peu sacerdotale, et ce ne sera pas de sitôt qu'elle pourra se passer de nous. Je tâche toujours de mettre quelque chose d'utile sur mes lettres. J'écrivais au jeune aspirant Blan-

chard (1) que la tristesse était, en Chine, une aussi vraie maladie, que la fièvre ou la dyssenterie. Moi, quand les affaires ne vont pas à ma guise, privé des secours et agréments de la musique, qui seraient si précieux, je fais seller mon cheval, je quitte un moment ma case, et m'en vais par monts et vaux, parmi la brume et la rosée, secouer les noirs soucis; rien de plus efficace, je fredonnne ainsi notre vieille chanson :

(*Air du « Roi Dagobert »*)

« Quand le Père Chicard
Se rend aux Brunets par hasard,
Sur son fier palefroy,
Bordeau (2) le reçoit comme un roi.
Au fond du manoir
Marie, à l'œil noir,
Prépare soudain
Un joyeux festin;
Là ne se boit point d'eau,
C'est toujours un vin de Bordeau ! »

» Peu à peu ranimé par le frais pénétrant des vallées, tout humide de la rosée des taillis et des grandes herbes, mon cœur ploie sous la joie.

» Mon cheval est un étalon de grande valeur, intelligent comme le cheval arabe; il gravit et descend la montagne rapidement, il n'aurait pas mauvaise grâce dans les chasses de M. de la Besge (3) : je serais content de t'en faire cadeau, mais comment te l'envoyer ?

(1) Aujourd'hui missionnaire aux Indes. — (2) Le fermier. — (3) Châtelain de Persac et célèbre chasseur.

CHAPITRE IX

1864-1863. — Entrée au Carmel des sœurs de Godefroy. — Justine. — Vie de missionnaire, vie de Carmélite. — D'une malade qu'il visita et d'une tempête qui survint. — Conseils de perfection. — Un coup de main de Dieu. — Les escapades d'Églantine. — Où Godefroy trace un plan gigantesque.

Au milieu de ses tribulations, une joie immense vint consoler l'apôtre. Son plus ardent désir était de voir ses sœurs se consacrer à Dieu. Par ses conseils et ses prières, il poursuivait ce but avec persévérance, et les lettres que nous avons citées, en sont le continuel écho.

Foulant aux pieds de belles espérances et les propositions les plus flatteuses, Justine, la première, renonça au monde. Le départ de son frère avait été pour elle un coup terrible. Ne pouvant le suivre sur les plages lointaines de son apostolat, elle dévoua son cœur et sa vie, donna toute son âme pour aider au succès des prédications du missionnaire, et, ne trouvant rien de mieux pour ce grand œuvre, elle entra au Carmel de Niort, le **15** juillet **1863**.

Quand, au mois d'avril suivant, notre héros apprit cette détermination, son cœur déborda dans les pages suivantes :

Pou-eul-hao, 18 avril 1864

« Quoi ! ma chère sœur, tu t'es faite Carmélite ! Quelle joie tu me procures ! Ah ! Jésus ! quelle bonne nouvelle ! Tu nous devances de mille pas; tu vaux mieux que nous cent fois, chère sœur! Quelle fête quand je reçus cette nouvelle ! J'en ai pleuré, chanté, devisé à tout venant; j'ai béni cent fois le Seigneur d'un tel bienfait. Justine ! Justine ! chère sœur Marie-Xavier de Jésus, vous causez aux anges et à moi trop grande liesse... Ah ! tu aimes Jésus tant que cela ! Ah ! je m'en réjouis, je m'en pâme et reste sans parole. C'est bien, c'est bien ! et tu laisseras bien des femmes derrière toi ! En deux mots, je te le dis sans feintise, tu ne pouvais mieux faire !

» J'ai là, accrochée au mur, une chère image de notre doux Seigneur crucifié, en laquelle est écrit : *Et son amour est oublié !* Cette exhortation, chère sœur, résume tout, et dans ce beau livre tout s'apprend mieux qu'on ne ferait en les plus savants écrits. C'est le portrait du plus féal des amis, le portrait auquel il faut te mirer sans cesse, car c'est celui de ton fiancé. Pour moi, j'en suis toujours aux exercices de la vie purgative et il n'est pas espoir que j'en sorte de sitôt.

» Je compte beaucoup sur toi pour le succès de nos travaux et, d'ailleurs, je ne fais rien en comparaison de ce que tu exécutes. Du fait de mon intérieur, c'est celui d'un bien pauvre gentilhomme. Piques, hallebardes, lances, carabines et tous engins de guerre sont appendus aux parois de ma case ; mes heures, mon

chapelet, quelques livres, vos portraits, sont mes seuls ornements ; au dehors, deux chiens de garde, mon dextrier, pour visiter les chrétiens éloignés et ma colonie, et rien plus outre qui te puisse bailler grande édification.

» Que veux-tu que t'apprenne un pauvre missionnaire comme moi ? Toujours en guerre contre les barbares et Longs-Poils, toujours en course dans les montagnes, toujours sous la pluie, les frimas et les vents, passant le tiers de son temps à cheval ? Plus de douze cents chrétiens, répandus sur un espace de vingt-cinq lieues, par périlleux chemins, me donnent rude besogne. Joins à cela la visite des malades, le soin de mes orphelinats, l'ordonnance de ma colonie et tu verras que je n'ai point le loisir d'être paresseux. Mon système, au reste, n'est point nouveau; c'est de faire bellement mon devoir, en bonne intention, pour Dieu. Prie bien pour moi, ma chère sœur, octroie-moi le martyre par tes prières. C'est là mon désir. Mais ne t'avise point de me faire mettre la goutte aux jambes; tu me ferais par trop grand tort !

» J'ai lu dans les Écritures, que sainte Scholastique fit tomber la pluie à verse, pour avoir le loisir de deviser plus longtemps avec son frère Benoît. L'autre jour, je t'aurais donné quelque chose pour calmer une tempête.

» On me vint chercher, vers quatre heures après-midi, pour la visite d'un pauvre malade bien éloigné. Je devais traverser un grand fleuve, dont les eaux étaient grossies, et franchir deux hautes montagnes. Je ne pouvais guère espérer, vu l'âpreté des routes et la

longueur du chemin, d'arriver avant la nuit; mais il s'agissait d'une âme ! D'ailleurs, toujours un peu ami des aventures, je monte incontinent mon fidèle dextrier et me mets en route. A moitié du chemin, j'avais à peine traversé le fleuve, quand la nuit me surprit. Quelle nuit, ma chère sœur ! Il ne se fit jamais si épaisses ténèbres. Le ciel était lourd et chaud. Le tonnerre fut bientôt si épouvantable, les éclairs si terribles que je crus, par aventure, perdre la vie en ces ravins. Chez nous, le tonnerre n'est rien ; mais ici, répété par mille échos des montagnes, c'est un fracas qui force les plus hardis à s'incliner.

» Le versant de la montagne, que je gravissais, était comme une nappe d'eau; le sentier était devenu un torrent et mon cheval y trempait jusqu'au poitrail. Pour comble de misères, mes sandales tombèrent de mes pieds, déchirés par les cailloux. Je m'en allais à la lueur des éclairs, sondant la route de ma cravache, par crainte de rouler dans les abîmes. Si j'eusse rencontré quelque case, une grotte, un arbre, je m'y fusse abrité pour la nuit, mais rien !

» Je voyais bien, çà et là, des feux allumés; j'appelai même au secours, mais les Chinois sont peureux, et, ne sachant qui vous êtes, ils craindraient de recevoir sous leur toit quelque brigand. Ils ne sortirent point à mon appel. Peut-être même que personne ne m'entendit. Grâce à Dieu, je fus assez heureux pour ne pas dévoyer. Marchant à la lueur des *éloizes* (1), m'en fiant

(1) Vieux mot pour éclair

à mon dextrier, nu-pieds, trempé jusqu'aux os, j'arrivai à minuit sur le marché de Ngai-tien-pa.

» Cette fois, c'était bien vraiment pour un malade, et ce n'est pas toujours ainsi. Il n'y a pas un mois, je fus mandé, la nuit, pour un chrétien, que l'on disait aussi malade, et très malade. Il s'agissait, aller et retour, d'une course de quatorze lieues, par les plus âpres monts qui soient. Je pars sur mon coursier, qui est bien le meilleur cheval du Yun-Nan. J'eus de rudes fatigues, grand chaud dans la vallée, froid sur la montagne, soif et faim partout. Arrivé à la case de mon malade, je le trouvai, m'attendant sur le seuil, assez gaillard, la théière d'une main, deux feuilles de tabac de l'autre. Il n'avait pas du tout l'air d'avoir besoin d'Extrême-Onction; j'en fus quitte pour mes peines. J'entendis cependant trois confessions, et, le lendemain, je repris le chemin de chez moi.

» Tu parles, ma chère sœur, de nous mettre en communion et société de bonnes œuvres. J'accepte la convention, d'autant plus volontiers que j'y ai tout à gagner. Tu n'y auras pas grand profit, mais Dieu te remboursera. Dès aujourd'hui, que ce soit donc marché fait et contrat conclu, indissoluble.

» En fait de vertus, celle qu'il te faut pratiquer davantage, c'est l'humilité, la première et plus nécessaire, avec la charité; sans l'humilité tu ne seras jamais rien, et au contraire l'humilité te rendra précieuse devant Dieu. Estime-toi petite, sois bien persuadée que tu es la dernière de tes sœurs et la moindre du Carmel. Ne te crois pas capable de grand'chose et prends

toujours pour toi la plus petite part. Adonne-toi aux plus bas emplois, et sache que ceci te convient. Balaie la maison, lave la vaisselle, fais la cuisine, soigne les malades; mais fais-le pour Dieu, pour Dieu seul. N'accepte d'autre témoin de tes bonnes actions que Jésus; n'affecte point d'être plus avancée que tes sœurs en religion; ne cherche point à faire de l'extraordinaire. La Sainte Vierge n'en fit point. Obéis simplement, en toute bonne volonté. Pardonne aussi de bon cœur, si l'on t'offense, et, si tu es méprisée, crois bien n'avoir que ce que tu mérites. Aime toutes tes sœurs également; évite soigneusement les amitiés particulières et ne t'applique à plaire qu'à Jésus. C'est un grand moyen d'être toujours joyeuse et contente.

» As-tu composé toute seule cette pièce de vers que tu m'envoies, à l'occasion de ta prise d'habit? Il t'a fallu une fameuse folie d'amour ! Je n'hésite point à regarder, aussi moi, ce nouveau talent comme un signe de vocation.

» Avez-vous, au Carmel, de beaux cantiques, comme est cestuy-ci : « *O mon doux Jésus, ô mon cher amour, régnez dans mon cœur, la nuit et le jour?* » J'aime ce chant; et encore cet autre : « *O l'auguste sacrement, où Dieu nous sert d'aliment !* » Puis : « *Au sang qu'un Dieu va répandre.* » Ces cantiques me ravissent. Souvent, assis à l'ombre des verts bambous, au bord des torrents, je pleure en chantant, sur une terre étrangère, ces chants du Seigneur.

» L'amour de Jésus nous peut, au besoin, donner une belle voix. Justine ! nous n'étions pas, sous ce rapport,

si bien doués que Jules et Églantine. Parfois cependant, je pourrais te ravir. Tiens ! écoute, je m'en vais te chanter le bon Renaud :

« Quand Renaud partit pour Paris,
Il y partit avec plaisir;
Il en revint bien tristement !... »

» Que dis-tu de ma voix? Elle est devenue magnifique. Veux-tu le *Pater* Chinois? Je le siffle supérieurement. Je t'en écris deux mots : *Tsai-tien, ngo tien fou the, ngo ten nen :* Dans le ciel, notre Père, notre vœu, ton nom voir de plus en plus saint. Comment trouves-tu ce chant? Fais savoir à Jules que je ne le crains pas. Oh ! quand je mêle aux sifflements des vents, aux échos des montagnes, les mâles éclats de ma voix sonore, l'enfant ne m'égale pas de loin.

» Oh ! mais, pardon, ma chère carmélite, je te dissipe. Ta chère Mère va mettre ma lettre à l'index. Peut-on bien, dira-t-elle, penser encore, si loin, à si petites choses ? Je m'en vais maintenant écrire une lettre à nos bons parents; ils font des sacrifices de si bon cœur; il faut bien les esjouir un peu.

» Adieu, chère sœur, je suis tout à toi en Jésus et Marie. »

Quelle joie et quel parfum dans ces pages!

Dieu, pourtant, n'avait pas épuisé ses desseins sur cette famille d'élite, dont il lui plaisait de prendre successivement pour lui tous les enfants, jusqu'au dernier. Certes! s'il n'eût dépendu que de notre missionnaire, chacun d'eux eût immédiatement suivi une voie

héroïque; il en tracera, d'ailleurs, le programme un peu plus loin. Il avait appris, avec enthousiasme, la décision de Justine d'entrer au Carmel. Plus que tout autre, sans aucun doute, il avait obtenu cette grâce. Que de fois n'avait-il pas exhorté ses sœurs à se donner à Dieu, préconisant sans cesse, avec saint Paul, les gloires de la virginité! « Que ferons-nous d'Églantine, avait-il dit dans cette même lettre?... J'ai bien envie de l'attirer en Chine et de la mettre à la tête de mes orphelinats; mais, possible, aura-t-elle peur des Lolos! »

Pour celle-ci, comme pour son aînée, Dieu lui-même se chargea d'indiquer le chemin. A cette âme généreuse, mais incertaine de sa voie, le Tout-Puissant daigna tendre un piège, en l'attirant au Carmel de Niort. Il ne s'agissait que d'une simple visite à la novice, mais l'aventure prit soudain une tournure inattendue. La capture de cette âme fut comme une surprise; « un coup d'état divin », dira notre Godefroy.

Déjà Justine, entrée au Carmel de Niort, au mois de juillet 1863, se disposait à ses vœux, quand, au mois de juillet de l'année suivante, un voyage s'organisa, durant les vacances, entre Églantine et Jules. « Nous devions séjourner, environ une semaine, près de notre sœur, raconte ce dernier. Nous passions, en de fraternels entretiens, tout le temps que la Prieure nous accordait : la novice, derrière sa grille, et nous de l'autre côté. Églantine avait alors vingt-trois ans. Quelques velléités de vocation, suscitées par le départ de sa sœur, avaient-elles effleuré sa pensée? c'est

possible, mais rien de sérieux dans ses projets; un mariage même, à cette époque, se dessinait pour elle.

Voyant Justine si saintement joyeuse, si épanouie sous son costume sévère, Églantine dit un jour : « Il me semble que si je passais avec toi, et derrière ces grilles, le reste du temps de notre séjour ici, je serais à jamais fixée sur ce que je dois faire! »

La prieure, Mère Emmanuel, était présente. « Nous ne pouvons, dit-elle, vous recevoir ainsi, mais je vais soumettre votre désir à notre supérieur ». On télégraphie à Poitiers. Mgr Gay donne l'autorisation, et, le soir même, Églantine franchissait la clôture. « Les jours suivants, j'étais seul en deçà des grilles, ajoute le frère; de l'autre côté, les deux oiseaux en cage. Mais la cage semblait si douce et les oiseaux si heureux! Quand sonna le moment du retour, retardé pourtant de quarante-huit heures, je dus reprendre tout seul le chemin de la maison paternelle. Mon Dieu! que d'appréhensions et d'angoisses durant ce voyage de Niort à Paizay ! Au fond de mon cœur se modifiait, avec un lugubre écho, la parole biblique : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

» Mon père vint me chercher à Chauvigny... « Eh ! ta sœur?... fut sa première parole. — Hélas! mon père, elle est restée au Carmel! — Au Carmel !... Ah ! que va dire ta mère?... »

L'arrivée à la maison fut très émouvante. Nous renonçons à peindre la douleur maternelle. Si courageuse qu'elle fût, ce sacrifice de sa dernière fille fut immense pour la pauvre mère...

De son côté, la postulante, certaine sans doute de

sa vocation, souffrait cruellement d'une séparation si brusque et si peu prévue. « Une seule chose, avait-elle dit, pourra calmer mon chagrin: que ma mère et mon père viennent ici et m'apportent, dans une bénédiction, l'assurance qu'ils me pardonnent et consentent à ma vocation » ! Les lettres se suivaient rapides; les instances redoublaient. Un voyage à Niort fut résolu. Vers la fin de septembre, les parloirs du Carmel voyaient réunis tous les membres de la famille. On pleura, mais la volonté de Dieu fut acceptée. Un seul manquait, l'apôtre du Yun-Nan : mais comme on parlait de lui! N'était-ce pas l'accomplissement de tous ses vœux, la réalisation de tous ses conseils?

Bien qu'absent, il prit la parole à son tour, et, s'adressant à ses deux sœurs, à Justine, devenue, en souvenir de l'apostolat de son frère, sœur Marie-Xavier de Jésus, à Églantine, qui allait être sœur Marie de la Croix, il leur disait, le 25 mars 1865 :

« Vos exploits, mes chères sœurs, m'ont familiarisé à tous les dévouements ; rien ne me surprend plus ; j'attends tout de votre générosité. L'entrée de Justine au Carmel m'avait fait pleurer de joie; le coup d'état d'Églantine m'a fait rire. Vous êtes bien courageuses, je vous en félicite, mesdames mes sœurs; vous nous rehaussez à tous le cœur et nous rappelez des siècles qui ne sont plus. Comment se terminera ce pieux drame ?

» Si j'osais, chers parents, je hasarderais de vous tracer un plan gigantesque. Votre foi si vive vous ferait aisément transporter les montagnes. Écoutez : Il

ne manque plus au Carmel que notre chère mère, qui sanctifiera ses derniers ans dans le cloître. Je vote pour mon père, le premier titre de Frère des Missions-Étrangères. Il passera les mers et je le demanderai pour le Yun-Nan. Croyez-moi, vendez tous vos biens : faites-en deux parts ; donnez l'une au Carmel et apportez l'autre ici. Nous sauverons, tous les ans, trois cents vies de plus.

» Oh ! venez, mon cher père, venez ! Vous en avez formé le dessein bien souvent : venez avec Jules ! Sans cérémonie, je partagerai avec celui-ci mon immense district. Vous aurez mes orphelinats, ma colonie, mes garçons, mes domestiques, mes champs, mes vaches, mes chèvres, mes pacages et mon superbe dextrier. Nous ferons grande et sainte vie. Notre bonne mère et ses filles prieront sur la montagne du Carmel ; Jules et moi, nous combattrons ici, emmy les infidèles, comme de vrais Macchabées. Voilà mon plan, chers amis ; c'est vous qui me l'avez inspiré. Il est de premier choix. Votre résolution prise, faites-la moi savoir aussitôt. Je m'entendrai avec Monseigneur pour vous envoyer chercher à Hong-Kong.

» Quant à vous, mesdames mes sœurs, vous faites parfaitement la volonté de Dieu ; mais tenez-vous bien en garde ; si le tentateur vous rappelle parfois votre vieux père, votre logis, vos champs, vos grands bois, vos prairies en fleurs, le grand air dans la plaine et le vent dans les forêts, la neige et les douces veillées, au froid temps, défiez-vous, petites ! Tenez pour sûr que vous êtes, derrière votre grille, en meilleur lieu que

nulle part, que Dieu est content et qu'il vous faut plutôt mourir cent fois que de forligner. C'est le chemin du ciel, c'est la vie, c'est Dieu, c'est tout. Que votre amour pour Jésus soit donc fort comme la mort et violent comme l'enfer. Encouragez-vous l'une l'autre et rappelez-vous notre vieille devise : *Qu'il faut férir haut et parler bas.*

» Soyez donc, soyez très pieuses et très humbles.

» Sœur Marie-Xavier de Jésus a fait ses vœux à cette heure ; Sœur Marie de la Croix ne tardera pas, je l'espère ; elle fera une bonne carmélite et continuera du même cœur qu'elle a commencé. Je suis en peine de Jules. J'ai là du vin-remède, de *Soui-Foü;* je voudrais lui en faire goûter ; c'est un mélange de simples, avec os de panthères et genoux de tigres, moelles de cerfs et cornes de biches; s'il vient, je lui donnerai tous les matins sa petite tasse, ce qui ne peut manquer de lui faire grand bien. J'ai aussi du lait de chèvre à discrétion, de première qualité ; sa maladie ne tiendrait point à un régime si réparateur.

» Dites-lui donc de venir, chères sœurs, convertir les infidèles. Rien de plus difficile que cette besogne. Là-bas, en votre cellule, vous êtes bien tranquilles : pour moi, ici, je ne vis pas en cette sorte. Des millions de païens, des chrétiens moins dociles que des agneaux, les voleurs et les barbares ; alertes, émigrations et voyages ; plus de quatre-vingts personnes qui attendent tout de moi : je veux dire mes orphelinats, mes filles et mes garçons, mes cuisiniers et cuisinières, mes maîtres et maîtresses d'écoles, mes baptiseurs et baptiseuses,

mes prédicateurs et mon sacristain, mes laboureurs et les animaux indispensables : bœufs, vaches, chevaux, juments, chèvres, chevreaux et les chiens de garde; sans parler des fortifications, tours, grands fossés, armes de toute espèce, etc. C'est assez dire, et peut-être que je vous scandalise; mais, voyez-vous, il faut tout cela ici.

» Ne soyez donc pas surprises que je mande Jules et mon bon père : pour ma chère mère, ayez-en grand soin. J'imagine qu'elle aurait par trop de peine à passer les mers; d'ailleurs, vous seriez jalouses que je la prisse aussi pour moi. Allons, je vais vous dire adieu. Nos cœurs n'en font qu'un, et nos bonnes œuvres aussi sont toutes en commun. Autrefois, nous n'étions que deux, chère Justine, maintenant nous sommes tous les jours, comme le fait remarquer Églantine, quatre à dire le bréviaire.

» Mais, c'est assez babillé, je crains de vous distraire. Vous avez besoin de tout votre temps, de tout votre cœur, pour la prière. Adieu donc, chères sœurs et bon courage ! nous nous reverrons au ciel. Recommandez-moi, s'il vous plaît, aux prières de votre chère Supérieure et de vos pieuses compagnes »

S'adressant ensuite à ses parents, il les félicite, dans une lettre du 5 novembre 1865.

« Vous avez de grandes actions de grâces à rendre à Dieu, pour les faveurs insignes que vous en avez reçues, ces années-ci. Le Seigneur vous prend vos enfants, les uns après les autres, et je vois, avec plaisir, que vous ne mettez pas d'obstacle à sa divine volonté. J'avoue

que l'entrée de Justine et d'Églantine au Carmel m'a servi d'une grande édification. Elles ont tout quitté d'un cœur parfait, et je crois leur vocation aussi sûre que la mienne. Vous verrez que ces filles seront l'honneur de leur mère et qu'elles brilleront, comme des perles, sur le mont du Carmel. Ma chère mère en aura versé bien des larmes, mais quelle récompense attend ces larmes résignées !

» Je vous tirai dernièrement de fort beaux plans. Je ne sais s'ils ont été de votre goût. Après tout, le ciel a plusieurs routes; l'essentiel est d'y parvenir. Bon Dieu! pour moi, je ne m'y achemine qu'en rampant, tandis que nos chères carmélites y volent à tire-d'aile, comme des colombes. Voici que Jules va être ordonné prêtre à Noël; et vous, mon cher père et ma bonne mère, dont les ans s'écoulent dans la prière et les bonnes œuvres, que vous m'êtes de grande édification ! »

CHAPITRE X

1863 — Orphelinat. — Train de vie d'un gentilhomme campagnard. — Sobriété du missionnaire. — Comment, par la protection de Dieu, un enfant chrétien échappa aux barbares. — Une petite fille abandonnée. Il la recueille. — Une abbesse. — Travaux de l'orphelinat. Inquiétudes de l'apôtre. — Il est volé. — Comment il faisait la visite à ses chrétiens. — Le cousin à Persac.

L'entrée successive des deux sœurs au Carmel, entrée dont nous n'avons pas voulu interrompre le récit, nous oblige à revenir quelque peu en arrière.

A sa colonie agricole, si gracieusement décrite plus haut, notre missionnaire ajouta, dès **1863**, un orphelinat florissant, qu'il agrandit encore l'année suivante. Dans une lettre à ses parents, il raconte ses créations. Dans une autre à son cousin, il parle aussi de ses orphelines, des plaisirs de sa vie de gentilhomme campagnard et de ses aventures d'homme de guerre.

« Mes chers parents, écrit-il de Pou-eul-hao, après les périls et travaux divers, je me vois à la tête d'un très beau district. Ma chrétienté est vaste et prospère. Bon nombre de familles ont dernièrement renoncé à l'idolâtrie. Aussi ma vallée a retenti, ces jours derniers,

de l'éclat des pétards et du bruit du canon. Ma maison offre le spectacle d'une colonie chrétienne. J'ai réuni trente-deux orphelines de la Sainte-Enfance, et tous, grands et petits, jeunes et vieux, en dépit de mes vingt-neuf ans, m'appellent leur grand-père.

» Sous la main d'une vierge capable, les orphelines apprennent à lire, à chanter les prières, à coudre, à vaquer aux soins du ménage. Pour les distraire, je leur donne à élever des poules, des oies, des canards et des porcs. En toute bonne simplicité, cette œuvre, je vous assure, marche d'un fort beau train. Huit des plus grandes commencent à manier le rouet et filent le coton, nouvelle et fructueuse branche de bénéfices.

» Mon fort et mon logis sont situés sur les terres mêmes de ma dépendance. Les jardins sont vastes et les rizières fertiles. Je devrais, selon mes prévisions, recueillir cinq cents boisseaux de maïs et environ cent cinquante de riz, sans compter les pois, fèves, patates et le tabac.

» Toutes ces entreprises, chers parents, n'ont d'autre but que de venir en aide aux œuvres de Dieu, d'entretenir nos collèges et orphelinats. Elles nous permettent encore de donner au monde le spectacle de plus grandes aumônes, sans être taxés d'avarice ou d'attache aux biens de la terre. Ah! l'avarice en Chine, l'avarice chez nous, qui avons tout quitté pour Dieu et son Église! Certes! depuis cinq ans que je suis ici, je ne me réserve jamais rien de mon viatique, qui passe tout entier aux dépenses de mes écoles. Le plus réservé de mes gens en ma vêture; à table, plus

sobre qu'aucun autre, je donne à tous l'exemple du travail et l'habitude de se lever matin ? C'est moi qui réveille mes gens et m'efforce, selon mon pouvoir, de leur apprendre à tout endurer pour l'amour de Dieu.

» Puisque je suis en train de vanter mes perfections, chers parents, je puis ajouter que si je n'ai pas fait vœu de pauvreté, j'en suis pourtant un parfait modèle, de fait comme de cœur ; car, ayant le vivre et le vêtir, pourquoi désirerais-je davantage ?

» Mes chères sœurs et moi, qui sommes vraiment pauvres, nous éprouvons combien est alerte et gaillard, un brave homme qui a le bonheur d'être gueux, et comprend ses avantages. Je n'achète pas, dans une année, une livre de viande sur le marché, et pas un poisson en tout un carême ; j'ai vendu mes habits pour entretenir mes écoles. Tenez, chers parents, j'aime le troupeau que Dieu m'a confié, comme un aigle ses petits. Jamais leur mère selon la nature n'a chéri mes orphelines comme je le fais. Je n'en donnerais pas une pour son poids d'or. Si saint François d'Assise les oyait, gazouillant leurs prières, il tomberait en extase.

» Mais une chose me crucifie, ce sont ces païens qui ne se convertissent pas ! J'en suis tourmenté nuit et jour. Les pauvres m'encombrent ; ma forteresse tombe en ruines, et je ne puis la restaurer, faute de sapèques ; les vivres sont à un prix fabuleux. Voici, chers parents, ce qui me cause parfois de la tristesse au cœur. Non pas, entendez-le bien, de cette tristesse qui fait regarder en arrière et qui ramène en France. Oh non !

missionnaire je suis, et, Dieu aidant, je mourrai missionnaire ! Je m'écrie souvent : « Vive notre vie ! c'est la plus belle existence du monde ! »

» Malgré les périls et les mille obstacles qu'une guerre incessante présente à l'accomplissement de mon ministère, je n'ai pas cessé pourtant de visiter mes chrétiens et mes malades. Ce n'est plus dans leurs modestes cases que je vais les chercher, c'est à la cime des plus âpres montagnes, dans les antres les plus inaccessibles. Que de fois j'allai les consoler sur ces crêtes nébuleuses ! Que de fois je les vis pleurer leur père, leur mère, leurs enfants, leur cabane, dans la caverne des léopards !

» L'autre jour, je visitais une vieille malade. Les barbares ravageaient les alentours, et mes chrétiens étaient rassemblés, en grand nombre, dans la forteresse en terre, construite au sommet de la montagne. Après avoir donné à la vieille femme les secours de la religion, accablé de fatigue, je m'assieds dans l'âtre. C'était une case unique ; la malade y était couchée ; on y faisait la cuisine ; on y dormait à tour de rôle sur des tiges de maïs ; on y contait des histoires de Lolos.

» J'en entendis de lamentables et d'édifiantes : « Père, me dit un de mes chrétiens, en s'inclinant profondément devant moi, il m'est arrivé un grand malheur. Mes trois enfants sont tombés aux mains des brigands. Il ne me restait plus que ce petit, que vous voyez là, sur le dos de sa mère ; Dieu, par une grâce insigne, m'en a rendu un autre. Parle toi-même, mon fils. »

» — Enfant, dis-je à mon tour, comment es-tu sorti du camp ennemi ? — Emmené par les Lolos, avec mes deux jeunes frères, je fus enchaîné. Mais, pendant la nuit, mon gardien s'était couché sur le bout de la corde qui me liait, et portait à la ceinture la clef du cadenas dont la chaîne s'enroulait à mon cou. J'essayais en vain de me débarrasser de mes liens et de rompre le cadenas, quand il me vint en pensée que Dieu seul pouvait me tirer d'un si grand péril. Le Seigneur m'exauça. Un signe de croix rompit mes liens et le cadenas, s'ouvrant de lui-même, rendit la liberté à mon cou. L'homme dormait toujours : je ramassai mes chaînes que voici, et m'enfuis par la montagne. »

» — Tout est prodigieux, reprit le père. L'ennemi se présente, comme je sortais de ma case, chargé de ma hotte. Un Lolo, blotti dans l'herbe, me porte un coup de lance. Son arme traverse mes habits sans m'atteindre. Comme il allait redoubler, éperdu, je me livre à la pente de la montagne qui est devant ma porte et je roule à cent pieds. Grâce à Dieu, j'en suis quitte pour quelques contusions sans gravité. »

» Eh bien ! chers parents, l'œuvre de Dieu se poursuit et, malgré tant de misères et d'obstacles, quelques centaines de païens se pressent, tous les ans, dans le bercail du bon Pasteur.

» L'autre jour, je passais à cheval sur la grand'-route de Pou-eul-tou : une petite orpheline, de trois ans au plus, toute maigre, toute nue, toute en pleurs et mourante, gisait sur un peu d'herbe, au bord du chemin. Bien des gens, allant et venant, secouaient la

tête et passaient outre ; quelques-uns s'arrêtaient un moment et disaient : « On l'a jetée ici ; hélas ! elle ne passera pas la nuit ; elle va mourir de froid ! »

» J'arrivais en ce moment : « Non, dis-je, elle ne mourra ni de faim ni de soif » ! J'allais la lier sur mon cheval, quand une vieille femme, voulant partager avec moi l'honneur d'une bonne action, m'offre sa hotte et porte l'enfant à ma maison. « Puisse-t-il t'advenir de grandes richesses et beaucoup de bonheur, seigneur ! disaient ces gens, parce que tu sauves une vie ! »

» Il m'en vient de partout; on m'en apporte d'un an, de six mois, dont la courte vie est déjà une lamentable histoire. Une famille païenne, composée de plus de dix personnes, habitant sur les terres d'une de mes chrétientés, tomba tout entière au pouvoir des Lolos. La pauvre mère portait une petite fille de deux mois sur son dos. Comme son cher fardeau ralentissait sa marche, un des bandits arrache l'enfant et la jette dans les herbes, au bord du chemin. Puis, poussant la mère éplorée : « Va! dit-il, tu seras maintenant plus alerte. » Le lendemain, la petite fille fut retrouvée par mes chrétiens. Elle vivait encore; on me l'apporta. Je lui cherchai une nourrice, et lui livrant ce dernier rejeton d'une si nombreuse famille, j'ajoutai en plaisantant : « Prends-en grand soin ; j'ai des desseins sur cette enfant ; je veux en faire une carmélite ! » Nous l'appelons Anna; elle est charmante! »

Godefroy, s'adressant un peu plus tard à son cousin qui, pour une infirmité, heureusement passagère, avait dû séjourner quelque temps aux Eaux-Bonnes, lui écrit :

« Tu reviens, cher cousin, des frontières d'Espagne pour cause de maladie ! cela m'inquiète. Je gage que tu auras gagné cette fatigue en ton ministère. Allons, mon cousin, il faut agir, en toute chose, avec sagesse et modération. Bon conseil, que je devrais bien mettre en pratique le premier. Mais pour moi, il y a grâce d'état et j'ajoute impossibilité souvent de prendre aucune précaution.

» Je n'ai point d'exploits notables à te conter cette fois. Nos montagnes, ces mois-ci, sont assez tranquilles. Dans le haut Yun-Nan, au contraire, nos confrères ont, paraît-il, rude guerre de Sarrasins. Le bon Dieu nous a envoyés ici, au bout du monde, pour tout faire comme il lui plaira.

» Ces années dernières, j'ai voyagé et partout couru grands hasards. Maintenant, je me trouve sur un théâtre plus paisible. Au reste, il nous faut abdiquer toute autre affection, que le bon plaisir de Dieu. Je ne refuse point le soin de mon district de Pou-eul-hao, je ne crains pas non plus de monter à la capitale du Yun-Nan, évangéliser les indigènes, et ne redoute point de passer les monts pour convertir les barbares. Le plaisir que je prends aujourd'hui à l'ordonnance de ma colonie, ne me tient point tant au cœur que je ne m'en puisse passer. A quoi nous serviraient nos meilleures besognes, s'il n'y a point de gloire pour Dieu ou d'avantage pour l'Église?

» Ma maison est le portrait de la famille la plus patriarcale; c'est une tradition de notre ancien lignage et je ne l'ai point perdue, au passage des mers. Tous

mes gens se composent à l'exemple du maître : mon vieux père en serait enchanté. J'ai retiré notre territoire des mains d'un fermier, et depuis ce coup d'autorité, des travaux plus vastes m'ont permis de recevoir plus de gens à mon service. C'est un entrain sans pareil, une allure des plus joyeuses.

» L'an dernier, je baptisai plus de dix jeunes gens, plusieurs femmes et quelques enfants. Je ne fais point de distinction : je reçois tout le monde, hommes, femmes et enfants, païens et chrétiens. Je ne crains qu'une chose, que les denrées ne suffisent pas. Souvent, des chrétiens ignorants, de vieilles femmes, viennent me faire quinze jours, un mois de travail : je les instruis dans la soirée et les renvoie, quand ils en savent assez. J'ai préparé ainsi bien des gens à la première communion.

» Il n'est pas jusqu'à certaine manière de retraite spirituelle qui ne se fasse en ma maison. Singulière retraite, tu penses, que celle où l'on travaille tout le jour sur la montagne! Mais enfin, bien des jeunes gens prient mieux, pendant ces quelques jours, sont plus réservés, pèchent moins, entendent la doctrine et j'en tire quelque chose. Sois tranquille ! ils ne mangent point du pain perdu !

» Je manquais d'une fille capable, pour enseigner et conduire les femmes. Je m'avisai d'une vieille abbesse, dont j'avais fait connaissance en mon ancien district. C'est une femme de haute taille, très entendue en toute question de ménage et d'agriculture. Je ne pouvais mieux rencontrer. Aujourd'hui, je n'aurais

pas le loisir de t'écrire librement, si je ne la savais présidant, sur la montagne, à la plantation du maïs.

» J'ai sous la main six vigoureux champions, jeunes gens de vingt à quarante ans ; laborieux au possible et d'un cœur parfait. Je les ai décorés de titres honorifiques ; l'un est appelé « bourgeois » ; j'ai fait de l'autre mon « piqueur. » Monseigneur ne les nomme jamais autrement.

» L'an dernier, une pauvre païenne vint ici de fort loin ; elle se convertit, reçut tous les sacrements, devint très pieuse, tomba malade et mourut, me laissant deux jeunes enfants charmants, qu'elle me remit à son lit de mort. Je les adoptai. Je livrai le plus petit à une famille chrétienne qui habite dans ma forteresse, et me réservai le plus grand, pour garder mes bœufs. Cet enfant m'appelle aussi grand-père.

» J'ai encore deux autres garçons plus forts, qui commencent à me faire du fourrage et à s'adonner aux gros travaux. Puis, un petit boiteux que l'on trouve partout : il saute tout le jour et fait sa compagnie de mon chien et de mon chevreau.

» Je voudrais te parler de tout mon petit peuple ; il est choisi de main de maître. Louis XIV^me^ n'aurait pas mieux composé sa cour. Parmi eux, pas un fainéant, je n'en veux point entendre parler ; point de figures maussades, je veux que tout mon monde soit alerte et gaillard ! Ils le savent bien ! Aussi tu n'en verrais point de chagrins, point de malades ou bien rarement. De temps en temps, quand je suis content, je mène mon piqueur et mes autres garçons chasser sur la

montagne, et une fois par mois, je m'assieds avec eux à la même table. Oh ! alors ils sont joyeux, et moi aussi.

» Mon orphelinat ne me fait pas moins de plaisir. Plus les années sont mauvaises, les pays agités, les peuples appauvris, plus nos orphelinats prospèrent. J'y reçois de petites filles, abandonnées par leur mère, recueillies quelquefois sur les traces des barbares, amenées souvent de loin par les hordes des Longs-Poils, le surcroît et le rebut de familles décimées ou ruinées. On nous les amène de partout, maigres, hideuses, nues ; nous recevons tout. En deux semaines, elles ne sont plus reconnaissables. J'en ai trente-cinq, gentilles et fraîches au possible. Tu verrais ces petites, autrefois orphelines, maintenant dans le sein de notre sainte mère l'Église, grandir et s'aorner en toute manière. J'en prends le plus grand soin. Je vais en marier quatre cette année.

» Je compte que mon district de Pou-eul-hao est l'endroit du Yun-Nan où, possiblement, la Sainte-Enfance pourra faire le plus de progrès, bien qu'elle soit mieux établie sur d'autres districts. Cependant, l'heure est critique. On pille, on tue, et je vis en souci pour tout mon petit monde, ces orphelins attendant tout de moi. Je voudrais mettre ma forteresse en état de soutenir un assaut, mais pas une sapèque pour rebâtir nos murs mal construits et chancelants. Je parle d'assaut, le péril n'est pas loin; ces Sarrasins menaçants sont à deux journées d'ici, les barbares à nos portes et les brigands nous entourent de partout.

» Les secours de France nous arriveraient fort à

propos en ces jours, car sans nous, une multitude de pauvres périraient.

» Il m'est arrivé, ces jours-ci, une fâcheuse aventure. Pendant que je donnais une retraite, en une station de mon district, des voleurs s'introduisirent, de nuit, dans la chambre de ma résidence, et s'emparèrent loisiblement de tout ce qui leur tomba sous la main. Je perdis d'un seul coup mes linges et ornements d'autel, la belle aube dont me fit cadeau M. de Foy, mes habits et maints autres objets. Les brigands osèrent porter la main sur mes deux fusils de chasse, mais effrayés à la vue de ces étranges machines, ils craignirent de s'en charger, et ne firent que les changer un peu de place. Vive Dieu ! ce fut une bonne inspiration ! Le lendemain, quand mon domestique éploré vint m'annoncer le désastre, j'eus encore une lueur d'espoir, apprenant que mes armes restaient. Je perdis beaucoup en cette encontre. Après cela, j'eus de grandes emprises avec nos mortels ennemis, les Lolos.

» Je veux te parler un peu de ce que nous appelons ici la visite des chrétiens, d'autant que sauver les âmes, soigner les malades, convertir les infidèles est notre vocation et unique affaire, tout le reste, petite besogne. Les Chinois sont des têtes dures, des ventres paresseux, des juifs, de vrais crétois. Mgr Pichon, qui réside ici tout proche, dans la ville de Soui-fou, me disait un jour plaisamment : « Que voulez-vous y faire, mon cher ? Puisqu'on ne peut pas les envoyer au ciel, ces Chinois, tâchons au moins de les..... mettre en purgatoire ! »

» Ici, nous n'attendons pas que les chrétiens viennent à nous, nous allons les chercher. Mon district est divisé en une dizaine de stations, que je parcours chaque année. Quand donc je vais entrer en campagne, j'en fais porter nouvelle au catéchiste de la station par laquelle je dois commencer. Il est chargé de faire savoir ma prochaine venue à tout le voisinage, de préparer un logement, et de m'envoyer chercher. On vient; l'un porte ma chapelle; un second se charge de mon lit; moi je harnache mon dextrier, le couvre de sa housse fleurie, lui passe ses grelots au cou; puis je chausse mes bottes et coiffe mon grand chapeau. Mon ministre me suit, la robe troussée dans la ceinture; un troisième ouvre la route.

» Chemin faisant, nous contons des histoires. Ces bonnes gens me demandent : « Sont-ce des monts comme ceux-ci, chez vous, Père, des ravins et des précipices, des rochers ? Votre pays d'outre-mer ressemble-t-il au nôtre ? — Non, dis-je, nos pays sont de grandes plaines; il y a de belles et larges routes, on n'y court pas, comme ici, risque de se casser le cou à chaque pas. — Au fait, dit un autre, nos chemins sont périlleux; ici un homme s'est précipité, l'an dernier, à la saison des semailles; par là un buffle a roulé. Si ton cheval tombait, il n'y aurait pas de salut; mais il est gras, nous ferions ripaille ! » Les viandes de chevaux et de chiens sont fort prisées. Les Chinois, peuple économe, ne laissent rien perdre et mangent tout.

» Dans les montagnes on ne voit pas un vide; il

faut des denrées à l'infini, pour une race si féconde. L'on compte par dix et plus les enfants dans chaque famille. La vie des Chinois est cependant beaucoup plus dure que la nôtre.

» Tout en devisant, nous arrivons chez les chrétiens. Ceux d'alentour sont déjà rassemblés. Des jeunes gens, qui reviennent des champs, déposent la hotte et passent leur robe, car ils sont nus, comme saint Pierre l'était sur sa barque, quand apparut le Seigneur. Des femmes avec leurs petits enfants sur le dos, des vieillards inclinés sur leurs pipes, et de jeunes garçons, qui ont attaché leurs buffles aux bambous, sont là pour me recevoir. Dans la maison brille un ordre relatif. Quelquefois les parois ont été crépies pour la circonstance; on a retouché les grandes devises placardées aux murs, renouvelé les caractères pendus au-dessus de la table d'autel ; on a même, çà et là, appliqué quelques images héréditaires. Il y a un vase d'eau bénite sur l'autel et deux cierges allumés.

» Quand tout est prêt, le catéchiste appelle à la prière : *Nien-Kin!* s'écrie-t-il. Chacun s'agenouille et je commence le chant chinois du *Veni Sancte*... Il n'y a point de chaises dans nos chapelles. Le Chinois n'ose invoquer Dieu qu'à genoux, et n'est point chiche de prostrations. Le front dans la poussière, il reçoit l'eau bénite, et, la prière terminée, tous me viennent faire une génuflexion profonde. Puis on me verse le thé, on présente la pipe, on m'introduit dans mes appartements.

» Quels appartements, cher cousin ! Des cases

noires, en terre, en bambous, en tiges de maïs, où le soleil n'a jamais pénétré, et que le vent envahit de partout. On y dresse mon lit, jonché de paille fraîche. J'y suspends le petit rideau qui forme tout mon confessionnal. Demain, après la messe et l'instruction du matin, je prendrai les noms d'une dizaine de chrétiens et m'assiérai au saint tribunal jusqu'à midi.

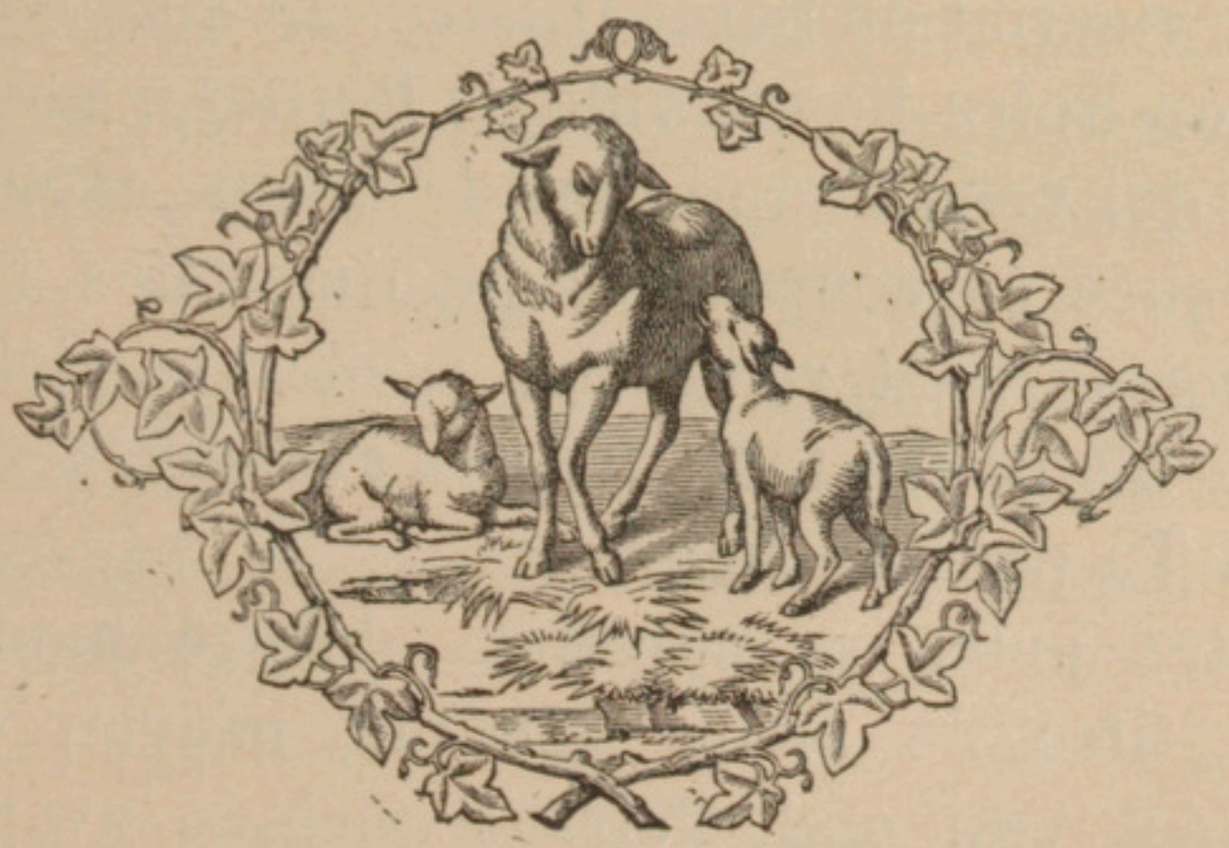
» Nous avons coutume de nous réserver la soirée pour vaquer à nos propres exercices spirituels. Moi, je sors toujours dans la campagne, cherche l'ombre des bambous et la solitude des vallées, pour méditer les années éternelles. Quelquefois aussi, pour réparer mes forces ou épanouir mes sens, je prends mon fusil et m'en vais dans les taillis chasser les perdrix et les tourterelles. Si, d'aventure, tu me rencontrais à la brune, ma carabine sur l'épaule, descendant la montagne, possible, cousin, que tu te mettrais à l'écart. Ma moustache s'étend en arc jusqu'au niveau du menton ; tu donnerais bien cent sous pour avoir ma portraiture.

» Pour nous conformer aux coutumes du Céleste Empire, qui ne permettent point de se tenir la tête nue dans les cérémonies, nous nous servons d'un bonnet rituel pour la célébration de la Sainte Messe. Le mien est au milieu des autres objets que tu crois nécessaires pour la loterie. Tu verras que c'est un assez beau système de barrette.

» Allons, ne m'oublie jamais au Saint-Sacrifice. Notre grande affaire est de devenir des saints, et, à ma grande confusion, je me vois encore à une grande

distance de ce but. Prie donc le bon Dieu qu'il me fasse un vrai missionnaire. Justine est plus fervente que moi, son exemple m'est une forte exhortation.

» Au moment de finir cette lettre, je reçois la tienne. Mais quelle nouvelle! tu quittes Châtellerault et tu deviens curé de Persac! Tous mes compliments, cher cousin. Tu seras là au centre de toute notre famille: quelles bonnes besognes tu vas y faire! Ne manque pas d'offrir mon respect à M. de la Besge, ton nouveau paroissien. J'invite M. Émile à venir me trouver. Je le mènerai chasser les ours dans la montagne et les panthères dans les forêts voisines de mon manoir. J'ai deux étalons dont il ferait cas, et deux carabines qui seraient de son goût. Invite ce bon chevalier, je lui ferai chère lie. Nous avons ici le remède à guérir de la morsure des chiens enragés. Si Mme de la Besge, la noble châtelaine, le désire, je le lui enverrai. »



CHAPITRE XI

1866 — Ici, Godefroy présente au lecteur un de ses paroissiens. — Le P. Bourgeois. — Une enfant qui demande à sa mère de ne pas la jeter à l'eau. — Le cousin en Terre-Sainte. — Plans d'évangélisation. — Nouveaux carnages. — Godefroy traite avec les barbares de la rançon des prisonniers. — Le P. Parguel. — Toujours des chevaliers !

C'est à son frère, devenu prêtre à Noël 1865, que le missionnaire adresse la lettre suivante.

« *Long-Ki*, 20 avril 1866.

» Vos lettres m'apportent la nouvelle de ta nomination au vicariat de Saint-Hilaire. Je suis content de te savoir en notre bonne ville de Poitiers, non loin de Mgr Pie, qui vous donne tant de beaux exemples de piété, science et courage magnanime. Les fidèles de cette paroisse sont religieux, nobles et riches. Les miens ici n'ont pas toujours ces avantages au degré héroïque. Tu peux en juger.

» L'autre jour, un chrétien, décoré momentanément du titre de maire général, m'avait invité à dîner. Il est vrai que, flairant quelque aventure, je m'abstins, et je fis bien, comme tu vas voir. Cet

honnête homme, à la faveur d'un beau nom et d'un prénom d'emprunt, avait subtilisé ce titre au mandarin de la ville de Ta-Kouan. Il revint pompeusement dans nos montagnes. Son palanquin, porté par trois hommes et suivi de deux chevaux, est reçu au bruit des pétards. Il *vole* de succès en succès : il a l'adresse de louer un terrain, sans avoir une sapèque dans sa bourse. Il fait plus; il chasse le propriétaire et s'établit dans sa maison.

» Là-dessus, il pense à prendre femme. Il y en avait justement une, dont le premier mari avait été emmené par les Longs-Poils ; il se l'annexe. Mais il fallait ruser pour donner, à un tel mariage, une couleur honnête. Il n'en fut point en peine : J'en ai parlé au Père, dit-il. Puis il invite les chrétiens à venir chez lui, tel jour, prier pour ses ancêtres.

» Mes chrétiens, en habits de fête, s'acheminent au jour dit vers la grotte du lion. Tout à coup, au milieu des coupes et des verres, un palanquin fleuri se présente, s'arrête sur le seuil, et la jeune fiancée de ce renard entre en scène. Je passais par là, à cette heure, mon fusil en bandoulière, et ne m'attendais pas à cette cérémonie. Alors, mes chrétiens, qui étaient venus pour chanter des prières, confus et l'oreille basse, de s'égailler, de çà de là, par monts et vaux. A peine l'odeur des victuailles put-elle retenir les plus affamés. Grand désappointement des marchands de vin, des vendeurs de chevaux et de cochons ! On enfonce les portes, on se dispute les restes, on emmène les coursiers, le propriétaire veut son terrain

ou son logis ; on met la jeune fiancée à la porte et les parents de la fille exigent une compensation pour un tel outrage.

» Ici s'arrête le cours des friponneries de mon paroissien, mais non de ses aventures. Quelques jours plus tard, vingt hommes le poursuivent, trois jours et trois nuits, par les montagnes. Il est avéré qu'il a extorqué un faux titre à la faveur d'un faux nom ; qu'il a mis les satellites sur la trace de familles innocentes, etc. Bref, le brigand, traqué de toutes parts, tombe aux mains de ses ennemis, en hiver, à dix heures du soir.

» On l'amène tout droit chez moi ; j'étais couché. Je prie mes gens de remettre l'examen du procès à la matinée. Ah ! le vieil israëlite ! Le lendemain, il se traîne à mes pieds et me jure ses grands dieux que, dorénavant, il ne fera plus de mauvaises actions. Tu l'aurais cru, Jules ; moi, non. Oh ! tu ne connais pas les Chinois ! Je fis cependant remarquer à ces hommes qu'ils n'avaient pas le droit de le tuer, et que les crimes commis, graves sans doute, ne comportaient pas une peine aussi forte. On m'obéit ; il fut mis à la torture et renvoyé, à condition de ne jamais reparaître dans le pays. En voilà un fameux de mes paroissiens ! En as-tu de cette force là-bas ?

» En dépit des guerres, nos missionnaires se sont répandus cette année dans toute la province et établis jusque dans la capitale. Moi, sans bouger d'ici, j'ai fait aussi beaucoup de bruit, pour mes anciennes entreprises de Tchao-Tong. On a parlé de me faire

des réparations et ce serait fort à propos, mais les Chinois sont surtout généreux de bonnes paroles. Ah ! les mauvais payeurs !

» Dieu a divers plans pour convertir le monde. Il l'a fait autrefois par des miracles. Douze saints ont conquis l'univers. Oh! ne va pas croire qu'il n'y ait que douze saints ici. Dans la seule Chine, il y en a plus de quarante. Que dis-je ? Plus d'un cent peut-être. Mon ami le P. Néel, décapité au Kouy-Tchéou, il y a deux ans, et le P. Mabileau, entré en même temps que moi aux Missions-Étrangères, martyrisé, il y a à peine un mois, à quelques journées d'ici, ne sont-ce pas des saints?

» La Chine cependant n'est pas prête d'être chrétienne. Au reste avons-nous besoin d'en savoir tant? Dieu a ses desseins ; mais il veut nos travaux et bénit les bons désirs. C'est pourquoi mon tourment des jours et des nuits est de savoir comment sera sauvé le Yun-Nan.

» Quand je quittai la France, je ne pensais qu'à être déposé sur ces lointains rivages, sauver une âme et mourir ! mais l'ambition croît avec l'âge et je rêve aujourd'hui la conversion de tout le Yun-Nan. Je crois possible l'extirpation des Sarrasins, la répression des barbares, la victoire de la foi sur l'idolâtrie. J'attends ce grand travail de la bénédiction divine, des secours de la Propagation de la Foi et des sueurs des ouvriers apostoliques. Oui! Dieu fera cela, et peut-être ce triomphe n'est-il pas éloigné. J'espère que nos bonnes carmélites, qui se partagent le soin du salut

des peuples infidèles, n'oublieront pas ma chère mission. La prière est un secours si puissant!

» L'autre jour, le P. Bourgeois, récemment arrivé de France, me rendit visite et se reposa une semaine en mon logis. Il fut émerveillé de mes entreprises et de la belle allure de mes créations. Je le promenai emmy mes domaines et mes pâturages. L'œuvre de Dieu est ici partout magnifique, le paysage toujours grandiose. A nos pieds, au bas de la montagne, le grand fleuve de Ta-Kouan rugissait dans son lit tortueux; des barques, entraînées par son onde rapide, ne semblaient qu'effleurer la surface, s'élevant et s'abaissant, comme des oiseaux de mer.

» Au-delà du fleuve, les monts sans fin vont, se refoulant vers l'horizon, comme des troupeaux épars sur les collines. Les deux versants offraient un coup d'œil également agréable. C'était la saison des jeunes maïs. Les monts étaient couverts d'un tapis de verdure. D'un côté, mon logis renouvelé et mes orphelinats, bâtis sur un plus beau plan, apparaissaient pleins de fraîcheur en leur belle ordonnance. Mes orphelines, répandues tout autour, s'occupaient aux innocents travaux du jardinage. Sur l'autre versant, mon vieux berger gardait ses vaches. Mes chèvres blanches et noires paissaient, suspendues aux coteaux. Mon petit chevrier, debout sur un pic et la lance au poing, par crainte des panthères, jetait aux échos ses refrains champêtres.

» Nous avions des histoires à raconter. Nous nous assîmes, et nous parlâmes de vous, chers parents,

qu'il connaît si bien et qu'il venait de voir; de Jules, son grand ami; de notre Poitou; de Mgr Pie; votre illustre évêque. J'avais en mon logis du lait et du miel, des poules, du pain et un petit vin chinois. Le P. Bourgeois se crut en quelque bonne ferme du Poitou. Nous priions ensemble et chantions souvent; nous nous promenions à cheval par monts et vaux. « Vive Dieu! disait-il, voici une petite vacance de missionnaires qui vaut nos promenades de Mauroc (1). Il ne nous manque ici que Jules! » J'ajoutais : « Et le cousin ! Oh ! c'est un fameux ! »

» Le P. Bourgeois est un intrépide missionnaire, et plein d'ardeur; sa foi et son courage renouvelaient ma jeunesse, il parlait du martyre; « Quelle désirable fin, s'écriait-il! Que la vie du missionnaire est belle! »

» Je vous avais promis mon dextrier; comme vous ne veniez point le chercher, je le lui donnai. Quelle bonne façon il a sur mon palefroy, ce brave Père! Avec sa longue barbe, encadrant sa bonne figure, et son paletot en peau de renard, vous le prendriez pour un roi de barbares.

» Pour moi, voici déjà dix ans que je suis en Chine; or, après un si long séjour loin de la patrie, il ne reste des pauvres missionnaires que le cœur.

» Les brigands nous ont pris ou tué, dernièrement, plus de trente chrétiens. Je sors rarement de mon logis sans glaner quelques orphelins. La semaine dernière, une femme m'amène une petite fille, et

(1) Maison de campagne du Grand Séminaire à 5 kilomètres de Poitiers.

m'avoue sans détour que, par deux fois, elle l'a portée jusqu'au bord du fleuve pour la noyer. La pauvre petite disait à sa mère : « Maman, où me portes-tu? Retournons chez nous! » Si bien, disait la malheureuse femme, que je n'ai pas eu le courage de la jeter à l'eau. Cette petite fille m'amuse beaucoup : elle a pris mon nom, et tu ne lui ferais pas croire qu'elle ne s'appelle pas comme moi.

» On me fit aussi cadeau d'un orphelin; il est privé d'un œil, et ses bras se terminent comme deux tronçons ; sa misère ne m'effraya point. Un bon capitaine sait tirer parti de tous ses soldats. Pendant que les boiteux tissent des hottes et des nattes, j'envoie ce petit manchot, qui est alerte, porter les nouvelles ou garder les chèvres. »

« Mon bien cher Jules, ajoutait le P. Bourgeois, en cette même lettre, pourquoi ne venez-vous pas avec nous ? Le noble chevalier Godefroy le désire tant, et certes, il vous ferait trouver la vie douce! Il vient de battre, pendant dix mois, une fièvre qui n'est pas encore passée ; mais elle a diminué au contact du bon vin d'Europe. Or, ce fameux vin, hélas ! est épuisé; et Godefroy qui, fors l'honneur, a tout perdu, n'a plus d'espoir qu'en vous pour lui monter sa cave. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?... Suffit. « Oh ! le vin et le café, dit-il parfois, sont ici les deux choses dont un Européen ressent davantage l'absence ! »

Dans l'automne 1864, M. l'abbé Chauvin, accompagné du *maestro* poitevin, M. l'abbé Moreau, fit le pèlerinage de Terre Sainte. Les pieuses caravanes,

dites Pèlerinages de Pénitence, n'étaient pas encore inaugurées, et les deux amis visitèrent les Lieux Saints avec plus d'aventures qu'on n'en court aujourd'hui. Ils s'étaient fait photographier dans leur costume oriental, la figure encadrée d'une barbe naissante. Quand le missionnaire du Yun-Nan reçut le portrait de son cousin, il lui écrivit, au mois de juin 1866 : « Vive Dieu, cher cousin, que tu as grand air sous ta barbe touffue ! Je t'ai bien reconnu tout de suite sous ton costume de pèlerin ! C'est bien toi, mon frère d'armes, mon compagnon d'études et de jeux ! Ensemble aux bois, ensemble aux prairies, ensemble à pied, ensemble à cheval, ensemble à genoux devant les saints autels, et maintenant séparés par l'abîme des mers ! Séparés de corps, mais non de cœur ! Il me semble que j'étais à tes côtés en ton pèlerinage ; avec toi à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire et au Saint-Sépulcre, puisque partout tu priais pour moi et que mon cœur te suivait partout.

» Ah ! te voilà chevalier du Saint-Sépulcre ! titre moult prisable, que j'ai toujours envié ! Tu as mis sur ton chef le heaume de mon patron Godefroy, de sainte mémoire ; et son haubert sur tes épaules, et ses éperons à tes pieds ! Tu as été moult honoré, cousin !... N'omets point dorénavant de signer dûment tes titres de noblesse en toutes tes escriptures. Je suis ravi de ta prud'homie et féauté !

» J'avais pensé qu'après les guerres de Chine, les curiosités de ce pays abonderaient en France : il paraît qu'il n'en est rien, et tu organises une loterie avec

tes bons paroissiens, les Messieurs et Dames de la Besge. Je me suis entendu avec le P. Bourgeois, et nous allons nous mettre en frais.

» L'hiver dernier j'allai me reposer quelques jours à Long-Ki, près de Monseigneur. Ce fut là que je reçus tes lettres, et notre vieil évêque s'intéressa très fort au récit de ton pèlerinage. Le P. Bourgeois et moi passions en revue les objets qui pourraient avoir, en France, l'attrait de la nouveauté. Le P. Bourgeois jetait des yeux avides sur un vieux casque dont Monseigneur ornait son chef, et me l'indiquait du regard. Monseigneur n'y comprenait rien ; mais il rit de bon cœur quand il vit qu'il s'agissait de subtiliser son bonnet et de l'envoyer en France. Il nous le remit obligeamment et tu le verras.

» J'ai eu longtemps la fièvre, mais elle vient de me quitter. Ne me trouvant jamais au logis, elle a vu qu'elle périrait, et s'en est allée. Mes besognes vont bien. J'ai deux ou trois stations où j'espère une moisson abondante de chrétiens. Plusieurs familles ont adoré l'an passé, et quelques autres dernièrement. J'ai établi une nouvelle école dans un village. Je suis bien décidé à tout entreprendre pour le salut des âmes, dussé-je vendre mon cheval et mes armes. Je n'en serais pas moins terrible au diable avec un bâton.

» L'œuvre de l'évangélisation des fidèles se fait à très petites journées. Nous prenons beaucoup de peine. mais, selon moi, nous n'avons pas trouvé le meilleur plan pour la conversion des Yun-Nanais. Bien que cette besogne soit premièrement l'œuvre de la volonté

divine, secondée par la vertu et le zèle des ouvriers apostoliques; toutefois, ainsi qu'au maniement d'une armée, on pourra dépenser bien du temps, perdre de vaillants hommes, si les plans ne sont pas sûrs. Tel plan sera praticable au Yun-Nan, qui serait hors de mise en telle ou telle autre province. Cette petite lacune, que je crois voir en nos besognes, m'embarrasse un peu, et mes lettres en sont entravées, bien que je sache que la plus belle couronne du missionnaire sera sa conformité à la volonté de Dieu. C'est pourquoi je m'y soumets de tout mon cœur. Cependant j'ai prédit à Mgr de Philomélie que s'il ne cherchait à devenir le plus grand propriétaire du Yun-Nan, il ne ferait jamais grand exploit. On commence à me croire.

» La mort du P. Huot est une perte sensible pour notre mission. C'était un cœur d'or et un vaillant apôtre. Le départ de Mgr Chauveau pour le Thibet, nous prive aussi d'un homme très capable. Je ne désespère pourtant point de prendre un jour le Yun-Nan.

» Je puis baptiser, chaque année, quatre ou cinq cents enfants d'infidèles à l'article de la mort. Ce résultat ne me satisfait pas absolument; mais en Chine, plus que nulle part ailleurs, point de sapèque, point de Suisse ! Ces pauvres Chinois, il faut les payer pour les envoyer au ciel ou en purgatoire !

» Mes orphelinats continuent d'être en bon état. J'ai établi une dizaine des filles de mon école. Les chrétiens les reçoivent volontiers en mariage, parce qu'il est toujours coûteux de faire alliance avec les autres familles, tandis que tous les frais d'union avec nos

orphelines ne dépassent guère une douzaine d'œufs où une poulette.

» Le gouverneur de notre province, le vieux Lao, tout païen qu'il est, favorise de bon cœur nos travaux apostoliques. Il a rendu d'importants services à la mission du Kouy-Tchéou et Mgr Forie en fait de grands éloges. Il vient d'arriver à la capitale du Yun-Nan et j'espère que le P. Fenouil, qui le connaît depuis deux ans et jouit de ses faveurs, trouvera en lui un puissant protecteur.

» Vingt mille soldats chinois ont passé la frontière et s'avancent sur la capitale pour combattre les musulmans. Cette race turbulente, inconvertissable, est l'éternelle ennemie du nom chrétien. Je ne te parle pas de nos fiers barbares. En 1865, nos chrétientés de Tchen-fong-chan et de Kan-tseu-pin ont été ravagées par eux. Ils nous tuèrent bien du monde, et firent de nombreux prisonniers. L'année précédente, la maison d'un riche païen, construite en un enfoncement de roche et qui paraissait imprenable, tomba entre leurs mains. Le propriétaire Ouï, ses femmes, ses gens, ses domestiques, ses parents et ses hôtes, en tout plus de vingt personnes de distinction, furent capturés. J'arrivai sur le lieu du carnage, avec une escorte de quarante hommes, au moment où les barbares venaient de mettre le feu à la maison. C'était grande détresse! Je vis là, gisant, l'héritier de la plus grande famille du pays, percé d'un coup de lance; son jeune fils, tué à ses côtés; sa femme, qui se brisa les jambes en tombant du rocher, et des dames de renom, indignement

dépouillées, à demi-vêtues, et honteusement traînées par ces impiteux Lolos.

» Je passai là trois jours à traiter avec eux de la rançon des prisonniers ; nous les rachetâmes, mais ne rendîmes pas la vie aux morts. Je profitai de ce désastre pour exhorter le vieux Ouï à reconnaître le Dieu qui frappe l'homme aveuglé et pardonne au cœur contrit. Mais il lui reste encore un revenu de 5 000 boisseaux de maïs et deux femmes ! C'est plus qu'il n'en faut pour le retenir en son erreur.

» Notre vicaire apostolique, Mgr de Philomélie, vient d'envoyer ici, pour partager mes travaux, un nouveau missionnaire, appelé Placide Parguel. C'est un type de croisé, un cœur d'or ; d'une imagination hardie, d'une charité à toute épreuve, merveilleusement secondée par une force herculéenne : « Nous étions faits, dit-il, pour guerroyer sous le même drapeau ! » Il embrasse mes plans, aime mes créations, se plaît à voir mes bergers, l'entrain de ma colonie, où toutes pauvres gens trouvent refuge et protection. Il a grand courage et bon vouloir. Nous avons de vastes cadres de conquêtes, nos forces sont doublées ; mes succès le seront aussi, Dieu aidant.

» J'ai là, dans mon district, un plateau magnifique, très vaste, boisé, couvert de pâturages, riche en rizières et en champs de maïs ; bref, susceptible d'un développement grandiose. J'ai toujours regardé ce territoire comme un boulevard contre l'infidélité, une place de guerre contre les Lolos, un centre admirable de chrétienté.

» Voici bien quatre ans que j'ai ce plan en tête ; ma détermination n'est donc pas précipitée. J'ai parcouru moi-même ce terrain, et l'habitude de manier ces entreprises ne me laisse pas de doute, au sujet du parti qu'on en peut tirer. J'avais parlé de ce projet aux directeurs de la Sainte-Enfance. Or, je reçois la nouvelle que le propriétaire est disposé à nous louer ce territoire. Cette annonce, coïncidant avec la venue de mon nouveau confrère, ne me permet plus de reculer.

» Nous en ferons le centre de nos opérations et je crois qu'il en sera parlé dans l'histoire. J'écris en France pour obtenir quelques secours. Quant à nous, nous ferons tous les sacrifices : nous vendrons nos bijoux, montres, cercle astronomique et longue vue, nos armes, tout enfin ; nous jeûnerons, et tous ces sacrifices sont de notre goût, pourvu que nous puissions étendre le royaume de Dieu. Monseigneur nous aidera bien quelque peu, le P. Bourgeois, mon frère, se vendrait lui-même, pour nous faire plaisir. Au reste, il ne s'agit pas d'une somme fabuleuse ; si nous pouvions réaliser deux mille francs, nous serions bien à la tête de nos affaires. A chacun la liberté de sa générosité et à Dieu le succès de ces projets ! J'ai comme une destinée d'être toujours aux abois. Mon père, homme entreprenant, sait bien ce que cela veut dire : Tel père, tel fils !

» Encore, pour tout cela, n'estimé-je pas tant mes sueurs que les prières et les vœux de mes sœurs et de vous, pour la propagation de la Foi en notre

chère mission du Yun-Nan! Je crains d'ouïr, au jugement de Dieu, que je n'ai rien fait et que mes succès sont dus aux soupirs des saints ; d'ailleurs Justine toute seule fait les trois quarts de mon salut! Oh! cette communion de mérites fera des déceptions étranges !

» Une petite histoire pour finir. L'autre jour, Monseigneur me manda à sa résidence et me fit, en la compagnie de mon frère Bourgeois, attendre l'arrivée de deux nouveaux confrères. La venue des jeunes missionnaires est toujours une fête. Bourgeois et moi voulûmes leur donner tout d'abord une idée du montagnard Yun-Nannais. C'était l'hiver. Enveloppés dans nos peaux de renard, de panthère et de mouton, bottés jusqu'aux cuisses, armés jusqu'aux dents, comme chasseurs de tigres, avec chevaux, piques et cravaches, nous allâmes au devant des deux nouveaux. Ils ne nous reconnurent pas, et passaient outre, sans mot dire, nous prenant pour guérillas des montagnes ou chasseurs des bois. Nous revînmes sur nos pas et les interpellant en bon français, ils commencèrent de se remettre en leur assiette et nous les embrassâmes fort tendrement.

» Notre digne évêque surtout est aux anges, quand lui viennent des missionnaires. Il veut des détails sur sa chère France, des histoires sur toutes choses. Il n'est pas croyable quel plaisir il éprouve, quand je lui parle de vous. Monseigneur est un homme trop pacifique ; mais, comme dit mon confrère Parguel, par une providence remarquable, on ne lui envoie que des chevaliers.

CHAPITRE XII

Mort d'Églantine. — Elle fait elle-même ses adieux à son frère.
Lettre de Godefroy.

Cependant, la seconde sœur de Godefroy, que nous avons vue si heureuse d'entrer au Carmel, ne devait pas séjourner longtemps sur ces hauteurs tant désirées. Le divin époux n'allait pas tarder à l'appeler aux collines éternelles.

Malgré les joies de son fervent noviciat, sa santé s'altéra très vite. Elle avait pris l'habit le 3 décembre 1864, en même temps que sa sœur Justine recevait le voile des mains de Mgr Gay. Mais bientôt, la poitrine fut atteinte, et le mal gagna si vite, que le médecin jugea indispensable un changement d'air. La novice en conçut un immense chagrin. Jules, vicaire de St-Hilaire, habitait avec ses parents. C'est à ce foyer que la sœur Marie de la Croix vint s'abriter.

Elle languit quelques mois, donnant à tous le spectacle d'un courage héroïque et d'une admirable soumission. Transportée à Paizay, elle s'y endormit doucement, le 29 août 1866. Pendant la maladie, sans cesse sa pensée se portait vers le missionnaire. Elle voulut elle-même lui faire ses adieux. Quelques jours à peine

avant sa mort, elle lui écrivit : « Mon frère bien-aimé, c'est une main mourante qui t'adresse ce dernier mot. Nous n'y comptions pas, mais le mal a fait de rapides progrès. Je n'attends plus que la visite de mon Jésus, lequel est devenu pour jamais mon Époux. Tu sais que j'avais dû quitter le Carmel de Niort ; on espérait par là guérir un mal que mon Bien-Aimé n'a pas jugé à propos de m'enlever. Notre bon père, Mgr Gay, n'a pas voulu que je sois privée du bonheur de mourir Carmélite. Il a daigné venir recevoir mes vœux éternels. Un jésuite, le P. Babin, nos bons parents et Jules ont été les témoins de mes engagements et de mon bonheur. Oh ! mon frère chéri ! que je suis heureuse ! Jésus est mon époux ! Jésus, pour qui je soupirais avec tant d'ardeur, il est à moi désormais ! Oh ! je l'aime, je l'aime ! Il me rend folle d'amour !

» La mort, qui bientôt finira ma vie, m'apparaît comme un rayon de gloire. Depuis deux ans je n'ai désiré que deux choses : souffrir et aimer ! Mes souhaits ont été accomplis ; jamais je n'ai tant éprouvé de joie. Console-toi, mon frère, mais prie pour mon âme. Il faudra bien que j'expie, en purgatoire, tout ce qu'il y eut d'impur en ma vie; mais quand je serai au ciel, je ne t'oublierai pas. Adieu, mon bien-aimé frère, adieu ! au ciel !

» Ta petite Carmélite,
» Sœur Marie de la Croix. »

Telles furent les dernières pensées de cette pieuse fille de sainte Thérèse. Bien que préparé par une lettre

précédente à la douloureuse nouvelle, le missionnaire sentit vivement cette séparation. Il trouva dans sa foi le moyen de supporter l'épreuve et de consoler ses parents. Il leur écrivit, le 13 février 1867 :

« Vous m'apprenez la mort édifiante d'Églantine, au moment où j'envoie en France la lettre en laquelle je m'apitoie sur ses douleurs. Je ne sais si je dois pleurer ou me réjouir ; sa départie me fait verser des larmes et je ne puis refuser la joie à son triomphe. Jésus la prend au seuil du Carmel, en l'ardeur de son amour, en la ferveur de son zèle, en la fleur de son âge, en la beauté de sa jeunesse. Je ne me plaindrai pas, et, comme Job se réjouissait en l'espoir de voir un jour son Sauveur dans sa chair, je sais aussi que nous retrouverons un jour notre chère petite sœur au ciel, dans la gloire de sa virginité. Pauvre enfant ! de quel cœur elle s'offrit au Seigneur ! Avec quelle joie et quelle espérance de voir son Jésus, son cher amour, elle mourait ! Puisse notre fin ressembler à la sienne ! puissent nos jours, plus nombreux, être pleins d'autant de mérites et couronnés d'une si sainte mort !

» Successivement le Seigneur nous appose à nos pères. Chers parents, cette séparation n'est pas pour vous une épreuve nouvelle, mon départ aux missions vous y avait initiés ; Radegonde nous l'a appris ; Justine, au Carmel, nous y habitue, et la sainte mort d'Églantine nous la rend facile et désirable. Il ne nous reste plus que de pouvoir dire avec saint Paul, et du même cœur : Nous avons désir d'être dégagés des entraves de la chair et d'être avec le Christ ! Il nous servirait

peu de pleurer ; d'autant que la mort est la voie de toute créature, mais il nous faut imiter les vertus de nos sœurs. Radegonde, mourant à quatorze ans, toute embaumée des parfums des trois vœux ; Églantine à vingt-cinq, ayant déjà accompli une grande carrière.

» La circonstance que ses pieux restes reposent dans le tombeau de notre chère Radegonde, en ce même cimetière de Paizay, où j'ai prié si souvent, m'a touché. Belles de grâce et de charité, elles ne seront point séparées dans leur mort. Puisse ma vie et ma fin attirer la rosée et la bénédiction du ciel sur les montagnes du Yun-Nan, tout ainsi que les dépouilles de ces vierges, chères au Seigneur, feront descendre la protection de Dieu sur notre bon et cher peuple de Paizay ! »

CHAPITRE XIII

1867-1863. — Jules, aumônier des Petites-Sœurs des pauvres. — Travaux apostoliques de Godefroy. — Comment il prêchait aux infidèles d'un ton bref et décidé. — Une fête de Noël au Yun-Nan. — Six jours le pied dans l'étrier. — Un aveugle.

Les années **1867** et **1868** furent pleines de travaux considérables et couronnées d'importants résultats. C'est à son frère qu'il en adresse le récit. Celui-ci, atteint d'un mal de tête opiniâtre, avait dû quitter son vicariat laborieux pour l'aumônerie des Petites-Sœurs des pauvres, établies sur la paroisse même de Saint-Hilaire. C'est là que Dieu le prendra, après dix-huit ans d'un fructueux ministère, pour l'amener aux Augustins de l'Assomption.

Le missionnaire lui écrit le **30** novembre **1867** :

« Cette lettre-ci, cher frère, n'est qu'un signe de vie, une feuille d'arbre livrée au vent, une nouvelle lointaine confiée aux flots, un souvenir d'amitié à toi et à Justine, un regard aux rivages de la patrie, une consolation à nos vieux parents. Je vous écrirai bientôt en grand ; je me mettrai en frais, il y aura de l'éloquence, des exploits, des aventures ; aujourd'hui, pris au dépourvu en la visite d'une malade, harassé de

fatigues, surchargé de besognes, je me sens l'imagination froide.

» J'aurais pourtant beau devis à tenir, cher frère, ce serait merveille, mais veux-je rester coi pour aujourd'hui, te réservant long récit par après. La dernière lettre de notre chère Carmélite m'apprit que tu desservais les Petites-Sœurs des pauvres. Mon Dieu! tu me donnes envie d'être aumônier. Je t'imagine au paradis, emmy les anges. Ah! dis-leur bien que je les aime à tort et à travers. Leur œuvre est belle et grande. Le paganisme n'inventa jamais rien de pareil, et le christianisme lui-même ne l'enfanta que bien tard; mais chacun des chefs-d'œuvre de Dieu se produit à son heure.

» Je vois que Justine a bien soin de mes affaires. Grand Dieu! quel cœur en cette vierge! Et mon père, quel gentilhomme! Il parle comme Henri IV : « Deux mille francs! dit-il, je t'envoie deux mille francs! » Ah! vive Dieu! puissé-je convertir autant de païens qu'il y a de sols en cette somme!

» Cette année-ci, la Providence bénit manifestement nos entreprises et me rend plus vaillant que jamais. Je puis courir deux jours et deux nuits de suite à pied, à cheval, par la neige, la brume et les vents. Je ne tousse non plus qu'un renard et ne m'enrhume non plus qu'un lion. Je mange et besogne âcrement. Vive Dieu! cher frère, pour rien au monde ne voudrais forligner. Hier encore je fis six lieues au pas de course et ne pris qu'un repas dans tout le jour; demain il me faudra recommencer par monts et vallées.

» Je prêche aux infidèles d'un ton bref et décidé ; je leur dis : « Vous êtes païens et moi chrétien ; venu d'outre-mer tout exprès pour vous apporter une nouvelle, à savoir que vos religions sont fausses, si bien que vous perdez vos âmes à jamais. Vos religions sont si fausses que vous n'y croyez pas vous-mêmes ! Qui d'entre vous oserait jurer que ses dieux sont vrais ? Vit-on jamais mourir un païen pour protester de la vérité de sa créance ? Non seulement vous ne passeriez point les mers pour propager vos superstitions, mais feriez-vous bien dix pas dans l'espoir d'un prosélyte ?

» Nous autres chrétiens, c'est bien différent ; moi et mille autres accourons d'Occident pour vous convertir ; nous ne craignons pas la mort, nous mourons volontiers pour notre religion ; des milliers et des millions d'hommes ont donné leur vie pour le Dieu que nous annonçons. »

» D'autres fois, je leur dis : « Peuples du Milieu, ou je suis fou, ou j'ai raison et vous avez tort ! Si vous découvrez en mon devis quelque trace de folie, je vous permets de ne pas croire ; si, au contraire, vous me trouvez sain et sauf de corps et d'âme, comme je suis, croyez, faites-vous chrétiens ! » Cher frère, ces pauvres païens ne trouvent rien à répondre. Quelques-uns croient, comme saint Denis et la sainte dame Damaris. D'autres, hélas, en grand nombre ! demeurent dans l'infidélité.

» Parfois j'ai prêché avec enthousiasme ; il y avait de la vie, de l'entrain dans mon devis, je pressais mon païen par toutes sortes d'arguments, il demeurait sans

réplique ; vous auriez crié victoire. Pas du tout ! le Chinois est apathique, il trouvera toujours des raisons pour rester dans les lacs du diable. J'ai rencontré en nos montagnes certaines figures candides qui révèlent une âme naturellement droite ; avec ceux-ci, j'y vais plus rondement. Ils sont singulièrement frappés de me voir apitoyer sur leur sort ; pauvres gens qui n'avaient pas pensé qu'ils fussent malheureux !

» En tout cas rien n'est plus difficile que la conversion des hommes, œuvre divine, pour laquelle Justine, du fond de son cloître, travaille plus que moi peut-être ! C'est l'ordination de la Providence, qui, n'ayant point trouvé de résistance en la création du monde, a tant travaillé en sa réparation.

» Je vous ai dit souvent que le missionnaire est heureux comme un roi ; jugez plutôt : Des chrétiens du Sut-Tchuen, qui n'ont pas toujours leur missionnaire sous la main, m'envoient prier de visiter deux de leurs malades, à trente lieues et plus de mes dépendances. Imaginez-vous comme j'ai chevauché ! Six jours le pied dans l'étrier, sans relai. Aujourd'hui, nouvelle joie ! Une fille au teint bruni, tête et jambes nues, type de bohémienne, vient chercher asile au giron de l'Église ; elle veut se faire chrétienne. Pour prouver qu'il n'y a point d'empêchement, elle me raconte, avec sang-froid, comment son mari se pendit l'an passé. Pauvre fille, elle a l'air naïf et bon. Bien ! va, sois chrétienne ! travaille, étudie. Dussé-je vendre mon pourpoint, je te veux arracher aux mains du diable ! »

Cette lettre est la seule que nous ayons en cette

année 1868. L'apôtre la passa tout entière en travaux et en courses pénibles. Les fatigues furent même si considérables que sa santé en ressentit de fâcheux contre-coups. Il écrit à la date du 1er janvier 1869 :

« Bien chers parents,

» J'ai passé cette année la fête de Noël dans la *plaine des Joncs,* où je donnai la retraite à nos chrétiens. En cette nuit célèbre, il y a de l'enthousiasme par toute la terre. Nous eussions cru retrouver les environs de Bethléem. Nos montagnards dévalaient de tous les alentours. Les fortes femmes chinoises, leurs nourrissons sur le dos, arrivent par petits groupes; les enfants apparaissent sur les sommets et se défient à la course; les vieillards, au pas cadencé, descendent, sondant l'âpre sentier avec leurs longues pipes. Nos jeunes gens avaient des pétards et des flûtes; nous annonçâmes, à coups de canon, l'entrée en l'ost de ce monde, de notre Sauveur, ceint du baudrier de notre misérable nature.

» Pour moi, je demeurai tout le jour à entendre les confessions. Quand ce fut sur le minuit, et qu'ayant satisfait à la dévotion de mes chrétiens, il ne me resta plus qu'à me préparer à la messe; alors votre souvenir, chers parents, me vint tout incontinent à l'esprit. C'est bien l'ordinaire, mais par spécial, quand il y a quelque grande fête. Je priai notre cher Seigneur en son berceau de guérir Jules, afin que, devenant fort et généreux, il rende, si possible, plus de gloire à Dieu.

Je recommandai ma chère Carmélite, disant : « Agréez, Seigneur, les ardentes prières et les saints désirs de ma sœur, votre fille, ainsi que vous eûtes pour agréables les soupirs et les pleurs de ce divin Enfant. A brief dire, Seigneur, je remets en vos mains mes bons parents, déjà couverts d'années, daignez les conserver longtemps encore ! »

» En cette nuit de Noël, personne ici ne se livre au sommeil. Assis autour du feu, nos chrétiens chantent des cantiques, comme au temps de mon grand-père. Nos maîtres d'écoles discourent sur l'humilité, le mépris des richesses, toutes choses, selon les proverbes de tous pays, plus aisées à dire qu'à mettre en pratique. En ces réunions, quand il se trouve des païens, nos docteurs les exhortent fortement à se convertir. Il est difficile aux païens de résister à cette sortie de doctrine.

» Ce fut ce qui eut lieu cette nuit même. Un jeune homme adora. Je craignais qu'il n'eût été influencé par le nombre et que sa conversion ne fût que de révérence. Aussi, au sortir du confessionnal, lui dis-je, en style de saint Remy : « Sache bien, jeune fils du peuple aux cheveux noirs, que dorénavant tu devras adorer ce que tu as brûlé, et brûler ce que tu as adoré ! — Je le veux ! » répondit-il simplement. D'autres païens virent nos cérémonies par la porte. Une famille promit de se convertir bientôt. Puisse Dieu leur toucher le cœur, ainsi qu'il fit à Witikind !

» La famille, en laquelle nous passâmes cette fête, est d'antique souche chrétienne. Deux frères, respectables

vieillards de quatre-vingt-dix ans, la tête couverte de heaumes en poils, assistèrent à tous les offices de la nuit et de la matinée. Dans les intervalles, ils racontaient des histoires du passé. Je les entendis célébrer les vertus, les mortifications, les travaux apostoliques des anciens missionnaires du Yun-Nan. Ils avaient vécu au temps des persécutions. Ces deux frères ont, en effet, confessé la foi dans les prétoires, gémi dans les prisons, et souffert avec des martyrs. J'aime beaucoup ces vieillards, chrétiens parfaits et d'humeur joyeuse, malgré leur grand âge.

» Notre chère Carmélite interrompt quelquefois ses lettres pour voler aux exercices de son couvent; moi de même, je suis parfois obligé d'ajourner la fin de mon devis, pour courir au soin de mon troupeau. C'est ce qui vient de m'arriver. Un jeune homme emporte mon autel, je le suis à cheval. Grand Dieu ! quel temps ! Au revoir...

» Je visitai Pou-eul-tou. La chrétienté est petite et pauvre; la maison où je fus reçu, étroite et ouverte à tous les vents. Une pièce me sert d'écurie, de cuisine, de chambre à coucher et, le dirai-je ? de chapelle. Vous croyez peut-être mon hôte un pauvre journalier ! Vous n'y êtes pas. C'est un médecin, s'il vous plaît, homme distingué, aux belles manières, au langage fleuri. Les jours de marché, vous le verriez aligner sur des tréteaux cinquante bocaux de pilules. C'est un excellent chrétien; il me reçut à plein cœur.

» En partant, j'emmenai avec moi un pauvre aveugle qui me priait à genoux de le recevoir en ma colonie :

« Viens, lui dis-je, ému jusqu'aux larmes de sa profonde misère, viens, tu tourneras la meule et tu mourras en paix ! Mais sache bien, ajoutai-je, que tu dois cette faveur à mes bons parents qui viennent de m'envoyer une grosse somme ! » Un éclair de joie passa sur son front ridé, et des larmes mouillèrent ses paupières éteintes. Quel service vous rendez à ce vieillard, chers parents ; certes ! il ne sera pas des derniers à vous bénir en d'éternelles actions de grâces.

» Ne manque pas, cher frère, de me recommander à notre sœur Marie-Xavier, d'autant que je suis quelque peu souffrant, et n'ai guère de patience. »



CHAPITRE XIV

Le missionnaire malade. — Il quitte le Yun-Nan. — Regrets. — Voyage à Chang-haï. — Coup d'œil prophétique sur la France. — Les Carmélites de Chang-haï. — Amélioration. — Retour au Yun-Nan avec une chevauchée de douze missionnaires.

Le mal dont parlait notre héros à la fin de sa dernière lettre, ce mal, résultat de tant de fatigues, détermina Mgr Ponsot à se priver, pour un temps, de son précieux auxiliaire. Les médecins chinois ne connaissaient rien à ce mal, et le retour à Chang-haï fut imposé à notre apôtre : « Il m'a fallu plier ma tente, mon cher frère, écrit-il à Jules, le 1er juillet 1869. Est-il possible de guerroyer sans recevoir quelques blessures ? Transporté aux Invalides, je sens que mon séjour ici me sera profitable en plusieurs points. Mais je me hâte de dire que la maladie n'est point dangereuse et n'attaque pas le fond de la constitution. Il s'agit d'une sensation de froid aux entrailles, si douloureuse par moment que je n'ai pu résister. Le médecin français lui-même n'en comprend guère la cause. Ce ne sera rien, vive Dieu ! et dans quelques mois je retournerai, plus vaillant, dans mes montagnes.

» Je suis donc à Chang-haï. Ici déjà, on commence

à retrouver quelque chose de l'Europe. La rade est couverte des grandes nefs des fils de Japhet; les rues encombrées de chevaux et des voitures de négociants anglais. La nourriture est plus fortifiante, et dix ans de cuisine chinoise ne m'ont point fait oublier le goût des mets préparés à l'européenne. On nous apprend ici de tristes nouvelles de notre chère France. Il nous semble qu'elle tombe bien bas. Ah! que nos Français deviennent petits, depuis qu'ils vont à l'incrédulité! J'ai bien peur qu'ils ne se fassent bientôt croquer par ces « mangeurs de chandelles, » comme dit Veuillot. Pauvre France! Pauvre France!

» J'entends dire qu'elle n'est point merveilleusement représentée dans ces ports de mer éloignés. Elle n'a guère que les missionnaires à glorifier son nom et soutenir son influence : encore feint-elle souvent de ne pas le savoir! Que l'Angleterre brille dans le monde par ses marchands et ses navires, je le veux bien, mais de grâce, que la France garde son rôle civilisateur! Elle envoie sur toutes les plages ses missionnaires, mais qu'elle ne fasse pas difficulté de prendre partout leur parti; c'est une de ses gloires que, humainement, elle ne peut méconnaître.

» Une grande erreur des gouvernements d'Europe est de vouloir traiter avec les Chinois, comme ils le feraient avec toute autre nation civilisée. Ce n'est pas cela. Les Chinois ne sont pas des Castillans. Ils sont traîtres et félons, autant que les Européens sont galants hommes. Ceux-ci se laissent payer de bonnes paroles, mais les Chinois se jouent des traités, men-

tent à leurs plus solennels engagements, sitôt qu'ils y trouvent avantage, et persécutent les chrétiens et les missionnaires, en dépit de toutes leurs promesses. N'a-t-on pas vu récemment sept ou huit des nôtres massacrés en Corée, deux ou trois au Sut-Chuen ?

» Dans nos montagnes du Yun-Nan, nous sommes, en vérité, en meilleurs termes avec les païens. Nous allons et venons à pied, à cheval, en chaises, en barque sans que personne n'y trouve à redire, mais cette paix relative vient principalement de ce que le Yun-Nan n'est plus guère que de nom tributaire de la Chine et qu'il est infesté de musulmans, qui font peur aux Chinois.

» Mais je m'arrête. Quoi ! j'ai dépensé toute une feuille à parler politique, c'est assez ; peut-être trop.

» Vous verrez sans doute, cette année, quelques-uns de nos vicaires apostoliques qui se rendent au Concile. Mgr Forie m'a promis de vous aller voir. Nous sommes descendus ensemble du Haut Yun-Nan. C'est un évêque d'un caractère charmant.

» En arrivant à Chang-haï, le procureur des Lazaristes, M. Emery, me dit en me serrant la main : « Oh ! je connais votre père, c'est un excellent homme ! » Ces gâteaux que ma bonne mère nous envoyait et nous apporta même à Paris, ont fait grand bruit. Nos aspirants en ont raconté l'histoire de divers côtés, maintenant elle est connue dans l'Asie entière. »

Sans rien perdre de son caractère enjoué, notre héros avise en même temps de son voyage forcé sa chère Carmélite : « Par la suscription de cette lettre, tu vois,

ma bien-aimée sœur, que j'ai changé de place; ce n'est plus de mon cher Pou-eul-hao que j'envoie ces pages, et certes ! ce n'est point pour mon plaisir que je suis ici. N'as-tu point vu sur ma dernière lettre que je te demandais des prières ? Las ! je suis malade ! et toi, chère sœur, l'ayant su trop tard, tu n'as pas eu le temps de prier assez tôt à cet effet et le bon Dieu m'a laissé tel. Je suis donc descendu dans un port ouvert aux Européens, afin d'y trouver un médecin français, et lui demander les secours de son art. Mais je compte encore plus sur l'aide de tes prières. Conjure donc le Seigneur qu'il me rende tantôt la santé, afin que je puisse retourner vitement dans nos montagnes. Je ne suis pas aussi patient que notre cher Jules; puis, amateur d'aventures et d'exploits, l'appréhension d'un repos forcé m'effraie.

» Ah ! j'aime tant le lieu de mon exil, qu'il m'est devenu une autre patrie. Quand je pense à ma case, à mes montagnes brumeuses, le Yun-Nan me semble un pays enchanteur, et mes pauvres chrétiens, de loin, m'apparaissent comme des héros. Je repasse en mon imagination tout mon domestique : des pauvres, des aveugles, des vieux, des enfants ; je sens que j'aime tout cela, et me fais une grande joie de les revoir. Il n'est pas étonnant que les missionnaires du Yun-Nan s'attachent à ce champ de leurs travaux; témoin notre cher P. Chirou (1), qu'on redemandait à Paris, et qui s'en alla, regardant sans cesse vers nos montagnes, et

(1) Aujourd'hui Directeur au séminaire des Missions-Étrangères.

espérant toujours recevoir quelque contre-ordre qui lui permit de retourner sur ses pas.

» Il est inoui qu'un de nous ait désiré d'en sortir. C'est pourtant un pays horrible, mais ce sont précisément les régions les plus inclémentes qui nous attachent davantage. Enfin, nous sommes là des confrères difficiles à trouver : Oh ! quel cœur ! comme on s'aime ! quelle franchise ! quels doux rapports ! Nous ne nous sommes pas entendus pour dire : nous aurons tout en commun, mais si tu savais comme la chose existe naturellement ! Si tu voyais notre vieil évêque, notre frère le P. Bourgeois, le P. Parguel, qui me remplace et qui se proclame partout mon écuyer ! Il veut être ton frère absolument. Oh ! quels beaux caractères ! quels types d'hommes parfaits, chacun en son genre ! Tu vois en quelle bonne compagnie je suis, comme toi, emmy tes chères sœurs du Carmel.

» Vive Jésus ! vive Notre-Dame ! grand courage te soit ! Je t'embrasse de tout mon cœur. A la distance où nous sommes, il n'y a, j'imagine, aucune inconvenance ! Je pense toujours à Églantine et à Radegonde. Oh ! pour être au Ciel, elles n'en sont que plus de notre famille. A Chang-haï, il y a des Carmélites ; j'aurais bien désiré les voir, mais, étranger ici, je n'ai pas osé demander cette faveur. »

Au mois de septembre 1869, la maladie de Godefroy avait cédé devant les remèdes, à l'influence d'une nourriture meilleure et d'un indispensable repos, et plus encore aux prières de la sœur carmélite. Mais déjà le désir de revoir le Yun-Nan tourmentait son

cœur ; ses confrères l'attendaient ; sans cesse, ses chrétiens s'informant de lui, répétaient : « Quand donc reviendra notre bon Père Ho-ié ? » Le 23 septembre, il quittait Chang-haï, emmenant avec lui douze missionnaires, récemment arrivés d'Europe.

« Avant de repartir pour le Yun-Nan, écrit-il à sa sœur, j'ai voulu voir les Carmélites qui sont ici, à Chang-haï, dans cette mission dirigée par les Pères Jésuites. Hélas ! que parlé-je de voir ? Je n'ai rien vu. Impossible de vous voir ! Seulement, en ouvrant la porte, j'ai aperçu comme une ombre qui se dessinait derrière un rideau.

» Ce fut une vraie privation pour moi, d'autant que cette révérende Mère, qui s'appelle comme toi Marie de Jésus, avait une voix angélique et sonore. Oh ! mais une voix harmonieuse à toucher le fond de l'âme ! On m'a dit que toutes les Carmélites avaient des voix comme ça : oh ! qu'il fera beau de vous ouïr chanter au ciel les louanges de l'Agneau ! Mais pas moyen de voir cette dame qui avait une si belle voix ! aussi, après un court entretien, je me suis retiré, à demi-content, en me recommandant toutefois à ses prières.

» Si ce pouvait être une légère consolation pour vous de savoir l'estime et l'affection que tous les missionnaires portent au pieux Ordre du Carmel, je te dirais, ma bien chère sœur, que tous ne tarissent de louanges quand ils parlent de vous. J'ai remarqué, l'autre jour, en sortant du monastère, que chacun de mes confrères s'extasiait devant votre sacrifice et vos vertus. Même il m'en revenait quelque gloire, car on

me félicitait beaucoup d'avoir des sœurs en une aussi sainte religion.

» Courage donc, bien-aimée sœur ! Sans te reposer sur les victoires passées, déploie encore plus les ailes de ta charité vers la perfection qui te manque ; ce sera éternelle gloire à Dieu, grande liesse aux anges et belle édification aux hommes de bonne volonté. Je ne doute plus que tu n'aies été informée de ma maladie car, depuis le temps où je suppose que ma lettre aura dû te parvenir, tes prières commencent de faire violence au cœur de notre cher Seigneur. J'ai commencé aussi d'aller beaucoup mieux, si bien que même je doute s'il me reste encore quelque chose du mal que j'avais.

» En fait de maladies, ma chère sœur, je ne fais pas le brave du tout : je ne sais pas souffrir. Les infirmités qui devraient avancer mon édifice spirituel, au contraire le retardent. Prie donc le bon Dieu qu'il me baille tout bonnement santé et courage, pour bien combattre ses combats, chercher les âmes, poursuivre les infidèles, guerroyer le diable, courir les montagnes, visiter les pauvres souffreteux, par neige et frimas, par la faim et la soif ; mais de garder la chambre, je ne puis en prendre mon parti.

» Tes chères lettres me font savoir que tu me laisses bien derrière toi en la voie de la perfection. Oh ! tu n'es point mon aînée, mais, comme Jacob, tu as les promesses ; marche, marche, bien-aimée sœur, et prends-moi par la main ; ce sera déjà bien honorable pour ton frère de pouvoir te suivre de loin.

» Je vais donc reprendre le chemin du Yun-Nan, mais non sans jeter, par delà des vastes mers, un regard vers la patrie. Pense, chère sœur, que vous êtes à quarante jours d'ici ; ce serait bientôt parcouru. J'irais tout droit à votre monastère, et certes ! il n'est clôture si sévère qui tienne ! On n'aurait pas le cœur de me refuser ; on lèverait la toile et je te reconnaîtrais là, toute Carmélite que tu sois. Mais ce n'est pas là le devoir ; notre vie d'épreuves n'est pas encore finie, et je rentre dans mon camp, sans espoir probable de nous revoir avant l'éternité. Qu'importe ? T'en aimé-je moins ? Du tout; plus, au contraire !

» Tu seras bien contente d'apprendre, chère sœur, que mes confrères du Yun-Nan n'ont point cessé de m'écrire. A les croire, tout le monde attend mon arrivée et parle de moi. Je ne mérite point tant d'attention ; mais j'aurai bien ma part de joie en revoyant nos missionnaires et mes pauvres chrétiens.

» Je retourne au Yun-Nan en compagnie de douze jeunes missionnaires, la plus belle chevauchée de chevaliers qu'on ait jamais vue en ces régions, et auxquels j'aurai le plaisir de servir de guide et d'interprète. Huit me suivront jusque sur les frontières du Yun-Nan. Parmi eux se trouve un Poitevin. le P. Barrois. »

CHAPITRE XV

1870. — Joies du retour. — Vie des jeunes missionnaires sur la barque. — Visite à Long-Ki. — Ère de prospérité. — Fêtes du premier de l'an chinois. — Retraite annuelle. — Étude plus approfondie de la langue chinoise. — Beautés de cette langue. — Deux mariages. — Joies du missionnaire.

Grande fut l'allégresse de Godefroy de revoir son Yun-Nan : plus grande encore, si possible, la satisfaction de son évêque, de ses confrères et de ses chrétiens. A peine arrivé, notre héros reprit sa vie de dévouement et d'aventures. De Long-Ki, il adresse à sa sœur les pages suivantes :

« Tes chères lettres m'arrivent ensemble. Comme on ne cherche point en tes écrits les nouvelles du siècle, les dates importent peu ; mais on y respire un parfum de piété qui vaut bien toutes les odeurs du monde. Je te vois l'esprit tout plein de vos pieuses lectures et instructions du Carmel ; ici on nous abreuve de chinoiseries du matin au soir.

» A peine parvenu dans mon district, il m'a fallu traiter une foule d'affaires religieuses et civiles. En six mois d'absence, nos indigènes, qui ne peuvent vivre sans se créer des embarras, ni mourir tranquilles s'ils ne laissent à leurs enfants des affaires embrouil-

lées, s'en étaient fait de toutes sortes. Un païen s'était pendu dans le voisinage ; les gens d'alentour en sont tous responsables ; curieuse législation ! Les satellites arrivent ; voici les chrétiens aux abois ; il me faut aider à démêler l'affaire. Ah ! les brigands ! j'ai là ma carabine ; il me prend envie de résoudre le cas à coups de fusil ! Un filou dépasse-t-il les limites de son terrain, s'emparant du champ d'autrui ? Voilà encore deux familles chrétiennes dans les transes ; il les faut soutenir et consoler. D'autres sont en discorde, il les faut arranger, et c'est toujours au vieux Ho-ié qu'on s'adresse. Le vieux est arrivé ! dit-on partout. Le vieux est arrivé ! Ai-je donc vieilli avant l'âge ? Tout le monde m'appelle le vieux ; ils me feraient croire à mes soixante ans !

» Mon retour au Yun-Nan, long et périlleux, a été pourtant favorisé par un très beau temps. J'ai remonté, pendant plus de sept cents lieues, le cours immense de ce grand fleuve bleu, qui descend du Thibet par le Yun-Nan jusqu'à Chang-haï, où il se jette dans la mer. Souvent les jeunes missionnaires emploient trois mois pour cette traversée : en cinquante jours je conduisis ma petite troupe jusqu'aux frontières du Yun-Nan. Partout sur la route, je trompais l'œil des Chinois les plus exercés. Je les entendis souvent se dire entre eux : « Celui-ci n'est pas Européen : c'est l'interprète ! »

» Parfois on se groupait autour de nous et je prêchais la doctrine à ces pauvres païens : « Voyez, leur disais-je, ces jeunes hommes qui laissent patrie, amis,

parents ; ils n'ont qu'une voix pour vous annoncer la vérité : Si vous ne les croyez pas, à qui croirez-vous? — Vous avez le chic ! ... Père Chicard ! » me disait Mgr Forie. Ah ! ce n'est pas tout. Il faut être un saint pour convertir et sauver les âmes !

» J'ai donc pu mener, Dieu aidant, notre petite douzaine de missionnaires jusqu'aux portes du Yun-Nan sans encombre. C'étaient de bien aimables jeunes gens. Impossible d'imaginer des hommes plus laborieux ou de plus heureux caractère. Notre barque fut transformée en une salle d'étude ou une chapelle d'oraison. Moi, peut-être, j'aurais volontiers pris quelque bon temps ; mais ces jeunes confrères ne m'en ont pas laissé le loisir ; l'exemple m'entraînait et je m'astreignis à la vie commune.

» Quel spectacle que cette chère jeunesse, essayant les allures d'un âge plus mûr, se brisant à toutes les exigences de la pauvre vie chinoise, à peine sevrés des douceurs de la patrie, affrontant sans pâlir un voyage plein de périls ! Entassés sur le pont d'une misérable barque et mal abrités du vent par une tente fragile, ils ont tout enduré, d'un front joyeux et d'un cœur content! Quel bel exemple, ma sœur!

» Deux heures avant le jour, chacun, à genoux sur son sac, fait son oraison, récite ses prières et son office, tout ainsi qu'aux plus beaux jours du Séminaire. Après un frugal déjeuner et une petite récréation, chacun de se livrer à l'étude avec une ardeur incroyable. Il est tel d'entre eux qui travaille avec tant de courage et de succès à la langue chinoise, qu'on

en vit donner des missions et prêcher les chrétiens, dès leur entrée dans leur vicariat.

» Du fait de nos affaires du Yun-Nan, bien-aimée sœur, nous avons plus d'espoir que jamais. Il semble que, grâce au puissant secours qui nous vient du Carmel, une lueur de paix va bientôt se lever sur nos montagnes brumeuses. A Tchao-Tong, comme à la capitale, les Sarrazins ont été vaincus et repoussés. Une forteresse, qui avait déjoué jusqu'ici les armes des Chinois, a été prise près de la capitale et les Sarrazins se sont rejetés sur Ta-Li, l'unique ville qui leur reste encore dans le Yun-Nan.

» Ce dernier exploit a été dû à deux Français, partis quelque temps avant moi de Chang-haï et qui ont apporté aux Chinois le secours de leur expérience, de leur valeur et de leurs canons. Le père Fenouil, toujours aux aguets des bonnes occasions, vient de rentrer à la capitale et le P. Pourias ira, dès le commencement de l'année chinoise, remplacer notre provicaire à Kiou-tsin, dans une chrétienté que le P. Fenouil créa en ses passe-temps. Nous aurons donc le bonheur de voir du même coup les postes les plus importants de la province occupés par les armes de la Chine et par la croix de nos apôtres. Cette année-ci nous avons passé agréablement le premier de l'an chinois. Il tombait le 28 février; nous nous trouvâmes quatre missionnaires autour de notre évêque.

» Ce premier de l'an chinois est la plus grande fête de l'année. Pour cette race paresseuse, le repos, les longs repas, le bruit du tam-tam et des pétards,

sont choses si délectables, qu'il les font durer quinze jours. Pour nous, tout ce tapage, ces réjouissances, ne font pas grande impression. Nous ne mangeons pas une once de viande, ni ne buvons une tasse de vin de plus, mais cela nous occasionne un va-et-vient considérable. On entend partout dans les montagnes le son du flageolet ; partout les gens endimanchés, portant à leurs amis des viandes et sucreries. »

Le 1er juillet 1870, il écrit à son frère : « Quel dommage, mon cher Jules, que tu ne sois pas ici! comme je te guérirais promptement de ton mal de tête! Après un repas très frugal, je te donnerais Fleur-de-coursier, et nous irions, par ces monts superbes, voir les nues sous nos pieds. Tu n'imagines point sans doute que je vais me promenant doucement sur paisible monture. Non certes ! j'ai deux chevaux qui ressemblent à des lions. Nul chasseur du Poitou n'en a de plus rapides pour courir le cerf et poursuivre le chevreuil. L'autre jour, un peu pressé de rentrer au logis, je fis dix-huit lieues dans une demi-journée, sans quitter l'étrier.

» Mon frère d'armes, le P. Parguel, aux bras d'airain, homme belliqueux depuis son enfance, véloce à la course comme le tigre des montagnes, ne cesse de me persécuter ; il veut à tout prix une carabine et un revolver, avec cinquante livres de poudre française, car la poudre chinoise est mauvaise, et, sans poudre d'Europe, les fusils sont inutiles ! « Avec votre négligence à vous tenir bien armé, me dit-il, je ne réponds point de vous, vienne une révolte des bar-

bares; oui, votre insouciance me stupéfait! » Eh bien! cher frère, contente-le donc, et moi en même temps; envoie-nous ces armes et de la poudre. Nous trouverons bien quelque jour l'occasion de te payer!

» Nous nous sommes entendus, le P. Bourgeois et moi, pour faire notre retraite à la résidence de notre bon vieux seigneur et père, qui, pendant ces jours, nous lit les gazettes et nous apprend les vieilles nouvelles de France. On tire des plans, on lit une homélie que Mgr Pie prêchait il y a deux ans, et cela nous paraît tout neuf. Parfois, notre hôte va extraire un flacon de vin de Portugal, on en boit une goutte pour faire descendre un morceau de fromage. Nous avons, vous le voyez, toutes sortes d'agréments.

» L'intérieur de la province se pacifie. Notre P. Dumont, un valeureux Lorrain, va porter ses armes dans l'intérieur, en sorte qu'il ne restera plus auprès de notre bon vicaire apostolique que les Pères Bourgeois, Parguel et moi, pour tenir nos places fortes et veiller aux frontières de la foi.

» Grand Dieu! quand répandrez-vous votre esprit sur ces masses inertes, pour en faire jaillir des moissons de chrétiens? L'autre jour j'ai baptisé un vieux couple. La femme, matrone de distinction, avait un furoncle au sein : elle fit vœu au Dieu du ciel d'embrasser la religion, si elle recouvrait la santé. En même temps une malheureuse catéchumène, atteinte du même mal, faisait, au contraire, des prières aux idoles pour obtenir guérison. Ce fut comme un miracle. Celle-ci mourut et fut emportée loin du sein d'Abraham ; notre

matrone, au contraire, revint promptement en santé et tint promesse.

» Son mari, versé dans l'étude des lettres, lui donna des leçons de doctrine, tout en apprenant lui-même son catéchisme. En peu de temps ils se rendirent tous les deux capables et dignes du baptême. Ils vinrent me trouver pendant la visite aux chrétiens. Je les connaissais à peine de nom, mais, les voyant pleins de foi, je dis, en me tournant vers l'assemblée des fidèles : *Numquid aquam quis prohibere potest?* Et, à la grande joie de tous, je leur administrai, incontinent, le sacrement de la régénération.

» Le P. Parguel, qui est un guerrier redoutable et qui aurait pu dans les batailles mettre, comme certain héros chinois, une sonnette à sa ceinture, afin d'avertir qu'on se tint sur ses gardes, se compose une chrétienté avec des éléments assez disparates : « Ma paroisse, dit-il, se forme comme les anciens peuples ; les commencements en sont obscurs ! »

» Il m'appert de jour en jour que la conversion de l'infidélité est une œuvre de longue haleine. Les chrétientés, si j'en excepte çà et là quelque coup rare de la Providence, s'amassent comme la richesse, doucement et péniblement. Compter sur les multitudes affluant dans le sein de l'Église, serait merveilleusement consolant, mais c'est un cas exceptionnel et quelquefois aussi éphémère que les fortunes subites.

» Cette année, ma vie, peu différente de celle d'un bon curé de campagne, a été fort tranquille. Le P. Parguel s'étant chargé de veiller sur le district qui

est au-delà du fleuve, j'ai profité de mes loisirs pour étudier les livres chinois de bonne littérature. Je juge ce travail indispensable à qui veut parfaire son style et enrichir son discours. La langue chinoise a ses beautés qui me réjouissent. Les cinq tons, sur lesquels la voix se promène sans cesse, lui donnent un entrain inimitable. »

Dans une lettre à sa sœur, écrite à la même époque, le missionnaire indique le but qu'il poursuit :

« Les études que je fais en ce moment me seront très utiles. En Chine, l'art de bien parler, de s'énoncer avec éloquence et autorité, est fort prisé de tous. Tu verrais beaucoup de pauvres Chinois, mal vêtus, et souvent d'une classe moyenne, capables de faire des avocats et de tenir toute une foule suspendue à leurs lèvres. Autrefois, j'avais dans mon district un vrai Chrysostome. Par malheur, c'était dans les affaires temporelles qu'excellait son talent oratoire. Je ne crois pas ce génie si vulgaire en France qu'en Chine.

» L'allure d'un sermon chinois est bien différente de celle d'un discours français. Les gestes ne sont pas interdits, mais il faut en user sobrement. L'action oratoire est toute dans le débit. C'est le cas de dire que le ton fait la chanson. J'aime beaucoup la langue chinoise ; elle a des beautés singulières et l'esprit du peuple permet une certaine licence d'expressions qui favorise l'énergie et la rondeur du discours. Le ton et la marche de la phrase, qu'il faut avoir saisis sur les lèvres des vrais Chinois, donnent au devis une force merveilleuse. Je compose un petit sermon chaque

semaine. J'y mets tout ce que je puis extraire des bons livres latins, français et chinois, en fait de vérité et de bonne élocution.

» Ma plus grande satisfaction sera d'avoir expliqué l'Évangile en le style et sur un ton que n'aurait pas reniés Confucius. Nos chrétiens se tiennent debout, avec une grande attention. Il n'est pas rare de les voir pleurer. Les larmes, au reste, sont faciles à ce peuple. Tu verrais un pécheur sangloter, en se confessant, et tu le croirais un saint Augustin. Prends garde ! En Chine cela ne prouve rien. Nous n'avons ici, ni musique, ni chant, ni lutrin. Je me trompe, nos Chinois chantent tous à tue-tête, hommes, femmes et enfants. C'est leur manière de prier, ils y prennent un goût infini.

» J'ai ouï chanter la messe par nos confrères, doués d'organes magnifiques; on voyait sur la figure de nos Chinois qu'ils n'y sentaient rien et qu'ils avaient impatience de mener le chœur. Ils passent de longues heures à genoux sans se fatiguer et crient à gorge déployée. Ceux qui ont la plus forte voix se croient, sans nul doute, les plus vertueux.

» Ce matin, j'ai béni deux mariages. Les jeunes filles, nouvelles chrétiennes, étudiaient la doctrine depuis six mois à mon école, et les jeunes gens se préparaient aussi dans ma maison. Ces œuvres nous sont familières. Enfin le jour que j'avais fixé pour la cérémonie arrive. N'imagine pas une suite pompeuse de parents et d'amis, conduisant en habits de fête les fiancés à l'autel. Rien de tout cela.

» Nos deux couples, vêtus comme aux jours de travail,

s'étaient mis à genoux sur un banc, comme des coupables qui attendent leur sentence. Chacun avait soin de tourner à moitié le dos à son fiancé respectif. Quand ils prévirent le moment fatal, où j'allais demander leur consentement, les uns de se prendre le nez dans les doigts, sous prétexte de se moucher, les autres de se cacher la figure dans l'ouverture des manches. Vois-tu la beauté du coup d'œil et la bonne grâce de ces groupes ? Enfin, lorsqu'ils durent se joindre les mains, ce fut plus curieux encore, chacun ayant eu soin de dissimuler sa droite dans l'ampleur de ses vêtements.

» C'est la coutume des Chinois. Il faut faire ces grimaces-là et c'est très beau ! Puis les filles pleurent; elles commencent même leurs jérémiades dès la veille. Moi, qui étais simple dans le commencement, je leur disais : « Tu es bien bonne de pleurer ; si tu ne veux pas te marier, libre à toi ! » Mais, c'est l'usage.

» La mère des garçons apporta ce matin deux bagues à ses brus. J'aurais envie de te les envoyer comme modèle : elles ont coûté deux liards pièce. En partant, les deux garçons me demandèrent chacun une image. Je leur fis force morale, leur donnai à tous de la farine de maïs cuite, puis ils s'en retournèrent, emmenant leur femme chez eux. Laissons-les, chère sœur, et élevons nos cœurs à Dieu.

» Nous entrons dans ma saison de prédilection. En France je la craignais, parce qu'elle m'apportait, avec ses fruits, l'ordre de quitter le foyer paternel pour le collège. Maintenant, elle ne me cause plus d'effroi.

Le vent qui souffle dans les forêts, mêlé au croassement des corbeaux, est pour moi une vraie musique. J'ai toujours aimé ces premiers débuts du froid temps. Je pense davantage à Dieu et plus à toi, bien chère sœur. C'est aussi l'époque de la visite de nos chrétiens, et le missionnaire, pendant trois ou quatre mois, s'en va partout dans les montagnes, voir les pauvres, coucher sous leur toit et partager leur modeste repas. On est surtout apôtre alors.

» Nous irions bien visiter nos chrétiens deux fois par an et même plus, mais ils sont trop pauvres pour nourrir le missionnaire. Lorsque j'arrive, les marmots sont contents et joyeux, comme nous autrefois, quand nous allions chez notre grand'mère ; ils sautent et gazouillent et n'ont pas peur de moi. Ils me racontent toutes leurs petites affaires, apportent de l'herbe à mon cheval et m'appellent leur grand-père. »

Enfin, c'est à son cousin que l'apôtre adresse, à l'heure même où commençaient les grands revers de la France, ses craintes pour cette chère patrie, que l'éloignement ne l'empêchait point d'aimer.

« Eh ! notre France, cher cousin, n'est plus celle de Charlemagne, de Godefroy et saint Loys ! Si la foi continue d'y faiblir encore, n'arrivera-t-il pas bientôt sur elle quelque terrible châtiment ? Dieu l'en préserve ! Mais il y a bien des torts à redresser ! Les nations font leur destinée et ce qui suit les dernières bornes de la civilisation, c'est la décadence, la décrépitude. « Vive Dieu ! dit mon compagnon d'armes, le P. Parguel, nous autres, nous sommes toujours au

XIII^e siècle ! C'est chez nous que s'est refugiée l'antique chevalerie ! »

» Placide Parguel et moi, nous menons une vaillante vie, cher cousin : Oh ! je ne l'échangerais pas pour une place de ministre ! Le montagnard, égaré sur les cimes brumeuses du Yun-Nan, découvre-t-il la trace d'un cheval, où l'on ne vit jamais que l'empreinte des pas de la panthère, il dit, en branlant la tête : « Ciel ! Ho-ié (moi) et Ho-sias (Parguel) sont passés par là ! »

» Sur notre plateau de Pin-chang, je suis obligé d'aller au marché quelquefois, acheter des denrées pour nos écoles. Nos petites filles veulent aussi du fil, des aiguilles et des galons... « Même des pendants d'oreilles, petite Claire, si tu es bien sage ! » Le P. Parguel ne voudrait pas perdre la partie ; et nous voici bondissant sur nos fiers dextriers par monts et par vaux. Les marchés, en Chine, sont très fréquentés ; tous nos montagnards sont là, chargés de maïs ou traînant quelque porc par la corde.

» Nous n'avons pas encore fini d'attacher nos montures à la porte d'un vieux temple d'idoles, que voici nos gaillards qui s'approchent. L'un dit à son voisin : « C'est Ho-ié ! » Une vieille connaissance, me saisissant par le bras, m'entraîne au cabaret. « Je vous attendais, dit-il, nous allons boire un demi-litre de vin : — Battez-nous six œufs, dis-je au maître d'hôtel ». Et nous voilà à table. Passe un chrétien, avec cinq livres de tabac sous le bras ; je le hêle ; il entre, le front radieux : « Combien la livre ? — Goûtez-moi un peu ceci, Père ! — Assieds-toi et bois un coup ! »

» Pendant ce temps, un autre, fort courtois, nous fait déjà frire deux poissons, et un troisième étale quelques pâtisseries sur la table. Nous sommes bientôt huit ou dix, et, selon un proverbe chinois, trois tasses de vin rendent disert ; il faut voir comme ils sont contents, nos montagnards ! Je profite toujours de l'occasion pour annoncer la doctrine et souvent Dieu bénit la semence.

» Sur le soir, au retour, dès que le bruit des grelots commence à s'entendre à travers les taillis, notre vieille abbesse, suivie de ses petites qui battent des mains, et des chiens qui clabaudent de joie, s'avance pour nous recevoir sur le perron. « Le Père arrive ! Le Père arrive ! dit-elle ; ah ! ils sont tout couverts de rosée, ajoute-t-elle sur le ton de ma grand'mère ! — Et les pendants d'oreilles, Père ? J'ai été très sage. » Eh bien ! cousin, est-ce une vie cela ! Dis, est-ce une vie ?... »

CHAPITRE XVI

1871. — Tristesses du missionnaire en apprenant les douleurs de la France. — Combats contre les Lolos. — Exploits du P. Parguel. — Couardise des Chinois. — Souvenirs de la Saint-Barthélemy. — *Semen-contra*. — Restauration d'une forteresse.

C'était l'heure où de cruels fléaux, châtiments mérités, s'abattaient sur notre patrie. Les nouvelles de nos désastres arrivaient avec lenteur sur les monts du Yun-Nan, mais quelle douleur cuisante elles apportaient à notre chevalier ! Quelle colère elles faisaient bouillonner dans son cœur !

Inquiet de n'avoir reçu aucune lettre depuis plusieurs mois, il écrit à ses parents, à la date du 20 mars 1871 : « Si la foi, la raison et le temps ne calmaient les plus grandes douleurs, je n'aurais que des larmes à vous offrir, que des lamentations à faire entendre. J'avais, toute ma vie, entendu parler de l'amour de la patrie ; aujourd'hui seulement, je sais ce qu'est cette passion. Tant que notre France se tint à la tête des nations, je ne sentis pas tout cet amour ; mais, dès que je la vis aux prises avec un ennemi victorieux et implacable, des fureurs me passèrent par toute l'âme et je regrettai amèrement, pour la

seconde fois, de n'être pas à mourir à Patay ou à Loigny, avec les débris de nos braves.

» Maintenant, que devenez-vous ? Les nouvelles sont fort rares, à la distance où nous sommes ; vous serez déjà en paradis, lorsqu'on nous apprendra que vous êtes indisposés. Quoi ! tout ce qui a du sang français ne se lèvera-t-il pas, comme un seul homme, pour chasser l'étranger ? Vous devenez donc Chinois ? Vraiment vous tombiez en quenouille, pendant cette triste période de Bas-Empire !

» Ici, nous sommes quelques Français, les Pères Bourgeois, Parguel, d'autres et moi. Avons-nous dit : « Ouvrons une chrétienté ! » Nous sommes aussitôt en route. « Entrons dans tel pays ! » Nous voilà le pied dans l'étrier. « Arrêtons ces brigands ! » L'on nous voit, sans retard, dans quelque ravin, en sentinelles perdues. « Les barbares sont chez moi, arrivez ! » et l'on arrive. Quand il s'agit de la patrie, vaincre ou mourir devrait être le dernier mot de chacun, et le signal d'une effroyable levée de boucliers.

» Je disais au P. Parguel : Puisque toute l'Allemagne s'est jetée sur la France, et que le péril n'est pas ordinaire, ne pourrait-on pas donner les villes à garder aux femmes, et appeler tous les hommes dans la plaine ? Autrefois, ma mère, jeune encore et gardant les brebis, poursuivait les loups avec sa quenouille, et leur faisait lâcher leur proie. N'y a-t-il plus de femmes fortes en France, depuis que Duruy leur apprend la philosophie et qu'on leur bâtit des lycées ?

» Une réflexion contribue à calmer ma douleur :

la justice divine est là ! La punition était méritée, puisque la France se déchristianisait et que ses péchés avaient irrité le ciel. Pourquoi aussi tant d'inertie à secourir Rome et le Saint-Père ? Napoléon III et son gouvernement en savaient-ils donc plus que Charlemagne et saint Louis en matière de politique ?

» Pendant que nous gémissions de si lamentables défaites et navrantes défections, le bon Dieu voulut nous mettre en communion de souffrances. Nous aussi, nous eûmes la guerre et des persécutions. Les barbares sont venus et ont ravagé le pays, pendant deux mois. Nous n'avons perdu, cette fois, que deux ou trois chrétiens, mais l'ennemi le paya cher ; plusieurs demeurèrent sur place, et la terre que nous leur donnâmes, ils la garderont longtemps.

» Volontiers, j'eusse amené 400 000 Chinois au secours de la France, mais, qu'est-ce du Chinois ? Un type de lâcheté, vraie chair à canon, bon à rien ! Mon Dieu ! qu'il y a peu de ressource dans le Chinois, et qu'il est difficile d'en faire un héros ! Nous en avons fait, ces jours-ci, une expérience complète. Certes ! si la foi ne nous soutenait au milieu de nos arides labeurs, l'apathie des païens, l'inertie des chrétiens, seraient bien capables de déconcerter notre zèle ; mais non, vive Dieu ! travailler jusqu'à la fin, et mourir dans le sillon, voilà ma devise.

» A l'heure où la moitié de l'armée française trahie, prenait honteusement le chemin de l'Allemagne, furieux, debout sur ma tour, entouré d'une chrétienté dans l'effroi, j'épiais, dans un ciel nébuleux, l'espoir

d'une bataille. Mais l'ennemi ne se présenta point. Divisés en plusieurs bandes, les barbares ravageaient les environs de notre collège et de la résidence épiscopale. J'avais trop d'affaires sur les bras, et chez moi trop grand péril, pour oser porter secours ailleurs. Mais le P. Parguel accourt au collège. Tout seul il entre en campagne. Tandis que le P. Bourgeois défend son fort, le brave P. Parguel rejoint les barbares et les attaque au milieu d'une brume si épaisse qu'on ne voyait pas à dix mètres.

» Quand il se crut à portée, à en juger par le murmure sauvage, il commande à ses gens de décharger leurs armes. Debout sur un pic, il observe comme il peut les mouvements de l'ennemi et il lui sembla que ses coups, comme les flèches de Jonathas, n'avaient point porté dans le vide, et plusieurs des nôtres, prisonniers des Lolos, profitèrent du premier moment de stupeur pour s'enfuir.

» Le P. Bourgeois m'envoie aujourd'hui de bien tristes nouvelles. C'est par Londres qu'elles arrivent, car il y a longtemps qu'il ne nous vient plus rien de France. Il est question de la prise de Paris! En quelle détresse sommes-nous tombés ! Hélas ! il ne me reste plus qu'à pleurer sur les malheurs de ma patrie : aussi, finirai-je tout court, n'ayant plus le courage ni le cœur de rien dire. »

Le 24 août de la même année, les nouvelles que Godefroy recevait de la patrie étaient moins tristes, et sa pensée se reportant vers les années de son enfance, il en trace ce gracieux tableau :

« Bien chers parents,

» C'est aujourd'hui la fête de saint Barthélemy, patron de Fleix. Que cette date me rappelle de charmants souvenirs! Tous les ans, ce jour-là, M. le Curé et moi, nous partions de Paizay avant l'aube. Nous étions fortement chaussés et avions armé notre main d'un bâton. C'est qu'il s'agissait d'un grand voyage ! Une lieue et quelques enjambées !

» Déjà les marchands ont dressé leurs tentes ; les chevaux de bois commencent à s'élever; sur leurs barriques des violonistes s'installent. Le soleil éclairant les futaies et les vignes, voici que de toutes les routes débouchent nos robustes paysannes, couvertes de rubans et menant par la main leurs poupons fleuris. Dans son beffroi à jour, la cloche séculaire projetait, d'une voix fêlée, son carillon sur la campagne. Tout le monde aussitôt encombrait la petite église. Mon oncle Pinier, en grande tenue, s'approchait du lutrin, où il chantait des airs, appris par ma grand'mère. Heureux temps ! Nos peuples n'avaient pas perdu leur simplicité, et Dieu n'avait pas besoin des Prussiens pour nous mettre à la raison !

» Votre chère lettre ne m'a pas fait la peine de m'apprendre les désastres de notre patrie : des journaux de Londres, de Chang-haï et d'ailleurs, nous tenaient depuis longtemps au courant de nos indicibles revers. Au contraire, vos dépêches ont fait renaître l'espérance et la joie dans mon cœur. Si les Français

se tournaient vers le comte de Chambord ! Je le crois homme à pouvoir fermer les blessures de la France, et taillé à la mesure de ses pères.

» Oh ! si, secouant le crêpe indigne qui voile son noble front, notre patrie redevenait la France de saint Louis, nous autres, exilés au fond de l'Asie, nous ferions retentir de nos chants de triomphe ces rivages lointains. Lorsqu'un orgueilleux mandarin nous parlerait de Metz et de Sedan, si nous pouvions lui lancer à la figure le nom redoutable du roi Henri, je crois que la gloire de Dieu même en serait plus éclatante. Pour moi, cher cousin, je poursuis ma vocation et je rentre joyeux dans la mêlée. Si jamais on me sort de la bataille, ce sera criblé de balles et sur un brancard. Ma devise est celle de Lamoricière : Perdre la vie, sauver l'honneur ! ! !

» Quant à notre pauvre Chine, plus vieille qu'Hérode et toujours la même, sa monotonie fait son caractère distinctif. Vous devez croire qu'il ne reste rien à admirer, quand on a passé dix ans et plus au milieu de ce peuple invariable et de ces monts impassibles. Encore si je pouvais écrire à Justine que je vieillis, elle serait contente; elle dirait : Il vieillit, donc, il se sanctifie ! Hélas ! je ne fais ni l'un ni l'autre. Peut-être serai-je obligé quelque jour de quitter le monde et de me faire ermite.

» Voyez ! je croyais chercher le martyre en Chine, je n'y ai trouvé que la paix, pendant que de nobles guerres sont à vos portes et chez vous. C'était bien la peine de venir si loin ! Oh que j'ai regretté de n'être

pas en France! Au moins j'aurais été aumônier dans quelque régiment de hussards, et probablement je serais allé au ciel en droiture, tandis que, vu mon train par ici, je suis menacé de porter mes cinquante ans et plus. Quand je descendis à Chang-haï, je me croyais perdu : « A quoi bon tant de préparatifs ? » me disais-je, et je n'emportai qu'une petite besace, pesant cinq livres et qui contenait tout mon avoir. Maintenant, revenu dans nos montagnes, ayant repris mon train de grand louvetier chassant le diable, je fais dix lieues à cheval, avant déjeuner, pour exciter l'appétit.

» Ici, j'ai acquis la réputation de médecin, ou plutôt le bruit s'est répandu partout que j'avais d'excellents remèdes. En effet, avec du *semen contra,* je suis devenu le bienfaiteur de tous les marmots, à dix lieues à la ronde. Les grandes personnes, voyant chasser tous les reptiles du corps des enfants, se prennent à croire qu'elles-mêmes sont dévorées par des vampires. Tous les dimanches, après la messe, mes chrétiens font invasion dans ma chambre. Personne qui ne prétende avoir les vers. Je disais à une vieille : « Pas possible, à ton âge; à moins que ce ne soit le diable! Alors, prends de l'eau bénite ! — J'en ai bu, Père; cela ne m'a rien fait ! »

» L'autre jour je fis à un vieillard une visite qui me coûta bien des sueurs, et une longue chevauchée de trente-six lieues. Il semblait m'attendre pour mourir. Me serrant la main, il me disait d'un air plein de tendresse : « Je ne vous oublierai pas au ciel ! » Je

compte beaucoup, et c'est justice, sur les prières de ces âmes qui m'ont donné plus de peine.

» Je rencontre partout ici des yeux malades, des yeux rouges, des yeux troubles, des yeux à taie, des yeux dépourvus de cils, des yeux souffrants, des yeux qui se perdent, bref des yeux soumis à toutes sortes d'infirmités ; les malades sont à peu près dépourvus de tout remède. On me demande des médecines et je n'en possède point. Ne pourriez-vous point m'envoyer quelque spécifique ?

» Mes travaux vont toujours bon train et mon manoir s'embellit d'année en année. L'eau, depuis plus de cent ans, creusait un sillon à ma porte. L'an dernier, pour réchauffer mes gens, je leur fis combler ce trou en hiver. Il m'en a coûté cent cinquante journées, mais j'y ai gagné une vaste cour. Je fais aussi rebâtir les murs de ma forteresse, construite autrefois dans l'anxiété des temps. C'est une grosse dépense, mais l'Église et la chrétienté possèderont là un fort très prisable, en cas d'irruption des barbares. « Je ne sais, dit le P. Parguel, comment Ho-ié peut mener un tel train avec si peu de frais ! »

» J'ai de vieux domestiques qui ne m'ont pas quitté depuis dix ans, fidèles, simples, sans ambition, durs au travail ; nous vivons ensemble fort tranquillement. Ils ont fait de ma maison la leur, prennent mes intérêts. Quelques-uns, après mon départ pour Chang-haï, avaient désespéré de ma fortune ; mais sitôt qu'ils entendirent hennir mon dextrier, ils se rallièrent sous mes drapeaux. »

CHAPITRE XVII

1872. — Nouvelle maladie. — Second voyage à Chang-haï. — Où Godefroy découvre son intérieur. — Saintes impatiences. — Voyons, Seigneur, à chacun sa spécialité! — Il songe à se faire ermite. — Il subit une opération douloureuse. — Comment il jugeait ses lettres. — Le P. Raguit. — Très curieuse visite à sa famille.

Au commencement de l'année 1872, Dieu, de nouveau visita son serviteur. Une maladie sérieuse, devant laquelle la médecine chinoise se déclarait impuissante, ramena, malgré lui, notre héros à Chang-haï. Le 25 avril, il adresse, de cette ville, la lettre suivante à ses parents : « Je voulais vous cacher mon nouveau voyage, mais c'est impossible. Un mal insignifiant, que le médecin déclare n'être pas grave, en est la cause. Ai-je beaucoup de mérite? je ne le crois pas. Les lettres de Justine me découvrent son intérieur et m'émerveillent. Ah! je suis à mille lieues de ta perfection, ma chère sœur, et tu as bien raison de prier pour mon avancement. Tiens! veux-tu avoir de moi une idée claire et précise?

» Figure-toi un vieux routier qui ne pense qu'à guerroyer, n'a peur de personne, pas même du diable, mais craint les maladies et infirmités comme le loup :

lequel routier ne se figure pas qu'on puisse vivre sans un cheval, une carabine et le grand air. Au reste, comme par ailleurs il a grande foi, sait que le paradis ne se donne pas pour rien, il tâche bien de se tenir là, à faire quelques oraisons et patenôtres. Bref, il n'est content que quand il a le pied dans l'étrier pour la gloire de Dieu, parce que, en ce cas, il y a excuse, même à abréger son oraison. Le bon Dieu, qui voit bien cela, me donne des mortifications *ad hoc*. Sur le moment, je les reçois comme un loup débusqué d'un fourré. Le P. Bourgeois dit bien que la vertu finit toujours par triompher, mais, lui aussi, ne voit pas toutes les tempêtes qui précèdent le beau temps.

» Enfin, ma chère sœur, recommande-moi aux prières de ta chère religion ; fais, par ton aide, que je sois un saint, mais à cheval, et toujours gaillard. Y vois-tu clair cette fois-ci dans mon intérieur?

» Ah! je sais bien le bonheur de la souffrance, mais je n'ai pas assez de cœur pour dire : Crucifiez-moi ! J'ajoute : Seigneur, s'il y a moyen de se sauver en guerroyant, rouvrez-moi les barrières ! Ah ! je vous prie de ne point penser à me faire revenir en France, même cette fois. Je ne veux pas, à mon âge, laisser à la postérité cet acte de faiblesse. N'y pensons plus, n'y pensons jamais.

» Jules m'écrit que nos chères Carmélites de Niort m'aiment comme un frère. Grand Dieu ! une des spécialités de ma nature sauvage est de beaucoup aimer; même j'irais trop loin en matière de dilection : assure-les bien que ton frère ne restera point en retard, et

que même je vais outre, si toutefois un missionnaire peut avoir plus de cœur qu'une Carmélite, ce qui n'est pas facile.

» Or donc, me voici de nouveau transplanté. Il y avait de quoi me faire mourir, car, tout faible arbrisseau que je sois, j'avais jeté sur nos montagnes du Yun-Nan des racines gigantesques. Vous autres, chères Carmélites, vous êtes très habiles à prier, eh bien ! priez donc Jésus, votre cher Époux, qu'il me ramène tantôt dans mes montagnes brumeuses. Ici, rien ne me touche. Toute cette activité brutale de gens qui courent après la fortune, pressés comme des commissionnaires, me porte sur les nerfs ; la hauteur de leurs maisons, auxquelles je ne suis plus habitué, me rapetisse ; la fumée de leurs vapeurs, les hurlements de leurs machines m'importunent et m'agacent.

» Ce monde de marchands, ces richesses des quatre mers, les palais de ces fiers colons, la nourriture généreuse de l'Europe, ces vaisseaux pompeux, ces étalages magnifiques, rien, rien ne vaut les antres, les ravins, les cris des panthères et des corbeaux de ma chère mission.

» Avant de descendre à Chang-haï, j'allais être envoyé dans un nouveau district, que Monseigneur considère comme le plus beau de la province, quand, dans l'horreur d'une profonde nuit, m'a été décochée cette maladie désagréable que je suis venu guérir ici. En ce nouveau poste, j'aurais eu sous ma main de grandes villes, de vastes campagnes, près de mille chrétiens, et un prêtre chinois pour vicaire.

Trois vierges de mes écoles, presque dignes de devenir des Carmélites, m'avaient dit : « Nous vous suivrons et nous aurons des écoles plus florissantes que jamais ! »

» Oh ! que Monseigneur me réserve ce district ! Il y aura beaucoup de bien à faire, de longues routes à courir, des sueurs à verser, des écoles à entretenir, des églises à élever, bref de grandes besognes, de nobles travaux. Mais priez, mes chères Carmélites, que Dieu me rende la santé, mon cheval et l'espace.

» Arrivé à ce point, ma lettre resta deux jours en panne ; j'épiais, pour la finir, une petite brise d'imagination ; plus de poésie, mais le doute ; plus d'élan, mais la crainte. Me voici donc blessé, impotent, piteusement désarçonné, en haillons. comme un pauvre chevalier venant de Palestine ; à brief dire, me voici en prison ! Dieu voudra-t-il que je retrouve ma santé, que je retourne dans mon Yun-Nan? Cette crainte est plus cruelle que la réalité. Cependant je sens toute mon âme dans mon corps, et tout mon cœur dans mon âme ; les médecins paraissent tranquilles, mais le bon Dieu, lui, qu'en décidera-t-il? Espérons ! il est si bon ; et toi, ma bien-aimée sœur, si habile à prier. Je sens que sans le Yun-Nan, sans ma mission, je ne suis rien.

» Tel qu'à l'âge de dix ans, je ne pouvais quitter la maison paternelle, ne fût-ce que pour une nuit, sans pleurer, de même, aujourd'hui, je ne puis m'éloigner de ma patrie adoptive, sans verser des larmes. Je pense à tout moment que mes compagnons d'armes sont et vivent sous la tente ; je me trouve ici tout honteux,

désarroyé, navré, misérable, et je dis au Seigneur : « Mon Dieu, mon cher Seigneur! chacun sa spécialité! Moi je ne vois pas bonnement que je puisse me sanctifier en cet état. Avec ce caractère, que vous m'avez donné, il me faut mes montagnes, mes chrétiens, mes païens, ma mission et je ferai en sorte que le diable n'ait pas à s'en réjouir. » Finalement, j'en reviens pourtant à dire : « Mon Seigneur, que votre volonté soit faite! Mais si, dans les trésors de votre miséricorde, il y avait un moyen de me tirer des mains de cette ennuyeuse maladie et de me renvoyer guerroyer le diable là-bas, je vous en bénirais dans l'assemblée des Saints! » Telle est la fin de toutes mes méditations, quelque chose comme un rugissement...

» Une fois que, au Carmel, vous me saurez aux fers, je compterai ma guérison comme à peu près assurée. »

Quelques jours après, il revient, dans une lettre à son frère, sur cette préoccupation de son esprit, et lui laisse entrevoir ses desseins de retraite éventuelle, en quelque caverne du Yun-Nan, si le mal résiste et lui enlève l'espoir de reprendre sa vie apostolique. « La mortification que Dieu m'impose, en me ramenant à Chang-haï, mon cher Jules, sera célèbre dans mon histoire. Je viens de lire deux chapitres de l'Imitation où il est parlé des voies de la croix. L'homme, le prêtre surtout, doit pâtir à la suite de son Maître. Que la volonté de Dieu soit faite, et non la mienne! Le P. Parguel résume toute cette doctrine par un mot : « Bref! dit-il, c'est bien compliqué! »

» La plus forte épreuve que Dieu me puisse envoyer

est le sacrifice de ma santé. J'ai toujours aimé une vie forte, laborieuse, vaillante, active, entreprenante, dure et sans peur; du jour où il me faudrait quitter l'étrier et les courses apostoliques, j'ai senti que mon caractère me porterait tout naturellement à ce qui est insolite et peut sembler inoui.

» Justine n'est pas fâchée de savoir à quel point j'en suis, en fait de voies intérieures. Oh! c'est bien simple. Sans effort ni exagération, je vais de tout mon poids aux extrémités; dans le monde, on appelle cela de l'originalité; avouons qu'il y en a. Eh bien! cher frère, supposant que je sois, tôt ou tard, usé dans la lice des saints combats, tu ne me verras point traîner mes derniers ans à l'ombre hospitalière d'une procure. Mal venu serais-je encore de porter en un cloître mes pas chancelants; d'ailleurs, il n'y a pas de cloître en Chine. Mais ce qui deviendrait alors tout à fait conforme à mes inclinations, serait qu'après avoir dit au monde un éternel adieu, j'entrasse en quelque grotte de notre Yun-Nan, pour y vivre dans une retraite profonde et m'y préparer à la mort, dans l'exercice continuel de la prière et de la mortification, à l'instar de notre preux Guillaume d'Aquitaine. Ceci, mon cher frère, serait fort dans mes goûts, d'autant que notre vie de missionnaire ne nous a pas séparés du monde, tant s'en faut! On est obligé de s'occuper sans cesse des autres; ne serait-ce donc pas une bonne affaire de prendre, sur ses derniers ans, quelques hivers pour pleurer sa pauvre vie, et mourir avant sa mort?

» Oh! ce plan me sourirait! Cependant comme les

Chinois ont droit à nos fatigues et à nos prédications, sans quoi, quelques-uns, au moins, seraient privés des grâces de la conversion et que, d'un autre côté, tomberait sur les bras des autres ouvriers évangéliques, la part du travail que ne ferait pas ton frère, en supposant qu'il se fasse ermite, pour ces raisons, noblesse oblige à ne vider le camp qu'en de certaines occurrences rares. C'est pour dire que, le cas échéant, tu saurais mes plans et n'en serais point surpris.

» De quoi nous serait-il permis d'être étonné, quand il s'agit d'aller au ciel le plus sûrement possible ? Eh ! ne faut-il pas tenir un peu compte des caractères? Tout ainsi qu'étant jeune, nos parents, ayant à cœur de me faire étudier, la vie des missions m'apparut de loin, comme une planche de salut; ainsi, sur le déclin de ma vie apostolique, dans un avenir plus ou moins éloigné, cette possibilité d'une retraite absolue, me sourit comme l'aube du matin au pauvre nautonnier, battu par la tempête. En attendant, je ne perds point courage; prie le bon Dieu que je sois guéri pour conduire en Chine les confrères qui nous arriveront ici vers le mois de septembre. Si je voyais partir cette escouade sans moi, ce serait capable de me donner le spleen.

» Tu me parles, cher frère, de ton désir d'aller soigner les blessés sur les champs de bataille ; c'est grand, c'est noble, c'est brave ! Y mèneras-tu tes Petites-Sœurs des pauvres ? Ah ! mourir sur un champ de bataille, sous le tranchant d'un glaive, au service de ses frères, être emporté par un boulet, c'est très

désirable, tout à fait du goût du P. Parguel et du mien, et pas compliqué du tout. Ce n'est pas moi qui t'en détournerai. »

Le 2 juillet 1872, Godefroy adresse à ses parents une consolante nouvelle. « Un de nos médecins français, dit-il, remettait sans cesse à me faire une opération reconnue indispensable. Je l'en priais; il hésitait. Ces jours derniers, les Filles de la Charité, de l'hôpital de Chang-haï, me mirent en rapport avec leur chirurgien anglais, lequel ne fut pas si timide et, d'un coup de lancette, m'enleva le mal sur l'heure. L'inflammation qui s'en suivit n'est pas encore passée, mais le chirurgien déclare que tout va à merveille. Le brave M. de Sonis en a supporté plus que moi, et ne se plaignait point!

» Ah! Dieu soit loué! Il m'a mis et remis sous le pressoir, sans doute pour exprimer quelque chose. J'essaierai désormais de lui en témoigner ma reconnaissance. Les Sœurs de Charité ont été pour moi d'un dévouement admirable, ainsi que le P. Salvant, un Lazariste plein de science et de vertus, qui daigna me tenir compagnie pendant ma maladie : je les recommande à vos prières. D'ailleurs, je n'étais pas venu seul du Yun-Nan. J'avais amené avec moi deux de mes gens. J'en ai appliqué un à l'étude de la cuisine. A mon retour, il va se faire une révolution culinaire chez les confrères, ce qui fera pardonner mon absence.

» Vive Notre-Dame! C'est à elle que je confie spécialement la fin de mon apostolat. Oh! je vais travailler désormais, avec une nouvelle ardeur, à la gloire de Dieu

et au salut des âmes. Nos jeunes confrères vont arriver, et nous commencerons gaiement ensemble ce petit voyage de huit cents lieues, sur le fleuve Kin-Kiang. La vie est donc une chaîne de fer, émaillée de quelques anneaux que l'on croirait d'or, ou au moins d'argent.

» J'éprouve une certaine satisfaction, en pensant que, condamné pour l'expiation de mes péchés à errer sur les fleuves, comme maints bons chevaliers qui, encore redevables à la justice divine, sont, dit-on, obligés de parcourir les forêts jusqu'à expiation de leurs coulpes, je suis, dis-je, content, emmy mes méchefs, de pouvoir rendre quelques services à cette brave jeunesse, qui s'en va, tête baissée, sauver des âmes et donner la sienne! »

Le 29 août 1872, il écrit à sa sœur : « Décidément je quitte Chang-haï et, cette fois encore, à la tête d'une belle troupe de nos confrères. Mon vieil évêque ne reçoit pas de nouveaux missionnaires, mais ne sera pas fâché de revoir un ancien. Ah ! Dieu veuille que ce mal ne reparaisse jamais ! Le médecin le considère bien comme guéri, mais si le mal en lui-même m'effraie, la perspective d'un voyage de quatorze cents lieues, pour trouver un chirurgien idoine, m'épouvante comme la mort. Tiens ! je l'avoue, je préfèrerais une maladie qui m'enlèverait, à ces infirmités insignifiantes, mais qui vous paralysent et réclament le secours d'un médecin français.

» Ah ! quand donc serai-je indifférent pour toutes les voies de Dieu ! C'est que, vois-tu, je ne suis pas comme toi, voguant à pleines voiles, au souffle de

l'Esprit-Saint, sur le vaste abîme de l'amour de Dieu et de la conformité à sa volonté sainte. Pour moi, en dépit de ma raison et de ma foi, j'ai beaucoup de peine à digérer mes deux voyages à Chang-haï.

» Tu me parles d'un dessein de recueillir et de transcrire mes anciennes lettres. Ah ! gardez-vous-en bien ! Ce serait, chère sœur, une grande vanité, fatigue et perte de temps. Et d'ailleurs, dans quel but ? Quand nos bons parents, toi, Jules et moi aurons quitté cette vie, qui, je te le demande, pensera encore à nous et daignera jeter les yeux sur nos pauvres écritures ? Crois-moi, ne te donne pas cette peine : Jules ou toi, brûlez un jour toutes ces lettres, si vous les avez encore ; nous en parlerons en paradis et les hommes auront ailleurs à s'édifier.

» Lors de mon premier voyage, mes bons parents me priaient de leur envoyer ma photographie. La lettre m'étant parvenue trop tard, il me fut impossible de vous donner cette satisfaction. Aujourd'hui, je vous l'envoie. Vous verrez qu'après quatorze ans de mission et pas mal de misères, j'ai conservé assez fière mine sous mon turban.

» Comment se porte votre chère supérieure du Carmel ? Maintenant qu'il est convenu que je lui serais à frère et qu'elle me serait à sœur, je désirerais m'entretenir avec elle, ne fut-ce qu'une heure ; je suis sûr que mon âme retirerait plus de profit de cet entretien que de quinze jours de retraite. Assure-la bien de tout mon dévouement, et dis à tes autres compagnes qu'elles n'ont pas un meilleur ami que moi

Quant à mes parents, en leur envoyant cette lettre, dis-leur que le ciel tomberait avant que le cœur me défaille.

» Parmi les missionnaires récemment arrivés d'Europe, il en est un, Dieu merci, de notre cher Poitou. C'est le P. Raguit, destiné à la Mandchourie (1). En attendant un navire qui le conduisît dans sa mission, nous avons passé ensemble une quinzaine délicieuse. Ce jeune prêtre vous connaît tous et, comme il vous a vus dernièrement, nous ne tarissons pas sur les vieux souvenirs. Il m'a parlé de la charmante solitude de nos bons parents, à Poitiers. Je sais qu'elle occupe, sur le Clain, à la cime d'un coteau, une position magnifique.

» Quel beau voyage je viens de faire en Poitou, avec le P. Raguit ! Écoutez plutôt : Dans la ville épiscopale j'ai admiré particulièrement notre très aimé et vénéré prélat, Mgr Pie, vraie figure des Pères de l'Église. De chez les Petites-Sœurs des pauvres, je suis allé chez les Frères de Saint-Gabriel, qui, dans le voisinage de Jules, font parler les muets et entendre les sourds. De là, nous descendîmes aux Incurables, pour visiter M. Moreau, le ménestrel d'Aquitaine. Pourquoi ne m'envoyez-vous pas un recueil de ses chants ? Nous les ferions connaître en Asie. Pendant votre sommeil, nous qui sommes en plein jour, nous poursuivrions ces mélodies et l'écho ne s'en tairait jamais dans les deux mondes.

(1) Ordonné évêque de cette mission à la fin de l'année 1888, il mourut hélas! le 17 mai suivant, à l'âge de 41 ans.

» Sur ces entrefaites le P. Raguit me fait monter en voiture. « Oh ! je chevaucherai bien, lui dis-je. — En France ce ne serait pas séant, comme en Chine, » reprit-il. Je compris et nous voici sur la route de Chauvigny. Je me rendis tout droit chez le cousin Chauvin, le frère de Baptiste ; j'aurais voulu rester là quinze jours. On ne me laissa que le temps de boire un coup, mais j'y reviendrai : je veux revoir tous mes amis et dîner chez ma cousine Éléonore. Nous côtoyons la forêt de Mareuil, et déjà j'aperçois la flèche de mon clocher. Nous arrivons à la grand'rue. Que de souvenirs dans la vieille maison paternelle ! Je sens malgré moi des larmes dans mes yeux. Je promène mon regard sur la campagne et il me semble que chaque arbre, que chaque brin d'herbe me sourit. Je les aimais tant !

» Après une pose dans notre chère église du bourg, nous entrâmes au presbytère hospitalier de M. de Foy, de douce mémoire. En cet asyle de la vertu, j'appris à devenir prêtre et missionnaire. Deux hommes de Dieu, M. Mérigot d'abord et M. de Foy m'y donnèrent de précieuses leçons qui font encore aujourd'hui ma consolation et ma force. Jamais je n'oublierai ces deux prêtres vénérables qui dirigèrent mes premiers pas. Au sortir du presbytère, je serre la main à de vieux amis, aux Trouvé, Pleaud, Ravage, Hozannet, Gaschard et même à Cartofion, le charmeur de vipères.

» Il va sans dire que nous visitâmes La Puye en détail. J'y ai tant de souvenirs aussi ! Chez mon oncle Augustin c'était comme au bon vieux temps ; des pois

sous un gigot, une salade de cresson et du vin à discrétion ; je fis un repas de colosse. Malheureusement j'étais pressé. Je cours à Fleix, que j'aime tant ! Étant jeune, j'aurais mieux aimé être curé de Fleix que pape. Si j'avais su que mon oncle Pinier avait mal au cou, je lui aurais apporté de Chine quelque simple ; il serait guéri maintenant. J'ai parlé à M. Quillet et à Joséphine de m'envoyer un jour leur petit bonhomme, qui est au Séminaire de Montmorillon, je l'apprendrais à guerroyer, j'en ferais un bon missionnaire (1).

» Très pressé, je cours à Persac voir mon oncle Vincent, ma tante Claire et Hélène. J'eus beaucoup de peine à me séparer de Baptiste. Il fallut passer quinze jours dans sa cure ; il voulait m'y retenir pour lui servir de vicaire. Il me promit, espérant m'allécher, d'obtenir de Mgr Pie un permis de chasse, pour aller m'égayer avec M. de la Besge. Mais je lui dis que j'allais partir pour le Yun-Nan, où j'avais des affaires ; alors il me laissa et me conduisit au Carmel de Niort. Là que de choses à dire ! J'y retrempai mon cœur dans le dévouement et l'amour de Dieu et m'en allai rejoindre ma barque, en méditant sur le ciel, sur le sacrifice. Ah ! la bonne promenade !

» Adieu, chers parents, et bon cousin.

» Godefroy CHICARD, miss. apost. »

(1) L'enfant dont il est ici question, Fernand Quillet, brillant élève de Petit Séminaire, puis des Jésuites de Poitiers, sortit de Saint-Cyr pour aller en Cochinchine, non comme missionnaire, mais comme officier, en 1885. Il en revint très malade et mourut saintement, en 1888, des suites du mal contracté dans cette campagne.



Héliog. J. Alix

...ière

Je veux bien être un Saint
mais à cheval ! ... »

Chicard

LE SAINT

(1873-1887)

CHAPITRE PREMIER

1873. — Retour à Long-Ki. — Joies de l'Évêque. — Nouveau poste. — Arrivée à Ko-Kouy. — Les Miao-tsé. — Réception solennelle. — Constructions.

Le retour de notre héros dans sa mission marque dans cette vie une phase nouvelle, la dernière, hélas ! A partir de 1873 jusqu'à la mort de ce bon serviteur, son zèle devient plus ardent, sa charité plus vaste, comme le théâtre où elle s'exerce, L'homme intérieur grandit. La vertu de l'apôtre, en dépit de l'adresse avec laquelle ses lettres la dissimulent, perce à chaque ligne. Elle atteint son apogée, tout en gardant cette forme originale qui lui reste propre, et donne à cette physionomie de missionnaire un cachet si piquant.

« Ma chère sœur, écrit-il de Long-Ki, à la Carmélite,

voici le premier de l'an et, depuis quatre mois, je ne vous ai pas écrit ! J'attendais d'être arrivé au Yun-Nan et j'y suis, après un heureux voyage. Le fameux fleuve d'or, si semé de périls, a incliné pour nous l'orgueil de ses flots, et nos jeunes compagnons ont passé, sans cligner de l'œil, ses ondes fougueuses. J'arrivai chez notre vénérable évêque, au milieu d'une allégresse générale. Je fus reçu à bras ouverts. Jamais enfant prodigue ne fut accueilli au milieu de démonstrations plus affectueuses. Le bon père me commande des habits neufs, tue un cochon, met tout son monde en fête et bénit le ciel de mon retour. Il s'informe de nos parents, de toi, de tes saintes compagnes : « Ah ! répétez-leur bien, me dit-il en pleurant et en élevant vers le ciel ses mains vénérables, que je leur envoie à tous mes meilleures bénédictions. » Tu comprends, chère sœur, que de pareils cœurs vous attachent au Yun-Nan, et qu'il y a là des affections plus fortes que la mort et des émulations plus dures que l'enfer ! Que te dirai-je de mes autres confrères ? Tu sais comme nous nous aimons.

» J'avais apporté de Chang-haï toutes sortes de curiosités. Je fus embarrassé de mes richesses, comme on l'est généralement de la pauvreté, et n'eus point de patience tant qu'il me resta quelque chose.

» La circonstance était favorable. C'était la fête de saint François-Xavier et l'on célébrait le P. Bourgeois. Tous nos chrétiens étaient réunis. J'exhibai mes trésors devant les regards de nos montagnards ravis ; j'eus plus de plaisir à les distribuer qu'à les garder pour moi. Chacun eut sa part : celui-ci un cadenas

d'Europe, celui-là une éponge, pour baptiser les enfants païens en danger de mort, un troisième un flacon; un cavalier reçut une cravache, un chasseur prit une poudrière; Monseigneur garda l'eau-de-vie; le P. Bourgeois les images; les autres confrères des livres, des horloges; chacun eut la sienne, si bien que tout le monde fut content, et moi plus que personne. N'ayant jamais manqué de rien, je ne commencerai pas, au milieu de mes jours, à me défier de la Providence. Eh bien ! chère sœur, n'es-tu pas édifiée de moi ?

» Monseigneur m'a confié un nouveau district, le fameux poste de Ko-Kouy. C'est le Chablais du Yun-Nan. Puissé-je en être le François de Sales ! Il y a beaucoup d'ouvrage et je me trouve en bonne volonté de bien faire, mais j'ai absolument besoin du secours de mes chères Carmélites pour mieux paître ce nouveau troupeau, l'augmenter et devenir un saint. Le P. Bourgeois me disait ces jours-ci : « Votre sœur, vos Carmélites et vos amis ne vous laisseront pas mourir, s'ils font tant de prières pour vous ! »

» Ce district n'est éloigné de la résidence épiscopale que de quarante lieues. C'est l'affaire de deux journées sur mon cheval. Une haute montagne, la chaîne de Ly-chan nous sépare ; je dis à Monseigneur : « Il n'y a plus de Pyrénées ! Je reviendrai souvent vous voir !.. » Il se mit à rire, me bénit et m'embrassa. Je partis et passai par mon ancien district, où le P. Parguel me remplace. Quelle joie nous eûmes de nous revoir ! Mais j'avais hâte de gagner mon poste, et mon vicaire chinois me mandait à grands cris. Il fonde sur

moi des espérances merveilleuses. Répondrai-je bien, chère sœur, à une attente si cordiale? Oh! puisque la carrière s'ouvre de nouveau pour moi, je vais, Dieu aidant, férir de grands coups d'épée à ces infidèles et mécréants, et j'espère que notre bataille ira mieux que la guerre de Prusse.

» Le bruit de mon retour aux camps s'était répandu. Je vois nos montagnards qui sortent partout de leurs tentes, cases et cavernes; on lance des pétards, le tam-tam retentit: « C'est le Père qui arrive! disent-ils, c'est le fameux Ho-ié! » On n'avait point vu si grande joie en Israël *heri et nudiustertius,* (hier et avant-hier.)

» Ah! je sais bien que ce n'est pas l'heure de reposer oisif sous sa vigne ou son figuier; mais, par la grâce de Dieu, nous allons courir sus à ces Philistins, et éprouver si le ciel, qui peut faire beaucoup avec un seul homme comme avec des armées, daignera se servir de moi pour sauver quelques âmes. Allons! aimons notre Jésus à tort et à travers, à la vie, à la mort. »

Dans une lettre à ses parents, du mois de mai 1873, le missionnaire entre en de plus longs détails.

« Le Seigneur, comme à Job, m'a tout rendu: mes chrétiens, mes montagnes, un grand pays, de durs labeurs. Mon cheval, qui a jeûné et pleuré huit mois, a henni de joie, toute une journée, en me revoyant. Comme aux gens malheureux, dont la barbe et les cheveux croissent au temps de la misère, la crinière de mon valeureux coursier lui tombe du cou comme une large nappe d'argent et sa queue ressemble à une étoile filante.

» Sorti de chez Monseigneur, j'errai quinze jours chez mes vieux chrétiens. Après la fête de Noël, armé à la légère, j'arrive en trois jours dans mon nouveau district. La route est superbe et périlleuse ; ce sont partout gouffres et abymes, grandes chutes d'eau, monts et vallées effroyables. L'âme s'y trouve naturellement élevée vers son Créateur. Les œuvres de Dieu restent magnifiques, bien que détériorées par l'homme dont les créations sont pitoyables. Il n'y a personne en Europe qui consentît à loger ses chiens dans les cases qui nous servent de retraite, en voyageant.

» La première nuit, on me laissa le meilleur lit de l'auberge : c'était une vieille table vermoulue qui venait d'être desservie et sur laquelle nous avions pris notre souper. La deuxième nuit, j'étais côte à côte avec mon cheval, qui pouvait à son aise brouter ma paillasse. Inutile de dire que ces huttes sont d'une saleté repoussante.

» Pour m'élever l'imagination, je monte à cheval et m'en vais, portant les regards du fond des vallées aux cimes des monts et jusqu'aux cieux ; je fredonne quelque cantique ou un air de chasse. Oh! je pardonne facilement à ces montagnards d'être si arriérés, pour l'amour de Dieu qui a fait de si grandes œuvres.

» Au troisième jour de route, le pays commence à s'émailler d'indigènes, et l'on rencontre partout des gens de cette race que les Chinois disent cousine des barbares. Cette tribu, mêlée aux Chinois, à la longue, leur emprunta maints usages; cependant, à l'intérieur, elle a conservé sa langue propre. Les mariages ne se

contractent pas hors de leur race. La religion diffère aussi et ils ont, dans leurs cérémonies funèbres, des rites religieux qui mériteraient d'être connus.

» Aux fêtes du premier de l'an, il vint dans ma forteresse, plusieurs escouades de ces demi-barbares souhaiter la bonne année à leurs parents et à moi. Une corne de buffle, pleine de vin, des œufs dans une cuisse de mouton ou des faisans, sont des présents indispensables. Je les exhortai naturellement à se faire chrétiens, mais il y a peu d'espoir. Ces gens sont très amis du boire et du manger, grands partisans du plaisir et de la joie ; il est difficile de leur inspirer le goût des choses supérieures.

» Dans mon nouveau district, il existe encore une autre race notable, dite tribu des Miao-tsé. Plus commune au Kouy-Tchéou, elle se subdivise en une multitude de familles ou castes différentes. Répandue dans ce pays, elle ne s'est point laissée pénétrer par l'élément chinois ; elle conserve, depuis des siècles, ses mœurs et ses usages et rien ne la distingue mieux que sa défiance à l'endroit de tout ce qui n'est pas de son sang. Cette défiance même la rendra longtemps inabordable à la religion. Les Miao-tsé vivent retirés dans leurs forteresses et villages, sont pauvres, laborieux, durs à la fatigue, tranquilles, mais terribles pour ceux qui les attaquent.

» Quand j'arrivai dans mon district, les chrétiens m'attendaient sur la route, à deux lieues de notre résidence. Les plus huppés étaient à cheval, avec des bottes aux pieds, coiffés de bonnets rouges. Je fus

reçu comme un prince ; on fit partir des pétards et même on tira le canon toute la journée. Je fis mon entrée solennelle dans notre fort du Ta-ouan-tsé, monté sur ma superbe mule qui, à elle seule, dépasse les cavaliers de toute la tête. Je descendis d'abord vers la chapelle faire ma prière ; les chrétiens chantaient à perdre haleine. Après avoir recommandé mes besognes à Dieu, je reçus les félicitations de tous ces braves, qui, disaient-ils, m'attendaient depuis un an. Je fis distribuer du thé et du tabac, servir à manger à ceux qui étaient venus de plus loin ; bref, on s'éjouit tout le jour et chacun s'en retourna content : j'étais installé curé. Si mon oncle Pinier eût été là, il eût dit, comme autrefois dans son célèbre discours : « Le pays est ouvert à la civilisation ! »

» Je n'eus pas de peine à m'accoutumer, sachant que Dieu m'y mandait. Mes chrétiens sont généralement bons, mais, emmy cette foule païenne qui nous entoure, que de fripons, voleurs et assassins ! Si jamais, chers parents, vous voyagiez par ici, sur toutes les terres de mon district, ne quittez point vos armes et passez en nombre ; sans quoi, vous risquez de vous voir demander la bourse et même la vie.

» Après avoir arrangé plusieurs affaires de ma chrétienté, je remis le pays au soin de mon vicaire, et je montai en cette fameuse ville de Tchao-Tong, où je suis depuis deux ou trois mois. On y compte environ cent mille âmes.

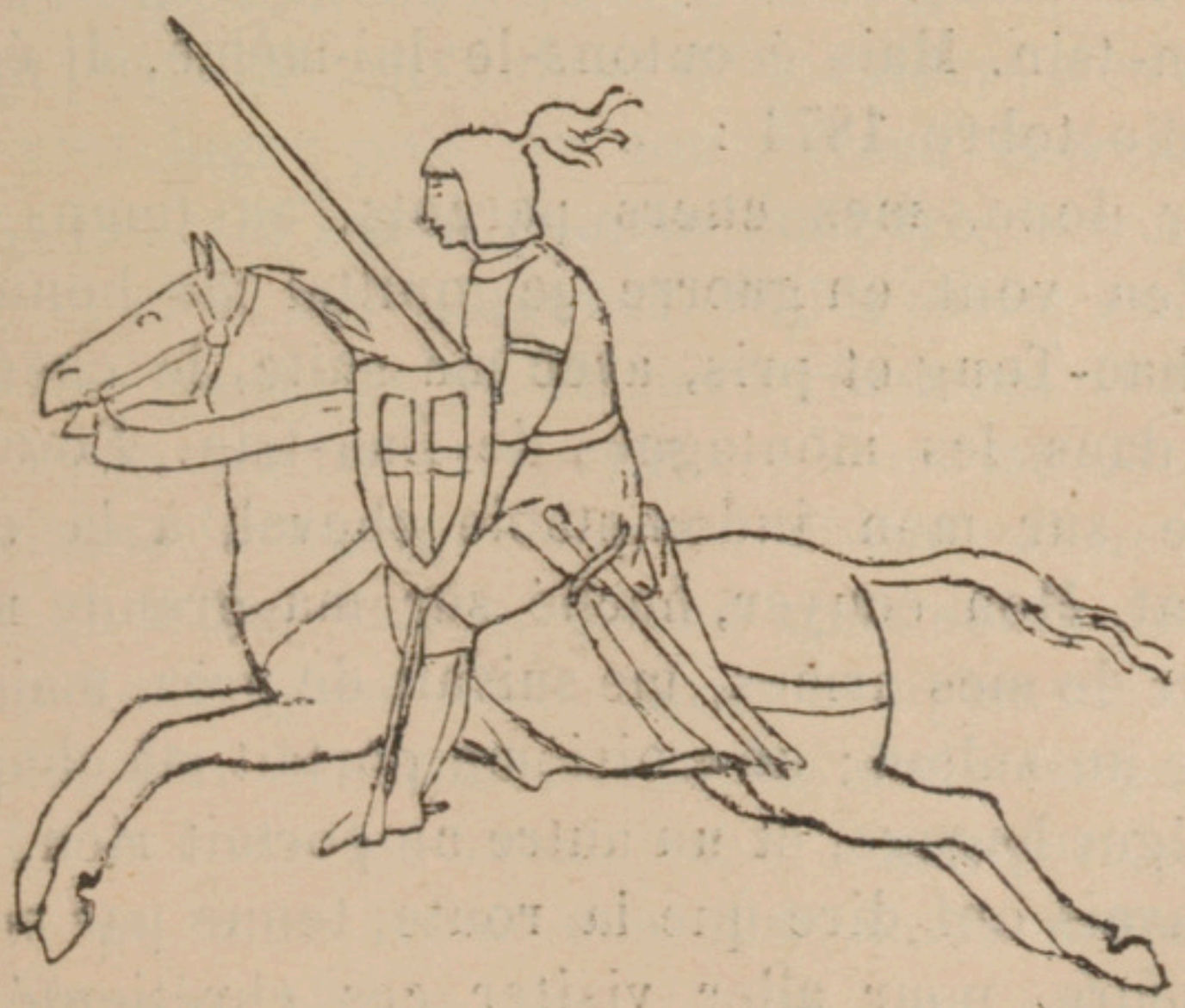
» Je me sentis, dès mon arrivée, d'un courage et d'une assurance invincibles ; je vais et viens à pied et à

cheval; je suis reconnu dans toute la ville; je reçois tout le monde, j'en convertis quelques-uns, grâce aux prières de ma chère Justine et de nos bonnes Carmélites. Je m'établirai fièrement et durablement au sein de cette ville; j'ai exécuté, dans ces deux ou trois mois, un travail considérable et, à l'heure qu'il est, je sors à peine de la poussière des bâtisses et du tumulte des créations.

» A la suite de ma débâcle d'autrefois, l'Église avait reçu en dédommagement un vieux monument de l'État. Comme il menaçait ruine, chacun de faire des jérémiades à Monseigneur, qui me dit un matin : « Ces gens m'ennuient avec leurs plaintes continuelles ; allez donc voir ce que vous pourrez faire de cette maison. » J'arrive, je fais le tour de la propriété et j'écris de suite que la blessure n'était pas mortelle, et que mille francs remettraient ce castel sur un bon pied. Monseigneur fut enchanté, car tout le monde lui disait qu'il en fallait deux ou trois mille. Je me mis incontinent à l'œuvre; aujourd'hui la maison est rebâtie à chaux et à sable, avec une prestance magnifique. Rien n'a été refusé à la commodité et à l'utilité, mais rien non plus n'a été sacrifié à la vanité et au caprice. C'est certainement une des habitations les plus décentes et les plus solides de la ville. Je n'ai pas encore épuisé mes mille francs. J'envoie cette nouvelle à Monseigneur, et les missionnaires qui vont et viennent, auront désormais un pied-à-terre confortable, et moi, qui resterai là une partie de l'année, je serai supérieurement logé.

» Il n'y manquera qu'une barrique de vin. Le nom de cave n'est pas même connu dans ce pays. Si pourtant mon cher père voulait accomplir cette bonne œuvre, en faveur des pauvres missionnaires, qui sont tous obligés de passer ici, je saurais où établir mon cellier.

» Ces mois-ci, j'ai guerroyé emmy toutes sortes d'aventures. D'ailleurs, ne me connaissez-vous pas? Un vrai type de braconnier! Pour moi, les aventures, c'est la vie. Des courses et marches forcées, des repas improvisés, des nuits passées dans des cases ouvertes à tous les vents, sans autre couverture que la housse de mon cheval, et la selle pour oreiller; de la pluie, de la neige, de la grêle, des vents furieux; vous savez que ce sont mes délices. J'en ai joui amplement en ces mois-ci et cela me fait revivre. »



CHAPITRE II

1873. — Visite du nouveau district. — Trois jours chez un seigneur chinois. — Un intérieur d'auberge. — Comment Godefroy dînait en voyage et comment il confessait, une cravache à la main. — Aventures. — Comment il rencontra six brigands et s'en débarrassa. — Retour à Tchao-Tong. — Il reçoit Mgr Fenouil et le P. Baptifaud.

Nous avons vu combien il tardait à notre chevalier de rentrer dans la lice; il avait hâte surtout de visiter sa chrétienté nouvelle. Après avoir mis sa résidence de Tchao-Tong en un état décent, il prit la route de Lan-tsin. Mais écoutons-le lui-même. Il écrit au mois d'octobre 1873 :

« Or donc, mes chers parents, au temps où les rois s'en vont en guerre, je quittai ma bonne ville de Tchao-Tong et pris, avec ma suite, le chemin qui mène dans les montagnes de Lan-tsin. J'ouvrais la marche sur mon indomptable cheval, à la crinière d'argent. Mon écuyer, huché sur ma grande mule et couvert de mes armes, me suivait de près, majestueux comme un sultan ; un troisième portait ma chapelle et mon léger bagage, et un autre ne portait rien.

» J'avais ouï dire que la route, tenue par mes prédécesseurs, pour aller visiter ces chrétientés, était

mauvaise pour les chevaux. Cette raison et le devoir de faire connaître partout notre religion, joint à cela le goût que j'ai pour les aventures, m'étaient des causes suffisantes pour chercher une autre direction. Nous voici donc en route. La voie que nous suivions est large et plane ; mon cheval voudrait dévorer l'espace ; mon écuyer ne m'abandonne pas, mais les porteurs me font languir.

» Arrivé de bonne heure au marché de Tao-tien-pà, j'attachai mon cheval à la porte d'un petit cabaret et entrai dans la maison, en attendant ma suite. Il m'y fallut passer la journée ; mes gens n'arrivèrent qu'à la nuit. L'un se plaignait des jambes, l'autre des reins. Je feignis de vouloir congédier ces lâches, mais ils se jetèrent à mes genoux pour me demander pardon.

» Je fis dans cette auberge une rencontre agréable qui calma mon courroux. Dans la soirée, un jeune cavalier, d'un physique agréable et de manières très distinguées, vint loger près de nous. Nous entrâmes en conversation. Ce jeune homme était très ouvert, fort aimable et plein d'intelligence. Je lui parlai sans feintise de la nécessité de se faire chrétien, il prenait plaisir à m'entendre et me dit : « Vous me découvrez des horizons immenses ; votre doctrine effraie et encourage en même temps. Quand vous serez de retour à Tchao-Tong, j'irai vous voir ; comptez-moi parmi vos amis. J'ai des connaissances dans le palais du général, je vous les conduirai : nous parlerons de religion, et nous irons ensemble nous promener à cheval dans la plaine. »

» Vint l'heure du coucher ; mais impossible de dormir; personne ne ferma l'œil; les puces nous dévorèrent toute la nuit. J'étais en selle avant l'aurore. Dans l'après-midi du second jour, nous entrâmes dans la province du Kouy-Tchéou, sur les terres d'un seigneur indigène.

» Ce seigneur avait été reçu, quinze ans auparavant, chez les missionnaires, lorsque les Chinois cherchaient à détruire sa race et à s'emparer de ses biens. Nous fûmes d'avis de prendre la route de son château et d'y chercher un abri pour la nuit. Ses vassaux, gens fort peu gracieux, mal vêtus, mal nourris, mal logés, n'étaient point d'humeur à nous donner l'hospitalité, et se contentèrent de nous indiquer le chemin du logis. Nous gravîmes une montagne, au sommet de laquelle s'ouvrait une vallée. Là, au milieu de sapins gigantesques, parmi les nids des oiseaux de proie, ce bon seigneur a placé son manoir.

» J'envoyai mon écuyer lui présenter mes hommages. Sitôt qu'il sut notre origine, il accourut lui-même me recevoir à sa poterne, me salua gracieusement et me conduisit en sa salle de réception, où il avait fait préparer du thé et du tabac. Il installa mes gens dans des appartements séparés et il eut soin de les traiter copieusement. Il ordonna à ses esclaves de fournir mes montures d'herbe fraîche et de blé noir.

» — Seigneur, lui dis-je, combien avez-vous de revenu chaque année ? — Pas grand'chose, dit-il, de dix à douze mille boisseaux de maïs. J'ai mille brebis ou chèvres, sans compter ce que mes régisseurs me volent

et ce que les mandarins m'extorquent. — Certes, repris-je, vous menez un train princier! — Oh non, répondit-il poliment, je n'ai guère journellement qu'une centaine de personnes à ma table ; cette dépense n'est pas très considérable, mais les procès, que les mandarins alimentent, nous ruinent ! »

» Vous voyez que ce seigneur ne serait pas un petit prince en Europe. Les esclaves apportèrent le souper. Tous les plats étaient de viande de chèvre, son vin délicieux pour le pays. Ce bon seigneur et mon écuyer buvaient copieusement. Nous parlâmes des temps passés et de sa retraite, avec feu sa mère, chez nos missionnaires. Il était alors âgé de quinze ans ; il avait la naïveté et la grâce de l'enfance, et, tout païen qu'il fût, nos missionnaires lui avaient prodigué toutes sortes de caresses, espérant l'attirer à la religion avec toute sa race. Devenu homme, il se rappela avec plaisir l'évêque et les Pères, avec lesquels il avait vécu trois ou quatre mois, s'informa de chacun longuement. Malheureusement, ses affaires, ses procès, ses festins ne lui laissent guère le loisir de s'occuper de son salut.

» Ah ! les riches entreront difficilement dans le royaume des cieux !

» Je voulais partir le lendemain. « Oh ! me dit-il, il est inutile d'y penser, vous avez mon parc pour vous promener; choisissez dans mon logis la meilleure chambre pour y dire la messe et faire vos prières, mais je ne vous laisserai point partir que vous ne vous soyez reposé et esjoui amplement. » Il fallut obéir.

» J'allais méditer sous les grands sapins ; d'accord

avec les innombrables buses et éperviers, qui de tout temps ont droit d'asile dans ces forêts, j'offrais mes louanges à l'Éternel. Après trois jours, et sur mes instances, il me laissa partir, non sans vouloir me faire cadeau d'un petit cheval, noir comme l'ébène et doux comme un agneau, qui, depuis, est devenu le jouet des enfants de mes chrétiens. En retour, je lui fis présent d'une jolie poudrière, d'un sac à plomb à l'européenne et pris congé de lui.

» En sortant de son château la route longe une forêt. Çà et là des alouettes, fort rares en Chine, partaient sous les pieds de mon cheval et s'envolaient en chantant. Le ciel était serein, la rosée épaisse, le frais piquant, mon cheval plein d'ardeur, la route superbe; mais les Chinois ne comprennent rien aux beautés de la nature; il faut resserrer ses impressions dans son cœur et faire de la poésie tout seul.

» Dans l'après-midi, nous côtoyâmes un ruisseau jusqu'à la nuit. Il va sans dire que dans ce pays-ci, on passe l'eau à gué; les ponts sont inconnus. A l'endroit où il fallut traverser, mon cheval, qui se joue dans l'eau comme un dragon, la franchit sans peine, mais ceux de mon escorte avaient de l'eau jusqu'aux côtes et l'un d'eux, plus timide, appuyé sur un bâton au milieu du ruisseau où il avançait en trébuchant, ne cessait de crier « *Ié-sou kiéou ngo!* » Jésus, sauvez-moi! Cela me rappelait saint François, s'esjouissant de voir ses compagnons si fervents pendant l'orage et multipliant leurs signes de croix.

» Je poursuivis ma route et vins me loger dans un

tripot, tenu par les esclaves d'un seigneur indigène. La maison était pleine de petits marchands; les uns étaient à table, les autres préparaient l'opium dans des casseroles en cuivre, pendant que quelques-uns, couchés sur des grabats, s'abrutissaient en fumant. On allait, on venait, on chantait, on jouait. J'eus de la peine à trouver une place. Enfin, après avoir bien examiné mon cortège, l'hôtelier m'indiqua une petite chambre, dans laquelle je m'installai avec mes bagages.

» Le lendemain, je partis de bonne heure et, après deux heures de marche, la fraîcheur du matin excitant l'appétit, j'imaginai qu'il était temps de déjeuner. Je m'arrêtai au hasard, à la première case que je trouvai sur le bord du ruisseau. Le maître de céans, jeune et courtois, mit à ma disposition tout ce qu'il avait chez lui. Ce n'était pas grand'chose. Un vieux banc, une petite table, un grabat et une chaudière composaient tout son mobilier.

» Mes gens arrivent. Je sors une boîte dans laquelle j'avais du café en poudre. Tu vois, chère sœur, que je ne me prive de rien! J'en verse une cuillerée dans l'eau bouillante, et je mets le tout dans une vieille écuelle. Il faut bien le dire : j'ai inventé des douceurs que vous n'imagineriez pas. J'avais, dans un autre bol, préparé à l'avance deux jaunes d'œufs, battus et mêlés de cassonnade. Quand mon café eut déposé, n'ayant pas les commodités de le filtrer, je le versai tout doucement sur mes jaunes d'œufs. Oh ! si vous eussiez vu ce mélange mousser! Ce n'est pas tout : j'avais des éclats d'un pain grossier, je les brisai dans mon breuvage,

les laissai tremper un moment, puis, d'un air victorieux, je me mis à déjeuner.

» Je parlai de religion à cette petite famille et promis de la revoir au retour. Le soir, nous couchâmes dans une pauvre cabane, et le lendemain nous prîmes la route qui mène à Fa-tché-ô. Cette chrétienté n'appartient pas au Yun-Nan, mais au Kouy-Tchéou. Il était près de midi; nous marchions depuis l'aube ; nous étions harassés, trempés, morts de faim. J'avise un paysan : « Dis-moi, bonhomme, suis-je arrivé à Fa-tché-ô ? — Vous y êtes incontinent, et la maison que vous apercevez est celle d'un chrétien. » En un clin d'œil j'étais à la porte, écartant les chiens à coups de cravache. « Qui êtes-vous, me crie-t-on. — Morbleu ! ne le devinez-vous pas ? Je suis le Père. — Ah ! le Père ! c'est le Père ! » et ce cri se répète dans tout le logis.

» La ferme en laquelle je venais d'arriver appartient à l'unique vierge de ce pays. Cette brave fille me semble avoir peu de goût pour la vie contemplative, mais elle me paraît une Marthe intrépide. Elle possède quelques esclaves qu'elle s'efforce de rendre heureux, des troupeaux qu'elle engraisse, des terres qu'elle cultive, et n'imagine rien de mieux pour aller en paradis. Elle nous prépara des pommes de terre bouillies, des œufs et du lard. Chers parents, quel régal je fis !

» Après le repas, on me conduisit chez le chrétien où devait se faire la visite. Mon hôte était un bourgeois. « Où mets-tu mes chevaux ? lui dis-je. — Ici, Père, et il me montrait un toit où la pluie tombait à

torrents — Mais, c'est impossible, la porte est trop basse ; mon cheval couchera plutôt dans ma chambre. — Soit ! dit-il sans se troubler. » Or, cette chambre avait pour toute couverture un plafond en bambous, au travers desquels le vent avait beau jeu. D'ailleurs, mon cheval et moi, nous ne devions pas y être seuls ; une quinzaine de petits cochons s'abritaient dans un coin ; des poulets se roulaient dans la cendre, tandis que deux grosses poules couvaient tranquillement dans un angle. « Eh ! Eh ! nous voilà bien du monde dans cette salle ! me dis-je, nonobstant vais-je encore y introduire de nouveaux hôtes ! » Et de fait j'y logeai mon cheval et ma mule. Oui, parole de gentilhomme ! je fis ce coup, et me voici comme Adam au paradis terrestre.

» Je me reposai deux jours et, le bruit de mon arrivée s'étant répandu, je commençai la mission. Je te vois bien en peine, ma chère sœur, et tu dis : « Où va-t-il bien poser son confessionnal ? » Ce fut un grave embarras. Je me disais : Irai-je dans la montagne ? C'eut été plus décent, mais il pleut. Dans la grande salle où je dis la messe ? Mais c'est une pièce ouverte à tout venant. Je pris mon parti. J'étends un rideau au pied de mon lit, je prends ma cravache et m'assieds sur un banc ! « Ta cravache ! sera-ce pour imposer des pénitences? — Oh ! non, ma chère mère ! vous n'avez pas oublié ces petits cochons, ces poulets et autres habitants qui sont là, grognant, piaulant et gloussant ; je tiens ma cravache toute prête pour les éloigner. »

» Semblablement, il y a quelques poules qui sont d'assez bonne compagnie, mais ont-elles la chance de pondre un œuf, elles ne manquent pas de l'annoncer tout haut : d'un coup de cravache, je les envoie en porter la nouvelle dehors. « Mais, dira mon vieux père, pourquoi ne pas fermer la porte ? — Oh ! mon cher père, simplement parce qu'il n'y en a pas ! »

» Nos chrétiens ne sont pas surpris de cette simplicité plus qu'évangélique, et vous les verriez graves comme des capucins. La visite dura quinze jours ; tous les fidèles, sans exception, s'approchèrent des sacrements. Ah ! mon cher Jules, que nos catholiques de France seront sévèrement jugés, quand Dieu leur opposera nos Chinois !

» Je les quittai, non sans regret, et rentrai dans mon Yun-Nan. Il y a une très forte journée de Fa-tché-ô à Lan-tsin. Nous y employâmes deux jours, et le premier il m'advint une fâcheuse aventure. Mon écuyer perdit un de mes pistolets, pendus à l'arçon de sa selle. Nous avions déjà fait trois lieues quand, fort penaud, il vint me prévenir. Je fis monter sur ma mule un jeune homme du pays et nous revînmes sur nos pas, réclamant et cherchant, mais en vain, cette arme précieuse.

» Je revenais tristement, quand, le soir, chez mon hôte, j'appris que le pistolet avait été ramassé dans la boue par un indigène. Il n'en est pas ici comme en France, où l'on se ferait un point d'honneur de rendre un objet trouvé. En ce pays, il faut payer pour avoir un objet perdu ou simplement oublié, et il m'en coûta huit francs pour rentrer en possession de mon bien.

» Après une longue route, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau, grossi par les pluies récentes. Je lance mon cheval et traverse sans coup férir. J'étais déjà sur la rïve, quand je vois mon écuyer hésitant sur sa mule. « Allons, lui dis-je, ne crains rien ! » Il avance timidement, mais troublé par la peur, il tire sottement la rêne à droite et s'approche de l'écluse. L'eau y bouillonnait dans les pierres, la mule fait un faux pas, et voilà mon garçon dans le ruisseau ! Quand la mule dressa, au-dessus de l'onde, sa tête limoneuse, le cavalier lui tenait le col, et tous deux arrivèrent au bord, sans autre mal que la peur.

» Pendant qu'il se séchait au soleil : « J'ai grand faim, lui dis-je ; as-tu des vivres ? — Oui, Père ! » et il tira de son giron une poignée d'œufs durs, mêlés de pommes de terre, présent des chrétiens de Fatché-ô. Le bain récent les avait réduits en une mélasse informe. « Je n'ai plus faim ! lui dis-je, » et je me passai de manger jusqu'au soir. Ce n'est pas du nouveau.

» Le lendemain nous étions chez une bonne chrétienne, veuve et mère d'une nombreuse famille. Elle regardait attentivement mon fusil, et, devinant mon adresse : « Père, me dit-elle, ne pourriez–vous pas me débarrasser de ces deux pillards ? » Elle me montrait en même temps deux corbeaux qui becquetaient son maïs. Deux coups partirent et les voleurs agrémentèrent le menu de notre repas.

» Arrivé à Lan–tsin, je trouvai les fondements d'un collège, commencé l'année précédente par mon vicaire. Il y avait là quelques planches ; je m'y barricadai

comme je pus. J'achetai des arbres dans la forêt voisine et j'employai à ces besognes une famille de neuf personnes, dont la moitié était païenne et qui s'était réfugiée dans cette maison en construction. Trois mois durant, scieurs de long, menuisiers et maçons eurent la main à l'œuvre, et moi-même, en mes instants de loisir, je maniais la hache, la scie et la truelle. De temps en temps, j'offre à mes ouvriers la distraction d'une chasse aux ours, très nombreux dans nos montagnes.

» Vers l'Assomption, j'appelai à la mission mes chrétiens. Ils s'inscrivirent comme un seul homme. La famille qui habite mon collège adora tout entière ; je baptisai les enfants et chaque soir je faisais le catéchisme aux vieux. Cette besogne terminée, nous allons, chers amis, reprendre, si vous le voulez, le chemin de Tchao-Tong.

» Un soir, pendant que nous revenions par Fa-tché-ô, faisant en moyenne quinze lieues par jour, je logeai en une méchante auberge. J'y rencontrai six brigands, aux bottes éculées, aux turbans en lambeaux, et d'un physique peu rassurant. Ils s'approchent de moi et, sans façon, me demandent d'où je viens et où je vais. Tout en leur répondant, je relève un pan de mon habit et, comme par mégarde, leur laisse voir, pendu à mon côté, la gueule d'un revolver à six coups: «Eh! qu'est-ce que vous faites de ceci? dit l'un d'eux; nous sommes en paix ! — C'est vrai, mes agneaux, mais on peut faire en voyageant de mauvaises rencontres : tout le monde n'est pas aussi brave que vous me paraissez l'être,

et il est écrit que le sage se tient toujours sur ses gardes! »

» Aussitôt, celui qui paraissait le chef fit un signe et dit à voix basse : « Allons-nous-en, il n'y a rien à gagner! » Ils ne pensaient pas si bien dire, car, en fait, ils n'auraient pu prendre que ma bourse, mais il n'y restait plus une sapèque!

» Je revis mon petit seigneur au cheval noir; c'est toujours chez lui le mème train. Je n'y restai qu'une soirée ; j'avais hâte de revoir mon logis et mes gens. Nous arrivons au pied des remparts de la ville, comme on venait de fermer les portes. Je frappe ; les gardiens étaient encore tout près. « Ouvrez ! leur dis-je, à un pauvre voyageur venu de lointains pays! — D'où êtes-vous ? répondit une voix. — De Fa-Koué (France), mes amis. — Et sous quelle latitude placez-vous ce Fa-Koué ? — Il ne s'agit point de cela à cette heure; je suis brisé de fatigue, ainsi que mes gens. Ouvrez-vous, oui ou non? » Les coquins n'ouvrirent pas. Fainéants, qui se lèvent à midi et passent la journée à fumer l'opium!

» Force nous fut de coucher hors de la ville, et le lendemain, au point du jour, je me présente à la porte de mon manoir, frappant à coups redoublés de la poignée de ma cravache. Mon portier, réveillé en sursaut, croit à une invasion de voleurs, il accourt : « Ouvre, lui dis-je, c'est moi; ne crains rien ! » Je crus tomber en un palais de fées, en comparant mon logis aux misérables cases où j'avais vécu depuis trois mois.

» Pendant mon absence, j'avais commandé à mon menuisier, homme très intelligent, un travail dans ma chapelle ; il me jeta une petite coupole à la cime de mon oratoire ; je trouvai qu'elle était travaillée de main de maître.

» Sur ces entrefaites, une lettre du P. Bourgeois m'apprit que le Pro-vicaire, revenu aussi de Changhaï, allait sous peu passer chez moi, en compagnie d'un jeune confrère qui se rendait dans l'intérieur (1).

» J'envoyai mon écuyer au devant d'eux. Il revint deux jours après et m'apprit que, le lendemain, les confrères et leur train coucheraient à cinq lieues de la ville. Le jour suivant, ayant célébré la messe au point du jour, je fis seller mon cheval et partis à leur rencontre. Je trouvai le Pro-vicaire et sa suite à quatre lieues de Tchao-Tong.

» Le bon P. Fenouil, après avoir fait soixante lieues à pied, et il a cinquante ans passés, avait enfin, sur les instances de ses gens, consenti à prendre une chaise pour entrer en ville. Le jeune confrère était à cheval. Je fonds sur eux à l'improviste. Le Pro-vicaire disait ses prières ; je le salue ; il me sourit doucement dans sa barbe blanche. Je lui dis : « On vous attend à mon logis. — Naturellement ! répondit-il. — Eh bien ! Je pars devant. » Je dis au jeune confrère : « Vous êtes à cheval, laissez-là vos guides, suivez-moi, je vais vous introduire en ville. » Chemin faisant, je lui demandai

(1) Ce jeune missionnaire, nommé Baptifaud, fut martyrisé peu après, en 1874.

des nouvelles d'Europe. « Hélas ! dit-il, le Pape est toujours prisonnier, mais l'Italie se meurt et la France rajeunit, entre les mains de Mac-Mahon. — Mac-Mahon ! Quoi ! serait-il à la tête des affaires ? — Mais oui ! Vous ne saviez donc pas ? »

» Nous arrivâmes bientôt en vue des remparts. » Je vais, lui dis-je, vous faire entrer par la porte de l'ouest ; c'est la plus fréquentée et la plus proche de mon manoir. Nous traversâmes la foule à cheval. Les gens disaient : « Voilà des Européens ; je répondis, en fixant quelqu'un : Mais, mon brave, est-ce tant du nouveau pour toi ? — Tiens ! dit-il en me fixant, c'est Ho-ié ! le seigneur du Où-choù-kong-kouan ! » (mon logis) et il me salua très poliment. « C'est curieux, disait le P. Baptifaud, vous avez l'air tout à fait chez vous dans ce tumulte, et je ne distingue pas du tout votre voix de celle des Chinois. — Oh ! lui dis-je, vous en viendrez là avec de l'exercice et de la patience ! »

» Toutes les portes de mon manoir étaient ouvertes à *six* battants, comme on dit en Chine. Nous y entrâmes au galop. Je fis asseoir le nouveau Père en haut lieu, et nos bons chrétiens vinrent tour à tour lui rendre leurs hommages. Le Pro-vicaire est à deux pas d'ici, dis-je à mes gens, tenez-vous sur vos gardes. Il arriva bientôt et une détonation de pétards signala son entrée.

» Après les cérémonies de réception, je l'introduisis en ma grande salle ; il avait froid, mais je ne suis pas novice en hospitalité. Je lui avais fait préparer un bon feu de bois sec, et lui versai un verre

d'un vin de Portugal. « Ma foi, dit-il, il fait meilleur ici que sur les cimes du Lili-Chan ! »

» Vous pensez peut-être, chers amis, que je vais retenir ces bons confrères une huitaine au moins. Ah ! on a bien le temps de se reposer ainsi en mission ! On passa la soirée à prier et à parler de nos besognes du Yun-Nan ; le lendemain fut employé à refaire les bagages, à compter avec les portefaix qui s'en retournèrent, puis les confrères, me serrant la main, me dirent adieu.

» Me voilà donc tout seul. Qu'allons-nous faire, ma chère Justine ? Si je me mettais en retraite, ne serait-ce pas bien? Qu'en dites-vous, mes chers parents ? Adieu donc et à la huitaine.

» Je reviens ; ma retraite est finie. Oh ! quelle découverte j'ai faite ! Comme je me suis trouvé arriéré en piété, en zèle, en humilité, en charité, en tout ! Ah ! priez donc bien pour moi, ma chère mère et chères dames Carmélites, afin que Dieu m'octroie de devenir un bon missionnaire, comme j'ai promis de l'être. Allons ! je vais voir d'autres chrétiens, j'ai tant de besognes ! Laissons mon vieux portier garder le manoir, mais :

« Nous qui sommes,
De par Dieu,
Gentilshommes
De bon lieu,
Il faut faire
Bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu ! »

CHAPITRE III

1874-1875. — Le missionnaire administrateur, architecte, maître d'école, conquérant. — Son influence parmi les tribus indigènes. — Conversions. — Repas homérique. — Il visite les chrétiens de Fa-tché-o et de Lan-tsin et juge un procès difficile. — Il reçoit une caisse d'ornements et demande des bottes.

Un missionnaire travaille plus qu'il n'écrit, et les lettres des apôtres ne révèlent qu'une portion relativement restreinte de leurs entreprises, de leurs fatigues et surtout de leurs succès. Le dernier récit que nous venons de lire, porte la date d'octobre **1873** : il nous faut attendre jusqu'à la fin d'août **1874**, pour avoir des nouvelles.

« Mes chers parents, écrit alors Godefroy, le Procureur de Chang-haï avait bien raison de dire que j'étais un arriéré, ne marchant pas avec mon siècle! Rentré depuis hier dans ma bonne ville de Tchao-Tong, mes chrétiens me rappellent qu'il y a dix mois que je les ai quittés. — « Dix mois ! » leur dis-je, surpris. J'ouvre un almanach et je vois que nous sommes en **1874**. Bon! et moi qui me croyais encore en **1873**!

» Enfin me voici devant cette table d'où je vous écrivis la longue lettre de l'an passé. Pendant la visite

des chrétiens, il en coûte de mettre la main à la plume, et d'ailleurs on a tant à faire !

» Dans cette première partie de l'année, j'ai, Dieu aidant, exécuté certains travaux importants dans ma forteresse de Ko-Kouy, résidence ordinaire de mon vicaire chinois. Les fermiers s'étaient, avec le temps, laissé accroire qu'ils étaient à peu près les maîtres du terrain.

» Revenu après une longue absence, je tombe sur Ko-Kouy, avec ma cavalerie, mes écuyers, armé, botté, mouillé, crotté, mauvaise mine et un projet en tête. Je passe quelques jours à giboyer sur mes terres, dressant mes plans. Un beau matin, je mande tous mes fermiers. Un registre en main, je les somme d'avoir à venir renouveler, au premier jour, leurs titres entre mes mains : « Vous ne serez pas surpris, leur dis-je, que j'augmente quelque peu la rente d'un chacun, selon la qualité et l'étendue du terrain; si quelqu'un n'est pas satisfait, qu'il se prépare à quitter mes terres et cherche fortune ailleurs ! »

» En Chine, il faut toujours avoir un air dramatique, cela réussit à merveille. On revit tous les écrits, les rentes furent augmentées de deux cents boisseaux sur l'ensemble des familles; plusieurs territoires furent divisés amiablement entre des frères qui ne s'entendaient pas. Aujourd'hui, mes fermiers et moi sommes meilleurs amis que jamais.

» Voici un travail plus important et fort de mon goût; je ne résiste pas à la tentation de vous le raconter. Le rempart extérieur de ma forteresse, s'étant trouvé

parallèle au mur de derrière de ma maison, il y avait entre ces deux murs une longue cour négligée, sale et pierreuse. D'autre part, le contrefort et les créneaux, élevés sur le mur principal, afin de protéger les assiégés en cas d'assaut, menaçaient de crouler, compromettant la solidité de la base. Je tirai un magnifique parti de cet état de choses pour utiliser la cour, fortifier mes remparts, et en même temps doter la chrétienté d'une maison utile et agréable. Je pris donc les pierres qui menaçaient ruine, les fis descendre tout doucement, et m'en servis pour construire, dans la largeur de la dite cour, cinq autres contreforts. Dans l'espace laissé libre entre chacun, je me trouve en possession de quatre grands compartiments tout en pierres, et solides comme des prisons d'État. Je plaçai des poutres, exhaussai mes murs verticaux et vous auriez vu, à fleur des remparts, s'épanouir quatre belles chambres, et s'étendre dans toute la longueur et largeur de ma façade extérieure, la place d'une magnifique varangue. Je ne manquai pas d'utiliser des circonstances si favorables.

» Ma maison est aujourd'hui terminée, plafonnée, splendide. J'y vois, de ma chaise de travail, tous les monts d'alentour. Les Chinois viennent de tous les environs visiter ma maison comme une merveille. Ma forteresse, désormais à l'abri des inondations, est indestructible. Moi seul, avec mon fusil, allant et venant sur ma varangue, sans craindre ni pluie ni frimas, je puis garder tout le derrière de mon fort et défier une armée de dix mille mécréants. Ça été un

coup de maître que, entre amis, on aime assez à raconter.

» Passons maintenant au récit de travaux plus dignes du ministère apostolique. J'avais dans mon fort, un maître d'école attitré, recevant de l'Église des gages assez gros, pour apprendre la doctrine à une dizaine d'enfants. On y faisait beaucoup de bruit, et peu de besogne : les progrès étaient nuls; tout cela me portait sur les nerfs.

» Un beau jour, il me prit fantaisie de renvoyer maître et élèves, et de commencer moi-même l'école sur un nouveau pied. Sept ou huit jeunes gens, tous catéchumènes, travaillaient chez moi à porter des pierres, des briques et du bois; l'occasion était favorable. Je commençai donc à les réunir tous les soirs, et à leur faire le catéchisme. On ne tarda pas à s'apercevoir que cette nouvelle école, bien moins coûteuse que l'ancienne, était beaucoup plus profitable. En deux mois, tous mes garçons savaient parfaitement leurs prières et la doctrine; je les baptisai à Pâques, leur donnai la Confirmation à la Pentecôte, et continuai de les préparer à la Communion pour la fête du Saint-Sacrement ; puis je leur donnai congé et ils retournèrent à leur agriculture.

» Vous eussiez vu chacun de mes jeunes chrétiens, bien vêtu, son livre de prières sur la poitrine, un chapelet à la boutonnière, vingt francs en sapèques sur l'épaule, s'égailler çà et là, chacun dans sa montagne. A ce premier groupe tout chinois en succèda un second, composé d'indigènes.

» Lors de la conquête du Yun-Nan par les Chinois, des tribus indigènes, les unes acceptèrent le joug des vainqueurs à condition de garder leurs terres, et d'autres refusèrent de capituler, se réfugiant dans les montagnes du Leang-chan. C'est aujourd'hui cette race insoumise et turbulente, que les Chinois appellent barbares. En somme, les indigènes et les barbares sont de la même lignée. Ces indigènes n'ont commencé à se convertir que depuis peu de temps. Il n'y avait que trois ou quatre chrétiens à Ko-kouy, quand je pris possession de la chrétienté, il y en a une quinzaine maintenant.

» J'aime cette tribu, malgré ses défauts. Il y a quelque chose dans ses mœurs qui me donne une idée de ce que devait être le moyen âge en Europe. On distingue parmi eux les seigneurs, les hommes libres et les serfs. Les seigneurs, renfermés dans leurs châteaux, s'occupent uniquement de recevoir leurs revenus et de fumer l'opium; ils ne sortent guère que pour la guerre ou les procès. Les hommes libres dédaignent aussi le commerce et les arts; ils boivent, mangent, élèvent des chevaux, se fréquentent et se traitent largement. L'agriculture et toute espèce de travaux sont abandonnés aux serfs. Ceux-ci paraissent fort attachés à leurs maîtres, car on ne les voit jamais au service des Chinois. Les femmes, contrairement aux Chinoises, ont les grands pieds et portent des robes traînantes. En somme, maîtres et serfs mènent une vie simple et rustique.

» L'an dernier, une indigène, veuve de bon lieu, dont

le mari perdit la vie et ses domaines dans des combats avec un seigneur de ses voisins, se réfugia dans ma forteresse, avec sa fille et une suivante : toutes trois embrassèrent la religion. La mère est baptisée sous le nom de Marie, et nous l'avons, pour cause, surnommée la Batailleuse. Dieu la bénissant depuis sa conversion, plusieurs de ses fermiers sont venus la reconnaître pour maîtresse et lui apporter tribut. Sa fille, promise en mariage à une famille païenne, écoutait de loin mes instructions du dimanche et fréquentait souvent les vierges de mon école. Intelligente et énergique, elle fut bien vite au courant de la vérité et résolut d'être chrétienne. Elle se mit à apprendre la doctrine avec une ardeur incroyable, et ne s'en tint pas là ; ses progrès dans la religion et ses rapports fréquents avec les vierges de l'école l'initièrent bientôt aux merveilles de la chasteté.

» Romaine, c'est son nom, s'éprit de cette vertu, qu'elle n'avait jamais soupçonnée. Un jour elle me dit : « Qui m'empêche de demeurer vierge aussi moi ? Oui, je suis vierge et le resterai ! » Je ne serais pas surpris qu'elle fût le premier lys choisi de Dieu dans ce parterre de la fidélité indigène.

» Une autre jeune serve, qui porte à son cou un gros petit bambin, passe ses journées à la cuisine ou dans les bois. Cette femme n'a que la soirée pour apprendre, mais, douée d'une mémoire prodigieuse, elle retient tout ce qu'on lui dit. Nous appelons son marmot notre petit Pierre.

» Un gros valet, nommé Fou-li et sa femme Ki-mei,

font de grands progrès dans la doctrine ; leurs enfants sont baptisés. Enfin la femme de mon dragon Long, un fier barbare de mes amis, vient aussi de recevoir le baptême. « Voyez donc, bonnes dames, leur dis-je, les voies merveilleuses du Seigneur pour vous amener à ce point ! » Dernièrement je leur traduisis en chinois l'histoire de Joseph, vendu par ses frères : elles pleuraient comme des Magdeleine. Je suis très probablement un des missionnaires qui procure le moins la gloire de Dieu. Cependant, vous voyez qu'on peut faire encore beaucoup de bien.

» Hier, je baptisai un jeune voyageur qui avait toutes les conditions requises et surtout un grand désir de recevoir ce sacrement. Le même jour, un vieux, qui ne s'était pas confessé depuis dix ans, revint à Dieu de plein cœur. Je ne suis donc pas venu en vain !

» Tout dernièrement, un païen se mourait dans ma montagne: j'y cours, je lui fis une peinture terrible de l'enfer ; il crut, et fut baptisé quelques jours après. On ne s'y attendait guère. Le diable doit dire, comme il disait autrefois à un bon saint qui lui disputait une âme et finit par s'en emparer : « Vous n'êtes pas difficile ! »

» Tenez, voici un autre vieillard qui entre dans ma cour avec une charge de fourrage. Je l'appelle: « Viens, lui dis-je, j'ai quelque chose à te conter. » Il entre, appuie ses mains caleuses sur les bras d'une chaise vide et me regarde à pleins yeux. Je lui tiens à peu près ce langage : « Vieillard, je te réserve une bonne nouvelle depuis assez longtemps. Or, cette nouvelle je

ne la dis pas à tout le monde ; toi tu as un bon physique et des cheveux blancs ; écoute !

» Tu adores les *poû-sà*, n'est-ce-pas ? — Mais oui, dit-il — Voilà précisément la source du mal. Tu sais que ces *poû-sà* sont des ouvrages de terre et de bois, faits par la main des hommes ; je t'assure qu'il est inutile de les invoquer, car ils ne peuvent rien à tes affaires. Toi, comme moi, avons un Maître qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ; c'est lui qui nous a créés, nous conserve et nous jugera après la mort, car l'âme est immortelle. C'est ce Maître-là que je t'annonce et qu'il t'importe souverainement de connaître, et d'adorer, car je te vois déjà vieux, souvent malade ; un jour il te faudra mourir, et, crois-moi, les *poû-sà* ne viendront point te sauver : au contraire, tu seras grandement coupable de n'avoir pas adoré ton Maître et ton Père, le Dieu du Ciel, seul arbitre de la vie et de la mort, du bonheur et du malheur éternel. »

» Mon vieillard, tout ébahi, me répondit qu'il n'avait pas entendu parler de cette doctrine ; « Mais, dit-il, vous avez l'air d'un si excellent homme, que je suis bien porté à vous croire. — Viens, lui dis-je, on t'instruira et tu n'auras pas à te repentir de connaître le Dieu des chrétiens ! » Il promit. L'avenir nous apprendra si ses paroles sont sincères.

» Ce fier-à-bras qui se convertit, il y quatorze ans, lors de ma première entreprise à Tchao-Tong, est toujours ici ; sa foi, comme une pousse vigoureuse plantée au milieu de la tempête, n'en est que plus robuste. Sa femme et lui ne se sont jamais démentis

un instant ; au sein de cette persécution qui vit leur naissance à la foi, ils demeurèrent inébranlables. Quelle épreuve pourtant ! Voir une religion qu'on ne fait que de connaître, incontinent persécutée, et l'étranger qui les initia à cette doctrine, chassé comme un malfaiteur !

» La femme, cette nouvelle et forte néophyte, répondait aux païennes qui lui faisaient affront de sa religion : « Advienne que pourra. Je suis chrétienne, j'y reste ; je ne connais pas la doctrine, mais je sais qu'elle ordonne généralement de faire tout bien ; chacun pour soi ! » Son mari, sans s'effrayer, commença, sur ces entrefaites, à porter les dépêches de l'Église. Depuis mon retour à Tchao-Tong, ce couple n'a point changé ; ils sont les plus fervents de mes chrétiens. Le mari me sert la messe chaque matin, baptise les enfants, prêche aux infidèles et m'accompagne assez souvent dans mes courses.

» Je m'aperçois, chers parents, que je n'en finis pas avec mes histoires. En vieillissant, on devient causeur ; je vais donc m'arrêter ici. Vos dernières lettres étaient encore de ma bonne Justine. Cette bien-aimée sœur me donnait de grandes espérances. Nos chères Carmélites me préparaient une chapelle complète. Imaginez combien ce me sera précieux de célébrer la Sainte Messe avec un ornement travaillé des mains de ces pieuses dames ; je ne sais comment leur en témoigner ma reconnaissance. Au moins, je prie mon cher père d'avoir grand soin des affaires extérieures du Carmel, dont je suis si heureux de le voir se charger.

» Je vous remercie de tout ce que vous m'envoyez et je montre volontiers mes curiosités à mes chrétiens et même aux païens, et je leur dis : « Voyez comme mes parents et moi nous nous aimions ! Cependant ils m'ont laissé venir de si loin vous annoncer l'Évangile ; n'est-ce-pas encore une preuve que la doctrine que je vous prêche est la bonne ? »

» Je voudrais pouvoir, en retour, vous envoyer de belles peaux de panthères ; elles se vendent ici une quinzaine de francs. C'est un luxe dont je m'abstiens, mes travaux ont absorbé ma substance et je n'ai pas toujours le nécessaire. »

C'est à son cousin qu'il adresse, l'année suivante, mars 1875, le récit d'une nouvelle excursion et de sa visite annuelle aux chrétientés de Fa-tché-o et de Lan-tsin, où se rencontrent encore de piquantes aventures.

« Mon cher cousin, lui dit-il, j'arrive d'une reconnaissance. En quel état ! Imagine le bon Renaud, revenant de Paris, bien tristement, comme dit la complainte, que chantait notre grand'mère.

» En approchant de mon manoir, que j'ai quitté depuis trois mois, le ciel devient plus serein et la température plus douce. Mes piqueurs, fiers de leur laborieuse campagne et réjouis de revoir leur terre natale, déchargent toutes leurs armes, et annoncent mon retour. Les gens de mon manoir me reconnaissent de suite à ce tumulte gaulois, et aux grelots de mon fier alezan. Chacun se dit : « C'est lui ! »

» J'arrive. Les hommes sont étagés sur les rem-

parts ; les enfants bondissent hors des portes et mes chiens se ruent dans le sentier. Je vois partout des têtes qui s'élèvent et d'autres qui s'inclinent, chacun paraît en fête. Moi seul, couvert de sueur et de lauriers, les sourcils froncés, je fais mon entrée dans la forteresse comme dans une place prise d'assaut. On reçoit mon cheval et ma cravache, mes engins ; on m'introduit dans mes appartements. Je saisis machinalement une mauvaise petite glace, couverte de poussière, et jette un coup d'œil furtif sur ma physionomie. Hélas ! nous vieillissons, cousin, nous vieillissons ! Je me trouve noir, et maigre comme un fils d'Aymon ; mes cheveux incultes se dressent sur la tête en la manière d'un prévenu de tribunal. (En Chine, les grands coupables ne se rasent pas, tant que leur procès dure) ; même je me surprends, orné d'une paire de favoris ; horreur !

» Je rejette cette glace trop fidèle et j'appelle mon cuisinier : « Garçon ! prépare-moi à souper ; je n'ai rien mangé de la journée et fort peu les jours précédents ; tu comprends ? » Il fait un signe de tête respectueux et se retire. C'était un vendredi ; je dis mon *Benedicite*, et j'absorbe huit œufs, sans coup férir, avec des légumes largement. Ah ! n'en dis rien à ma mère, cher cousin. Autrefois, il y avait chez nous un certain Thévenet, dont la renommée publiait qu'il avait mangé six œufs à son déjeuner. Ma mère disait : « Voilà un homme qui ne prend guère le chemin de s'enrichir ! » Que dirait-elle de moi ? Il n'y a que mon oncle Augustin à qui ce fait puisse être raconté.

Il dira : « Voilà un garçon digne de moi, qui ne déroge point de la valeur de ses ancêtres ! »

» Après ce repas simple mais solide, aiguisé par une promenade de dix lieues, par montagnes et torrents inouïs, mes yeux furent illuminés comme ceux du brave Jonathas : le sourire reparut sur mes lèvres. J'allume mon calumet et je fis ma tournée dans la forteresse. Dieu merci, tout va bien. Ma nouvelle maison, décorée de petites croisées, prend une tournure princière. Je visite un peu tout. Mais qu'aperçois-je ? Un boiteux avec une large cicatrice à la cuisse, puis la crosse d'un de mes fusils brisée : Ah ! cela vous apprendra à chasser les sangliers ! Va te soigner, mon garçon !

» Revenons au commencement de mon voyage, mon cher cousin, et suis-moi, si tu en as le courage. Parti de Tchao-Tong, je repris la même route que l'an dernier, et dans le même équipage. Tous les soirs, je prêche la doctrine dans les auberges et sur les marchés, et prends mes coudées franches, avec le sans-façon d'un Français qui n'est pas nouveau en pays étranger. Je parle de religion au patron, aux voyageurs, aux marchands, aux soldats et à toute créature.

» Voyant le peuple chinois suivre, tête baissée, les traces de ses aïeux, sans faire usage de la raison, je traite plus volontiers des sujets terribles, afin de l'émouvoir ; je parle de l'enfer et du jugement dernier ; j'écrase leurs idoles, j'insulte leurs dieux de pierre et de bois. Je les effraie afin de les éveiller, car ils dorment d'un sommeil de mort. Une secousse ordi-

naire ne suffirait pas. C'est probablement pour cette raison que les chrétiens, qui aiment à donner des sobriquets, m'ont surnommé Nien-ouang (le terrible), comme on dirait Pluton, en vieux langage païen chinois.

» Quand j'arrive sur un marché, mon cheval hennit, ma mule creuse la terre, mon chien fait fuir les meilleurs dogues ; je vois surgir une forêt de têtes hébétées ; on s'approche, on échange quelques mots, on regarde mon cheval, et chacun de dire : « Si cette bête brisait sa longe, elle tuerait tous les chevaux qui paissent dans la campagne. » L'un me donne soixante-dix ans et s'étonne que j'ose monter un pareil dragon.

» Cependant, je tâche d'entrer en matière et de semer l'Évangile. L'occasion s'en présente toujours. Après avoir bien péroré : « D'ailleurs, leur dis-je, sachez que j'ai fait le tour du monde pour vous apporter cette nouvelle ; tâchez d'en profiter : moi je m'en vais, mais la parole de Dieu ne passe pas ! »

» Pardon, cher cousin ; avec l'âge on devient causeur. Je cours, me voilà sur les terres du Kouy-Tchéou. J'arrive à Fa-tché-o, que l'évêque de la province m'a prié de visiter.

» Dans une case où l'on m'installe, j'aurai mon lit et mon confessionnal, avec l'avantage de surveiller la cuisine. Voici les scènes qui se déroulent devant moi : quatre femmes entourent une énorme chaudière. Je les vois debout, la face enluminée, et fort occupées à cuire un coq. L'oiseau, au milieu de la chaudière, montrant, au-dessus des ondes, sa crête superbe, projette

ses ongles robustes jusque sur les deux rives. Il paraît à la nage. Tout autour, des raves, des pommes de terre et même des mélongènes se jouent dans ce consommé. « Père, nous vous apprêtons quelque chose ! — Bien, leur dis-je, laissez-moi d'abord prendre l'air. »

» Au retour, le banquet était servi, se composant du coq, et d'arak pour boisson. Le 14 septembre, l'oiseau perdit une cuisse; le lendemain, une aile et une cuisse, le 16, jeûne des quatre-temps, le volatile se repose, mais ne répare pas ses pertes. Le 17, j'emporte une dernière aile. Tu crois qu'il se rendit! point du tout; il eut l'impudence de reparaître le dimanche, malgré ses malheurs précédents. « Ah ! lui dis-je, je vais faire un exemple ! » Un moment après, il ne restait que quelques ossements arides.

» J'avais la perspective d'une forte journée de confessions : je prends mon fusil. Je n'eus pas fait cent pas qu'une tourterelle passait à ma portée. Ventre affamé n'a pas d'oreilles ! « Si tu repasses, tu es perdue, lui dis-je. » Elle revint, mon fusil part, je la ramasse avec une joie secrète, non sans remercier la Providence. Dieu permit que ce que je désirais me tombât incontinent sous la main : « Tenez, dis-je à mes cuisinières, plumez-moi cet oiseau, et ce soir, quand il sera cuit, je vous ferai voir ce qu'on en fait en Europe. » Ces industries sont nécessaires, autrement ces braves montagnards vous laisseraient mourir de faim et diraient ensuite, sans l'ombre d'un remords : « Par méchef ! le pauvre Père ! il ne pouvait rien avaler; s'il est trépassé, il ne peut s'en prendre qu'à lui ! »

» La visite de Fa-tché-o terminée, je rédigeai un compte rendu de l'état et des besoins de la chrétienté, pour l'évêque du Kouy-Tchéou, puis rentrai dans les terres du Yun-Nan, en m'acheminant vers Lan-tsin, où vous savez que je construisis un collège, l'an dernier. La première famille postée sur le chemin, m'arrête à coucher sous son toit; même le lendemain une vingtaine de chrétiens voulurent faire leurs dévotions. Je passai deux jours dans cette case hospitalière, à entendre les confessions. Mais le bon Dieu nous ménage presque toujours quelque surprise, pour nous détacher des biens de ce monde. Mon cheval et ma mule reposaient à côté de moi, dans une épaisse litière de fougère; nous n'étions séparés que par un faible treillis. Ma mule, animal turbulent, flairant par ci, par là, finit par découvrir un bout de mon turban qui passait par le treillis; toute la nuit elle en fit sa chique, et le lendemain on le découvrit tout troué. Quel dommage! un turban tout neuf!...

» Les chrétiens des alentours eurent tantôt connu mon arrivée. Puis, un beau matin, cette petite visite terminée, chacun s'empare d'une pièce de mon pauvre bagage et nous voilà partis vers mon collège de Lantsin. Il est de règle, en Chine, que les chrétiens doivent nous nourrir pendant la mission. Dans ma chrétienté de Lan-tsin, voici que j'habite chez moi. Si je prétends me sustenter de ma bourse, c'est très bien, mais pas facile, quand on a pas le sou. D'ailleurs, c'est détruire une coutume très raisonnable, qu'il est à propos de conserver. Si, dès mon arrivée, je presse mes chrétiens

de se cotiser pour fournir à ma subsistance, ce n'est guère apostolique. Je pris donc le parti de m'abandonner à la Providence et de laisser chacun à sa générosité, quitte à m'ingénier quand les vivres viendraient à me manquer. Je n'eus qu'à me féliciter de ce plan.

» Dès l'abord, mon menuisier, me prenant à l'écart, me fait observer, avec un orgueil mal dissimulé, le bon état de la maison et la propreté qu'il entretient tout autour. « Père, me dit-il, le bon Dieu a béni mes entreprises depuis que je suis entré en la vraie religion. Cette année, j'ai gagné quelques sapèques; je viens d'acheter cette vache, pour fêter votre arrivée et faire un festin à toute la chrétienté! » Et il me montrait, attachée à ma porte, une bête qui n'avait que la peau et les os. « Elle ne m'a pas coûté cher, ajouta-t-il, et le cordonnier m'en a déjà retenu la peau. A vous, Père, je réserve les quatre pattes ! J'ai ouï dire qu'en Europe on aime à manger les pieds de veau ! » Vous voyez, mes chers amis, que la Providence a pour moi des égards tout particuliers.

» Cependant, quelques chrétiens descendent les ravins de la montagne; peu à peu la foule entoure mon logis. Un géant, bras et pieds nus, les habits en lambeaux, les cheveux en désordre, un coq sous le bras, se prosterne devant moi et m'offre son présent. Un vieillard, portant d'une main un petit cruchon d'arak, suspendu par une ficelle de paille, de l'autre main sondant le terrain avec sa longue pipe, monte péniblement du ruisseau. On m'apporte du charbon, des pommes de terre.

» Un gros bonnet du pays, endossé d'une longue blouse gros-bleu, barbe et favoris d'ébène, m'offre une demi-livre de lard, des œufs, des poules, si bien que je me vis incontinent en état de tenir la campagne au moins huit jours avec mes gens. En peu de jours, je me vis à la tête d'un cercle d'auditeurs.

» Vous auriez vu, sur les bancs de mon école, une grande fille de dix-huit ans, encore catéchumène. Ses cheveux noirs sont retenus par un turban blanc, des bandelettes rouges ornent ses pieds, elle est drapée d'une toge en lambeaux. On vient de la promettre en mariage, et moi j'en suis à lui apprendre comment Adam et sa pauvre femme ont forligné dans le paradis terrestre, d'où nous est venu le péché originel. « Men-Tsoui, quand tu auras effacé ce péché par le baptême, ma fille, alors on aviséra à te marier ; pas avant! »

» Une autre fille de quinze ans, vêtue d'une large moresque, que ses parents viennent de lui faire exprès pour la présenter à l'école, avec un petit justaucorps sans bras, est d'une mise exemplaire ; il n'y a rien à dire.

» Je vous prie, chers parents, de ne point vous scandaliser, tout au plus je vous permets de rire. On m'amène des enfants à l'école, qui ne sont pas mieux vêtus que notre premier père, avant son péché. Personne n'en est surpris. De leur temps ils ne se sont pas vus habillés autrement. Un soir m'arrivent deux jeunes gens ; l'un n'avait qu'un gilet et l'autre qu'une casquette : un troisième survient le lendemain, uniquement vêtu d'un tablier. Je cherche dans mes hardes

de quoi les accoutrer plus décemment. Avant de quitter la chrétienté, j'avais vingt-cinq personnes de tout âge et de tout sexe dans mon école, dont quinze n'avaient pas reçu le baptême.

» J'avisai, parmi les chrétiens, quelqu'un qui fût capable de tenir l'école en mon absence. Je ne tardai pas à découvrir mon homme. J'avais ordinairement à ma messe un montagnard qui chantait fort bien les prières et menait tout le chœur. Svelte, ingambe, d'une figure avenante et d'une mise digne, tête nue, pieds nus, un pourpoint en manière de sayon, serré sur les reins par une ceinture de paille, un pantalon flottant, au-dessus des genoux, sur ses cuisses nerveuses. « Ton père, lui dis-je, enseignait la doctrine ; j'ai envie de te préposer à mon école ; qu'en penses-tu? Tu enseigneras jusqu'à l'an prochain à la troisième lune, époque où commencent les travaux des champs, et je te donnerai dix taëls ! »

» L'offre fut acceptée. Tcho-sé-lè prit ma place, et depuis, j'eus le loisir de presser la visite de mes chrétiens. Bref, mes chers amis, je laissai mon petit collège en bon train, et, après trois mois d'absence, me voici donc à Ko-Kouy; c'est d'ici que je vous écris ces histoires à petites journées.

» Enfin, hier soir, 18 mars, une caisse m'arrive ; vous avez eu, chers amis, beaucoup de peine à la préparer ; moi, j'ai eu bien des déboires pour la recevoir. D'abord cette caisse a fait naufrage sur le fleuve Bleu. Retirée de l'abyme, le P. Dangy l'ouvrit à Thong-Kin. Des trois ornements, le blanc seul a été endommagé

par l'eau, le missel un peu mouillé, mais tout le reste intact. Merci pour votre générosité, mes chers amis, merci aux bonnes Carmélites.

» Il est une autre chose que je désire depuis longtemps. « Eh quoi donc ? — Eh bien ! deux paires de bottes ! La première à l'écuyère, fine, distinguée, chevaleresque, à la hussarde; quelque chose de superbe enfin, pour faire le garçon : d'autant que je n'ai encore que 41 ans. J'ai toujours rêvé cette paire de bottes. La seconde paire sera moins belle, mais très utile ; il la faut puissante, bien ferrée, en cuir de Russie, le *nec plus ultra* de la solidité ; elle me servira pour affronter la neige et les boues des montagnes. »

» Voulez-vous encore m'envoyer quelque chose ? Une vierge de ma chrétienté, femme de bon lieu, prétend que je lui ai promis une paire de ciseaux d'Europe, même elle m'a fait cadeau d'un certain travail de ses mains pour vous. Il faut le payer. »

CHAPITRE IV

1878. — Mort de Madame Chicard. — Admirables sentiments de son fils. — Comment il pratique la pauvreté. — Ce qu'il pensa en déballant les bottes. — Extrait d'une lettre du P. Pourias.

L'année 1876 apporta un grand deuil dans la famille de notre missionnaire. Madame Chicard, Radegonde Pinier, après soixante-dix ans d'une vie vertueuse et très sainte, s'éteignit à Poitiers, entre les bras de son mari et de son plus jeune fils. Quant à l'aîné, il n'apprit cette séparation qu'au mois de mars suivant. Il adresse alors à ses parents cette page que l'on croirait tombée de la plume d'Augustin, pleurant et exaltant Monique.

« Hélas ! ma bonne mère n'est plus ! Vos dernières lettres, qui m'apprenaient sa maladie, ne me laissaient guère de doute sur la proximité de son trépas. J'avais même, depuis un certain temps, commencé à faire mémoire de ma chère mère au *Memento* des défunts. La fatale nouvelle a donc pu donner l'essor à ma douleur, mais non pas me surprendre. Eh ! que parlai-je de douleur ? Elle atteint sans doute ceux qui survivent, mais non celle qui nous a quittés pour aller à Dieu. Dirai-je même qu'elle nous a quittés ? En mou-

rant, s'est-elle éloignée de moi? A Dieu ne plaise! au contraire, elle s'est de beaucoup rapprochée, n'étant pas croyable qu'il y ait tant de distance du ciel à mes montagnes, qu'il y en a de notre France au Yun-Nan.

» Quand je prie ou célèbre le Saint–Sacrifice, ma bonne mère ne m'entend et ne me voit-elle pas mieux qu'autrefois ? Aussi n'ai–je pas le courage de pleurer sur elle, mais sur vous, mes chers amis, qui ne jouissez plus de sa douce présence ; je pleure et pleurerai jusqu'à ce que nous soyons tous réunis dans le sein de Dieu.

» Combien j'eusse désiré rendre les derniers devoirs de la piété filiale à cette mère chérie, qui m'a prodigué les plus tendres soins, je ne dirai pas pendant quelques années, mais pendant quarante ans, m'apprenant la crainte de Dieu et l'amour de la Sagesse!

» Elle ne cessa de prier pour nous, bien qu'elle nous vît décidément livrés au service du Seigneur. Privé de cette consolation suprême de l'embrasser une dernière fois, je ne pense point que moi, envoyé de Dieu pour porter la parole de vie parmi les tombeaux de la gentilité, je dusse célébrer par des plaintes et des gémissements la mort d'une mère qui ne mourait ni misérablement ni entièrement.

» Sa vertu, ma foi et la raison, ne me laissent aucun doute à ce sujet. Si, pourtant, je ne puis retenir mes yeux de pleurer sur elle, c'est pour les précieux exemples et les pieuses exhortations dont je vous vois désormais privés. Ne le trouvez donc point surprenant, puisque ma mère a tant pleuré sur moi; mais plutôt,

priez le Seigneur qu'il me fasse miséricorde et me réunisse à elle, à la fin de mon laborieux pèlerinage.

» Sitôt vos lettres de deuil arrivées ici, l'émotion se répandit parmi mes chrétiens. Ils savent que cette enveloppe, bordée de noir, signifie quelque nouvelle de mort; je ne leur cachai point ma perte. Nos chrétiens ont beaucoup de dévotion à prier pour les défunts; aussi, trois soirées de suite et bien avant dans la nuit, les cierges demeurèrent allumés sur l'autel, et les fidèles, divisés par groupes, se succédèrent, chantant l'office des morts. Ils l'appellent, dans leur langue orientale, Kao-té-kong-téè, Radegonde, c'est-à-dire, femme de vaste vertu et de grand mérite. Quelques fervents chrétiens me donnèrent même des sapèques et me demandèrent des messes à l'intention de ma mère. Vous ne pourrez manquer d'être, comme moi, très sensibles à cette délicatesse de nos bons Chinois.

» A cette occasion, je leur dis plus clairement encore : « Vous ne faites, en priant pour ma mère, que remplir un devoir de reconnaissance, puisque depuis plus de quinze ans, toute ma parenté, et surtout ma mère, ne cessent de hâter, par leurs prières, votre conversion. Pour moi, malgré l'intime confiance que j'ai de croire ma pieuse mère déjà en possession de la béatitude éternelle, cependant ma main se sèchera, et ma langue s'attachera à mon palais plutôt que d'oublier son souvenir au Saint-Sacrifice.

» Hélas! ce n'est pas seulement ma mère qui nous quitte : voici que tous les autres s'en vont! Mon oncle Vincent vient de mourir aussi. J'éprouve dans mon

cœur l'impression d'une douce espérance, que le père de mon cher cousin s'est reposé en Dieu. Il était depuis longues années à bonne école, pour se préparer à son dernier voyage. Quelle figure pleine de loyauté et de vérité! On ne se console de sa perte que par l'espérance de le revoir.

» Quelles leçons Dieu nous donne! Aussi vais-je faire mon capital d'expier ma pauvre vie et de me préparer à la mort. Priez tous pour moi, mes chers amis, car je ne vaux pas mieux que mes pères.

» La lettre qui m'annonçait la mort de ma chère mère m'apportait aussi son portrait. Ah ! c'est bien elle, toujours maigre et mortifiée, mais forte, douce, aimante ! Longtemps je considérai ces traits chéris et je mis dévotement l'image dans mon bréviaire, afin de jouir plus souvent de cette vue.

» Avec quelle joie j'ai reçu aussi la photographie de mon bon père ! Je le vois devenu un magnifique vieillard. Que Dieu nous le garde longtemps ! Il pense à m'envoyer quelque argent : je ne refuse rien, car je suis toujours pauvre; et cependant, si vous saviez combien je suis passé maître à diriger mes finances ! Je regrette que vous ne puissiez voir mes opérations; peut-être diriez-vous, comme autrefois les gens de Paizay : « C'est dommage que ce garçon-là se soit fait curé ! »

» Je vous assure que si je ne gagne pas mon paradis, l'attache aux biens de ce monde n'en sera point la cause. Je reçois peu de notre évêque, et je m'oblige à une épargne sévère pour faire quelque bien; aussi me

voilà sans habits; toute ma garde-robe ne vaut pas une des paires de bottes que vous m'expédiez. Puisque donc vous avez du cœur à m'obliger, vous pourriez m'envoyer quelques pièces de drap noir, bleu, gris; toutes ces couleurs sont de mise en Chine. J'en ferai deux ou trois soutanes, et j'en aurai pour longtemps.

» Jules me dit qu'il a mauvaise tête mais très bon cœur; moi, j'ai les deux très bons. Le cœur aussi bon et même plus tendre et plus détaché qu'autrefois. Mais la tête infiniment plus réfléchie. Si vous saviez comme on devient mûr et sérieux, en Chine, au milieu d'un peuple qui n'admet d'autre force et d'autre loi que la fourberie. »

Le 18 mai suivant, il adressait un petit mot à Jules, pour lui annoncer l'arrivée de la caisse qui contenait divers objets et surtout les fameuses bottes. Le frère avait bien fait les choses. Outre une paire de chaussures telles que les portent nos chasseurs, il avait choisi, à Poitiers, ce que les magasins offraient de plus achevé pour la solidité, la forme et l'élégance.

» Je viens de recevoir la dernière boîte que vous m'avez expédiée. Il y avait des bottes; mais quelles bottes! On n'en trouverait pas de pareilles dans tout le Céleste Empire. « Ainsi chaussé, dis-je à Monseigneur, qui était présent au déballage, on peut convertir bien des Chinois ! — Comment cela, me dit-il ? — Voici; on accourt voir mes bottes, on fait cercle pour contempler cette merveille ; je leur dis : Ce n'est rien : les laboureurs d'Europe sont tous chaussés de cette sorte. Mais j'ai quelque chose de bien plus curieux ! — Qu'est-ce

donc, disent-ils ? Et alors je leur parle de notre religion, si admirable qu'elle est divine, de laquelle on ne peut point se passer, si l'on veut gagner la vie éternelle. »

» Depuis la mort de ma bonne mère, Dieu a béni mes faibles travaux ; il n'y a pas deux mois, cinquante païens se sont convertis, en moins d'une semaine, me donnant encore bien d'autres espérances. N'est-ce point la confirmation de ce que m'écrivait notre chère Carmélite : Notre mère de la terre priera notre mère du Ciel, et Dieu, qui ne peut rien refuser à Notre-Dame, nous bénira. Je te raconterai dans une autre lettre mon voyage. Il t'intéressera. »

Ce voyage, auquel le missionnaire fait ici allusion, fut semé de curieux épisodes, et nous en trouvons le récit dans le journal du P. Pourias, publié par les *Missions catholiques*, (année 1881, p. 617.) Le lecteur verra en quelle estime le tenaient déjà ses confrères.

« Je partis de Tong-Tchouan, dit le P. Pourias, et, après sept jours de marche dans la neige, j'arrivai à Ko-Kouy, où le P. Chicard me dédommagea de toutes mes fatigues et me fit l'accueil le plus fraternel. Après une quinzaine de jours de repos, nous partîmes ensemble pour Long-Ky, résidence de Monseigneur. La route qu'on nous fit prendre est bien la plus épouvantable que l'on puisse trouver. Ce n'étaient que sentiers étroits, escaliers abrupts sur le bord d'affreux précipices, le tout couvert de neige et de glace. En certains endroits, nos chevaux, qui sont pourtant habitués à ce pays, tremblaient de tous leurs membres. Sortis sains et saufs de ces horribles défilés, nous

allâmes demander l'hospitalité au vaillant P. Parguel. Le lendemain, nous étions à la maison épiscopale.

» Après quelques jours passés auprès de notre vénérable évêque, nous nous disposâmes à visiter le collège, situé à dix lieues de Long-Ky, malgré les avertissements d'un prêtre indigène qui nous prévint que nous pourrions bien trouver les Mant-sé sur notre route. A peine avions-nous franchi deux montagnes et entrions-nous dans un village, perdu au fond d'une vallée, que nous entendîmes un bruit confus de voix qui s'éteignaient. Nous avançons et cherchons une auberge, mais le village est désert, tout le monde a pris la fuite : « Les Man-tsé arrivent ! nous crie un homme qui enlevait à la hâte son petit bagage... Sauvez-vous, ou vous allez tomber entre leurs mains... »

» Le P. Chicard, qui a l'expérience de ce triste pays, fit claquer sa lourde cravache : « En avant ! dit-il, et chargeons résolûment. Deux honnêtes chrétiens comme nous ne peuvent tomber entre les mains de ces mécréants... Par Notre-Dame, en avant !.. »

» On eût dit que nos coursiers sentaient l'ennemi... Il partirent à fond de train, le cou tendu et la crinière au vent. Montées et descentes, ravins, fondrières et torrents, nous franchissons tout avec la rapidité de l'éclair. Il nous fallut faire des prodiges d'habileté et de sang-froid pour nous maintenir en selle, et contenir nos chevaux que cette course affolait. Deux heures après, trempés de sueur et de pluie, nous entrions dans l'enceinte fortifiée de Tchen-fong-chan. Le P. Bourgeois nous reçut comme on reçoit des frères. »

CHAPITRE V

1876 — Prospérité de la mission du Yun-Nan. — Conversion de la famille Ngan. — Scènes de Justice de paix. — Nouveaux projets d'apostolat.

Vers la fin de l'année **1876**, notre chevalier rend compte à son cousin des succès nouveaux dont Dieu favorise son ministère.

.... « Nos affaires au Yun-Nan sont dans une phase de prospérité; notre évêque est vieux, mais ses missionnaires travaillent avec une ardeur incroyable. De nouvelles chrétientés ont été ouvertes en plusieurs endroits, et la foi a fait des progrès rapides, ces années-ci. Dieu bénit même mes faibles efforts et une soixantaine d'infidèles ont embrassé la religion dans mes parages. Au lieu d'un vicaire, j'en ai maintenant deux, Simon et Philippe. Ils ont visité des chrétientés éloignées; Simon a baptisé le vieux Ngan, octogénaire aveugle, renommé dans sa tribu. C'est le père de Marie-la-Batailleuse, et le grand-père maternel de Romaine, la demoiselle aux grands pieds, dont j'aurai l'occasion de te parler plus tard.

» Je voulais porter moi-même l'Évangile à ce vieillard et à toute sa race. J'avais des gages magnifiques

d'espérance, parce que sa fille et sa petite-fille sont chrétiennes et que son fils et son neveu, les plus illustres de toute cette grande famille des Ngan, ont déjà adoré. Mais, mon vicaire Simon, ayant prétendu que j'étais nécessaire à Ko-Kouy, s'est chargé de leur annoncer la bonne nouvelle.

» Le vieux Ngan a embrassé la foi sans coup férir et, en raison de son grand âge et de ses infirmités, a été préparé au baptême. Depuis ce jour mémorable, chaque fois que son fils lui présente sa corne de buffle remplie d'arak, le vieillard la lève, par trois fois vers le ciel, en l'honneur de la Sainte Trinité. Cette famille habite Mao-kou, dans le Kouy-Tchéou, sur les frontières du Yun-Nan; sa conversion est peut-être un exploit que Dieu me réserve.

» Je ne sais pas, mon cher cousin, si le dimanche après la messe, pendant ton dîner, les gens de Persac viennent cerner ta table et te demander conseil pour des affaires comme celles-ci. Vingt personnes m'entourent: trois ou quatre me rafraîchissent avec des éventails, et dix mains calleuses s'avancent pour faire circuler un plat de jambon salé et une écuelle de citrouilles : « Mais, dis-je, en jetant un coup d'œil sur l'assemblée, voilà des brebis qui semblent n'être pas de mon troupeau! Toi, un tel et un tel, vous êtes païens! — En effet, Père, mais j'ai un mot à vous dire. »

» Le premier commença son récit: « Ma fille, mariée dans telle famille, est disparue. On raconte que son beau-père l'a tuée et jetée dans un gouffre. »

» Un second, celui-ci chrétien : « Père, la nuit der-

nière, un de mes fermiers, Tou-fou-nen, avec sa femme et son fils, a été écrasé sous un éboulement de mur, cela pourrait m'occasionner des désagréments ; quel plan me tirez-vous ? »

» Un troisième : « Père, j'ai travaillé huit mois chez un patron, maintenant il me refuse mon salaire ; qu'y faire, s'il vous plaît ? »

» Un quatrième : « Père, vous m'avez marié, il n'y pas quinze jours : ma femme a mauvais caractère et me fait enrager ; pourriez-vous me tirer d'embarras ? »

» Je relève mon feutre et frise ma moustache : « Aï, dis-je à celui-ci, va, prends quelque infusion de patience, conduis ta femme à l'école, qu'elle apprenne le catéchisme et tu m'en diras des nouvelles. » Au second : « Porte ce billet à ton maître et s'il ne te paie pas, il aura affaire à moi ! » Le garçon enchanté va tout droit porter son papier sur la place publique. Le maire de l'endroit, flairant l'aubaine de gagner cent sous, fit lier le patron (entre nous il le méritait bien, mais je n'avais pas prévu l'incident) et lui dit : « Te voilà pris, tu ne sortiras pas sans l'ordre de ton curé » ! Je fus obligé de lui écrire pour qu'il le relâchât.

» Continuons la consultation. Je dis au troisième : » — Ce Tou-fou-nen, qui apostasia l'an passé et que je menaçai de quelque punition terrible s'il ne se hâtait de revenir à Dieu, vous est un grand enseignement, ô montagnards ! Mais est-il bien réellement mort ? Informez-vous, et d'ailleurs soyez tranquilles, vous n'aurez rien à perdre ! » On revint dans la soirée ; la femme et son fils étaient morts : le renégat vivait

encore et raconta que, pendant la nuit passée sous les décombres, il avait fait vœu de paître mon cheval toute sa vie, et qu'il avait ouï sa femme vouer un porc aux *poû-sà*. « Hélas ! ajoutait-il, cela lui a peu servi, puisqu'elle est morte. — Et toi, Tou-fou-nen, vas-tu faire pénitence ? »

» Enfin, j'arrive à l'affaire de la bru perdue. « Attendez un peu, leur dis-je ; vous allez au tribunal vous ruiner et vous faire battre. Oh ! que vous êtes simples ! Cependant si vous vous acharnez à vider votre affaire devant le mandarin, je vais vous donner une lettre pour lui. »

» Rentré dans ma chambre, je leur empaquetai une immense pancarte. L'un d'eux la reçut d'abord avec joie, puis, réflexion faite, il me demanda l'effet qu'elle pourrait produire. « Tu verras, lui dis-je. » Il la passe à un autre, puis celui-ci à un troisième : « Finalement, dit une des parties, cette pancarte nous épargnera peut-être les coups, mais pas notre argent. — Ni l'un ni l'autre, mon cher ; mais si vous plaidez avant d'avoir cherché la bru, ma pancarte verra le mandarin ! » Mes gens, intrigués, commençaient à calmer leur courage ; on consentit à faire des recherches ; au bout de huit jours, on trouva la fille qui avait fui avec un coureur.

» Tu vois, cousin, que ces montagnards nous consultent pour tout, comme Saül, cherchant ses ânesses. « Allons aux voyants ! disent-ils ; ils savent tout et voient trois pieds sous terre. » Mais je ne pensais pas causer si longtemps.

» Je viens de recevoir la lettre de ma chère Justine.

C'est une lecture spirituelle pour les missionnaires de passage à Tchao-Tong. Elle fut d'abord présentée à l'un d'eux, venant du Sut-Chuen, M. Gourdin. Il en avait bien besoin. Echappé des mains de deux mille brigands, qui l'entourèrent pendant deux heures et demandaient sa mort, il fut jeté providentiellement dans le Yun-Nan. Il passait par Tchao-Tong, pour revenir à l'assaut ; je lui présentai cette lettre, qu'il n'eut point de peine à comprendre et qui était merveilleusement adaptée à la situation.

» Le second qui la reçut fut notre vieux P. Leguilcher. Il pleura à chaudes larmes en la lisant. Elle lui rappelait qu'il n'avait fait autre chose depuis vingt-cinq ans, que s'abandonner à Dieu ; toujours harcelé par les musulmans, les infidèles, les brigands, les voleurs, les soldats, les barbares, les tribus indigènes et les loups. Il n'a conservé sa vie que par un vrai miracle, et sa chrétienté, une des plus belles de la province, que par la grâce de Dieu et sa foi valeureuse. Le P. Leguilcher habite emmy les tombeaux de notre bon Père Dumont et de notre nouveau martyr, Baptifaud, jeune prêtre, plein de vertus, déjà mûr pour le ciel. Vraiment, le bon Dieu a bien partagé notre Yun-Nan ; je t'assure que je ne suis pas digne de délier les cordons des souliers de nos missionnaires. Oh! cousin, quelle confusion pour moi de me voir si misérable et en si sainte compagnie!

» Je parle passablement, m'agite considérablement, mais finalement, c'est la prière qui emporte la place. »

CHAPITRE VI

1877. — La bonne année. — Influence du missionnaire à Tchao-Tong. — Sa science de la langue chinoise étonne les lettrés. — Ses forteresses. — Il défend un de ses chrétiens au prétoire et fait destituer deux mandarins.

Le 1er janvier 1877, l'apôtre adresse à ses parents les lignes suivantes, écrites avec l'entrain de jouvence : « La distance, chers amis, ne saurait nous faire perdre les bonnes coutumes ; donc je vous souhaite une sainte et longue vie, et le paradis à la fin de vos jours. Comme il est advenu à ma chère mère, qui, après un laborieux pèlerinage, a gagné la palme des femmes fortes et nous attend dans les cieux; comme il a été fait pour nos chères petites sœurs Églantine et Radegonde, qui, bien que consommées en peu de temps, ont cependant rempli de longs jours. Dieu les appela à lui, de peur que la malice du diable ne vînt à faire changer leurs pieuses résolutions, ou que la vanité du siècle ne fît prendre le change à leurs âmes candides.

» Me voici à Tchao-Tong depuis trois mois. Dans une ville où je faillis perdre la vie, voilà que tout le monde se remue pour moi et j'en demeure la curiosité

principale. Je reçois aisément de vingt à trente visites par jour, et ma maison est, du matin au soir, encombrée de pauvres, de riches, de lettrés, de mandarins, d'artisans. Je prêche la doctrine à tous, sans égard à la splendeur des habits ou à la misère des haillons. La plupart s'en retournent convaincus, mais bien peu convertis, hélas ! Comme je voudrais les voir se frapper la poitrine et reconnaître notre Sauveur ! Cependant on prie pour nous et nous évangélisons : il y a là quelque mystère.

» Pour des amis, j'en ai en foule. Les paysans s'en vont en disant : « C'est un homme supérieur ! » Les soldats avouent que l'Europe fournit les premiers guerriers du monde ; mes bottes toutes seules leur inspirent la terreur. Les lettrés qui pensaient rire de moi, s'en retournent confus et s'entre-disent : « Il se joue de nous, c'est un vieux docteur chinois, venu on ne sait d'où ; un étranger ne parlerait pas si bien notre langue ! »

» La maison que nous avions reçue, en réparation des outrages commis jadis à mon endroit, avait été ébauchée, il y a quatre ans; je viens d'en faire un palais. Une tour de treize mètres de haut, style moyen âge, avec créneaux et grand portail de briques en plein cintre, droite, sévère, altière, met toute la rue dans son ombre et s'aperçoit de toutes les campagnes voisines.

» Une habitation mal imaginée, mais chinoise, masquait ma façade principale; un matin, je la saisis et la jette dans les champs, hors de la ville. Soudain une tour magnifique et un devant de maison, réparé à neuf

et tout joyeux, sort du chaos. Tchao-Tong accourt pour voir mes coups de main. D'abord, on se récrie et l'on dit : « Quel dommage ! » Deux jours après, l'aspect est changé, la lumière se joue partout, ma demeure respire un air d'aisance, de fierté et de liberté, et voilà mes gens ébahis, comme devant une lanterne magique.

» Tous les missionnaires qui viennent en Chine auraient besoin de quelques notions d'architecture. Moi, je n'ai qu'un certain coup d'œil, et un peu d'instinct me tient lieu de science. Mais j'aime voir la vie, la force, l'unité, la simplicité et même le grandiose transpirer partout. Les Chinois n'attrapent point cela.

» A Ko-Kouy, j'avais reçu en héritage un camp pitoyable qui m'offusquait la vue; je le trouvais honteux pour l'Église. Je viens d'en faire un fort magnifique, carré, serré, crénelé, et le bruit s'en est répandu dans toute la province. Je vous écris ces histoires parce qu'elles feront plaisir à mon cher père, lequel aussi a du goût pour les entreprises.

» Monseigneur est content et avoue que j'ai une terrible vocation pour manier la pierre et le bois. Quelquefois pourtant, il murmure un peu et trouve que je lui dépense trop d'argent ; mais impossible de dépenser moins en faisant autant. Qu'un missionnaire, venu d'Europe, se résigne à une case ; c'est bien ! moi aussi j'habite volontiers partout ; mais si l'on veut bâtir, il ne faut pas permettre aux infidèles de douter de notre capacité.

» Au reste, sait-on ce que l'avenir réserve à notre Yun-Nan ? On peut lui prévoir des destinées singu-

lières. A cause du massacre de M. Margary, ses compatriotes, les Anglais, vont établir des consuls à la capitale du Yun-Nan, et à Ta-Ly, ville du même rang que Tchao-Tong et située sur la route de la Birmanie. Vous comprenez quelle influence peut avoir la présence de ces fiers marchands sur l'avenir religieux de la province. Mais peut-être que nos chères Carmélites ne trouvent pas ces histoires intéressantes ; eh bien ! en voici d'autres.

» Un jeune catéchumène, déjà père de six enfants, qu'il instruisait lui-même, venait de recevoir la grâce du baptême, quand, sur le soir, deux païens se présentent à la porte de sa case et veulent le forcer de leur écrire le nom d'une idole. Notre chrétien refuse ; les deux païens s'emportent. Des injures, ils en viennent aux coups. Mais, vaincus et furieux, ils ramassent une poignée de gens sans aveu, cernent la maison du chrétien et la pillent. Puis, s'emparant du jeune homme, ils le mettent à la torture, lui cassent un bras, et, enfin, le traînent au prétoire. Là, l'innocent est accusé, condamné et jeté en prison.

»Un autre chrétien, ému de cette intolérable injustice, fit évader le prisonnier pendant la nuit. Tous deux, ils viennent d'arriver à Tchao-Tong, me réclamant secours et conseil. D'abord, je pansai les blessures du pauvre chrétien, mis de l'huile et du vin sur ses plaies. Quelques jours plus tard, je me présentais aux portes du grand prétoire de Tchao-Tong, demandant vengeance d'un pareil forfait.

» J'avais pris mes grandes bottes et je montais mon

incomparable dextrier. J'attendis un bon temps dans les avenues du prétoire. Cerné par la tourbe des satellites et la foule des curieux, je lisais tranquillement une légende du bréviaire. Puis, fermant mon livre d'or, je promenai un regard de compassion sur cette multitude ébahie et me mis à leur prêcher la doctrine.

» J'étais assis, tous se tenaient debout. On faisait silence à entendre voler une mouche. Je leur disais : « Vous m'examinez comme une merveille, eh bien ! je viens de Dieu, je fais l'œuvre de Dieu et je vais à Dieu ! Voilà tout l'homme ! Vous autres, d'où venez-vous ? Que faites-vous ? Où allez-vous ? Vous venez aussi de Dieu, mais hélas ! vous l'ignorez et faites les œuvres de ténèbres et allez au diable ! » Il y eut une expression d'effroi sur toutes ces faces livides.

» Alors, un prétorien, d'une voix stridente, s'écria : *Tsin !* c'est-à-dire, on vous invite à entrer ! Et l'on n'entendit plus que le bruit du talon de mes bottes impériales, résonnant sur le pavé...

» Je vis donc le grand homme ; c'était un vieillard de bonne venue. Il me promit tout, fit peu, mais le bon Dieu fit beaucoup : je m'y attendais. Le traître de mandarin, qui avait malmené notre chrétien et insulté la religion, vient d'être révoqué. Les gens disent : « C'est pour ceci, c'est pour cela » ; moi, je répète à tout le monde : « C'est Dieu qui l'a puni ! »

» Un autre mandarin de Tchao-Tong voulait forcer un chrétien à donner des sapèques pour les superstitions. Le chrétien, refusant, fut frappé de trois cents coups de rotin. Au sortir du prétoire, encore tout contusionné,

il vint se lamenter chez moi et me demander avis : « Réjouis-toi et prends patience, lui dis-je. Le vaincu n'est pas celui que tu penses ; tu as bien mérité du bon Dieu. Cette fois tu verras que rira bien qui rira le dernier ! » Et voici que, quinze jours après, ce perfide mandarin, qui disait ne pas savoir qu'il y eût une religion chrétienne dans le monde, lui aussi, enchaîné pour ses méfaits, était traîné à la capitale pour y être jugé par le vice-roi.

» Les ignorants disent : « C'est extraordinaire ! » et moi je réponds : « Vous voyez que qui s'attaque à Dieu, périra ! » Le traître ! il a des convertis dans sa propre famille et affirme n'avoir pas ouï dire qu'il y eût de chrétiens dans l'Empire ! Vous voyez, ce ne sont pas de grandes persécutions, mais de petites épreuves à notre taille, dont le bon Dieu nous tire merveilleusement.

» Mon vicaire Simon est occupé à préparer une quarantaine d'indigènes au baptême. Il est accompagné de Marie-la-Batailleuse, ma vieille matrone, et de mon invincible prédicateur. Quand ils reviendront de la guerre, je vais leur tuer un veau gras pour les féliciter de leurs conquêtes.

» Ici, j'ai des artisans en cuivre que j'ai lancés à la piste des ouvriers de la ville. L'un d'eux surtout est pauvre mais subtil. Je lui ai promis une ligature pour chaque famille qu'il convertirait. J'ai, en outre, deux baptiseurs avec moi. Le premier, établi dans ma tour, donne des pilules aux malades et baptise par an environ quatre cents enfants d'infidèles à l'article de la

mort. Le second visite les carrefours et sauve aussi beaucoup de petits misérables. Actuellement, une dizaine de catéchumènes étudient la doctrine.

» Cette bonne ville de Tchao-Tong est la cité la plus religieuse du Yun-Nan. Les superstitions s'y célèbrent avec pompe, et les idoles y sont en grande vénération. Ah ! si cette ville pouvait se convertir, ce serait une magnifique chrétienté; d'autant qu'elle est populeuse, située dans une belle plaine, douée d'un climat splendide ! Les habitants sont d'une race haute et vigoureuse, laborieux et primitifs. Je me sens pour eux une prédilection particulière. Vous tous, qui savez si bien prier, demandez donc au ciel un tour de main de la Providence et je mourrai content !

» J'ai fait de grandes pertes cette année, sans parler de la mort de ma mule et de deux beaux buffles, celle de mon cheval m'a été très sensible. Tout Tchao-Tong a pleuré le cheval européen, ainsi qu'on l'appelait, et jamais buveur d'air d'Arabie n'a reçu des regrets mieux mérités. J'ai suspendu sa longue queue blanche dans ma tente, et maintenant, je couche sur sa peau. Désormais, je marche à pied, et je ne sais pas quand j'aurai assez d'argent pour acheter une autre monture; mais trouverai-je jamais un aussi vaillant compagnon de mes travaux? Hélas ! mon bon dextrier ! je l'avais échangé, pour un fusil Lefaucheux, à un seigneur indigène, et il n'est plus ! »

CHAPITRE VII

1877. — Extrait d'une lettre de Mgr Ponsot, évêque du Yun-Nan. — Notre missionnaire mandé près d'un cheik mourant. — Marie-la-Batailleuse. — Conversion d'un gentilhomme. — Les-Miao-tsé et les I-Jen. — Conversions de familles nobles. — Curieuses coutumes. — Nouvelles conversions.

« La ville de Tchao-Tong, écrivait Mgr Ponsot, est la capitale de l'une des grandes subdivisions du Yun-Nan; elle compte environ cent mille âmes. Elle est le centre d'un district important, administré par M. Chicard et deux prêtres indigènes. Ce district s'étend sur un espace de cinq ou six journées de route. Le missionnaire réside habituellement à Ko-Kouy, où nous avons dû bâtir une forteresse contre les invasions des barbares et les révoltes des indigènes, appelés I-Jen et Lolos.

» Sitôt que les I-Jen eurent fait la paix avec les Chinois, nous pensâmes à leur prêcher la foi. Nos espérances ne furent pas déçues. Cette année, M. Chicard les visita à domicile. Son voyage fut un triomphe. Trente-sept familles nobles embrassèrent avec enthousiasme notre sainte religion. Dans quelques années, le district de Tchao-Tong sera un des principaux centres

de la mission. » (*Annales de la Propagation de la Foi.* juillet 1878.)

Laissons parler le héros lui-même. Il va nous redire, avec sa verve habituelle, ce remarquable succès :

« Mes chers amis, écrit-il de Ko-Kouy, le 21 mai 1877, ma dernière lettre, datée de Tchao-Tong, vous racontait mes entreprises dans cette ville ingrate. Rappelé à Ko-Kouy par des bruits de guerre, je n'y restai que peu de temps, et Dieu me fournit l'occasion de réaliser un projet que je caressais depuis longtemps.

» J'étais un soir dans la montagne, avec le sans-souci d'un gentilhomme campagnard, quand soudain, du haut d'un grand tertre, j'ouïs distinctement les grelots de coursiers qui arrivaient haletants aux portes de mon donjon. Je vois bientôt descendre trois jeunes hommes : « Eh ! eh ! me dis-je, quels sont ces cadets, et que viennent-ils quérir céans ? » Je revins au pas, en fredonnant un air de chasse :

« N'entends-tu pas du bon seigneur,
La chasse au loin dans la montagne ? »

» A peine eus-je franchi les dernières marches du perron, que mes trois jeunes gens, dissimulés par les remparts , se jettent à genoux, m'adorent à la chinoise. Des trois, je n'en connaissais qu'un ; « Qu'y a-t-il, lui dis-je ! — Mon grand-père se meurt, hâtez-vous de le venir voir ! — Suffit ! » J'appelle mon piqueur : « Soigne bien mon cheval ; demain nous partirons à la pointe du jour. »

» Le vieux cheik, qui menaçait de mourir, est le père

de la célèbre Marie-la-Batailleuse. Cette bonne dame ne put se retenir, malgré les longueurs et périls de la route, d'aller voir son père en ses derniers moments. Aussi, dès l'aube du lendemain, nous partîmes ensemble, avec ses garçons et mes piqueurs qui portaient mes bagages et ma chapelle. Prévoyant que son père ne s'en relèverait pas, Marie avait grossi notre troupe de l'orchestre de la chapelle, afin d'honorer davantage la sépulture du vieillard.

» Le lendemain était le dimanche de la Passion. J'improvisai un autel; je célébrai la messe, à laquelle assistèrent quelques païens. Mes gens priaient de tout leur cœur. Il ne fut pas besoin de voiler la face douloureuse du crucifix, car tout, en ce réduit, nous prêchait le deuil, la misère et l'abandon.

» Çà et là, dans les montagnes, des bergers, de la tribu des Mioa-tsé, couverts d'habits bariolés, les cheveux divisés sur la tête et tombant en deux tresses sur les épaules, paissaient leurs troupeaux. Des pucelles aux Os-noirs, (tribu indigène) qui paraissaient filles de bon lieu, prenaient le frais sous les grands arbres. Marie-la-Batailleuse avait là des parentes; elle s'arrêta à leur parler un moment. Ces indigènes, malgré un air très prononcé de grâce et de noblesse, ne connaissent hélas ! ni le vrai Dieu ni la Sainte Vierge.

» La seconde nuit, nous logeâmes chez un riche jeune homme, type achevé du franc-tireur. Sa jeune femme, coiffée d'un énorme turban blanc et traînant sur ses pieds nus les flots d'une longue robe, nous fit la cuisine, d'un air très sérieux, tandis que sa vieille

mère et Marie-la-Batailleuse conversaient dans l'âtre.

» Après le souper, malgré la fatigue, nous trouvant d'assez bonne humeur, nous parlâmes de religion au jeune Lo-san-song, notre hôte. « Soyez sans inquiétude, me dit-il, vous m'avez déjà exhorté une autre fois; c'est un plan arrêté, je veux embrasser la religion chrétienne ! — Ah ! tu ne pouvais m'apprendre une meilleure nouvelle ! Dieu te bénira : mais je n'aurai pas le cœur de te quitter dès demain. Tu as ton beau-frère à Mao-kou, que je veux convertir aussi ; il faut que tu viennes demain avec nous. — Pas d'empêchement, dit-il ! » Nous causâmes longtemps. Il comprenait la vanité des idoles et croyait de tout cœur à notre foi. Il me fit coucher dans sa grande salle, sur un grabat, à côté du feu.

» Le lendemain, nous étions sur pied de bonne heure. Mon vieux cheik malade ne me laissait pas sans inquiétude; nous partîmes. Lo-san-song, en toge de couleur gris-blanc, pincé d'une vaste ceinture jaune, avec turban noir et demi-bottes maroquin, se réunit au petit-fils du cheik; ils se mirent à deviser en leur langue. Marie-la-Batailleuse disait ses patenôtres et moi, j'ouvrais la marche sur un joli sentier de pelouse, regardant les cimes du ciel et l'abyme des montagnes, en manière d'oraison.

» Sur le midi, nous passâmes par un village de Miao-tsé. Une quinzaine de femmes, les cheveux dressés en corne sur la tête, les mamelles au vent, étaient occupées à la préparation des racines de fougères, dont cette population compose une farine excel-

lente. J'en fis faire quelques crêpes et chacun les trouva délicieuses. C'est une des industries des Miao-tsé et des I-Jen. A peine feriez-vous quelque chose d'aussi délicat avec la farine de froment.

» Nous arrivâmes enfin à Cha-pa, ou mon vieux cheik se mourait. Que dis-je? Il était mort, la veille au soir. Baptisé l'année précédente, ce bon vieillard avait adoré de tout cœur : « Jésus, sauvez-moi ! Sainte Vierge, priez pour moi ! » répétait-il sans cesse. Puis il s'interrompait : « Le Père vient-il ? Le Père est-il venu ? »

» Je regrette de n'avoir pu arriver un jour plus tôt, mais je me console, en pensant à la miséricorde de Dieu et aux bonnes dispositions avec lesquelles il rendit son âme à son Créateur. Marie-la-Batailleuse entra dans la tente de son vieux père, s'accroupit auprès du cercueil et pleura longtemps. Moi, je jetai de l'eau bénite sur lui et priai quelques instants; puis mes chantres et des montagnards chrétiens, venus de Fa-tché-o, entonnèrent l'office des morts qu'ils chantèrent toute la nuit.

» La maison du défunt, bâtie et ruinée à sept reprises, n'était plus qu'une case en bambous. Nous y dressâmes un autel et, le lendemain, je célébrai la Sainte Messe, à laquelle assistèrent tous les païens des environs. Ses parents avaient amené des chèvres et des bœufs, pour les immoler aux mânes du défunt; les jeunes gens voulaient sauter et faire de la musique ; mais je m'opposai à toutes leurs superstitions et je conduisis solennellement le corps sur le haut des

monts, où il repose jusqu'à aujourd'hui. Ce cheik était un beau vieillard. Après sa mort, sa figure, navrée par la maladie et les ans, prit un air de sérénité qui frappa tous les païens. Je profitai de la circonstance pour prêcher durement la religion.

» Le frère de Marie-la-Batailleuse était déjà baptisé; mais sa vieille mère, type remarquable de femme barbare, refusait d'entendre la vérité. Mon arrivée inespérée fit une salutaire impression. Ces braves gens m'avouèrent qu'ils n'auraient jamais cru que je consentisse à venir de si loin pour un seul homme; d'autant que mes soins sont réservés à une autre province que la leur.

» La veuve fut donc très émue de notre charité. Avec une autre femme, elle adora et, dès le second jour, commença de me traiter avec affection. Elle me retint plus d'une semaine dans sa case.

» Les parents affluaient; nous prêchions tous les jours; Marie-la-Batailleuse exhortait elle aussi. Il y eut alors comme un miracle de Dieu. Quarante personnes, des premières familles de l'endroit, embrassèrent la religion. Je baptisai plusieurs enfants le dimanche des Rameaux, et tous, même les païens, voulurent des palmes bénites. Afin de donner à cet incendie de religion le temps de se propager ; pour laisser, en quelque sorte, à ces bons indigènes le mérite de la spontanéité, et à Dieu, comme de juste, toute la gloire de leur conversion, je feignis de me retirer un temps et m'en allai célébrer la fête de Pâques dans la chrétienté de Fa-tché-o. Je préparai à la Communion environ

deux cents personnes, bénis plusieurs mariages et revins par Cha-pa, en donnant, çà et là, la Confirmation.

» A Cha-pa, on m'attendait impatiemment. Des vieillards vénérables, des matrones pleines de dignité, des jeunes gens, braves comme le jour, des jeunes filles de beau lieu, des bergers de bonne race, assemblés soir et matin dans notre pauvre cabane, prêtaient à ma parole une oreille attentive. Chaque jour, après la Messe, une dizaine de personnes adoraient Dieu. La famille du défunt se convertit tout entière. Sa bru, grande et superbe fille, mais douce et simple comme une Petite-Sœur des pauvres, voulait, avant d'adorer, sacrifier quelques chèvres aux mânes de son père : nous lui fîmes comprendre la futilité de cette superstition. Alors elle embrassa la religion avec ses deux fils. Je baptisai l'aîné, No-go, âgé de six ans et qui paraissait en avoir douze. Je le demandai à sa mère pour en faire un gendarme. Elle y consentit.

» Il y aurait des peintures de mœurs inouïes à faire. Jamais vous n'auriez vu tant de roture dans la noblesse et tant de noblesse en la roture. Les hommes, assis sur de petits bancs et les femmes par terre, suivant l'usage de la tribu, se passaient en cercle un verre d'arak, où chacun trempait ses lèvres avec sang-froid. Le calumet faisait aussi sa ronde; les filles en usaient comme les autres, envoyant par le nez des flots de fumée et crachaient en zest comme des sous-officiers. La vieille Ngan-lou-ché apprenait son *Ave Maria* entre un petit verre et une pipe : « Père, me disait-

elle, couchez-vous, il fait froid, ou approchez-vous du feu et buvez un coup ! »

» Les hommes couchaient dans le grenier et dans la salle où je disais la messe; les femmes autour du feu, sur de grossiers tapis. Une fois je me couchai après les autres. Ngan-lou-ché, grande vieille de soixante-dix ans, avait déjà pris ses positions. Elle dormait courbée en cercle, le sein ouvert du côté du foyer, afin de recevoir de la chaleur, et sa tête chenue reposait sur sa main, pour tout oreiller. Deux ou trois de ses petits esclaves dormaient dans les plis de ce vaste corps.

» Cette vieille est du sang des anciens princes indigènes. Encore aujourd'hui, elle a des bacheliers et des docteurs en sa lignée. Quelle simplicité admirable et quel changement il y eut dans cette vallée, lorsque treize des dix-huit grandes familles qui l'habitent eurent embrassé la religion ! Je n'entendis plus de mauvaises paroles. On chantait des *Pater* et des *Ave* partout; les bergers menaient et ramenaient leurs troupeaux en répètant : Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous ! Dix jeunes gens se firent chrétiens; ils voulaient me mener à la chasse aux ours, mais il y avait déjà longtemps que j'étais hors de mon poste et j'avais hâte d'y rentrer.

» Je ne pus retenir mes larmes en les quittant. Tous, hommes, femmes, enfants, me conduisirent au ruisseau. Une femme bourra ma pipe : c'est un des honneurs signalés que comportent leurs coutumes. Une autre me versa un bol d'arak, puis l'on me fit asseoir, pour

me faire les saluts d'adieu. Quand j'allais monter à cheval, un des vieillards saisit de ses deux mains l'étrier. Encore une antique cérémonie. Nous partîmes. Une nièce de Marie-la-Batailleuse, à cheval, l'accompagnait et venait étudier à Ko-Kouy. De jeunes cavaliers me conduisirent encore deux lieues, et même un gentilhomme, monté sur Fleur-de-coursier, me suivit jusqu'à mon collège, où je lui permis de bon cœur de venir apprendre la doctrine. Nous étions donc une troupe de six chevaux et de dix-huit piétons.

» Nous suivions un ruisseau et je ne pensais qu'à me réjouir du succès de mon voyage, quand, tout à coup, Marie-la-Batailleuse se prit à sangloter, se berçant sur son cheval et livrant ses cris plaintifs aux échos des montagnes. Je fus d'abord surpris et même inquiet, puis, réfléchissant, je sus qu'elle donnait ses derniers pleurs à son vieux père, dont elle ne reverrait plus la case pacifique, ni la tombe solitaire. Encore une cérémonie que je ne connaissais pas.

» Nous arrivâmes le soir chez notre franc-tireur: il ne fut point effrayé de notre nombre et nous offrit la plus cordiale hospitalité: « Excuse-moi, lui dis-je; nous causerons ce soir, mais pendant qu'il fait clair encore, je vais réciter mes prières. » Je m'en allai donc dans les guérets, récitant mes heures, quand je vis trois hommes qui cheminaient lentement dans le sentier. Celui qui marchait devant menait le second par la main : « Voici, pensai-je, un aveugle que l'on conduit chez Lo-san-song ! »

» Je rentrai peu après : « Voyons, dis-je à mon franc

tireur, tu m'as promis de te faire chrétien ; est-ce tout de bon ? » Il sourit et me regardant fixement : « Oh! n'en doutez pas, Père; je l'ai promis je le tiendrai. Voici mon beau-père, (l'aveugle que j'avais vu dans les guérets) qui vient d'arriver ; nous nous sommes entendus pour embrasser la religion et nous attendions votre retour pour adorer ! — C'est bien ! allons voir ton beau-père. »

» C'était un homme qui avait passé la cinquantaine. Il avait perdu la vue depuis quelques années ! « J'ai fait des vœux à tous les *poû-sà*, dit-il, et ces vœux n'étaient pas achevés, que j'étais complètement aveugle! Voici cependant six ans que je pense à me faire chrétien ; je récite chaque jour l'*Ave Maria*, mais je n'ai pas eu encore l'occasion d'adorer Dieu; aujourd'hui je suis prêt. » Ce digne homme s'appelle Jang-pao-ko; je vis qu'il était très intelligent et, aux nombreuses citations des livres qu'il faisait, doué d'une mémoire prodigieuse. Nous parlâmes de religion. Il comprenait admirablement et croyait sans peine les vérités de notre foi. Le lendemain, lui et Lo-san-song adorèrent.

» Après la Messe, je pensais partir, mais nos deux nouveaux catéchumènes ne le permirent pas. « Envoyez vos gens avec Marie-la-Batailleuse, me dirent-ils, mais vous, restez ici. Nous allons essayer de convertir encore quelques familles de nos parents et de nos amis. » Je consentis sans peine à une proposition qui entrait si bien dans mes goûts, et renvoyai tout mon train, gardant seulement avec moi mon prédicateur et mon piqueur.

» Il nous vint beaucoup d'amis et de voisins. Plusieurs étaient instruits; je leur donnai de petits traités sur la religion et la vanité des idoles. Jang-pao-ko commençait de les presser fortement en sa langue indigène, et pouvait déjà leur prouver, sinon la certitude de notre créance, du moins la fausseté des superstitions. Il y avait là sans doute des âmes bien préparées, car, dès le lendemain et les jours suivants, trente personnes de diverses familles adorèrent Dieu et commencèrent incontinent à apprendre les prières.

» La mère et la femme de Lo-san-song se firent chrétiennes et leur jeune garçon fut baptisé le dimanche. On tua un porc, les amis vinrent en nombre; tous ne sont pas convertis, mais nul ne m'a laissé sans espérance.

» Les familles de ces indigènes sont florissantes. Lo-san-song et Jang-pao-ko ont au moins chacun vingt-cinq personnes sous la main. Quand les serviteurs et les servantes seront convertis, nous aurons là un noyau important de chrétiens.

» Le dimanche soir, après les vêpres, Lo-san-song me conduisit chez un vieil indigène, prêtre dans sa tribu. J'étais en verve ; je l'exhortai à se convertir. Il hésitait, reconnaissant la vanité de ses idoles et avouait que le sceptre leur échappe.

» Lo-san-song voulut aussi m'avoir chez lui. Je baptisai sa mère, octogénaire vénérable. Un gentilhomme de renom, savant dans les lettres, vint aussi entendre la doctrine, mais la grâce n'a pas encore touché son cœur. Quel dommage! Il paraît que s'il s'ébranlait, soixante familles suivraient son exemple.

» Les jours suivants, deux jeunes gens des environs, qui habitent en une forêt de pins et dans un site magnifique, me vinrent quérir. Ils me reçurent à bras ouverts. L'un d'eux avait deux femmes, dont l'une est en même temps sa belle-sœur. Toute la famille adora ; cependant vous voyez là un cas scabreux qu'il faudra régler. Ces jeunes gens envoyèrent chercher leur mère qui se fit chrétienne sans coup férir.

» Je glanai encore six ou sept familles dans les environs. Un gentilhomme, de la plaine du Tsen-ti-pa, nous envoya son piqueur, avec prière de passer chez lui. J'y courus incontinent et je trouvai un jeune homme au teint bronzé, d'une humeur très douce, mais valeureux et le meilleur chasseur du pays. Il adora avec toute sa famille.

» Un autre, très instruit dans la littérature, ne croyait plus depuis longtemps aux *poù-sà* et cherchait la vérité. Il l'embrassa avec ardeur. Ce ne fut pas tout encore. Un grand garçon, de la noble famille des Long, nous attendait pour nous conduire à Gako-mi. Il y a là quinze familles, du nom de Long.

» Quatre frères, séparés de biens et d'habitations, ayant tous femme et enfants, voulaient adorer, mais l'aîné même en avait deux et il avait pris la seconde en de telles conditions, qu'il lui était bien difficile de s'en séparer. « Tranche ce nœud gordien, lui dis-je, ou Dieu peut-être le coupera, mais pas autant à ta satisfaction! » Les trois frères se convertirent avec leurs femmes et leurs enfants. Il fallut baptiser les petits, bénir les maisons. L'un d'eux, Long-siao-lou,

avait voué son fils aux idoles ; mais, ayant reconnu la vanité de ses vœux, il voulut incontinent que son fils unique fût appelé Pierre.

» Un régisseur du seigneur de Kio-tso, chef aussi, lui, d'une famille nombreuse, adora sur ces entrefaites. Voilà, certes ! une semence abondante, mais il faut encore bien des sueurs et la rosée du ciel pour l'amener à maturité.

» Je partis enfin de Ga-ko-mi et vins coucher à To-ko, gros village, à cinq lieues de Ko-Kouy, chez Jang-ouan-pao, un autre seigneur qui m'attendait aussi pour se convertir. Il le fit avec sa sœur, son beau-frère et quelques personnes. Comme on faisait sortir ses troupeaux pour les mener aux herbages, il voulut absolument me faire cadeau d'une chèvre : « J'accepte, lui dis-je, mais à une condition : Voici ta fille presque aveugle, depuis un an. Fais-la conduire à mon collège ; nous essaierons de la guérir !»

» Il en fut ravi. J'ajoutai : « Ta sœur, restant presque seule sur cette montagne, doit te donner des inquiétudes. Tu n'ignores pas que son premier fiancé menace de l'enlever. Envoie-la aussi étudier dans mon collège. » Je vis la joie revenir sur tous les visages. On me fit mille amitiés. On me donna du sucre, du miel ; puis, ayant huché ces deux damoiselles sur des poulains, nous partîmes, et on les emmena dans mon collège. Or, notez que l'aveugle y voit très bien maintenant.

» Voici donc, mes chers parents, le récit de cet heureux voyage, commencé par la maladie du vieux cheik et qui finit par cette rosée de conversions.

» De retour à Ko-Kouy, je surveille les travaux de ma forteresse. Il a fallu reprendre les murs du côté du Midi. J'entasse des rochers dans les fondations ; c'est un travail de titans. Priez pour moi, que le Seigneur me fasse miséricorde, car finalement, je suis un pauvre gentilhomme ou, pour mieux dire, un braconnier. »



CHAPITRE VIII

1878. — Mort de Romaine. — Éloge de cette vierge. — Douleur de l'apôtre. — Nouvelles conquêtes. — Embellissements à la forteresse de Ko-Kouy.

Un mois à peine s'était écoulé depuis les joies de cette sainte épidémie, lorsque Dieu, traitant son serviteur comme il en use d'ordinaire avec ses amis, lui envoyait une très cruelle épreuve. C'est dans le cœur de sa Carmélite qu'il déverse l'amertume du sien. Il lui écrit le 15 juin 1877 :

« Dieu n'aime pas que dans nos douleurs nous allions chercher des consolations humaines ; mais ces consolations, je les trouverai près de toi, ma chère sœur. Hélas ! ma fille Romaine n'est plus ! Cette enfant, que j'aimais et admirais comme la première fleur de grâce, éclose emmy les épines de la gentilité indigène, vient de m'être enlevée en quelques jours. Sa mère selon la nature était Marie-la-Batailleuse ; mais, appelé par vocation au soin des âmes, je fus comme son père et Dieu voulut se servir de moi pour achever en cette enfant l'œuvre de la grâce.

» Avant son entrée en religion, fille déjà de vingt-et-un ans, elle fut amenée dans mon fort. Dieu me

donna d'un seul coup d'œil l'intuition de tout ce qui devait lui advenir. Je me promis d'avoir en elle une fervente chrétienne, une vierge courageuse ; mais je ne pus m'ôter la pensée que j'aurais de la peine à la conserver. Et voici que tout est arrivé comme Dieu me l'avait fait entrevoir. Dans les commencements, je ne la vis point, je ne lui dis pas un mot de conversion ; même quelques parents et amis, encore tout pétris de paganisme, lui laissaient entendre qu'elle ne pouvait plus penser à se faire chrétienne, puisqu'elle était promise à un païen.

» Mais l'homme propose et Dieu dispose. Un jour, elle me fit prier de l'admettre au catéchisme. Comment lui refuser ? En peu de jours elle fit des progrès très rapides ; puis elle commença de fréquenter le collège de mes vierges et se rendit tantôt capable de recevoir le baptême. Après cette première grâce, tous ses pas m'apparurent des bonds de géant. Confirmée, munie du pain des forts et du vin qui fait germer les vierges, se sentant prête pour le combat, elle fit savoir à son fiancé de ne plus compter sur elle. Sa mère, que j'initiai au mystère de sa vocation, et qui connaissait la fière nature de Romaine et sa constance, n'osait la contrarier, mais ses autres parents, païens et chrétiens, la blâmaient sans ménagements.

» Romaine, emmy cette persécution domestique, demeura ferme comme un roc. Une fois, (j'étais loin alors) on lui tendit des embûches, on s'empara d'elle et on la conduisit à la maison de son fiancé. En cette occasion, elle ne resta pas inférieure à quelques saintes

héroïnes dont j'ai lu les histoires. Introduite dans la chambre de son fiancé, elle lui en imposa tant par sa noble contenance et ses menaces, que le jeune homme effrayé, et ses esclaves ébahis, n'osèrent ni lui répondre, ni s'approcher d'elle. Elle parvint à s'évader et des gens furent mis sur ses traces. Elle s'élance vers un torrent bordé de rochers à pic et menace de se précipiter, s'ils osent la toucher. Sur ces entrefaites arriva sa mère, Marie-la-Batailleuse, qui mit tout à feu et à sang dans la maison du fiancé et ramena sa fille parmi nous.

» Même après ces exploits, le jeune homme ne cessa point de prétendre à sa main; des parents continuaient de l'affliger à ce sujet, mais ils ne purent triompher de son invincible constance.

» Ceci est notable. Mais voici qui est beau dans une enfant d'un an, pour parler comme la sainte Écriture. Elle portait certains affiquets, comme fille de beau lieu: jamais je ne lui dis: « Ote-les. » Peu à peu je m'aperçus qu'elle avait tout enlevé et continua depuis de s'habiller très simplement. Elle passait tout son temps à étudier la doctrine, savait déjà faire l'oraison mentale et ne manquait jamais à la Sainte Messe. Elle s'employait volontiers pour l'Église, instruisait ses parents qui venaient voir sa mère, et, pendant ses loisirs, faisait des habits et des souliers pour nos chrétiens pauvres. S'il y avait eu un Carmel en Chine, Romaine y fût entrée. Sa mère m'assura lui avoir entendu dire qu'une dame lui était apparue en songe, l'avertissant qu'elle ne verrait pas sa vingt-cinquième année.

» Elle grandissait au milieu de nous en âge et sagesse, forçant ceux mêmes qui la persécutaient de reconnaître ses vertus. Moi, je l'admirais comme mon chef-d'œuvre et l'aimais comme un père, d'une affection toute spirituelle. Comme un ancien roi de Vannes, bien que j'aimasse cette enfant plus que mon royaume, j'aurais préféré la voir mourir plutôt que tomber en péché.

» Elle était donc la fleur de mon collège, l'ornement de mon fort, l'attrait et le modèle des filles indigènes, qui commençaient de marcher sur ses traces, et voici que cette fleur nous a été ravie en quelques jours. Ma douleur et la désolation de sa mère, ne sont pas faciles à dire.

» Pour elle, elle souffrit peu de temps et non seulement elle acceptait la mort, mais la désirait et l'appelait de ses vœux. Pleine de vertus, enrichie des grâces des sacrements, qu'elle reçut en grande ferveur, tranquille, en parfaite connaissance, après m'avoir confié sa mère, elle nous quitta le 14 juin 1877, pour entrer en la compagnie de l'Agneau et le suivre partout où il ira. Elle avait vingt-quatre ans.

» Vous qui connaissez les voies de Dieu, vous ne pouvez ignorer qu'il ne change point; c'est toujours ce premier-né qu'il fait sanctifier et sacrifier. Je vois bien qu'il y a plus à bénir la main de Dieu qu'à se plaindre, cependant je ne puis retenir mes larmes.

» Oh! ne m'en veux pas, je t'en prie, ma chère sœur; mon pauvre cœur a toujours aimé terriblement! Mais je vais mourir à tout désormais, et me lancer dans

la mêlée de l'infidélité pour convertir les ennemis de Dieu, mon Maître, et trouver, par ensuite, une mort glorieuse dans ces combats. Ah! Romaine! Romaine! ma fille Romaine!

» Mes maçons lui construisent un tombeau dans la montagne. Son lourd cercueil sera, ce soir, descendu dans ce caveau, où son corps virginal reposera dans l'attente de la résurrection.

» J'ai adressé à Jules une longue lettre ; commencée aussi avec des larmes, elle se continue et même s'achève dans la joie. Huit jours plus tard vous n'auriez jamais obtenu un si long devis. La mort de Romaine, qui me brise le cœur, ne m'aurait pas permis de l'écrire, ni si gai ni si étendu. Qui sait si le bon Dieu, qui me réservait ce calice, ne m'a pas donné ces nombreuses conversions pour y faire contre-poids ? Qui sait si, après le sang de notre Rédempteur, la mort précieuse de cette vierge sage n'a pas été la rançon du salut d'une portion de sa race ? Les treize grandes familles Ngan, du pays de Cha-pa, portent le nom de sa mère et sont ses parents ; et, des vingt familles converties dans le Yun-Nan, beaucoup s'appellent du nom de son père, sont ses alliés et ses amis. Il y a comme un mystère en tout ceci; quand j'enchaîne ces pensées, je ne doute pas que Dieu ait eu quelque profond dessein dans ce qui me réjouit et en ce qui me désole.

» Tu vois, ma chère sœur, je ne te cache rien ; tu connais mon fort et mon faible. Écris-moi donc pour me consoler et me fortifier. Donne-moi de bons conseils ; apprends-moi l'amour de Dieu, l'amour de la

Croix, le saint abandon à la volonté divine, la mort au monde, la mort à mon cœur, à tout. Oh ! alors je serai bientôt heureux !

» Ma précédente lettre vous aura réjouis, mais en celle-ci, impossible de faire autre chose que pleurer. Pauvre cœur ! pauvre cœur ! Romaine ! Romaine ! Et cependant je la crois très assurément unie aux cohortes des anges, avec ma bonne mère et mes deux petites sœurs, et pourtant je pleure ! »

Quelques jours après, c'est à son frère qu'il adresse le récit de nouvelles conquêtes parmi les indigènes, et des constructions dont il vient d'enrichir son fort de Ko-Kouy, toujours exposé aux incursions des pillards.

« L'an dernier, vers la 7me ou 8me lune, je t'écrivis longuement les grâces que Dieu faisait aux infidèles dans mes parages ; le bras du Seigneur ne s'est pas raccourci ; les conversions continuent et mes espérances vont croissant. Un seigneur de Kio-tso me demande, et hier, un Chinois, célèbre dans la contrée, adora avec grande pompe sur le marché de Ko-Kouy. Je donnerais mille taëls pour t'avoir ici et m'aider à convertir ce peuple, nombreux comme les étoiles du ciel. Le salut des âmes étant notre capital, je t'écrirai quelque jour en détail le bien que Dieu daigne ou daignera faire parmi nous.

» Le pays n'est pourtant pas tranquille. Les voleurs pullulent et une espèce de franc-maçonnerie chinoise, dite du Nénuphar-Blanc, se propage dans toute la région ; les brigandages et les meurtres sont fréquents et nous ne manquons pas d'ennemis. Les bonnes

gens se rapprochent de nous, mais leurs persécuteurs nous détestent. En nos allées et venues, il nous faut toujours avoir la croix en main et ne point oublier l'épée au côté.

» J'ai encore fortifié mon camp de deux belles tours de soixante pieds chacune. Elles inspirent confiance aux gens paisibles et terreur aux méchants. Ces deux tours, bien assises aux extrémités du rempart extérieur, en face l'une de l'autre, de même hauteur et de même forme, font un spectacle très imposant. C'est l'orgueil du voisinage. Elles donnent la fièvre aux routiers qui les voient de loin, droites et inflexibles comme d'inexorables sentinelles. Mon camp, bien fortifié, suffira, j'espère, à maintenir la paix dans le pays. Le territoire de mon district de Tchao-Tong s'est accru et s'augmentera encore.

» Pour moi, tranquillisé sur l'état de notre chrétienté, où je sais que chacun peut vivre en paix, sous l'ombre de sa vigne et de ses figuiers, j'aurai licence de courir partout au salut des brebis éloignées. Je pourrai me répandre, çà et là, par les plaines, les monts et les halliers, et ramener au bercail du Père de famille tant de troupeaux épars. Hors du camp, on court risque naturellement de faire quelque mauvaise rencontre, mais on ne craint que pour sa peau ! Le bon Dieu nous protège et, d'ailleurs, chacun a ses ruses de guerre. Le péril que l'on court personnellement n'affecte pas, comme le danger de toute une chrétienté exposée aux incursions de l'ennemi. »

CHAPITRE IX

1878. — Mort de M. Chicard. — Panégyrique mérité. Intrépidité du missionnaire.

La plaie profonde que nous venons de voir saigner au cœur aimant de notre Godefroy était à peine ouverte, qu'une autre lui arrachait des larmes. Après soixante-dix années d'une vie pleine d'honneur et de mérites, deux ans après sa digne épouse, M. Chicard mourut à Poitiers, entre les bras du seul fils qui lui restât. Prêtons l'oreille aux accents émus de la piété filiale de l'aîné.

« *Ko-Kouy*, 1er septembre 1878.

» Chère sœur et bien-aimé frère,

» Je viens de recevoir vos lettres, qui m'apprennent la douloureuse nouvelle de la mort de mon bien-aimé père. Voici un grand sujet de larmes, si nous pleurions comme les enfants des hommes; car, pour moi, à l'abyme des mers s'en ajoute un autre; je veux dire cet abyme de séparation qu'amène la mort, encore plus rigoureux et plus sensible. Mais, aux yeux de la foi, qui voit cette âme chérie arriver triomphante au

port bienheureux de son éternité, la douleur se change en chant d'allégresse, et l'on trouve plus d'actions de grâces que de pleurs à verser sur ce tombeau.

» Depuis mon départ pour les missions, je ne cessais d'épier, dans ses lettres et dans les vôtres, les traces des progrès de mon cher père dans la vertu : je le voyais perfectionner ses grandes qualités naturelles et fortifier sa religion de jour en jour, sous l'influence sans cesse plus pressante et plus efficace de la grâce. Ni les distances, ni les années ne m'ont fait oublier les douceurs de sa conversation; les charmes que son aimable caractère donnait à nos joies domestiques me sont encore, malgré les péripéties inouies d'une vie de missionnaire, un souvenir plein d'harmonie.

» Vous ne serez pas surpris d'apprendre que, de toutes les victoires qu'il m'a fallu remporter sur la nature pour venir aux missions, la plus laborieuse et la plus sensible à mon cœur fut la séparation de mon père. Lors de ma descente à Chang-haï, me sentant à quarante journées de la patrie et du toit paternel, n'eût été la voix impérieuse du devoir et de l'honneur, je serais accouru en France voir mon vieux père. Longtemps auparavant je l'eusse même excité à venir en Chine, vieillir et mourir à mes côtés, comme il en avait eu l'idée, si je n'eusse craint de passer pour excentrique.

» En France, nos parents et nos amis, qui ne voyaient que mon beau côté, disaient que je ressemblais à mon père ; c'était une illusion. La vie de contrainte qu'on mène dans les collèges, au lieu de m'adoucir le carac-

tère, m'avait fait contracter une humeur sauvage et bizarre ; mon père, au contraire, avait un abord radieux, et, bien qu'il fût, aussi lui, imaginatif, sa confiance en la Providence lui rendait l'humeur d'une égalité parfaite, et j'ai toujours vu son visage et son cœur sereins et limpides comme une mer sans orage.

» Il acceptait les circonstances désagréables, qui ne peuvent manquer dans le cours d'une vie de soixante-dix ans, comme je le vis un jour recevoir une tempête furieuse, qui se déchaîna sur nous. Nous étions dans la campagne des Brunets, assez loin des maisons, à visiter les champs. Surpris par l'orage, nous n'eûmes d'autre ressource, pour éviter la pluie, qui tombait par torrents, que de nous blottir sous un arbre. Encore, cet arbre était-il mal fourni de feuilles, et, en peu de temps, nous fûmes trempés jusqu'aux os ; j'étais jeune, j'aimais les aventures ; mais mon père aurait pu s'impatienter. Au contraire, l'œil radieux et le visage souriant, il se prit à me faire une touchante description des soins de la divine Providence, qui nous avait ménagé cet arbre, sans lequel, finalement, bien que mouillés, nous l'eussions été bien davantage.

» Une fois, je voulus lui découvrir mon dessein de venir aux missions. Je dis à mon père que je pensais à le quitter pour aller convertir les infidèles. Ah ! je viens de parler d'un orage : ceci était un coup de tonnerre ; il le reçut pourtant sans changer de couleur : « C'est un plan de conséquence, dit-il, qu'il ne faut pas traiter à la légère ! »

» Indépendamment de son heureux caractère, aidé

de la grâce, mon père était passionné pour les grandes choses ; il admirait partout la vertu, la noblesse et le courage ; il se serait reproché, comme une honte, d'empêcher l'exécution des belles entreprises, et faisait sa gloire des dévouements de ses enfants. S'il y a là quelque chose d'humain, c'est bien pardonnable, surtout en un siècle où plusieurs font consister leur vanité à faire au rebours du bien.

» Je veux partir pour les missions, mon père admire : Jules parle d'interrompre ses études pour se faire zouave pontifical, mon père l'encourage ; Justine le quitte pour se renfermer au couvent, mon père la conduit lui-même au Carmel. Plus tard, il m'écrivait qu'il se sentait prêt à venir en Chine, et un mois avant sa mort, Justine me mandait que, tout maladif qu'il fût, il se disposait à entreprendre un pèlerinage au mont Saint-Michel.

» Tout jeune, j'aimais beaucoup ce caractère de mon père. Je cherchais à l'imiter, pensant que ces dispositions-là me seraient bien utiles en mission, et je ne me trompais pas. Avec la grâce de Dieu, assaisonnée d'une bonne dose de ce généreux entrain français, le missionnaire apporte la vie et la joie dans ces sauvages montagnes, comme mon père, avec sa cordiale aménité, mettait la gaieté en tout son voisinage. Cependant, cette considération d'une nature heureuse, dont le souvenir me réjouit, me laisse aussi une impression de tristesse; car mon bon père n'est plus, et nous n'espérons plus jouir ici-bas des douceurs de son aimable conversation.

» Convenez qu'il eût été difficile d'allier le mépris des devoirs religieux avec un cœur si bien né; aussi mon père ne les omit-il jamais. Certes! même en sa jeunesse, il n'eût pas été assez dépourvu de raison, pour faire consister sa fierté à s'éloigner de l'église, boire le vin ou fréquenter les jeux. Il ne mettait point son indépendance à omettre ses Pâques, afin de poursuivre la fortune ou soigner ses terres.

» Mon père m'apprit, dès mon jeune âge, à fuir les faquins qui brillent au jeu et ne savent pas se tenir à l'église. Il me montrait du doigt et m'apprenait à mépriser certains poursuivants de la fortune, qui ne tenaient point compte de la vertu. A cinq ans, il me faisait faire mes prières, m'apprenait le catéchisme, et me menait à la messe, où je le voyais priant avec beaucoup de retenue et de dévotion. A mesure que nous grandissions en âge, il sentait et savait qu'il nous devait le bon exemple, et Justine pourrait témoigner comme moi, ne l'avoir jamais ouï dire un mot grossier.

» Après notre départ, quand Jules fut resté seul pour consoler nos parents, oh ! alors, notre cher père s'avança à grands pas dans le chemin de la perfection. Il faut avouer que Dieu l'avait admirablement placé pour cela. Au Carmel, chez les Petites-Sœurs des pauvres, à la maison, tout lui parlait de Dieu : l'atmosphère qu'il respirait était embaumée de religion. L'Église navrée, Pie IX prisonnier, Henri V exilé, la patrie vaincue, tout était pour son cœur une incessante prédication.

» Il n'était pas insensible aux revers de la patrie ni

aux afflictions de ses amis, mais il profitait de tout pour préparer son âme à paraître devant Dieu. « Tout me paraît de plus en plus vanité, hors aimer Dieu et le servir, m'écrivait-il. Tous nos parents et amis, que tu as connus, grands et forts comme des pins, ont été décimés par la mort, ou sont courbés sous le poids des ans. Encore debout et tenant tête à l'orage, je n'espère plus te revoir ici-bas. Célèbre quelques messes à mon intention, et pense à ta pauvre mère ; c'est au ciel que nous nous reverrons. »

» J'ai remarqué, dans les lettres de mon père, qu'il semblait avoir une grande dévotion pour saint Joseph. Il avait eu un procès à propos d'un moulin, c'est à saint Joseph qu'il remettait le soin de cette affaire ; à saint Joseph qu'il consacrait les revenus de ses terres ; c'était saint Joseph qu'il invoquait pour assurer le succès de ses entreprises, et à saint Joseph enfin qu'il me conseillait de recourir dans toutes les occurrences de ma vie apostolique.

» Non seulement mon père n'est pas mort comme ces lâches qui osent mourir sans s'humilier sous la main puissante de Dieu, mais la mort subite et imprévue, que les meilleurs redoutent, lui a été épargnée, parce qu'il sut se préparer de longue main au redoutable passage de l'éternité. Le Seigneur lui octroya toutes ses faveurs en l'anxiété de ses derniers moments. Justine m'apprend qu'il baignait dans la grâce. Béni soit le Seigneur ! mon grand ami n'est plus ! Je ne l'oublierai jamais ; je ne verserai plus de larmes sur cette mort qui n'est pas sans gloire, parce que je

garde dans mon sein l'espérance de revoir mon père dans la maison de Dieu.

» Justine a dû bien souffrir de ne pouvoir, ainsi que moi, se trouver au chevet de notre père mourant, et prier sur sa tombe. Quelle règle de fer, aussi inexorable que l'abyme des océans !

» Je me reconnais redevable à toutes ces bonnes personnes qui sont venues honorer notre deuil de leur présence et verser des larmes et des prières sur ce tombeau. Les Petites-Sœurs des pauvres entourant notre cher défunt, mon cher cousin et M. l'abbé Blain, assistant Jules dans cette épreuve; ces dignes prêtres et les Frères de Saint-Gabriel, qu'on ne voit point aux jours de la jouissance, mais que l'on trouve toujours au temps de la douleur, me sont très chers. Non seulement je garderai leur souvenir au milieu de mes courses apostoliques, et parlerai d'eux le soir, sous le toit de feuillage de mes pauvres chrétiens, mais surtout je ne les oublierai point au Saint-Sacrifice.

» Justine, sa Révérende Mère, et ses pieuses compagnes du Carmel, pendant que notre cher père combattait son dernier combat, tenaient pour lui les mains levées sur la montagne, lui obtenaient des secours et décidaient la victoire. Il n'y a que Dieu pour récompenser une si grande charité.

» Du fait de mes besognes, je ne vous en dirai qu'un mot cette fois. Je viens d'envoyer la mère de Romaine à la capitale, soutenir un procès pour ses domaines. Du succès ou de la perte de cette cause dépend la vie ou la mort d'une petite chrétienté, que j'ai ouverte

sur ses terres. Notre mandarin s'est mis aux trousses de deux de mes chrétiens et voulait *mordicus*, leur faire verser du sang ou des sapèques. Je les ai défendus comme un lion ; il a fini par abandonner leur piste.

» Ma maison est l'asile des innocents et des malheureux ; je montre les dents aux brigands, aux ravisseurs, aux satellites et aux mandarins eux-mêmes. Cela ne se fait point sans quelques peccadilles politiques, mais j'espère que le bon Dieu me pardonne.

» J'avais dans mon fort un nouveau chrétien, excellent homme, que ses ennemis poursuivaient bien à tort ; ils menaçaient d'assiéger ma forteresse ; des chrétiens me conseillaient de renvoyer mon hôte : « Ah ! pauvres gens, leur dis-je, vous feignez de me méconnaître ! partez, si vous le voulez, mais moi et mon protégé nous mourrons ensemble, ensevelis sous les ruines de mon donjon ; ses ennemis ne l'auront jamais vivant ! »

» Monseigneur et le P. Bourgeois virent une fois cet homme, et l'aimèrent aussitôt ; il s'appelait Jang-ouan-pao. C'était un indigène magnifique. Hélas ! il me quitta pour chercher la bénédiction de l'évêque et mourir ! Il est allé retrouver mon père. Je n'ai cessé de le pleurer jusqu'à ce jour. Romaine et Jang-ouan-pao ont fait un vide dans ma forteresse. Cet homme était de mon âge, très vigoureux, et le compagnon de mes courses. Inutile d'ajouter qu'il mourut dans mes bras, avec la grâce de son baptême. Hélas ! des morts partout, partout des séparations ! »

CHAPITRE X

1879. — Noces d'or de Mgr Ponsot. — Les PP. Terrasse, Fenouil, Pourias et Seguin. — Ce dernier remplace notre missionnaire à Tchao-Tong. — La garde nationale établie au Yun-Nan.

L'année 1879 fut moins fertile que la précédente et les lettres plus rares. Nous n'en trouvons que deux. Dans la première, datée de Long-Ki, 16 septembre, il dit à sa sœur :

« Je suis à la résidence épiscopale, en compagnie de mes vieux amis, les Pères Bourgeois et Parguel et deux ou trois missionnaires plus jeunes, venus des diverses parties de la province ; nous sommes assemblés ici pour célébrer la cinquantième année de prêtrise de Mgr Ponsot, évêque de Philomélie, notre vénéré vicaire apostolique. Doué d'une constitution très robuste, il a soixante-seize ans et se porte encore à merveille.

» Pendant les vacances que nous prenons ici, une partie du temps est employée à faire une retraite spirituelle ; l'autre se passe à discuter des questions de théologie. Au repas et pendant les récréations, chacun tâche d'édifier et de divertir ses confrères par le récit de ses travaux, ou même le narré

de ses aventures. Quand on se sent un peu ragaillardi de cœur et de corps, et que saint Raphaël entonne le chant du départ, chacun s'élance sur son cheval, et, s'ouvrant un chemin à travers les montagnes et les vallées, les fleuves et les bois, se dirige vers son poste, qui, à un mois de distance, qui, à cinquante journées, qui, à six ou sept étapes seulement.

» Nous avons un palais à la capitale ; nous serions tous d'avis d'y mener Monseigneur ; mais il se dit trop vieux et veut mourir au milieu des brumes et des chrétiens de son antique résidence. Je crois que la gloire de transporter la cour épiscopale au cœur de la province est réservée à son successeur.

» Un confrère, le P. Terrasse, venu de l'ouest du Yun-Nan, nous a fait concevoir de grandes espérances pour la belle ville de Ta-Ly, et même pour d'autres grands pays qui avoisinent la Birmanie.

» Le P. Terrasse est un intrépide missionnaire ; il va porter ses armes vers ces plages lointaines.

» Le P. Pourias occupe le palais du Yun-nan-fou, qu'il a bâti lui-même. C'est un type de gentilhomme vendéen ; il lui faut des chevaux, des bottes, des cravaches, des expéditions ; avec cela, il vous mène toute la capitale ; les mandarins le craignent comme la poudre, bien qu'au fond, il soit doux comme un agneau. Imaginez un Pimodan, un Charette, un Cathelineau !

» L'inimitable P. Fenouil vient encore de jeter une semence de chrétiens dans les plaines de Tong-

Tchouan, à cinq journées de Tchao-Tong. Il y a déjà un noyau de plus de cent chrétiens. Le P. Fenouil et le P. Leguilcher sont très habiles à convertir les païens.

» Les conversions parmi les indigènes continuent aussi pour moi. J'ai même, au milieu de ces montagnards, des personnes d'une grande foi. Une jeune et vaillante femme indigène me disait à notre première entrevue : « Enfin, vous voilà ! Je passe mes nuits à rêver le moment où il me sera donné d'adorer Dieu et de le connaître ! Oh ! que je regrette d'avoir su trop tard les charmes de la virginité ; mais j'offre à Dieu ma petite fille. » Cette femme, pendant les quelques jours que je passai chez elle, se levait de très bonne heure, et parcourait toutes les maisons, appelant ses voisins et ses voisines à la messe. Elle appartient au Kouy-Tchéou. Elle pleurait tant à mon départ, que je fus obligé de lui promettre que j'aurais soin de sa famille, et que je reviendrais les visiter comme mes plus chers chrétiens du Yun-Nan.

» Je constate des progrès à chaque visite que je fais dans mes nouvelles chrétientés. Mais, hélas ! chère sœur, ces conversions qui me réjouissent sont comme d'humbles violettes, éparses emmy d'épais buissons d'épines. Le bon Dieu se choisit, çà et là, quelques adorateurs, comme Job dans l'Arabie et Lot dans le pays de Chanaan ; les autres persévèrent dans leur infidélité.

» Un nouveau confrère, le P. Seguin, va venir prendre ma place à Tchao-Tong. Dans le principe,

je tenais beaucoup à cette ville; je l'aimais comme Mgr Pie aime sa bonne ville de Poitiers. Mais, n'ayant pu rien faire pour la conversion des païens, je la vois sans peine passer entre les mains d'un autre. Le P. Seguin aura plus de temps, et moi plus de liberté pour visiter mes autres chrétientés.

» Je me réjouis que notre oncle Pinier ait, avant de mourir, retrempé son âme, naturellement bonne, dans le bain de la Pénitence. »

Vers ce même temps, notre chevalier adresse à un autre de ses oncles, Augustin Chicard, décédé à la Puye, au mois de février 1889, quelques détails sur sa vie militaire. Rappelant à ce vieil oncle, frère aîné de son père, les visites joyeuses qu'il lui rendait autrefois pendant les vacances : « Aujourd'hui, conclut-il, les temps sont bien changés. De la case où je vous écris, j'entends le canon gronder ; des drapeaux flottent dans les clairières et des paysans armés serpentent dans la montagne. On selle mon cheval, on déploie ma bannière, car aujourd'hui, je passe une revue de la garde nationale ! J'ai été obligé d'établir cette milice pour fortifier le moral de mes montagnards et protéger le pays contre les incursions des voleurs.

» La garde nationale se rassemble tous les quinze jours, je lui ai donné des règles fort simples, mais suffisantes pour entretenir la discipline et l'émulation. J'ai dix bannerets, desquels chacun a vingt hommes sous sa cornette. Les plus huppés sont armés de fusils à mèche; d'autres portent des tridents, les moins riches se servent de lances. A la première alerte, apparition

de voleurs, pillage d'une ferme, enlèvement de bestiaux, incendie de maisons, rapt de femme, on tire le canon, et nos gens se réunissent pour donner la chasse aux brigands et secourir les opprimés.

» Aux revues, qui ont lieu tous les quinze jours, on examine l'état des armes, on s'informe mutuellement des bruits qui courent dans le pays, on tire quelques coups de fusil, les jeunes gens croisent quelques lances. Est-il survenu quelque différend parmi nos montagnards, je m'assieds sous quelque palmier, et là, entouré des anciens, je rends la justice, comme le bon saint Louis sous le chêne de Vincennes.

» Ce n'est pas que les mandarins ne prélèvent des impôts sur le peuple, sous prétexte qu'ils auront des soldats pour veiller à la sûreté du pays ; mais ces dignes magistrats ont l'habitude de prendre l'argent pour eux et n'ont de soldats que sur le papier. Si parfois ils font une levée de boucliers, afin d'arrêter les voleurs, ce sont ces mêmes voleurs qui, changeant de masque, viennent se ranger sous les drapeaux ; quitte à reprendre leur métier, sitôt qu'on les congédiera. Du reste, ils ne cessent point de piller pour s'être faits soldats et, au contraire, le peuple se voit volé à double titre.

» On ne fait pas attention que tous les courants de loyauté, qui sillonnent les nations chrétiennes, sont dus à la religion. Éloignez les peuples de Dieu, déchristianisez le monde, et l'on recommence à se manger comme des loups. »

CHAPITRE XI

1880. — Nouveaux plans de l apôtre. — Difficulté de conversion chez le paysan, chez le lettré. — Comment il vide un procès scabreux. — Un cardinal et un chanoine.

Le 1er juin 1880, notre héros adresse de Ko-Kouy à sa sœur et à son frère, la lettre suivante.

« Il semble qu'il en devrait être des missionnaires comme des chevaliers de la Table-Ronde ou du roi Arthur, qui avaient toujours quelques exploits à narrer aux dames; mais ce vieux pays de Chine n'est point susceptible d'être le théâtre de tant d'aventures. Suis-je à ma résidence? ma vie ne diffère pas sensiblement de celle d'un bon curé d'Europe.

» Enfermé dans mon fort, j'élabore mon instruction du dimanche, pendant que mon oreille est réjouie par le chant des oiseaux et les clameurs des enfants qui repassent et récitent leurs prières à haute voix. Une vingtaine de petites filles étudient le catéchisme dans mon école, où deux abbesses les instruisent.

» Entre le missionnaire du Yun-Nan et le curé de France, il existe pourtant des différences notables. Je ne sais si le curé fait tout dans sa paroisse, mais ici, dans mon district, j'ai trouvé tout à faire, et qui plus

est, beaucoup à défaire. Point de ce que vous appelez fabrique, église, école, sacristie, presbytère. Si le missionnaire veut avoir quelque chose de tout cela, qu'il s'ingénie à le créer.

» J'ai mis quatre ou cinq ans à bâtir ma forteresse. Il n'y avait point de route dans le pays; j'en ai fait une. Mes deux écoles sont florissantes, et je creuse actuellement un vaste étang sous les fenêtres de ma chambre; mais je verrai mes cheveux blanchir avant d'avoir achevé la moitié des travaux que je me propose! La construction d'une église est mon principal souci, cependant je n'ai pu, jusqu'à ce jour, mettre la main à une œuvre si importante.

» Le zèle de fonder des chrétientés me poursuit depuis vingt ans; mais c'est une entreprise difficile. Rencontrez-vous un païen, (et le pays en est plein) vous essayez naturellement de l'éclairer; mais, hélas! au delà du soleil qui l'éclaire et hors la terre qui lui produit du maïs, il ne voit rien. Si vous vous échauffez emmy votre discours, et prenez le change, en pensant qu'il partage votre émotion, le manant vous fait bientôt revenir à la réalité.

» Cette apathie et cet abrutissement moral du paysan sont remplacés, chez le lettré, par une vanité insolente. Je m'évertuais, il n'y a pas longtemps, à prêcher un de ces pédants. Je lui disais : « Puisque tu es lettré, examine les livres de notre croyance; libre à toi de rester ce que tu es, si notre religion ne se prouve pas être la véritable. » Ce faquin se prit à me hurler sur les cinq tons que, s'il voulait s'en donner la

peine, il aurait bientôt raison de la doctrine chrétienne, et qu'il se chargeait de l'apprendre à fond dans quinze jours.

» A mon retour de Chang-haï, un lettré du Sut-Chuen s'introduisit dans ma nacelle et voulut me suivre au Yun-Nan ; je m'y laissai prendre, dans l'espoir que peut-être il *avait du ventre*, selon l'expression chinoise. Je ne tardai pas à me convaincre du contraire. Il n'avait pas pour deux liards de jugement, mais se proclamait un phénix. Obligé de l'endurer une longue année, je parvins enfin à le mettre à la porte.

» Le P. Bourgeois avait alors besoin d'un professeur de chinois pour son collège. Il se dit: « Le P. Chicard est un homme austère, et du reste son lettré me fait assez bonne impression!...» Sur ce, il mande le pédant. Celui-ci partit en chaise à trois porteurs, en bottes et en chapeau rouge ; ce fut l'apogée de sa gloire. Mais quelle déception ! Il ne faisait qu'une heure de classe par jour, changeait de toilette trois fois dans vingt-quatre heures, et disait sans cesse : « Je n'y tiendrai pas, le métier est trop fatigant ! »

» Il fatigua en effet bientôt le P. Bourgeois, au point qu'il fallut renvoyer le savant au Sut-Chuen. « Ah ! disait en plaisantant notre confrère : si on pouvait distiller ce fat, et en expédier la quintessence en Europe, on aurait en résumé tout l'Empire chinois. »

» L'an dernier, j'avais commencé d'évangéliser les alentours de Tchen-Hiong ; je cherchais les moyens d'entrer dans la ville et d'y poser les bases d'une chrétienté, mais il m'a fallu m'arrêter bientôt. La

conversion de quelques familles a même soulevé des bruits étranges et des animosités acharnées ; on s'est donné des coups et mutuellement accusé dans le prétoire. Au reste, la paix précaire dont nous jouissons ne suffit pas pour assurer le succès d'une entreprise ; d'autant que les païens sont nombreux, cruels, et soutenus par les lettrés et les mandarins.

» J'ai enfin terminé l'immense procès du seigneur Lou avec Marie-la-Batailleuse. A la vérité, j'y ai gagné un revenu de huit cents boisseaux de maïs, puisque les deux parties ont donné les terrains contestés à l'Église, mais on ne m'y reprendra pas. Dans les tribunaux chinois, la justice est aussi méconnue que la vérité dans le prétoire de Pilate. C'est pour cela qu'on a confiance en nous, et presque tous les griefs et méfaits du pays se plaident sous nos yeux.

» En voulez-vous un échantillon ? On m'amène un célèbre brigand ; outre ses nombreux forfaits, il a pendu dernièrement un de mes chrétiens. On l'écroue dans mes tours, il est gardé par deux gendarmes indigènes. Qu'en ferons-nous ? C'est un ami des satellites. Il nous en coûtera des frais pour le conduire au prétoire, et le mandarin, s'il est payé, le renverra innocent. On pourrait le faire occire, mais il faudrait beaucoup de sapèques. Bref, le coquin tranche lui-même la question, s'évade un dimanche, pendant la grand'messe et, quelques jours plus tard, m'envoie un gros coq pour me remercier de mon hospitalité.

» Voici une troupe de Miao-tsé qui descend de la montagne et se dirige vers mon fort. Une jeune femme

de leur tribu, les jambes nues, chaussée d'énormes souliers à gros clous, vêtue d'un cotillon de toile, les cheveux roulés et dressés sur le front comme une corne de rhinocéros, est dans leur compagnie. Elle accuse son beau-père d'un grand crime, et son père, qui a intérêt à la croire, s'est déjà fait faire des réparations en bœufs et en chèvres, sans qu'on ait encore de preuves de culpabilité.

» On les reçoit dans une salle à part ; j'ai honte d'aller les entendre, mais une foule de curieux les entoure. Mon greffier, mon maître d'école, tous nos hommes de tête se mettent à écouter leurs raisons. De ma chambre, postée sur les remparts, j'entendais un bruit confus de voix qui dura bien deux heures.

» Persuadé qu'il n'y aurait pas moyen de découvrir la vérité, je chausse mes bottes et saisis ma cravache. J'affecte un air des plus rébarbatifs, et descends sur le perron. La troupe des Miao-tsé, me voyant, se range et commence à me faire ses prostrations. Mais, sans leur donner le temps d'accomplir leurs politesses, je criai d'une voix solennelle : « Que perdez-vous votre temps en vaines plaidoiries? Saisissez-moi le père de cette femme et me l'enfermez dans la tour du Nord ; conduisez de même son beau-père dans la tour du Midi. L'accusation est trop grave pour être traitée ici ; dût-il m'en coûter cent taëls, je ferai conduire ces sauvages au préfet de Tchao-Tong ! » Et mes gens de s'emparer des deux Miao-tsé et de les pousser dans la direction des tours. Mon rôle était fini ; j'allai dîner.

» La troupe des Miao-tsé restait ahurie ; les deux

prisonniers, peu impressionnés de la propreté et de la blancheur de mes tours, font signe par les fenêtres qu'ils ont quelque chose à dire. On s'abouche, on parle à voix basse, on fait des aveux, on demande grâce ; les coupables sont presque innocents. C'était un coup tramé entre le père et la fille, pour extorquer un bœuf, une chèvre et quelques boisseaux de maïs à son beau-père. Bref, mes deux Miao-tsé ne passèrent qu'une nuit dans mes tours, et je les renvoyai le lendemain bien exhortés et réconciliés. S'ils fussent allés au prétoire, on les eût battus, ruinés, et ils en fussent sortis plus coupables et plus ennemis qu'ils n'y étaient entrés.

» Je me suis réjoui de l'honneur que Son Éminence Mgr Pie a fait, devant tout son clergé, à mon cher cousin de Persac, en le nommant chanoine honoraire. De même tous les missionnaires du Yun-Nan ont reçu, avec des transports de joie, l'heureuse nouvelle que l'illustre évêque de Poitiers avait été promu à la dignité de Cardinal. Ses mérites, connus du monde entier, ont fait que son élévation a été partout un sujet de grande allégresse. »

CHAPITRE XII

1881. — Mort de Mgr Ponsot. — Où il est parlé de Merlin. — Pour une botte de paille. — Correction méritée. — Cha-pa. — Anastasie. — Nouvelle chrétienté. — Site, grottes et plateau de San-Chan. — Des sabots et un soufflet.

Au mois de janvier **1881**, notre héros écrit à sa sœur et à son frère : « Notre vénérable vicaire apostolique n'est plus (1), et son successeur, le cher P. Fenouil, va transporter la résidence épiscopale de Long-Ki à Yun-Nan-Fou ou Yun-Nan-Sen, capitale de la province. Pour moi, je viens d'achever la visite annuelle de mes chrétientés de Tchen-Hiong et du district situé sur le Kouy-Tchéou.

» Nous sortîmes de mon fort de Ko-Kouy en belle ordonnance, mon clerc, mon sacristain, mon piqueur et mes porteurs. Je ne vous ai pas encore parlé de mon clerc; permettez que je vous le présente. C'est un maître homme et, depuis vingt ans, je n'ai pas eu la compagnie d'un serviteur aussi distingué. Il sent tout ce qui est beau, grandiose et poétique et l'exprime

(1) Mgr Ponsot mourut le 17 novembre 1880, après un apostolat de cinquante ans, dont trente-sept d'épiscopat au Yun-Nan. (*Les missions cathol.* T XIII. p. 404.)

fort élégamment. Il a lu tous les livres de son pays et en récite par cœur de longs passages. Il écrit avec distinction, parle mieux qu'un avocat, manie fort bien un cheval, jouit d'un tempérament robuste, d'une humeur toujours égale, ne craint ni les voleurs, ni les satellites, ni les mandarins, car il est plus habile qu'eux tous. Je l'appelle Merlin ou l'Enchanteur, et vous devinez pourquoi. Malgré toutes ces belles qualités, bien qu'il soit converti depuis trois ans, Merlin, le croiriez-vous ? n'est pas encore baptisé ; mais nous allons aboutir prochainement.

» Je pris les devants avec lui, tandis que le gros de la troupe nous suivait à distance. Cette méthode ne fut pas heureuse. Arrivés les premiers à la case d'un chrétien, nous descendîmes, car la nuit approchait. Nous attendîmes longtemps, mais en vain, et mes porteurs, chargés des vivres, firent halte à trois lieues de nous. La famille qui nous avait reçus était pauvre, mais elle nous présenta bonne figure, petit feu et une grossière farine de maïs, dont nous nous contentâmes.

» Le coucher fut sommaire. La maîtresse de maison emprunta, sans rien dire, un fagot de mauvaise paille à un vieux barbare, célibataire de ses voisins, et le déposa dans l'âtre, en nous disant de nous en arranger. J'en avais déjà répandu quelques poignées par terre, quand l'indigène apparut sur le seuil de la case enfumée, réclamant son herbe. Je le priai, d'un air fort tendre, d'avoir compassion de pauvres voyageurs ; mais il n'était pas homme à comprendre ce langage et continuait de s'indigner pour la perte de son herbe, que

nous allions, disait-il, broyer toute une nuit et rendre impropre à couvrir sa hutte. Je pris alors un autre ton. Armé de ma cravache : « Ah çà! vieux sauvage, lui criai-je, si tu te plains encore, je vais te caresser l'échine! » Il eut alors une lueur des droits de l'hospitalité et se retira en grommelant.

» Pendant toute cette scène, Merlin, attentif et debout à mes côtés, se tenait prêt à exécuter mes ordres. Nous partîmes de bon matin. Mon hôte prit mon fusil et nous servit de guide. Après avoir marché toute une journée sous une pluie torrentielle, dans des chemins défoncés, trempés comme des canards, nous arrivâmes chez mon franc-tireur Lo-san-song.

» Nous nous assîmes autour d'un assez mauvais feu de bois vert et mouillé. Nous y étions depuis deux ou trois heures, quand la maîtresse de maison songea que nous pouvions avoir quelque appétit. Elle jette dans la cendre chaude un demi-poêlon de pommes de terre, grosses comme des noisettes, et sitôt qu'elles furent un peu échauffées, chacun les avala, sans même ôter la peau. Voici des agréments de la vie apostolique qu'on ne trouverait pas aisément chez vous.

» La soirée fut employée à parler de religion avec Lo-san-song et son vieil oncle Jang-pao-ko, qui, bien qu'aveugle, est tout à fait clairvoyant. Le lendemain, je célébrai la messe et partis de bonne heure. Comme je connaissais seul la route, j'enjoignis aux porteurs de suivre la trace des chevaux, dont les fers neufs s'imprimaient dans le sentier.

» Devisant des œuvres de Dieu et des magnificences

que nous offraient successivement la plaine et les montagnes, Merlin, moi et un jeune homme chargé de ma gibecière et d'un mousqueton, nous allions au gré de nos montures, et bientôt nous perdîmes de vue le reste de mes gens. Nous arrivâmes dans un village de Miao-tsé et, pour attendre les traînards, nous attachâmes nos chevaux aux perches d'une hutte. Une femme indigène à cette vue poussait des cris sauvages; sans doute elle craignait que nos montures n'entraînassent à terre sa pauvre cabane.

» Il nous fallut attendre sur la place publique, envahie bientôt par une troupe d'enfants nus et timides, aboyés par une bande de chiens maigres et hargneux, mais pas un de ces barbares ne nous pria d'entrer dans sa case. J'offris un cigare à l'un d'eux, espérant l'amadouer : il le reçut froidement, sans même dire merci, puis, l'arbalète en sautoir, il partit sur la montagne, avec ses voisins, pour chasser les sangliers.

» Malgré l'incivilité de ces barbares, j'eus une tentation, comme celle de saint Hilarion au commencement de sa vie cénobitique; s'ils m'eussent invité à leur expédition, j'eusse accepté sans hésiter de prendre part à leur chasse. Peut-être, d'ailleurs, n'eussent-ils pas eu à se repentir de m'avoir avec eux. Quelques jours auparavant, des gens de leur tribu, qui me connaissent mieux, parce que je leur ai rendu service, m'ayant en effet conduit à la chasse aux sangliers, je leur en tuai un d'un seul coup de fusil; c'était une bête magnifique, pesant soixante-cinq kilos.

» Il n'est pas croyable combien j'ai employé d'indus-

tries pour civiliser d'abord et convertir ensuite ces barbares. Ils m'estiment un homme droit et juste, comme on en trouve peu chez les Chinois. J'ajoute qu'ils m'aiment un peu, mais les idées de religion ne font presque aucune impression sur leur grossière intelligence, et je n'ai pu, jusqu'à ce jour, en convertir qu'un ou deux.

» Nous demeurâmes longtemps plantés au milieu de ce village et nos gens n'arrivaient point : « Je gage, dit Merlin, qu'ils se sont trompés de route ! — Pour le coup, répondis-je, je fustige mon sacristain, s'il nous fait encore jeûner ce soir et coucher dans les feuilles. » Cependant le soleil descendait sensiblement derrière les monts, il fallut tirer ses plans et j'emmenai mon clerc et mon jeune garçon bivouaquer au bord d'un ruisseau, dans la case d'un indigène. Chemin faisant, Merlin, alerte et toujours joyeux, se répandait en d'interminables discours.

» La famille chez qui nous fûmes forcés de chercher un gîte s'appelait Lou et nous reçut à grand' peine ; moins par mauvaise volonté qu'en raison de sa pauvreté et du défaut d'espace. Nous finîmes pourtant par nous entendre. On s'installa dans un coin sur un peu d'herbe, et la femme nous servit à chacun une écuelle de farine d'avoine, délayée dans un peu d'eau. Nous soupâmes ainsi, accroupis dans la poussière, tandis que des bœufs et des chevaux, parqués dans la cuisine, sortaient la tête de leurs barrages. Leurs gros yeux rouges étincelaient dans l'ombre, et de leurs naseaux fumants s'exhalaient des flots de vapeur qui

nous caressaient le visage et le cou. Je songeai à l'étable du Sauveur; et dans cette pauvre case je me trouvais heureux.

» Je parlai de religion à mes hôtes pour la troisième fois. Par malheur, ils comprennent peu le chinois et le parlent difficilement. J'allai me coucher dans un tas de gerbes d'avoine avec mon piqueur, mais, dévoré par les puces, je ne pus fermer l'œil. Merlin, plus rusé, se glisse dans une sorte de grenier à jour, au-dessus du foyer. Le lendemain, la face rayonnante, il m'assura avoir passé une nuit délicieuse. « J'avais bien prévu vos malheurs, me dit-il, car ces gerbiers sont un nid d'insectes! »

» Quant à moi, sur ce pailler, ne pouvant dormir, je pensai à mon père, quand il se rendait à ses moissons, comme le vieux Booz. Parfois, vers le midi, s'étendant sur les javelles, il me disait : « Je vais dormir, tâche d'en faire autant! » Mais j'étais jeune alors!... Oh! le bon vieux temps!...

» Nos porteurs ne vinrent point et nous nous demandions avec anxiété s'ils s'étaient perdus, ou s'ils avaient été détroussés, suppositions aussi vraisemblables l'une que l'autre. Nous partîmes cependant de bonne heure, après avoir remercié la famille Lou, n'ayant que la pluie pour nous laver la figure et une froide bise pour peigner notre barbe. Parfois nous faisions halte sur les sommets, cherchant de l'œil nos bagages et nos gens, mais rien ne paraissait et un vent glacial passait en sifflant sur ces herbages et, seul, troublait le silence de ces monts solitaires.

» Nous étions trempés. Chemin faisant, je dis à Merlin : « Je regrette de n'avoir pas ici un caoutchouc, comme on en porte en Europe. — Fière idée ! Père, reprit Merlin, mais quand vous en demanderez un à votre frère Jules, n'en pourriez-vous point réclamer un second pour moi ?... »

» Des montagnes, nous descendîmes bientôt dans les torrents. Toute la matinée nous avions eu l'eau sur la tête; dans l'après-midi nous l'eûmes sous les pieds et traversâmes plus de cinquante gués, avant d'arriver à Cha-pa. Nos chevaux enfonçaient jusqu'au poitrail, et mon jeune piqueur n'évita d'être entraîné par les ondes qu'en prenant, à deux mains, la queue de ma monture. Cependant, nous n'avions rien mangé de tout le jour : je ne parlais guère et, malgré sa bonne humeur, Merlin se taisait. Je retouchais quelques points de ma méditation, mais lui, je pense, songeait alors qu'il avait le ventre trop creux pour chanter.

» Quand, le soir, nous parvînmes à Cha-pa, le premier chrétien que je vis était mon sacristain. Je lui administrai sur l'heure une verte réprimande, pour lui apprendre à mieux examiner les routes et à ne pas, une autre fois, laisser mourir de faim son pauvre maître : « Avoue que tu mérites d'être roué vif, conclut Merlin en forme de péroraison, et que cela te serve, coquin ! »

» Je descendis chez Augustin, le frère de notre Marie-la-Batailleuse, que j'ai eu la douleur, avant mon départ, d'enterrer près de sa fille Romaine. J'y retrouvai le vieux Jang-pao-ko, ce vaillant qui, sitôt après

sa conversion, rentra chez lui et, au grand désespoir des siens, brisa toutes ses idoles et réduisit en cendres son autel domestique. Il est aujourd'hui le pilier de la foi dans son voisinage, et toute sa famille s'est convertie à son exemple.

» Assis autour du foyer, nous eûmes bientôt oublié toutes nos infortunes, et la vieille mère d'Augustin se pâmait au récit de nos aventures.

» Le lendemain était un dimanche ; tous vinrent à la messe ; les hommes en longs manteaux de laine, les matrones et damoiselles en robes traînantes. Je leur fis un discours vibrant d'énergie : « Tenez bon, leur dis-je, soyez inébranlables dans votre foi ! Vous êtes le petit troupeau choisi de Dieu, au milieu de ces badauds qui vous coudoient et demeurent aveugles dans leurs superstitions !... »

» Je proposai à Augustin, mon hôte, et à Jang-pao-ko de m'accompagner : « Venez avec moi à Fa-tché-o, leur dis-je ; probablement vous y verrez l'évêque du Kouy-Tchéou et vous m'aiderez à convertir les païens. Vous savez que nos ennemis de Tchen-Hiong nous dressent des embûches, je compte sur votre valeur, en paix ou en guerre, en route ou à demeure, à pied ou à cheval, partout. » Ils acceptèrent, et le lendemain nous étions quatre cavaliers en route pour Fa-tché-o.

» Nous arrivons à Mao-kou. C'était jour de marché. Des jeunes gens s'y rendaient flaner et des paysannes, en cotillons simples et nu-pieds, y portaient des œufs et des poulets, comme autrefois nos villageoises, aux foires de Saint-Savin et de Chauvigny.

» Nous passâmes sur la place du marché : tout le monde nous regardait curieusement. Cet étranger, au nez trop long, aux yeux enfoncés et chaussé de bottes inconnues ; un clerc chinois, très sérieux, bien équipé, avec un revolver dans la ceinture ; mon sacristain tout fier, un coupe-chou au flanc ; mon piqueur, un mousquet sur l'épaule ; mes deux écuyers indigènes qui se dressaient sur leurs coursiers et saluaient leurs connaissances, tout mon train avait grand air et produisait une vive impression.

» Les petits marchands oubliaient leur boutique, des brigands, en carmagnoles rouges ou vertes, chaussés de bottes éculées, la face livide, les yeux hagards, groupés sur le marché, nous regardaient de travers et se disaient entre eux : « Il n'y a rien à gagner avec ces gens-là ; ils ont des lames qui vous tranchent un homme comme un lard, et des fusils qui ne ratent jamais ! Ce sont des chrétiens : ils n'adorent pas les esprits, n'honorent pas les ancêtres, ne brûlent point de papier comme les Chinois, et n'immolent pas de chèvres comme les indigènes, pour racheter les morts de l'enfer ; mais ils crèvent les yeux aux mourants pour en tirer leur eau bénite, tordent le cou, les pieds et les mains aux défunts, ce qui fait que les chrétiens, après leur mort, sont souples, tandis que les nôtres sont raides comme des barres... »

» Celui qui pérorait ainsi allait en dire davantage et vous apprendre, tout au long, les calomnies des infidèles contre la religion, quand trois forts gaillards de Cha-pa, qui nous avaient suivis, entendirent ces der-

nières paroles. Ils s'approchent subtilement ; l'un d'eux lance à l'orateur un coup de soulier ferré qui le fit rouler la figure dans la boue, et lui dit : « Animal ! que t'ont fait les chrétiens pour les décrier ainsi ? » Le drôle se relevait et ramassait son turban d'un air menaçant, quand Augustin le saisit par la queue : « Canaille ! dit-il, je vais t'apprendre à insulter les gens ; tu vas, à genoux, nous faire réparation devant tout le marché, ou, de compagnie avec le Père que voici, je t'emmène à Oui-sin et te livre au mandarin. » Il fallut bien en passer par là, et des excuses furent faites sur le champ.

» Sortis de ce mauvais pas, nous reprîmes la route de Fa-tché-o, et nous arrivâmes le soir chez la vierge de ce pays, Anastasie. La pauvre fille était bien affairée ; elle bâtissait ! Souvent, dans les visites précédentes, j'avais dit : « Anastasie, tu iras en purgatoire pour le seul fait d'avoir passé ta vie et de m'avoir fait célébrer la messe dans une pareille cabane ! » Mes paroles avaient porté fruit ; Anastasie, bien qu'un peu avare, (échec des célibataires !) Anastasie commençait une maison qui se dressait sur ses colonnes de bois et ressemblait à un hangar. Je m'y installai avec mes compagnons.

» Après avoir changé de robe, Anastasie me vint faire la révérence. Elle fit incontinent partir ses esclaves nous chercher des billots pour nous asseoir, des planches pour nous coucher, alluma son poële d'argile, et se mit à nous peler des pommes de terre. Une abbesse, comme les appelait feu Mgr Ponsot, a

toujours quelques charitables industries qu'on trouverait difficilement hors du sexe dévot.

» Je demandai incontinent des nouvelles de l'évêque du Kouy-Tchéou, Mgr Lions, qui habite à quinze journées d'ici et m'avait donné rendez-vous en ce lieu. Il devait y passer pour se rendre au Synode de Souifou. Personne n'en avait ouï parler, mais, deux jeunes gens, que j'envoyai à sa rencontre, arrivèrent bientôt, et nous apprirent que Sa Grandeur ne prendrait pas cette route. En Chine, et peut-être encore ailleurs, il faut toujours s'attendre à des déceptions et peu espérer ce que l'on désire.

» Mgr Fenouil, notre nouveau vicaire apostolique, a reçu la consécration des mains de Mgr Lions. Mgr Fenouil est déjà âgé, mais fort et entreprenant; j'espère qu'il va donner à la mission une impulsion nouvelle. »

La lettre suivante, du mois de septembre 1882, et adressée de Tchen-Hiong, va nous initier à de nouveaux succès de l'apôtre, en même temps qu'elle nous montrera son abnégation. « Mes bien-aimés, écrit-il à son frère et à sa sœur, voici sept ou huit mois que je suis dans ce pays sauvage, occupé à fonder une nouvelle chrétienté. Je ne puis aujourd'hui que vous écrire un petit billet, car j'ai dépensé tout mon papier, et bien autre chose, car, au dire de mes gens, il me reste bien peu de graisse sur les os.

» Dans une chanson célèbre il y a ces deux vers :

« Mais le cœur, pourquoi? je l'ignore,
Aime à changer de garnison.., »

» C'est mon fait. Après avoir commencé une chrétienté, et l'avoir parée des atours qui la rendent agréable, mon cœur aventureux s'en détache et je la quitte, pour courir à la recherche de quelque autre région. La jeune chrétienté, dont je viens de m'amouracher, a rebuté plusieurs prétendants par ses airs farouches ; mais vous surprendrai-je en disant que c'est précisément par son humeur barbare et ses façons altières que mon pauvre cœur a été captivé ?

» Cette vierge délaissée n'avait, jusqu'à ce jour, d'autres attraits que sa foi robuste et ses froides montagnes. Je viens d'ajouter à sa parure rustique un grand plateau, dans un site le plus majestueux du monde. Elle y pourra errer à son aise, et moi, y paître sans peine mes brebis.

» Le plateau m'a coûté cinq cents francs et se trouve au milieu de la chrétienté de Tchen-Hiong, à trois lieues de cette ville importante, sur les frontières de trois provinces, emmy des populations chinoises et indigènes. Je pourrai de là rayonner et agir sur toutes les campagnes voisines.

» Ce plateau s'appelle San-Chan *(trois montagnes)* : il est d'une lieue de circonférence, forme une esplanade superbe et fort rare dans ces pays de montagnes. Trois pics lancent de là vers les astres leurs cimes nébuleuses. De toutes parts on les aperçoit, immobiles et sombres comme des cathédrales gothiques. Au flanc de chacun d'eux s'ouvrent des cavernes, de la voûte desquelles tombent des stalactites, en forme de colonnades gigantesques.

» Je ne puis vous dire la magnificence du spectacle dont on peut jouir d'ici. Mille monts, aigus comme des flèches, font un cercle tiré au compas divin, autour de mes domaines, et semblent en adoration devant les pics de mon plateau, comme les gerbes des enfants de Jacob devant celles de Joseph. Des sources limpides s'échappent de partout, et nos montagnards exploitent des mines de charbon, découvertes sous les côtes pierreuses de ce grand tertre.

» Chaque chose pourtant ici-bas porte ses inconvénients avec ses avantages : ce plateau, si richement doté, est soumis à un froid rigoureux ; mais, outre un appétit formidable, cette altitude offre aux habitants une incomparable salubrité. Les vieillards de quatre-vingts et quatre vingt-dix ans sont nombreux et je les vois chevauchant comme de jeunes écuyers.

» Quelle aumône immense vous feriez, si vous vouliez m'envoyer une paire de sabots, toute en bois, et qui plus est, les instruments propres au métier de sabotier ! Ce serait un inestimable bienfait. Autre chose. Depuis Adam jusqu'à ce jour, les Chinois soufflent sur le bois vert pour faire prendre le feu. Jamais l'idée ne leur est venue d'inventer l'instrument si vulgaire du soufflet. Insérez-en donc une paire dans votre prochain envoi, et ne riez pas de la singularité de mes requêtes, car il s'y trouve un fond charitable. »

CHAPITRE XIII

1882. — Jules à Jérusalem. — Le missionnaire et un lettré. — Genre de prédication. — Comment écrit une Carmélite. — Voleurs en cage. — L'étoile de la France. — Une noce. — Mort du cardinal Pie.

En 1882, le frère de notre apôtre prenait part au premier pèlerinage de pénitence, audacieuse entreprise et croisade pacifique, dirigée par celui qu'on a nommé le Pierre-l'Ermite moderne, le R. P. Picard, supérieur des Augustins de l'Assomption. L'aumônier des Petites-Sœurs des pauvres avait eu souvent la pensée de suivre son vaillant frère dans les missions lointaines; mais diverses causes avaient fait obstacle à ce désir. Son attrait pourtant le portait à la vie religieuse, et il allait demander au Calvaire une lumière décisive sur sa vocation. Godefroy lui écrivait au mois de novembre :

« Pendant que tu fais ton pèlerinage en Terre-Sainte, moi je vis en ermite sur ma montagne de San-Chan. J'y confine à trois provinces ; en quelques heures je puis sortir du Yun-Nan et passer les frontières du Sut-Chuen ou du Kouy-Tchéou. Je suis là, au milieu des neiges, mais le missionnaire ne fait état ni du froid, ni du chaud, ni même des agréments du pays

où il pose sa tente. Qu'il soit à l'Équateur ou aux pôles, il est heureux s'il peut sauver quelque âme.

» Indépendamment de ma chrétienté de Ko-Kouy, je possède ici un noyau de trois cents fidèles; j'ai déjà bâti une maison assez belle, rendu habitable une de mes cavernes et j'ai sous la main les matériaux d'une grande chapelle. Les ouvriers sont à l'œuvre et, malgré le froid, j'espère l'avoir dressée avant les fêtes de Noël. J'approche de la cinquantaine, mon cher Jules, mais je suis encore vert et gaillard; c'est moi qui donne l'entrain à tout mon petit peuple.

» Emmy les loisirs que me laissent la prière et le soin de mes chrétiens, tu me verrais, dès la pointe du jour, siffler pour appeler mon monde à l'ouvrage, car tu as eu l'attention de m'envoyer un sifflet très sonore. Je donne des ordres, tire des plans, roule une pierre, place une poutre; tu me prendrais pour un moine de Saint-Benoît, quand il évangélisait les Gaules et bâtissait ses moûtiers.

» Au reste, je ne me plais pas si uniquement dans ces travaux rustiques que je ne sois aussi disposé à prêcher dans les villes. Tchen-Hiong, la plus importante de mon district, me vit l'an passé ; pendant dix jours j'y annonçai la doctrine, mais je vis que le temps n'était pas venu d'y pousser mes conquêtes. Cependant, je la tiens à l'œil et profiterai de toutes bonnes occasions, pour familiariser ce peuple à notre sainte religion.

» Il y a environ deux mois, je rencontrai sur le marché de la ville, un lettré dont je désirais depuis

longtemps faire la connaissance. Le voici qui arrive en grand train, avec sa chaise à porteurs, suivie de deux ou trois mulets. Il s'arrêta à la même taverne que moi. Il me devina sans doute et parut surpris de me rencontrer là, mais s'abstint de dire un seul mot. J'avais été prévenu par un prêtre chinois du désir de ce lettré de me rendre visite. Il me regardait sans cesse, et, de mon côté, je l'examinais à la dérobée.

» Soudain, je pris mon parti et m'avançant courtoisement : « Vous venez, lui dis-je, des frontières du Kouy-Tchéou?.. » La glace était rompue ; il m'offrit du tabac et la conversation devint bientôt très intime. Il me parlait de politique et moi je ramenais sans cesse l'entretien sur la religion. Nous nous quittâmes très bons amis et je lui envoie le journal de Chang-haï.

» Ce rapprochement semble fortuit, mais j'augure que ces coïncidences entrent dans les plans dont Dieu peut se servir pour ouvrir un pays à la foi. Je n'ai pas le courage, comme le fit un jour un évêque, de prendre le tam-tam et d'aller par les rues, annoncer l'Évangile. Le peuple Chinois est à la fois trop irréfléchi et pas assez naïf pour me faire espérer du succès de ces expédients, mais je ne néglige aucune occasion de prêcher ; sur les chemins, dans les champs, au milieu des tavernes ; partout, j'annonce Jésus et je me crois redevable à chacun.

» J'ai toujours eu beaucoup de goût à prêcher aux païens, et n'ai jamais négligé d'instruire mes fidèles. J'ai une centaine de sermons ou *doctrines*, écrites en caractères chinois et que des connaisseurs estiment

passables. Ces *doctrines* paraissent toute neuves et tu n'en seras pas surpris : mon mérite n'est pas grand, je n'ai fait qu'habiller en bon chinois les plus belles pages que je trouve çà et là. Ces dimanches-ci, j'ai prêché le *Purgatoire* de Mgr Gay, le *Contenter Dieu* du même, la *Leçon de la mort* du vénérable curé d'Ars, les *Conseils* de saint Benoît Labre à un malade, le *Crucifix* du P. d'Alzon... Je vais leur parler de la Sainte Vierge et des Mages, aux environs de Noël.

» Les grands sermons de Bourdaloue ou de Massillon ne sont pas traduisibles en chinois, et, le fussent-ils, ne seraient pas de mise. Si tu trouves quelque livre nourri de pensées fortes mais simples, frappantes, neuves et lumineuses, envoie-le moi, cher frère.

» Merlin va être bien joyeux. Quels beaux caoutchoucs tu nous expédies ! Il y a des bottes, mille objets utiles, où je reconnais ton cœur et la main de ma chère Justine. Ah ! vous êtes bien bons pour moi ! Dieu répande sur vous, mes bien-aimés, toutes les bénédictions de sa droite ! »

Que le lecteur nous permette ici une citation. Les récits du missionnaire nous donnent la mesure de son zèle ; mais ce que nous ne savons pas, c'est que ce zèle s'enflammait et trouvait son aliment dans les lettres de la Carmélite. Quelques-unes de ces lettres, écrites sur les sommets du Carmel de Niort, sont revenues du Yun-Nan entre nos mains.

« Tes aventures de chevalerie et de conquête, bien-aimé frère, disait-elle, me jettent dans la stupeur et l'admiration. Je pense à cette parole de notre bonne

grand'mère, parlant de toi : « Le cher enfant, il ne mourra jamais de sa bonne mort ! » J'en dirais autant si je ne me reposais sur la divine Providence. Quelles actions de grâces je rends à Dieu, d'avoir créé des anges et de les avoir députés pour te garder dans toutes tes voies et te porter entre leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre la pierre ! Sans ce secours divin, j'aurais peur, à chaque départ de ton pauvre logis, de ne plus t'y voir revenir. Quel cortège d'âmes sauvées par toi, t'accompagnera dans le paradis et te devra son salut ! Mais que de privations ! Presque toute ta vie se passe sous des tentes. Mieux que personne, tu peux dire que tu n'as point ici-bas de demeure permanente ; mais quel trône t'est réservé au ciel, pour n'avoir pas eu sur terre, à l'exemple du divin Maître, où reposer ta tête !

» Ah! quelle vie que la tienne, mon cher frère ! Et qu'il faut d'amour de Dieu pour la soutenir ! Saint François de Sales parle, dans ses écrits, de l'extase des œuvres ; tes exploits vont bien jusque-là ! C'est donc l'amour qui opère ; je m'en réjouis comme d'un bien personnel. Mon travail ne ressemble guère au tien, mais j'ai les mêmes intentions : la gloire de Dieu, le salut des âmes et ta chère mission. Je dirige vers ce but mes actions, oraisons et sacrifices.

» Quant aux sacrifices, ici non plus, les occasions ne manquent pas ; elles nous sont libéralement dispensées par la main de notre Époux, comme notre plus grande richesse et la monnaie avec laquelle on achète des âmes, en gagnant le ciel. Mais que j'en

tire mauvais profit ! Combien d'occasions je laisse perdre ! Souvent j'en pleure et j'en gémis, je crois être la cause de tout ce qui te manque du côté des consolations spirituelles dans la conversion des âmes.

» Souvent je dis à Notre-Seigneur : Voyons ! mon Dieu, laissez-vous toucher, convertissez ces pauvres infidèles, qu'évangélise mon bien-aimé frère. Il a tout quitté pour votre cause et il y va de votre gloire de sauver les païens de sa mission, car autrement, de quelle utilité aura été votre sang répandu ?

» Nous venons de lire au réfectoire la vie de Mgr de Ségur. Quel homme de Dieu et quelle vie admirable! Et toi, mon bon frère, quand nous lirons ta vie, il y aura bien des traits que nous ne savions pas, beaucoup d'autres qui ne sont connus que de Dieu seul.....

» Ah ! que ne puis-je être pour toi une Véronique ? Essuyer ton visage couvert de sueurs, de poussière et peut-être de sang ! Mais courage ! mon vaillant frère, courage, tes combats conduisent à un repos sans fin !...

» Oh! frère chéri, quand les portes éternelles s'ouvriront pour nous recevoir, quel grand jour ! Quand je verrai mon Célestin dans la phalange des Apôtres, tout couvert de gloire!... Mon Dieu ! Puisque de si grandes joies nous attendent là-haut, nous pouvons bien en être un peu sevrés ici-bas.

» Adieu, mon bien-aimé ; mon cœur t'aime bien fort. Je voudrais, par mes lettres, t'apporter quelques joies, car ma vie se fond dans la tienne. Ah ! si je pouvais prendre un peu de tes souffrances ! Au ciel ! au ciel! mon Célestin !... » Ta petite Carmélite. »

A ces épanchements si doux, à ces paroles si fortifiantes, l'apôtre répondait de San-Chan, le 8 décembre de la même année : « Je vous ai écrit récemment, mais l'occasion se présente de recommencer et j'y succombe volontiers. Je sors de Ma-lé-ouan, petite chrétienté toute neuve, des environs de Tchen-Hiong. J'ai dû assister à une noce. Le vieux Joseph mariait l'aîné de ses fils. Au retour, je rencontrai sur ma route trois voleurs. Ils furent bien volés, car je les pris et les renfermai dans ma caverne. Les chrétiens, ayant eu bruit de cette capture, se réunirent autour de ma case, quand deux hommes, chargés de hottes, arrivent à mon fort de Ko-Kouy, m'apportant un gros paquet de lettres.

» Il y en a une très pieuse de Justine ; une autre de Jules, m'annonçant son heureux retour de Palestine. Toutes ces lettres sont d'un intérêt majeur. Je fais mes méditations dans celles de Justine ; pendant un mois, celles de Jules me serviront de cadre, pour deux ou trois instructions paroissiales. Dieu accorde à notre pauvre patrie le pardon que tant de pieuses caravanes vont implorer pour elle, sur les lieux qui ont vu naître, vivre et mourir Notre-Seigneur !

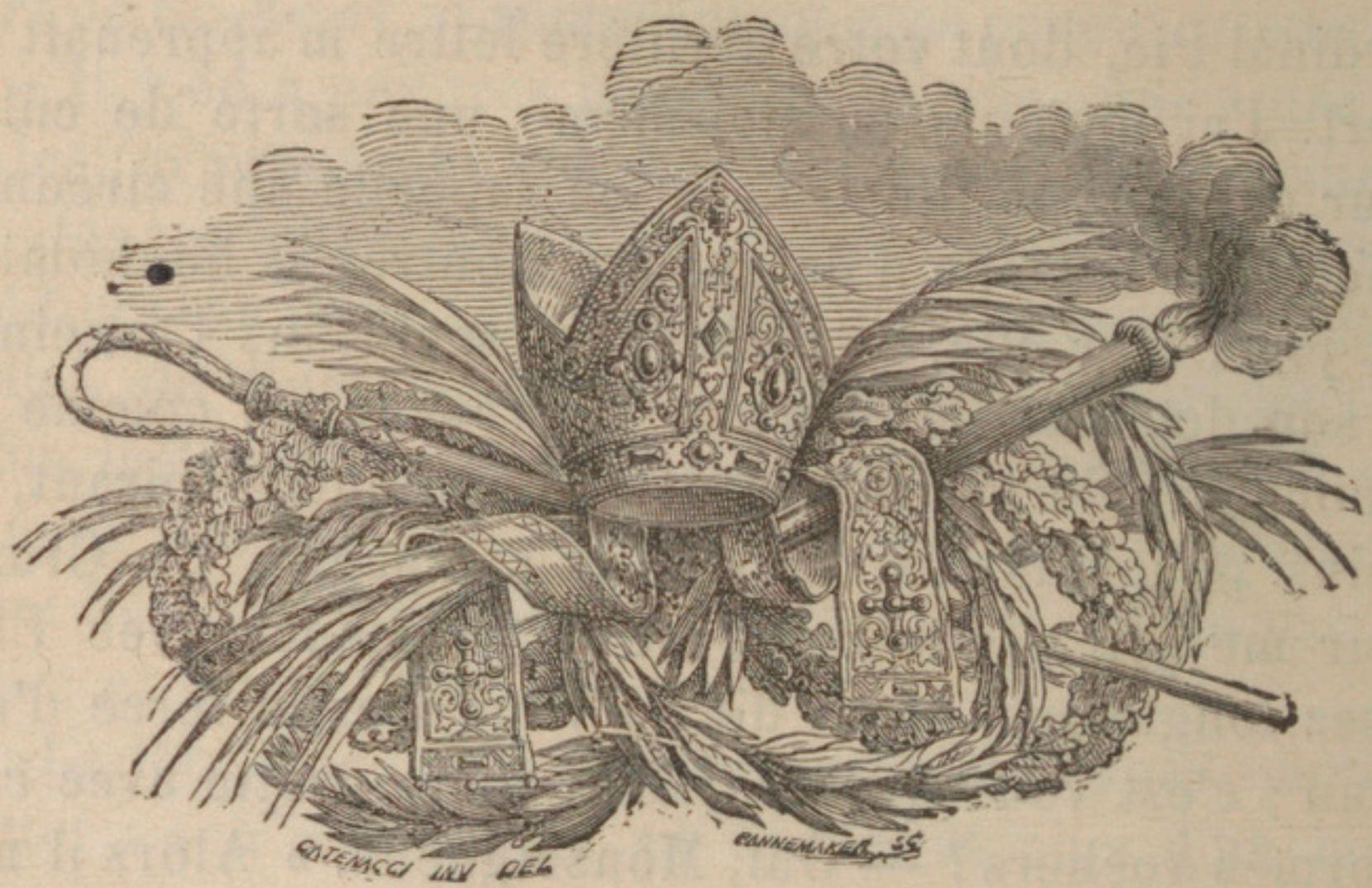
» La décadence de la France se ressent dans le monde entier ; son étoile pâlit en Chine, et plus d'un missionnaire regrette l'ère des martyrs. Autrefois l'auréole toute seule de l'apostolat nous rendait vénérables ; le titre d'intrépides étrangers nous conciliait, au moins, la considération ; aujourd'hui, notre liberté précaire et la protection impuissante d'une nation qui court à sa ruine, nous rend vulgaires.

» Le P. Bourgeois m'écrit de la capitale qu'il n'est sorti de son logis que trois fois depuis bientôt trois ans ; une fois pour mener au cimetière le corps d'un prêtre chinois, deux autres pour voir des terrains qu'il n'a pas été possible d'acheter, parce que les lettrés, nos ennemis, sont toujours en éveil, pour empêcher la réussite de nos projets. Malgré les complots de cette race maudite, l'œuvre de Dieu fait son chemin, et le même P. Bourgeois m'apprend que nous avons eu, cette année, 1 200 baptêmes d'adultes dans la province.

» Encore un mot. La terre entière a regretté le cardinal Pie, dont votre dernière lettre m'apprenait la mort. J'ai toujours eu moi-même une sorte de culte pour cet homme illustre. Je me rappelle une circonstance dans laquelle il daigna me montrer sa bonhomie. Un jour, Mgr Pie, se promenant seul dans l'enceinte de son domaine de Mauroc, me rencontre, comme je débouchais du taillis, errant et vagabond, aspirant, à pleins poumons, l'air pur de la campagne. Sa Grandeur me prit par le bras, me fit promener avec Elle assez longtemps, et me dit : « Vous avez la force d'un Titan ; c'est vous qui avez bâti cette grotte avec ces énormes rochers ? — Oui, Monseigneur. » Alors il me montra Ligugé : « Je voudrais, mon enfant, ajouta-t-il, que vous me fissiez une route. Elle partirait de notre maison, passerait par une brèche que vous ouvrirez dans ce mur d'enceinte, et me permettrait d'aller sans détour vers le monastère des Bénédictins. »

» Monseigneur n'aurait pas parlé plus sérieusement

à un ingénieur ; et moi, tout fier de sa confiance, je lui répondis que je serais enchanté de lui faire ce plaisir et que ce serait l'affaire de quelques jours de promenade. Sa Grandeur prévoyait déjà ma vocation pour faire des routes ; et de fait, j'en ai construit beaucoup depuis, et surtout remué des pierres, mon Dieu ! »



CHAPITRE XIV

1883. — Une lettre et le portrait du cousin. — Travaux et espérances. — A l'ancien capitaine de sa garde. — Éloges de ses confrères. — Projet d'asile pour les vieillards. — Travaillons sur l'élément vieilli.

Au mois de mars **1883**, notre héros écrit à son cousin :

« L'autre soir, par un temps glacial, je faisais les cent pas devant mon donjon. Six gros garçons bottés, essoufflés et trempés, portaient les bois de la chapelle que je construis. Soudain une clameur immense retentit. Mes sept ou huit chiens se mettent à aboyer à la fois. Est-ce un loup, un ours ou un sanglier ? Non, c'était le facteur qui me remet une poignée de lettres. Il n'y a rien de mieux que d'offrir à Dieu le plaisir qu'elles apportent et surtout les peines qu'elles peuvent annoncer.

» Je rentre et mes gens me suivent. Je suis grave et tout le monde garde le silence. Enfin, je délie le cordon qui attache ensemble ces missives. La première qui me tombe sous la main est d'une écriture connue : Oh ! oh ! me dis-je, c'est du féal cousin ! Il n'a pas coutume de faire pleurer ; si les autres apportent quelque douleur, celle du cousin fera contrepoids ; commençons par elle !

» Cependant mon front s'est déridé, un sourire a effleuré mes lèvres. En ouvrant l'enveloppe, j'ai vu une photographie : « Quel est le pape, l'évêque ou le saint dont vous recevez le portrait, me demandent mes gens enhardis ? — Eh ! eh ! attendez ; je ne le devine pas moi-même. » Je lis ta lettre. C'était toi ! A la première vue, je ne t'avais pas reconnu. Un examen de détail m'a remis sur les traces de ta brave physionomie, perdue de vue, mais non de cœur, depuis vingt-cinq ans. C'est bien toi, mon féal, avec ces sourcils bien arqués, ces yeux doux, ton nez de noble, tes lèvres sympathiques et ton air de famille très prononcé : « C'est mon fameux cousin ! » dis-je tout haut, et chacun de t'admirer en ta fière prestance.

» Je loue, mon cher cousin, ta fidélité à ton Église de Persac. Je te vois inamovible. Je jette aussi, moi, de profondes racines dans les endroits où je passe ; depuis vingt ans et plus, je n'ai changé qu'une fois de district. Je viens pourtant de transporter mes pénates à quatre journées de mon camp de Ko-Kouy, au cœur du département de Tchen-Hiong ; j'espère que ce sera ma dernière station.

» Mon plateau est royal et sacerdotal, puisque, selon Mgr Gay, les trônes et les autels sont toujours élevés sur les hauts lieux.

» Les vingt et quelques mille francs, que m'a envoyés Jules, vont me permettre d'élargir le centre de mes bonnes œuvres. Voici donc quel est mon plan : je vais successivement arrondir mes domaines, autour du plateau dont j'occupe le centre ; j'établirai dans mon

voisinage toutes les familles à la recherche de terrains et qui voudront de bon cœur embrasser la foi. J'apprendrai au peuple la façon d'employer utilement les longs mois d'hiver, et j'ouvrirai des écoles gratuites, après les semailles du maïs, au moment où les provisions commencent d'être épuisées.

» Déjà trois familles sont établies sur mon territoire; les landes de mon plateau se défrichent. Me voici, cher cousin, le seigneur, le moine, le prêtre et le missionnaire de ce pays ; je donne la chasse aux voleurs et aux sangliers ; je prie seul dans ces cavernes et sur ces montagnes ; je veille au chevet des moribonds, et je parcours la région, en semant partout la bonne nouvelle. Dieu me soit en aide ! et peut-être verrons-nous, dans ces montagnes sauvages, le paganisme vider le camp, et la foi implanter sa bannière triomphante. »

Quelques mois après, M. l'abbé Suire, que nous avous vu, au commencement de cette histoire, décoré par le chevalier lui-même, du titre de « capitaine de sa garde », recevait cette lettre où nous trouvons une preuve nouvelle de l'humilité de l'apôtre et de sa charité pour ses frères : « Bien cher ami, lui dit-il, votre bonne lettre, dans une excursion rapide à travers les âges, notait à chaque époque de l'histoire quelques-uns des héros qui ont illustré leurs siècles et regrettait de ne pas voir, en notre ère qui décline, surgir l'élu du Seigneur par lequel s'opérerait le salut en Israël.

» Charlemagne est loin, saint Louis est mort, Jeanne

d'Arc n'est plus, les Bayard sont bien rares; Henri V, Mgr Pie, Louis Veuillot, Pie IX, semblables à de brillants météores emmy les ténèbres du XIXe siècle, sont aussi disparus; seul, l'illustre Léon XIII, avec son vaillant clergé, tient encore tête à l'orage, au milieu de cette décadence universelle.

» Étant tout jeune, je vis bien que le monde tombait en quenouille; c'est pourquoi je pris le parti de venir en Chine, chercher quelque aventure. Je ne vous parlerai point de mes exploits; la preuve que j'en ai fait fort peu est, sans doute, que je vis encore. Mais de même que l'honneur de la France s'est réfugié sous la soutane, que de missionnaires français j'ai connus qui sont vraiment la gloire de l'Orient!

» Sans sortir du Yun-Nan, nous avons un vicaire apostolique qui, à lui seul, a déjà fait des exploits dignes des héros. Nous venons de perdre à Ta-ly un confrère, le bon P. Terrasse, zélé comme les saints et fort comme un athlète ; seul il se défendit, toute une nuit, contre deux cents scélérats. Il ne se rendit qu'au point du jour, en disant: « Tuez-moi, mais ne faites aucun mal à ces enfants qui sont innocents. »

» Il y a juste cent jours, est mort un de nos plus chers missionnaires, René Pourias. Je l'appelais René d'Anjou, et l'un des nôtres, le P. Parguel, l'intitulait le roi des chevaliers. C'était vraiment un type accompli du gentilhomme vendéen; il tenait, à lui seul, tous les mandarins en respect. Comme un autre Nemrod, il était la terreur des ours et des sangliers, l'effroi des voleurs et même des diables; il bâtissait un palais à

l'évêque, des postes aux missionnaires et les entourait de territoires. Il était connu à Pékin et tenu en grande considération dans toute la province. Or, le bon Dieu vient de l'appeler à lui, dans la fleur et la force de l'âge.

» J'ai de grandes actions de grâces à rendre à Dieu de m'avoir, dès mon enfance, préservé de la corruption du siècle, et de m'avoir fait vivre et grandir au milieu des plus beaux exemples de vertus. Sans parler de nos professeurs et amis de France, parmi lesquels vous avez pu, comme moi, admirer tant de nobles caractères, je m'extasie sur la plupart des missionnaires qui ont été mes compagnons de voyage. Les uns sont morts de la glorieuse mort des martyrs, les autres sont devenus les évêques et les chefs de leurs missions. Par exemple, le vénérable Néel était de ma route : c'était un homme simple et craignant Dieu; il fut martyr au Kouy-Tchéou.

» Le P. Fourcy, un saint et savant homme, fut pris par les infidèles; il reçut tant de coups qu'il mourut des suites de ses blessures. Le P. Durand me fit compagnie jusque dans le Sut-Chuen; entré dans le Thibet, il en apprit si parfaitement la langue, qu'il était un sujet d'admiration aux indigènes. Mais le diable lui suscita une terrible tempête; poursuivi et blessé par une troupe de forcenés, il se noya en voulant passer le Brahmapoutre.

» Dirai-je que ceux qui ont survécu à nos braves compagnons de route sont plus heureux ? A Dieu ne plaise ! Voyez Mgr Puginier, vicaire apostolique du

Tonkin, au milieu de quelles persécutions et parmi quelles catastrophes n'a-t-il pas lutté jusqu'à ce jour? Il est vrai qu'il a obtenu la croix de la Légion d'honneur! Il eût préféré le martyre.

» Nous ne valons pas mieux que nos pères, et notre vie est entre les mains de Dieu. Mais comme on se sent glorieux, dans un siècle pervers, d'avoir eu pour amis et pour compagnons des hommes d'un tel courage et d'un si noble cœur! Quelle joie de pouvoir imiter leur triomphe! mais Dieu n'accorde pas cette faveur au premier venu. C'est pourquoi, moi, que vous auriez cru devoir tomber des premiers dans la mêlée, je suis encore debout. Le bon Dieu m'a gardé jusqu'à ce jour sans doute pour me donner le temps d'expier ma pauvre vie.

» Possédant de ma bonne famille quelques ressources, je vais acheter un territoire dans les environs de cette ville et ramasser les vieillards. Je veux travailler sur l'élément vieilli et le rajeunir. J'ai l'intention de fonder un hospice, à l'imitation des établissements des Petites-Sœurs des pauvres. Jules m'écrit que tous leurs vieillards deviennent de fervents chrétiens, et j'ai remarqué qu'en effet les vieux, en Chine aussi, sont plus accessibles aux consolations de la religion.

» C'est aujourd'hui le premier dimanche après la Pentecôte; je prêchais à mes chrétiens qu'il fallait avoir trois cœurs; un de feu, un de chair, un de fer, trois beaux mots du bienheureux Labre. Quelle belle doctrine! Priez, cher ami, qu'elle se réalise en moi. »

CHAPITRE XV

1884. Les écoles du missionnaire. — Visite de la province en compagnie de Mgr Fenouil. — Il est chargé du district de Tchao-Tong pour la troisième fois. — Il reçoit son évêque dans son fort de Ko-Kouy. — Mgr Lepley. — Œuvres de Mgr Gay.

Au mois d'août **1884**, la *Semaine Liturgique* de Poitiers publiait la lettre suivante de notre héros :

« Bien chère sœur, très aimé frère,

» A cause de l'affection que je vous porte, il me semble toujours vous voir à ma droite ou à ma gauche ; je crois que cette douce illusion m'aura fait prendre le change et négliger notre correspondance. Aussi, quand au retour de quelque expédition, je rentre sous ma tente, ma plume oisive et mon encrier desséché, épars sur ma table poudreuse, me rappellent à la réalité ; je ne puis soutenir ces voix accusatrices, et je me promets de vous écrire au plus tôt. J'allais vous commencer une lettre à San-Chan ; le temps était favorable, un sombre rideau de nuages gris voilait mes montagnes à l'horizon et une couche de neige enveloppait mon plateau d'un immense linceul.

» Assis devant un bon feu de houille, je me mis à penser : Je vais écrire à Justine et à Jules, me dis-je,

je leur parlerai de ma chapelle ; je pourrai même leur montrer mon collège de garçons et mon école de filles. Si même mon frère et ma sœur ont la curiosité de les visiter, on pourra leur en ouvrir les portes, mais à une condition pourtant, c'est qu'ils ne feront qu'entrer et sortir.

» Cependant, réflexion faite, il vaudra mieux ne pas y conduire Jules ni Justine ; une vingtaine de petites filles et autant de petits garçons, sous la direction d'une vierge et de deux maîtres, criant à tête perdue des *Pater* et des *Ave* en chinois, c'est beau sans doute ; mais je réfléchis que les culottes sont dans un état déplorable et que même, la moitié en est complètement dépourvue : cela pourrait scandaliser des gens d'Europe ; on s'abstiendra de faire cette visite.

» Bien ! bien ! me dis–je, voilà des matériaux pour une lettre. Je commence. Un homme entre chez moi, sans frapper à la porte, puisqu'il n'y en a pas : « L'Évêque est en route, l'Évêque arrive, dit-il. — Et où, demandai-je? — A Ko-Kouy. — Alors, repris-je, je pars demain ; je dois cet honneur à l'Évêque, et puis, une promenade de quatre jours sur la neige est plus favorable pour la santé que les doux repos de ce foyer. » On selle mon cheval ; je pars, et ma lettre, mes chers amis, demeure encore à l'état de projet. San-Chan est à quatre journées de Ko-Kouy.

» J'arrivai la veille des Rois, et le lendemain, après la messe, j'eus le plaisir de voir tous mes chrétiens me souhaiter la bienvenue. J'étais absent depuis vingt mois ; tous protestent qu'on m'attendait avec impa–

tience. C'est qu'en effet, Ko-Kouy m'a toujours témoigné beaucoup d'attachement. Je fis le tour de mon fort ; mes plantations avaient poussé, mes tours et mes créneaux conservé leur blancheur, et mon camp rien perdu de son air seigneurial.

» Je parlais, avec le P. Simon, de quelques préparatifs essentiels pour recevoir l'Évêque, quand un jeune homme m'aborde et me présente une lettre, c'était un ordre de Mgr de Ténédos de me rendre en diligence le trouver à Tchao–Tong : « Selle mon cheval, dis-je à mon piqueur, et partons. » Le lendemain, j'étais aux pieds de mon vénérable vicaire apostolique, que je n'avais pas vu depuis douze ans.

» Ce sera donc d'ici, que je daterai ma lettre. Nous ne parlerons plus de San–Chan, hélas ! car la première nouvelle que Sa Grandeur apprit aux chrétiens et à moi, c'est que le pasteur de Tchao–Tong était encore Tien ; (or, vous savez que ce vieux Tien n'est autre que votre pauvre frère.) Adieu San-Chan, son plateau, ses mille pics, ses cavernes, ses landes et son ciel brumeux ! Adieu ses robustes montagnards, chaussés de grosses bottes et vêtus d'une coule de joncs marins ! Mais, vive Tchao-Tong, avec sa grande plaine, ses forêts de poiriers, ses lacs remplis d'oies et de canards sauvages ! Dieu bénisse ses chrétiens et ses pauvres infidèles, qu'il m'appelle, pour la troisième fois, à évangéliser !

» Je n'étais donc pas dépaysé à Tchao–Tong; j'y commençai incontinent l'exercice de mon ministère. Je passai le 11 et le 12 janvier au confessionnal. Monsei-

gneur donna la Confirmation à une soixantaine de personnes, et le lundi nous nous acheminâmes vers Ta-Kouan, car Sa Grandeur me dit : « Nous allons visiter ensemble tout l'est de la province; vous me servirez de grand vicaire, n'est-ce pas ? » J'ouvrais la marche sur mon valeureux cheval, Monseigneur était en chaise à quatre porteurs ; sa belle mule le suivait en laisse ; cinq à six hommes portaient sa chapelle, son lit, ses habits et quelques autres objets de voyage ; deux ou trois catéchistes l'accompagnaient à pied. Ce fut, tant que dura la visite des chrétientés, toujours le même train de route. Vous serez édifié de savoir comment voyage un évêque dans le Yun-Nan.

» Nous prîmes le chemin de Mé-ché-y, petite chrétienté dépendant du district de Tchao-Tong. On s'arrêta à Ta-Kouan, où il n'y a qu'une trentaine d'anciens chrétiens. Après quelques confessions, quelques rares confirmations, nous revînmes vers Tchao-Tong, et descendîmes jusqu'à Ko-Kouy. Toute la chrétienté, avec ses chevaux, ses drapeaux, ses fusils et ses pétards, vint recevoir Monseigneur à trois lieues de Ta-ouan-tsé. Sa Grandeur entra chez moi le 18 janvier: je mis à son service une chambre bien blanche et éclairée, ayant vue sur mes plantations. Sa Grandeur me fit compliment de la belle ordonnance de ma forteresse, oubliant là, pendant dix jours, le délabrement des auberges chinoises (1).

(1) « Cette forteresse, nous écrit le R. P. Masson, successeur de notre héros à Tchao-Tong, cette forteresse est un chef-d'œuvre et n'a pas sa pareille dans le Yun-Nan. » (*Lettre du* 31 *juin* 1889)

» Le dimanche, il confirma cent personnes; mais quand les mères se prirent à passer leurs marmots aux parrains et marraines, pour les présenter à l'Évêque, vous eussiez cru entendre bêler tous les cabris du Poitou, sur la place du Marché-Notre-Dame.

» Nous nous dirigeâmes ensuite vers San-Chan. Le lendemain, je conduisis Monseigneur chez mes indigènes. Nous chevauchions dans un petit ravin, au milieu d'une grande forêt de bambous. Ces arbustes, courbés sous le poids du givre, formaient, à droite et à gauche, un tunnel sans issue. La chaise ne pouvait passer, la mule glissait en zigzags ; Monseigneur, chaussé d'une paire de souliers plats, tapotait dans la neige. Nous arrivâmes pourtant au village de Kouan-kia-pa. J'entre dans une case pour chercher le patron. Accroupi et armé d'une serpe, il raccommodait un vieux banc. « Pourrait-on, monsieur, passer ici, dans votre castel, une nuit en payant ? » Mon rude montagnard, sans se déranger, me répondit qu'il n'y avait pas moyen. Mais la femme de ménage, plus avenante, me dit : « On pourra s'arranger, pourtant je vous avertis qu'il n'y a pas de place pour vos montures, pas d'herbes, pas de vivres, et encore moins de couvertures; pour le feu, il faut que vous sachiez que le charbon est hors de prix, et qu'il est bien difficile d'avoir du bois par le temps qu'il fait. — Oh ! oh ! s'écria là-dessus le patron : vos chevaux mangent mon treillis ! »

» Monseigneur me dit en riant : « Nous allons coucher cette nuit à la belle étoile. — Et moi : Ayez

la bonté d'attendre un peu ; voici à quelques portées de fusil la maison de Ou-san-lao-pan ; j'y cours demander l'hospitalité. »

» Le maître du logis était à se chauffer dans l'âtre. J'entre, salue et lui fais de si beaux compliments sur la prospérité de sa famille, la convenance de sa maison et la renommée de sa prud'homie dans toute la contrée, qu'il permet enfin à « un grand homme, venu de lointains pays » de passer une nuit dans sa case.

» Tranquillisé de ce côté, Monseigneur avait grand' peur que ses gens ne pussent trouver la route. La lune brillait sur cette nappe blanche : je le rassurai. De fait, les porteurs arrivèrent l'un après l'autre. J'avais apporté de Ko-Kouy une volaille rôtie, et même, (n'en dites rien !) une bouteille de vin de Bordeaux. C'était, ou jamais, le temps d'exhiber mes provisions ; nous fîmes chère lie. Il ne resta de la poule que les os, et du bordeaux que le souvenir de la prévoyance de notre bon père qui me l'avait autrefois envoyé.

» La route était mauvaise, le voyage fatigant, la chaise marchait péniblement, les chevaux avaient les sabots bourrés de neige ; nous fîmes beaucoup de chemin à pied, et nous n'arrivâmes à San-Chan qu'au bout de six jours. Il faisait bien froid, mais le charbon se tire sur ma montagne, et on avait chauffé de grands poêles en terre durcie dans toutes les chambres.

» Les enfants de mes écoles ne craignent pas le froid, eux ; ils sautaient dans la neige avec leurs guenilles semblables à des rets. « Mais, me dit Monsei-

gneur, tous les enfants d'ici sont donc nus en toute saison ? — Pardon, Monseigneur, l'année a été mauvaise ; vous voyez que je n'ai pas épargné l'argent pour monter ce district ; du reste, je nourris tous ces enfants ; je verrai à les habiller peu à peu. D'ailleurs, il n'y a pas à s'apitoyer outre mesure, car vous voyez qu'ils sont tous frais et potelés. »

» Monseigneur admira le panorama de San-Chan. Tous les matins, des nuages blancs comblaient le vide des monts. Les cimes seules des pics perçaient du milieu de ces vapeurs; on eût dit des îlots épars dans une vaste mer. Monseigneur disait : « Quand je serai à la retraite, je viendrai finir mes jours en ce pays-ci. »

» Nous eûmes des confessions, des communions, des confirmations, comme partout ailleurs. L'un de mes maîtres d'école était païen, mais honnête et laborieux. « Comment ! dit Sa Grandeur, vous gardez un païen pour apprendre le catéchisme aux enfants des chrétiens ? — Mais oui! le bon Dieu, dit-on, s'est bien servi du diable pour exhorter des moines, une fois ! »

» Dans la soirée, je vis venir mon maître d'école ; « Comment vont les petits ? lui dis-je. — A merveille. — Et toi, sais-tu la doctrine ? Crois-tu ? — Certainement. — Alors, qu'attends-tu pour renoncer à tes idoles ? La présence d'un grand homme, plein d'années et de vertus, qui a fait le tour du monde pour sauver des âmes et qui, malgré ses cheveux blancs, passe encore les fleuves et les montagnes pour votre salut, n'est-elle pas une nouvelle preuve de la vérité de notre religion ? » Mon païen me fit une grande

prostration, en disant; « Je me rends! » Le lendemain, il faisait son adoration, recevait le Baptême et la Confirmation, comme je l'avais prévu.

» Il serait trop long de vous narrer toutes les péripéties de notre voyage. Nous fîmes le plan de descendre vers la vieille chrétienté de Long-Ky, en poussant une reconnaissance dans la province du Sut-Chuen; nous traversâmes beaucoup de montagnes et de vallées, jusqu'à la petite ville de Kuin-lin.

» Autrefois, je visitais les malades de ce district; on nous força d'y passer deux jours, puis nous reprîmes la route vers le Yun-Nan. C'était le mardi-gras; nous fîmes notre souper avec de la farine de maïs, et l'on dut démonter deux portes pour nous dresser des lits. Le mercredi des Cendres, nous étions à Longan. Un vieux boucher chrétien, de 84 ans, voulut absolument nous recevoir. Le P. Parguel, sachant l'arrivée de Monseigneur, vint, avec ses chrétiens et ses drapeaux, nous rejoindre dans la soirée. Nous partîmes le lendemain.

» Je revois donc ma vieille chrétienté de Pou-eul-hao. Les enfants sont devenus des hommes; cependant nous nous reconnaissons encore. J'aurais beaucoup à parler de mon vieil ami, le P. Parguel, qui aime bien les Carmélites; mais le temps presse et il nous faut courir à Ngai-tien-pa; c'est encore un de mes vieux domaines, je ne sors plus des pays de ma connaissance. Le P. Maire y a bâti une jolie résidence; un prêtre chinois, Antoine Ly, visite l'endroit; c'est un homme très aimable. Je n'oublierai jamais les repas

qu'il nous fit faire, surtout son inexorable plat de tiges de pois verts, cuits dans l'eau ; il est regrettable que le Carmel ne connaisse pas ce potage. La civilisation envahit nos montagnes !

» Un de nos chrétiens, le plus huppé du pays, avait fait le mot sur le marché. Sitôt que Monseigneur parut, ce fut, à droite et à gauche, une détonation effrayante et continue de pétards, si bien que la mule faillit s'emporter et que le vénérable évêque eut peine à garder sa dignité; mon cheval aussi dansait sur les dalles. Je crois qu'on ne caracole pas mieux au bois de Boulogne.

» Sortis de ce nuage de poudre, nous nous acheminons vers Long-Ky, l'ancien fort de Mgr de Philomélie, de chère mémoire. De cette résidence obscure et sauvage, le bon évêque gouverna toutes les chrétientés du Yun-Nan. Mort à 76 ans, il a été enterré dans son fort même. Nous lui avons élevé un magnifique tombeau. A sa droite et à sa gauche, ce sont aussi deux mausolées remarquables : celui d'un digne prêtre chinois, nommé Iang ; et celui de Mgr Gleyo, un missionnaire de grande vertu, mort depuis cent ans; sa dépouille mortelle, d'abord inhumée au milieu d'une forêt, vient d'être transportée près du tombeau du premier vicaire apostolique du Yun-Nan (1). Il ne restait de ce corps précieux que quelques ossements; nous les transportâmes en grande pompe dans un

(1) Concernant ce saint missionnaire, voir Les *Misions Catholiques* T. XIII. p. 404.

nouveau sépulcre. Quatre prêtres chinois, autant de missionnaires européens et tous les chrétiens de Long-Ky et des environs, assistaient à cette belle cérémonie. Les *Annales* parlent beaucoup de ce confesseur de la foi ; il resta huit ans en prison ; la tradition se conserve qu'il fut communié miraculeusement.

» Depuis que le siège du vicariat apostolique a été transféré à la capitale du Yun-Nan, c'est le P. Mury qui visite le district de Long-Ky. Le cher confrère, jeune d'années, est déjà vieux en vertus. Il fut pour moi un grand sujet d'édification. Il s'appliqua à traiter grandement Monseigneur. Ce dernier, qui est pourtant très mortifié, m'avoua en secret que le train de table du P. Mury n'eût pas été excessif à la Trappe.

» Nous nous réunîmes neuf prêtres à Tchen-fong-chan, pour la retraite. Ce district, sur lequel était placé le collège latin de la Mission, a beaucoup perdu de sa splendeur. Ce collège a été transporté à la capitale. Le P. Fage, un vieux et savant missionnaire du Thibet, ayant demandé à venir terminer sa laborieuse carrière auprès de l'évêque du Yun-Nan, Monseigneur le reçut avec plaisir.

» Arrivé à ce point de ma lettre, il me semble avoir assez causé, n'est-ce pas, Justine ? Il est vrai qu'il y a une année que vous n'avez pas eu de mes nouvelles. Jules avouera que je répare bien ma faute. Voyons cependant, voici que Monseigneur veut m'emmener jusqu'à Soui-Fou, dans le Sut-Chuen. Vous conduirai-je bien jusque-là? Eh bien ! soit, laissons nos chevaux et montons en barque.

» Peu à peu les montagnes du Yun-Nan se dérobent à nos regards, celles du Sut-Chuen vont en s'affaissant; sur les deux rives du fleuve, des bois d'orangers massés sur les coteaux, des plantations de cannes à sucre, des blés verts, un air plus chaud, un ciel plus limpide, des nacelles livrées au gré de l'onde, de lourdes barques remontant péniblement le cours des flots : tout cela fait diversion et vous apprend que nous entrons dans la province de Sut-Chuen (*quatre fleuves*).

» Voici la ville, sa rade, et ses mille barques, amarrées au rivage. La nôtre a bien de la peine à se frayer un passage ; enfin, en serrant les côtes, on approche de la plage sablonneuse. Deux chaises sont hélées : nous entrons en ville. La nuit, renforcée d'un nuage de fumée, étend ses voiles sombres sur la cité ; mais toutes les rues et les boutiques sont illuminées, comme si on voulait nous souhaiter la bienvenue. Les chaises s'arrêtent devant un vaste portail : on ouvre, et trois ou quatre missionnaires français nous reçoivent à bras ouverts. Nous étions à la résidence de Mgr Lepley.

» L'évêque n'était pas chez lui, mais il arriva deux ou trois jours après. C'est un prélat très affable, un vrai gentilhomme. On prie, on chante, on raconte des hauts faits de missionnaires, des conversions de païens. Un nouveau confrère, arrivé de France, bégaie du chinois, joue de l'orgue de Barbarie et montre la lanterne magique ; on parle théologie et même politique ; je termine cette lettre.

» Demain c'est la fête des Rameaux, et nous repartons lundi ; un des deux jeunes confrères, nouvellement

arrivés au Yun-Nan, m'accompagnera jusqu'à Ko-Kouy et Tchao-Tong, dont je demeure chargé. Adieu donc ! nous nous reverrons dans ma bonne vieille ville.

» Hier soir, en retouchant les caisses, nous avons découvert le manuel de piété que m'envoie, de Niort, la Révérende Mère Emmanuel ; je lui suis très reconnaissant de ce gage d'affection. J'ai même reçu deux gros paquets de chapelets ; c'est bien ! Je vais, conformément aux intentions de Léon XIII, répandre partout la dévotion du saint Rosaire.

» Les livres de Mgr Gay font mes délices. Oh ! je ne m'étonne plus que vous fassiez tant de progrès, sous la conduite d'un si grand contemplatif ! J'ai prêché tout son traité du purgatoire. Ses *Élévations* ne sont pas à la portée de mes chrétiens ; j'en recueille quelques fragments, que je saisis toujours avec enthousiasme ; je les habille en bon chinois : mes chrétiens s'émerveillent de me voir leur parler des idées si neuves et pourtant si lumineuses.

» Adieu, chère sœur et bien-aimé frère. Cette lettre est mal écrite ; mais songez que j'ai parcouru trois cents lieues entre les prémisses et la conclusion ! »

CHAPITRE XVI

1885. — La guerre du Tonkin. — Ses conséquences au Yun-Nan. — Bruits de persécution. — Dangers que court le missionnaire. — Paniques. — Le P. Masson et la langue chinoise.

Le 11 janvier 1885, notre missionnaire adresse, de Ko-Kouy, à sa sœur et à Jules, une nouvelle et très longue lettre. C'est le résumé d'une visite de ses chrétiens, au milieu des terreurs et des menaces excitées par la guerre de Chine.

« Vous ne vous êtes pas trompés, leur dit-il, en pensant que cette guerre des Français contre la Chine pourrait devenir fatale aux missionnaires et aux chrétiens. Un peuple aussi lâche et aussi infatué de soi que le Chinois, vainqueur ou vaincu, ne pouvait manquer d'exercer ses représailles contre les faibles et les innocents. C'est, en effet, ce qui est arrivé dans plusieurs provinces. Les districts du Yun-Nan s'attendaient à des vengeances plus éclatantes encore, car nous sommes limitrophes du Tonkin, et le vice-roi, promoteur de la guerre, est l'ennemi particulier des étrangers et de la religion.

» La persécution commença dans le Kouy-Tchéou. Du 30 septembre au 4 octobre, églises et résidences

de missionnaires, maisons de chrétiens sont livrées au pillage dans diverses villes. Plusieurs des nôtres ont dû fuir et se cacher dans les bois et les montagnes. Quant à moi, j'étais sorti de Tchao-Tong, le 13 octobre, pour la visite de mes chrétiens, ignorant les persécutions ; aussi entrai-je en campagne avec l'entrain ordinaire.

» Je revis les rives abruptes du pays des Lolos. Cette région est interdite aux étrangers. Cette défense, ou plutôt le danger d'y pénétrer, excitait singulièrement l'envie que j'ai toujours eue de voir de près ces barbares. Si mon évêque m'envoyait ce soir l'ordre d'entrer dans leurs montagnes, demain je passerais ce torrent et franchirais ces monts.

» Vers la fête de la Toussaint, je visitai une autre station ; j'y trouvai des lettres et la feuille des Pères Jésuites de Chang-haï. On a beau porter la queue et les habits chinois, le cœur n'en reste pas moins français. Je fus ravi de voir nos braves soldats combattant toujours un contre vingt, et partout victorieux. Ces orgueilleux Chinois sont donc battus sur terre et sur mer ! J'en conçois l'espérance que notre cher lieutenant, Fernand Quillet, aura fait quelque exploit et recevra promptement de l'avancement.

» Je passe à la lecture des lettres. Le P. Bourgeois m'apprend que l'armée indigène se porte en masse vers le Tonkin. Ceci m'inspire quelque crainte pour notre vénérable évêque et son provicaire. J'étais dans la ville de Ta-Kouan, occupé à entendre les confessions, quand, soudain, m'arrive un jeune homme, porteur de

lettres et de journaux. Ceux-ci m'annoncent de nouvelles victoires des Français : celles-là me font pâlir. La poudrière chinoise, située près de notre résidence, a sauté, et notre superbe maison a tremblé jusqu'en ses fondements. Une bande a cerné notre collège ; un de nos élèves a été poignardé par un soldat, mais les gens du voisinage sont arrivés à notre secours, et le péril est en partie conjuré.

» Enfin, une lettre de Tchao-Tong m'apprend que mon absence a donné lieu à toutes sortes de commentaires. Les uns disent que j'ai pris la fuite et que les satellites sont à mes trousses ; d'autres prétendent que je suis dans mon fort de Ta-ouan-tsé, à la tête des chrétiens et prêt à une énergique résistance.

» Pendant que je prends lecture de ces dépêches, mes gens gardent un morne silence. Les yeux braqués sur moi, ils attendent un mot qui leur apprenne la vérité. Je les rassure : « La Chine est vaincue, leur dis-je, et la paix est proche. »

» La visite terminée, je descends sur le forum. Merlin, un des puissants du pays, baptisé, confirmé, et qui même a fait sa première communion, s'enquiert avec un vif intérêt de la guerre et dévore mes journaux.

» Je me rends de là à Ta-ouan-tsé, où réside mon vicaire, le P. Masson. C'est un jeune confrère, au cœur d'or et d'une piété exemplaire. Il aime ses chrétiens, sa résidence, son district ; je vois qu'il continuera les traditions et qu'il est le père des pauvres. Des malheureux en grand nombre et même païens ont transporté leurs pénates dans notre maison

» Le P. Masson était venu au-devant de moi, monté sur son alezan, l'ancien cheval de guerre du P. Parguel. Le pauvre animal suivait péniblement. « Quelle ration donnez-vous à votre monture, dis-je, en remarquant la maigreur de la bête ? — Un dixième de boisseau de grain lui fait trois jours. — C'est peu ! Un dixième par jour ne serait pas trop! — Sans doute reprit le charitable Père, mais il y a tant de gens qui souffrent, que j'ai scrupule de donner du grain à mon cheval ! »

» Je passai là huit jours au tribunal de la pénitence. Tous nos chrétiens accoururent et se frappaient la poitrine avec componction. Les bruits de persécution dans le Kouy-Tchéou leur sont parvenus et la terreur qu'ils en conçurent leur fut plus salutaire que les plus touchantes exhortations. Ainsi donc, en dépit et peut-être en raison même des épreuves, nous célébrâmes très pieusement les fêtes de Noël.

» Le P. Masson retourna dans sa chrétienté. Il étudie assidûment le chinois ; il eut même le courage de préparer un sermon et de le prêcher à ses fidèles. Son catéchiste, qui l'écoutait et qui l'avait aidé à préparer ce célèbre discours, crut comprendre qu'on y parlait de Notre-Seigneur!

» Quelques jours auparavant, je lui avais donné quelques leçons de cette langue difficile : « Ne vous contentez pas, lui disais-je, d'avoir quitté votre patrie et la maison de votre père, il vous faut abandonner jusqu'au ton de voix que vous apprîtes au foyer de la famille. Voyez les Chinois ; ils ne font rien comme

nous. Ils boivent le vin et prennent le dessert avant le repas; nous buvons en mangeant et n'usons du dessert qu'à la fin. Examinez leur vêture : ils mettent le pantalon dans les bas et la chemise sur le pantalon. En France c'est l'opposé. A cheval, ils posent le talon dans l'étrier; chez nous on y met le bout du pied. En guerre, les officiers français sont au premier rang; en Chine, c'est le contraire qui a lieu.

» Imaginez bien que les Chinois ne se font pas descendre de Fou-Hi, un proche parent de Noé, pour faire et dire comme tout le monde. Ainsi, nous plaçons l'intelligence dans le cerveau; les Chinois la mettent dans le ventre. Dites de quelqu'un que c'est une forte tête, personne ne vous entendra; mais dites qu'il a le ventre profond, et vous ferez le compliment le plus flatteur! N'avez-vous pas vu qu'ils écrivent de droite à gauche, et que leurs livres, qui commencent par où les nôtres finissent, se lisent en suivant une ligne verticale? Jugez maintenant que leur diction doit aussi dérouter les syntaxes de nos langues d'Europe. »

» J'étais encore à Ta-ouan-tsé, me préparant à partir, quand deux jeunes gens accourent, la face pâle, et me disent d'une voix émue : « Père, lisez cette lettre! » Ils me donnent une sorte de pancarte secrète, émanant du prétoire, et adressée aux syndics du marché. Je lis : « J'ai appris qu'un traître, chef de religion, s'est enfui et caché dans la chrétienté du Grand-Val; que les chrétiens s'y amassent et se préparent à de grands armements, en vue d'une révolte. Je vous donne dix jours pour prendre vos informa-

tions, me faire un rapport, où se trouvera la liste de toutes les familles chrétiennes..... »

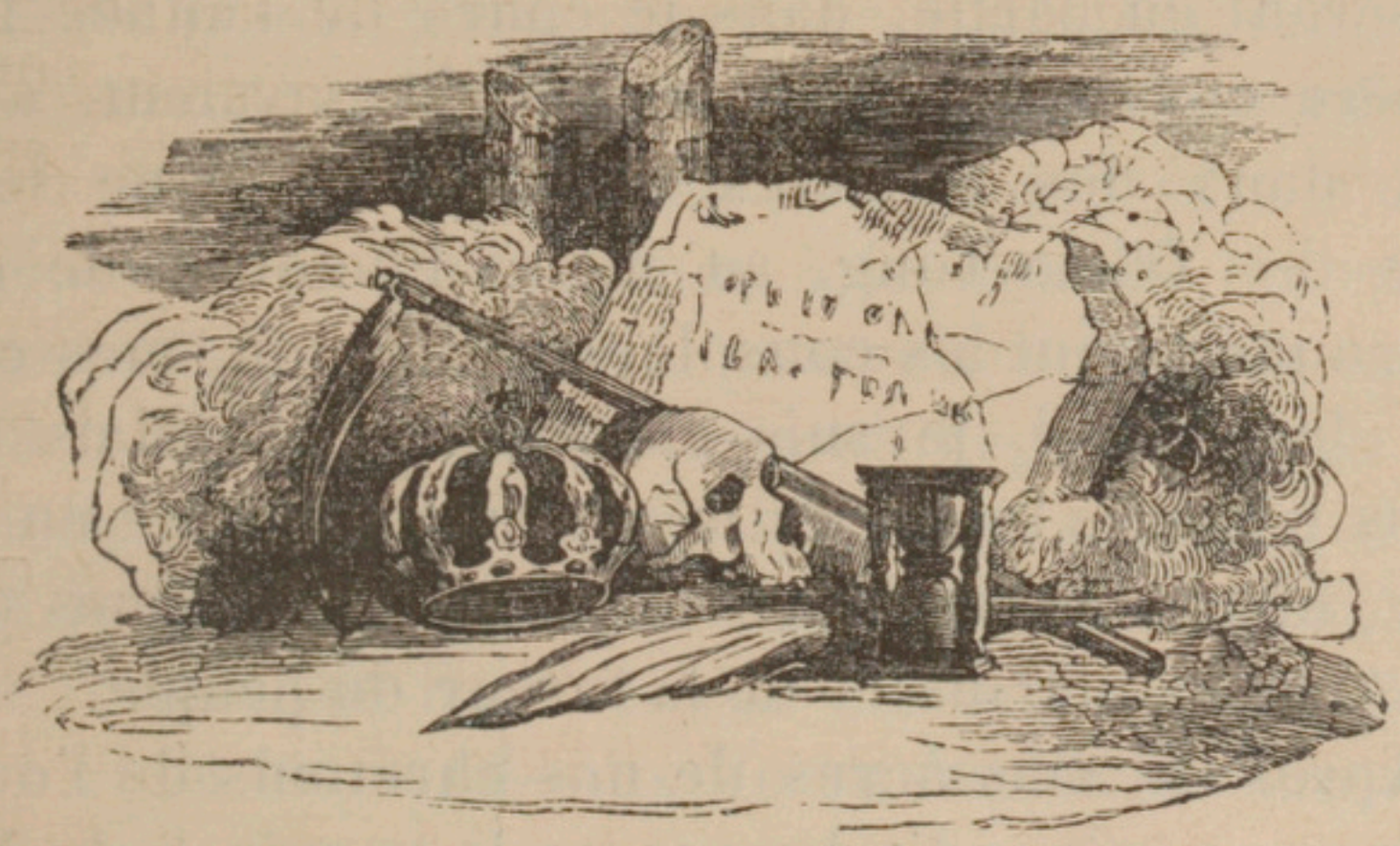
» Tel était le sens de cette lettre, que les syndics avaient communiquée à Merlin et à quelques chrétiens. Impossible de mieux s'y prendre pour exciter du tumulte. En Chine, les forbans, les voleurs, les coquins pullulent ; il ne fallait qu'un avis de ce genre pour les faire se ruer sur nous. A partir de ce moment, le bruit se répandit qu'on allait faire main basse sur les chrétiens, et ceux-ci effrayés ne doutèrent pas qu'on ne leur préparât le sort le plus funeste. Les jours et les nuits se passaient dans des transes mortelles. L'idée de se réfugier dans mon fort leur vint, mais la crainte d'être accusés de révolte et flétris du nom de rebelles, leur glaçait le sang dans les veines. D'autre part, il leur semblait dur de se laisser piller et peut-être tuer par les brigands.

» Dans cette alternative, plusieurs se retirèrent dans les antres et dans les forêts : « Voyons, leur dis-je, ce traître qui s'est réfugié au Grand-Val, c'est moi, sans aucun doute. Si vous estimez que votre sort peut s'améliorer par mon départ, je suis prêt à quitter le pays ! » Mais ils ne voulurent pas y entendre, se sentant, malgré tout, fortifiés par ma présence.

» Ce malaise dura quinze jours. Les syndics répondirent au mandarin que le maître de religion, retiré au Grand-Val, était un vieux missionnaire qui n'avait jamais nui à personne. Le mandarin qui, au fond, n'est pas un mauvais homme, crut aux rapports de ces

honnêtes gens, et fit afficher sur le forum une pencarte, déclarant les chrétiens, comme les païens, fils de la dynastie régnante et protégés au même titre, puisqu'ils observaient les lois de l'empire.

» Ainsi finit cette panique, mais il ne faut pas en conclure que notre position soit exempte d'inquiétudes. Quoi qu'il advienne, me voici entre les mains de Dieu, à la vie et à la mort. Mais la sollicitude des districts de Tchao-Tong, de Ko-Kouy et San-Chan ne laisse pas que de me causer des préoccupations. »



CHAPITRE XVII

1885. — Persécutions. — Fuite dans les montagnes. — L'apôtre accusé devant les mandarins. — Mgr Fenouil le mande à la capitale. — Voyage de trois cents lieues. — Arrivée à Yun-Nan-Fou. — Il prêche en toute occasion. — Incidents du retour. — Visite à un confrère malade. — Entrée de Jules au noviciat. — Deux lettres. — Sublime réponse. — Deux épisodes racontés par un témoin.

Les craintes entrevues au chapitre précédent se réalisèrent en partie, dans le cours de l'année 1885. Le frère et la sœur du missionnaire vivaient, à son sujet, dans des anxiétés continuelles. Une lettre, écrite de Tchao-Tong, au mois d'octobre de cette même année, vint les consoler : « Eh bien, mes chers amis, leur dit-il, je suis encore en vie! Mais nous l'avons échappé belle ! Si la guerre eût traîné en longueur, nous fussions tous devenus les victimes de la haine des mandarins et de la fureur du peuple.

» Après les massacres de nos chrétiens de l'ouest, la terreur se répandit dans toute la province du Yun-Nan. L'effroi fut encore augmenté par des bruits venus du Sut-Chuen. Il était question, à la cour de Pékin, de faire arrêter tous les missionnaires et de les conduire à Chang-haï. Je jugeai prudent de laisser passer l'orage, dans l'espoir que, au pis aller, je pourrais

me soustraire aux poursuites et continuer mes travaux, sitôt que la guerre serait finie, ce qui ne pouvait tarder.

» Il y a, au Ruisseau de la Roche-Blanche, de hautes montagnes, dont les cimes sont couvertes d'impénétrables fourrés. Quelques familles chrétiennes habitent sur le versant qui regarde Ko-Kouy. Je vins demander l'hospitalité à ces braves gens, qui me reçurent à bras ouverts. Je restai un long mois chez eux. Mes hôtes passaient leurs journées dans la montagne, occupés à leurs travaux, et moi, je gardais la maison, en faisant mes dévotions dans une sécurité parfaite.

» Sur ces entrefaites, Dieu m'envoya une épreuve d'un autre genre. Deux chrétiens m'avaient vendu un petit terrain, tout à fait à la convenance de ma forteresse. L'un des vendeurs était paralytique, et je m'étais engagé à le prendre chez moi, à lui fournir les vivres et le vêtement, et même à pourvoir aux frais de sa sépulture. Ce pauvre homme vivait depuis dix ans à la charge de la mission, quand le diable, profitant de la guerre du Tonkin, le poussa à mal faire. Il se fit porter sur le forum, où il m'accusa d'avoir fait un faux, d'avoir violé les tombeaux de sa famille et tué deux ou trois personnes.

» En pays infidèle, la calomnie n'indigne pas comme chez nous. Les meilleurs eux-mêmes écoutaient ce malheureux, le mandarin l'admirait. Je l'écrasai par un plaidoyer victorieux, mais il ne s'en tint pas là et m'accusa au prétoire de Ko-Kouy. Le mandarin, un

pédant comme il en pullule en Chine, se contenta d'extorquer aux chrétiens, chargés de ma défense, une vingtaine de taëls et laissa la question pendante.

» L'autre vendeur est un aveugle que je reçus, il y a six ans. J'avais sauvé toute sa famille de l'idolâtrie et de la misère. Lui aussi, poussé par le diable, s'en alla, en tâtonnant, jusque sur le marché, puis se traîna jusqu'au prétoire. Il se mit à crier que je lui avais arraché les yeux, volé sa femme et ses enfants; après quoi, je m'étais enfui au Tonkin.

» Ces misérables, aidés de quelques païens, profitèrent de l'anxiété des temps pour semer des bruits sinistres. Tel jour, on devait massacrer tous les chrétiens; la nuit dernière, on avait aiguisé les armes sur le marché ; un piquet de gardes nationaux se tenait prêt à cerner Ta-ouan-tsé ; la forteresse et l'église allaient être confisquées par l'État et servir de pagode etc., etc. Ces rumeurs démoralisaient les chrétiens, auxquels pourtant je ne cessais d'écrire, les assurant que la paix n'allait pas tarder à se faire.

» Les journaux de Chang-haï nous apportèrent, en effet, des nouvelles rassurantes. La paix de Tien-sin suivit l'armistice. Je dis adieu à mes bons montagnards, et rentrai dans ma bonne ville de Tchao-Tong. Après une panique de la fin de l'année 1884, le calme s'y était rétabli ; l'école des filles n'avait pas été interrompue et je n'eus qu'un mot à dire pour remettre sur pied celle des garçons.

» Depuis six mois, j'étais absent de Tchao-Tong, et joyeux de m'y retrouver, j'avais l'espoir d'y reposer

un peu sous mes lauriers, quand, tout à coup, je reçus une lettre de Monseigneur qui me mandait à la capitale ; je partis aussitôt : c'était le 1er juin. Trois jeunes gens, équipés à la légère, m'accompagnaient. J'observai en voyage le sobre régime des jockeys, et mon cheval la méthode, dite d'entraînement. Le P. Parguel manquait à cette fantasia, aussi je lui écrivis : « Pendez-vous, brave écuyer ! je viens de pousser une reconnaissance de trois cents lieues, et vous n'y étiez pas ! »

» A Tong-Tchouan je pris le P. Maire à l'improviste. J'avais parcouru dix lieues dans la matinée et il sortait de déjeuner. Le P. Édouard Maire est sobre comme un trappiste et, malgré le zèle de son cuisinier, il ne parvint point, à son grand désespoir, à me faire un gros festin : « Vantez-vous à Monseigneur, me dit-il, d'avoir jeûné chez moi, il en sera édifié! » Il me conduisit au tombeau du P. Pourias, le bon René d'Anjou, et je ne pus retenir mes larmes. Depuis dix ans, il me donnait rendez-vous ; qui aurait prévu que je ne dusse un jour traverser ces plaines, dont il était la gloire, que pour pleurer sur son tombeau?

» N'ayant presque rien mangé depuis Tchao-Tong et fort peu à Tong-Tchouan, j'étais, selon une expression du P. Parguel, devenu tout esprit et je ne pesais non plus qu'une plume à mon cheval, si bien que le fier animal, s'étant emporté dans ces plaines, je perdis mes gens par deux reprises et passai deux nuits sans sapèques, sans bagage et presque sans souper. C'est dans ces occurrences que le bon Dieu accorde des

grâces d'état. J'eus la chance, chaque fois, de rencontrer des braves gens qui m'offrirent l'hospitalité et leur table frugale. Après la veillée, on m'apportait une planche, c'était mon lit, et une pierre me servait d'oreiller. En retour de leurs bons offices, je leur parlais longuement de notre sainte religion.

» Une pauvre femme m'apporta son enfant malade : je lui dis que j'allais lui donner le baptême, et qu'après, s'il mourait, le petit irait tout droit au ciel. Elle en fut bien contente et ces pauvres gens m'écoutaient avec plaisir : nous nous quittions avec peine et en nous promettant de nous revoir.

» J'arrivai au collège, qui est à une lieue et demie de la capitale, avec la vitesse d'une cigogne ; j'aurais pu m'abattre sur les toits blancs du Séminaire, sans casser une tuile. Cette maison a été bâtie par les PP. Bourgeois et Maire, au milieu de difficultés inouïes. Dans les commencements, il fallut à nos confrères un ours pour garder la porte; mais ce fier concierge n'est déjà plus nécessaire, les voisins se familiarisant de jour en jour avec nos missionnaires et leurs élèves.

» Les bons Pères ont tellement à cœur la perfection de ces enfants qu'il me fallut, dès le premier soir, leur faire une conférence spirituelle, et, le lendemain, la méditation. J'avais prévu le cas. Je tirai de mon bagage la traduction en chinois d'une instruction que Mgr Gay avait adressée aux jeunes filles d'un pensionnat, au Dorat, sur cette unique affaire : Contenter Dieu. Le P. Seguin, supérieur du collège, en fut enchanté. Je le crois bien ! mais la gloire n'en est pas à moi.

» Cependant, je me préparais à me présenter devant Mgr de Ténédos. Je me fis peigner, raser, savonner. Je me mis devant une glace, large comme une pièce de cent sous. Je vois une moustache noire comme l'ébène, des yeux vifs, des dents dont la blancheur égale celle du lait. C'est satisfaisant. Cependant, une chose me choque, ce sont ces os qui percent la peau et ce teint hâlé, sur lequel le savon n'a plus de prise.

» Je chausse mes cuissards de satin et mes bottines fleuries. J'endosse une robe de soie grise et par dessus un mantelet de drap noir ; je prends ma pipe, mon chapeau de bambou, et je pars. Bientôt la ville s'étale devant moi. Ses remparts ont vingt pieds de hauteur et ses portes ressemblent à des tunnels. Les rues sont étroites, mal pavées, les maisons basses et malpropres. Le palais épiscopal, construit par le P. Pourias, est le plus beau monument de la cité.

» Monseigneur était à sa table de travail ; il me fit le plus cordial accueil. Nous parlions depuis deux minutes des péripéties du voyage, quand j'ouïs le pas d'un homme puissant, ébranlant, dans sa marche hardie, les larges varanques du palais épiscopal. C'était le P. Bourgeois. Sa figure vermeille porte avec elle la joie ; sa vaste barbe occupe l'embrasure de la porte : « Comment, vous êtes déjà ici ? Mais vous volez ? » Vous pensez, chers amis, quel plaisir je goûtai.

» Notre saint évêque et le P. Bourgeois, son provicaire, se déchargèrent sur moi du soin de prêcher aux fêtes de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre et de saint Paul. Il me souvint d'avoir entendu, à la cathé-

drale de Poitiers, Mgr Berteaud, prêchant devant Mgr Pie. L'évêque de Tulle avait parlé du batelier Noé qui serait venu amarrer sa barque au pied des collines de Rome. Il y voyait la figure de Pierre, le pêcheur de Galilée, qui plus tard viendrait aussi jeter l'ancre dans cette ville, où serait mort le second père du genre humain. J'avais toujours admiré cette grande comparaison de Noé et de saint Pierre, de l'Arche et de l'Église. J'en fis le sujet de mon discours. Le P. Seguin, ayant trouvé l'idée saisissante et de son goût, fit sur l'heure copier mon sermon pour le prêcher, à son tour, au collège.

» Je revins avec lui à ce collège, où j'entendis en confession et en direction les séminaristes. Je leur faisais aussi la méditation; toutes choses qui entrent dans nos attributions et consolaient ces bons supérieurs.

» Au bout de quinze jours : « Monseigneur, dis-je, le temps passe: Je pars. — La pluie menace, reprit-il, restez encore deux jours ! — Nos trois districts avant tout, Monseigneur! Adieu! » Et je partis, comblé des bénédictions de ce père vénérable et des amitiés du P. Bourgeois.

» Nous voici donc encore à cheval. Nous allons, si vous le permettez, imiter les rois mages et revenir par un autre chemin, en remontant par la droite. De la capitale à Kin-tsin-fou, c'est une promenade de quarante-cinq lieues; mais nous y verrons le P. Demance, le P. Birbes et le P. Oster. Je fis le voyage en quatre jours et fus reçu avec transport par le P. Birbes, et cette excellente vierge, de la famille Chén, que j'eus

pendant douze ans à Pou-eul-hao. La pieuse fille avait, en me voyant, des larmes dans les yeux. Il me fallut encore prêcher aux fidèles de cette chrétienté.

» A trois jours de là, je traverse Suen-oui, la ville aux jambons. Encore trente lieues et nous voilà à Ouey-Lin, l'ancienne capitale des tribus indigènes. Nous approchons des pays de connaissance. Après deux jours de marche, j'arrive, devinez chez qui ? Chez Anastasie ! Il me fallut rester deux jours. Je me trouvai comme en famille chez ces bons montagnards, ses voisins ; je les ai visités si longtemps !

» En partant, je fis cadeau au P. Ly, un bon prêtre chinois, d'un petit cheval noir, qu'il trouvait de son goût. Anastasie, pendant ce temps, glissait dans ma gibecière une moitié de poulet. Cette pieuse vierge est bienfaisante et débonnaire ! J'ai observé que les filles qui se consacrent à Dieu ont toujours bon cœur. A midi, j'arrivais à San-Chan.

» Le P. Masson, comme un homme fort qui garde sa demeure, était occupé à surveiller des ouvriers, plafonnant sa chapelle. Il entendit mon cheval hennir au milieu des herbages, le reconnut et s'en réjouit. Je vis tous nos chrétiens le dimanche, à la messe. Après une semaine je mis le cap sur Ko-Kouy, où j'eus besoin de toute ma verve pour relever les courages effrayés par les récentes persécutions. J'arrivai à Tchao-Tong pour la fête de l'Assomption. C'est d'ici que je vous écris, tout en faisant la retraite à mes chrétiens.

» Mais voici bien une autre aventure. Pendant que je me promettais du bon temps, tout à coup, survient un

courrier : « Venez vite, Père! le P. Édouard Maire est bien malade ! » Je fais incontinent seller mon cheval et je pars pour Tong-Tchouan. Aux portes de Tchao-Tong, le jeune homme qui portait mon léger bagage et mon viatique, me perdit de vue et n'eut pas l'esprit de me retrouver. Force me fut d'emprunter quelques sapèques à un païen sur la route, et de rester, quatre jours, les pieds aux fers dans mes bottes, et de manger tout à fait à la chinoise.

» Ce n'eût été qu'une petite affaire; mais le feu se mit dans mes entrailles et j'arrivai à Tong-Tchouan presque aussi malade que le cher confrère que je venais visiter. Le plaisir qu'il eut de me voir le guérit à moitié. Il ne mangeait presque rien ; je le mis au bouillon de poule. Bientôt il put se lever. Quelques sueurs m'avaient aussi soulagé : je lui tins compagnie dix jours et, le voyant mieux, je revins à mon logis.

» Mais quelles nouvelles m'apportent ces deux lettres, que je trouve sur ma table !...

» Justine m'écrit : « Voilà des années que Jules me parle de sa vocation. N'eût été son mal de tête, il serait peut-être depuis longtemps parti te rejoindre. Mais il avait des devoirs à remplir ici. Aujourd'hui tout semble s'éclaircir. Depuis son pèlerinage de Jérusalem il m'entretenait de ses plans, de sa pensée fixe d'entrer chez les Augustins de l'Assomption, qui dirigent ces grandes manifestations de foi et de pénitence.

» Il a entendu le Maître lui dire : « *Veni, sequere me !* » Après avoir beaucoup prié et consulté, il se décide et va partir. Il a quarante-trois ans. Un autre

prêtre du diocèse et qui te connaît, l'accompagne. Notre aumônier les suivra dans un mois. C'est un incendie de dévouement, allumé par Dieu, mais attisé par un religieux de cet Ordre, le P. Bailly, qui vient de nous prêcher une retraite, dont nous garderons un impérissable souvenir. Ce P. Bailly est le maître des novices et partira le 11 juillet, avec ses recrues, pour l'Espagne, où se trouve exilé le noviciat, depuis les expulsions. Quel coup de grâce, mon cher Célestin ! »

» Et voici que Jules ajoute sur un autre billet :

« Nous, qui sommes,
De par Dieu !
Gentilshommes
De bon lieu,
Il faut faire,
Bruit sur terre,
Et la guerre
N'est qu'un jeu ! »

» De par Dieu ! oui, uniquement ! Notre sœur te raconte l'histoire de ma vocation : je n'ai donc rien à ajouter. Nous, pauvres enfants des campagnes, destinés, ce semble, à paître les agneaux, à creuser le sillon où germe le pur froment, nous voici missionnaire, apôtre, religieux, fille de sainte Thérèse ! ! ! Non contents de vivre dans la plaine, où travaillent pourtant les ouvriers choisis, il nous faut des collines plus élevées, sur lesquelles brille un soleil plus chaud, où les sarments de la vigne s'étalent plus vigoureux. Il nous faut ce que, hormis dans le péché, on trouve partout, dans les presbytères, sous le toit de l'aumônier et ailleurs, il nous faut Jésus, mais Jésus complet !

» Et c'est pour cela que, depuis bientôt trente ans, tu portes son nom aux peuples de la gentilité ; pour cela, nos sœurs ont quitté le toit paternel. Pour cela j'ai dit à mon tour : « Non je ne puis plus dormir dans ces joyeuses demeures, tandis que les miens reposent sous la tente. Adieu ! je quitte tout et m'en vais chercher, sur les monts d'Espagne, un abri passager, et, à l'Assomption, une famille nouvelle. Adieu, mon aîné, mon bien-aimé frère. Je suis à genoux, je baise tes pieds si beaux. Élève ta main vaillante et, en souvenir de nos chers parents, bénis-moi au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

» Eh bien, à merveille ! Vive Dieu, mes bons amis ! Jules à Osma, chez les Pères de l'Assomption ! Dirai-je que cette décision m'a surpris ? Non, car je connais Jules. Dirai-je que j'en suis affligé ? Pas le moins du monde. Les siècles passent, nos années s'écoulent, quel cas peut-on faire de ce qui n'intéresse pas l'éternité ? Jules marche sur les traces des saints, Antoine, Bernard, Ignace et tant d'autres. Que pouvait-il faire de mieux ? Il avait dit adieu au monde depuis longtemps ; cette fois la séparation sera plus complète.

» Je vois venir des temps où, en Chine comme en France, les héros seuls resteront dans les armées du Seigneur : les timides et les peureux ne pourront pas soutenir tant d'assauts. Comme la petite troupe de Gédéon, Dieu ne choisira que ceux qui, en passant le torrent de ce monde, n'auront pris qu'un peu d'eau, l'indispensable, dans le creux de leur main.

» Que dirai-je de plus ? J'aimais Jules ; aujourd'hui

je l'aime davantage encore ; je l'exhorte, je l'admire, je le bénis et le prie de me bénir à son tour.

» L'histoire enregistre successivement les hauts faits des paladins, les exploits des chevaliers, la bravoure des grenadiers, l'intrépidité des zouaves pontificaux. Chaque corps a brillé, à son heure, dans la milice de Dieu. Les Bénédictins, les fils de saint François et de saint Dominique, les Jésuites ont été les héros de leurs siècles, et sont encore la gloire de l'Église. Mais je ne doute pas que les moines Augustins, que les fils du P. d'Alzon ne soient suscités, en ces temps mauvais, comme les preux Macchabées, pour exaspérer les rois de ce monde et réjouir la cité de Dieu. »

Nous n'avons pas voulu interrompre le récit de ces merveilles de la grâce; mais, au voyage raconté plus haut, se rapporte un touchant épisode, à nous transmis par un témoin oculaire, le P. Charles Seguin, que de précoces infirmités ont obligé de revenir en France. « Par une journée très pluvieuse de juin 1885, le P. Chicard m'arriva à l'improviste. C'était un samedi, vers trois heures de l'après-midi. J'étais alors chargé du Séminaire Saint-Joseph, avec le P. Bouillon, un grand ami et un admirateur de votre chevalier. Vous devinez quelle fête nous fîmes au vénérable voyageur, dont la gaieté proverbiale et la charmante bonhomie nous édifièrent beaucoup. Nous fûmes tous frappés de son grand air de sainteté. Le soir, je l'invitai à faire une conférence aux élèves, et, malgré sa fatigue, il y consentit volontiers. Longtemps après, nos théologiens se rappelaient les paroles de cet homme de Dieu.

» C'est une habitude dans notre Société qu'à l'arrivée d'un missionnaire chez son confrère, celui-ci conduise tout d'abord son hôte à l'église. Je ne sais comment j'oubliai cette pieuse pratique. Notre-Seigneur le permettait sans doute pour me donner, par le P. Chicard, une leçon que je n'oublierai jamais. Vers minuit, je suis réveillé en sursaut par des coups frappés à ma fenêtre. Je cours ouvrir : « Pardon, mon cher Père, me dit l'apôtre ; mais voilà une demi-journée que je suis sous votre toit, et je ne suis pas allé présenter mes devoirs au Maître de la maison. Venez, je vous prie, m'ouvrir la chapelle, afin que je fasse mes excuses au bon Dieu. — C'est moi qui suis cause de cet oubli, répondis-je, nous irons ensemble le réparer. »

» Je l'accompagnai devant le Saint-Sacrement. Il resta une demi-heure à genoux, sur le premier gradin de l'autel, la tête élevée, le regard fixé sur le tabernacle, les mains jointes à la hauteur des yeux. Je devinais que, entre le disciple et le Maître, s'établissait une véritable conversation. De temps en temps, je voyais, à la lueur de la lampe, un léger sourire illuminer ses traits, et répandre sur toute sa physionomie un indéfinissable cachet de sainteté, qui montrait à quel degré d'union avec Notre-Seigneur son âme était parvenue.

» Un autre trait vous donnera la mesure de son zèle. Au mois de juillet 1886, je me rendais de Yun-Nan-Fou à Tong-Tchouan. Un jour, en passant dans un village, perdu sur les hauts plateaux, je m'arrêtai devant une maison dont le maître me considérait avec une curiosité bienveillante. Quand il me vit mettre pied à terre,

il appela sa femme et tous deux accoururent avec un empressement très rare chez les païens. L'homme m'invita à m'asseoir, tandis que la femme allait me chercher le thé : « Ah ! me dit-elle, en me l'apportant, vous êtes sans doute un prêtre de la vraie religion, un Père des chrétiens, comme un saint homme qui passa par ici, il y a quelques mois, et qui daigna s'arrêter en notre pauvre demeure ? C'était un grand homme de bien. Sa vertu était profonde et ses paroles précieuses. Il prêchait de bien bonnes choses, et comme il parlait de Dieu ! comme il était bon ! »

» Que ne puis-je vous rendre l'énergie de l'expression chinoise et vous peindre la physionomie de cette brave femme, dont le mari appuyait chacune des paroles. Et cependant le P. Chicard ne s'était arrêté qu'une demi-heure dans cette cabane !

» Partout le P. Chicard était apôtre. En ses nombreux voyages, il ne faisait jamais une halte qu'il ne prêchât notre sainte religion. Étant à cheval, rencontrait-il une bonne figure sur son chemin, il descendait, et, tout en fumant une pipe avec le brave homme, il lui parlait du bon Dieu. Il aimait à se rendre non pas au café, mais dans les lieux qui remplacent ces établissements en Chine, sortes d'auberges ouvertes à tout venant, et là, tout en dégustant une tasse de thé, il entrait en matière avec une telle adresse et une si grande autorité, que campagnards et marchands, flâneurs et lettrés étaient suspendus à ses lèvres.

» Quand le P. Chicard fut malade, en **1868** et en **1874**, Monseigneur, inquiet sur la conservation d'un parei[1]

ouvrier, le décida à descendre à Chang-haï pour trouver un médecin français. Le cœur très gros, mais toujours obéissant, le vaillant Chicard partit, n'emportant pas même une valise pour un voyage de 3200 kilomètres. Pour tout bagage il n'avait que sa bonne humeur, son bréviaire, son chapelet, sa pipe et une petite besace, que les Chinois appellent *ta-liën-tse* et qui peut contenir une chemise et une paire de bas. Le plus humble marchand ne se serait pas contenté d'un si petit équipage.

» Son installation sur les barques publiques était aussi apostolique qu'incommode ; mais, parlant le chinois à la perfection, au courant des usages de la classe populaire, le P. Chicard se tirait d'affaire là où tout autre eût été embarrassé. Il savait se faire respecter de la lie même du peuple. Quand il avait épuisé avec les passagers les formules de politesse, il prêchait la religion à ces pauvres âmes, auxquelles la bonne nouvelle est rarement annoncée.

» Arrivé à Chang-haï, le médecin et le procureur de la Mission, le voyant impatient de se faire opérer, afin de retourner aussitôt à son poste, voulaient lui faire prendre quelque repos : « Patience ! lui disait l'un d'eux, le Yun-Nan n'a pas besoin de vous ! — C'est vrai, reprend le P. Chicard, *bonorum meorum non eges ;* mais moi, j'ai besoin du Yun-Nan ! »

» En 1887, je le rencontrai pour la dernière fois, hélas ! près de Long-Ki. Il accompagnait Mgr Fenouil qui visitait la province. Il y aurait un chapitre à écrire sur son amabilité, son enjouement dans les privations.

Il avait les réparties les plus spirituelles, capables de dérider les plus maussades. Nous fîmes ensemble notre retraite, sous la présidence de Monseigneur. Le P. Chicard avait-il un pressentiment de sa fin prochaine ? Je ne sais ; mais sa ferveur, son maintien, sa conversation nous édifièrent profondément.

» Les chrétiens profitaient de nos heures de récréation pour venir devant Monseigneur plaider leurs petites difficultés. Malgré sa sagesse consommée, Mgr Fenouil nous faisait l'honneur de prendre notre avis ; mais quand c'était le tour du P. Chicard, (et son tour revenait souvent) nous admirions sa clairvoyance et son adresse à faire accepter la décision. Pendant notre séjour à Long-Ki, fallait-il passer plusieurs heures au confessionnal, aller voir des malades au loin ? il était toujours le premier et partait malgré la neige, le verglas et les précipices. Il était notre modèle à tous.

» Ah ! le P. Chicard a pu se présenter avec assurance au tribunal de Dieu. Il a pu lui dire : « Maître, je n'ai jamais rougi de vous ni de votre parole ; mais je l'ai annoncée à toute créature, aux puissants et aux humbles, aux savants et aux ignorants ! »

CHAPITRE XVIII

1886. — Nouvelles atteintes de la maladie. — Progrès de l'apôtre dans la vertu. — Photographie. -- A propos d'un noyé. — Il se fait laboureur, menuisier, tailleur de pierres, tuilier. — Vol de 600 francs. — Marché passé avec les Carmélites. — Merlin s'empare du voleur.

C'est à son frère, alors novice en Espagne, qu'il adresse la lettre suivante :

« J'ai reçu hier ta lettre, datée d'Osma, le 13 octobre. Je te vois heureux au noviciat. Comme j'en remercie le bon Dieu! Mais si ta lettre m'a fait grande joie, la mienne va te causer de l'inquiétude. Pendant mon voyage à la capitale, un de mes chrétiens s'était permis d'employer trois mille francs, que Monseigneur m'avait envoyés pour mes œuvres. On m'apprit cette nouvelle à table ; j'en ressentis une telle commotion, que non seulement l'appétit disparut, mais aussitôt j'éprouvai une sensation de douleur très vive dans le voisinage des fausses côtes.

» En outre et à la suite des fatigues que je subis, en allant voir le P. Maire, je commençai à perdre du sang en abondance. J'employai divers remèdes, mais sans succès ; le sang coulait parfois huit jours de suite,

s'arrêtait vingt-quatre ou quarante-huit heures et reprenait à couler le plus innocemment du monde ; à la longue, un tel accident peut ruiner la plus riche constitution.

» Je te donne ces détails, cher frère, afin que tu consultes quelques médecins d'Europe ; les nôtres n'entendent rien à ces indispositions. Je sais l'avantage des souffrances, je comprends qu'il faut expier et je veux le faire. Les joies qu'on imagine n'arrivent jamais ou du moins elles sont si éphémères ! Qui pourrait d'ailleurs m'attacher au monde, hors l'espoir d'y travailler encore pour la gloire de Dieu ?

» Malgré cette indisposition, je partis pour ma tournée ordinaire, dans les montagnes et sur les rives du fleuve Bleu. Ma visite dura deux mois. Tu penses bien qu'en route je n'ai guère pu me soigner. Je dis à Dieu, comme sainte Thérèse : *Aut pati, aut mori,* mais hélas ! je ne le dis point d'aussi bon cœur que la chère sainte. Si Dieu avait plus d'amis dans ce monde, on pourrait se tenir en repos, mais ses ennemis étant si nombreux et si insolents, noblesse oblige de se jeter dans la mêlée et de crier à tue-tête : *Quis ut Deus ?* Justine me croit devenu un saint. Quelle erreur ! Vous prétendez tous les deux prendre modèle sur moi ; c'est le contraire ; l'exemple me vient de vous. Justine, depuis longtemps, ne connaît plus que Jésus crucifié ; l'amour la pousse toujours en avant. Il me semble l'entendre s'écrier : Ralliez-vous à ma cornette blanche ! Or, voici que Jésus te dit : « Laisse ta barque, Jules, et suis-moi ! » Et toi aussi tu quittes tout pour Dieu. J'en suis

ravi. Le monde a grand besoin de beaux exemples ; la fureur de jouir étiole tous les cœurs.

» Tu n'auras plus maintenant le loisir de t'occuper de mes affaires; mais je m'en console, étant devenu très modéré dans mes désirs. Il me faut peu de chose pour mon propre usage, et quand je me mets en campagne, je puis dire que mon cheval porte toute ma fortune. Je ne tiens pas plus aux biens de ce monde qu'à une vieille paire de *tsao-hai,* (sandales de paille). »

Le 21 mars 1886, Jules, encore en Espagne, recevait le billet suivant, accompagné de la photographie que nous avons reproduite et qui représente notre chevalier ou plutôt notre saint, à cheval, comme il le désirait : « Tu auras été inquiet, mon cher ami, au sujet de ma maladie ; tranquillise-toi, je suis presque guéri.

» Deux nouveaux confrères viennent de m'arriver à Tchao-Tong, l'un d'eux connaît la photographie ; il a voulu me prendre au retour d'une excursion. Cette image est ce qu'on appelle un instantané. Tu m'y verras vieilli, mais encore ferme sur mes étriers. Ne cherche pas sur moi la fameuse queue chinoise, car j'ai pris l'habitude de laisser tomber les cheveux en rond sur mon cou. Quand je suis obligé à quelque représentation, j'ajoute momentanément cet appendice à ma chevelure : c'est plus commode. Ce ne sera pas une vanité de dire que ce portrait ressemble. Justine désirait cette photographie depuis longtemps, elle la verra avec plaisir. »

Notre missionnaire garda le silence jusqu'au mois de septembre, absorbé par ses travaux et la visite de

ses chrétiens. Il écrit alors à sa sœur et à Jules qui rentrait en France, à cette même époque.

« Mes bien-aimés, leur dit-il, il est écrit sans doute, au livre de mes destinées, que j'aurai toujours plus de besogne que je n'en puis faire. En arrivant à Ko-Kouy, je trouve qu'on avait tué un homme, dont le corps avait été jeté dans la petite rivière qui coule au pied de notre montagne. Le meurtrier fut découvert, mais un petit mandarin militaire, ayant reçu de l'argent du coupable, le relâcha, le déclarant innocent, et prétendit que les chrétiens des deux bords de la rivière devaient payer les frais du procès. Il vint pour faire l'autopsie du cadavre de ce noyé ; se présenta dans mon fort, espérant, sans doute, une brillante réception de ma part : « Va, dis-je à Merlin, trouver ce particulier ; tu lui diras que, depuis bientôt trente ans, je fais l'autopsie des cadavres, que j'en ai même ressuscité plusieurs, sans jamais exiger une sapèque, et que ni moi ni mes chrétiens n'avons l'idée de lui donner un sou! » Bien que nous ayons été quittes de cette affaire pour la peur, elle m'occasionna pourtant de pénibles démarches.

» J'ai laissé le P. Masson à Ta-ouan-tsé et je retourne à San-Chan. C'est un endroit favorable au recueillement, et je me crus un moment dans le paradis terrestre. Mais, mon mauvais génie me poussant, je ne restai pas longtemps en cet heureux état d'innocence. La tentation me vint de deux jeunes gens qui m'avaient autrefois servi ; j'imaginai de les appliquer à défricher de vastes landes. Je les armai de pioches et de char-

rues, et c'est ainsi que je me fis laboureur, comme Adam après son péché.

» L'appétit, dit-on, vient en mangeant. Un menuisier, qui connaissait mon faible, passa chez moi, sous prétexte de civilité. Je l'embauchai. Encore s'il eût été seul ! mais il avait deux compagnons. Aussitôt, du matin au soir, retentit le bruit de la hache et du rabot.

» Le lendemain, je visitais mes défricheurs, quand deux forts garçons, porteurs de hottes, m'accostèrent: « N'avez-vous pas pas besoin de tailleurs de pierres, dirent-ils ? Nous venons chez vous chercher de l'ouvrage. — Entrez, mes enfants, la nuit est proche ; je vous donnerai ma réponse demain. »

» Après souper, je fis ma prière et, m'étant jeté sur mon grabat, comme un pauvre pécheur que je suis, au lieu de méditer les fins dernières, je me mis à réfléchir : Ces tailleurs de pierres m'arrivent providentiellement; les jours sont longs, la température favorable; un fort, bâti sur ce coteau, assurerait l'avenir de la chrétienté. Il est vrai que mes finances sont assez bas... Parguel eût ajouté : C'est bien compliqué! Bref, je dormis peu, et le lendemain, comme un bon père de famille, j'envoyai chacun à sa tâche.

» Mais on eût dit que tous les tailleurs de pierres du pays s'étaient fait le mot. Au bout de dix jours, j'en avais quinze en mon chantier. Des porteurs de pierres, entendant parler du grand train que je menais à San-Chan, accourent, disposés à porter les blocs au sommet du coteau. Trois mois après, j'avais l'orgueil de voir, à trois cents pieds dans le vide du ciel, mon

pic orné d'une couronne de granit. Voilà, me dis-je en riant dans ma barbe, un fort dont il sera parlé dans la postérité !

» De peur que vous ne croyiez pas que j'élève des églises et bâtis des châteaux forts avec le signe de la croix, ou que peut-être les anges viennent la nuit travailler à mon chantier, comme au temps de saint Honorat, il est bon de vous dire que j'ai emprunté à Mgr de Ténédos 250 taëls (mille francs). Cette somme m'arriva dans un temps de grande détresse : « Bien ! me dis-je, te voilà du *quibus !* » Je me couchai, plus gonflé du succès de mes entreprises, que du maigre repas que je venais de prendre.

» J'aurais bien voulu dormir, mais une averse, traversant ma toiture, dégouttait sur mon grabat. Cette mésaventure m'enleva l'enthousiasme et le sommeil, tandis qu'un voleur se chargeait, au même moment, de m'enlever autre chose. Le coquin m'emporta six cents francs, tout ce qui me restait pour achever l'ouvrage ! Tous nos projets tombèrent dans l'eau par le crime de ce misérable.

» Je ne crois point à la fatalité, j'ai pour cela trop grande confiance en Dieu, mais j'étais alors dans une déveine. Ma chapelle n'était pas couverte à mon gré et sa toiture de paille m'était un cauchemar. Comment la couvrir dignement, dans un pays dépourvu de zinc, d'ardoises, et même de tuiles ? Faire des tuiles, pensé-je, ne dépasse pas les capacités humaines ; mais quelle entreprise !

» J'envoie chercher un tuilier. Il arrive, prend une

poignée d'argile : « Cette terre est-elle bonne pour la tuile ? lui dis-je. — Excellente, Père. — Eh bien, commence le four ; je te fournirai le bois nécessaire. » Voilà mes gens à l'œuvre. On construit le four, on pétrit, on enfourne et l'on chauffe ; la cuisson est à point... On procède à l'extraction des tuiles ; une sueur froide me coule dans le dos... hélas ! toutes les tuiles sont en éclats. Sur vingt mille, à peine si cinq cents pourront servir ! Le tuilier s'entête, et veut un second essai. J'ai bien peur qu'il n'use en pure perte la terre et surtout mon bois.

» Je rentre là-dessus à Tchao-Tong, et j'y trouve une lettre de Jules, qui m'est d'une grande édification. Il me semble que ton cœur s'affermit et se dilate, mon cher frère, depuis que tu es moine et tout à Dieu. Une autre de Justine contribue aussi à me consoler. Je suis tout confus de la libéralité de la Révérende Mère Emmanuel. Elle dépouille pour moi sa chapelle. Comment exprimer ma reconnaissance à ces bonnes Carmélites, qui ont pris tant de peine à préparer ces divers ornements, annoncés par la lettre ? Et les dignes demoiselles Drochon, qui veulent aussi m'envoyer des nappes d'autel et des oriflammes !

» Je ne paierai point ces gracieusetés par des prières : mes pauvres oraisons ont déjà de la peine à me suffire ; mais il y a de certains effets dont je suis riche. Quand j'entre en campagne pour aller à la recherche des brebis éparses, çà et là, bien loin, j'ai coutume d'offrir chacun de mes pas à Dieu, à quelques bonnes intentions : souvent pour les âmes du purga-

toire, la conversion des pécheurs et des infidèles, l'expiation de mes péchés, parfois le salut de la France et la gloire du Saint-Siège. Cette marchandise-là, mes Révérendes Mères et Mesdames, est d'assez bonne qualité ; ce sont des chèques qui ne sont pas protestés ; cela vaut presque la discipline. Eh bien ! je puis vous en donner, non pas des mètres, mais des myriamètres.

» Je vais sortir dans une quinzaine ; ma promenade durera deux mois : j'offre vingt lieues d'ascension et de descension pour votre profit spirituel. Un chevalier n'en ferait pas davantage. Et notez, mesdames, que cet exploit, que je vais entreprendre pour vos beaux yeux et aussi pour la gloire du Maître, va tomber en hiver ; s'il fait un temps comme celui d'aujourd'hui, je serai trempé et retrempé souvent, et vous y aurez un profit et un plaisir sans pareils.

» J'apprends que de terribles persécutions ont lieu dans le Sut-Chuen. Hélas ! notre ministre à Pékin, sachant ce qu'on fait souffrir en France aux religieux, au clergé et aux fidèles, aura-t-il l'influence suffisante pour obtenir des réparations ?

» De nouvelles émeutes ont empêché nos confrères du Kouy-Tchéou de reprendre possession de leurs districts dévastés. Au Yun-Nan, nous avons été relativement épargnés, mais qui peut répondre du lendemain ? Pour moi, je m'abandonne à la Providence ; quelle faveur insigne, si Dieu voulait mon sang ! quel moyen expéditif et simple pour quitter l'exil et entrer d'un bond dans la patrie ! »

Quelques jours après, une autre lettre, datée de

Tchao-Tong, le 2 octobre, arrivait au frère de l'apôtre, apportant d'heureuses nouvelles :

« L'espoir renaît au cœur de nos chrétientés. Trois délégations demandent réparation des effroyables dégâts commis au Sut-Chuen et ailleurs. Le pillage ayant commencé par les protestants, il n'est pas étonnant que les fils d'Albion s'en mêlent.

» La maladie qui vous avait inquiétés n'a pas reparu; cependant le bon Dieu m'a laissé au flanc une légère infirmité. Le mal ne disparaît jamais complètement; parfois une course à cheval l'apaise, d'autres fois, le simple fait d'écrire une lettre semble l'exaspérer. D'où peut venir cette souffrance que j'ai peine à définir? Je l'ignore, mais Dieu le sait et c'est à sa douce providence que je m'abandonne tout entier. Cependant, si nos docteurs français connaissent quelque remède simple, expéditif, ce sera à merveille : *Honora medicum.*

» Le P. Masson m'écrit que notre voleur est découvert. Hélas! c'est un de nos chrétiens, que nous avions à San-Chan comme domestique! Tout à coup, ce malheureux qui n'avait pas, vaillant, mille sapèques, se mit à commercer sur les chevaux, à mener grand train, parla d'acheter des terrains et un peu plus tard de retourner au Sut-Chuen, sa patrie. Il partit pour Ko-Kouy. Merlin le suivait et le voleur eût été bien habile, s'il eût échappé à la sagacité de ce fin limier. En effet, le malheureux était comme pris de vertige ; l'arrivée de mes gens lui fit perdre complètement la tête. Il chercha même à fuir, mais trois chrétiens, sous la conduite

de Merlin, l'arrêtèrent et trouvèrent sur lui vingt-cinq taëls. Nous ne perdrons donc pas tout.

» Le voleur est actuellement sous les verrous. Merlin, qui a si habilement conduit cette expédition, a ramené le coquin triomphalement dans nos tours de Ko-Kouy. Il serait bien utile que j'y descendisse pour terminer cette fâcheuse affaire, mais, cher frère, ces voyages commencent à me devenir pénibles.

» Cher Jules, tu m'envoies le *Pèlerin* et *La Croix ;* c'est une attention aimable et je les lis avec plaisir. Ce sont deux journaux fort intéressants, bien renseignés et très vaillants. Il me semble que si ces feuilles étaient répandues en France par centaines de mille, elles pourraient régénérer notre pays. Celui qui signe « Le Moine » me paraît avoir pour plume une lame de Tolède. »



CHAPITRE XIX

1887. — Dernière lettre. — Le pèlerinage d'Avila. — Visite à la parenté. — Pascal et la confession. — La peste à Tchao-Tong. — Dévouement. — Achat de ruines pour un asile. — Conversions. — Derniers adieux.

Voici la dernière lettre de notre héros. Adressée à sa sœur, à son frère et à son cousin, elle contient, coïncidence remarquable ! comme le testament de l'apôtre. Il y parle de tout ce qu'il a aimé ; il y révèle à son insu le haut degré de perfection qu'avait atteint sa vertu. Nous donnons, sans aucune coupure, ces suprêmes paroles, datées de Tchao-Tong, le 24 avril 1887.

« Beau cousin, cher frère, bien-aimée sœur,

» Je viens de recevoir successivement vos trois dernières lettres. D'abord celle de Jules qui me raconte longuement le merveilleux pèlerinage des novices d'Osma à Salamanque, Avila, Alba-de-Tormès. Le P. d'Alzon a donc passé son indomptable énergie à ses fils et l'ardeur de sa foi à toute sa race ! Vous verrez cette nouvelle branche du grand arbre monastique couvrir les siècles de son ombre ; l'Église y trouvera

ses défenseurs et puisse la Franc-maçonnerie tomber sous ses coups !

» La lettre du cher curé de Persac est arrivée la seconde. Mon bon cousin me donne d'intéressants détails sur toute notre famille. Son épître vaut une promenade dans le beau pays de mon enfance. A Persac, je retrouve la douce et vieille tante Claire, de Saint-Savin, qui va s'éteignant pieusement près de l'autel, comme une lampe du sanctuaire ; à côté d'elle Hélène et Aimée, mes chères cousines. J'y rencontre encore un vaillant châtelain, toujours, malgré son grand âge, la terreur des bêtes fauves. Sa foi et ses mérites lui assurent en paradis une place à côté de saint Hubert. A La Puye, quelle joie de revoir le frère de mon père, un vieillard bientôt séculaire, debout, les reins ceints et le bâton du voyage à la main, envisageant sans peur la fin de son pèlerinage ! Fernand Quillet a connu les dures épreuves du soldat et du missionnaire. Je partage les angoisses de Joséphine, les inquiétudes d'Éléonore. Mon cousin Chauvin, de Chauvigny, et le docteur Gaudin ne pratiquent pas encore, mais j'ai ici un beau passage que je vais leur citer. Bien médité, il pourrait convertir un gentil :

« Mais qu'ont–ils vu ces rares génies ? Qu'ont-ils vu plus que les autres ? Ils n'ont pas même de quoi établir le néant auquel ils aspirent après cette vie, et ce misérable partage ne leur est pas assuré !... Ils ne savent s'ils trouveront un Dieu propice ou un Dieu contraire. Par où ont-ils deviné que tout ce qu'on pense de ce premier être soit indifférent, et que toutes

les religions, qu'on voit sur la terre, lui soient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fausses, s'en suit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puisse plus connaître l'ami sincère parce qu'on est environné de trompeurs ? Où a-t-on pris que la peine et la récompense ne soient que pour les jugements humains, et qu'il n'y ait pas en Dieu une justice, dont celle qui reluit en nous ne soit qu'une étincelle ? Que s'il est une telle justice, souveraine, et par conséquent inévitable, divine et par conséquent infinie, qui nous dira qu'elle n'agisse jamais selon sa nature et qu'une justice infinie ne s'exerce pas à la fin par un supplice infini et éternel ? »

» Voici une pensée de Pascal : « La religion catholique n'oblige pas à découvrir ses péchés indifféremment à tout le monde : elle souffre qu'on demeure caché à tous les autres hommes, mais elle en excepte un seul, à qui elle commande de découvrir le fond de son cœur et de se faire voir tel qu'on est. Il n'y a que ce seul homme au monde qu'elle nous ordonne de désabuser ; mais elle l'oblige à un secret inviolable qui fait que cette connaissance est dans lui comme si elle n'y était pas. Peut-on s'imaginer rien de plus doux ? Que le cœur de l'homme est injuste et déraisonnable pour trouver mauvais qu'on l'oblige de faire, à l'égard d'un homme, ce qu'il serait juste en quelque sorte qu'il fît à l'égard de tous les hommes ! Car est-il juste que nous les trompions ? »

» Je m'oublie ! mes chers cousins ; pardonnez-moi ! Nos chrétiens de Chine, eux, n'ont pas peur de la

confession. Pendant notre retraite de Long-Ki, l'un d'eux mourut à Tchao-Tong. N'ayant point le temps d'appeler un missionnaire, il demandait s'il ne pouvait point dire ses péchés au catéchiste. Bayard mourant se confessait devant la croix de son épée. Plus d'un preux chevalier se confessa à son écuyer. La foi de mon chrétien était de cette trempe-là.

» Il n'est pas nécessaire non plus de se gêner pour avertir quelqu'un qu'il va mourir. Ici, les gens aisés ont l'habitude de préparer leur cercueil longtemps avant leur mort. C'est une grande consolation pour le moribond, de voir le meuble qu'on lui destine. De son grabat, il en considère les dimensions, s'informe du prix. Plus il est cher et lourd, plus le malade est satisfait. Les parents et amis lui en font compliment. Les tailleurs sont aussi dans l'appartement du mourant pour lui confectionner ses habits blancs, si c'est de la soie qu'on emploie, chacun de s'extasier, comme pour le cercueil; ce serait capable de faire mourir le malade de joie !

» De temps en temps, les parents, les amis s'approchent du moribond. On l'appelle à haute voix, on lui crie aux oreilles, on lui tâte le pouls, on constate tout haut qu'il baisse, que le souffle est pénible, qu'il ne peut s'en relever. On cherche à inventer des symptômes de mort; tout cela semble autant de preuves d'intérêt. Le malheureux fait-il mine de sommeiller, tous alors de s'écrier qu'il se meurt et l'on entonne à tue-tête des prières, on l'inonde d'eau bénite et les plus instruits lui suggèrent de saintes pensées. Les

païens vont plus loin encore : de temps en temps ils soulèvent la tête du moribond pour l'aider à rendre son dernier soupir ; ce soin est même d'ordinaire réservé aux enfants de la famille.

» L'an dernier, j'eus l'imprudence de payer les cadeaux des Carmélites et certaines oriflammes avec des excursions. On ne m'y reprendra plus. Je fis une tournée lamentable et je crus tous les éléments conjurés contre moi. Des pluies à verse, de la neige jusqu'aux genoux, partout des torrents débordés, qu'il faut passer sur des radeaux fragiles, des forêts si humides et si boueuses qu'on en sort mouillé jusqu'aux oreilles et trempé jusqu'aux os. Je ne vous conduirai point, chers amis, dans cette pénible campagne, j'en revins harassé. Je passai les fêtes de Noël à Tchao-Tong.

» Sur ces entrefaites, Mgr de Ténédos arriva chez moi. Nous descendîmes ensemble à Long-Ki, l'ancienne résidence épiscopale et nous nous y trouvâmes dix, réunis pour la retraite. J'oubliai vite en si douce compagnie les misères passées. Mgr Fenouil se rendit de là à Soui-Fou, sacrer M. Châtaignon, le nouveau vicaire apostolique.

» Je retournai en toute hâte à Tchao-Tong, où sévissait une sorte de peste, survenue pendant mon absence. Je me vis aussitôt entouré de morts et de mourants. Dans mon jardin, j'avais établi une nombreuse famille, tous les hommes sont morts et il ne me reste plus que les orphelins à soigner. Trois pauvres veuves sont venues chercher asile dans mes écoles, elles m'amènent leurs

enfants. Me voici dans l'obligation d'enterrer les morts, de fournir des remèdes aux malades et de nourrir les vivants. J'ai deux baptiseurs qui parcourent la ville.

» Journellement les païens m'apportent des enfants qu'ils ne peuvent nourrir et qu'ils ont dessein d'abandonner. Je ne puis les accepter tous et n'ai pourtant pas le cœur de les refuser. Il me semble ouïr saint Vincent de Paul crier, comme autrefois aux dames de Paris : « Or sus, laisserons-nous mourir ces petites créatures? » Des filles que j'ai recueillies, quelques-unes apprennent leurs prières, d'autres commencent à marcher, ou sont encore en nourrice, d'autres enfin, plus heureuses, se sont envolées au ciel.

» Une demi-douzaine de vieux ou vieilles formaient le noyau de l'hospice que je voulais fonder : ils ont tous été emportés par l'âge ou la maladie. Leur conversion sincère, leur sainte mort m'encouragent à ne pas abandonner cette œuvre. Je viens même aujourd'hui de recevoir trois pauvres femmes qui seraient sans doute mortes de faim. Je ne suis pas riche, mais économe et même « intrigant », comme disait mon père.

» Depuis longtemps. je suis poursuivi de la pensée de faire quelque chose pour tant de pauvres vieillards. Oh! qu'une œuvre pareille ferait de bien, et de quelle édification ne serait-elle pas parmi les infidèles! Dans ce dessein, j'ai acheté, il y a deux ans, un vaste enclos, aux portes de la ville. Ce terrain, connu sous le nom de Ly-tsé-nen (verger des poires), est un débris de la fortune d'une famille ruinée. J'eus le tout pour un

prix médiocre, mais j'aurai beaucoup de réparations à faire. Je viens de me mettre à l'œuvre; j'ai relevé les ruines, et déjà les voisins admirent la solidité et la simplicité de mes créations. Tous ces travaux épuisent ma bourse, mais tant qu'on n'est pas à bout et qu'on se connaît quelque peu aux affaires, on ne laisse pas les œuvres de Dieu à l'abandon.

» Je passe mes journées au chantier. Cinq ou six de mes travailleurs sont encore catéchumènes ; mais, le soir, après les travaux, je les prépare au baptême. Ce sont des jeunes gens de bon caractère et laborieux, comme je les aime! Dans les masures en ruine, car les Chinois ne sont pas difficiles à loger, j'ai trouvé quatre familles de fermiers encore païennes. De temps en temps, je vais m'asseoir à leur foyer, je leur parle de religion et j'espère les convertir.

» Les progrès de la foi sont lents, à Tchao-Tong, dans le Yun-Nan, et sans doute dans la Chine entière, car ce pauvre peuple est si matériel ! Ces jours-ci une pauvre femme en haillons, portant un enfant sur ses bras, l'offrait aux enchères dans la rue. Je lui fis dire que, si elle consentait à l'allaiter, je le prendrais au bout de l'an, et lui donnerais, en attendant, cinquante sapèques par mois. La pauvre mère fut enchantée de la proposition ; elle me donna un billet par lequel elle déclarait céder l'enfant à la Sainte-Enfance et je lui avançai le prix d'un mois. Revenue chez elle, la femme raconta sa bonne fortune, et les païens furent si touchés de cette humanité qu'ils parlent d'embrasser une religion qui prêche et qui fait de si belles œuvres.

» Un malheureux, qui, depuis vingt ans, avait apostasié, se sentant mourir, vient aussi de m'envoyer chercher ; j'ai eu la joie de le réconcilier au bon Dieu et du même coup toute sa famille s'est convertie. Trois de ses enfants sont déjà dans mon école.

» Il arrive, paraît-il, des caisses pour la mission. Il y en a une pour moi ; c'est sans doute celle que m'annonce Justine et qui doit contenir des ornements et autres merveilles de Niort. Il y a juste un an que tout cela est en route. Vous voyez que, quand il est question de faire venir des remèdes d'Europe, on a le temps de mourir avant leur arrivée. Aussi, dorénavant veux-je me remettre aux mains de la Providence et ne rien demander. Du reste, je suis mieux, bien que j'éprouve encore une douleur au flanc droit.

» Je vous écris cette lettre au milieu de mille embarras et dérangements de toutes sortes. Je viens de recevoir successivement trois confrères, dirigés sur la capitale, des vierges, envoyées pour faire l'école dans les districts du centre. Monseigneur arrive après les autres. Tous me laissent des consolations, des félicitations même, mais d'argent point. Les travaux de mon verger me causent du souci, et mes hôtes partis, ma solitude me fait encore mieux sentir le fardeau de mes entreprises. La paix, la tranquillité ne se trouvent non plus en Chine qu'en France. Toujours le travail, toujours la souffrance, partout la croix. Ce n'est qu'au ciel que nous nous reposerons et que nous goûterons le plaisir de nous revoir.

» Je cherche plus que jamais à modérer mes désirs,

et je vise à la simplicité ; aussi ne vous demanderai-je rien pour cette fois.

» Je termine le lundi de la Pentecôte cette lettre commencée le 24 avril. Vous voyez que j'y ai mis longtemps, mais que de distractions et de soucis ! Il est question d'élever une aile à ma maison du Verger des Poires. J'y cours, excusez-moi.

» Adieu donc, cher cousin, cher frère et chère sœur !

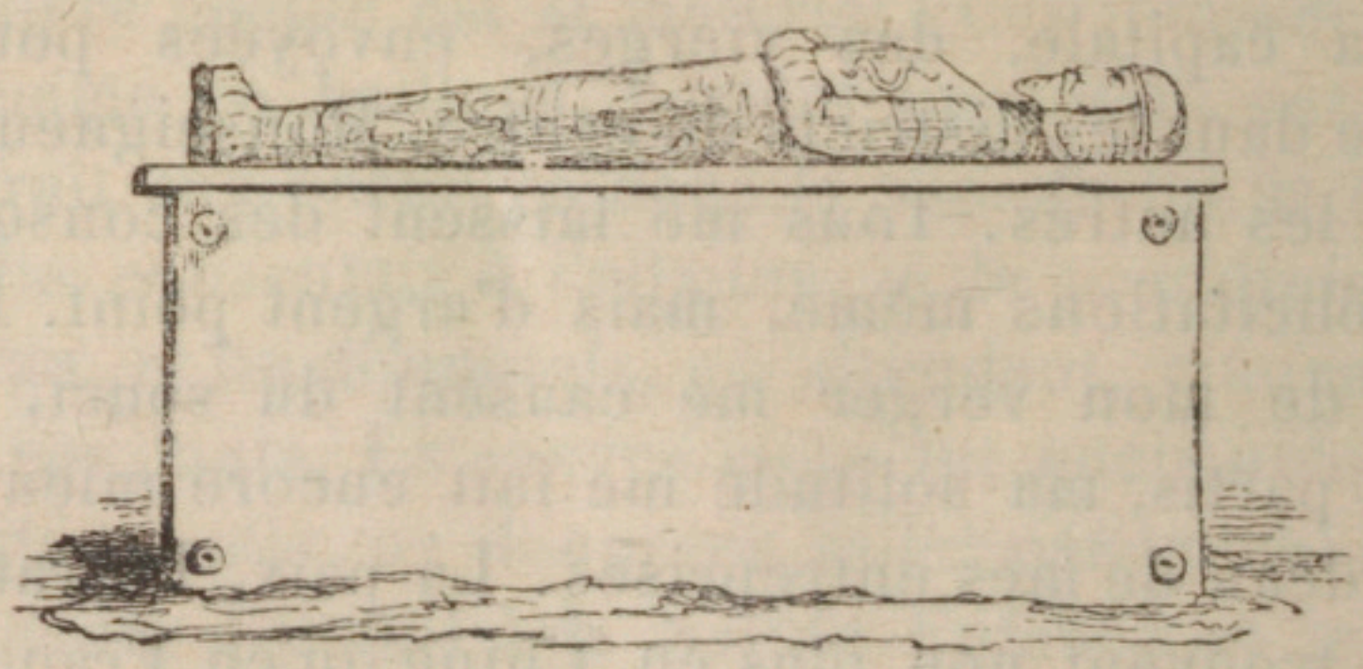
» Offrez mes respects aux Carmélites et aux Pères de l'Assomption, des amitiés à tous nos bons parents.

» Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.

» Votre tout dévoué cousin et frère.

» C. Godefroy Chicard,

» missionnaire apostolique. »



APPENDICE

Mort de l'apôtre. — Dieu lui envoie providentiellement un confrère. — Le mal se déclare, s'aggrave. — Les derniers sacrements. — L'agonie. — Le trépas. — Sépulture solennelle. — Hommage à sa mémoire du P. Bourgeois, du P. Seguin, de Mgr Fenouil, de *La Croix*, du *Pèlerin*, de la *Semaine* de Poitiers ; du frère, de la sœur carmélite, de Mgr Gay. — Conclusion.

Tandis que cette dernière lettre partait pour la France, l'apôtre continuait de veiller au chevet des malades et des pestiférés. L'heure de la récompense était proche, et le Maître, visitant son serviteur, allait le trouver debout, les reins ceints pour la marche et prêt à entreprendre le grand voyage.

Le 17 juillet de cette année 1887 était un dimanche, le septième après la Pentecôte. L'Église, en ses offices, chantait, ce jour-là, le verset qu'elle applique à la résurrection de son divin chef : *Hæc dies quam fecit Dominus*. Dans ses oraisons elle glorifiait la Providence, *qui ne se trompe jamais dans ses conduites*, et saint Paul, à son tour, consolait les fidèles dans son épître : « *Aujourd'hui*, disait-il, *vous êtes affranchis du péché et devenus les serviteurs de Dieu. Votre sancti-*

dérangea mes projets. Le 27 juin, je ne pus pas même dire la messe ; mais le surlendemain, fête de saint Pierre et de saint Paul, j'étais mieux, et, pendant que je célébrais le Saint-Sacrifice, la pensée d'aller plutôt à Tchao-Tong qu'à San-Chan m'absorbait.

» Le P. Fage parut surpris de ma décision nouvelle, mais il me laissa partir. Je me sentais poussé par une force mystérieuse. Le lendemain soir, j'arrivais à Tchao-Tong.

» Je trouvai votre frère occupé à déclouer une caisse, venue du Carmel de Niort. Il s'interrompit de sa besogne, me sauta au cou et me reçut comme un benjamin : « Vous n'avez pas de sœur carmélite ? me dit-il; ah, tant pis ! car il n'y a rien de meilleur au monde qu'une Carmélite ! »

» Quand la caisse fut vide (et il fallut longtemps) il parcourut un paquet de lettres. Il lut d'abord la prose, puis les vers, car il y avait de l'un et de l'autre en abondance. Souvent, il interrompait sa lecture pour essuyer ses larmes. Il me montrait avec attendrissement les médailles, les chapelets, les crucifix, des oriflammes variées, mais surtout trois ornements brodés, l'un blanc, l'autre rouge et un troisième violet.

» Les premiers jours de juillet se passèrent à causer de la France. Le cher Père se mit à me soigner, comme eût pu faire la mère la plus tendre. Il me condamna à boire chaque jour une bouteille de vin de Bordeaux, auquel il ne goûtait même pas.

» Le jour de la fête de la Visitation de la Sainte Vierge, il se servit de l'ornement blanc ; le lendemain,

fête du Précieux-Sang, il étrenna le rouge. Le 6, il me conduisit voir ses constructions. La chaleur était accablante : aussi rentrâmes-nous tout en sueur au logis. Pour se rafraîchir, le Père quitta son petit manteau et, vers neuf heures, on vint le chercher pour un malade. Il s'y rendit, mais malheureusement sans se prémunir contre le froid de la nuit. J'étais couché quand il rentra.

» Le lendemain, il se plaignit d'un violent mal de tête et ne mangea presque rien. Le vendredi, 8, il ne put se lever, et le samedi le mal augmenta : « Je ne pourrai pas, sans doute, célébrer la sainte messe demain, me dit-il, mais je vous prie de m'apporter le Saint Viatique. » Et il se confessa avec de grands sentiments de piété.

» Le dimanche matin, je préparai sa chambre, qui se trouvait au-dessus de la chapelle, si bien qu'il pouvait de là suivre la messe. Au moment de la Communion, je l'entendis descendre. Se sentant mieux, il avait voulu se lever pour aller au-devant de son Dieu : « Je ne suis pas assez malade, me dit-il ensuite, pour faire monter le bon Dieu chez moi; j'ai préféré me déranger moi-même. »

» Je dépêchai un domestique à Ta-ouan-tsé pour chercher des remèdes. Le jeune homme fit dix-huit lieues le premier jour, quinze le second, et le troisième, il arriva à Tchao-Tong, comme je disais la messe. Il apportait de la quinine, du sel de magnésie; mais je trouvai le malade si accablé, que je n'eus pas le courage de lui administrer aucune potion.

» Le pauvre Père se plaignit d'avoir tout le corps comme un feu : « Je vais mourir, me dit-il. Cette fois, je le sens, le Maître m'appelle ! » Pendant de longues heures, il me parlait du Carmel, et me faisait lire la vie de sainte Thérèse, trouvée au fond de la caisse.

» Le jeudi, 14 juillet, je le trouvai si mal que je lui proposai de recevoir l'Extrême-Onction : « Je voulais vous le demander, me dit-il ; oh oui ! mais je vais encore me confesser. » Ce qu'il fit pour la troisième fois, depuis que j'étais en sa compagnie.

» La nuit du jeudi au vendredi, je ne le quittai qu'au matin, pour dire ma messe, mais je plaçai un chrétien près de lui. Comme je finissais le dernier évangile, le garde-malade m'appela à grands cris. Je redoutai un malheur ; le pauvre Père s'était évanoui. A la hâte j'ôtai ma chasuble et, prenant la sainte Hostie, je remontai dans la chambre. Comme j'entrais, le malade ne donnait aucun signe de vie ; je le crus mort. Un instant après il revint à lui et, craignant de le voir mourir, je lui donnai le Saint Viatique.

» Sa connaissance reparut tout entière ; mais ce mieux ne fut pas de longue durée. Il en profita pour me remercier du bonheur que je venais de lui procurer. Une heure après, le délire commençait. Dès lors, il ne donnait signe d'intelligence que lorsque je lui faisais répéter les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph ; quand j'invoquais ses patrons, saint Pierre, saint Célestin et Godefroy. De lui-même il ajoutait souvent : « Saint Michel, vénérable Jeanne d'Arc, priez pour moi ! »

» Jusqu'à la fin, il ne cessa de répéter ces invocations, et quand il n'avait plus la force de les redire, il s'unissait de cœur à ce que je lui suggérais.

» Le vendredi, voyant que tout était désespéré, j'envoyai chercher le P. Masson, mais, quelque diligence qu'il fît, le cher confrère n'arriva qu'après la sépulture.

» Lui ayant administré les derniers sacrements, je lui demandai s'il avait l'intention d'envoyer quelque chose à sa famille ou à quelqu'un de ses amis : « Mais, je n'ai rien ! reprit-il, et le peu que vous voyez restera à la mission ! (1) »

» Le samedi, je lui fis observer qu'on célébrait la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel : « Merci, dit-il; oh ! le Carmel !... la Sainte Vierge !... » Le dimanche, je dis la sainte messe vers huit heures, et, comme je finissais *l'Asperges*, le garde-malade m'appela. J'accourus en toute hâte et trouvai votre cher frère évanoui. Au bout de quelques minutes, il revint à lui et je pus achever les Saints Mystères. Aussitôt après, je remontai, suivi de plusieurs chrétiens qui pleuraient amèrement. Voyant la faiblesse augmenter, je fis réciter aux fidèles les prières des agonisants ; je donnai au malade une dernière absolution et l'indulgence apostolique : je répétai ensuite lentement les prières du

(1) Contrairement à ce désir de l'apôtre mourant, une peau de panthère, qui lui servait de couverture, fut envoyée de Tchao-Tong à son frère. La sœur carmélite reçut aussi le crucifix du missionnaire qu'elle conserve pieusement.

rituel, m'interrompant pour lui suggérer les invocations de Jésus, Marie et Joseph.

» Vers dix heures, il ne pouvait plus parler, mais je voyais, à l'expression de ses yeux, qu'il me comprenait encore. A midi nous recommençâmes les prières des mourants, et un peu après une heure, votre bien-aimé frère partait, docile au dernier appel de Dieu, et montait au ciel recevoir sa récompense. Oh ! que sa patience m'édifia pendant toute sa maladie ! Puissé-je mourir comme est mort ce grand serviteur de Dieu !

» Quand j'eus fermé les yeux au vénérable défunt, je fis venir un chrétien qui le rasa. Je bénis une aube et l'ornement violet brodé à Niort ; j'en revêtis le corps, que je descendis à la chapelle. Aussitôt, l'office des morts commença et se poursuivit sans interruption jusqu'au mercredi. Le jour, les femmes se succédaient huit par huit ; la nuit les hommes quatre par quatre. C'était un spectacle touchant. Que de larmes furent répandues autour de ce Père qu'on vénérait comme un saint !

» Je louai le catafalque dont on se sert pour enterrer les mandarins, et ne négligeai rien pour rendre au cher défunt les honneurs qu'il méritait.

» Le mercredi, vers huit heures, après que j'eus célébré la sainte messe, le convoi partit de la maison, précédé d'une grande croix de bois, couverte de toile blanche. Huit chrétiens suivaient, portant sur des brancards des statues de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Après eux venait votre serviteur, revêtu de l'aube et de l'étole, en chaise à quatre porteurs et

suivi immédiatement du cercueil, que seize hommes chargeaient tour à tour.

» Nos chrétiens, au nombre de deux cents, marchaient à la suite, hommes et femmes, portant sur la tête un mouchoir blanc en signe de deuil et chantant à deux chœurs l'office des morts. Pour sortir de la ville on prit le chemin le plus long, afin de convaincre les païens de notre culte pour les défunts, car ils nous accusent de ne pas les honorer.

» Toute la ville de Tchao-Tong, où votre frère était si apprécié, vint voir défiler le cortège. Les rues étaient littéralement encombrées. J'ai assisté à Paris à de plus beaux enterrements ; je n'en ai pas vu de plus édifiant, ni d'aussi recueilli.

» Le cher P. Chicard, conformément au désir exprimé, deux jours avant sa mort, fut enterré parmi ses chrétiens, à six kilomètres de la ville. Que son âme repose dans la paix du Seigneur !

» A. Trovel, miss. apost. »

Complétons cette lettre touchante, qui rappelle en sa simplicité les actes des martyrs, par quelques traits que nous empruntons à une sorte de compte rendu officiel, adressé de Yun-Nan-Sen, le 30 septembre 1887, par le P. Bourgeois, provicaire du Yun-Nan, à M. le Supérieur des Missions-Étrangères, et à une autre lettre du même à la sœur carmélite. Nous y trouverons comme un résumé authentique et complet des œuvres et des vertus de notre héros.

« Le P. Chicard, arrivé au Yun-Nan dans les pre-

miers jours de 1860, dut prendre son poste d'assaut, car la persécution sévissait alors dans son intensité. Une bourrasque le chassa de son premier district; mais si le bon Dieu nous donna la paix du côté des mandarins, il permit que d'autres troubles vinssent nous assaillir du côté des barbares. Une peuplade très nombreuse faisait, une ou deux fois chaque année, irruption dans le Bas-Yun-Nan. Le P. Chicard, d'une nature chevaleresque et ardente, se sentit comme en son élément au milieu de ces incessants périls. Il opéra des prodiges de valeur pour repousser les barbares et sauver les chrétiens. Il éleva des forteresses, où se retiraient païens et chrétiens aux heures de dangers, se procura des armes et devint la terreur de ces bandits.

»Pendant douze ans, le P. Chicard sauva des milliers de Chinois. Plusieurs fois il fut chargé de négocier avec les Lolos pour le rachat des prisonniers, car personne n'osait s'aventurer dans leurs camps.

» Vers 1874, il quitta le Bas-Yun-Nan pour Ko-Kouy. Durant ces treize années de travaux apostoliques, on peut voir qu'il conquit en tout le premier rang. Son zèle pour le salut des âmes était si ardent, que dans chacun de ses nombreux voyages, il ne s'arrêtait nulle part qu'il n'y annonçât l'Évangile. Dieu, d'ailleurs, avait si merveilleusement béni ses études de la langue chinoise, qu'il dépassait tous ses confrères. Les lettrés eux-mêmes s'étonnaient de voir un étranger si bien posséder leur idiome très difficile et le parler avec élégance, comme sa langue maternelle.

» Sa mortification était proverbiale. Ses pauvres habits, sa nourriture grossière et ses continuels travaux eussent étonné un Trappiste. Un jour on lui fit cadeau d'un manteau de soie, garni de fourrures et de grande valeur. Quelques semaines après je vis le manteau dans la montagne, chez un confrère auquel il l'avait donné. « Une autre fois, m'écrivait le P. Seguin, j'allais à Long-Ki et passais à Tchao-Tong. Le P. Chicard était absent. Je m'établis sans façon dans sa chambre. Pauvre chambre ! ou plutôt cellule de Trappiste ou de Chartreux ! Je vais vous en faire la description : Au mur pendait un vieil habit de toile grossière; deux ou trois chaises, un petit escabeau, un bahut, aux portes mal jointes, formaient tout le mobilier. J'oublie un cadre de bois blanc, garni de planches, et couvert d'une natte ; c'était son lit. Il y avait encore quelques portraits de famille, un crucifix et un petit sablier de deux sous qui mettait une demi-heure à se vider. Oh! le P. Chicard, comme je l'admirai ce jour-là et souhaitai de lui ressembler! »

» Cette appréciation du P. Seguin était celle de tous ses confrères. Mais s'il était pauvre pour lui-même, le P. Chicard était prodigue quand il s'agissait des œuvres de Dieu ou de la conversion des infidèles. Là, il n'épargnait jamais. Aussi de quelles superbes constructions il a doté ses résidences ! et quel bien il a fait au milieu des indigènes !

» Je fus témoin moi-même, en 1878, continue le P. Bourgeois, de la popularité dont il jouissait parmi eux. A mon passage à Ko-Kouy, la cour de la maison

était pleine de ces braves gens : ils entouraient le P. Chicard, qu'ils appelaient tous leur grand-père. Telle était leur confiance en lui, que toutes leurs affaires temporelles, grandes ou petites, étaient soumises à son arbitrage et réglées par sa sagesse.

» Le bon Père me raconta les industries dont il s'était servi pour convertir les Miao-tsé. Ce sont, vous le savez, des peuples très défiants et ennemis déclarés des Chinois, avec lesquels ils n'ont que les rapports nécessaires sur le marché. A leurs yeux le P. Chicard, vivant au milieu des Chinois, devait être l'ami de ces derniers. En vain, multipliait-il les politesses et les avances, les Miao-tsé restaient sur la défensive. Il chercha dès lors un autre moyen et résolut de les atteindre par les intérêts.

» En conséquence, il commanda à son chargé d'affaires de n'acheter sur le marché qu'aux hommes de cette race; de les défendre contre les Chinois, toutes les fois que le bon droit serait de leur côté. Grâce à Dieu, ce moyen réussit à merveille, et bientôt les conversions se firent nombreuses.

» Quand j'arrivai à Ko-Kouy, les choses en étaient là : « Je vais donner une grande fête à mes Miao-tsé, me dit-il, et vous arrivez à propos ! » En effet, au jour dit, nous les vîmes descendre des montagnes, en grande cérémonie. Ils étaient environ soixante. Quatre des plus haut huppés, habillés de longues toges, ouvraient la marche, portant, pour nous l'offrir, un superbe chevreuil, tué dans leurs forêts. Godefroy les reçut comme eût fait un gentilhomme du Poitou. Il

avait préparé un repas abondant. Avant de commencer il fit la prière, et, de leur côté, les Miao-tsé nous donnèrent un spécimen de leur musique, aux airs inconnus à nos oreilles européennes.

» Après le repas, qui dura longtemps, ils se mirent à danser, mais quelle danse! Vous n'imaginez rien de plus modeste, j'allais dire de plus religieux. Nous étions vivement impressionnés de voir le sérieux qu'ils mettaient dans une action qu'on regarde à bon droit chez nous comme la plus frivole.

» Quand la danse fut finie, le P. Chicard annonça une grande surprise. C'était une sorte de loterie, consistant en une foule d'objets venus d'Europe, de petite valeur en eux-mêmes, mais rares et par suite précieux pour ces pauvres gens. Il fit en sorte que chacun eût au moins un lot. Aussi la fête, qui ne se termina qu'à la nuit, ravit tellement les indigènes que, si le Père l'eût permis, ils eussent tous adoré sur l'heure.

» Lorsqu'il n'était pas occupé à la visite des chrétiens ou des malades, votre frère restait dans son castel, comme il disait ; il y menait une vie de Carmélite. Il se levait de grand matin, faisait ses prières et oraisons, se préparait à la sainte messe, qu'il célébrait avec une extraordinaire dévotion. Il ne faisait jamais que deux repas ; le premier à neuf heures, après quoi il visitait son manoir et ses gens, veillait à ses constructions et inspectait ses écoles. Vers midi, après avoir récité ses Petites Heures, il montait sur son coursier, allait à Ko-Kouy rendre visite à ses chrétiens et s'informait de leurs faits et gestes.

» Vers cinq heures avait lieu le second repas. Jusqu'à neuf heures il disait son bréviaire, préparait ses sermons, faisait sa lecture spirituelle avec la régularité d'un religieux. De neuf à dix heures, quand il avait congédié son monde, réglé les difficultés entre païens et chrétiens, il se retrouvait seul et faisait une heure de méditation.

» J'ai été témoin de cette heure sainte et j'avoue que j'en fus aussi surpris qu'édifié. Votre cher frère se promenait de long en large, derrière sa chambre, frappant du pied, s'arrêtant, poussant des exclamations à terrifier tous ses ennemis. Un soir, il avait médité plus fort que de coutume : « Mais quel tapage faites-vous donc, mon bon Père, lui dis-je ? On dirait que vous avez tous les diables à vos trousses ? — Ne m'en parlez pas, me répondit-il. C'est vrai que je suis en colère contre le malin. Ce vieux serpent trouve toujours, dans la journée, le moyen de me mordre ; mais le soir venu, je suis fort heureux de lui rendre, en présence de mon bon Maître et de sa Mère Immaculée, les coups qu'il m'a donnés dans la journée. Par la grâce de Dieu, je lui fais, à son tour, mordre la poussière et le défie pour le lendemain ! Telle était sa manière de prier. »

» Sa méthode de prêcher se ressentait de son genre d'oraison. A part de rares exceptions, où la douceur pouvait suffire, il bataillait d'ordinaire rudement, *non verberibus, sed verbis*. L'ironie transparente était une arme qu'il employait à merveille; puis venait une moquerie fine, sans amertume, et des idées antiques, qu'on eût dites contemporaines du déluge. Il captivait

si bien son auditoire que si les païens ne se convertissaient pas sur le champ, ils emportaient avec eux le trait lancé par l'apôtre et restaient ses admirateurs et ses amis.

» En 1885, quand Monseigneur pria le P. Chicard de venir à la capitale, lui rendre compte de ce qu'il avait accompli dans son vaste district, nous fûmes tous frappés de son air de sainteté. C'était bien encore le chevalier sans peur ni reproches, mais sa conversation était si élevée, si édifiante, que chacun put voir à quel degré de perfection il était parvenu.

» Quatre jours avant de tomber malade il écrivit, à un confrère qui changeait de district : « Une chose merveilleuse, conséquence sans doute de notre belle vocation, c'est la facilité que nous avons de nous accoutumer partout. On est content dans les brumes de Long-Ki et de Tchen-fong-chan ; joyeux dans les neiges de Tchen-Hiong ou au milieu du vent de la capitale; heureux sous le soleil brûlant de Ta-Ly. S'il y a, comme on le prétend, des concessions de territoires entre le Tonkin et le Yun-Nan, un missionnaire, à Mong-tsé, trouvera des païens à convertir et des Européens à sauver. Bref, le bon Dieu sera là comme partout, et, là comme ailleurs, le missionnaire sera satisfait. »

« J'ai de la peine à me séparer de vous, écrivait-il, le 24 avril 1885, au P. Masson qui nous transmet l'autographe de cette lettre, mais c'était nécessaire. Sur un signe de notre évêque, je serais prêt à retourner à San-Chan. Peu importe le pays, le climat ; il nous faut

gagner du terrain sur le diable, étendre le royaume de Jésus-Christ et sauver notre âme. Le reste n'est rien Mourons, s'il le faut, sur la brèche, mais que Dieu ait le dernier mot ! »

» Depuis 1882, époque à laquelle je fus chargé des registres de la Mission, voici dans quelle mesure progressa son district. Je dis son district, je devrais mettre ses chrétientés, car, en vérité, il en eut trois, dont une, San-Chan ou Tchen-Hiong, a été formée uniquement par lui, au spirituel comme au temporel.

» La chrétienté administrée par le P. Chicard, portait

en	1881,	1243	fidèles et	556	baptêmes d'enfants.
»	1882,	1303	»	539	» »
»	1883,	1444	»	432	» »
»	1884,	1512	»	496	» »

» Vinrent ensuite les troubles occasionnés par la guerre du Tonkin, pendant laquelle il nous fut impossible de relever le nombre des conversions et des baptêmes.

» Votre excellent frère possédait, à un degré très rare, trois vertus : l'esprit de foi, une charité sans mesure et une mortification habituelle, fondée sur une grande humilité. On eût dit qu'il était gratifié de la vision habituelle de Dieu, quand il disait la sainte messe, tant sa piété était profonde et son attitude recueillie. Et avec quelle humilité il se confessait ! Je ne me rappelle pas avoir vu à mes pieds pénitent plus humble et plus contrit.

» La mort ne l'a point surpris, car il était toujours prêt à rendre ses comptes au Père de famille ; mais

tous ses confrères, qui l'aimaient et le vénéraient, ont été consternés en apprenant sa fin si rapide.

» Le Yun-Nan a fait, en la personne de votre saint frère, une perte immense. Il était une des colonnes de la Mission, par son dévouement, par sa science de la langue chinoise, par sa longue expérience des voies de Dieu, qui le rendaient propre à soutenir les chrétiens et à convertir les infidèles. »

» *Sit memoria ejus in benedictionem... et nomen ejus permaneat in æternum !*

» Xavier Bourgeois, provicaire. »

« *Planctus magnus super montana !* » Grande désolation sur nos montagnes, écrivait le P. Parguel au P. Masson, le 22 août 1887. Quelle perte irréparable que la mort de ce preux qui menait si rudement la guerre contre le diable ! Oh ! il n'a trouvé sur cette terre ingrate que travaux, misère et privations. Les fatigues, les maladies n'ont pas été épargnées à ce grand capitaine, mais je vois notre Godefroy déjà arrivé au paradis ! Quel exemple il nous laisse ! Mais qui va pouvoir le remplacer à Tchao-Tong ? »

« Quel vaillant ouvrier le Seigneur vient de nous retirer, écrivait à son tour le P. Seguin ! Le cher P. Chicard est mort sur la brèche. C'est en soignant les malades, en se dévouant comme toujours, que la fièvre pestilentielle l'a saisi. »

A ce même Père, de retour en France pour sa santé, comme nous l'avons dit, Mgr Fenouil écrivait : « En mai 1887, comme je revenais du Bas-Yun-

Nan, je vis, en passant à Tchao-Tong, le P. Chicard, en besogne, avec plus de zèle que jamais. Sa santé était parfaite. Deux mois ne s'étaient pas écoulés que j'appris sa mort, édifiante comme sa vie. C'est une des plus grandes pertes que pût faire la mission. L'ancien Chicard, chavaleresque et aventureux que vous savez, s'était remis à une dernière refonte et coulé dans un moule nouveau. Il en était sorti un missionnaire modèle, plein de zèle, d'entrain et de ferveur, un apôtre selon le cœur de Dieu. »

Ce saint prélat adressait, le 18 janvier 1889, une longue lettre au frère de Godefroy : « Mon très révérend Père, lui disait-il, des lettres, récemment arrivées, nous annoncent, qu'en souvenir de Monsieur votre frère, vous venez de faire une riche aumône à cette mission où le cher et à jamais regretté défunt a travaillé avec zèle et dévouement pendant de longues années ; je m'empresse de vous témoigner notre parfaite gratitude.

» J'avais dû laisser à mon provicaire le soin douloureux de vous annoncer la triste nouvelle et aussi le plaisir de vous révéler une foule de précieux détails, dont lui seul peut-être avait le secret. Sa lettre a dû vous consoler, intéresser sa famille et ses nombreux amis, en faisant apprécier la grandeur de la perte que nous venions de subir.

» Je suis heureux, mon cher Père, qu'une pareille occasion me permette de dire une fois de plus combien vifs et profonds sont les regrets que votre cher Godefroy a laissés parmi nous, et quel serait mon

désir de pouvoir enfin donner à sa mémoire des éloges mérités.

» Missionnaire infatigable, votre frère ne connut jamais le repos. Trente ans d'apostolat furent pour lui trente ans de dévouement, ou de *saintes galères,* c'était son expression. Ce cher et regretté défunt est, de l'avis de tous ici, un des meilleurs ouvriers qui aient paru au Yun-Nan. Certes ! je ne serai désavoué par aucun de mes missionnaires, et s'ils savaient ce que j'écris, ils y applaudiraient de tout cœur.

» Parti pour les missions de Chine, en 1858, M. Chicard nous arriva, précédé d'une réputation déjà colossale. C'était comme la légende de quelque héros fameux des croisades.

» Sa tenue était décente, excessivement modeste, souvent même voisine de la médiocrité, car il avait une aversion profonde pour tout ce qui sentait les vanités de la terre.

» Toujours frugale, dans toute la force du terme, sa table n'était plus rien, aussitôt que les œuvres menaçaient d'épuiser ses ressources, ce qui n'était pas rare. Il ouvrait alors un petit carême, c'est-à-dire qu'il ne mangeait avec son riz que des légumes mal assaisonnés. Si je faisais quelques petits reproches : « Voyez, Monseigneur, il nous arrive ici comme aux enfants d'Israël à Babylone, le jeûne fortifie ! »

» Membre du conseil, votre frère avait su de bonne heure se placer au premier rang. Cœur généreux, ami dévoué, apôtre plein de zèle, il s'était acquis l'estime et l'amitié de nous tous. Les chrétiens avaient en lui une

confiance sans borne, et moi-même je n'hésitais pas à lui confier les affaires les plus délicates. Je puis le dire à cette heure, le succès, autant qu'il pouvait dépendre de ses soins, n'a jamais trompé mes espérances et les a souvent dépassées.

» A sa mort, notre cher confrère gouvernait un des premiers districts de la province et, certainement. le plus difficile et le plus étendu. Là, on a souvent à faire plusieurs journées d'une marche pénible, par des routes impraticables. Volontiers, je lui eusse permis de ne faire par an qu'une seule visite en ces lieux écartés, mais le zélé missionnaire ne demanda jamais un pareil privilège, et si je l'avais offert il ne l'eût pas accepté.

» Son caractère était l'un des plus riches que j'ai jamais connus. Il fallait le pratiquer longtemps pour le bien connaître. Sous une écorce parfois assez rude, il avait, avec un cœur des plus sensibles, un esprit fin et délicat. Toujours porté à excuser les autres, il avouait ses torts avec la simplicité d'un enfant, avec une candeur ravissante.

» En 1886, je me trouvais chez lui, en tournée de Confirmation. Un jour qu'il avait par mégarde laissé tomber la patène de mon calice, il vint, après la messe, me dire à deux genoux : « *Tchou-hiao, hao-tsouy ; che-he-lao !* Évêque, j'avoue ma faute, j'ai commis une maladresse ! » Cette franchise me plut singulièrement, mais sa profonde humilité me le fit admirer davantage. « Cette patène, lui dis-je en l'embrassant, vous l'avez au moins ramassée. Soyez donc en paix, vous avez plus gagné aujourd'hui que la patène n'a perdu ! »

» Votre frère avait le culte de la famille dans un degré éminent. Il ne parlait de ses parents qu'avec une tendresse exubérante, et leur photographie était parmi ses saintes images. Au nom de Jules sa figure s'illuminait: et le Carmel, comme il lui était cher! Il en parlait avec vénération : Au Carmel, disait-il, on sert le bon Dieu à la façon de sainte Thérèse... On y prie pour nous tous les jours, et vous verrez que ces âmes de feu fondront toutes nos glaces. Ma vaillante sœur a pris terre dans ce port de salut ! Que ne pouvons-nous établir le Carmel au Yun-Nan !

» Vous aussi, mon révérend Père, vous avez été prendre le feu du ciel à une autre fournaise. Si nos liens n'étaient déjà formés, je n'oserais prétendre à la faveur de vos prières, et puisque vous avez une sœur au Carmel de Niort, votre qualité de frère vous permettra de plaider notre cause. Je supplie donc par votre entremise, je supplie ces âmes prédestinées de vouloir bien nous continuer le secours de leurs suffrages, secours autrefois promis à Godefroy.

» J'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre très humble et tout dévoué serviteur

† JEAN-JOSEPH, év. de Ténédos,
vic. apost. du Yun-Nan. »

Nous laissons le lecteur sur ce jugement tombé d'une bouche si autorisée et si peu prodigue d'éloges.

Tandis qu'on appréciait ainsi au Yun-Nan la mort de notre Godefroy, disons un mot de la tristesse qu'apporta cette nouvelle à ceux qui l'avaient connn

et admiré en France. *La Croix*, la première, annonça sa mort. « Le Moine », dont la plume vaillante est aussi une arme apostolique, fit au missionnaire les honneurs de son premier article. Par deux fois, sous les titres : *Apôtres au* XIX^e^ *siècle* » et « *A supprimer* », les 13 octobre 1887 et 11 février de l'année suivante, cette feuille fit l'éloge de Godefroy et rappela les épisodes les plus saillants de son enfance : « Et voilà, concluait l'écrivain, en visant la loi militaire, voilà les hommes, les héros que l'on veut supprimer ! »

Le *Pèlerin*, frère aîné de *La Croix*, et fils du même père, parla aussi de cette mort précieuse. Dans son numéro du 9 juillet 1888, il reproduisit cette gracieuse poésie, empruntée à la *Ruche* de M. l'abbé Moreau et que notre chevalier avait composée au Petit Séminaire de Montmorillon :

« De par Jésus-Christ, Monseigneur,
Vierge benoîte, à deux bons gentilshommes baille
Ne point faillir au champ d'honneur,
Et toujours bien férir et d'estoc et de taille !
Au noir félon, contre nous guerroyer,
Si d'aventure, il prenait fantaisie,
Laisse-nous faire, ô Dame, je te prie,
Car, grâce à Dieu, nous savons ferrailler.
A nos trois sœurs, notre mère et vieux père,
Vierge sainte, accorde ici-bas
Grande liesse et grand soulas !
Quant à leurs ennemis, ce sera notre affaire !

Mai 1852 CÉLESTIN-GODEFROY CHICARD »

A la prière de M. le curé de Persac, la *Semaine Religieuse* de Poitiers, après avoir reproduit l'article de

La Croix, donnait, au mois de novembre 1887, un extrait de la lettre du P. Trovel, citée plus haut.

La désolation du frère, en apprenant la terrible nouvelle, fut profonde. « Une immense douleur nous atteint, écrit-il à sa sœur et à son cousin. Il est tombé, notre frère géant. Nouveau Xavier, il voulait le martyre, et c'est une sorte de peste qui l'enlève de ce champ clos, où il combattait depuis trente ans ! Douleur immense ! Joie immense aussi ! Oh ! comme notre père, notre mère, nos sœurs, qui ont béni et pleuré son départ, auront là-haut salué son arrivée !.. »

Le deuil de la Carmélite fut proportionné à l'affection qu'elle avait vouée à l'apôtre. Elle avait comme identifié sa vie à celle de son aîné, offrant pour le succès de ses travaux, ses sacrifices, ses oraisons, ses joies, ses tristesses, sa vie tout entière. « Ah ! mon Célestin n'est plus, s'écrie-t-elle. Quel coup terrible ! J'ai bien dit le *fiat* de la résignation, mais mon âme reste brisée, inaccessible à toute joie, encore que dans cette mort il y en ait une incomparable ! Après une vie de durs labeurs, ce grand travailleur est donc entré dans son repos, le 17 juillet, *qui était un dimanche*.

» Et cependant je pleure ! Je pleure le meilleur des frères, je pleure un bon ouvrier de moins dans la vigne du Seigneur, je pleure le père des pauvres, le soutien des veuves et l'ami des orphelins !

» Oh ! pardon, mon Dieu, de pleurer celui dont vous avez pour jamais essuyé les larmes !... Que ce départ m'attire en haut ! Quelle blessure il fait à mon cœur !...

» Oh ! sainte Jérusalem, ouvre-moi tes portes ! Que

j'aille chercher en ton enceinte celui que je ne puis plus rencontrer sur la terre ! Il a bu dans la voie de l'eau du torrent, et aujourd'hui, voici que Dieu l'exalte. Après avoir habité la région des ténèbres et les ombres de la mort, il est entré dans le séjour de l'éternelle clarté et de la lumière inaccessible. Oh ! oui, mon cher Jules, c'est bien plus que la moitié de mon âme qui est en paradis. Comme souvent j'y aurai désormais les yeux !

» En entendant chanter ce matin, l'hymme

Regis superni nuntia
Domum paternam deseris...,

la scène des adieux passa tout entière devant mon regard. Je le voyais, s'arrachant à nos dernières caresses, pour s'en aller chez les barbares, souffrir et mourir ! Le voici donc arrivé à ce rendez-vous, qu'indiquaient son doigt levé vers le ciel et plus tard ses lettres, si pleines de nobles sentiments.

» Tant que je vivrai, je prierai avec toi, pour que la pluie et la rosée ne cessent point, même après son départ, de tomber sur ces monts, près desquels il est couché, ce géant.

» Oh ! quand je préparais cette caisse qu'il reçut si peu de temps avant sa mort, quand je brodais ces ornements qu'il ne devait mettre qu'une fois, j'étais loin de penser que le violet serait sa dernière parure ! ah ! je ne pensais pas préparer un linceul !...

» Je remercie le bon Dieu de m'avoir donné, dans ces heures si douloureuses, une mère aussi compatis-

sante et des sœurs si bonnes. Ah! mon Célestin! mon Célestin! Dieu aussi t'a député son ange dans la personne de ce jeune P. Trovel, qui s'en va, à son insu, te préparer à la mort, consoler ton agonie et te donner par deux fois ton Sauveur en viatique!

» Adieu, mon frère! mon unique désormais, encore que notre aîné me soit plus proche qu'autrefois; mais je le pleurerai longtemps et je mouille ce papier de mes larmes. Mes sœurs me disent que si j'étais morte avant lui, cette douleur aurait manqué à ma couronne. Courage! Ah ! le ciel se rapproche bien de nous !

» Adieu ! ne pensons qu'à le rejoindre ! Ta sœur désolée qui se tient avec Marie au pied de la croix. »

Si une telle douleur ne put être apaisée, la lettre suivante lui fut pourtant une grande consolation.

Le 18 octobre, Mgr Gay, supérieur du Carmel de Niort, écrivait : « J'ai été bien touché de la mort de votre saint frère, ma très chère enfant. Je le suis peut-être plus encore de la lettre où vous m'en racontez les détails, en y ajoutant l'expression des sentiments dont votre âme est remplie.

» Laissez couler vos larmes : elles ne déplaisent point à Dieu; au contraire. Jésus en a versé; Marie aussi a pleuré, et quel saint n'a pleuré sur la terre? Mais quelles consolations viennent tempérer votre douleur! Quelle mort précieuse devant Dieu, que celle de ce vaillant missionnaire ! Le martyre du sang a plus d'éclat. A-t-il plus de beauté morale et de mérite que celui de la charité? Au reste qu'a été la vie de votre frère, sinon un martyre continu ?

» Notre-Seigneur, pour qui il vivait, a compté ses souffrances, ses privations, ses douleurs ; lui seul a mesuré sa courageuse patience. Les œuvres de cet héroïque apôtre lui ont formé un trésor, et chacune est devenue pour lui la source de délices éternelles. Comment ne pas vous trouver heureuse, chère enfant, d'avoir un frère si haut placé dans la béatitude? S'il plaisait à Dieu de vous faire seulement entrevoir la gloire et la félicité de votre frère, je crois que vous ne pourriez plus ressentir de peine ici-bas.

» Attendez l'heure des suprêmes rencontres, qui sera celle des évidences; vous vous fondrez alors d'amour, d'admiration et de reconnaissance pour Dieu. Mais vous commencerez aussi de fondre dès ce monde, car il n'est pas besoin de voir les choses, quand on est infailliblement certain qu'elles existent. Or, j'ose affirmer qu'il en est ainsi des joies de votre frère. Il est avec Jésus; il est consommé en Jésus, et cela pour toujours !

» Que vous devez être désormais animée à tout bien, pressée de vous dépenser au service de Jésus-Christ, ardente à lui témoigner votre amour ! Vous y êtes obligée pour les grâces que vous avez personnellement reçues, et pour celles que Dieu a répandues sur votre famille. Mais vous ne manquerez point à cette obligation.

» Je compte sur vous, chère enfant, mais surtout Dieu y compte. Plus que jamais je vous bénis, au nom de Notre-Seigneur, et suis, de tout cœur, votre père.

† Charles, évêque d'Anthédon. »

Et maintenant nous reste-t–il encore quelque chose à dire pour glorifier la mémoire de ce héros si grand et si humble ? A tant de fleurs répandues sur son tombeau par les mains des vierges, des prêtres et des évêques, pourrions-nous ajouter encore et grossir le bouquet ? A ce concert de voix, venues les unes de l'Extrême-Orient et les autres de divers points de la France, et se confondant en une même admiration, serait-il possible de mêler une louange plus parfaite ? Non, sans doute ; et c'est le cas de s'écrier avec le Psalmiste : O mon Dieu ! vous avez démesurément honoré vos amis, et vous avez affirmé leur puissance au–delà de toute proportion !

En achevant ici notre tâche, tâche bien douce, mais que nous avons voulu maintenir très modeste, afin de laisser toujours en plein relief cette admirable figure d'apôtre, nous nous contenterons de formuler un vœu.

Daigne le Dieu Tout-Puissant inspirer à ceux qui liront ces pages un grand zèle pour le salut des âmes ! Daigne la Vierge Immaculée mettre au cœur d'une jeunesse ardente l'ambition des saintes conquêtes. Qu'ils accourent nombreux à ces modernes croisades, tous ces jeunes hommes, au cœur généreux mais indécis, qui, faute de l'orienter, stérilisent leur vie et souvent de très nobles qualités.

Qu'ils viennent ! La Société des Missions-Étrangères et tant d'autres Congrégations vaillantes les attendent. Dans les immenses régions confiées à leur zèle, il leur reste encore des royaumes à distribuer et des millions d'âmes à conquérir.

Qu'ils viennent ! L'arbre divin sur lequel, depuis dix-neuf siècles, l'Épouse de Jésus-Christ cueille les palmes de ses martyrs et les fleurs dont elle couronne ses confesseurs, ses vierges et ses saints, fleurit toujours ; il n'a rien perdu de sa fécondité !

Puissent ces pages éveiller dans les cœurs chrétiens les élans du sacrifice et les saints enthousiasmes du dévouement ! Puissent-elles multiplier les vocations, et, à la place des géants qui tombent, envoyer au champ de bataille, sinon des CHEVALIERS, au moins d'intrépides APOTRES !!!



TABLE DES MATIÈRES

DÉCLARATION.
DÉDICACE.
AUTORISATION.
INTRODUCTION.

L'ENFANT

CHAPITRE PREMIER

Origines lointaines de la famille. — L'Acadie et le Canada. — Le marquis des Cars. — La « Ligne ». — Paizay-le-Sec et La Puye. — François Chicard et Radegonde Pinier. — Le chien de saint Roch. — L'oncle et la châtelaine. — Souvenirs d'enfance. — Les deux cousins. — Portrait à dix ans. — La « départie » à l'école de Saint-Savin. — Première Communion..... 1

CHAPITRE II

Petit Séminaire de Montmorillon. — Impatience du joug. — Le trapèze. — Les quatre fils d'Aymon. — Bayard et le moyen-âge. — La garde vendéenne. — Moine, bandit ou chevalier ? Je serai missionnaire ! — Caractère incompris. — Épreuves. — Ici Lenoir fait son acte de contrition. — Une demi-heure d'arrêt. — La foudre sur l'octogone..... 17

CHAPITRE III

Le Bouc émissaire. — Pèlerinage à Fontgombaud. — Les poires de l'oncle Pinier. — Insulteur mis à la raison. — La pêche et la fièvre. — Coucher à la belle étoile. — Sa foi. — Sa tendresse pour ses parents. — Robert Guiscard et Pépin-le-Brief. — Lettres, compliments et chansons..... 36

CHAPITRE IV

Grand Séminaire de Poitiers, 1853-1856. — Vie nouvelle. — Adieu le trapèze! — Une tache au blason. — Nouveau genre d'escrime. — Il prend le nom de Godefroy. — Comment il comprend la vêture ecclésiastique. — Plus fort que saint Martin. — Une chandelle de suif dans la soupe. — Mourir dans une peau d'ours ! — Sa bourse et ses amis. — Il recueille les pauvres. — Le boulanger du Berry. — Comment le bon Dieu lui « gaillardisait » le cœur en sa cellule. — Les grenouilles. — Le poignard. — Conseils de perfection. — La vie patriarcale. 51

CHAPITRE V

Grand Séminaire (suite) 1856. — Épreuve cruelle. — Il est ajourné pour le sous-diaconat. — Je gagnerai mes éperons ! — Un bouquet spirituel. — Tentations. — Dernières vacances. — Il annonce à son père sa résolution.— Scènes douloureuses. — Lettres curieuses au cousin. — Un glaçon, fils prématuré de novembre. — Choveyn, roi des Pictes. — Appel au sous-diaconat. — Comment Godefroy passa fièrement ses examens. — Le féal Louky. — Coup d'œil prophétique. — La fiancée. — Dernières épreuves. — L'ordination..... 72

LE CHEVALIER

CHAPITRE PREMIER

Derniers jours dans la famille. — Abraham et son fils. — Adieux. — La vieille Castillane. — Le haut-de-chausses paternel. — Ce que M. de Foy pensait de son paroissien. — Le chevalier perd son heaume. — Arrivée aux Missions-Étrangères. — Ceux que Godefroy y trouve. — Ne recule pas au martyre! — Nouveaux amis. — Coup d'œil sur sa vêture. — Il est surnommé l'*Intrépide*. — Une nuit dans les bois de Meudon..... 97

CHAPITRE II

Il ressuscite la chevalerie. — Une promenade. — Un vieil apôtre des Indes. — La salle des martyrs. — M. Charrier. — Comment, par vertu, le chevalier apprit à fumer — L'amour de Dieu. — Jules devient gentilhomme. — Souvenir de jouvence. — Le Cœur de Jésus.. 111

CHAPITRE III

Lettres à son frère. — Éloge de la soutane. — Juda et Joseph. — Louanges à ses parents. — Gentilhomme et vilain. — Saint Michel. — David. — La pannetière et les cailloux. — Fais-toi missionnaire ! — Tous les hommes en lice ! 134

CHAPITRE IV

Flandre et Poitou. — Radegonde et Sophie. — La famille Wykaërt. — Les anciens amis. — Les simples de l'aïeule Yolande. — La Société des Missions-Étrangères. — Comment on doit élever les jouvenceaux. — Les quatre fils d'Aymon vinrent-ils à Paris ? — Bataille avec le diable. — Le bassin de Meudon. — Où logeait saint Elzéar. — Une lettre mémorable de Bertrand..... 142

CHAPITRE V

Booz et Isaac. — Soyons rois ! — Touchez mon cœur et je vous conquiers le monde ! — Un tournoi. — Sans peur ni reproches. — Son castel. — Inventaire de son logis. — Le roi des airs. — Le ménestrel. — Ce que Jésus aime..... 155

CHAPITRE VI

Comment Godefroy fut blessé au défaut de la genouillère et de ce qui en advint. — Arrivée de nouveaux aspirants. — Mgr Pie. — Parlons de Jésus ! — L'automne et la trève de Dieu. — Le pas d'armes de Phanuel. — Une lettre du cousin. — Son ordination et sa première bénédiction. — Le caporal Vielmont. — Épidémie au séminaire des Missions. — Conquêtes..... 163

CHAPITRE VII

Lettres à la petite Radegonde. — De ce qu'ils firent ensemble dans un cerisier. — Charmants souvenirs. — Conseils à un aspirant aux Missions. — Histoire d'une galette célèbre. — Conseils à ses sœurs. 177

CHAPITRE VIII

Diacre. — Une feuille de palmier. — Comment les loups, boucs et chevreaux sauvages furent changés en agneaux. — Où les clairons commencent à sonner. — Vente de divers engins de chasse et de guerre. — Les faits d'armes de Pépin-le-Brief. — L'évêque de Canton à Paizay..... 185

CHAPITRE IX

Le sacerdoce. — Une chevauchée de trente chevaliers portant bannière. — En quelle estime le Saint-Père tient les Missions-Étrangères. — Comme quoi le cousin Jehan gratifia le chevalier de douze écus. — Un dernier tournoi théologique. — Comment Godefroy se vestit de ses armes, et comment M. Pauvert fut amené à le récompenser des misères qu'il lui avait faites au temps des écoles. — Liste des barons qui partirent à la croisade. — Le père et la mère de Godefroy à son ordination. — Ce qu'il pensait de Paris..... 191

CHAPITRE X

Où le chevalier reçoit la dame de son cœur. — Chant à sa fiancée. — Le Yun-Nan. — Comment Godefroy se choisit des armes. — Son fusil, sa francisque et son coutelas de chasse. — Les flèches d'élite. — Le départ est retardé. — Le serment des chevaliers de Saint-Jean. — Comme quoi le petit Jules s'en vint à Paris. — Portrait du chevalier... 204

CHAPITRE XI

Comme quoi la nef eut de nouveaux retards, et comment le chevalier fut désarmé de pied en cap, fors de sa francisque. — Son héroïque soumission. — Avec un confrère, il tente vainement de convertir le prince Napoléon. — Quand Messire était là ! — Nouveaux retards, nouveaux sacrifices. — Élevons nos cœurs !..... 217

CHAPITRE XII

Scène des adieux. — Comment le chevalier prit, sans larmoyer, congé de sa famille, mais comment il pleura par après. — Nous avons bien fait notre devoir ! — Saintes joies ! — Ici, le chevalier livre un secret. — Première visite au navire, à Bordeaux. — *Mare vidit et fugit.* — Premiers jours à bord. — Comment Godefroy aima les marins, et de la notice qu'il leur donna de sa force et vaillantise. — Adieu parents ! — Adieu France !..... 226

LA TRAVERSÉE

CHAPITRE PREMIER

Premiers effets d'une solide vocation. — Comment notre chevalier posait le pied dans les haubans, ce qui ne le préserva point du mal

de mer. — Ici, Latrique fait son entrée. — Ce qu'était le mousse Latrique. — Ce qu'il advint d'un poulet rôti qu'il avait apporté. — Les cancrelas et le massacre horrible qui en fut fait. — Les oiseaux et les marins. — Comment Notre-Dame empêche, à Madère, le vaisseau de se briser..... 237

CHAPITRE II

Le Cap-Vert. — Calme plat. — L'Équateur. — Comment les missionnaires échappèrent au baptême de la Ligne. — Les cieux racontent la gloire de Dieu. — Trois jours de tempête au cap de Bonne-Espérance. — De la belle ordonnance de prières et d'études qui existait sur le bateau. — Où l'on montre tout ce que savait le P. Durand, et ce que faisaient les autres pendant la traversée..... 251

CHAPITRE III

Jugement sur les marins. — Le matelot à la manœuvre et autour de la gamelle. — D'une fameuse ribote que fit Daniel à Rio-Janeiro. — Où le lecteur apprendra ce qu'est un « ronfle » et ce qu'il contient. — Le naufrage de Daniel à Valparaizo. — Comment on prend les marins. — L'éducation de Latrique. — Le capitaine du *Syngapor*. — Pourquoi le firmament est blanc et noir? — Les marins vont-ils en paradis? — Notre chevalier convertit maître Danzé, lequel d'abord jurait vilainement et depuis cessa de le faire..... 262

CHAPITRE IV

Noël à bord. — Première Communion. — Un marsouin. — Tempête. — De la promenade que firent ensemble le chien et le chapon, un chandelier et un vieux pichet. — Sumatra. — Détroit de Banca. — Salut, ô hommes de l'Asie! — Un mauvais pas. — Crainte des pirates. — Les postes de combat. — Le chevalier défend à tribord, tandis que Durand se charge de babord. — Arrivée à Syngapour. — Mgr Retord... 273

CHAPITRE V

La ville de Syngapour. — Départ pour Hong-Kong. — Malacca. — Traversée difficile. — Tristes fêtes de Pâques. — Haï-Nan. — Arrivée à Hong-Kong. — Le chevalier reprend, près du P. Libois, la vigueur de son teint et la fierté de sa prunelle. — Comment, pour partir plus tôt, le chevalier monta dans une barque moins grande que le bouclier

de Pépin-le-Brief et de ce qui arriva. — N'aie pas peur, tu portes Chicard et sa fortune !..... 286

CHAPITRE VI

Le Chevalier en costume chinois. — Il apprend la maladie de Radegonde. — Arrivée à Canton. — Impossibilité de se rendre au Yun-Nan par la route ordinaire. — Nouveaux retards et crainte des rebelles. — Il faut revenir à Hong-Kong. — Mort de Radegonde. —Lettre touchante. — Consultation au petit frère Jules. — Départ pour Nimpo. — Il est atteint de la fièvre tierce. — Arrivée au Sut-Chuen..... 297

L'APOTRE

CHAPITRE PREMIER

Coup d'œil sur le Yun-Nan. — Ses habitants. — Les barbares. 311
La Carte du Yun-Nan..... 317

CHAPITRE II

Récit du voyage. — Première tentative. — Départ de Canton. — Comment nos missionnaires étaient mal à l'aise sur la barque chinoise. — Des réflexions que fit le chevalier à fond de cale et sur le pont, pendant la nuit. — De ce qu'il voyait par les fentes de la barque. — Première visite des mandarins. — Les rebelles descendent le fleuve. — Conseil de guerre. — Comment il fallut revenir à Canton, puis à Hong-Kong. 319

CHAPITRE III

Seconde tentative. — Un capitaine français. — *Afraîche ! petite brise, afraîche !* — Comment le chevalier empêche le capitaine de couper le cou au pilote. — Arrivée à Nimpo chez les Lazaristes. — Mgr Delaplace. — Le chevalier s'avance à cinquante lieues sur le fleuve — Il est l'objet de l'attention publique. — Coup manqué. — Retour à Nimpo. 330

CHAPITRE IV

Troisième tentative. — Les moustiques. — Merveilleuse habileté de Godefroy. — Arrivée chez un vieux chrétien. — Chez les Lazaristes du Kiang-Si. — Un gentilhomme chinois. — Vie et scène de cabarets. — Les brouetteurs. — Comment Fan-Kuen s'illuminait à force de

libations. — Où Singa harangue la foule et sauve le chevalier. — Cent dix lieues dans les montagnes. — Fièvre et souffrances. — Comment Godefroy se regaillardissait en chantant. — Grande terreur. — Un mandarin à bord. — Le chevalier s'esquive. — Arrivée au Sut-Chuen..... 337

CHAPITRE V

Dernières étapes. — Chevauchée dans les montagnes. — Comment Godefroy couchait à la belle étoile et de la réception que lui fit le vieux Jang. — De la joie qu'il eut quand il vit le Yun-Nan. — Arrivée chez les confrères. — Accueil que lui fait Mgr Ponsot. — Les Lolos. — L'apôtre dans son district et de ce que contenait sa case. — Un mot au cousin. — Il redemande ses armes..... 359

CHAPITRE VI

1861. — Invasion des barbares. — Ce qui advint à Mgr Fenouil, leur prisonnier, et comment il échappa de leurs mains. — Godefroy est établi commandant de la forteresse de Long-Ki. — Des sorties qu'il opéra contre les Lolos. — Il se réfugie dans une caverne avec ses chrétiens. — Du peu de confortable qu'il y trouva. — Il réunit le conseil des anciens et décide de bâtir un fort. — Inventaire de sa tente. — Nouvelle demande de fusils et de pistolets..... 377

CHAPITRE VII

1861. — Castelfidardo. — Regrets de n'être pas à la croisade. — Il engage son frère et son père à s'y rendre. — Ses sœurs iront soigner les blessés. — Vie de missionnaire. — Des discussions qui surgirent entre la matrone *Hin* et sa belle-sœur *Lé*, et comment il les accommoda. — Une école au Yun-Nan. — Nouveau fort. — Conversions. — Il change de résidence. — Des périls qu'il courut pour se rendre à Tchao-Tong. — Les barbares. — Par sa bravoure, il fait franchir à sa troupe un défilé redoutable..... 386

CHAPITRE VIII

1862-1863. — Persécutions. — A deux doigts du martyre. — Godefroy reçoit la visite des fils du général Foû. — Menaces et bruits de mort. — Chicard en déroute. — Pillage de sa maison. — Les Chinois sont-ils scrupuleux? — Nouvelles persécutions. — Invasion des barbares Longs-Poils. — Création d'une colonie agricole. — Projet d'église.... 402

CHAPITRE IX

1864-1865. — Entrée au Carmel des sœurs de Godefroy. — Justine. — Vie de missionnaire, vie de Carmélite. — D'une malade qu'il visita et d'une tempête qui survint. — Conseils de perfection. — Un coup de main de Dieu. — Les escapades d'Églantine. — Où Godefroy trace un plan gigantesque..... 417

CHAPITRE X

1865 — Orphelinat. — Train de vie d'un gentilhomme montagnard. — Sobriété du missionnaire. — Comment, par la protection de Dieu, un enfant chrétien échappa aux barbares. — Une petite fille abandonnée. Il la recueille. — Une abbesse. — Travaux de l'orphelinat. — Inquiétudes de l'apôtre. — Il est volé. — Comment il faisait la visite à ses chrétiens. — Le cousin à Persac..... 431

CHAPITRE XI

1866 — Ici, Godefroy présente au lecteur un de ses paroissiens. — Le P. Bourgeois. — Une enfant qui demande à sa mère de ne pas la jeter à l'eau. — Le cousin en Terre-Sainte. — Plans d'évangélisation. — Nouveaux carnages. — Godefroy traite avec les barbares de la rançon des prisonniers. — Le P. Parguel. — Toujours des chevaliers ! 446

CHAPITRE XII

Mort d'Églantine. — Elle fait elle-même ses adieux à son frère. Lettre de Godefroy..... 460

CHAPITRE XIII

1867-1868. — Jules, aumônier des Petites-Sœurs des pauvres. — Travaux apostoliques de Godefroy. — Comment il prêchait aux infidèles d'un ton bref et décidé. — Une fête de Noël au Yun-Nan. — Six jours le pied dans l'étrier. — Un aveugle..... 464

CHAPITRE XIV

Le missionnaire malade. — Il quitte le Yún-Nan. — Regrets. — Voyage à Chang-haï. — Coup d'œil prophétique sur la France. — Les Carmélites de Chang-haï. — Amélioration. — Retour au Yun-Nan avec une chevauchée de douze missionnaires..... 472

CHAPITRE XV

1870. — Joies du retour. — Vie des jeunes missionnaires sur la barque. — Visite à Long-Ki. — Ère de prospérité. — Fêtes du premier de l'an chinois. — Retraite annuelle. — Étude plus approfondie de la langue chinoise. — Beautés de cette langue. — Deux mariages. — Joies du missionnaire..... 480

CHAPITRE XVI

1871. — Tristesses du missionnaire en apprenant les douleurs de la France. — Combats contre les Lolos. — Exploits du P. Parguel. — Couardise des Chinois. — Souvenirs de la Saint-Barthélemy. — *Semen-contra.* — Restauration d'une forteresse..... 493

CHAPITRE XVII

1872. — Nouvelle maladie. — Second voyage à Chang-haï. — Où Godefroy découvre son intérieur. — Saintes impatiences. — Voyons, Seigneur, à chacun sa spécialité! — Il songe à se faire ermite. — Il subit une opération douloureuse. — Comment il jugeait ses lettres. — Le P. Raguit. — Très curieuse visite à sa famille..... 501

LE SAINT

CHAPITRE PREMIER

1873. — Retour à Long-Ki. — Joies de l'Évêque. — Nouveau poste. — Arrivée à Ko-Kouy. — Les Miao-tsé. — Réception solennelle. — Constructions..... 515

CHAPITRE II

1873. — Visite du nouveau district. — Trois jours chez un seigneur chinois. — Un intérieur d'auberge. — Comment Godefroy dînait en voyage et comment il confessait, une cravache à la main. — Aventures. — Comment il rencontra six brigands et s'en débarrassa. — Retour à Tchao-Tong. — Il reçoit Mgr Fenouil et le P. Baptifaud. 524

CHAPITRE III

1874-1875. — Le missionnaire administrateur, architecte, maître d'école, conquérant. — Son influence parmi les tribus indigènes. — Conver-

sions. — Repas homérique. — Il visite les chrétiens de Fa-tché-o et de Lan-tsin et juge un procès difficile. — Il reçoit une caisse d'ornements et demande des bottes..... 539

CHAPITRE IV

1876. — Mort de Madame Chicard. — Admirables sentiments de son fils. — Comment il pratique la pauvreté. — Ce qu'il pensa en déballant les bottes. — Extrait d'une lettre du P. Pourias..... 558

CHAPITRE V

1876 — Prospérité de la mission du Yun-Nan. — Conversion de la famille Ngan. — Scènes de Justice de paix. — Nouveaux projets d'apostolat..... 565

CHAPITRE VI

1877. — La bonne année. — Influence du missionnaire à Tchao-Tong. — Sa science de la langue chinoise étonne les lettrés. — Ses forteresses. — Il défend un de ses chrétiens au prétoire et fait destituer deux mandarins..... 570

CHAPITRE VII

1877. — Extrait d'une lettre de Mgr Ponsot, évêque du Yun-Nan. — Notre missionnaire mandé près d'un cheik mourant. — Marie-la-Batailleuse. — Conversion d'un gentilhomme. — Les-Miao-tsé et les I-Jen. — Conversions de familles nobles. — Curieuses coutumes. — Nouvelles conversions..... 577

CHAPITRE VIII

1878. — Mort de Romaine. — Éloge de cette vierge. — Douleur de l'apôtre. — Nouvelles conquêtes. — Embellissements à la forteresse de Ko-Kouy..... 591

CHAPITRE IX

1878. — Mort de M. Chicard. — Panégyrique mérité. — Intrépidité du missionnaire..... 598

CHAPITRE X

1879. — Noces d'or de Mgr Ponsot. — Les PP. Terrasse, Fenouil, Pourias et Seguin. — Ce dernier remplace notre missionnaire à Tchao-Tong. — La garde nationale établie au Yun-Nan..... 606

CHAPITRE XI

1880. — Nouveaux plans de l'apôtre. — Difficulté de conversion chez le paysan, chez le lettré. — Comment il vide un procès scabreux. — Un cardinal et un chanoine..... 611

CHAPITRE XII

1881. — Mort de Mgr Ponsot. — Où il est parlé de Merlin. — Pour une botte de paille. — Correction méritée. — Cha-pa. — Anastasie. — Nouvelle chrétienté. — Site, grottes et plateau de San-Chan. — Des sabots et un soufflet..... 617

CHAPITRE XIII

1882. — Jules à Jérusalem. — Le missionnaire et un lettré. — Genre de prédication. — Comment écrit une Carmélite. — Voleurs en cage. — L'étoile de la France. — Une noce. — Mort du cardinal Pie. 630

CHAPITRE XIV

1883 — Une lettre et le portrait du cousin. — Travaux et espérances. — A l'ancien capitaine de sa garde. — Éloges de ses confrères. — Projet d'asile pour les vieillards. — Travaillons sur l'élément vieilli! 639

CHAPITRE XV

1884. Les écoles du missionnaire. — Visite de la province en compagnie de Mgr Fenouil. — Il est chargé du district de Tchao-Tong pour la troisième fois. — Il reçoit son évêque dans son fort de Ko-Kouy. — Mgr Lepley. — Œuvres de Mgr Gay..... 645

CHAPITRE XVI

1885. — La guerre du Tonkin. — Ses conséquences au Yun-Nan. — Bruits de persécution. — Dangers que court le missionnaire. — Paniques. — Le P. Masson et la langue chinoise..... 657

CHAPITRE XVII

1885. — Persécutions. — Fuite dans les montagnes. — L'apôtre accusé devant les mandarins. — Mgr Fenouil le mande à la capitale. — Voyage de trois cents lieues. — Arrivée à Yun-Nan-Sen. — Il prêche en toute occasion. — Incidents du retour. — Visite à un confrère malade. — Entrée de Jules au noviciat. — Deux lettres. — Sublime réponse. — Deux épisodes racontés par un témoin... 664

CHAPITRE XVIII

1886. — Nouvelles atteintes de la maladie. — Progrès de l'apôtre dans la vertu. — Photographie. -- A propos d'un noyé. — Il se fait laboureur, menuisier, tailleur de pierres, tuilier. — Vol de 600 fr. — Marché passé avec les Carmélites. — Merlin s'empare du voleur. 680

CHAPITRE XIX

1887. — Dernière lettre. — Le pèlerinage d'Avila. — Visite à la parenté. — Pascal et la confession. — La peste à Tchao-Tong. — Dévouement. — Achat de ruines pour un asile. — Conversions. — Derniers adieux..... 690

APPENDICE

Mort de l'apôtre. — Dieu lui envoie providentiellement un confrère. — Le mal se déclare, s'aggrave. — Les derniers sacrements. — L'agonie. — Le trépas. — Sépulture solennelle. — Hommage à sa mémoire du P. Bourgeois, des PP. Parguel, Masson et Seguin, de Mgr Fenouil, de *La Croix*, du *Pèlerin*, de la *Semaine* de Poitiers ; du frère, de la sœur carmélite, de Mgr Gay. — Conclusion..... 699

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

FIN DE LA TABLE

Imprimerie L. Fournier, 8, rue François Ier, Paris.

DU MÊME AUTEUR

Château-Larcher et ses seigneurs. Poitiers, DUPRÉ, 1876.

Journal de Paul de Vendée, capitaine huguenot, 1611-1623. Niort., CLOUZOT, 1880.

Notice historique sur N.-D. de Pitié. Poitiers, OUDIN, 1881.

L'ancien archiprêtré de Parthenay. Visites des Paroisses, 1598-1740. Poitiers, OUDIN, 1884.

Histoire illustrée des Pèlerinages français de la Très Sainte Vierge. Un beau volume de douze cents pages, avec vingt cartes et plus de trois cents gravures. PLON, Paris. (*Sous presse.*)

A LA MÊME ADRESSE

8, rue François Ier.

Cinq Cahiers de Philosophie, par le R. P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption. Chaque cahier	2 fr. »
Méditations de saint Thomas, nouvellement éditées par le même	2 fr. 50
Saint Augustin, maître de la vie spirituelle ou formation du chrétien. Traduction du latin, par le même	3 fr. »
La Retraite de Bourdaloue	1 fr. 75
Vie illustrée de sainte Élisabeth	2 fr. »
Vie de saint Julien, premier évêque du Mans	0 fr. 40
Vie populaire de saint Vincent de Paul	0 fr. 40
L'Ordre du monde physique et sa cause première d'après la science moderne	0 fr. 40

DESACIDIFIE
A SABLÉ - 2009



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00839956 2